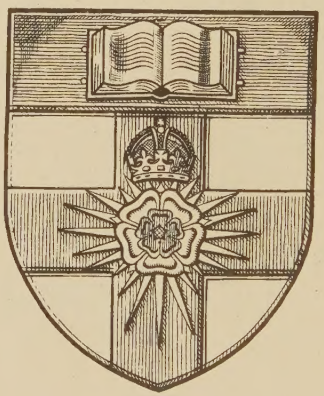
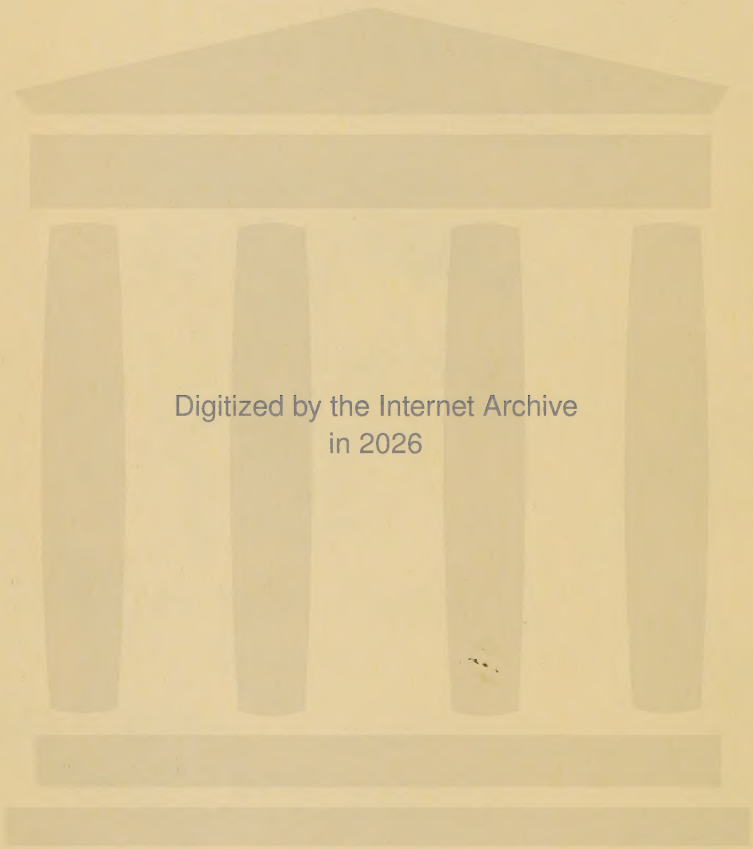
PS [A B° - Revue de Litt. Comp.]



UNIVERSITY OF LONDON
LIBRARY

SHL
WITHDRAWN


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/revue-de-litterature-comparee_1952_26

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

collection fondée par

PAUL HAZARD
de l'Académie Française

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

N° 1. PROSPER MÉRIMÉE : **LETTRES A FANNY LAGDEN. TEXTE ET TRADUCTION.**

N° 2. LUCIENNE PORTIER : **ANTONIO FOGAZZARO.**

N° 3. MONA E. MACKAY : **MEREDITH ET LA FRANCE.**

N° 4. PAUL ARRIGHI : **LE VÉRISME DANS LA PROSE NARRATIVE ITALIENNE.**

N° 6. ANTONIO FOGAZZARO : **POÉSIES traduites par LUCIENNE PORTIER.**

N° 7. PIERRE JOURDA : **L'EXOTISME DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS CHATEAUBRIAND : LE ROMANTISME.**

N° 8. ALAN CAREY TAYLOR : **CARLYLE ET LA PENSÉE LATINE.**

N° 10. VICTOR MICHEL : **C.-M. WIELAND.**

N° 11. SISTER MARY CAMILLE BOWE : **FRANÇOIS RIO.**

N° 12. YVONNE BÉZARD : **LE PRÉSIDENT DE BROSSES ET SES AMIS DE GENÈVE.**

N° 13. C. D. ROUILLARD : **THE TURK IN FRENCH HISTORY, THOUGHT AND LITERATURE.**

N° 16. HENRI LE MAITRE : **ESSAI SUR LE MYTHE DE PSYCHÉ DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.**

N° 17. HÉLÈNE TUZET : **VOYAGEURS FRANÇAIS EN SICILE AU TEMPS DU ROMANTISME.**

N° 18. CHARLES DÉDÉYAN : **MONTAIGNE CHEZ SES AMIS ANGLO-SAXONS (2 vol.).**

N° 19. **ESSAI SUR LE JOURNAL DE VOYAGE DE MONTAIGNE.**

N° 20. GENEVIÈVE GENNARI : **LE PREMIER VOYAGE DE Mme DE STAËL EN ITALIE ET LA GENÈSE DE « CORINNE ».**

N° 21. HENRI RODDIER : **J.-J. ROUSSEAU EN ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE.**

N° 22. **ACTES DU QUATRIÈME CONGRÈS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE MODERNE. PARIS 1948.**

N° 23. R.-C. KNIGHT : **RACINE ET LA GRÈCE.**

N° 24. E. J. H. GREENE : **T. S. ELIOT ET LA FRANCE.**

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE,
ET, POUR LA BIBLIOGRAPHIE, DE L'U. N. E. S. C. O.

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

26e ANNÉE — 1952

SHL
WITHDRAWN

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France.)

APRÈS VINGT-CINQ ANS D'ACTIVITÉ

La Revue de Littérature comparée *s'apprêtait à célébrer, en 1941, son vingtième anniversaire. On sait qu'elle se saborda volontairement, dès le début de l'occupation, après son numéro de juin, pour ne pas avoir à soumettre ses sommaires à la censure. Les échanges spirituels ne peuvent se concevoir que dans un monde libre. Quand elle reprit sa publication, à la fin de 1946, encore ébranlée et attristée par la mort de Paul Hazard, elle ne savait pas quel sort lui réservait le proche avenir. Cinq années viennent de s'écouler pendant lesquelles elle a tenu bon, au milieu des difficultés que connaissent ses amis. C'est donc avec une modestie prudente, sans célébration particulière, et avec un peu de retard, qu'elle commémore ses vingt-cinq ans d'activité.*

Elle a été encouragée à le faire par la sympathie fraternelle du grand périodique américain Books Abroad *qui fête également son vingt-cinquième anniversaire et qui a tenu à s'associer à elle dans une pensée commune d'espérance et de bonne volonté. Le directeur de* Books Abroad, *l'éminent écrivain Ernst Erich Noth, dont les romans traduits de l'allemand avant la guerre avaient été si bien accueillis par notre élite* [1], *s'est fait lui-même ici l'interprète de cette amitié. Nous sommes heureux de publier son message en tête de ce numéro, en le priant d'accepter, pour* Books Abroad *et pour lui-même, tous les remerciements, compliments et souhaits de la* Revue de Littérature comparée.

D'autre part, la French Review, *l'organe de l'*American Association of Teachers of French *que dirige avec tant de succès Miss Hélène Harvitt, les* French Studies, *dont le porte-parole est notre ami le professeur F. C. Green, de*

1. En particulier, *La voie barrée, Un homme à part, L'Enfant écartelé* (Plon).

l'Université d'Édimbourg, la Rivista di Letterature moderne, *représentée par son directeur, le professeur Carlo Pellegrini, de l'Université de Florence, l'Académie Royale de Belgique, par la plume de notre ami Gustave Charlier, et la revue allemande* Euphorion, *par celle de son directeur, le professeur Hans Pyritz, de Hambourg, nous envoient des messages dont nos lecteurs apprécieront la portée et que nous publions avec joie et gratitude dans l'ordre où ils nous sont parvenus.*

J.-M. C. et M. B.

MESSAGES

I

ERNST ERICH NOTH : *Books Abroad.*

Il est des rencontres qu'on dirait chargées de présages, à la lumière d'événements ultérieurs. C'est comme si elles avaient tracé une voie à suivre, amorcé, en préfiguration secrète, une orientation future. Lecteur assidu et admirateur de longue date de la *Revue de Littérature Comparée* bien avant ma venue en France, je ne m'attendais pourtant pas à en devenir un compagnon de route actif, professant sa foi et sa loi. Lorsqu'on est écrivain trilingue, il se peut qu'on devienne comparatiste tout naturellement, selon la dictée de la nécessité, qui souvent révèle une vocation. Mais je ne m'en soupçonnais aucune lors de mes premiers contacts avec les représentants d'une discipline qui est aussi jeune et vivante qu'est sa revue en 1952.

Comment aurais-je pu me douter, en 1937, lorsqu'au cours des répétitions du *Dard* de Gabriel Marcel, je fis la connaissance du professeur Jean-Marie Carré, que nous allions nous retrouver, aujourd'hui, à l'occasion d'un anniversaire commun, celui des vingt-cinq ans de la *Revue de Littérature Comparée* et de *Books Abroad*, engagés dans une tâche commune sinon identique ? Et comment aurais-je pu me douter, en 1939, faisant partie de l'équipe dirigée par notre maître, Paul Hazard, aux services de « l'Information », qu'il me serait donné, un jour, après avoir été emporté par les vagues d'exils successifs jusqu'au cœur de la lointaine Amérique, d'aider à y répandre l'esprit d'une littérature universelle que l'illustre disparu avait tant contribué à ranimer par son œuvre et son enseignement exemplaires,

qui demeurent pour moi, comme pour tant d'autres qui se sont réchauffés à son rayonnement, une source d'inspiration perpétuelle ? L'histoire ne s'arrête pas là. Le vénéré doyen des comparatistes du monde, Fernand Baldensperger, fondateur de la *Revue de Littérature Comparée*, n'est-il pas un collaborateur de longue date et un ami de toujours de *Books Abroad* ?

Tant de liens, il me semble, suggèrent qu'il s'agit plus que d'une coïncidence, d'un caprice de calendrier, dans la date identique du jubilé d'argent des deux revues. L'une française, l'autre américaine, internationales toutes les deux, leurs efforts et leurs buts me paraissent idéalement complémentaires. Pour une fois, j'aurai soin de ne pas « comparer » : il est trop évident que, dans le domaine de l'érudition pure, la revue créée par Paul Hazard et Fernand Baldensperger, maintenant dirigée par J.-M. Carré et M. Bataillon, est « incomparable ». En outre, le champ de vision et d'action de *Books Abroad*, fondé par Ray Temple House, est délibérément limité à l'époque contemporaine, aux comptes rendus de livres récents de toutes langues, aux commentaires sur des auteurs présents. Œuvre de pionniers, dans le rôle modeste d'établir un premier catalogue, de déblayer le terrain pour les historiens à venir qui vont sans doute rectifier notre perspective, souvent erronée, de contemporains.

Mais ne faut-il pas et la sérénité de l'érudit et l'ardeur du témoin, et le détachement de l'historien et l'engagement du *Zeitgenosse*, le respect de la tradition aussi bien que le goût du nouveau (qui n'est que renouvellement perpétuel), dans le service et le culte d'une littérature internationale vivante, telle qu'elle avait été entrevue par Goethe, apôtre d'une synthèse respectueuse de toutes les particularités, et des particularités de toutes les nations, dans sa vision d'une *Weltliteratur* ? Que le service d'un idéal aussi exigeant soit dur dans un monde toujours plus hostile aux humanités et qui se déshumanise sous nos yeux depuis longtemps épouvantés, n'est un secret pour personne ; que ce service soit nécessaire et possible — pensée consolante ! —, est confirmé par le fait même que nos deux revues aient pu atteindre leurs vingt-cinq ans, signe de robustesse, promesse de longévité. Car, pour y arriver, il fallait que beaucoup

d'amis et de compagnons de route aient eu foi en elle. Chacune à sa manière, chacune sur son propre plan, a contribué à une meilleure entente internationale par la diffusion et l'interprétation des témoignages littéraires de tous les temps, de tous les peuples. Et dans une époque où des rideaux hermétiques sont baissés pour interdire une communication libre entre les nations, nous nous efforçons de lever ces rideaux pour stimuler, avec des échanges intellectuels, une communion d'idées sans laquelle toute civilisation serait impensable.

Autre « coïncidence », la plus heureuse peut-être : qu'il soit possible, aujourd'hui, en toute amitié et en pleine conscience, pour la rédaction de *Books Abroad*, d'adresser aux confrères de la *Revue de Littérature Comparée* les meilleurs et les plus généreux des vœux, ceux-là mêmes que nous allons et pourrons recevoir à la même occasion, et de leur souhaiter, au surplus, pour l'avenir, tout le succès et toute la prospérité que nous devons souhaiter pour nous-mêmes, — toute considération « égoïste » se muant en altruisme pratique au service d'une cause commune.

II

HELEN HARVITT : *French Review.*

C'est un grand honneur et un grand plaisir pour la *French Review* de féliciter la *Revue de Littérature Comparée* et en même temps de fêter les quatre-vingts ans de Fernand Baldensperger, qui fonda cette revue avec le regretté Paul Hazard. L'étude de la littérature comparée s'est beaucoup développée depuis le jour où Fernand Baldensperger, un des pionniers du « comparatisme », fut nommé à la Sorbonne. L'influence de la *Revue de Littérature Comparée* s'est étendue à tous les pays du monde. Un nombre considérable d'Américains s'engagèrent dans la voie tracée par elle. Ce nombre va en s'augmentant tous les ans. L'*American Association of Teachers of French*, dont l'organe est la *French Review*, a toujours eu des liens étroits avec elle. Qu'il me soit permis de glisser une note personnelle dans mes hommages à la revue sœur. Un jour, il y a bien des années, pendant mon

séjour annuel à Paris, j'entre à la librairie Honoré Champion pour rendre visite à son directeur, Édouard Champion. J'y trouve Paul Hazard qui tenait une feuille blanche et qui me dit : « Voulez-vous bien signer cette feuille ? » J'ai signé la feuille et c'est ainsi que je me suis trouvée être la première abonnée de la revue. Quant à Fernand Baldensperger, les rapports entre la *French Review* et lui datent de peu de temps après la première guerre mondiale, lorsqu'il était « Visiting professor » à Columbia University. Il a publié plusieurs études dans notre revue et a pris la parole à plusieurs congrès de notre association. Un de ses articles va paraître dans le numéro de janvier de la *French Review*. Jean-Marie Carré est notre ami aussi depuis près de trente ans. C'était, en 1922, à Columbia University, que la future rédactrice de la *French Review* fit la connaissance du directeur actuel de la *Revue de Littérature Comparée*. M. Baldensperger et M. Carré sont d'ailleurs tous les deux membres d'honneur de l'*American Association of Teachers of French*. Que la revue prospère et continue à stimuler les études de littérature comparée et que Fernand Baldensperger poursuive pendant de longues années encore les recherches qui lui ont valu sa réputation mondiale !

III

F. C. GREEN : *French Studies*.

J'ai de la peine à croire que la *Revue de Littérature Comparée* célèbre cette année son 25e anniversaire. C'est que, pour moi, elle a toujours existé, ce qui est, n'est-ce pas, le propre des institutions vraiment indispensables, dont il ne faut jamais, cependant, prendre l'existence pour accordée. Et voilà, justement, il me semble, la raison d'être des anniversaires qui sont essentiellement des fêtes d'obligation. C'est donc avec un vif plaisir que je sers de porte-parole à M. Ewert et à mes autres collègues de *French Studies* qui m'ont chargé, à l'occasion du 25e anniversaire de la *Revue de Littérature comparée*, de communiquer à ses rédacteurs actuels, MM. J.-M. Carré et M. Bataillon ainsi qu'à son vénérable fondateur, M. Fernand Baldensperger, leurs

félicitations cordiales, leurs vœux sincères et leurs sentiments de profonde reconnaissance.

Certes, une *Revue* est autre chose qu'une *Histoire*. Mais qui ne voit pas déjà, préfigurée dans les vingt-cinq tomes de la *Revue de Littérature Comparée*, cette immense et précieuse *Histoire de la littérature comparée* qui sera l'œuvre d'une nouvelle génération de comparatistes ? Il est à espérer, seulement, que ces jeunes érudits, avant de s'adonner à leur tâche, ne manqueront pas de relire pieusement cet admirable article de M. Baldensperger qui ouvre le premier tome de la *Revue*. Ils y trouveront une directive, une Charte, et surtout, une profession de foi dont je voudrais citer le passage suivant : « C'est à mon sens la préparation d'un nouvel *humanisme* qui résulterait surtout d'une étude pratique de la littérature comparée au lendemain de la crise qui nous domine encore ». Cette vérité est toujours vraie. Et pour s'en convaincre, on n'a qu'à noter avec quel acharnement, dans les pays totalitaires, les gouvernants s'évertuent, non seulement à liquider ou à enrégimenter leurs hommes de lettres, mais aussi à rendre impossible l'étude de la littérature comparée. C'est qu'ils voient dans le progrès de ce nouvel humanisme dont nous a parlé M. Baldensperger quelque chose qu'ils redoutent même plus que la bombe atomique.

IV

CARLO PELLEGRINI : *Rivista di letterature moderne.*

Il primo quarto di secolo di vita della *Revue de Littérature Comparée* è un avvenimento che non può esser dimenticato, poichè essa ha reso in questi anni utilissimi servigi agli studiosi di letterature moderne : articoli di fondo, talora di grande importanza, una larga documentazione inedita, rassegne e spogli di periodici hanno offerto via via, anche a coloro che lavorano in piccoli centri, un materiale prezioso. Ma soprattutto — anche se da un punto di vista teorico si possa dissentire in qualche parte — la *R. L. C.* ha contribuito a far allargare la visuale oltre i confini delle singole letterature, e a ricordare che in fondo queste debbon esser

considerate sempre più come una sola grande letteratura, anche se esprimentesi di necessità in forme e modi diversi. Per questo, e per il fatto di aver iniziato dal 1946 col collega Vittorio Santoli la *Rivista di letterature moderne* che ha scopi affini, desidero inviare alla *R. L. C.* l'augurio di una longa e fervida attività per il bene dei nostri studi.

V

GUSTAVE CHARLIER : *Académie royale de Belgique.*

Voici que vient d'achever de s'imprimer le 25e tome de la *Revue de Littérature comparée.* Un quart de siècle déjà ! Même un peu plus, compte tenu de l'honorable silence gardé durant les années d'épreuves.

C'est là un anniversaire qui vaut d'être célébré... Et j'ai repris, aux rayons de ma modeste bibliothèque, le fascicule initial. Sans prospectus aucun, sans discours propitiatoire, il s'ouvrait simplement par deux articles de ses fondateurs : notre grand Fernand Baldensperger, initiateur révéré, et dont la verte vieillesse peut être fière de l'œuvre désormais accomplie, et notre très regretté ami Paul Hazard, si vite disparu, si cruellement frappé par un sort adverse. L'un s'attachait à définir, avec son autorité coutumière, la *Littérature comparée, le mot et la chose* ; l'autre, joignant l'exemple à la théorie, publiait sa magistrale étude sur *L'Invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIIIe siècle.* Et ces pages des deux directeurs responsables étaient mieux qu'une promesse : un aperçu des savantes contributions qui allaient suivre. Ou plutôt elles étaient, en elles-mêmes, une promesse implicite.

Elle a été tenue. Grâce sans doute et avant tout à l'effort des deux fondateurs. Mais grâce aussi, pour une large part, à celui de leurs dignes successeurs dans les tâches directoriales : Jean-Marie Carré et Marcel Bataillon. Grâce encore aux collaborateurs qu'ils ont su animer de leur noble zèle et aux bonnes volontés, multiples et diverses, qu'ils ont réussi à se gagner et à se conserver.

Oui, au cours de ces vingt-cinq ans une grande œuvre s'est accomplie. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elle

a fixé en France le centre même des études comparatistes. Et certes, pour achever de défricher ce vaste domaine de la littérature comparée, d'autres revues ne sont pas de trop, et il s'en est fondé qui apportent à la recherche des contributions notables. Mais honneur, avant tout, à leur aînée qui, malgré vents et marées, en dépit des temps hostiles et des pénibles restrictions, riche d'avenir, sinon toujours de ressources, continue de manifester une si réconfortante vitalité, un si grand désir d'exceller !

Ad multos annos !

VI

HANS PYRITZ : *Euphorion.*

Als Herausgeber der Zeitschrift für Literaturgeschichte *Euphorion* und im Namen der deutschen Literaturwissenschaft habe ich die Freude und Ehre, Ihnen die aufrichtigsten und herzlichsten Glückwünsche zum 25 jährigen Jubiläum der *Revue de Littérature comparée* zu übermitteln.

Die Begründung und Entwicklung der vergleichenden Literaturwissenschaft wird immer als ein besonderer Ruhmestitel der französischen Forschung zu gelten haben. Und die grossen Leistungen dieser Wissenschaft wären nicht denkbar gewesen ohne die wesentlichen Impulse, die seit einem Menschenalter von Ihrer Zeitschrift ausgegangen sind, und ohne die reichen Ergebnisse, mit denen sie die wissenschaftliche Erkenntnis gefördert hat. In bewundernder Anteilnahme haben wir die tatkräftigen Bemühungen verfolgt, mit denen die französischen Comparatisten, an der Spitze die frühern und die jetzigen Herausgeber der Revue, unter oft sehr schwierigen Arbeitsbedingungen eine eigene wohlfundierte Disziplin geschaffen haben, die heute den älteren Geschwistern im Kreise der Wissenschaften ebenbürtig zur Seite steht. Wir erfüllen eine innere Pflicht, wenn wir bei dieser festlichen Gelegenheit mit höchstem Respekt der vielen und fruchtbaren Wirkungen gedenken, die die deutsche Philologie und Literaturgeschichte von der vergleichenden Betrachtungsweise, und im besondern von den vielfältigen Erträgen Ihrer Zeitschrift, erfahren hat. Und

wir haben allen Anlass, dankbar zu bekennen, dass Ihrer Wissenschaft, wie sie sich in den letzten Jahrzehnten unter der Obhut ausgezeichneter Vertreter entfaltet hat, eine nicht mehr zu entbehrende, in gewissem Sinne entscheidende Schlüsselstellung zukommt. Dasselbe tiefe Ungenüge an überlebten Schranken und Grenzen, das uns heute in den grossen Fragen der menschlichen Gesellschaft zu neuen Konzeptionen hintreibt, hat ja auch längst schon die wissenschaftliche Anschauung ergriffen und umgeformt. Wir haben eingesehen, dass die Dichtung ebenso wie die bildende Kunst der Völker nur in ihren universalen Wechselbeziehungen wahrhaft geschichtlich verstanden werden kann. Unser Bewusstsein hat sich der mächtigen Vorstellung einer abendländischen Literatur, als einer geschichtlichen Wirklichkeit und einer zukünftigen Aufgabe, aufs neue bemächtigt. Als Pioniere auf diesem Wege dürfen wir die Männer verehren, die uns als Träger der französischen Comparatistik und als Mitarbeiter Ihrer Zeitschrift mit überlegener Kennerschaft die ersten grossen Orientierungen auf dem Felde der europäischen Literaturzusammenhänge geschenkt haben.

Da der *Euphorion* auch seinerseits durchaus nicht nur der deutschen Literaturgeschichte im engern Sinne dienen will und in bescheidenem Rahmen ähnliche Ziele anstrebt wie Ihre Zeitschrift, bin ich besonders glücklich, mit meinen Wünschen zugleich etwas von der geistigen Verbundenheit zum Ausdruck zu bringen, die zwischen unsern beiden Forschungsorganen waltet. Ich habe mit Betrübnis gesehen, dass die wirtschaftlichen Zeitnöte, die heute auf aller wissenschaftlichen Arbeit so hart lasten, auch Ihnen das Leben schwer machen. Dass diese Sorge dank der energischen Hilfe öffentlicher Stellen und aller wissenschaftlich interessierten Kreise recht bald von Ihnen genommen werde, und dass Sie kräftigen Schrittes in die Zukunft gehn können, das ist der aktuelle Wunsch, mit dem ich schliessen möchte. Ich bin überzeugt, dass alle deutschen Fachgenossen sich in diesen Hoffnungen für das weitere, gesicherte Wachstum Ihrer Zeitschrift mit mir vereiningen.

LE TABLEAU DES DIFFERENS DE LA RELIGION ET LE BIËNCORF DE MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE

Aucun écrivain peut-être ne représente mieux que Marnix de Sainte-Aldegonde la Renaissance cruelle et joyeuse. « En vingt années sa sensibilité épuise l'intérêt d'un siècle », écrit Eugène Baie dans une magistrale étude sur *Le siècle des Gueux.*

Ministre des Affaires Étrangères de Guillaume d'Orange, bourgmestre d'Anvers, adversaire d'Alexandre Farnèse, il s'est résolument engagé. Et pourtant la politique n'est pour lui qu'un moyen : il veut le salut de sa religion avant celui de la patrie.

Il fut surtout un admirable écrivain et un parfait bilingue. En écrivant le *Biëncorf der Heilige Roomsche Kercke* (La Ruche de la Sainte Église Romaine), Marnix a créé la prose littéraire flamande (1569) ; et d'autre part son puissant et très rabelaisien *Tableau des differens de la Religion* est un des chefs-d'œuvre de notre littérature pamphlétaire.

On sait que de nombreux passages du *Biëncorf* correspondent exactement au *Tableau des differens de la Religion*, de sorte que l'un est la traduction de l'autre. Mais quel est l'original ? Depuis près d'un siècle des érudits se sont passionnés pour cette question. Certains, comme Alberdingk Thym [1], Gosselinus Oosterhof [2], Frans Wittemans [3], P. Pol-

1. *La joyeuse histoire de Ph. de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde et de ses amis. Étude de mœurs dédiée à tous ses admirateurs.* Paris-Bruxelles, 1877.
2. *La vie littéraire de Marnix de Sainte-Aldegonde et son « Tableau des differens de la Religion ».* Kampen, 1909.
3. *Marnix de Sainte-Aldegonde, ministre de Guillaume d'Orange.* Bruxelles, 1935.

man [1], admettent la priorité du texte français. D'autres par contre, comme Edgar Quinet [2], Robert Fruin [3], J. Wille [4], P. Valkoff [5], Lazare Sainéan [6], A. A. Van Schelven [7] et J. G. Sterck [8], sont d'avis que le *Tableau des differens de la Religion* n'est que la traduction du texte flamand.

Nous croyons avoir trouvé un argument décisif en faveur de la priorité du texte français. Mais examinons, au préalable, la courbe de l'œuvre marnixienne.

*
* *

Le XVI^e^ siècle nous a laissé une quantité impressionnante de pamphlets, généralement anonymes. Marnix, qui a l'esprit combattif et la plume facile, en a écrit un grand nombre. Ces écrits sont loin — il s'en faut de beaucoup — d'avoir été tous identifiés [9]. La plupart d'ailleurs intéressent plus l'historien que le critique littéraire. Mais le *Tableau des differens de la Religion*, œuvre de longue haleine, est le principal ouvrage de Marnix et une des œuvres les plus remarquables de notre littérature satirique [10]. Cet énorme pamphlet peut être considéré comme la manifestation de la vie profonde de notre auteur. Marnix y a travaillé depuis l'âge de 26 ou 27 ans. Au déclin de ses jours il remanie son manuscrit. En novembre 1597 — un an environ avant sa mort — il achève la première partie [11], qui ne paraîtra qu'en 1599, chez Jean Paedts, à Leyde. Un ami de Marnix — probablement l'humaniste Vulcanius — publie, en 1605, chez le même éditeur, la deuxième partie, que l'auteur n'a pu remanier entièrement [12]. Il écrit, en effet, dans l'*Adver-*

1. *L'élément historique dans la controverse religieuse du XVI^e^ siècle.* Gembloux, 1932.
2. *Marnix de Sainte-Aldegonde.* Bruxelles, 1854.
3. *Tien jaren uit den Tachtigjarigen Oorlog.* La Haye, 1899.
4. *Marnix'Bijencorf.* Schéveningue, 1918.
5. *Ontmoetingen tusschen Nederland en Frankrijk.* La Haye, 1943.
6. *L'influence et la réputation de Rabelais.* Paris, 1930.
7. *Marnix Van St. Aldegonde.* Utrecht 1939.
8. *Van commentaire tot Tableau. Een bijdrage tot de studie van Marnix' polemisch proza.* Article dans *Leuvense Bijdragen*, XXXVL, n° 3.
9. Van Schelven, *op. cit.*, pp. 51 sv.
10. J. J. Van Toorenenbergen, dans *Ph. Van Marnix Van S^t^ Aldegonde. Verscheidenheden*, cite les différentes éditions (pp. 212-214).
11. J, J. Van Toorenenbergen, *op. cit.*, p. 92.
12. Elle convient mieux à la polémique des environs de 1566. Certains passages cependant rappellent le style et l'esprit de la 1^re^ partie (attaques contre Bellarmin et Panigarolle). Ces passages ont été remaniés.

tissement au lecteur : « J'ay jugé que cest escrit pourjetté desia passé plusieurs années, avoit commencé seulement estre remis sur le buffet peu de temps avant le trespas de l'Autheur ». Or, ce vieux manuscrit date au moins de 1567.

Aldegonde, en effet, ne semble pas être le seul auteur qui ait riposté à l'*Epistre aux desvoyés de la Foy* de Gentian Hervet [1], puisqu'il possède, dans sa riche « librairie », un *Commentaire de Nicolas Jomlaiela sur l'Epistre de Gentian Hervet*, 1567 [2]. Le *Tableau* contient d'ailleurs une allusion à cet auteur mystérieux : « Voyla pourquoy nostre maistre Gentiane en un autre livret, auquel il respond à un certain Jomlaiela... » (éd. A. Lacroix, 1857, t. III, p. 149). Mais Marnix est un pince-sans-rire, car Jomlaiela est un des pseudonymes d'Aldegonde. C'est, en effet, ce que nous apprend Hervet dans cet « autre livret », qui ne parut qu'en 1581 et qu'il a intitulé : *Briefve Response de Gentian Hervet, Chanoine de Rheims, contrefaisant le catholique. Intitulé, Commentaire et illustration sur l'epistre missive de M. Gentian Hervet aux desvoiés de la Foy, par Nicolas Iomlaiela* (Douay, 1581) [3].

La Bibliothèque Municipale de Reims possède un exemplaire de cette *Response* [4].

Le titre nous avertit que Jomlaiela est un huguenot « contrefaisant le catholique ». On sait que Marnix adopte un procédé identique dans le *Biëncorf* et dans le *Tableau*. Hervet écrit : « Quant est du surnom de Jomlaiela, je trouve que c'est ung nom controuvé et qu'il n'y en a point de tel au monde. Je me suis enquis de plusieurs de ces pays bas qui pourroit estre celuy qui l'a escript, j'en ay trouvé un qui assure et en parle comme sçavant et le cognaissant, et dit que c'est ung qui en son nom se nomme de Sainct Aldegonde » (f° 3 v°).

Le chanoine de Reims a été bien renseigné : une lecture

1. J. Wille (*op. cit.* pp. 71-89) a réédité le texte de la 4e édition, parue à Anvers en 1566. Il a prouvé que Marnix a utilisé cette édition anversoise (cf. p. 67).

2. *Jamboilea* dans le catalogue de la bibliothèque de Marnix (publié par Van Toorenenbergen, *op. cit.*, p. 140) est une erreur typographique. Cf. J. G. Sterck, *art. cit.* En hébreu : « yom » jour, « laiela » nuit.

3. J. G. Sterck a parfaitement comparé cette *Briefve Response* au *Biëncorf*. Mais ses conclusions sont fausses. C'est ce que nous essayerons de démontrer.

4. J. G. Sterck (*art. cité*, p. 85) en signale un au Trinity College de Dublin.

attentive de la *Response* et du *Tableau* permet de l'affirmer.

Le *Commentaire* de Jomlaiela est malheureusement introuvable, mais la *Briefve Response* de Hervet suit de très près l'argumentation de l'adversaire, de sorte que l'on y trouve les idées, souvent même les termes, de Jomlaiela. Or, la *Briefve Response* reflète précisément la partie non remaniée du *Tableau des differens de la Religion.*

Comparons :

1) *Response* f° 62 r° : « et ne dit point autrement ne Lactance, ne S. Augustin, n'Athenagore, n'Arnobe, n'autres que ont escrit contre les gentils, desquelz Jomlaiela parle par cœur sans citer un seul passage ».

Tableau III 269 [1] : « ainsi que l'on voit par les escrits de Justin, Athenagore, Arnobe, Augustin, Lactance, Eusebe, Orose et autres qui ont escrit contre eux ».

2) *Response* 64 v°-65 r° : « Quant à demander pourquoy on n'adore les verges dont il a esté fouetté, les cordes dont il a esté lié et garotté, les espines dont il a esté couronné, la demande est impertinente. »

Tableau III 272 : « Car toutes les verges pourroient avec bon fondement venir présenter requeste pour obtenir provision d'une adoration generale en l'honneur de ceste verge, dont Christ fut fouetté, et toutes les cordes en demanderoient autant en l'honneur de la corde dont il fut attaché, et toutes les espines en l'honneur de l'espine dont il fut couronné. »

3) *Response* 69 r°-v° : « Il y a plusieurs catholiques qui disent par compte sur leurs chappelets leur pater noster et leur Ave, non pas qu'ilz ne sachent bien que Dieu ne les compte pas... »

Tableau IV 19 : « Ils ne font compte de dire leurs Patinostres et Ave Maria sur des chapelets de bois... ils pensent par adventure que nostre Seigneur mesme prendra la peine de les compter. »

4) *Response* 71 r° : « Il dit qu'ilz veullent que les prestres soient mariez... Ils veuillent qu'un chascun ait sa femme... Ilz ne la veullent point prester n'aux curez, n'aux moines, n'aux religieux... »

Tableau IV 21-22 : « Ils veullent que les Prestres se marient,

1. Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe indique la page. La référence se rapporte à l'édition A. Lacroix des *Œuvres* de Marnix (Bruxelles, 1857, 4 vol.). Les éditions du *Tableau* contiennent toutes un grand nombre de coquilles et de non-sens. Les coquilles persistent même dans le *Dictionnaire* de Huguet. On ne sera donc nullement étonné de ne trouver qu'un seul exemple pour des mots comme *Comaine, cornifleur, cumane, dominorier, erogue-denier.*

et qu'un chascun homme, pour éviter fornication, ait sa femme... sans permettre que les Curez, Prestres et Moines empruntent par charité les femmelettes de leurs voisins. »

5) *Response* 71 v° : « ... n'estoient besoin de dire qu'ilz haient l'estat monastique et principallement les mendians. »

Tableau IV 22 : « Ils n'estiment rien que l'on se retire en un cloistre, et que l'on va mendier des bribes de porte en porte ».

6) *Response* 71 v° : « Mais il faudroit un autre reformateur que Jomlaiela, qui pour reformer les Cordeliers, leur met au col la corde de laquelle ilz sont ceints au travers du corps. »

Tableau IV 22 : « Ils ne tiennent en aucun honneur la saincte corde dont les freres mineurs se cordelisent ; mesmes ils disent que ceste corde leur duiroit mieux à la gorge qu'aux reins. »

7) *Response* 72 r° : « Or ce Jomlaiela n'en veut pas seulement aux moines, mais aussi aux Evesques et aux prestres... mais de cecy on luy doit sçavoir gré, qu'en se gaudissant de ce que portent les Evesques et les prestres. »

Tableau IV 22 : « Mais que diray-je de ces Prelats et Evesques, qui portent toute leur penitence et mortification en leurs habits... ne s'affublent-ils pas de la mitre à deux cornes... »

8) *Response* 74 r° : « d'un Evesque ilz en feroient un cardinal, en luy baillant un chapeau rouge... ilz le feroient Evesque des champs ».

Tableau IV 195 : « On le feroit Cardinal à bon escient, avec le chappeau rouge sur les espaules, ou pour le moins il seroit faict Evesque des champs ».

9) *Response* 75 v°-76 r° : « Quant à ce qu'il dit qu'il prira les ministres qu'ilz ne me donnent point de responce... »

Tableau IV 198 : « ... je suis par force contrainct de prier Dieu au nom de saincte Mere Eglise que les huguenots ne luy donnent nulle response. »

Ainsi donc les idées et les termes sont identiques. Constatation plus importante encore : l'ordre dans lequel ils sont notés est le même. Que l'on en juge :

Response f° 57 v°, *Tableau* III 205 sq. — 58 r°, III 205 — 58 v°, III 215 sq. — 59 r°, III 216 sq. — 59 v°, III 240 sq. et 257 sq. — 60 r°, III 262 sq. — 61 r°, III 294 — 61 v°, III 296 — 62 r°, III 268 — 63 r°, III 107 (passage remanié) — 63 v°, III, 270 — 64 r°, III 275 — 64 v°, III 270 sq. — 65 v°, III 280 — 66 r°, IV 6 — 66 v°, IV 6 — 67 r°, IV 9 — 67 v°, IV 10 —

68 r°, IV 17 — 68 v°, IV 18 — 69 r°, IV 19 — 69 v°, IV 19 — 70 r°, IV 20 — 70 v°, IV 20 — 71 r°, IV 21 — 71 v°, IV 22 — 72 r°, IV 23 sq. — 72 v°, IV 26 sq. — (passage remanié) — 73 r°, IV 136 et 184 — 73 v°, IV 190 sq. — 74 r°, IV 194 sq. — 74 v°, IV 196 — 76 r°, IV 198.

Nous pouvons conclure : le *Commentaire* de 1567 est de Marnix et doit être considéré comme le noyau primitif du *Tableau des differens de la Religion.* Ainsi les passages III 205 à 280, IV 5 à 27 et IV 190 à 198 sont certainement ceux que Marnix n'a plus remaniés, ou en tous cas très peu. La première partie, on le sait, a été entièrement refondue : on n'y reconnaîtra donc qu'ici là le texte de 1567.

Déjà en 1569, Marnix publie le *Biëncorf.* Il avait appris le flamand à Bruxelles et veut aider les calvinistes hollandais et flamands dans leur lutte contre les catholiques et les Espagnols.

Or nous retrouvons, pour ainsi dire, tout le *Biëncorf* dans la *Briefve Response* de Hervet ! M. J. G. Sterck a établi certains rapprochements [1]. En voici d'autres :

Response f° 4 v°, *Biëncorf* I 6 — 5 r°, I 6 — 5 v°, I 18 — 6 r°, I 19 — 6 v°, I 19 — 7 r°, I 30 — 7 v°, I 31 — 8 r°, I 35 — 9 v°, I 34 — 10 r°, I 35 — 11 v°, I 61 — 12 r°, I 45 — 12 v°, I 45 — 13 r°, I 46 — 13 v°, I 46 — 14 r°, I 253 — 15 r°, I 251 — 15 v°, I 254 — 16 r°, II 113 — 17 r°, I 60 — 19 r°, I 72 — 19 v°, I 82 — 20 r°, I 82 — 20 v°, I 77 — 21 r°, I 84 — 21 v°, I 85 — 22 r°, I 88 — 22 v°, I 88 — 23 v°, I 88 — 24 r°, I 88 — 25 r°, I 89 — 25 v°, I 92 — 26 v°, I 66 — 27 r°, I 93 — 27 v°, I 115 — 28 r°, I 116 — 28 v°, I 120 — 29 r°, I 123 — 30 r°, I 98 — 31 r°, I 103 — 31 v°, I 106 — 32 r°, I 106 — 32 v°, I 125 — 33 r°, I 139 — 33 v°, I 143 — 34 r°, I 145 — 34 v°, I 146 — 35 r°, I 151 — 35 v°, I 224 — 36 r°, I 238 — 36 v°, I 239 — 37 v°, I 239 — 38 v°, I 242 — 39 r°, I 247 — 39 v°, I 248 — 40 r°, I 248 — 40 v°, I 248 sq. — 41 r°, I 250 — 42 v°, I 269 — 43 r°, I 270 — 43 v°, I 271 — 44 r°, I 273 — 44 v°, I 275 — 45 r°, I 275 — 45 v°, I 276 et ainsi la suite de la *Response* correspond presque entièrement au second volume du *Biëncorf.*

On remarquera que même les termes sont souvent identiques. Exemple :

1. *Article cité,* p. 85.

Response f° 19 r° : « Ce brocadeur et gaudisseur s'en mocque disant que le Pape envoioit le S. Esprit en une malette ».

Biëncorf I 72 : « Soo dat de gemeyne man plach te seggen, dat de h. Gheest in een maelken gesloten was. »

Une conclusion s'impose : le *Biëncorf* reproduit le texte du *Commentaire*. Marnix l'a évidemment adapté aux circonstances et à la situation des Pays-Bas. Il ajoutera à son argumentation un passage sur les nouveaux Évêques (*Biëncorf* II 13, passage qui ne se lit pas dans le *Tableau*, cf. III 235-237), des noms de saints du pays, etc.

D'autre part, certains passages du *Biëncorf*, on le sait, sont entièrement identiques aux passages correspondants du *Tableau des differens de la Religion*, de sorte que l'un des deux textes est, de toute évidence, la traduction de l'autre. Mais lequel ? Il nous semble que désormais la priorité du texte français ne pourra plus être discutée, car il ne serait pas raisonnable d'admettre que Marnix, après avoir traduit son texte français en flamand, même en l'adaptant et en le développant à certains endroits, retraduise celui-ci en français.

M. J. G. Sterck, un de nos meilleurs connaisseurs du *Biëncorf*, admet encore la priorité du texte flamand. On croit rêver ! Faut-il donc que ses arguments soient si solides ! Nous ne le croyons pas.

Voici son argument principal : Marnix cite des textes latins du théologien louvaniste Judocus Tiletanus et ajoute la traduction flamande dans le *Biëncorf*, française dans le *Tableau* (cf. *Biëncorf* I 43, 59, 197, 205, 207 et *Tableau* II 9, 128, IV 48, I 488, IV 91). M. J. G. Sterck prouve — de façon irréfutable — que la traduction française a été faite, non pas d'après le texte original, mais d'après la traduction flamande. Il en conclut que le *Biëncorf*, dans son ensemble, précède le *Tableau*. Il suffira de remarquer que ces citations se lisent toutes à des endroits qui ont certainement été remaniés. Cela est évident pour les citations de la première partie du *Tableau*. En ce qui concerne celles de la deuxième partie (IV 48 et IV 91), elles sont précisément insérées dans un passage refondu (IV 28 à 189). D'ailleurs, le traité de Tiletanus, *Confessionis sive doctrinae...*,

ne parut qu'en 1567, — l'année même du *Commentaire* — et ne pouvait donc pas être cité dans la partie la plus ancienne du *Tableau*. Lorsque Marnix remanie son texte primitif, il peut parfaitement avoir puisé ces citations dans le *Biëncorf*. On peut le conclure de l'argumentation de M. Sterck, — mais rien de plus.

Ses autres arguments nous semblent moins importants. Ainsi : 1) *Biëncorf* I 145 et *Tableau* III 185. Il est évident que le jeu de mots « messe faire — mesfaire » peut précéder, aussi bien que son équivalent flamand « mis doen » (de même : *Biëncorf* I 182, *Tableau* III 130 et *Biëncorf* II 77, *Tableau* IV 11). 2) *Biëncorf* II 20, *Tableau* II 227. Le calembour disparaît du texte français. Mais le thème du singe est extrêmement fréquent dans le *Tableau*. 3) *Biëncorf* II 101, *Tableau* IV 137 — *Biëncorf* II 188, *Tableau* IV 217 — *Biëncorf* II 74, *Tableau* IV 9. Ces rapprochements ne prouvent rien, puisqu'on ignore quand Marnix commence à refondre son texte. L'auteur allègue d'ailleurs un argument en faveur de la priorité du *Tableau* : « et l'on dit qu'il y *fait* encor pour le jourd'huy des beaux miracles » (IV 164 ; verbe à l'imparfait dans le texte flamand : « dede », cf. *Biëncorf* II 128).

Comparons encore ces deux textes où il est question de Philippe II :

1) *Tableau* IV 9 : « ... ne sçachant autrement, si non que tout est vray ce que son pere confesseur et autres prestres espagnols et maistres de l'Inquisition d'Espaigne luy donnent à entendre. Certainement ç'a esté une bonne intention de nostre Mere saincte Eglise... »

2) *Biëncorf* II 75 « : ... niet beter wetende, of het en is al waer, wat hem zijne biechtvader, ende andere Spaansche Papen, ende voorstanders der h. Inquisitie, in de oore blasen. *Jae daer op heeft hij sijnen eyghen ende eengheboren sone niet ghespaert, maer heeft hem in der helscher Inquisitie handen overghegheven, ende in een kercker laten worpen, daer hij jammerlijck gestorven is.* Voorwaar dit is een loosen treck, die van onse h. Moeder seer wijsselijck bedacht is gheweest... »

Ces deux passages sont identiques, mais le texte flamand contient une phrase de plus, celle que nous avons soulignée.

Elle est extrêmement significative, puisque Marnix y fait allusion à la mort de Don Carlos. Si l'on admet, comme le fait entre autres M. J. G. Sterck, que le *Biëncorf* a la priorité, on se demande pour quelle mystérieuse raison, le traducteur aurait sauté ou raturé cette phrase importante. En vérité, la phrase ne se lit pas dans le texte français, pour la bonne raison que celui-ci date de 1567 et que Don Carlos est mort en juillet 1568. Marnix l'a donc *ajoutée* en 1569, quand il a traduit le *Commentaire* en flamand.

Résumons-nous. En 1566, paraît à Anvers une *Epistre aux desvoyés de la Foy* de Gentian Hervet, évêque de Reims. Marnix de Sainte-Aldegonde riposte aussitôt et publie, en 1567, sous le pseudonyme de Jomlaiela, un *Commentaire et illustration.* Il fait paraître, en 1569, sous le pseudonyme d'Isaac Rabbotenu, une traduction flamande, à laquelle il ajoute certains détails (les citations de Tiletanus, une allusion à la mort de Don Carlos, etc.). Ce *Biëncorf* est d'ailleurs une œuvre remarquable et ne doit nullement être rangé parmi les « clairs de lune empaillés », selon l'expression de Heine. Par la suite, Marnix reprend son vieux manuscrit de 1567 et le remanie, empruntant au *Biëncorf* les citations de Tiletanus et ajoutant un nombre considérable de passages de « haulte graisse ». L'œuvre est demeurée inachevée. Mais c'est, en somme, ce qui nous a permis d'en tracer la courbe. Le *Tableau des differens de la Religion* va ainsi se développant et s'amplifiant de 1567 à 1598.

Marcel Govaert.

MADAME DE STAËL ET LE PRINCE DE LIGNE

d'après des documents inédits.

Les rapports de Madame de Staël et du Prince de Ligne n'ont pas échappé aux historiens. On sait que l'auteur du livre *De l'Allemagne* se fit l'éditrice du Maréchal autrichien, et, parce qu'elle sut choisir le contenu de deux petits volumes parmi le fatras d'une production désordonnée, lui fit « passer le Rhin » et installa en France sa gloire littéraire. Après Félicien Leuridant [1], la Comtesse de Pange a consacré à cette question un article remarquable, enrichi d'archives de famille [2]. Mais la découverte de toute une correspondance — une vingtaine de lettres environ — apporte des précisions à l'histoire des relations personnelles de ces deux esprits, aussi bien qu'à la connaissance de leurs sentiments, de leurs idées et de leur vie, entre 1808 et 1813 [3].

C'est au début de 1808 que Madame de Staël fit la rencontre du Prince de Ligne. Tant de raisons l'attiraient à Vienne ! On peut penser que le désir de briller ne fut pas étranger à ce voyage : à Vienne ne trouverait-elle pas la plus intelligente société d'Europe où elle pût se mêler, Paris lui étant interdit ? Elle y arriva au cœur de la saison mondaine. De ces beaux esprits viennois, le plus prestigieux était alors

1. Félicien Leuridant, *Le Prince de Ligne, Madame de Staël et Caroline Murray* (Bruxelles, 1919).

2. In *Annales du Prince de Ligne* (tome XVI, année 1935).

3. Les lettres de Madame de Staël et du Prince de Ligne se trouvent, pour la plupart, dans les archives du château de Teplice-Šanov (Teplitz), ancien domaine du Prince Clary. Elles sont la propriété du Ministère tchécoslovaque de l'Agriculture... M. G.]

le Prince de Ligne, « prince charmant » de toute l'Europe. Il n'est pas douteux que Madame de Staël l'ait mis au premier rang de ses curiosités. « Je compterais bien sur lui pour le premier de tous les plaisirs, la conversation, si mon projet se réalise », écrivait-elle à Maurice O'Donnell dès octobre 1807 [1] ; et le Prince lui avait déjà adressé « la lettre la plus aimable ».

Le Prince de Ligne était alors âgé de soixante-douze ans. Dépossédé par la Révolution Française, il avait abandonné sa Belgique natale en 1794, et il menait une existence précaire en son hôtel de la Mölkerbastei ou dans la solitude du Léopoldsberg. Fort heureusement, il avait bien marié ses deux filles aînées. Et chaque été, le Prince Clary, son gendre, le recevait en son château de Teplitz, petite ville de Bohême, qui réunissait le beau monde d'Autriche et d'Allemagne. Le vieillard brillait encore sous les marronniers du grand parc, où l'on pouvait évoquer l'ombre d'un autre aventurier qui reposait près de là, l'illustre Casanova... Mais à Vienne même, le Prince avait retrouvé tout son éclat en cet hiver 1807-1808. Ne venait-il pas de rentrer en grâce auprès de l'Empereur François Ier d'Autriche et d'être nommé Capitaine des Trabans de sa Garde, malgré ses audaces de pensée et ses mots d'enfant terrible ? L'année suivante il sera fait Feld-Maréchal, — titre purement honorifique, car la faveur impériale n'ira jamais, à son amère déception, jusqu'à lui confier un commandement. Madame de Staël lui écrira une longue lettre de Coppet à cette occasion, le 26 septembre 1808, et le bon Elzéar de Sabran ajoutera à la prose de Corinne quelques vers de félicitations.

Ce fantôme du siècle des Lumières était bien fait pour plaire à Madame de Staël. Le mari de sa petite-fille, François Potocky, a laissé de lui ce portrait : « Sa stature est grande, majestueuse, ses manières nobles et pleines d'aisance. Ses cheveux blancs, bouclés et légèrement poudrés, encadrent son beau visage à peine ridé. Un sourire charmant, une expression de bonté mélangée de finesse et de malice, comme

1. Cf. Jean Mistler, *Madame de Staël et Maurice O'Donnell* (Calmann-Lévy, 1926).

sa physionomie. Sa bouche est grande et gracieuse, son large front intelligent respire la sérénité. Son regard est vif, et parfois ses yeux semblent lancer du feu [1]. » Tel le représente le portrait d'Isabey conservé à Teplitz. Ses *Fragments de l'Histoire de ma Vie* révèlent l'extraordinaire vitalité, à bien des égards, de ce libertin inquiet, et même poignant, que Voltaire avait aimé et que Byron saluera dans son *Don Juan* cinquante ans plus tard [2]. Les rapports de cet homme et de cette femme ne sont donc pas dépourvus d'un certain jeu, à la fois intellectuel et sentimental, dont leurs lettres nous donnent le ton.

Dès l'arrivée de la voyageuse, le Prince fait assaut de galanterie : « Quand on est près de Corinne, on se trouve toujours près du Parnasse [3]. » Bientôt ils ne se quittent plus, « elle passe sa vie dans sa maison [4] », trouvant plus d'agrément à sa société qu'à celle des Autrichiens authentiques, qu'elle était venue étudier. « Il est ici comme une île française dans la mer germanique, écrit-elle [5], et bien que je souhaite aux Allemands de ne pas *nous* imiter, j'aime toujours à *nous* rencontrer. » On joue à Vienne ses pièces de théâtre, et le Prince, ébloui par tant de vivacité et d'éloquence, y applaudit, ce qui lui valut de recevoir quelques flèches d'une satire dont elle fut l'objet [6]. Enfin, on sait par une lettre déjà publiée qu'il fut l'unique confident de la passion de Madame de Staël pour Maurice O'Donnell ; les documents que nous citerons précisent le degré de cette intimité.

Il existait pourtant de profondes différences entre leurs deux esprits. Le Prince de Ligne, malgré ses secrètes blessures, demeure plaisant, superficiel et badin. Madame de Staël reste le champion de l'enthousiasme et de la métaphysique allemande. « Vous avez pris la vie plus légèrement ou plus habilement que moi, lui écrira-t-elle le 6 juillet 1808, et vous avez su séparer le plaisir de la peine. Moi je ne m'entends pas à cet art et tout ce que j'aime me

1. Cité d'après Dumont-Wilden, *La vie de Charles-Joseph de Ligne* (Plon, 1927), p. 352.
2. Cf. *Fragments de l'Histoire de ma vie* (Plon, 1928).
3. Mistler, *ouvr. cité*, p. 40.
4. *Ibid.*, p. 231.
5. Cité par la Comtesse L. de Thurheim, *Aus meinem Leben*, t. I, p. 231.
6. Mistler, p. 50.

fait mal. » Le 6 novembre 1808 : « Votre manière d'écrire est de l'école de Voltaire, bien que vos idées soient plus profondes, tandis que je suis ossianique, comme bien vous savez. » Selon le jeune Ouvaroff, il ne fallait pas toucher à certain sujet ; par un compromis réciproque et de fort bon goût, jamais un mot sérieux sur 1789 ne fut échangé entre Madame de Staël et le Prince ; là, il y avait incompatibilité complète ; jamais ils n'auraient pu s'entendre sur quoi que ce soit qui eût rapport avec la Révolution. Aussi le Prince ne disputait guère. Si l'on en croit le journal de Zinzendorf, « Ligne, en grondant contre Schlegel et Madame de Staël, se laisse gouverner par eux [1]. »

Après cinq mois de vie heureuse dans cette ville de Vienne, dont son fils écrit qu'elle y passa « l'année la plus calme dont elle eût joui depuis son exil [2] », Madame de Staël reprend la route le 22 mai. Par Dresde et Weimar, elle se propose de rentrer à Coppet. Le 25 au soir, elle est à Prague. Le 28, elle arrive à Teplitz [3]. Dans cette petite ville, tout lui rappelle le Prince de Ligne. Une des chambres du château lui était consacrée ; une des collines des environs portait son nom ; les paysans parlaient de lui avec affection. Aujourd'hui encore, quand on arrive sur la vieille place de Teplice-Šanov, les yeux sont aussitôt frappés par une haute inscription, dont les lettres d'or ornent la façade d'un grand immeuble de style Empire : Prince de Ligne. L'ancien château du Prince Clary lui est, pour ainsi dire, consacré et un petit musée abrite des portraits et toutes sortes de souvenirs curieux de notre Prince et de son époque. C'est donc de ce lieu, à l'ombre des marronniers dont on admire toujours les branches gigantesques, que Madame de Staël écrit pour la première fois à son vieil ami, le 28 mai 1808.

Nous publions cette lettre intégralement : elle révèle la familiarité de leurs rapports. En outre, Madame de Staël y parle de Gentz, dont la fréquentation lui fit tant de tort dans l'esprit de Napoléon. C'est à Teplitz, en effet, qu'elle le rencontra sur l'instigation du Prince de Ligne.

1. 21 mars 1808.
2. Cf. *Dix années d'exil* (Édition Plon, 1904), p. 157.
3. Madame de Staël écrit Töplitz. En tchèque : Teplice.

Je pars de Dresde le 6 juin
et de Weimar le 20

Töplitz, ce 28 may (1808)
il n'y a personne encore ici
qui puisse vous y attirer —

Je n'ai point trouvé le prince de Clary [1] ici, mon cher Prince, il était parti pour ses terres. J'ai éprouvé beaucoup de chagrin de son absence. Il me semble que je me serais un peu retrouvée à l'Hôtel de Ligne en le revoyant.

J'y ai rencontré Gentz [2], avec qui je parle jusqu'à extinction de force humaine, car il est animé, s'intéresse à tout et paraîtrait encore plus penseur s'il ne se croyait pas obligé en sa qualité d'Allemand à parler le français avec une incroyable rapidité. Il a certainement beaucoup d'esprit et de connaissances, tant positives qu'idéales, et c'est un homme avec lequel on peut causer sur tout avec beaucoup de plaisir. Si vous me demandez ensuite si c'est un homme d'une grande originalité, il ne m'a pas frappé comme cela, mais il me semble que je n'ai pas entendu dans toute l'Allemagne un homme qui connût aussi bien la France politique.

Nous avons parlé de vous avec cet enthousiasme qui n'a qu'un tort, c'est de ne distinguer personne. Il faut que j'examine pourquoi vous avez pour vous l'unanimité, pourquoi personne ne dit un mot contre vous, pourquoi personne ne méconnaît votre charme. Cela tient à quelques torts que je tâcherai de découvrir.

On m'a raconté aussi que vous aviez beaucoup aimé la princesse de Solm [3], et moi qui vous ai pardonné Rosalie [4], je ne sais pourquoi, une vive jalousie m'a saisie pour le temps où je ne vous connaissais pas. Vous avez pleuré en la quittant et moi j'ai pleuré en vous disant adieu. Je suis fière de vous aimer, mais je serais heureuse de votre tendresse. Vous me l'avez prouvée

1. *Prince de Clary :* Jean, prince Clary, avait épousé à Belœil en 1775 Marie-Léopoldine, dite Christine, fille du Prince de Ligne. Il fut le bienfaiteur de Töplitz, qu'il reconstruisit sur des plans nouveaux après le grand incendie de 1793.
Ses terres : Le château de Biesdorf.

2. *Gentz :* Frédéric de Gentz (Breslau, 1764-Weinhaus, 1832), le célèbre homme politique autrichien, second de Metternich.

3. *La princesse de Solm* (sic) *:* la princesse de Solms fut une des dernières passions sérieuses du Prince de Ligne (cf. *Fragments*, pp. 128, 164-165, 177). Madame de Staël la juge ainsi dans une lettre à Maurice O'Donnell : « Dites au Prince de Ligne que j'ai passé la journée d'avant-hier avec la princesse de Solms, qui est à Tœplitz à présent. Elle m'a paru fort agréable. Elle a la sentimentalité des femmes du nord de l'Allemagne. Comment l'amour du prince de Ligne s'en est-il arrangé ? » (cf. Jean Mistler, *ouvr. cité*, p. 160).

4. *Rosalie :* la comtesse Rosalie Rzewuska. Cf. *Fragments...*, II, pp. 159 et *passim*.

par mille services, mais ce n'est pas encore assez, je crains de ne vous avoir pas fait de la peine et j'espère que j'y réussirai mieux une autre fois.

C'est donc ici que probablement je vous reverrai. Le chemin pour y arriver est bien mauvais et le Kaltenberg [1] est une route de rois en comparaison de celle que je viens de faire. Partout sur la route on m'a dit que le prince de Ligne n'avait pas encore passé. Je me suis fait reconter cette nouvelle pour entendre prononcer votre nom. J'ai été dans votre chambre, et l'homme qui me montrait le palais voulait toujours m'en faire voir de plus belles. Il ne s'entend pas du tout en pélérinage. Pensez donc, je vous prie, quand vous écrirez dans ce lit au milieu de la chambre et que vous verrez le grand marronnier, pensez que tout peu saint que vous êtes, mon sentiment m'a conduit là avec dévotion. Dites à la princesse Christine [2] que j'ai trouvé son jardin charmant et ses tapisseries qui représentent le cochemar *(sic)* très amusantes. Je voudrais vous attendre ici. Je sens avec douceur et tristesse que vous avez une vive influence sur mon bonheur. Adieu à la princesse Euphémie [3] et Flore [4]. Adieu à vous. Je vous écrirai de Weimar.

(Non signé).

Quittant Teplitz et les lieux hantés par le Prince de Ligne, Madame de Staël poursuit son voyage par Dresde, Weimar et Gotha. Le 30 juin, elle est à Bâle ; le 8 juillet, elle écrit au Prince pour la seconde fois, et l'on sent qu'elle est encore sous le charme de son vieil ami :

Je n'ai pu vous écrire pendant ma route, cher Prince ; j'étais abîmée de fatigue et plongée dans l'allemand. A chaque ville je voyais un savant ou un homme de lettres et je faisais des notes pour le grand ouvrage qui me vaudra du moins de disputer avec vous. Me voici rentrée dans ma demeure. Il y a sept mois que j'y vivais sans vous connaître et que je soutenais à Elzéar [5] que vous n'étiez pas le plus aimable des hommes. A présent, je voudrais trouver quelqu'un contre qui me quereller pour vous, mais à tout ce que je dis, l'on me répond : *Nous savons cela,*

1. *Le Kaltenberg :* c'ést sur cette colline que s'élevait la villa « Mon Refuge », don de Léopold II au Prince.
2. *La Princesse Christine :* Fille aînée du Prince, épouse Clary.
3. *La Princesse Euphémie :* seconde fille du Prince, mariée au Comte Palfy, magnat de Hongrie.
4. *Flore :* troisième fille du Prince, qui épousera en 1812 le Baron de Spiegel.
5. Elzéar de Sabran, ami intime de Madame de Staël et familier de Coppet.

il a cette réputation dans toute l'Europe et j'en suis réduite à ce qu'on disait de Voltaire, à tâcher d'avoir mieux qu'une autre l'opinion que tout le monde a. Mais ce qui me distingue encore pourtant, c'est de vous aimer avec une vivacité et une profondeur qui ne vous est pas nécessaire, car vous avez pris la vie plus légèrement ou plus habilement que moi, et vous avez su séparer le plaisir de la peine. Moi, je ne m'entends pas à cet art et tout ce que j'aime me fait mal !

Dans cette lettre, elle nous apprend pour la première fois son projet de publier des œuvres choisies du Prince de Ligne. Il est remarquable qu'elle en ait déjà fait sa chose : elle parle constamment de « notre volume », tombant ainsi sous le reproche que lui ont souvent adressé les exégètes du Prince. Son propre livre *De l'Allemagne* est sur le chantier :

J'ai déjà fait coudre un cahier pour mes lettres sur l'Allemagne et j'ai écrit dix lignes que je relis avec une sorte de peur, car je ne sais pas bien si je retrouverai mon talent. Il faut une certaine disposition d'âme pour cela, que trop de peines ou de distractions dérangent. C'est un terrible mystère que l'âme et tant de gens vont tout droit sans s'en inquiéter, ne voyant dans la vie que des jours, des mois et des ans. — Ce qu'il y a de singulier dans cette Allemagne, c'est le mélange du vulgaire et du poétique. J'ai été voir à Fribourg un poète, Jacobi [1], qui a commencé par me raconter toutes ses maladies avec des détails qui auraient ennuyé et dégoûté son médecin, et il m'a remis des poésies de lui vraiment pleines de grâce. La plupart des hommes ne savent pas unir ensemble le réel et l'idéal, ils devraient se traiter eux-mêmes comme une fiction.

Enfin la présente lettre, comme chacune des suivantes, contient une chronique de la vie politique : la disgrâce de Talleyrand, l'exil de Madame de Chevreuse, la lettre de la Duchesse de Bourbon à l'Empereur, etc. Voici quelques lignes remarquables sur la guerre d'Espagne :

On tue en Espagne d'une manière abominable. Ségovie et plusieurs autres villes ont été passées au fil de l'épée. Depuis quinze jours, le courrier de Lisbonne n'a pas pu passer. Il n'y a de sûr que la route de Madrid à Bayonne. J'ai vu un homme qui avait traversé l'Espagne d'escorte en escorte au péril de sa vie.

1. Jean-Jacques Jacobi, né à Dusseldorf (1740-1814).

Ce sont les prêtres qui sont le plus en opposition. Cependant, comme on fait venir beaucoup de troupes, il faudra que tout se soumette, mais Paris blâme extrêmement cette expédition qui coûte inutilement tant de sang. Car remarquez que pour blâmer quelque chose à présent, il faut dire que c'est *inutile*, on ne prend plus les actions à leur source mais à leur conséquence.

La réponse du Prince parvint à Coppet le 23 juillet ; nous n'en avons pas retrouvé la trace ; peut-être se trouve-t-elle dans les archives de la famille de Broglie, d'où la Comtesse de Pange a tiré déjà tant de documents. Dès le 24, Madame de Staël écrit de nouveau une lettre de trois pages. Tous les sujets s'y mêlent, de même que dans ses lettres du 13 et du 14 août. Sautant sans cesse d'un sujet à un autre, elle semble vouloir imiter son spirituel correspondant et rivaliser de légèreté avec lui, quand elle lui adresse ces reproches :

J'écris autant et plus à vous que vous ne m'écrivez, car je ne suis pas fière avec votre hautesse ; je sais que je l'aime plus sérieusement qu'elle ne m'aime, et cet état m'est doux, il ressemble à de la supériorité.

Et le 14 août :

Mettez-vous à votre écritoire en face de votre marronnier et écrivez-moi 8 pages. Je vous embrasse à la fin de celle-ci.

Les morceaux choisis du prince l'occupent beaucoup :

... Je viens d'envoyer le manuscrit au libraire et dans deux mois je vous enverrai votre ouvrage comme de moi.

Dans une lettre du 24 juillet, elle trahit ses interventions :

Je vous ai mis deux ou trois petites queues mélancoliques à vos pensées brillantes, cela fait bien, elles en marchent plus dignement.

Aussi trouve-t-elle beaucoup d'esprit à

cet ouvrage de moi qui est de vous.

Les grands événements du monde et les petits événements de Coppet sont passés en revue et commentés : l'Espagne

Je crois que les affaires d'Espagne ne retiendront pas longtemps Napoléon. Il y a là deux cents mille hommes, c'est de quoi tuer tous ceux qu'on ne persuade pas.

— une visite de Roederer, les affaires de Naples, les démêlés de l'Empereur avec son frère Lucien, les potins qui couraient sur l'Impératrice, etc. : ces lettres, trop longues pour pouvoir être citées ici intégralement, sont de petits chefs-d'œuvre d'esprit et de style. Relevons encore cette phrase :

Ne me citez pour aucune nouvelle.

Elle craint donc pour sa sécurité, et cela d'autant plus qu'elle a eu vent de certains commérages contre elle.

Une lettre du 13 septembre confirme ces appréhensions. Elle nous éclaire en outre sur deux aspects essentiels de sa vie à cette époque : ses relations avec Gentz, qui lui nuisirent tant dans l'esprit de Napoléon [1], et d'autre part la grande crise qui mit fin à sa passion pour Maurice O'Donnell. Nous citons cette lettre intégralement :

Rappelez-moi au souvenir de la princesse de Clary — Ne me faites pas attendre ce qu'il me faut pour terminer l'impression.

Ce 13 7bre Coppet (1808)

Vous avez dû recevoir, cher prince, deux lettres de moi de Töplitz [2], et Mr de Sabran vous a écrit avec moi. Il est ici et corrige avec moi les épreuves de *notre* ouvrage. Vous voyez que je parle déjà comme la servante du curé. Mr Suard [3] m'a écrit aujourd'hui même qu'il en ferait un extrait charmant et je m'arrangerai d'avance pour que le *Journal de l'Empire* [4], s'il veut attaquer, s'en prenne à ma préface et vous loue.

Je me faisais un plaisir vif de cet hyver à Vienne, mon Prince, et vous savez pour combien vous êtes dans ce sentiment, mais

1. Voir Paul Gautier, *Madame de Staël et Napoléon* (Plon, 1933), pp. 180-181 et *passim*.

2. Ces indications ne concordent pas avec nos lettres. Madame de Staël doit faire erreur : elle a adressé au Prince une lettre de Töplitz (28 mai 1808) et une autre dès son retour à Coppet (8 juillet). La troisième, à laquelle Monsieur de Sabran a pu joindre un mot personnel, est celle des 13 et 14 août.

3. *Monsieur Suard :* Jean-Baptiste-Antoine Suard (1733-1817), secrétaire perpétuel de l'Académie française depuis 1803, ami personnel de Madame de Staël, chez qui il s'était réfugié en 1797.

4. Rayé : *des Débats.*

deux nouveaux événements mettent ma résolution en suspens. D'abord est-il vrai qu'Andréossi [1] ait reçu de Paris une lettre de Mr de Champagny [2], qui lui dise qu'il ne doit pas aller chez moi, parce que j'ai vu Gentz ? Vous savez que j'ai vu Gentz à Töplitz, c'est-à-dire dans un lieu où l'on voit tout le monde, et qu'écrivant sur l'Allemagne j'ai dû voir tous ses auteurs célèbres. Le prince royal de Bavière [3] vient de venir exprès à Coppet pour y passer deux jours. Il serait curieux qu'Andréossi fût plus gêné que lui dans ses mouvements. Quoi qu'il en soit, je vivrais à Vienne très bien, même sans l'Ambassadeur de France, mais comme il s'est très mollement conduit envers moi, je vous prie de causer avec lui et de me mander ce qu'il y a de vrai dans cette affaire.

Mais ce n'est pas tout encore. Imaginez-vous que Maurice O'Donnel prétend que j'ai dit qu'il voulait m'épouser et que je le refusais, et qu'en conséquence cela lui donnait l'air d'avoir désiré ma fortune. Il prétend encore qu'un jour qu'il était malade, je vous ai dit à vous nommément, mon Prince, qu'il l'était par jalousie. Vous savez, mon Prince, si je lui en ai donné sujet à Vienne et si, quand vous m'avez trouvée en larmes de ce qu'il était brouillé avec moi, je vous ai dit que c'était par jalousie. Vous savez enfin si jamais il a été question de Maurice entre vous et moi autrement que de la manière la plus flatteuse. — Qui donc a fait des tracasseries semblables après mon départ ? J'en soupçonne le fauxbourg, mais quoi qu'il en soit ce m'est une peine cruelle de voir Maurice aliéné de moi et je ne pourrais supporter d'être à Vienne, où il m'a montré tant d'affection, si je ne voyais en lui qu'une irritation amère. Je lui demande, ce qui est bien juste, c'est de suspendre son jugement sur moi avant de m'avoir parlé et je ne puis l'obtenir ! Vous le savez, mon Prince, conserverait-on un seul ami si l'on écoutait les dits et les redits de la société. Il prétend que je suis une *personne dissimulée et pleine d'art.* Cher Prince, vous qui me connaissez, je vous le demande, cela me ressemble-t-il ? J'ai aimé Maurice de bonne foi, je l'aime encore, puisque je m'adresse à vous pour lui parler. Je pouvais sentir que je ne lui convenais pas sous des rapports solennels, mais je ne crois pas que personne dans sa vie ait eu pour lui

1. *Andréossi :* Le général Andréossy, ambassadeur de France à Vienne, avait fort bien accueilli Madame de Staël pendant son séjour.

2. *Monsieur de Champagny :* Ministre des Affaires Étrangères, qui succéda à Talleyrand (1756-1834).

3. *Le Prince royal de Bavière :* Louis, le futur roi Louis Ier. Cette lettre nous apprend qu'il fut aussi l'hôte de Coppet. Son père Maximilien était l'allié de Napoléon et servira dans les armées françaises pendant la campagne de 1809. L'Empereur fit savoir au prince de Bavière qu'il n'approuvait pas la sympathie qu'il témoignait à Madame de Staël (Gautier, *ouvrage cité*, p. 188).

une affection plus vraie et plus profonde que la mienne. Je l'aimais et l'estimais jusqu'à donner ma vie pour le sauver avec bonheur. Est-ce son père qui l'a exaspéré de cette manière ? est-ce vraiment la société ? quelle société alors, et pourrais-je y revenir ? Enfin, cher Prince, je vous demande vos conseils et votre appui. Il est peu de circonstances où je pourrais en avoir autant de besoin et je m'y fie en entier, car qui vous résisterait quand même vous n'auriez pas raison, et je vous assure que je n'ai pas tort. Vous savez qu'entre nous, qui n'admettons pas le commérage en tiers de nos sentiments, cette simple dénégation suffit.

Cher Prince, j'attends votre réponse pour décider de mon voyage à Vienne ; il me serait doux de vous y voir ainsi que mon fils et de profiter du dernier hyver peut-être, que la guerre me laissera. Mais vous connaissez mon imagination. S'il me fallait voir un ami presque comme un ennemi, je pourrais fondre en pleurs au milieu d'un salon de Vienne.

Vous savez comme moi les nouvelles. L'Espagne d'abord et vous ensuite. Ferez-vous la guerre comme les duels ? Craindrez-vous d'être deux contre un ? Alfred de Noailles, le second fils du V^te^ de Noailles, est prisonnier en Espagne et bien traité par les insurgents. Juste de Noailles, le mari de M^lle^ de Périgord, le second fils de Mad. de Guise, s'est fait présenter à la cour. On dit qu'il demande un comté. J'ai reçu une lettre de Mad. de Luynes hier. Mad. de Chevreuse est toujours exilée à Tours et Mad. de Luynes ne la quitte pas [1]. On ne sait pas encore le sort de Junod. Les uns le disent à Londres, les autres se défendant encore dans Lisbonne. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'emp. n'a pas encore permis à la division de Dupont, qui est à Rochefort, de rentrer dans l'intérieur. On dit que Masséna a été blessé aux yeux par un coup de fusil maladroit de l'emp. à la chasse, mais que ne dit-on pas !

Envoyez, mon cher Prince, vos conversations avec Voltaire et J. J. Rousseau. Cela fera très bien à votre livre : des lettres d'abord, puis des pensées, puis des conversations. J'attends votre réponse, cher Prince, pour décider mon hyver. Répondez-moi tout de suite. — Raccommodez ce qui m'afflige. Vous seul en avez le pouvoir et une active bonté égale à votre pouvoir. Adieu — adieu.

(Non signé).

1. Voir la lettre du 8 juillet 1808.

Dans la lettre qui suit, le 26 septembre 1808, Madame de Staël paraît déjà moins accablée. Maurice l'occupe peu, et quant à s'humilier devant Napoléon pour acheter sa grâce, comme le Prince semble le lui avoir conseillé, voici ce qu'elle lui répond :

... Vous avez beau dire, cher Prince, si je faisais des platitudes, vous m'en aimeriez moins ; et croyez-moi, par les platitudes les plus marquées, je n'obtiendrais pas la fin de mon exil. Ce n'est pas la *couronne* qu'on refuse, mais sa robe blanche qu'on ne veut salir. Il y a en nous, et vous le savez bien, un sentiment de fierté qui est involontaire comme une impulsion physique. Quand je m'ennuie, ce qui m'arrive souvent quand je me sépare de mes amis, j'ai quelquefois la meilleure volonté du monde d'en sortir à tout prix ; mais le sang me monte au visage et au cœur quand je pense un instant tout de bon ce qu'il faudrait faire et dire pour cela. Je serais bien plus tentée de revenir à Vienne, mais c'est pour vous voir, car croyez-moi ce pays sera renversé dans un an et vous êtes bien dans l'erreur si vous croyez survivre à la pacification de l'Espagne. La question est de savoir si elle aura lieu, c'est une question pour moi, parce que je crois à la toute-puissance de l'âme. Ce n'en serait pas une si le calcul seul me décidait dans mes jugements.

Je n'ai pas besoin de vous dire que toute cette histoire sur l'habitant de Töplitz [1] est absurde. Je l'ai vu comme j'ai vu tous les hommes distingués de l'Allemagne et nous n'avons parlé que de la littérature allemande. Il était aux eaux sur ma route, comment aurais-je pu ne pas le rencontrer, quand même je ne l'aurais pas désiré. Au reste, je sais déjà que cela ne durera pas, et je crois qu'Andreossi apprendra bientôt que cette humeur est passée ; mais ce qui m'arrête véritablement, c'est l'humeur de Maurice O'Donnel contre moi. S'il n'avait pas une prospérité nouvelle [2], je ne craindrais pas d'aller le chercher pour me raccommoder avec lui. S'il était malheureux, je braverais ses préventions, mais en tout genre le succès me fait peur, il me semble qu'il endurcit le cœur. Vous êtes seul, cher Prince, une exception à cette règle. Vous avez toujours réussi, mais vous avez toujours été supérieur à vos avantages et le fond de votre âme et de votre esprit était encore au-dessus de tout ce que vous pouviez paraître. Vous voyez que je suis dans la métaphysique allemande.

Soyez pourtant certain que mes lettres vous amuseront parce

1. Gentz.
2. Le père de Maurice O'Donnell venait d'être nommé Ministre des Finances d'Autriche.

qu'elles traversent tous les sujets qui peuvent vous intéresser, la société, la nation, la littérature, les arts, la philosophie, la morale, la religion, l'enthousiasme. C'est mon testament que cet ouvrage. Après sa publication, j'irai, je crois, en Amérique. J'ai un fonds de tristesse invincible et une envie de mourir qui prendra la forme d'un long voyage. Après ce long, long voyage, je voudrais vous revoir encore une fois et j'attends votre réponse à ma grande lettre pour me décider sur cet hyver...

L'année 1808 va s'achever et avec elle la phase la plus ardente de l'amitié qui s'était nouée à Vienne dix mois plus tôt. Madame de Staël n'ira pas en Autriche cet hiver ; elle juge le jeune O'Donnell, elle souffre, mais c'est fini... :

Je n'irai point à Vienne cet hyver. Vous avez la bonté de me donner des conseils bons en eux-mêmes, mais qui ne vont pas à mon caractère. Je ne me soucie du succès que pour me faire aimer, et ce qui me blesse au cœur m'est mortel. J'ai eu un très grand attachement pour Maurice, quoique beaucoup de choses de lui ne me convinssent pas. Sur la fin de mon séjour, il m'était devenu très nécessaire. Je ne saurais pas le rencontrer dans le monde comme un indifférent, et puisqu'il ne veut pas d'explication, je dois me commander l'absence ; elle fait du mal, bien du mal, mais le public n'en est pas témoin (6 novembre 1808).

Les *Mélanges* du Prince vont paraître ; finalement elle ne les a pas trop altérés :

J'ai reçu, cher Prince, les trois nouveaux morceaux que vous m'avez envoyés et j'en suis enchantée. Ils termineront à merveille le volume et je crois beaucoup à son succès. Je n'y ai pas mis deux lignes de moi ; c'était une impertinence inutile, et même de mauvais goût, car votre manière d'écrire est de l'école de Voltaire, bien que vos idées soient plus justes et plus profondes, tandis que je suis ossianique, comme bien vous savez. J'ai ôté quelques incorrections que votre rapidité vous avait fait négliger ; il me semble que d'ailleurs il n'y a point de changement. Le *Valstein* de Benjamin a retardé de quinze jours la publication de votre volume. Il avait besoin qu'il parût tout de suite pour aller après passer trois mois à Paris, mais le 1er de l'an vous serez en vente à Paris. On commence déjà à demander ce volume de toutes parts.

A Coppet, les représentations théâtrales lui procurent une agitation salutaire ; on joue sa *Sunamite*, qui remporte un

vif succès auprès des beaux esprits de toute l'Europe accourus pour l'applaudir : Z. Werner, les Noailles, le baron de Vogt, un poète danois, madame de Krudener, et Benjamin Constant,

qui a plus d'esprit que tout ce que vous avez jamais connu.

Mais sous ces apparences de vie mondaine, elle est au bout de ses forces :

Il m'a pris une telle faiblesse de nerfs qu'en jouant, il y a deux jours, une pièce nouvelle de moi, la *Veuve de Sunnam*, qui a été aux nues, j'ai eu besoin deux fois d'être soutenue pour me relever. Cher Prince, ce que j'ai d'esprit me vient de l'âme, et sentir c'est souffrir.

Aussi commence à prendre corps son projet de voyage en Amérique.

Des réponses du Prince de Ligne, nous n'avons trouvé que quelques brouillons conservés, avec quantité de cahiers manuscrits, au château de Teplitz. D'ailleurs, plusieurs de ces lettres ont été publiées par le Prince lui-même de son vivant dans son ouvrage : *Nouveau recueil des lettres du Feld-Maréchal Prince de Ligne en réponse à celles qu'on lui a écrites*, à Weimar, au Bureau d'Industrie en 1812, et republiées par Henri Lebasteur (Champion, 1928). On se reportera aussi aux *Fragments de l'Histoire de ma vie*, qui contiennent quelques pages délicieuses sur Madame de Staël, et au célèbre portrait de « Donna Elvire » : « Donna Elvire est une Espagnole fière de l'esprit d'un père et d'une mère qui n'avaient pas la millième partie du sien », etc... Dans nos brouillons, le Prince persiflait davantage les idées mystiques de sa grande amie, qui, on le sait, subissait alors l'influence de Mathieu de Montmorency et de Madame de Krudener ; la politesse l'emportant, le texte définitif est moins acide.

La cinquième Coalition, qui bouleversa encore une fois l'Europe pendant une partie de l'année 1809, interrompit cette correspondance. La lettre suivante est datée du 12 janvier 1810. Après ce long silence, le ton de Madame de Staël est toujours celui d'une tendre et filiale amitié :

Mon cher Prince, je peux encore vous écrire. Quoique vous ne commandassiez pas les années, il me semblait que mille dangers vous environnaient. Vous savez si bien en trouver partout, même où ils ne sont pas. Je crois bien avec vous que l'Europe touche à la paix de la vallée de Josaphat. C'en est toujours une. Moi qui n'aime pas trop celle-là, je pourrai bien m'embarquer ce printemps, mais dans quelque lieu que je sois, je bénirai l'accueil paternel que votre cœur m'a fait et je me rappellerai le charme si jeune de votre grâce et de votre esprit.

Elle se réjouit du grand succès qu'ont remporté les *Mélanges* du Prince : ils en sont à la 5e édition. L'ouvrage *De l'Allemagne* est actuellement l'objet de toute son activité ; il sera terminé au printemps, et déjà elle demande grâce au Prince pour ses « opinions un peu germaniques ». Elle s'inquiète surtout de ce qu'on pense d'elle dans les milieux officiels, car le destin de son livre est en cause :

Ne vous est-il rien revenu que l'emp. ait dit sur moi pendant son séjour à Vienne ? On m'écrit qu'il a interrogé et qu'un prince lui a mal répondu. Je voudrais savoir s'il en est capable d'une si lâche accusation ; mais au reste tout cela est peut-être faux...

Le Prince de Ligne répondit à cette lettre au mois de mai de la même année, et c'est le texte publié dans le *Nouveau Recueil...* (p. 179). Puis cinq mois de silence, au cours desquels Madame de Staël, installée à Chaumont, près de Blois, surveille l'impression de son livre. C'est là que la frappe l'interdiction impériale. Brisée, elle rentre à Coppet et reprend dès le 21 octobre sa correspondance avec le Prince :

Vous avez sûrement entendu parler de la suppression de mon livre. Je ne vous dirai qu'un mot sur cela. C'est que je l'avais envoyé à la censure et que Mr Portalis, directeur de l'Imprimerie, avait permis au libraire de le publier. C'est la veille du jour où il devait être en vente que le ministre de la police, le Général Savary, a envoyé ses grenadiers s'emparer de mon esprit de conversation, de ma littérature, de ma philosophie, de mon enthousiasme, etc... Je suis fâchée que vous n'ayez pas vu ma description de Vienne. Enfin, ce qu'on me reproche, c'est d'avoir trop loué les Allemands. Le Ministre de la Police m'a écrit : *Nous n'en sommes pas réduits à prendre pour modèles les peuples que vous admirez*, et je vous atteste que j'avais au moins autant

vanté ce qui distingue les Français que ce qui caractérise les Allemands. Mais il paraît que mon *silence* a encore plus déplu que mes *paroles*. Enfin, tel qu'il est, cet ouvrage, je le regrette, car mes amis assurent que c'était de beaucoup le plus marquant que j'eusse écrit. On m'a fait demander mon manuscrit, mais comme il en reste encore un brouillon à Coppet, j'espère vous en lire à Töplitz quelques petits restes.

Comme la présence de son ami serait douce à son cœur ! Teplitz lui apparaît comme un hâvre. Elle décide de s'y rendre l'été suivant. Nous notons encore le récit de sa rencontre avec Joséphine, que la disgrâce vient de frapper. Voilà de quoi évoquer les beaux jours du Directoire et se consoler ensemble du mal que leur a infligé l'homme qui emplissait alors l'Europe de son nom ! Écoutons cette note mélancolique :

Que de vicissitudes dans une si courte vie, cher Prince, et combien on a souvent mal à l'âme ! Je me sentirais soulagée si je vivais près de vous. Vous avez un courage singulier quand il s'allie avec la profondeur de l'esprit. C'est votre caractère qui vous sauve du sérieux de vos pensées. — Moi, c'est le contraire, je ne trouve que dans mon esprit un asyle contre ma mélancholie.

Le même jour Madame de Staël écrivait à la Princesse Christine, fille aînée du Prince, une autre lettre, que nous avons retrouvée, et dont le but essentiel était de la prier de remettre à Gentz un message confidentiel... Ainsi, elle songe tout de suite à reprendre la lutte.

La réponse du Prince de Ligne ne se fit pas attendre. Elle est inédite et nous jugeons bon de la donner intégralement : c'est un bon exemple de ce « négligé paré » (selon le mot de Madame de Staël dans sa préface aux *Mélanges*), qui enchantait les contemporains.

1810

Quand Lulli revint de sa maladie, où son confesseur lui avait fait brûler son dernier opéra, il dit à ses amis qui le regrettaient : « Consolez-vous, j'en ai gardé copie. » Puissiez-vous en dire autant, et que ce qu'on appelle *pièces dérobées* paraisse en Angleterre.

Vous n'en êtes pas à un livre près, ma chère protectrice. Votre réputation ne peut pas croître ; mais elle a créé la mienne. Je

mourais sur les bords de l'Elbe, au milieu de gens qui, ne sachant pas lire, ignoraient mon existence. Vous me faites passer le Rhin ; et me voilà tout-à-coup un grand homme. Cette impression arrêtée eût été un bien plus grand malheur : je n'aurais pas pu dire :

Un beau jour, un matin, mon talent se trouva.
J'avais près de cent ans, quand cela m'arriva.

Ma chère baronne m'a fait homme de lettres, un Mr que je ne connais pas m'a fait homme de guerre [1], par un volume de fragments de mes campagnes qui promettaient, si je n'étais pas trop modeste pour le dire, qu'on a été bien bête de ne pas me donner une armée à commander.

Povéro noï de ce que nous n'avons pas pu paraître en public, embellis de vos couleurs, vous auriez fait la fortune de Vienne, comme de moi. Si l'on vous avait lu sans prévention, on aurait trouvé sûrement que vous n'en aviez que pour les Allemands dans le chapitre de l'esprit de conversation, car ce n'est pas leur fort. Et comme Montesquieu et Rousseau à 19 ans, vous avez trop fait honneur à la France pour donner de la supériorité à un autre pays. Ce qu'il y a de singulier, c'est vous, qui n'y êtes point née, en soit un modèle de style comme de forme et d'imagination *(sic)* ; et que Vaugelas savoyard et Rousseau Suisse aient appris aux Français leur langue. C'est ainsi que les Courlandais et les Livoniens parlent le meilleur allemand et sont les seuls qui par leur prononciation lui en ont ôté une partie de la rudesse grâce à la différence de celle de chaque partie de l'Allemagne. Malgré la prétention d'avoir des dactyles et des spondées qui les dispensent de la rime, qu'ils ne regardent que comme un luxe, quel est celui qui en entendant réciter soit bien sûr que ce n'est pas de la prose ?

J'en reviens à l'esprit de conversation. Il fallait mettre votre gravure. C'eût été tout le chapitre. Quand on songe à l'animation que vous y introduisez, les lumières que vous y répandez, la grâce que vous y jetez, votre douceur dans la discussion, vos beaux yeux effrayés d'une bêtise que vous relevez si drôlement, vos « concevez-vous cela ? » quand vous avez l'air étonné, c'est toujours un charme général. Et puis, quel plaisir quand vous exprimez si vite et avec tant d'agrément votre satisfaction de ce qu'on vous dit. Surtout quand un mot, une définition vous

1. Deux autres recueils d'œuvres choisies du Prince avaient suivi celui de Madame de Staël. Il est fait allusion ici à celui intitulé *Œuvres choisies littéraires, historiques et militaires*, publiées par un de ses amis. A Genève chez Baschoud et à Paris chez F. Buisson, 1809, 2 vol. — Cet ami était le Danois francisé Malte-Brun, ou plutôt, selon Lebasteur, le Chevalier de Boufflers en personne.

a frappé. Je ne trouve pas que vous ayez cherché la célébrité. Elle vous sort par tous les pores : et puis elle est venue vous prendre par la main pour vous conduire sur le grand théâtre du monde. Vous n'êtes sur la même ligne avec personne : et bien ou mal veillants vous ont toujours donné une place distinguée. Coppet sera La Mecque et Ferney tout à la fois. Je voudrais être des premiers pèlerins ; et ce n'est qu'à cause de cela que je me souviens de quelques regrets que j'ai à former. Si vous, mon saint prophète, vous venez à Teplitz, comme je l'espère, vous changerez le lieu des processions et ferez tort à une Vierge des environs qui s'appelle Maria Schoene, où il y en a pendant les deux mois que, j'espère, vous passerez avec nous.

On se dit tous les jours chez moi : Vous souvenez-vous de cette soirée où Madame de Staël a été si aimable ? et de celle-là, dit un autre, et puis de celle-là encore, et puis la veille de son départ ? un autre dit : « Et le lendemain de son arrivée ? » Tout cela calculé fait que tous les jours se sont ressemblés, et que votre bonté, outre tout ce que je ne veux pas vous répéter, perçait autant que votre génie.

Je ne puis prendre ma famille en témoignage de ceci. Elle est trop partiale. Malheureusement, je ne vois pas d'indifférents quand on vous nomme. Renoncez à votre Amérique. Vous en reviendriez comme le pigeon de la fable ; et au lieu d'être prise dans des filets, ce qui est quelquefois agréable, naufragée et moitié noyée. Nous vous aimons, adorons, et en me mettant à vos pieds je veux m'élever jusqu'à votre cœur pour y occuper la place que je mérite par la tendresse de mes sentiments.

Charles de Ligne.

Le projet de voyage à Teplitz ne se réalisera jamais. Il semble d'ailleurs que les deux amis n'aient plus grand'chose à se dire, ni à s'apporter l'un à l'autre. Un court billet daté du 18 juin 1811 commence par ces mots :

M'oubliez-vous donc tout à fait, cher Prince ?

Il n'a pour objet que de servir d'introduction à Schlegel, qui, comme on le sait, quitta la Suisse pour Vienne à cette époque en vue d'une démarche mystérieuse.

Ils se revirent en juin 1812, quand Madame de Staël passa par Vienne, fuyant devant les armées de Napoléon en compagnie de ses enfants, de Schlegel et de Rocca. Après

un voyage fort mouvementé [1], elle arrive à Stockholm, et de cette ville, le 5 mai 1813, elle adresse au Prince

une brochure un peu sérieuse,

qui ne peut être, croyons-nous, que le fameux opuscule sur *le Système continental et ses rapports avec la Suède*, paru à Hambourg en février 1812 sans nom d'auteur. Cet ouvrage passe pour être de Schlegel plutôt que de Madame de Staël [2], mais celle-ci y avait certainement collaboré assez pour pouvoir l'envoyer dédicacé, comme le sien, à son ami le Prince de Ligne. Dans sa lettre, elle commente encore la situation en ces termes :

... Le Prince Royal [3] à la tête de ses trente mille Suédois doit être sur le continent dans quatre jours, mais c'est à la Norvège que tous ses vœux s'adressent et c'est une froide beauté. Schlegel est son secrétaire pour l'Allemagne et mon fils cadet est déjà au quartier général comme son officier d'ordonnance [4]. Je suis plus seule et plus troublée que jamais. Si la grande cloche de l'Autriche ne sonne pas, tout ceci ne finira pas de si tôt. On dirait que les trois puissances la Russie, la Prusse et l'Autriche sont comme le problème du loup, de la chèvre et du chou, qui ne peuvent jamais passer ensemble, parce que le loup mange la chèvre et que la chèvre mange le chou. Enfin, ce qui peut faire espérer la liberté de l'Europe, c'est que les nations s'en mêlent, car pour les gouvernements, Napoléon en attrapera toujours autant qu'il en viendra. L'on cite des mots charmants de vous, mon Prince, sur *les lauriers flétris*, etc... Votre esprit est impartial et vous savez non prier pour tous, mais vous jouer de tous. La circonstance est sérieuse cependant, et depuis le christianisme je ne crois pas qu'il ait été question ainsi du sort moral de l'espèce humaine — Car Napoléon n'est pas un homme mais un système.

Cette correspondance parvint à Vienne par l'intermédiaire du Comte Neipperg, envoyé autrichien à la cour de Suède, — le futur époux de Marie-Louise.

1. Le récit en est fait par Madame de Staël elle-même dans *Dix années d'exil*, qu'il faut compléter et réviser par les ouvrages de Paul Gautier, de Jean Mistler et de la Comtesse de Pange.
2. Cf. Comtesse de Pange, *ouv. cité*, pp. 401-402.
3. Bernadotte.
4. Albert de Staël, qui y trouva la mort.

C'est l'homme le plus aimable qu'on puisse imaginer, écrit-elle. Je passe ma vie avec lui, et je lui trouve de l'esprit français et de la loyauté allemande, ce qui m'est également nécessaire.

Elle a retrouvé aussi à Stockholm un de ses plus anciens amis, Monsieur de Narbonne.

Le 23 mai, elle écrit de nouveau. Avant de quitter le continent (elle s'embarquera pour l'Angleterre dans quatre jours), elle évoque Teplitz une dernière fois :

Cher Prince, si l'Allemagne est affranchie, si elle se conduit en 1813 comme les Français en 1812, car c'est la même cause retournée, et les Français font aujourd'hui ce qu'on faisait contre eux, si donc l'Allemagne est affranchie, j'irai vous voir à Töplitz. Vous avez un charme que rien ne peut remplacer et je ne renoncerai jamais à en jouir tant que nous vivrons tous les deux.

La dernière pièce de cette correspondance est un billet daté de Londres, le 15 octobre 1813. Il est très laconique, et n'a d'autre objet que de recommander auprès du Prince le fils d'une famille à laquelle elle doit beaucoup, Lord Dumfries.

Adieu, mon Prince, adieu, heureux jour celui où je vous entendrai encore !

Ainsi s'achève la page, et ce sont les derniers mots, croyons-nous, que Madame de Staël ait adressés à son ami. Le Prince de Ligne mourra l'année suivante pendant le Congrès de Vienne, qu'il avait voulu, comme il dit, « divertir par l'enterrement d'un Maréchal ». Madame de Staël n'écrira plus que quelques lettres de politesse à sa fille Christine, avant de disparaître à son tour après une vie moins longue, mais mieux remplie.

Qu'avaient gagné ces deux esprits si différents à une amitié longue de six années ? Le Prince de Ligne devait à Madame de Staël d'être devenu plus célèbre grâce à la publication des *Œuvres choisies* ; mais nous ne pensons pas que Madame de Staël ait eu par ailleurs quelque influence sur lui. Elle lui a donné le spectacle d'un être d'un type nouveau, génie enthousiaste, tumultueux, un peu triste et obscur, très différent de ceux qu'il avait connus toute sa vie. Il comprenait avec mélancolie qu'il n'avait plus sa place dans le

siècle de ces génies-là. Curieux d'hommes et de femmes, il fut intéressé et quelquefois diverti, sans adhérer pour autant aux idées passionnées de Corinne.

En revanche, l'influence du Prince sur Madame de Staël fut, croyons-nous, assez sensible. A Vienne, en 1808, la fréquentation de ce grand seigneur autrichien, qui ne voulait pas entendre l'allemand et ne croyait qu'en la littérature française, l'a retenue de s'abandonner davantage à son enthousiasme pour le monde germanique. Plus tard, quand elle traversa cette crise quasi mystique, les petites lettres ironiques du Prince furent un contre-poids non négligeable à la catéchisation de Z. Werner ou de Mathieu de Montmorency. Sur ses relations avec Napoléon, n'oublions pas qu'il la mit en rapports avec Gentz : de cette première entrevue de Teplitz devaient résulter pour elle bien des malheurs. Et pourtant il lui conseilla la soumission... Dans le domaine du cœur, c'est elle qui semble avoir le plus donné. Comme ses lettres en témoignent, elle s'était profondément attachée à cet homme si intelligent et encore si beau, et par un sentiment qui n'était peut-être pas exclusivement filial [1]. Mais le vieux « Prince charmant » ne fut pas conquis plus profondément par les sentiments que par l'esprit. Avec son éternel sourire, il regardait s'agiter les êtres autour de lui, se prêtait quelquefois par politesse, mais ne se donnait pas.

Marcel GIRARD-Maria ULLRICHOVÁ.

1. Cf. ce fragment de lettre du 14 janvier 1808, que cite la Comtesse de Pange dans *Madame de Staël et la découverte de l'Allemagne* (Malfère, 1929, p. 80) : « Je passe ma vie dans la maison du Prince de Ligne ; cet homme, le plus aimable de la terre, me traite comme sa fille, hélas ! »

UN ROMAN EXOTIQUE DE Mme LE PRINCE DE BEAUMONT

Respectueux d'un anonymat initial ou conscient d'une carence matérielle, le *Catalogue* de la Bibliothèque nationale, dans les amples listes consacrées à Marie Le Prince de Beaumont (1711-1780), ne mentionne nulle part le roman *Civan, roi de Bungo, Histoire japonaise,* ou *Tableau de l'éducation d'un Prince.* L'*Histoire littéraire des Femmes françaises* en son tome IV (Paris, 1769) n'en faisait point état dans les lettres XXIII et suivantes, où l'on pouvait trouver un premier résumé d'une carrière qui devait se prolonger encore, mais dont le tracé ne devait plus s'infléchir, puisque cette prolixe femme de lettres avait, à cette date, mérité d'être l'initiatrice d'un genre promu à un immense développement : la littérature enfantine [1]. D'aussi prudents bibliographes que G. Lanson n'ont pas manqué de ranger *Civan* parmi ses œuvres avérées, et le précieux ouvrage de Mlle M. L. Dufrénoy, *L'Orient romanesque en France* authentique cette attribution par le catalogue des livres de la bibliothèque du duc de La Vallière (1784). L'auteur des lignes présentes se trouve posséder une réédition de *Civan, roi de Bungo,* portant, avec la date de 1758, la mention, d'une écriture très assurée de la fin du XVIIIe, « par Mme Le Prince de Beaumont ». Et puisque nul ne contestera l'importance prise par le Japon dans les affaires du monde actuel, il semble opportun de faire sa place en

1. P. 364, à propos du long séjour fort actif que fit outre-Manche cette Normande, un curieux cas de sémantique est suggéré : « Le titre qu'elle paraît affectionner principalement pour mettre à la tête de ses livres est celui de *Magasin :* titre que peut lui avoir inspiré le Génie de la Nation Anglaise, singulièrement adonnée au commerce. » Et voilà un vocable d'origine arabe naturalisé grâce à une coopération franco-britannique...

littérature comparée à une « histoire japonnoise » qui tranche pour son compte sur la tradition déférente attribuant une immuable et placide sagesse aux civilisations évoquées par l'inquiétude occidentale du XVIII^e siècle. Ici même, en 1928, Souéo Gotô résumait les premiers échanges de civilisation entre Orient et Occident dans les temps modernes, mais en limitant à la Chine les vues que les missions jésuites avaient de la profonde Asie : une extension romanesque au Japon n'en est que plus indiquée.

*
* *

Une lettre de M^me^ Le Prince de Beaumont publiée, sans destinataire précis et sans date aucune, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* de 1908, fait l'aveu d'une crise qui l'avait laissée « vivre en payenne pendant vingt ans » : comme *Civan* est dédié évidemment à la même Altesse, c'est sans doute à l'issue de cette période qu'une œuvre de repentir sort de la même plume. Car si, au lieu d'un roman historique hésitant, l'auteur avait esquissé l'histoire édifiante du christianisme au Japon et de ses premières vicissitudes, elle n'aurait pas manqué de mettre au centre de son récit saint François-Xavier — lequel y a sa juste place, mais point dominante —, et d'éviter certaines confusions de dates plus favorables à l'intérêt romanesque, sans doute, qu'à une certitude d'édification.

A-t-elle à cet égard pratiqué les *Lettres de saint François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre du Japon*, qu'une édition de 1660 avait rendues accessibles au grand public ? C'est assez probable, et en particulier l'opposition rencontrée par les missionnaires de la part du clergé local ne pouvait manquer de s'offrir à elle en son plein relief. Mais c'est plutôt, semble-t-il, chez deux autres informateurs qu'elle a dû se documenter, afin de dépasser l'évocation fantaisiste bien qu'abondante d'un prédécesseur tel que Marmont de Hautchamp pour sa *Mizirida, Princesse de Firando* (1738) : le R. P. de Charlevoix, missionnaire lui-même, et la traduction d'E. Kämpfer, médecin de l'ambassade envoyée chaque année au Japon par la Compagnie hollandaise des Indes orientales.

C'est au premier qu'elle doit, prise dans son *Histoire et Description générale du Japon* (Rouen, 1715), la personnalité de son héros, non sans une accommodation de son patronymique. En 1551, Civandono, roi de Bungo, a toutes les vertus ; il a trois fils, dont le second se fait chrétien à quatorze ans. On peut dire qu'après l'apôtre de l'Orient, personne n'a plus contribué que Civandono à la conversion du Japon. Diverses indications relatives aux troubles intérieurs qui contrarient l'œuvre de christianisation, et qui finiront par ébranler radicalement celle-ci, permettaient à la romancière de compliquer un récit que ce guide excellent accompagnait, de son côté, de dates rigoureuses qu'elle-même vouait à la confusion. En même temps, le P. de Charlevoix laissait paraître une indéniable sympathie pour diverses particularités de ces îles lointaines, pour la réputation de beauté des femmes, pour la richesse « incroyable » de l'idiome, pour l'adresse artistique de l'artisanat en soieries et en joyaux. Le Japonais, pour lui, est « franc, sincère, bon ami, fidèle jusqu'au prodige, mais altier, remuant, vindicatif ». Rien d'absurde comme une superficielle assimilation du Chinois et du Japonais : le premier « ne fait rien qui ne soit mesuré ; c'est la sagesse qui règle toutes ses actions. L'honneur est le principe qui fait agir en tout le Japonais ». Enfin — aveu significatif de la part d'un missionnaire — « rien n'est plus semblable au culte que nous rendons au vrai Dieu » que l'indéniable idolâtrie du Japon — ce qui faisait risquer à l'auteur une hypothèse dont je ne sache point que se soit emparée, pour la vérifier ou la réfuter sans rémission, l'étude comparée des dogmes : peut-être une initiation précoce aux débuts du christianisme avait-elle incliné dans ce sens la foi ingénue de ce peuple, qu'ensuite la politique intéressée des bonzes avait éloigné d'une religion que le XVIe siècle tenta de lui révéler à nouveau.

Notre romancière dès lors n'a que sympathie, pour son compte, à l'égard de sa clientèle romanesque — et l'on regrette que la rigueur des chronologies d'Orient et d'Occident n'ait point passé, de même, dans sa fiction. Du moins est-elle édifiée sur les chances de son Civan, même débarrassé d'un suffixe gênant. La scission entre Chine et Japon

sera, pour elle aussi, statutaire, et la Corée intermédiaire, évoquée pour l'an 1592 en raison de difficultés de voisinage, avait permis au missionnaire une note dont l'actualité serait presque valable aujourd'hui :

Les Coréens, en abandonnant les villes, s'étaient retirés dans les forêts et sur les montagnes, après avoir brûlé tout ce qu'ils n'avaient pu emporter des provisions nécessaires à la vie...

Avec l'ouvrage du médecin colonial, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, traduite en 1732 en trois volumes, les mêmes différences entre Chine et Japon étaient démontrées. La particularité qui permet à un roi de céder la couronne à un ou plusieurs de ses enfants autorisait une commode utilisation d'intrigue, et le *harakiri* d'un prince devenait, sans l'emploi de ce mot promu à un renom universel [1], le mode de suicide par lequel un seigneur « se fendit le ventre, avec ce courage et cette fermeté qui est si fort admirée de ces payens ». Mais un indéniable mercantilisme ne laisse pas d'infléchir en un sens moins sacerdotal la relation de Kämpfer. Divers éléments qu'une Française admettait, sans peut-être les rechercher d'office, lui étaient fournis par des résumés comme celui-ci :

En 1542, un vaisseau équipé par la Chine fut jeté par la tempête sur les côtes des îles du Japon, qui n'étaient pas alors connues, comme elles le sont encore peu. Après plusieurs souffrances que ce vaisseau essuya, il jeta l'ancre dans un port de la Province de Bungo, une des neuf provinces de l'île de Konyu. Les Histoires du Japon disent que le premier navire d'Europe que l'on vit sur leurs côtes jeta l'ancre au-devant d'Awa, vis-à-vis de l'île de Tsikokf. Quoi qu'il en soit, l'honneur de la première découverte du Japon par la route des Indes est dû sans difficulté aux Portugais, quoique ce fût un coup de hasard. Après cela ils envoyèrent tous les ans un de leurs vaisseaux chargé de marchandises à la même Province de Bungo.

En 1549 un jeune Japonais, qui s'était enfui à Goa, et qui y fut baptisé, donna quelques ouvertures aux marchands portugais de Goa des grands profits que l'on ferait dans son pays, selon toutes les apparences, en y portant des marchandises

1. Cf. l'article de Fernand Baldenne sur *le suicide du général Nogi* dans le *Mercure de France*, du 1er novembre 1912, relation qui devait à des circonstances exceptionnelles l'avantage d'un « reportage » immédiat.

d'Europe. Il parla en même temps aux Pères de la Société de Jésus, et leur dit qu'il n'était pas impossible de convertir ses compatriotes à la foi de Jésus-Christ. Ces deux considérations obligèrent les Pères de penser à faire un plus grand établissement et d'avoir un comptoir au Japon : dans ce dessein ce jeune Japonais fut renvoyé dans son pays à bord d'un vaisseau portugais accompagné de quelques Jésuites, au nombre desquels était le R. Père François-Xavier...

*
* *

En physiographe plus ou moins conscient à la façon du XVIIIe siècle, Kämpfer ne manquait pas d'alléguer une analogie de *climat*, provenant d'une latitude commune entre Japon et Portugal (le 40e degré de latitude) pour constater de préalables affinités entre Nippons et Lusitaniens, « une certaine ressemblance entre le tour d'esprit et les inclinations des Japonais et des Portugais [1] ». Force était en tout cas, à la romancière, d'utiliser au mieux de tels apports. En même temps, Française déterminée au même degré que pédagogue incorrigible, elle devait défendre d'autres mérites encore. Elle a son héros authentique ; mais son Civan ne déploiera son parfait mérite que grâce à une complexité de préparation que rendrait seul possible le pêle-mêle du XVIe siècle. La France de François Ier sera choisie comme terre d'élection, et comme d'apprentissage, propice à l'éducation d'un prince idéal, et d'autres contrées d'Europe serviront de repoussoirs à un pays élu entre tous, au début du roman, par une franco-portugaise décidée à faire l'éducation de l'heureux Civan, qu'elle a pu enlever à des risques asiatiques de précoce corruption. Mlle Dufrénoy, au chapitre XV de son répertoire, a raison de ranger en conséquence Mme Le Prince de Beaumont au nombre des « émules de Fénelon », et A. Chérel n'avait pas manqué de la précéder dans cette orientation, mais c'est à la condition de marquer la transformation de Mentor en femme avisée, et celle de Télémaque en un apprenti que des voyages ne

1. Sauf pour le débat public entre François-Xavier et Fucarandono (II, 80), très écourté d'ailleurs, et pour la différenciation entre shintoïsme et bouddhisme, il ne semble pas que Mendes Pinto ait arrêté notre romancière. Cf. Le Gentil, *Les Portugais en Extrême-Orient*, Paris, 1942.

suffiraient pas à éduquer. Tout le premier volume du roman, qui en comporte deux (dont le second moins volumineux), est la préparation du futur roi de Bungo, la substitution opérée sur les marches du trône, ou plutôt de la *nursery*, par des complicités où la sagesse de deux clairvoyants Japonais est secondée par les décisions où la France a sa part, et par une installation à Saint-Germain-en-Laye ; ensuite par la bonne grâce du chevalier Bayard qui vient là trois fois par semaine pour parfaire une éducation sans pareille, par un voyage d'études dans l'Europe contemporaine, et aussi par la présence, même en travesti, d'une compatriote de Civan qui ne deviendra son épouse qu'après mille péripéties. Si bien qu'il n'est pas excessif de constater que l'instruction d'un prince idéal est le résultat de prévisions de la sagesse asiatique, de décisions franco-portugaises, de complicités occidentales éminentes — sans compter la jeune foi d'un missionnaire à venir, François-Xavier adolescent. Complexité rare de bonnes volontés, auxquelles s'opposent, comme des contrastes à fuir d'office, l'établissement de l'Inquisition *tra los montes*, la mollesse de la vie de sérail chez les Turcs, une certaine dureté dans les rapports sociaux des Pays-Bas et de la Germanie, une Angleterre mécontente de son Henry VIII qu'un mauvais mariage et le choix d'un indigne favori rendent oublieux de ses devoirs : autant de leçons de choses politiques dont l'éducatrice de Civan tire parti, au cours de péripéties autrement riches d'enseignements que l'itinéraire de Télémaque.

C'est que M^me^ Le Prince de Beaumont a dédié son roman à un héritier présomptif qui semble bien être le futur Joseph II, archiduc d'Autriche, à qui est adressée de même la lettre citée plus haut. Ici, une fort explicite épître dédicatoire déclare l'importance d'un dessein qui est à la fois ambitieux et déférent. « Ceux que le Ciel a fait naître dans votre Rang [.....] je respecte en eux l'autorité Divine dont ils sont les dépositaires ; je les considère sous les respectables qualités de Pères, de Défenseurs, de soutiens des Peuples ; je me crois comptable envers eux des sentiments qu'exigent ces Titres respectables, et je sacrifierais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour faire naître dans tous les cœurs les sentiments que je trouve dans le mien... ».

Il ne s'agit donc point d'un roitelet fictif à qui insinuer quelques vertus de principes, encore moins d'un jeune particulier comme l'*Émile* de Jean-Jacques, mais bien d'un futur souverain « destiné à remplir le premier trône du monde » ; le dessein d'une intellectuelle qui n'était pas sans liens avec la noblesse contemporaine doit être considéré dans sa pleine valeur, assez vaine peut-être au gré des événements qui suivirent, sérieuse à en juger dans la perspective du temps. Car si Mme de Pompadour passe pour s'être coiffée à la Japonaise, les armoiries de Marie-Antoinette, qui ornent encore à la Bibliothèque nationale des œuvres de cette femme-auteur qui déclare dans l'une d'elles que « le défaut à la mode est de penser trop librement sur la religion », la reprise de l' « éducation de princes et de princesses » dans d'autres livres témoignent du sérieux authentique de propos, extrêmement soucieux de ces termes inéluctables : autorité et sujétion. La tendance propagandiste a tort d'être trop manifeste ; du moins n'est-elle jamais désinvolte et frivole dans des œuvres qui, parallèles à *Civan*, ne se cachent pas d'intentions analogues.

*
* *

On sait que Prosper Mérimée compte notre romancière au nombre de ses légitimes ancêtres ; et quelques-uns de ses contemporains ont cru pouvoir attribuer tels de ses dons de conteur à une hérédité assez imprévue. Pierre Trahard, dès la troisième page de sa *Jeunesse de Mérimée*, s'inscrit en faux contre une hypothèse trop facile : « La légende prétend que les grand'mères et les arrière-grand'mères ont l'art de raconter *Peau d'Ane* ou d'écrire le *Petit Chaperon rouge ;* leurs petits-fils ou leurs arrière-neveux n'ont pas, pour autant, les mêmes dons dans les veines ».

Voilà qui n'est pas douteux. Si la *couleur locale*, chose encore assez rare dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, se trouvait exceptionnellement représentée par l'aïeule d'un auteur qui, dès sa *Guzla*, en faisait un article de foi, on serait en droit de signaler, comme un don de famille, une telle soumission, active et expressive à la fois, en pleins décors exotiques. Mais précisément la documentation qui

parfois permettrait à *Civan* de dépasser l'allusion éventuelle pour dépayser vraiment le lecteur, ne sert qu'à des touches passagères, et c'est souvent une note en bas de page qui la recueillera. On est loin de Lafcadio Hearn et de Loti ou Farrère qui, en matière de japonisme, ont plutôt comblé leur public. Raison de plus, semble-t-il, pour faire un relevé de ces notes qui, en dehors des qualificatifs intellectuels et moraux, persuadent le lecteur qu'il est vraiment aux antipodes, ou presque, des moyennes accoutumées.

Moyens de locomotion : *le jonc* (*sic*) appartient à la fois au Japon et à la Chine, sans que soit spécifié son mode de propulsion. En revanche une note tardive (I, 238) nous avertit que « les usages des Japonais, dans le commerce de la vie, diffèrent absolument des nôtres : par exemple, ils se tiennent à cheval à peu près comme nos tailleurs ; il était donc nécessaire d' « instruire Civan avant de l'exposer en public ». Sans que l'usage des palanquins donne lieu à des explications complexes, le *norimon* (I, 22) est « une espèce de litière qui se ferme ».

Disposition architecturale : « Il est nécessaire d'avertir le lecteur (II, 20), que la plupart des maisons, et même des palais au Japon ne sont qu'une vaste place environnée de planches vernissées ; des paravents qui se déplacent rapidement font de ce grand enclos plusieurs appartements ; et dans les grandes cérémonies on enlève ces paravents et tout le palais alors n'est qu'une grande salle, à l'exception d'un retranchement où est placé le trône du Roi » (orthographe modernisée). Les tentures, les riches étoffes ne manquent pas de revêtir ces mobiles décors. L'ordonnancement des places, en une salle à manger, est l'objet d'une incidente tardive (II, 74) autant que flatteuse : « Au Japon chacun a sa table ; on ne les couvre point de nappes, mais on les lève à chaque service, et comme les Japonais sont fort propres, elles restent toujours nettes. »

Joutes et tournois : rien qui marque une différence foncière à l'égard de divertissements analogues, que tout régime féodal a pu connaître à son heure, et le *jiu-jitsu* demeure parfaitement inconnu. La bizarrerie de la musique traditionnelle a de quoi surprendre (I, 244) : elle n'est rien moins qu'harmonieuse, « et il faut y être accoutumé pour

s'empêcher de la trouver détestable ». Voilà qui fait prévoir la méprise d'un souverain asiatique assistant au Concert Colonne, et trouvant surtout à son goût la cacophonie des violons et des altos s'accordant.

Assez peu de chose, comme on voit, et rien qui, la première découverte enregistrée, ait de quoi *désorienter*, dans toute la force du terme, un visiteur occidental. On peut même trouver que la maîtrise de soi, alléguée chez ce peuple sensible au point d'honneur, lui rend trop faciles les marques soudaines et involontaires d'émotion : de la simple larme à l'œil aux joues baignées de pleurs, n'y a-t-il pas là une déférence excessive à cet attendrissement que le XVIIIe siècle allait porter si loin, au moins dans la fiction ? Le prosternement devant le supérieur, par contre, et le geste d'aménité de celui-ci qui fait relever l'inférieur prosterné, surabonde peut-être sans raison, en dépit des observations qu'ont encore pu faire de modernes observateurs. Le fameux « honneur japonais » devait trouver là, à n'en point douter, un honorable point de divergence difficile à atténuer.

N'essayons donc point de soulever davantage ce rideau partiellement déroulé sur un coin encore ignoré, à sa date, de l'Extrême-Orient, et marquons simplement le double intérêt pris par un exotisme de rencontre à une éducation de prince en même temps qu'à des approches religieuses, chez l'écrivain français qui passe pour avoir fait le plus souvent débuter ses récits par cette formule : « Il y avait une fois... »

Fernand Baldensperger.

NOTES ET DOCUMENTS

PERSECUCIONES POLICIACAS DE *LA LIRA ARGENTINA*

Quand la *R. L. C.* a accueilli la présente note, au printemps dernier, son auteur était encore en plein travail. Bientôt, sa santé était cruellement ébranlée. Manuel Núñez de Arenas, ancien lecteur espagnol à l'Université de Bordeaux, attaché de recherches au C. N. R. S., est mort à Paris le 9 août 1951, laissant derrière lui une riche documentation pour l'histoire des rapports culturels hispano-français, domaine où son érudition faisait depuis longtemps autorité.

D. Ricardo Rojas, en su gran *Historia de la literatura argentina* (vol. II, pp. 551-553), al hablar de los poetas de la emancipación dice que « sus canciones tempranamente compiladas en *La Lira argentina* formaron la primera antología de esa epopeya americana » y añade : « impresa en París se editó en Buenos-Aires hacia *(sic)* 1824... Fué su compilador desinteresado (y generoso editor) nuestro compatriota don Ramón Diaz, quien mantuvo el anónimo por modestia » ; después de lo cual examina el contenido de la obra pero sin la menor alusión a las persecuciones policíacas que acompañaron a su publicación. Quizá en Argentina no se habló de ellas y sin embargo son bastante curiosas. Los Archivos nacionales, de París, nos las dan a conocer. Come se verá, se pretextó una infracción ligera para ahogar su difusión. No en vano era dueño y señor de los destinos de la policía francesa, Franchet Desperey, el gran ayudador del Ejército de la Fe [1].

*
* *

A fines de 1822 llegaron a Francia tres jóvenes argentinos, amigos, Francisco de Paula Almeyra (28 años), Miguel Rovira (29) y Miguel Rodríguez (17), ostentando los primeros la condición

1. El ejemplar de la Biblioteca nacional, de París (Yg 3349) es así : La Lira argentina/o colección/de las piezas poéticas, / dadas a luz/en Buenos-Ayres/durante la guerra / de su independencia. / [viñeta y, en dos círculos P.H.] / Buenos-Ayres / 1824.

1 vol. in-8, VII-515 pp. Al final, en la pagina 515, añadido, al parecer después de la impresíon del pliego : Imprimerie de Firmin Didot.

de comerciantes y el tercero la de estudiante. Ne se sabe si traían consigo el original de *La Lira argentina* porque el hecho de que el prólogo del editor lleve la fecha de 25 de mayo de 1823 no prueba nada, ya que pudo escribirse con antelación de meses y el datarlo en semejante día era para conmemorar el aniversario de la Independencia. En todo caso, Almeyra y Rovira se pusieron en comunicación con Firmin Didot y le encargaron de su impresión.

Bastante tiempo se tardó en hacer ésta, porque la declaración de Didot anunciando que pensaba llevarla a cabo es del 13 de octubre de 1823 y sólo en agosto de 1824 están ya los 748 ejemplares encuadernados y metidos en tres cajones precintados, dispuestos para partir a Buenos-Aires. Así llegan a la Aduana y son detenidos el día 12 por el Inspector de la Librería, Capelle, que hace comparecer al comerciante Bénard, que es quien por cuenta de Almeyra y Rovira hace el envío, para que presencie el acto de abrir los cajones. Se abren y Capelle hace notar que los ejemplares de *La Lira* no tienen nombre de impresor, por lo cual se infringe la ley de 21 de octubre de 1814. Embarga la edición y la manda al juzgado de primera instancia. Interrogado Bénard declara que el impresor es Firmin Didot.

Referido de este modo el suceso no parece que tenga nada de particular, es una de tantas intervenciones de aduanas, pero los documentos de los Archivos prueban que se trataba de perseguir esencialmente la publicación de *La Lira.*

En efecto, el 25 de febrero de 1824 se dirige por el Ministerio de lo Interior una comunicación confidencial a los prefectos de Seine-Inférieure, Loire-Inférieure y Gironde para que vigilen en las aduanas la exportación de ejemplares de *La Lira argentina,* porque « j'ai lieu de croire que le nom de l'imprimeur ne se trouve pas sur les exemplaires..., ce qui constituerait une contravention aux articles 15 et 17 de la loi du 21-10-1814 ». (Esto prueba que la policía tenia confidentes en casa de Didot)

Pero ne se contenta con estas circulares : advierte de lo mismo al Director general de Aduanas (3-4-24) para que prevenga a sus subordinados y, en fin, a últimos de julio de 1824, y sólo entonces, la Dirección general de la Librería (dependiente de la Policía) coloca a un inspector en la Aduana de París para que examine todos los cajones de libros destinados a la exportación [1].

Inocentes del fondo del asunto y tomando por bueno lo que se aparentaba, los propietarios de los libros van a reclamarlos.

1. Archives nationales, Paris, F^{18}, 1756.

No saben que la obra y ellos mismos están mal mirados, y eso que hubieran debido sospechar algo porque días antes tuvieron otro incidente con la policía.

Considerando que la edición de *La Lira* estaba ya terminada, a primeros de agosto decidieron marchar a Italia los tres americanos y solicitaron el visado de sus pasaportes argentinos ; pero habiendo proclamado que ellos de ninguna manera reconocían al gobierno español, sino únicamente al de Buenos Aires, el Director de Policía (Franchet Desperey) declara que no se les pueden visar aquellos pasaportes, que no debían haberse admitido al llegar a Francia y que además han caducado. Se les conceden unos pasaportes provisionales para Marsella en donde se les devolverá su pasaporte nacional en el momento del embarque (10-8-1824). Y iban a salir cuando se enteran del embargo de los cajones y dirigen la siguiente demanda al mismo Franchet :

A Son Excellence Mr Francedt *(sic)*, Ministre de la Police, Directeur de l'Imprimerie, etc., etc., etc.

Monseigneur,

Le douze août on a saisi à la douane au bureau de l'Expédition trois caisses renfermant toute l'édition d'un ouvrage ayant pour titre *La lira argentina* en Espagnol, que nous avions fait imprimer pour Buenos-Aires. Comme aucun exemplaire de cet ouvrage ne doit rester en France, excepté les cinq remis à la Police, nous espérons Monseigneur, que vous voudriez *(sic)* bien donner des ordres pour que ces trois caisses nous soient rendues et qu'elles puissent parvenir librement à leur destination.

Dans le cas où V. E. voudrait faire suivre le procès pour la formalité de l'imprimeur qui n'a pas mis son nom sur les exemplaires destinés à l'étranger, il nous semble qu'un seul exemplaire doit lui suffire et nous la prions de nous faire délivrer les autres.

Nous avons l'honneur... Franco P. Almeyra. Miguel Rivera, rue et hôtel Mazarin, nº 54.

La petición parecía lógica, pero naturalmente no fué atendida y puso en riesgo a sus autores. El 27 el Ministro ordena al Prefecto de Policía, revelando el verdadero móvil : « ... les sieurs... étaient chargés à Paris de la publication et de l'expédition d'un ouvrage détestable, intitulé *La Lyre argentine* et dans lequel la religion, la Monarchie et les personnes des souverains sont éga le ment outragés. J'ai ordonné la saisie de tous les exemplaires destinés pour Buenos-Ayres et je vous invite à [ordonner?]- la surveillance des sieurs Almeyra et Rivera jusqu'à ce que je

vous aie fait connaître à leur égard mes intentions définitives. »

La minuta de un informe y el informe mismo acentuan la opinión del Ministro y sus propósitos. En la minuta, al margen, *(analyse)* dice : « impudence de ces deux drôles afin de les faire expulser du royaume » y el informe declara : « ... Elle *(La Lira)* contient tous les ouvrages poétiques composés à Buenos-Ayres, depuis la révolte de cette colonie jusqu'en 1813. Ce n'est qu'un tissu de déclarations démagogiques, d'injures grossières adressées aux personnes les plus augustes, et d'impiétés révoltantes... Aujourd'hui les sieurs Almeyra et Rivera réclament contre la saisie de l'ouvrage dont ils demandent main levée. Il est évident que le but de cette expédition est de corrompre l'esprit public de la contrée à laquelle elle est destinée ; que les mauvaises opinions de ces deux Américains sont suffisamment prouvées par la part qu'ils ont prise à la publication de l'ouvrage, et que leur séjour en France se rattache à des spéculations coupables. Il pourrait donc sembler convenable de les éloigner de Paris. Ils avaient d'ailleurs pris dès les commencements d'août des passeports pour Marseille. »

En consecuencia, la orden de expulsión es dada, el 31 de agosto, al Prefecto de Policía. Podrán salir del reino por la frontera que quieran menos la de Suiza. Escogen Marsella para embarcarse con dirección a Génova (4-9-24). Orden al Prefecto de Bouches-du-Rhône para que los vigile y realice un severo cacheo en el momento del embarque (5-9-25). El Prefecto, el 24, da cuenta : Se han embarcado en el navío sardo *La Providence*, para Génova. El cacheo no ha dado ningun resultado.

Pero Franchet no se contenta con esto. El 6 de septiembre hace que el Ministro de lo Interior (Corbière) envíe al Embajador de Cerdeña (Alfieri di Sotegno) una carta anunciándole la llegada a Génova de Almeyra y Rivera y quizá Rodriguez, y el 29 otra al Superintendente de Policía de España, refiriéndole lo que ocurre con *La Lira* y añadiendo : « que si une plainte était officiellement adressée au nom de son souverain par l'envoyé de S. M. le roi d'Espagne à Paris, je pourrai faire traduire l'éditeur de cet ouvrage devant les tribunaux français ».

Esta última iniciativa parece dar resultado, porque hay una nota no firmada : « Aujourd'hui (15-10-24) M. le Marquis de Casa-Irujo m'a annoncé que sa Cour lui avait donné l'ordre de poursuivre *La Lira argentina* et je lui ai remis un des exemplaires saisis à la Douane ».

El 20 Casa-Irujo a Franchet : « J'ai l'honneur de vous renvoyer *La Lira argentina* en vous remerciant d'avoir bien voulu me la laisser pour prendre connaissance de son contenu. Je l'ai soumise

au jugement d'un jurisconsulte éclairé et aussitôt qu'il me fera savoir son opinion à cet égard je m'empresserai de la communiquer à mon gouvernement. »

El consejero de la Embajada debió de ser hombre prudente porque en el legajo no se encuentran huellas de ninguna intervención posterior española.

Tampoco volvemos a tropezar con Almeyra ni Rivera. Sólo Rodríguez que había estado con ellos en Italia vuelve. Se le vigila. Es rico, se instala con lujo, recibe su correspondencia en casa de Bénard (rue Sainte-Apollinaire, nº 2), se ocupa exclusivamente de química y no frecuenta más que profesores. El año 27 va a Londres a pasar unos meses y en fin, el 12 de diciembre de 1830 se embarca para Buenos Aires en el *Danae* [1].

Pero el pleito de *La Lira* ha seguido su curso aunque lentamente. El 13 de agosto los Inspectores Capelle y Meynard formulan la denuncia contra Bénard y el 14 el Ministerio la envía al Fiscal con una apostilla : « je crois devoir ajouter que *La Lira* contient divers passages injurieux pour S. M. C. ».

En septiembre, hallándose ausente el Fiscal responde su sustituto y advierte que después de la sentencia y del pago de la multa por Didot habrá que devolver los libros a menos que se procese por el contenido de la obra y en ese caso habria que señalarle los trozos pecaminosos. Al margen de esta comunicación se dice que se manden las notas citadas en su informe por Circourt.

Dos proyectos de informe se encuentran. He aqui uno :

« La lyre d'argent, ou Collection des pièces poétiques publiées à Buenos-Ayres pendant la guerre de son indépendance.

Ce recueil, imprimé par Firmin Didot, porte cependant la rubrique de Buenos-Ayres, 1824. L'éditeur anonyme date de Buenos-Ayres, 25 mai 1823. Il paraît un enthousiaste de bonne foi et se sent pressé de rendre hommage tout à la fois au patriotisme et au bon goût d'un peuple « qui ne s'est jamais trompé ». Le nom d'*argentino* lui a paru, d'ailleurs, plus poétique pour désigner ce peuple, que celui de *Platino* qui en est synonyme [2]. Les premières pièces sont consacrées à célébrer les exploits d'un nommé *Balcarce*, et d'un autre héros anonyme qui fut tué à Montevideo. Une jeune argentine s'élève ensuite avec une violence tout à fait républicaine contre le Vice-roi Don Xavier Elío, qui méritait bien de telles injures. La fondation d'un *Club* de patriotes donne

1. Arch. nat. F⁷ 12042, 1251 e.

2. Díaz dice : « No daré razón del título con que he querido que se designe esta obra, porque él es rigorosamente arbitrario, y quizá es lo único que me pertenece », (p. VI) y no habla para nada de *platino*.

également lieu à plusieurs odes et dithyrambes. Le 25 mai, jour anniversaire de la fondation de la République (1810) revient fréquemment dans la collection ; une des pièces qui lui sont consacrées est remplie d'invectives contre toute l'Europe. Tout le reste de l'ouvrage n'est que la répétition des premiers morceaux, où tous les lieux communs de l'insurrection sont ressassés jusqu'au dégoût. C'est particulièrement aux Portugais que sont prodiguées les expressions les plus énergiques de haine et de mépris ; on parodie leur langage et on leur prophétise que les bords de la Plata seront leur tombeau.

San Martin (dont le frère est à Bagnères) est le héros de plusieurs odes ; car le poète argentin fait de fréquentes excursions dans tous les pays insurgés de l'Amérique. L'étendard tricolore, qui est leur signe commun de ralliement, reçoit aussi sa part d'encens. Ailleurs Charles Quint et Louis XIV sont confondus dans la même réprobation. On peut cependant trouver dans cet amas d'absurdités, un fait curieux : c'est que, pendant les trois premières années de la rébellion, le peuple croyait de bonne foi ne combattre que le régime colonial, et voulait demeurer fidèle à son Roi. Mais, dès 1814, on en était venu à lui faire insulter personnellement Ferdinand VII, dans son langage grossier.

Les pièces de vers écrites après 1820 ne sont relatives qu'aux phases de la guerre civile, qui ne s'est pas ralentie depuis ce temps. « L'illustre Cochrane » vient seulement quelquefois distraire de ces fastidieuses discussions. Enfin, pour terminer dignement ce recueil, de plates pasquinades contre la Religion occupent plus de cent pages.

De la misma letra, en otro pliego, hay la traduccion de varios trozos : la respuesta del gaucho al manifiesto de Fernando VII (p. 248), la Cancion patriótica de la pag. 19 y la imprecación contra Elío (p. 18).

El segundo proyecto es más violento de tono. La obra « est rempli de passages outrageants pour la Religion, la Morale et les institutions monarchiques et même sociales ; on ne trouverait facilement de termes de comparaison pour une telle production que dans celles qui marquèrent les années les plus fatales de la Révolution » y señala, como particularmente injuriosas para el Rey, las páginas : 49, 124, 247, 248, 334, 423 y 445.

Por fin, el 18 de septiembre, mandan las explicaciones al Fiscal con un añadido que muestra que quizá desde el principio se quiso herir por tabla a Didot. « Il importe », le dicen, que comprenda, además de lo que se refiere a *La Lira* « que Firmin Didot qui a imprimé les œuvres de Pigault-Lebrun, un choix

des mauvais ouvrages de Voltaire, etc., etc., envers qui on a déjà usé bien des fois d'indulgence, etc., mérite la sévérité de la justice, que d'ailleurs c'est un système suivi pour corrompre les sujets du Roi d'Espagne », etc.

Sin embargo, a pesar de la presión evidente del Ministerio y de la Policía, el resultado no va a ser satisfactorio para ellos. La vista del asunto se celebra el 18 de febrero de 1825, ante el Tribunal de primera instancia. Defiende a Didot el abogado Renouard y preside M. de Belleyme. La argumentación del abogado es clara : 1º carencia de publicación de la obra en Francia, por consiguiente no hay infracción ; 2º Buena fé evidente de Didot, puesto que hizo la declaración de que la iba a imprimir e hizo el depósito legal con su nombre. En cuanto a no poner éste en los otros ejemplares, no puede ser punible, porque según un testimonio de notoriedad, firmado por 18 libreros editores de Paris, « siempre, antes y después de la ley de 21-10-14 los libros en lenguas extranjeras han sido constantemente impresos y puestos en el comercio sin nombre de autor ni de impresor ; la medida actual acarreará un perjuicio notable al comercio francés [1] ». El tribunal absuelve. El Fiscal apela a la sala de apelación de la Policía correccional. La vista tiene lugar el 21 de junio. Se confirma la sentencia. Pero entonces Franchet Desperey, indignado, — en funciones de Ministro de lo Interior — se dirige al Ministro de Justicia (Peyronnet) para que haga casar la sentencia por el Tribunal correspondiente (22 de junio). Le resume el asunto, pero ateniéndose exclusivamente a la infracción a la ley de imprenta, no al contenido de la obra. El de Justicia pide informes : al Fiscal del Tribunal correccional, que los da claros y favorables a la sentencia ; a la Dirección de asuntos criminales que previa opinion de un letrado, Garnier, la impugna y pide que sea casada. En vista de ello, el Ministro de Justicia encarga al Fiscal del Tribunal de Casación requiera la anulación de la sentencia. Asi lo hace y las sentencias anteriores son anuladas el dia 11 de noviembre de 1825.

¿ Qué ocurrió luego ¿ Desistió de su persecución Franchet Desperey ? De todos modos, en los Archivos no he encontrado rastro de posterior condena de Firmin Didot y los ejemplares llegaron a la Argentina [2].

M. Núñez de Arenas.

1. Arch. nat. F^{18}, 1756.
2. Arch. nat. BB^{18}, 1283.

LETTRES PERSANES
DU
COMTE DE GOBINEAU

*Comme d'autres jeunes gens de sa génération, Arthur de Gobineau avait subi l'attrait de l'Orient. Au collège de Bienne, en Suisse, où il passa quelque deux ans et où il avait trouvé ses premiers maîtres de langues orientales, à Lorient, où il vécut près de son père et de sa sœur Caroline et où il s'était essayé, sans succès, à préparer Saint-Cyr, enfin pendant ses premières années de Paris, où il habita dès la fin de 1835, où il se mêla aux orientalistes de marque, étudia, sous des maîtres renommés, le persan et l'arabe, — partout le jeune Arthur s'était laissé tenter par les aspects les plus divers de l'Orient : langues, littératures, religions, arts, mœurs. Détachons ces quelques lignes de l'*Enfance et première jeunesse d'Arthur-Joseph de Gobineau *racontées, d'une plume pieuse, par Caroline :* « *... parmi les professeurs* [*du collège de Bienne*] *il s'en trouvait plusieurs très versés dans les langues orientales, qui voyant en Arthur des dispositions spéciales pour les langues, furent enchantés de trouver un élève si intelligent. Il se jeta avec son ardeur habituelle dans toutes les difficultés des écritures sanscrites, arabes, zend, et les obscurités de toutes les grammaires comparées ne l'effrayaient pas.* [...] *De cette manière les premières bases de ce qui devait être l'attrait de toute sa vie étaient déjà posées et sa vocation d'orientaliste à peu près résolue*[1]. »

*Cependant les luttes pénibles pour se frayer un chemin dans la vie, la carrière diplomatique ensuite, semblaient écarter Gobineau de l'orientalisme. Non pas tout à fait, puisque les années d'élaboration de l'*Essai sur l'inégalité *— il était alors premier secrétaire de légation à Berne et à Francfort — le ramenaient à l'Orient. Et voilà qu'en décembre 1854 Gobineau est nommé secrétaire de la mission extraordinaire que le Gouvernement impérial va envoyer*

1. Ludwig Schemann, *Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus*, I, Strassburg, 1914, p. 110.

en Perse. Le 21 décembre 1854, de Francfort, Arthur en informe son père et sa sœur : « ... je pars à la fin du mois de janvier, pour Téhéran. J'ai reçu l'ordre hier au soir. Néanmoins, je conserve mon poste de Francfort et suis seulement détaché momentanément en Perse. Je vais avec un de mes plus intimes et meilleurs amis, M. Bourée [1], *qui m'a demandé.* [...] *Clémence* [2] *et Diane* [3] *viennent avec moi. Il y aura peut-être quelques fatigues de route, attendu que nous allons par le sud. Mais elles seront palliées par toutes les ressources possibles que l'art et la nature mettent dans les pays orientaux au service d'une ambassade. Nous irons de Marseille à Alexandrie en bateau à vapeur. D'Alexandrie à Suez par le Caire, moitié sur le Nil moitié en chemin de fer. De Suez nous descendrons la mer Rouge et nous remonterons le golfe Persique jusqu'à Bouchir sur un navire de guerre qui va aller nous attendre. A Bouchir, commencera le voyage par terre par Schyraz, Ispahan et Koum,* [...] *nous espérons que les fatigues ne seront pas d'une telle nature qu'en huit jours une fois à Téhéran, Diane et Clémence ne puissent se remettre. Là, nous verrons ce que sera la vie. Le temps de notre séjour, si tu me le demandes, je ne saurai trop te le dire qu'approximativement. Il ne faut pas perdre de vue que je suis toujours premier secrétaire à Francfort. Peut-être, quelque chose comme huit mois ou un an* [4]. »

Embarqués à Marseille le 14 février 1855, les Gobineau touchèrent Alexandrie le 22, où ils attendirent l'arrivée de Bourée et du reste de la mission. Le 17 mars 1855, Arthur pouvait annoncer à Caroline que « la légation et le ministre sont arrivés. Nous partons pour le Caire, mardi [*le 20 mars*] [5] *». Le chemin de fer conduisait seulement jusqu'au Nil. Voici Gobineau sur le bord du grand fleuve : « C'était le soir* [...] *Quelques djermes montaient et descendaient le fleuve. La rive est plate et s'enfonce dans des plis de terrain qui terminent bientôt l'horizon aux yeux, mais pour le rendre infini comme la mer à l'imagination. L'air était doux et humide. Des bouquets de palmiers et des tamarisques se détachaient sur la lumière du couchant. Beaucoup de tristesse, beaucoup de grandeur, et cette idée qui trouble : c'est là le Nil, c'est là l'Égypte, c'est là l'histoire immense qui frappe et qu'on ne sait pas* [6]. » *Au Caire, nouvelle attente, et vaine, celle de l'arrivée à Suez du* Marceau, *bateau de guerre français qui devait transporter la mission à Bouchir. Pressé par les affaires, las d'attendre et craignant les*

1. Nicolas-Prosper Bourée était le chef nommé de la mission.
2. Mme de Gobineau, née Monnerot.
3. Fille de Gobineau, née en septembre 1848.
4. Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, Ms. 3519, pièce 131.
5. *Ibid.*, pièce 134.
6. Cte A. de Gobineau, *Trois ans en Asie* (de 1855 à 1858), Paris, 1859, p. 17.

chaleurs et les maladies dans le sud de la Perse par une saison trop avancée, Bourée avait décidé de recourir aux bons offices de la Compagnie des Indes dont un bateau de guerre, le Victoria, *fut mis à la disposition de la légation.*

Le 11 avril, à cinq heures du soir, la mission quitta le Caire, le lendemain elle était à Suez. « Suez est bien misérable, bien petit. [...] Cependant Suez m'a laissé un vif souvenir. On sent que l'on est à la porte d'un monde nouveau. [...] à Suez on comprend que l'étrange n'est pas loin[1]. *» Le 13, la mission embarquait sur le* Victoria *: Gobineau, sa femme et sa fille s'en allaient vers l'étrange.*

De loin, de la petite ville bretonne de Redon, deux êtres chers, Louis de Gobineau, le père, et Caroline[2], *la sœur, suivaient fiers et inquiets, curieux et confiants, cette aventure d'au delà les mers.*

C'est à eux que furent adressées les « lettres persanes » que nous publions[3].

*Premier secrétaire de la légation de France à Téhéran, puis chargé d'affaires, Arthur de Gobineau a écrit ces lettres pendant son premier séjour en Perse; — d'où l'enseigne sous laquelle elles se présentent, leur unité aussi. Ce n'est pas seulement parce qu'elles sont jusqu'ici demeurées inédites qu'elles tentent notre curiosité. Ces lettres jeunes, primesautières, directes, alertes, pleines de verve et d'abandon, annoncent le beau livre, un des plus attachants qu'a écrits l'auteur de l'*Essai, *ses* Trois ans en Asie. *Elles en constituent, par avance, l'exégèse. Elles esquissent déjà ce monde d'enchantement, de douce ironie, de vives couleurs, de cruauté, de mystère où, plus tard, Gobineau fera vivre les héros de ses* Nouvelles asiatiques, *un des plus grands livres de la littérature exotique française.*

« Je ne sais plus comment je vivrai en Europe », écrit Arthur à

1. *Ibid.*, p. 37. — Sur le séjour de Gobineau en Égypte, lire *ibid.*, pp. 6-40 et Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, II, Le Caire, 1932, pp. 214-217.

2. De quatre ans la cadette de Gobineau.

3. C'est Gobineau lui-même qui les désigne ainsi. Voir *infra*, lettre XXII. — Les lettres qu'il a adressées à son père et à sa sœur pendant les années 1846-1859 forment une liasse de 186 pièces, conservée à la Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg sous la cote 3519 (fonds Gobineau, 40ª.) Les lettres persanes, au nombre de vingt-trois, en constituent les pièces 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 143-144, 145, 146-147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 156-157, 158, 160, 161, 162, 163. Le même ms. contient une *copie* de deux lettres de Gobineau écrites de Chiraz (pièce 137). Nous les publions en appendice. — Tout en respectant autant que possible l'aspect des lettres, nous n'avons pas cru devoir conserver partout la ponctuation de Gobineau. Nous avons corrigé ses bizarreries et archaïsmes orthographiques. Nous avons donné aux mots orientaux entrés dans la langue française l'orthographe reçue, sauf au mot chah. Quant aux autres, noms propres et noms communs, nous avons partout respecté la graphie peu uniforme et parfois fantaisiste de l'auteur.

Caroline, quelques mois après son arrivée à Téhéran [1]. *Nonobstant les théories raciales qui sont siennes, en dépit des défiances qui en sourdent, l'auteur de l'*Essai *se laisse prendre aux rets vénéneux de l'Asie. L'acide distillé par ces vieilles terres pourries d'histoire avait à jamais mordu le plus dur métal gobinien. Et s'il a été donné à quelques rares Européens d'aborder l'âme fuyante de l'Orient, Gobineau est certainement un des plus brillants, des plus humains aussi.*

A. B. Duff.

I

Bouchir, 5 mai 1855 [2].

Ma chère petite et mon cher père, nous voici arrivés à Bouchir et dans deux ou trois jours nous partons pour Schyraz. Nous nous portons admirablement tous. Diane est très grandie, très forte et noire comme une native. Clémence est aussi assez bien, quoique la mer l'ait un peu fatiguée. Nous avons fait un voyage délicieux. A Djeddah, qui est à 6 heures de la Mecque, nous avons surpris beaucoup cette population assez fanatique qui n'avait jamais vu de femme européenne. A Aden, nous avons vu l'intérêt d'une ville toute hindoue sur territoire arabe au milieu des rochers. A Mascate, nous avons vu l'Imam [3] qui est un parfait gentilhomme. Il a été très gracieux pour Clémence, lui a envoyé un châle et à moi un fort beau sabre d'acier de Khorassan, monté en ivoire et en or fin. Le ministre a eu un magnifique cheval arabe. Bref, jusqu'ici, notre voyage a été délicieux. Nous allons maintenant passer à des fatigues plus actives. J'espère que tout ira bien. Nous avons été reçus ici [4] par l'amiral gouverneur (il commande deux barques non pontées et porte le titre modeste de *Maître des mers*), toutes les autorités et la garnison de troupes régulières avec toute la courtoisie persane, sous une tente magnifique devant une table chargée de bonbons. Puis nous avons fait notre entrée en ville sur de très jolis chevaux. Nous logeons chez le Résident anglais, qui a un petit palais fort joli, 50 cipayes de garde et trois bâtiments de guerre en station perpétuelle, qui n'empêchent pas le *Maître des mers* de porter son titre fastueux. Nous buvons du vin de Champagne et du vin

1. Voir *infra*, lettre VIII.
2. Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg, Ms. 3519, pièce 135.
3. Le souverain de Mascate.
4. A Bouchir. — Partie de Suez le 13 avril 1855, à bord du *Victoria*, la légation a touché successivement à Djeddah le 18, à Aden le 24, à Mascate le 2 mai et à Bouchir le 5. Cf. dépêche nº 4 datée de Bouchir, 5 mai 1855, envoyée par Bourée au ministre des Affaires étrangères à Paris. Archives du ministère des Affaires étrangères, *Correspondance politique*, Perse, vol. 25, fº 60. — Sur ce long voyage maritime, les différentes escales, l'arrivée à Bouchir et le premier contact avec la Perse et les Persans, lire Cte A. de Gobineau, *Trois ans en Asie* (de 1855 à 1858), Paris, 1859, pp. 41-129.

de Schyraz toute la journée, pour nous préparer à nos peines futures. Tu vois que tout va bien.

Ce que j'ai vu de plus remarquable, c'est tout. Ce qui m'a le plus pénétré c'est la grandeur des choses accomplies dans toutes ces mers-ci par les Portugais. C'est inimaginable. Leurs œuvres, leur nom, le souvenir de leur gloire est encore présent sur les rochers et dans toutes les imaginations. On ne peut se figurer cela quand on ne l'a pas vu. Ça commence à Gondar dans l'intérieur de l'Abyssinie et ça finit à Macao. Aujourd'hui, ce sont les meilleurs domestiques de l'Inde [1]. J'en ai un là qui vient de me faire une superbe casquette d'uniforme. Voilà l'effet des mélanges de race.

Adieu, ma chère petite, nous t'embrassons tous trois tendrement, ainsi que mon bon père. Je ne sais pas un mot de mes affaires et n'apprendrai rien avant Téhéran. Nous y serons dans 35 jours environ [2]. Cette lettre-ci t'arrivera par Bombay où va le *Victoria* qui nous a amené[s]. Il part demain matin. Quand nous serons à Téhéran nos lettres iront plus vite et seront plus fréquentes. Dis mille amitiés à Louison et à Marie. Et ne manque pas de me tenir toujours au courant des révolutions de Redon. Je me recommande à Penhoët. Mes grandes affaires sont de me remettre au persan [3] et à l'arabe. Adieu encore, aimez-nous comme nous vous aimons.

Ton frère chéri,

A.

II

Camp de Mayar (2 journées d'Ispahan), 12 juin 1855 [4].

Dans deux jours nous serons à Ispahan, ma chère petite, et je profite d'un courrier qu'envoie le ministre pour te dire deux mots. Nous avons fait tout notre voyage jusqu'ici d'une manière parfaite. Un mois de marche à cheval, cinq, six, sept, huit heures par jour, ce n'est pas rien. Clémence et Diane le supportent parfaitement et cette dernière est renforcé[e] d'une manière étonnante.

Le pays est magnifiquement stérile et sauvage. Ruines de tous côtés. Quelques jardins qui paraissent des merveilles par

1. Cf. Gobineau, *op. cit.*, pp. 47-48, 106 108.
2. Ils y seront seulement au début de juillet.
3. Dans une lettre à son ami autrichien Anton von Prokesch-Osten, écrite du Caire, le 26 mars 1855, Gobineau affirme qu'il « parle déjà mieux l'irani » qu'il n'aurait cru. *Correspondance entre le Comte de Gobineau et le Comte de Prokesch-Osten* (1854-1876), p.p. C. Serpeille de Gobineau, Paris [1933], p. 20. — Le collationnement des lettres dè Gobineau sur les originaux a pu nous convaincre que cette édition est gâtée par d'innombrables fautes de lecture et omissions. Nous renvoyons à l'édition Serpeille, mais nous suivons les originaux.
4. Ms. 3519, pièce 136. — Sur le trajet de Bouchir à Mayar, lire Gobineau, *Trois ans*, pp. 130-199.

le contraste, un ciel tel que l'imagination ne peut s'en figurer la beauté, un entourage de cavaliers les plus pittoresques du monde, des fruits, des fleurs, du lait, des bonbons toute la journée, voilà notre vie de tous les jours. Elle durera jusqu'à Téhéran, encore 15 jours, plus quatre ou cinq que nous allons rester à Ispahan. Tu vois que tout va bien. Du reste, depuis l'Égypte je n'ai pas eu un mot d'Europe et je sais seulement la mort de mon oncle [1], rien de plus. Tu auras reçu mes lettres du Caire [2] et Adolphe [3] t'aura communiqué le petit mot que nous lui avons écrit de Bouchir par Bombay.

Adieu, il n'est pas commode d'écrire sous la tente avec un vent d'ailleurs très agréable. Je te raconterai en temps et lieux les magnificences de notre marche triomphale. Persépolis où nous sommes restés campés deux jours, le tombeau de Cyrus, Schyraz [4] qui ne vaut pas le diable et une foule de merveilles. Mais pour aujourd'hui la présente n'étant à autre fin que de te dire que nous sommes en parfaite santé physique et morale, souffre que je t'embrasse ainsi que mon excellent père sur les deux joues, que Clémence et Diane en fassent autant et que je finisse en me disant ton très dévoué, très obéissant et très tout ce que tu voudras frère chéri,

A.

III

Téhéran, 8 juillet 1855 [5].

Ma chère petite, nous voici à Téhéran. J'ai reçu tes lettres et si je ne t'en parle pas, c'est qu'il n'y a rien à ajouter après six mois au moins. Je suis heureux de voir que vos désirs soient satisfaits par la pension que je puis vous faire ; ç'aurait été mieux, si j'avais pu et je l'aurais souhaité. Enfin, le ciel l'a arrangé ainsi.

1. Thibaut-Joseph de Gobineau (1775-mars 1855). Par son testament du 6 décembre 1853, il avait institué « héritier universel » son neveu. — Gobineau nous a laissé une esquisse biographique de son oncle, publiée par Ludwig Schemann, *Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus*, I, Strassburg, 1914, pp. 71-73. Cf. Gobineau, *Histoire d'Ottar Jarl*, Paris, 1879, pp. 444-446.

2. Le ms. 3519 ne contient pas de lettre écrite du Caire à Caroline. Les deux lettres d'Égypte qui y figurent, les pièces 133 et 134, sont datées d'Alexandrie. — D'autre part, la pièce 137 (placée à tort après notre lettre du 12 juin 1855) n'est qu'une copie de deux lettres de Gobineau, sans date, écrites de Chiraz. A qui furent-elles adressées ? Nous les donnons à la fin de la présente correspondance, en appendice.

3. Le baron Adolphe d'Avril (1822-1904), très proche parent de Mme de Gobineau. Lié d'amitié avec Gobineau, il fit, comme lui, une carrière de diplomate.

4. Il faut changer l'ordre : Chiraz, Persépolis, le tombeau de Cyrus. — Sur l'arrêt de la légation à Chiraz, lire Gobineau, *Trois ans*, pp. 164-178 ; sur Persépolis et le tombeau de Cyrus, voir *ibid.*, pp. 180-187, 188.

5. Pièce 138. — Sur le trajet de Mayar à Téhéran et l'entrée solennelle de la légation dans la capitale persane, lire Gobineau, *Trois ans*, pp. 200-266.

Nous sommes arrivés dans la meilleure santé du monde. Diane forte comme un Turc et nous voilà logés dans un assez joli palais [1] avec une pièce d'eau assez grande, un jardin qu'il faudra arranger et des chambres qu'il faut meubler. Du reste, dans cinq jours nous allons à la campagne pour avoir un peu plus frais. Nous avons eu l'audience royale [2] qui a été très splendide et où nous nous sommes rendus précédés de coureurs habillés bizarrement, de ferraschs [3], de bourreaux, de soldats réguliers, etc. Tu aurais bien donné 50 centimes pour voir la légation en grand uniforme traversant, dans cet équipage, les bazars et les rues de Téhéran ? Je le crois, peste, bien ; je ne te dissimulerai pas que j'étais colossal, pour ma part, monté sur un grand cheval turkoman harnaché à la persane, portant sur le pommeau de ma selle les lettres de créance dans un sac de moire bleu, précédé de mon mirakhor (c'est le chef de mon écurie), flanqué à droite de mon pischkedmet (c'est le monsieur qui me donne le thé, un grand favori de Clémence) et à gauche de mon kaliandar portant mon kalian [4], un magnifique kalian d'argent que j'ai acheté à Schyraz et qui m'a coûté dix-huit tomans [5], mais un homme de mon rang ne s'en tire pas à moins. Au milieu du jardin au bout duquel était le kiosque royal, le grand maître des cérémonies, qui nous accompagnait avec un long bâton couvert de diamants, nous a fait saluer et d'une voix de polichinelle a humblement représenté au Schah [6], assis sur son trône à un demi-quart de lieue de distance, que nous sollicitions l'honneur d'être admis en sa présence. La kiblah du monde (la kiblah c'est le point de l'horizon vers lequel tout dévot musulman se tourne pour la prière) a répondu par un signe de consentement, nous avons ôté les babouches dont nos bottes étaient couvertes et nous nous sommes avancés en silence au milieu de cet immense jardin qui semblait désert, car les soldats et les dignitaires étaient rangés le long des murs en grand silence et on n'entendait que les oiseaux chanter. Nous sommes montés dans le kiosque et nous avons vu alors face à face la kiblah du monde assis sur son trône. Après les discours d'ouverture, nous avons vu cette kiblah susdite nous parler de Sébastopol, etc. Somme toute, c'était vraiment fort beau.

Maintenant, il nous faut acheter des tapis, faire faire des tables, si l'on peut quelques armoires, nous avons des chaises, et ce sera tout. Ce qui ennuie Clémence, c'est l'impossibilité de faire trois pas seule. Pour mener Diane promener, il faut que j'attende l'organisation définitive de notre monde, attendu que je ne puis mettre les pieds dans la rue sans huit personnes au

1. Cf. Gobineau, *ibid.*, pp. 267-268.
2. Cf. Gobineau, *ibid.*, pp. 268-271. — L'audience eut lieu le 5 juillet.
3. Domestiques, valets de pied.
4. Pipe à eau. — *Kaliandar*, domestique préposé au kalian.
5. Le toman valait quelque 12 francs de l'époque.
6. Nasr ed-Din (1848-1896).

moins et à cheval. Tout à l'heure, je vais acheter une couverture de drap brodée pour mon cheval que, chaque fois que je sors, mon mirakhor doit avoir étalée sur l'épaule en marchant devant moi. Je prends la chose en patience et cela m'amuse même assez. Mais je ne vois autour de moi qu'exaspérations à ce sujet. Ce matin, j'ai traversé la rue pour aller à l'écurie voir un de mes chevaux qui est malade. Je n'avais qu'un ferrasch avec moi ; au retour, pour traverser, je te dis six pas, j'en avais dix, six devant, quatre derrière, qui m'ont ramené triomphalement à travers la cour jusqu'à la porte de ma chambre en me faisant un profond salut, comme dans la cérémonie où M. Jourdain est fait mamamouchi. Je prends tout cela en patience, quand je n'ai pas envie d'en rire aux éclats. Adieu, nous vous embrassons tous deux tendrement. J'espère que mon bon père se porte bien.

Ton frère chéri,

A. de G.

IV

Roustemabad, 9 août 1855 [1].

Mon cher père, cette lettre-ci ne t'arrivera pas précisément pour ta fête. Mais je fais du moins mal possible et j'espère que tu excuseras l'inexactitude en faveur de la bonne intention.

J'espère que tu seras plus content de ta santé dans l'avenir que dans le passé et que, dans une tranquillité profonde et avec une perspective aussi calme que possible, tu n'auras plus trop à te plaindre de ta fortune. Enfin, sois sûr que je fais tous les souhaits du monde et les mieux sentis, n'en doute pas, pour que tu sois heureux.

Diane grandit et se porte bien. Tous ses voyages lui ont beaucoup profité physiquement et moralement jusqu'ici. J'espère que cela continuera. Elle a l'esprit juste, l'imagination vive et la mémoire excellente. C'est plus qu'il n'en faut pour sortir de l'ornière commune.

Adieu, mon cher père, j'ai seulement voulu te souhaiter ta fête et je t'embrasse de toute mon âme.

Ton fils chéri,

A. [2]

1. Pièce 139. — Les chaleurs torrides et la crainte du choléra chassèrent de Téhéran la légation de France. Comme les autres missions étrangères, elle gagna la campagne, au pied des montagnes de l'Elbourz. Elle s'établit à Roustamabad, « assez joli village », à deux lieues au nord de la capitale. Cf. Gobineau, *Trois ans*, pp. 275-276.

2. Suit une lettre de Clémence à son beau-père à l'occasion de sa fête.

V

Roustemabad, près Téhéran, le 9 août 1855 [1].

Ma chère petite, nous sommes à la campagne à une heure et demie de Téhéran dans le plus beau pays imaginable. Les montagnes de l'Elburz s'étendent de l'est à l'ouest, en avançant de belles ramifications dans une vallée immense semée de toutes parts de jardins remplis d'arbres, qui tranchent de la manière la plus frappante avec la stérilité complète de tout ce qui est en dehors de leurs murs. Et au-dessus de l'Elburz s'élève, comme un pain de sucre, la tête couverte de neige du Demavend, la demeure favorite des Divs [2] et la montagne où vont s'enfermer, comme tu ne l'igno[res] pas, les sages qui ont besoin de 150 à 200 ans de méditation pour achever un cheval de bois volant ou toute autre chose de la même farine.

Il y a un mois que nous n'avons reçu de nouvelles d'Europe et celles qui nous arrivèrent alors avaient deux mois de date. Nous serons encore au moins huit jours san[s] en avoir. Je ne puis donc rien te dire, sinon que nous attendons des lettres de toi avec impatience.

Nous sommes ici installés dans un jardin plein d'arbres. Nous avons une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'une série de petites boîtes, que les Persans appellent des chambres. Clémence couche avec Diane dans une de ces chambres, mais son salon est une tente fort jolie [3]. Le ministre a salon et chambre à coucher dans deux tentes. Moi, je me suis établi sur le toit, dans un kiosque de 10 pieds carrés orné de six fenêtres, et je dors en plein air sur la terrasse, ce qui est un des bonheurs de ce pays-ci, où l'humidité existe si peu qu'on n'y connaît pas la rouille. Nous ne sommes pas mal, nous faisons, Diane et moi, des promenades par tous les environs, elle toujours avec son âne et mon mirakhor arabe, moi sur mon cheval persan, Baïkal, qui est une excellente bête quand il n'est pas trop fou. Ma grande affaire est de travailler le persan [4]. Je m'en occupe toute la journée. Je parle très couramment et sers d'interprète à l'occasion ; aussi, au retour à la ville, vais-je me mettre à fréquenter les personnes

1. Pièce 14[illegible].
2. Démons.
3. Sur l'installation à Roustamabad, cf. *Corr. Gobineau-Prokesch*, pp. 33 et 34.
4. Cf. *ibid.*, pp. 33, 55, 61. — Le fait est que Gobineau a dû apprendre assez rapidement le persan parlé. Dans une lettre particulière au comte Walewski, alors ministre des Affaires étrangères, datée de Téhéran, 1er octobre 1855, Bourée témoigne que Gobineau « a appris le persan avec une rapidité merveilleuse » (A. E., *Dossiers personnels* : Gobineau). — Le fonds Gobineau de la Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg possède un Dictionnaire persan-français établi par Gobineau, lors de son séjour en Perse (Ms. 3515).

doctes, entre autres un certain Mirza-Riza-Kouli-Khan [1], qui écrit l'histoire de Perse depuis Djemschid [2] jusqu'à nos jours. Enfin, je travaille beaucoup et si quelque retour hâtif ne vient pas me contrarier, j'emporterai d'ici beaucoup de choses.

Tu sauras, du reste, que nous avons fait un traité [3] déclaré impossibl[e] par les trois ambassades successives qui nous ont précédés. Nous avons une position excellente et pouvons nous considérer dans le vrai, en acceptant ce que nous disait l'autre jour Mirza-Abbas [4], le sous-secrétaire d'État des Affaires étrangères : Il y [a] en Perse trois maîtres, le Roi, le Grand Vizir [5] et, surtout, le ministre de France. Pourvu que cela dure, mais rien ne dure dans ce pays-ci. Veux-tu une petite anecdote ? Le Roi a une femme favorite parmi les sept auxquelles il se borne. L'autre jour, en partant pour la campagne, il dit à tout son harem réuni : — M'aimez-vous, mesdames ? — Ah ! Sire ! répondent les princesses. — Hé bien ! prouvez-le moi en obéissant toutes à *Djehan Khanun* (la Reine du monde). Et il déclare qu'elle seule le suivrait dans son voyage. Alors une des dernières femmes, qui a douze à treize ans, et qui est fille du gouverneur d'Ourmiah, Sultan-Achmed-Mirza, fit un cadeau de 50 tomans au Schah (600 fr.) pour être emmenée aussi et elle le fut. Voilà les mœurs. J'aime à croire que je te donne bon exemple. Écris-moi donc force histoires de tout ton monde. Diane t'embrasse mille fois tendrement. Clémence surtout, et avec plus de connaissance de cause. Moi à grands bras.

Ton frère chéri,

A.

VI

Roustam-abad, près Téhéran,
10 septembre 1855 [6].

Je suppose, ma chère petite, que tu auras su que le ministre nouveau [7] m'avait confirmé à Téhéran et retiré mon autre poste

1. « C'est un des hommes les plus spirituels et les plus aimables que j'aie rencontrés dans aucune partie de monde », dira de lui Gobineau dans ses *Trois ans* (p. 454). Voir encore, *ibid.*, p. 461. — Sur Riza Kouli Khan (1800-1872), cf. E. G. Browne, *A History of Persian Literature in Modern Times* (A. D. 1500-1924), Cambridge, 1924, *passim*. — Le mot *Mirza* placé après un nom propre, signifie prince ; devant, il indique un lettré, un homme de bonne famille, un homme de qualité.

2. Le premier roi selon l'histoire mythique de l'Iran.

3. Il s'agit du traité franco-persan de commerce et d'amitié signé le 12 juillet 1855 et dont les ratifications furent échangées le 14.

4. Cf. sur lui Gobineau, *Trois ans*, pp. 273-274.

5. Mirza Agha Khan, sadr-é azam ou premier ministre. Cf. sur lui *ibid.*, pp. 271-273.

6. Pièce 141.

7. A Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires étrangères du 28 juillet 1852 au 8 mai 1855, succéda le comte Colonna Walewski.

de Francfort [1]. Vous en aurez peut-être été un peu effarouché[s] en voyant là une cause indéfinie de séjour. Ne vous en montez pas la tête si cela est, et croyez bien qu'il n'y a pas matière pour mille et une raisons.

En attendant, nous sommes fort bien ici. Nous allons rentrer en ville d'ici à une dizaine de jours parce que les nuits commencent à être très fraîches, bien que les jours soient chauds. Or, mon appartement, comme je te l'ai dit, consiste en un pavillon sur la terrasse, grand de 12 pieds carrés et orné de six fenêtres, trois au couchant, trois au levant, et une porte au sud. Tu vois, qu'en considérant surtout qu'aux fenêtres il n'y a pas de vitres, ni à la porte de porte, c'est un peu agreste. Nous faisons tous les jours une promenade à cheval et nous faisons chaque fois des rencontres amusantes. Un jour, c'est un petit garçon d'une dizaine d'années, coiffé d'un bonnet rouge orné d'un galon d'or qui salue Diane en lui disant : *bonjour, madame* ! Car le français commence, depuis quelques années, à être pas mal répandu à Téhéran [2]. Ce petit bonhomme est un petit-fils d'Abbas-Mirza, Schah-zadèh, prince du sang par conséquent. Il était assis sur une grosse pierre, près d'un ruisseau, et tenait son âne par la bride. C'est biblique. Une autre fois, des pauvres nous courent après, sortant d'une tente déguenillée installée dans un champ. Ils crient à Clémence en mauvais persan : « Khanum ! [3] je vous supplie par l'Imam Riza ! [4] au nom du martyr de Kerbela [5], donnez-nous quelque chose ! Nous sommes votre sacrifice ! » Ce sont des gens d'une fraction de tribu des environs

1. A ce sujet, deux semaines plus tard, Gobineau écrira à Prokesch : « Vous savez qu'on m'a confirmé à Téhéran. Quant au fait en lui-même, je n'ai rien à en dire, car je suis de votre avis ; mieux vaut être ici qu'au milieu d'un enfer de boue ; mais je ne puis passer condamnation aussi aisément sur la forme. Quand je suis parti pour la Perse, M. Drouyn de Lhyus m'a demandé si je voudrais bien succéder à M. Bourée au cas où il reviendrait en France. J'ai consenti ; il m'a promis le poste et deux mois après, rappelant M. Bourée, il nomme M. Benedetti sans me donner un mot d'explication. Premier point. Ensuite le Ministère m'avait écrit une dépêche s'engageant à me conserver Francfort. M. Walewski, au mépris de l'engagement ainsi contracté, m'enlève Francfort et me nomme définitivement dans un poste, qui n'ayant pas encore d'existence régulière, peut demain être supprimé. Je vous avoue que j'attribue tout cela et cette persécution, dont j'ai des marques une fois par an en moyenne, à M. Thouvenel [ambassadeur de France à Constantinople] dont l'amour immodéré pour les gens incapables de cœur et d'esprit n'est pas un secret. J'écris donc à Paris pour protester, mais je ne tiens pas autrement à être entendu, car je serais désolé de quitter encore ce pays-ci où j'ai tant à savoir, à voir et à apprendre. » (Lettre inédite. Bibl. nat. et univ. de Strasbourg, Ms. 3524). Gobineau protesta, en effet, par une lettre du 1er octobre 1855, auprès de Walewski et demanda à être rappelé à Francfort (A. E., *Dossiers personnels* : Gobineau). L'appui de Bourée ne réussit pas à modifier la décision ministérielle. Pour dorer la pilule, Gobineau fut promu, par un décret du 1er décembre 1855, officier de la Légion d'honneur.

2. Cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 38 et *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, 1843-1859, p.p. L. Schemann, Paris, 1908, pp. 258-259.

3. Madame.

4. Ali Riza, huitième imam des Duodécimains, mort en 818. Il est enterré à Meched, lieu de pèlerinage majeur.

5. Hosseïn, fils d'Ali et troisième imam des chiites.

de Schyraz qui, dans l'hiver, remontent jusqu'ici avec leurs moutons. C'est une race mêlée de Dieu sait quoi ! Une autre fois, sous des saules, nous trouvons une petite tente noire toute petite et carrée. Ce sont des Zirgers, ou orfèvres. Ces gens-là ont un dialecte particulier que je vais connaître et prétendent descendre d'Alexandre le Grand. Enfin, quand nous serons ensemble, je te raconterai comme quoi [1], il y a quatre jours, nous rencontrâmes trois calenders, à qui je fis donner par un de mes gens un sabcran, c'est vingt-deux sous. Par exemple, ils n'étaient pas borgnes de l'œil droit [2].

Nous allons avoir dans quelques jours les fêtes de Moharrem [3]. C'est la représentation scénique, dans les rues, du martyre d'Ali (que le salut soit sur lui et la louange !) et de ses deux fils Husseïn [4] et Hosseïn. Pendant ces solennités, tous les Persans sont comme fous et pleurent comme des veaux [5]. Enfin, nous en verrons de belles.

Clémence et Diane apprennent le persan comme des anges. Je m'en donne aussi de plein cœur et fais des conversations à perte de vue avec tout ce qui m'approche ou vient me voir. Dans trois mois, je n'aurai plus la moindre difficulté dans la lecture des livres qui, étant aux trois quarts en arabe, sont beaucoup plus difficiles, sans comparaison, que la conversation. Je reviendrai en Europe très habile en persan et en arabe. C'est un résultat. Je suis curieux de savoir ce que tu auras pensé du 4e volume des *Races* [6]. Écris-m'en longuement. J'apprends que la traduction anglaise que l'on fait du premier volume à New-York doit être bientôt achevée d'imprimer [7]. Je m'occupe avec suite de mon livre sur l'origine et la nature des langues [8] et de la rédaction de mes notes de voyage [9]. Comme tu vois, je suis très occupé. Redon me paraît bien déchu ; décidément on ne peut plus vivre qu'au fond de l'Asie. Diane se porte comme un

1. L'autographe porte : *comme moi.*

2. Pour la curiosité témoignée par Gobineau à l'égard des derviches, lire *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 81-83, 88-89 et Gobineau, *Trois ans*, pp. 416-417. — Les trois calenders des *Mille et une nuits* étaient borgnes.

3. Moharrem, premier mois de l'année musulmane.

4. *Sic*, pour Hassan.

5. Sur la représentation de ces mystères chiites, lire Gobineau, *Trois ans*, pp. 468-470 et, surtout, *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, Paris, 1865, pp. 359-459. Les pages de ce dernier ouvrage sur le théâtre persan, les *taziehs*, ont eu tout l'intérêt de la nouveauté. On ne possédait jusqu'à lui, sur ces mystères religieux de la Perse, que des aperçus tout à fait insuffisants pour en saisir l'esprit et l'originalité.

6. Le volume IV de son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, paru en 1855, après le départ de Gobineau pour l'Orient.

7. Elle paraîtra en 1856, chez Lippincott, à Philadelphie.

8. Il s'agit de son étrange *Untersuchung über verschiedene Aeusserungen des sporadischen Lebens* paru dans la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* de Halle, 1868, tomes 52 et 53. L'original, sous le titre de *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle*, ne paraîtra qu'en 1935, à Paris.

9. Quelque dix jours après son arrivée à Téhéran, Gobineau avait déjà parlé de ses notes de voyage à Prokesch (cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 30). Ce sont ces notes, rédigées, qui formeront probablement la première partie de *Trois ans en Asie.*

charme, grandit et se fortifie et apprend très bien ses leçons. Quand tu auras besoin de livres demandes-en à Adolphe d'Avril. Ce que tu me dis de la joie que tu trouves dans ton bien-être est pour moi un des plus vifs bonheurs que je puisse éprouver. Continue à te bien porter et que Dieu vous sauve ! A revoir, je t'embrasse, ainsi que mon bon père, comme je vous aime. Clémence et ta nièce en font autant.

Ton frère chéri,

A.

VII

Demavend, 30 octobre 1855 [1].

Ta dernière lettre, ma chère petite, nous a fait un extrême plaisir, ainsi que la résolution que tu nous annonces de nous écrire tous les quinze jours. Nous avons trois courriers par mois, ainsi tu vois que tu arriveras. Ne m'en demande pas autant. Ça me serait impossible ; j'ai trop à faire et seulement je ferai ce que je pourrai. — Nous avons le choléra assez fort à Téhéran [2]. Trois personnes sont mortes dans la légation ; deux domestiques européens, un persan. Nous sommes immédiatement retournés à la campagne et, en partie pour cela, en partie, surtout, poussés par cette humeur voyageuse que Clémence et Diane surtout ont au plus haut degré, nous nous sommes mis en route [3] tous les trois avec nos gens, à savoir mes deux pischkedmets, mon kavedji [4], mon saïs [5] (je n'ai pas de mirakhor en ce moment, mais il va me rejoindre en route), trois ferraschs, étendeurs de tapis de la légation, un cuisinier grec, Albert mon domestique allemand, Anna [6] et trois muletiers. Je trouve que tu n'as pas le respect convenable pour mes pischkedmets. Si tu voyais la barbe noire et épaisse de Kerbelaï-Ali-Khan-Beg et l'air imposant avec lequel il me tient le kalian, s'il t'était donné de contempler la physionomie grave et friponne de Mahamat-Rahim-beg, lequel, à l'éternelle jalousie de son émule, a fait non seulement le pèlerinage de Kerbela [7], au tombeau des saints martyrs Hassan et Hosseïn, mais encore celui de Meschhed, non moins sacré, pour honorer les reliques de l'Imam Riza, tu serais moins légère dans tes propos à l'égard de ces dignes musulmans qui me volent probablement pas mal, mais que je tiens assez serré et qui m'amusent pour plus d'argent qu'ils ne peuvent m'en prendre.

1. Pièce 142.
2. Cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 48 et *Trois ans*, p. 276.
3. Pour cette course dans la montagne et le séjour à Demavend, lire *Corr., Gob.-Prok.*, pp. 50-54, 55.
4. Domestique préposé à la préparation du café.
5. Palefrenier.
6. La femme de chambre.
7. Une des villes saintes des chiites par le tombeau de Hosseïn et la mosquée de Hassan.

Bref, nous sommes partis de Rustemabad et nous sommes allés coucher à 3 heures et demie de là, à une maison de chasse du Roi appelée Surkh-Kessar [1]. (Renseignement important : lorsqu'un homme de ma qualité voyage, il envoie devant un ferrasch et une partie des bagages ; on choisit la meilleure maison, on renvoie ceux qui sont dedans et on y met les tapis, les tables, les chaises, les livres, etc., de façon qu'en arrivant on trouve tout installé. On est là chez soi, on cause, on lit, on fume le kalian, on se promène jusqu'à l'heure d'aller se coucher. Le lendemain, on fait ou ne fait pas un cadeau au maître de la maison, s'il y en a un). A Surkh-Kessar, il y avait des tentes de nomades près de la maison. Nous y sommes allés le matin avant de monter à cheval et nous nous sommes assis un instant au milieu des femmes de la tribu, dans la tente principale. Je leur ai posé la question que je fais partout, dans tous les villages et à toutes les tentes : avez-vous des médailles [2] ? Il n'y avait rien. Enfin, nous sommes partis et nous avons commencé à entrer dans les gorges du Demavend. J'aime à penser que si tu n'ignores pas que la chaîne de l'Elbourz qui nous domine à Rustemabad est le séjour favori des magiciens, qui se retirent dans ses cavernes pour y étudier pendant plusieurs siècles, et des princes enchantés, le Demavend, dont le sommet est en tous temps couvert de neige, est favorisé de la présence de tous les Divs de l'univers. Il n'y a pas à en douter à voir les effets de ce volcan qui brûle encore à l'intérieur. Toute la contrée que nous avons parcourue est une mer de montagnes soulevées par la force des convulsions souterraines. C'est très beau. Nous avons couché près d'un joli village nommé Boumehind et le lendemain nous sommes arrivés à Demavend. A deux lieues, le second ministre du gouverneur Mirza-Mehdi-Khan [3] est venu au-devant de nous pour nous offrir les services de son chef, à une heure le premier ministre est venu lui-même. A l'entrée de la ville, on a égorgé un mouton sous les pieds de nos chevaux pour le bonheur de la Khanum et de sa fille, enfin rien n'a manqué à notre réception. Demavend est une charmante vallée qui contient la ville la plus ancienne de la Perse [4]. Elle fut fondée, suivant les chroniques, par Siamek petit-fils de Sem. Il y a des antiquités musulmanes des XII^e^ et XIII^e^ siècles, mais je crois avoir trouvé mieux sur les montagnes. Il y a des restes infiniment plus anciens. Juge si cela m'intéresse. Notre gouverneur est héréditaire, Seyd, descendant du prophète,

1. *Sic*, pour Hessar.

2. D'une curiosité jamais rassasiée, Gobineau faisait en Perse la chasse aux traditions locales, aux souvenirs historiques ou légendaires, aux dialectes comme aux manuscrits, aux pierres gravées, aux médailles. Des monnaies anciennes, il en cherchait aussi, et surtout, pour Prokesch, numismate passionné et érudit (cf. *Corr. Gob.-Prok.*, entre autres, pp. 16, 25, 26, 123-124, 131-132, 137, 140). — La correspondance entre Gobineau et l'ami autrichien, pendant les années persanes du premier, fourmille de détails numismatiques.

3. Sur les fonctions d'un gouverneur persan, cf. *Trois ans*, pp. 391-392.

4. La ville de Demavend.

très timide, n'allant jamais à la cour et chassant toute l'année, mais poli et aimable à miracle, chaque jour il nous envoie un mouton, des pommes, des perdrix etc. Nous resterons encore ici cinq à six jours et nous partons pour le Mazenderan [1] par la route de Firouzkoh. Je t'écrirai dans une vingtaine de jours à mon retour à Téhéran. Mais écris tout de même. Je crois m'apercevoir à tes lettres que tu n'as pas beaucoup compris le 4e volume surtout la conclusion [2]. Relis-la avec soin. Diane est bien portante, forte et belle à ne pas le croire. Clémence va bien aussi, nous t'embrassons du meilleur cœur du monde, ainsi que notre bon père.

Ton frère chéri,

A.

VIII

Téhéran, 18 novembre 1855 [3].

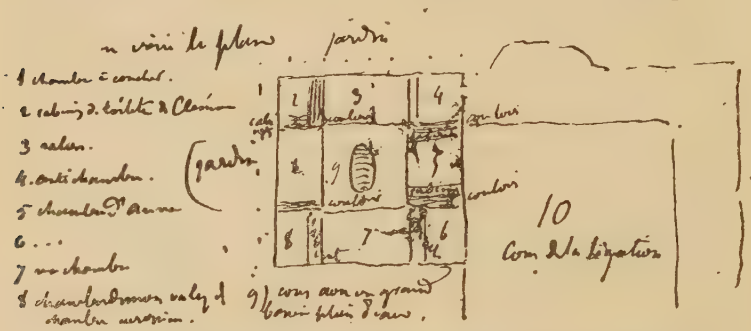
Ma chère petite, ta lettre nous a fait le plaisir accoutumé avec quelque chose de plus, puisque mon excellent père et toi vous supportez si bien cette année. Tu me donnes de grandes nouvelles sur les plafonds bretons. Grands Dieux ! où allons-nous ? Qu'aurait dit de ce luxe M. Dominé ? Qu'en aurait dit même Auguste de Gibon ?

Nous voilà revenus de Demavend. Tu me demandes comment nous vivons. Je vais te le dire. En voyage, dans cette saison, nous nous levons à 6 ou 7 heures du matin. Nos lits sont excellents, en fer, avec des matelas et des couvertures, à l'européenne. Ce serait nous rabaisser vis-à-vis de nos gens que de nous mettre à l'asiatique, excepté pour les formes du luxe. Nos ferraschs plient nos lits, lèvent les tapis, embarquent les tables et les chaises sur les mulets et en une heure, deux au plus, tout est fait, sauf la table du déjeuner, le service de table, l'argenterie et la batterie de cuisine. Nous déjeunons vers 9 heures ; les domestiques européens après nous ; puis, les mulets de l'office prennent tout cela. A dix heures, je veille à ce que tout soit en route. C'est très facile, car il n'y a pas de gens au monde comme les Persans pour comprendre la vie errante. Une demi-heure après que les mulets sont partis, quelquefois avant si la promenade autour de notre demeure ne nous convient pas, nous montons à cheval. Devant est parti le cuisinier et un ferrasch pour annoncer notre arrivée à la maison de poste, renvoyer les gens qui pourraient y occuper les deux chambres et l'écurie qui s'y trouvent, et préparer le dîner. Avec nous vient [4], parmi nos gens,

1. Il ne semble pas que ce projet ait été réalisé.
2. Le vol. IV et dernier de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* se termine par une « Conclusion générale » d'un pessimisme magnifique.
3. Pièces 143-144.
4. L'autographe porte : *viennent.*

un ferrasch monté sur un mulet et portant des tapis et des manteaux. Si on veut se reposer en route, on étend les tapis et on s'asseoit dans l'endroit choisi. Si l'on a froid, on prend les manteaux. Arrivé au menzil (à la station), on trouve des chambres en terre plus ou moins battue, mais avec des cheminées, un plafond de branchages, tout ce qu'il y a de plus sauvage. Mais les tapis sont étendus sur le sol, la table est mise, le dîner est prêt. On se promène autour du menzil. Généralement, quelque paysan ou le gardien du lieu vient vous apporter des fruits ou quelque chose en cadeau que l'on rémunère avec magnificence, c'est de règle. Les choses en Perse ne valent pas leur prix, mais ce que vaut celui à qui on les donne et je vaux beaucoup, je m'en aperçois souvent. Après dîner, on lit, on se chauffe (il fait très froid dans les montagnes), on se couche et on repart. Tu vois que c'est supportable. Quant à ces montagnes d'une sauvagerie incroyable, parcourues par des tribus errantes, ayant des villages... quelquefois, des maisons isolées jamais, le costume européen et surtout la casquette galonnée d'or des légations y inspirent un tel respect que l'on s'y promènerait tout seul la nuit comme le jour, sans y avoir autre chance à courir qu'une vénération profonde de tout ce qui vous rencontrerait.

A Téhéran où nous voici, nous sommes occupés à nous meubler. Nous avons tout à la persane, sauf les chaises, les fauteuils, les tables, les lits, les flambeaux et les inutilités du luxe indispensables ici, plus les divans à la turque inconnus à ces insulaires [1]. Nous nous levons, moi avant le jour, vers 6 heures, Clémence à sept. Mon mirza [2] vient à huit et nous causons et lisons du persan jusqu'à 10 heures. Déjeuner. Clémence s'est habillée, a habillé Diane, rangé sa maison (qui est charmante), en voici le plan :



1. chambre à coucher. — 2. cabinet de toilette de Clémence. — 3. salon. — 4. antichambre. — 5. chambre d'Anna. — 6. ... — 7. ma chambre. — 8. chambre de mon valet de chambre européen. — 9. cour avec un grand bassin plein d'eau.

1. Les Persans.

2. Sur la classe des mirzas, lire *Trois ans*, pp. 390-391 et *Corr. Tocqueville-Gobineau*, pp. 263, 265-266.

Après déjeuner, causerie avec le ministre et les autres personnes de la légation [1] (qui ne sont pas, comme tu le supposes, des gens d'esprit ; ce sont des cuistres ou des drôles, qui passent leur vie à gémir d'être ici). Puis je travaille, je fais ou je reçois des visites persanes ou européennes. Clémence apprend à Diane à écrire, l'histoire de France, la géographie, la lecture, l'Évangile, l'histoire sainte, et reçoit ses visites et en fait très peu. Puis à 6 heures, après une journée toujours trop courte de moitié, vient le dîner. Après dîner, on cause chez le ministre. Clémence et Diane rentrent chez elles vers 8 heures, moi je les rejoins à 9. Nous nous couchons à 10. Je ne sais plus comment je vivrai en Europe. Une des heures les plus charmantes de ma journée, c'est quand je me lève. Je me mets devant mon feu. Un de mes pischkedmets me présente mon thé, un autre mon kalian d'or qu'il tient respectueusement pendant que je fume, et, pendant qu'ils se tiennent dans l'attitude de la soumission, les mains réunies, je rends mes arrêts et de ma bouche distille la sagesse suprême. Voir le tableau :

Je punis et je récompense, je donne mes instructions, je fais mes comptes, je dispose du kavedji et du palefrenier (*mehter*), qui ne sont pas d'un rang à se présenter devant moi sans être appelés. Je suis, en ce moment, sans mirakhor, mon pauvre Mahamat étant parti pour faire le pèlerinage de Kerbela, et

1. En novembre 1855, la mission française à Téhéran se composait de Nicolas-Prosper Bourée (1811-1886), ministre plénipotentiaire et envoyé extraodinaire ; le comte Joseph-Arthur de Gobineau (1816-1882), premier secrétaire de légation ; le comte Alphonse de Perrégaux (1814-mort en avril 1856, à Tébriz), secrétaire de légation ; Jean-Baptiste Nicolas (1814-1875), secrétaire interprète ; Amédée Querry (1825-1900 ?), drogman auxiliaire ; Casimir-Adrien Barbier de Meynard (1827-1908), attaché. — Signalons toutefois qu'à la date de novembre 1855, la légation avait déjà perdu, pour ainsi dire, Perrégaux à qui Bourée avait défendu, dès le mois d'août, de se présenter à la légation. Le ministre avait d'ailleurs demandé, le 4 septembre, son remplacement. Quant à Barbier de Meynard, dès le 1er décembre 1855, il demanda — et la demande fut appuyée par Bourée — à rentrer en France.

s'en aller à Bombay et à Bouchir. Il me reviendra au printemps. Car dans ce pays-ci, on fait un voyage de six mois sans sourciller [1], et sais-tu combien cela coûte à Mahamat pour aller de Téhéran à Kerbela, Bagdad, Bosra, Bombay et Bouchir ? Ça lui coûte, nourriture comprise, vingt-cinq sabkrans, environ trente francs. Je doute que les chemins de fer soient de cette force en fait de bon marché.

Je te passe les moments délicieux du bric-à-brac, achat de livres, peintures, tapis (il y en a un pour toi).

Tu veux des renseignements sur les missions [2]. Mon avis est celui de la cour de Rome. Les missions d'Orient sont dans l'état le plus déplorable. Jadis, les Jésuites et les Dominicains ont fourni aux missions non seulement de grands saints, mais de grands hommes, des savants illustres, des administrateurs de premier ordre, des têtes de conquérants. Aujourd'hui restent les Capucins et les Lazaristes. Les Capucins, au dire du cardinal Antonelli, sont en partie Espagnols, en partie Italiens, la plupart expulsés de leurs maisons d'Europe, et la honte de la religion. La dépravation des mœurs poussée au dernier degré, le vol, la rapine sont leurs moindres torts. Heureusement, nous n'en avons pas ici. Il n'y a en Perse que des Lazaristes à Ourmiah et un évêque et quelques prêtres arméniens unis à Ispahan [3]. Ceux-là, ce sont des Levantins, je n'en parle pas. Bonnes gens, très nuls et ne demandant qu'à vivre. Il n'y a rien à en dire. Les Lazaristes sont de fort honnêtes gens, mais les plus grandes nullités du monde et, par cela même, très embarrassés et très embarrassants quand il faut s'occuper d'eux. Tu sais ou tu ne sais pas que, depuis un siècle ou deux, les missions en pays musulman ont la défense stricte de leurs supérieurs de faire aucun néophyte parmi les infidèles. Ils seraient à l'instant même expulsés et le converti puni de mort. Il n'y a pas un exemple qu'ils aient voulu ou pu manquer à cette règle. Toute leur affaire se borne à disputer leur troupeau aux Arméniens schismatiques, aux Biblistes anglais et aux Méthodistes américains. Les Arméniens schismatiques achètent les consciences avec de l'argent russe ou autre. Les Biblistes anglais cherchent à faire de la violence et à effrayer ; les Méthodistes américains ont déclaré ne pas vouloir faire de conversions. Mais, comme ils ont ouvert des écoles pour les enfants et que ces enfants, sans distinction de croyances (chrétiennes, bien entendu), sont habillés, nourris, chauffés par eux, et imbus des principes portestants et, ensuite, pris pour domestiques, kavas, jardiniers, courriers etc. par ces gens qui ont des sommes énormes à leur disposition, il n'est pas douteux que, dans quelques années, tous les chrétiens du Kurdistan, et par-

1. Gobineau parle longuement, dans *Trois ans* (pp. 411-424), de la perpétuelle mobilité des Asiatiques et de leur goût extrême pour les voyages.

2. On trouve dans la correspondance politique de Gobineau une dépêche importante datée de Téhéran, 18 juin 1857, sur les missions catholiques en Perse.

3. Sur les chrétiens à Ispahan (Djoulfa), cf. *Trois ans*, pp. 215-216.

ticulièrement les Nestoriens, seront tous Méthodistes. Sans compter que ces Américains sont aussi savants et habiles que nos Lazaristes sont ignorants et bornés. Le tableau n'est pas beau, mais il est vrai.

Maintenant qu'est-ce que c'est qu'un chrétien d'Orient ? Chrétien arménien (nous n'en avons pas d'autres ici [1]) ou chrétien grec, voire maronite ? Je vais te le dire sans détour. Quand l'islamisme arriva, tout ce qui était riche, ou considérable par la naissance, les classes supérieures, devinrent peu à peu de la religion dominante. Dans le bas peuple et les paysans ce qui resta n'était pas ce qu'il y avait de mieux [2]. Il en résulta que les chrétiens ne sont pas tant méprisés des musulmans parce que chrétiens, mais parce que canailles, et c'est malheureusement trop fondé. Nos Lazaristes, avec toute leur honnêteté, sont contraints de prendre parti pour leurs catholiques contre les schismatiques. Or, catholiques natifs, comme schismatiques natifs, sont également menteurs, voleurs et des misérables de toute façon [3], de sorte que nos missionnaires sont sans cesse enveloppés dans de mauvaises causes. S'ils veulent s'abstenir, ils courent le risque de voir leur troupeau passer en masse à l'hérésie ou au schisme, parce que là ils trouvent des évêques moins scrupuleux. Voilà l'état des missions en Perse et en Turquie. Ce n'est rien de brillant et, si tu veux même savoir ma pensée dans toute son étendue, rien d'honorable et ne les compare jamais aux missions anciennes, ni même aux missions actuelles dans l'Indo-Chine. Tout s'en va, de nos jours, même la capacité de la propagande religieuse.

Adieu, nous t'embrassons tendrement. Clémence et Diane se portent à miracle. J'embrasse aussi mon excellent père.

Ton frère chéri,

A.

IX

Téhéran, 1er janvier 1856 [4].

Ma chère petite et mon cher père, je vous souhaite à tous deux une bonne année et la santé voulue. J'espère que vous ne

1. Gobineau est plus exact dans *Trois ans*, p. 371 : « En fait de chrétiens, il n'y a que des étrangers ; des Arméniens à Djoulfa, à Téhéran, à Tébryz ; des Chaldéens aux bords du lac d'Ourmyah, des Nestoriens du côté de Sana, sur la frontière turque ».

2. Cf. *Trois ans*, p. 28 et *Les religions et les philosophies*, p. 64.

3. Dans une courte page de ses *Religions et philosophies*, Gobineau est amené à parler des deux groupes de population persane restés à peu près en dehors du mouvement *bâbi*, les noçaïris et les chrétiens. Il indique ce qu'il croit en être la raison pour les chrétiens, lapidairement, cruellement (p. 309) : « Quant au chrétien, le mieux est de n'en pas parler. Dans l'abjection complète où il est tombé, lui et son clergé, il serait bien à désirer, pour l'honneur du nom qu'il souille, qu'on le vît disparaître. »

4. Pièce 145.

vous plaignez pas trop de l'année 1855. Il faut croire que l'année 1856 ne sera pas pire. Inschallah ![1] Je vois que vos santés s'améliorent, que les vases chinois vont de mieux en mieux. Bravo. J'ai pour vous un tapis kurde qui n'est pas sans mérite. C'est le suprême genre ici. Mais il faut que je vous l'apporte. Je ne puis l'envoyer sans les plus grands risques qu'il n'arrive pas. Pour aujourd'hui ma lettre sera peu éloquente, parce qu'il faut que je laisse la place à Clémence [2] ; cependant, pour que tu ne te plaignes pas de ne rien avoir, je te raconterai comme quoi la fille du Roi des Péris [3] devint amoureuse folle, il y a peu d'années, d'un fils de Feth Ali Schah [4], lequel fils se porte aujourd'hui très bien et vit à Kerbela. Tu sauras donc que les gens d'esprit de ce pays-ci font volontiers de l'alchimie et que l'on apprécie surtout comme maîtres de cet art les derviches ou, comme dirait Galland [5], les calenders et, singulièrement, parmi les derviches, ceux qui viennent de l'Inde. Ce sont des personnages fort saints, fort savants, bruns de peau, maigris par les austérités et arrivant de quelque fond de montagnes où ils ont passé des années à s'entretenir avec les génies et à faire pénitence. Un jour donc le Schahzadèh [6] en question, qui n'était pas étranger aux doctes recherches de ces vénérables ascètes, vit arriver devant son tapis un derviche exténué par les jeûnes, arrivant de Peischaver et qui lui demanda un moment d'entretien. Quand ils furent seuls, le derviche dit au prince (dont j'oublie le nom en ce moment) qu'il était envoyé par la fille du Roi des Péris, créature accomplie de tous points, comme il était facile de la supposer, pour lui dire qu'elle se mourait d'amour pour lui et qu'elle voulait l'épouser. Le prince, charmé de cette nouvelle, assura le derviche que, de son côté, il ne mettait aucune opposition à ce mariage et lui demanda le moyen de l'effectuer. Le derviche avoua qu'il y fallait quelques précautions, que la nature des Péris était si délicate et si subtile que la grossièreté humaine, même dans un être aimé, courait grand risque de les choquer et qu'il ne fallait rien moins que quarante jours de purification pour se mettre à peu près en état de ne pas trop choquer les sens exquis de la princesse surnaturelle. Le prince acquiesça à tout et, s'étant abandonné à la direction de son sage conseiller,

1. *S'il plaît à Dieu*, en arabe.
2. Mme de Gobineau ajoutera quelques lignes seulement à la lettre de son mari, faute de temps, dit-elle : le courrier allait partir.
3. Péri, fée de la mythologie iranienne. — On peut encore lire l'histoire du fils de Feth Ali Chah et de la Péri dans une lettre à Prokesch (*Corr. Gob.-Prok.*, pp. 83-85) et dans *Trois ans* (pp. 326-336). Nous possédons donc trois états de ce récit enfantin et cruel. Les deux premiers, des amorces, des crayons d'atelier, où l'épisode se déroule vite et en fonction d'un dénouement qui ne veut qu'amuser. Enfin, le troisième, celui des *Trois ans*, plus riche, à l'épisode lent mais plus construit, faisant presque nouvelle.
4. Chah de Perse de 1797 à 1834.
5. Antoine Galland (1646-1715), traducteur des *Mille et une nuits*.
6. Fils de roi, prince de sang royal.

il quitta Téhéran avec peu de suite et alla s'enfermer dans un des jardins qui sont aux environs. Là, ils ne se nourrissait que de légumes, ne portait que des vêtements neufs, d'une richesse extrême, jeûnait beaucoup, priait tout le jour et faisait renouveler tout son ameublement dans lequel il déploya une somptuosité extrême et, du matin au soir, on brûlait des parfums. Le matin du quarantième jour qui était celui du mariage, on fit sortir du jardin tout le monde et le prince resta seul avec le derviche. Puis on ferma toutes les portes. Dans une petite chambre le prince se mit en prières, cependant son conseiller le quitta pour aller disposer la chambre nuptiale pleine de tapis magnifiques, de chandeliers d'argent, d'étoffes précieuses, de pierreries etc. Au moment où le soleil baissa, le prince, autant en état de grâce qu'on le peut être et plein de componction et d'amour pour sa céleste fiancée, entra dans la chambre. Qu'aperçut-il, grands Dieux ! Il aperçut les quatre murs parfaitement dépouillés, Le derviche était décampé, emportant tout ce qui était dans la maison, et la fille du Roi des Péris, probablement occupée ailleurs, ou retenue par son auguste père, ou ayant changé d'idée, ne vint. Le Roi Feth Ali Schah qui vivait encore sut l'affaire et se fâcha tout rouge. Voilà l'histoire. Adieu, je vous embrasse tous deux bien tendrement. Je souhaite la bonne année à Louison et à Marie. Ton frère chéri,

A. [1]

X

Téhéran, le 20 janvier 1856 [2].

Ma chère petite, nous recevons tes lettres fort bien et très régulièrement. Ne te lasse pas. Cette fois-ci, on t'envoie une lettre de Diane pour son bon-papa et pour toi. C'est son premier chef-d'œuvre. Il y en a une aussi pour la bonne-maman [3]. Clémence se désole de l'ignorance de sa fille à 7 ans 1/2, parce qu'il faut l'avouer, elle est médiocrement forte sur les formes de l'instruction. Mais comme elle sait très bien ses prières, qu'elle est d'une piété féroce, bonne catholique, s'il en fut, sans aucun soupçon d'hérésie, qu'elle sait régulièrement les deux premières races des Rois de France, et qu'elle a de plus des notions que je te prie de croire fort exactes sur l'origine et la préexcellence des Mérovingiens et des Francs et des nations germaniques, qu'elle nourrit pour les Romains et ceux qui leur appartiennent un mépris convaincu qu'elle étend sur les Gaulois, qu'elle lit très bien l'allemand, le prononce à miracle et l'apprend pas mal, qu'elle a des connaissances fragmentaires mais assez solides sur

1. Suit une courte lettre de Clémence à Caroline.
2. Pièces 146-147.
3. Mme Monnerot, mère de Mme de Gobineau.

l'histoire sainte jusqu'au temps de Josué ; qu'elle connaît bien les Évangiles, qu'elle n'ignore pas ce que c'est que les Pyramides d'Égypte et les peuples anciens qui les ont faites ; qu'elle professe pour Alexandre le Grand, malgré sa gloire, des sentiments de réserve pour avoir dû ruiner Persépolis, et qu'enfin elle a pour Hérodote une vénération que je maintiens, en ne lui en lisant des fragments que lorsque je suis très content de la leçon d'allemand, enfin que ses voyages constants, en lui faisant voir les choses les plus diverses, ont naturellement aiguisé le sentiment des comparaisons chez elle et lui ont donné une idée que les grandes personnes même ont rarement en Europe, et surtout en France, et singulièrement à Paris, sur la valeur relative des différents peuples et des différents pays, enfin, pour dernier mot et pour terminer la liste de mes considérations, qu'elle a pour la lecture une passion que je n'ai, moi, jamais eue à tel point, quoique je l'aie eue forte, je suis plus philosophe que sa mère et si je crains quelque chose, ce n'est pas que ce soit une femme médiocre, mais une femme effrayante pour les jeunes sots que les générations futures nous promettent. Inschallah !

J'ai été faire une course aux ruines de Reï [1], l'ancienne Rhagès de Tobie, dit-on. Je ne sais qu'en croire et je n'ai rien vu qui ne fût de l'époque musulmane. Mais c'est un spectacle admirable que ces débris semés dans une immense plaine qui ne se termine guère au sud-est qu'au Beloutchistan et à l'Océan indien. J'ai passé six heures à galoper dans ces décombres et ça a été pour moi une journée aussi intéressante que fatigante pour mon cheval favori, l'honnête Baïkal. Si je ne te raconte pas une histoire, tu seras désappointée. Quelle tâche me suis-je laissé donner là ! Malheureusement, je n'en ai qu'une tragique dans la mémoire à ce moment. Tant pis pour toi ; ça t'apprendra.

Il y a quatre ou cinq jours, un jeune garçon âgé de 18 ans appelé Redjeb [2] vint frapper à onze heures du soir à la porte de la légation anglaise où il n'y a plus que le consul [3] ; le soldat de garde ouvre et il voit Redjeb se précipiter en courant sous la porte, couvert de sang, son kama (grand poignard à lame droite et large) à la main, et se réfugier dans l'écurie, sous le ventre du cheval du consul, ce qui est un asile sacré. L'aimable Redjeb avait fait la débauche, il s'était grisé. On avait voulu l'arrêter dans le bazar, il avait frappé de plusieurs coups un homme qui le tenait et, en courant pour s'enfuir, il avait rencontré un honnête Syud [4] d'Ispahan qui allait à ses affaires. Le croyant

1. Sur cette course aux ruines de Reï, cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 63-64.

2. On trouve dans *Trois ans* (pp. 429-431) une autre rédaction de l'histoire de Redjeb.

3. Le ministre de Grande-Bretagne à Téhéran ayant rompu, fin juin 1855, les relations diplomatiques avec le gouvernement persan et quitté la capitale, à la légation britannique il n'y avait que le consul.

4. On peut lire aussi « Syeed ». D'ailleurs, les deux graphies sont des transcriptions anglaises de « sayyed ». Gobineau écrivait ordinairement « Seyd ». — *Seyd*, descendant du prophète.

d'intelligence avec ses ennemis, il l'avait étendu par terre d'un coup de pointe et tué raide. Maintenant, il demandait asile. Le cas était grave, un des morts descendant du prophète. Le peuple commençait à s'ameuter autour de la légation. Le consul interrogea Redjeb qui avoua son crime, et même s'en vanta. Alors la protection britannique lui fut retirée et le prince gouverneur fut invité à envoyer des ferrachs pour se saisir de lui. Car de le faire prendre par les gens de la légation, il n'y fallait pas songer. Il était debout et furieux dans l'écurie annonçant que si on le touchait, il se tuerait lui-même sur la place ce qui, dans le moment actuel, avait toutes sortes d'inconvénients. Après quelques pourparlers, le bourreau vint lui-même et, s'étant approché de Redjeb, lui dit tout bas quelques mots à l'oreille. Aussitôt ledit Redjeb devint doux comme un mouton et se laissa emmener.

L'affaire faisait beaucoup de bruit dans Téhéran ; le Roi ordonna de tuer Redjeb sur la place de la Porte-Neuve et il monta lui-même dans un pavillon du palais qui donne sur cette place, pour se donner le plaisir de l'exécution. Cependant, pendant qu'on attendait le cortège, différentes personnes de la cour se cotisèrent et offrirent à la kibla du monde une somme de mille tomans (douze mille francs) s'il voulait pardonner au coupable. C'est une bonne œuvre et un acte de bon goût dans ce pays-ci [1]. Le Roi accepta, d'abord à cause des tomans et, ensuite, parce qu'il s'était découvert que le Syud étant d'Ispahan, n'avait pas ici de famille et que, par conséquent, on ne risquait pas de trop mécontenter le peuple. Alors Redjeb arriva entouré de ferraschs, de bourreaux et de soldats. Aussitôt qu'il aperçut le Roi, il commença à lui crier les injures les plus atroces, à lui, à son père Mohammed Schah [2], à sa mère, à son grand-père, à son arrière-grand-père et à toute la tribu des Kadjars [3]. Il se vanta d'avoir déjà tué sept personnes, enfin il en dit tant que le Roi, exaspéré, ordonna de le tuer à petits coups, regrettant tout haut qu'il n'eût pas six têtes pour avoir le plaisir de les lui faire couper de même. On le mit donc au pied du mât peint en rouge qui est souvent orné de têtes venues de toutes les parties de l'empire, et là, avec un petit couteau, suivant la coutume, on se mit à lui ouvrir le cou. Mais cette fois, au lieu de lui couper résolument la gorge, on lui scia la nuque en plusieurs fois sans qu'il cessât d'injurier le Roi et les siens jusqu'à ce qu'il ne pût plus parler. J'aime à croire que tu en as assez.

Adieu, ma petite, nous t'embrassons tous trois bien tendrement. Ce que tu me dis du bon état de vos affaires me fait un plaisir que je ne puis te dire. Vous savoir heureux et tranquilles est

1. Cf. *Trois ans*, pp. 428-429.

2. Roi de Perse de 1834 à 1848.

3. La tribu qui a donné à la Perse la dynastie qui devait durer de la fin du XVIII[e] siècle jusqu'en 1925.

pour moi une partie essentielle du repos. Adieu, ton frère chéri,

A.

(A suivre).

UN ÉCHO DE LA POLONOPHILIE ALLEMANDE EN CROATIE

I

Dans la *Revue de littérature comparée* (janvier-mars 1949), Mlle G. Bianquis a publié une étude bien intéressante sur l'épisode polonophile qui a duré quelque soixante années dans la littérature allemande : *La Pologne dans la poésie allemande.* Comme l'auteur elle-même le souligne, il est surprenant qu'il y ait eu en Allemagne, à partir du premier partage de la Pologne (1772) jusqu'à l'échec de l'insurrection polonaise de 1830, étouffée par les armées russes, une tradition continue d'amitié, de pitié, d'enthousiasme en faveur de la Pologne.

Aux poètes allemands mentionnés par Mlle Bianquis, il ne sera pas sans intérêt d'ajouter un dramaturge prussien qui, à cause de sa polonophilie et de ses sentiments libéraux, fut banni de Berlin. Gotthilf-Auguste de Maltitz sympathisait vivement avec le mouvement libéral de son temps : dans sa jeunesse il prit part comme volontaire aux guerres de l'indépendance allemande (1813-1815) ; dans son âge mûr, attiré par la révolution de juillet, il se rendit à Paris, mais désabusé par les résultats de la révolution ne tarda pas à rentrer en Allemagne [1]. Comme son pays natal de Königsberg était voisin de la Pologne, il va de soi qu'il prit intérêt au mouvement dont le but était de sauvegarder en Russie la liberté et l'individualité nationale des Polonais, après l'avènement de Nicolas Ier. C'est cette activité révolutionnaire de la Pologne contemporaine qui suggéra à Maltitz l'idée d'écrire son drame *Der alte Student* (Le vieil étudiant), publié à Hambourg en 1828.

Le héros du drame est Żołky, fils du comte Żołkiewski condamné pour sa participation au mouvement révolutionnaire aux travaux forcés en Sibérie. Dépourvu de ressources par suite

1. Krüger, *Deutsches Literaturlexikon* (München, 1914) et Koch, *Deutsches Literaturlexikon* (Halle, 1930), v. Maltitz G. A.

de la confiscation des biens de sa famille, tout en étudiant à une université allemande, il pourvoyait à l'entretien de sa vieille mère. C'est alors que, pour une offense faite à la mémoire de Kościuszko, il provoqua en duel le fils d'un ministre et fut exclu de l'université. Dès lors il vit en vagabond et pourvoit à son entretien en jouant de la guitare. Par hasard il arrive chez le comte Biderstein dont il a, plusieurs années auparavant, sauvé la fille d'un incendie. Celle-ci s'éprend de l'étudiant guitariste, et le comte la lui donne en mariage. La pièce finit par des acclamations à la Pologne [1].

Après la représentation de ce drame sur la « Königstädter Bühne », Maltitz, banni de Berlin, se réfugia à Hambourg qui, en ce temps-là, n'était pas sous la domination du roi de Prusse. Pour donner aux Hambourgeois des marques de sa gratitude, Maltitz écrivit pour la scène de Hambourg le drame *Das Pasquill* (1829) où il glorifia les libertés constitutionnelles de l'ancienne ville hanséatique [2]. Le thème de la lutte pour la liberté politique est traité aussi dans le drame *Oliver Cromwell oder die Republikaner*, qui avait été en 1827 accepté par le « Théâtre royal » de Berlin, mais qui n'avait jamais été joué sur cette scène [3]. Maltitz est enfin encore une fois revenu au thème polonais dans le poème : *Polonia*, publié en 1831 pendant son séjour à Paris [4].

II

Pour les Tchèques et les Slaves méridionaux l'antagonisme des Russes et des Polonais était une affaire épineuse. Au temps de leur renaissance nationale, les Slaves d'Autriche étaient, non seulement par leur patriotisme slave, mais aussi par le sentiment de leur faiblesse politique, amenés à chercher un soutien dans la Russie qui était le seul État slave souverain et puissant. Mais comment concilier l'idée de la réciprocité slave avec le dur traitement que subissaient les Polonais en Russie ? Dans le poème : *Klevetnikam Rossii (Aux calomniateurs de la Russie)*, adressé à l'Europe libérale qui, après l'échec de l'insurrection polonaise de 1830, flétrissait le procédé cruel de la Russie, le poète russe Pouchkine proclamait la question polonaise une

1. *Der alte Student*, Hamburg, 1828.
2. *Das Pasquill. Schauspiel in vier Akten. Für die Hamburger Bühne gedichtet.* Hamburg, 1829.
3. *Oliver Cromwell oder die Republikaner. Historisches Drama in vier Akten.* Hamburg, 1831.
4. Estreicher, *Bibliografia polska XIX stulecia*, tom III (1876), v. Maltitz Gotthilf August.

affaire interne du monde slave dont la solution se réduirait à l'alternative si souvent citée : ou les ruisseaux slaves se réuniront dans la mer russe ou la mer russe se desséchera. Il y avait en ce temps-là des patriotes slaves qui acceptaient sans hésiter cette solution panrusse : après la capitulation de Varsovie l'éminent érudit tchèque Jungmann, tout en plaignant le sort des Polonais, voyait dans leur défaite le premier pas vers la création d'une langue littéraire commune à tous les Slaves, qui serait la langue russe [1]. Mais la réaction ne tarda pas à venir. Le publiciste tchèque Havlíček, après avoir, pendant son séjour d'une année et demie (1843-1844) à Moscou, observé la vie politique de la Russie, stigmatisa énergiquement la russification violente de la jeunesse polonaise, mais c'était, pensait-il, une illusion politique dangereuse de croire aux assurances de Bakounine qu'une révolution imminente renverserait l'autocratie du tzar [2]. L'affaiblissement des illusions panslavistes et le raffermissement du sentiment national tchèque fut le résultat du séjour de Havlíček en Russie.

En Croatie le mouvement national connu sous le nom d'illyrisme ne pouvait pas rester indifférent à l'égard du différend polono-russe. Selon les dispositions individuelles, les sympathies de nos « Illyriens » oscillaient entre les Russes et les Polonais : en général on s'abstenait de discuter le problème au grand jour, mais il n'y a pas de doute que la polonophilie engendrait très souvent l'aversion pour l'autocratie russe. C'est dans cette disposition d'esprit que le drame de Maltitz : *Der alte Student* fut, vers la fin de la première moitié du XIX^e^ siècle, deux fois traduit en croate et mis au répertoire d'abord des compagnies d'acteurs volontaires et puis du théâtre national croate de Zagreb.

La plus ancienne traduction, conservée dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Zagreb, est faite par Mirko Šandor Gjalski, un des collaborateurs très actifs du mouvement de la renaissance nationale. Le traducteur lui-même dit expressément que sa traduction est libre : l'action du drame est localisée en Croatie ; les noms allemands des personnages sont remplacés par des noms croates ; ce qui pourrait paraître étranger aux lecteurs ou spectateurs de son pays ou être hors de leur portée, le traducteur l'a adapté à leurs mœurs et à leur manière de penser, p. ex. l'éloge exagéré de Schiller est, dans la traduction de Šandor, remplacé par une mention plus modeste du poète croate Gundulić. Il n'y a pas de doute que la polonophilie et le libéralisme politique n'aient beaucoup contribué à attirer l'attention

1. Szyjkowski, *Polská účast v českém národním obrození* (Praha, 1931), I, 144
2. Havlíček, *Obrazy z Rus*, ed. Z. Tobolka (Praha, 1904), pp. 197-231.

de Šandor sur le drame de l'auteur allemand : une petite notice qu'il a inscrite dans l'album de son ami Mirko Bogovič, qui a dans le drame *Matija Gubec* glorifié la lutte des paysans croates contre leurs oppresseurs nobles (1572), témoigne des sentiments libéraux, même républicains de Šandor [1].

L'autre traduction croate du drame *Der alte Student* se trouve dans les archives du Théâtre national croate de Zagreb. Le manuscrit est une copie faite en 1849 par A. Vejac, employé au bureau du théâtre de Zagreb, mais il n'est pas possible de préciser le nom du traducteur. Cette traduction est aussi adaptée au milieu croate, mais elle est, quant à la langue et au style, supérieure à celle de Šandor. Tandis qu'il n'y a pas d'indices que la traduction de Šandor ait été mise à la scène, la traduction anonyme a été jouée en 1850 par des volontaires et en 1860 et 1861, après la chute de l'absolutisme et l'expulsion des acteurs allemands, au théâtre croate de Zagreb qui venait d'être établi [2].

Épisode bien curieux ! au temps de l'absolutisme autrichien, le directeur du théâtre allemand de Zagreb avait même eu l'intention de jouer la traduction croate du drame polonophile de Maltitz : à la fin du manuscrit de la traduction anonyme se trouve une décision officielle du gouvernement de Zagreb, du 25 janvier 1856, qui permettait la représentation de ce drame. Et pourtant la traduction croate du drame de Maltitz n'a été jouée qu'après la chute de l'absolutisme : la polonophilie et les digressions libérales dont la pièce est parsemée ont probablement fait naître, en dépit de la permission du gouvernement, des scrupules et des hésitations qui ont barré au drame la porte du théâtre.

Les représentations de 1850 et de 1860-61, et surtout l'essai de mettre la pièce sur la scène en plein absolutisme, prouvent que, sous l'oppression, la tendance polonophile et libérale de la pièce de Maltitz était sympathique au public de Zagreb, mais il reste néanmoins bien piquant qu'un auteur allemand, un baron prussien, soit devenu champion de la polonophilie en Croatie.

T. Matić.

---

1. Šrepel, *Iz spomenice M. Bogovića (Gradja za povijest hrvatske književnosti*, I, 276).

2. Andrić, *Spomen-knjiga hrvatskog zemaljskog kazališta* (Zagreb, 1895), pp. 27 et 126. — Ogrizović, *Pedeset godina hrvatskoga kazališta* (Zagreb, 1911), pp. XII-XIII.

QUATRE LETTRES DE IPPOLITO NIEVO

Les quatre lettres de Nievo, que nous présentons ici, nous ont été communiquées par M. Giulio Castori, lié avec la famille de la Signora Marietta, à laquelle elles ont été adressées : elles furent pour nous une agréable surprise, d'autant plus que rien ne nous faisait soupçonner leur existence au château de Branféré, dans le Morbihan, où nous conduisirent les hasards de la guerre et de l'occupation. M. Castori nous a expliqué qu'il les tenait de sa tante, la marquise Saibante Armellini, veuve d'Alfredo Armellini, qui était le fils de Marietta Zorzi Armellini, leur destinataire. Elles nous paraissent, jusqu'à preuve du contraire, inédites.

La publication de ces lettres présente un intérêt incontestable. On sait que la correspondance de Nievo a été très imparfaitement publiée [1] : voici donc une contribution certaine à celle qui sera peut-être un jour la Correspondance Générale de l'auteur des *Confessioni di un Italiano*. Celui-ci avait l'habitude de donner à ses correspondants force détails de sa vie, assez mouvementée par la force des choses, et même de son activité d'écrivain. Dans les lettres que voici, on trouve en effet des allusions bien précises, qui situent parfaitement la composition des *Lucciole*, des *Confessioni* et des *Amori Garibaldini* ; on y trouve aussi des échos des événements qui chagrinèrent les patriotes italiens, dans ce long calvaire qui devait finalement aboutir à l'unité de l'Italie. Elles appartiennent à l'époque la plus heureuse et la plus féconde de la vie de l'écrivain, les quatre années qui précédèrent sa disparition tragique dans cette mer Tyrrhénienne, où Shelley avait lui aussi trouvé la mort. Dans ces lettres, on retrouve Nievo dans son style et dans son humour, si fins et si particuliers ; on retrouve même, ce nous semble, les traces d'une idylle ou d'une amitié amoureuse qui a échappé aux biographes de Nievo : aucun d'entre eux n'a jamais mentionné la Signora Marietta parmi les amies et les correspondantes, fort nombreuses, de Nievo. Pourtant, on la trouve citée plusieurs fois, soit dans des lettres à Nievo, soit dans des lettres de Nievo [2]. Par celles-ci, nous savons que Nievo la

1. Cf. Filippo Zampieri, *Appunti sull'epistolario di Ippolito Nievo*, dans *Belfagor*, Florence, 30 novembre 1948, n° 6, pp. 648-665. M. Zampieri a souligné l'influence de Foscolo et de Sterne, très sensible « dans la correspondance de Nievo avec des femmes amies ».

2, Cf. Luigi Ciceri, *Pisana*, éd. cit. dans notre article qui paraît dans le numéro d'avril-juin 1951 de la *Revue de Littérature comparée* ; cf. Appendice : Lettre de Livia Altieri di Colloredo à Nievo, du 15 décembre (1857 ?) : « ... J'ai vu au Théâtre l'Armellini avec l'ennui peint sur tout son être... » ; Lettre de Nievo à Livia Altieri, de Fossato le 8 octobre 1859 : « Je vous prie de présenter mes hommages

rencontrait lors de ses séjours à Tarcento, qu'elle fut mariée et mère de famille et qu'elle quitta la Frioul pour s'établir à Padoue. Nous n'avons pas eu jusqu'ici le loisir de pousser plus loin nos recherches sur la Signora Marietta : laissons-la, pour l'instant, toute à son mystère, gardant d'elle l'image tendre et délicate qui charma le poète.

Glauco Natoli.

I

Milano 9-12-57

Gentilissima Signora Marietta,

Perché a chiedere un piacere mi volgo a lei e non ad altri ! Prima di tutto, lo confesso, perchè credo ch'ella me lo farà di tutto cuore. E poi il bene ch'io aveva ai passati autunni di qualche giorno goduto in sua compagnia non è somma discrezione il cambiarlo con una smilza letterina ? Tarcento, gli è vero, si ebbe le mie visite ; ma, ma... ci sarebbero mille ma da aggiungere che la farebbero montare troppo in superbia. Insomma ci andava come si dice per usanza ; ed ho paura che la Signora Elena non sia rimasta troppo contenta di me. Da Colloredo a Milano il salto è stato repentino e pericoloso, ma per quanto vada a rischio di pagarlo con due mesi di prigione, pure non ho il coraggio di rammaricarmene — Qui almeno tutte le anime che alloggio nel mio corpo hanno agio e spazio di dire e di fare — Gli è un mese che sono si può dire in una continua convulsione con la penna, colle gambe colla testa — e spero che l'Appello maturi assai lungamente il suo decreto di assoluzione o di conferma onde questa convulsione possa prolungarsi e salvarmi fors'anco dalla solita *luna muta* invernale — Gli è vero che se l'Appello mi assolve avrò il conforto di poter aspettar l'*ultimatum* da Vienna, e che se mi condanna la prigione mi libera da ogni pensiero pel futuro [1] — Le giuro che non ci fu mai condannato più paziente e allegro di me — Avrò un letto, libri, carta, sigari e qualche visitina ! — Viva dunque Santa Margherita ! — (L'è una sorella Milanese del San Mattio Padovano [2]) — Io mi sorbirò i miei due mesi come ova fresche —

Dopo di ciò le parlo d'affari — Il concorso drammatico dovrebbe

à toute votre famille et de me rappeler au bon souvenir de mes quelques amis, si vous les voyez, les Pecile, les Armellini... » ; Lettre de Nievo à sa mère du 21 juillet 1856 : « Jusqu'à Mestre l'Armellini fut notre compagne de voyage... »

1. Il s'agit du procès que lui intentèrent les autorités autrichiennes pour de prétendus outrages à la police dont Nievo se serait rendu coupable dans sa nouvelle l'*Avvocatino*, parue au printemps 1856, dans le *Panorama universale*. Cf. Mantovani, *Il Poeta-Soldato*, pp. 158 et suiv.

2. C'est la prison de Padoue.

esser finito — Io mi prendo la libertà d'inviarle la ricevuta delle mie due commedie [1], perchè suo marito fosse tanto gentile da inviarle per la Franchetti a Milano — al mio nome — Contrada Torre dei Moriggi — Casa Belgiojoso n° 2818 presso il Sig. Carlo Gobio [2]. Le mi farebbero di bisogno qui, per avventurarle alla recita — E un'altra coserella, giacchè siamo in negozii letterarii — Pel nuovo anno sotto forma di Almanacco uscirà una raccolta di mie Poesie intitolata *Le Lucciole* — La prego di essere a Padova il mio San Giovanni Battista dicendone il maggior bene possibile prima di leggerle = Anzi le accludo una scheda, la quale la prego di consegnarla a Bianchi, se è costì, perchè mi pigli quattro o cinque associati. Se no la tenga nella sua tasca che mi sarà di ottimo augurio [3]. —

Mio Dio, com'è piccolo questo foglietto ! e avrei tante cose da aggiungere ! = Ma prima di tutto : me ne congratulo — A quanto dicono le gioje della maternità si avvicinano a lei ! — Io spero che le si avvicinino con tanta creanza che non la se ne abbia quasi ad accorgere ! — Quando passerò per Padova bacierò il suo bambino, domanderò scusa delle mie seccaggini, e parleremo come dice Manzoni del tempo che fù — Devotis. Servo ed Am.

Ippolito Nievo

Al Sig. Momi tanti doveri —

II

Milano 17-1-58.

Signora Marietta Gentilissima,

Qual graziosa improvvisata ! — Tanto più che la devo ad una sua cortesissima idea, e che da ciò ho una prova della memoria non al tutto dispiacevole ch'ella conserva di me. I dieci associati da lei procuratimi saranno i miei beniamini, e quelli certamente che porteranno fortuna alle Lucciole — Del resto quando ci ripenso, non posso far a meno di non sentirne rimorso — Darsi

1. Nievo avait composé en cette année 1857 deux tragédies, *Spartaco* et *I Capuani*, restées inédites ; cf. à ce sujet, Mantovani, *œuvre cit.*, pp. 167 et suiv., qui exclue toute influence possible des *Esclaves* de Quinet sur le *Spartaco* de Nievo. Celui-ci avait précédemment exercé sa verve comique dans des pièces dont l'une, *Le invasioni moderne*, avait été retenue par l'Istituto Filarmonico Drammatico, justement à l'occasion de ce *concours dramatique*, dont il est question ici. Cf. Gallo, *Nievo*, cit. p. 56.

2. Carlo Gobio, cousin de Nievo, avait épousé Bice Melzi d'Eril, qui fut, d'après les biographes de Nievo, le grand amour secret de celui-ci.

3. Les *Lucciole* parurent à Milan en janvier 1858. Marietta Armellini ne fut pas la seule à recevoir une fiche de souscription : le même jour qu'à la Marietta, Nievo écrivait, non pas à « un ami » comme l'affirme Mantovani (*œuvre cit.*, p. 210) mais à Livia Altieri di Colloredo : « En forme d'Almanach pour la nouvelle année j'enverrai hors d'ici un recueil de Poésies, toutes bizarres et sautillantes comme mes fantaisies de ce beau mois de mon Procès ». Et il ajoutait une fiche de souscription : Cf. Ciceri, *œuvre cit.*, pp. 96 et 104.

tanta briga per un povero libricciuolo ! — Certo Dio avea destinato di colmare in questo inverno la misura de miei peccati, e in aggiunta a quello grossissimo di aver stampato non 6000 ma 7000 versi mi ha fatto commettere anche l'altro non meno grosso di recar disturbo ad una gentile e compita Signora — Basta ! — mea culpa — e creda che null'altro io desidero più ardentemente che poterla presto ringraziare dei suoi buoni ufficii — Sicuro che se questa scena commoventissima io potessi trasportarla a Tarcento lo farei molto volentieri ; ma mi accontenterò anche di Padova e la mia gratitudine se avrà meno parole, non avrà meno calore — Oh quello sgraziato Tarcento, come l'è ridotto ora ! Ci sono stato molte volte l'autunno passato, e non lo riconosceva più — tanto è vero che la compagnia piacevole è il vero colorito d'ogni paesaggio e che senza Adamo ed Eva nemmeno il Paradiso terrestre sarebbe stato il Paradiso, ma sibbene un deserto senza costrutto. La Signora Elena diventava sempre più angolosa, e perfino la strada nuova di Vendiglio non presentava tutte le agevolezze che mi sarei immaginato — Ad ogni modo Ella può dire tutto quello che le accomoda, ma io non mi stancherò mai dallo sperare, che noi quandochessia riusciremo a rifabbricare il Tarcento d'una volta — Capperi ! Il paese è sempre là, noi siamo sempre qui col cuore e coll'umore d'una volta. Il resto e *(sic)* tutto affare di strada ferrata e di diligenza, e se ci sarà un bel bambino da accarezzare, l'autunno ne diverrà più svariato e simpatico. — Quanto a me intanto io sto attendendo l'ultimo oracolo da Vienna ; e me la rido di tutti quei parucconi [1]. E lei ? — Si diverta come può e si consoli colle più care speranze — Nessuna bella ventura le può accadere ch'io non le la abbia già augurata di cuore — Mi ricordi alla Sig. Annunciata e alla sua buona Mamma, ma sopratutto alla sua memoria.

Dev Servo ed Am

Ippolito Nievo.

Unite a questa mia vengono le copie — sul prezzo delle quali ella vorrà compensar suo marito del prezzo del Rapporto Drammatico [2] — Sul resto io sarò *creditore.* Oh che bella posizione sociale ! Esser finalmente creditore ! —

III

Regoledo 6-10-58.

Gentilissima Signora Marietta —

L'anno scorso ebbi gratissima una occasione d'importunarla : unico motivo mi sarà questa volta il desiderio di aver sue nuove.

1. La Cour Suprême de Vienne condamna finalement Nievo à vingt-cinq florins d'amende.
2. Voir lettre précédente, note 3.

Ma come si fa, mio Dio, a lasciar passare quella stagione nella quale era così bene accostumato a vederla senza intrattenermi con lei almeno col pensiero ? Aggiunga che ci entra anche un pochino di calcolo. Qui [1] si stenta a passar bene le ore, ed un suo scritto empirebbe di gioja un'intera giornata. Si figuri se per ottenerlo io non infrango volentieri le prescrizioni del medico che mi ordina di scriver poco o nulla ! — O Signora mia ! peccato ch'ella non sia qui ! qual bella materia di riso le porgerebbe la cura idropatica ! E un martirio : ma un martirio ridicolo almeno per quelli che ne sono spettatori senza sopportarlo. Quanto a me irrigato come sono da mattina a sera non ho il coraggio di riderne che in iscritto = Le funzioni cominciano prima dell'alba — capisce il terribile significato di questa parola per me che son abituato ad alzarmi alle dieci ? — Ed appena abbandonato a malincuore il soave tepore del letto eccoti un manigoldo che mi conduce in semplicissimo abbigliamento alla sala da bagno, e là in abbigliamento più semplice ancora mi somministra un'abbondante inaffiatura d'acqua fresca dal capo alle piante. A mezzogiorno — scena seconda — Mi *impaccano* (è la frase del mestiere) in un lenzuolo d'acqua bagnata coperto da una schiavina ; e là si resta legati un'ora buona che si par proprio salami o mummie egiziane. Usciti coi sudori di sangue da quel budello, *punfete*, un gran salto in una vasca di acqua fredda, poi una famosa fregata sulla pelle, e *marche* a spasso per racquistare il calore. Si corrono due o tre miglia battendo i denti e finalmente torna il sangue a riscalducciarsi sull'ora del pranzo. Manzo latte e patate, patate latte e manzo ; ecco tutti i nostri pasti. Ma l'appetito ci va d'incanto e basta [2] — Di più il lago di Como è così bello così vario a contemplarlo da queste alture che ci paga di molti incommodi. Oh se potessimo far qui alcuna delle nostre passeggiate ! purchè ella non mi facesse arrabbiare rimpiangendo il tempo dei Romanzi. Il tempo dei romanzi non è mai passato finchè dura un bricciolo di fede e un raggio di gioventù — Cosa vale rimpianger quello che noi fortunatamente abbiamo ancora ? Basta valutar il tesoro, tenerlo bene à cuore e farlo fruttare. — Io non so se mi fermerò qui oltre a tutto Novembre ; ma certo l'inverno lo passerò a Milano perchè la stampa d'un Romanzo *Le Confessioni d'un Italiano* esigerà colà la mia presenza [3].

1. De Bellano, sur le lac de Como, patrie de l'écrivain Tommaso Grossi, on allait à Regoledo. Nievo y arriva le 4 octobre 1858 ; son premier soin fut celui d'écrire une longue lettre à sa mère, lui décrivant son voyage et la beauté du paysage, à laquelle se mêlent les souvenirs des *Promessi Sposi* et de *Marco Visconti*. Cf. Ciceri, *œuvre cit.*, pp. 144 et suiv.

2. Une description plus détaillée de sa cure, où l'on retrouve des expressions identiques, est dans la lettre du 12 octobre à sa mère. Cf. Ciceri, pp. 147-48. Nievo souffrait paraît-il, du foie : voir Gallo, *œuvre cit.*, p. 75.

3. Le 29 juillet 1858 il écrivait à Bice : « Je suis très avancé dans le dernier volume des *Confessioni*. Tu vois que j'ai travaillé comme un forcené. Mais plus je me confesse, plus je voudrais avoir de nouveaux péchés à confesser... » Le 17 août, il pouvait enfin annoncer à la même Bice : « *Hier enfin j'ai terminé mon roman* ; — je suis bien content de me reposer. Ce fut une confession très longue. » Cf.

Intanto io voglio sperare ch'ella mi grazierà di qualche suo scritto *a Bellano per Regoledo Stabilimento Maglia* — Il suo bambino come va ? e la sua buona Mamma ? — Me la saluti distintamente, come anche il Signor Momi : e mi dia notizie anche del Friuli se ne ha — Conserva ancora tutto l'inesauribile tesoro della sua bontà ? Spero di si ; e che ne darà una prova rispondendomi presto. — Creda che non passa giorno ch'io non la ricordi, e che non vada superbo della stima che mi ha dimostrato, minore sempre di quella ch'io le retribuisco —

Suo Dev. Servo ed Amico

Ippolito Nievo

IV

Rodigo 8-10-59.

Signora Marietta Carissima —

E sempre in autunno ! Non par possibile ; ma fra me lei e i due mesi di Settembre e d'Ottobre deve correre qualche arcana corrispondenza. Anche l'anno scorso mi ricordo averle scritto precisamente in questa stagione, tanto desiderio aveva di ricevere sue nuove. Gli anni passano e il cuore rimane sempre lo stesso. L'ugual desiderio mi riprende ora con tanta violenza che bisogna proprio che ripeta il peccato d'infastidirla un'altra volta. Quanto tempo che non la vedo ! Mi pajono addirittura secoli ! e questa illusione sì dolorosa per me è un elogio per lei. Ora poi oltre al Mincio e la distanza corre frammezzo a noi anche la pace di Villafranca. C'è più di quello che abbisogni per dividere un morto da un vivo. E noi che speravamo tanto di godere un autunno in buona e libera compagnia ! — Basta : questi bei sogni bisogna seppellirli per ora, ed adattarsi a credere nell'undecimo o duodecimo articolo del Credo che promette, mi pare, la Risurrezione dei morti ! — Qui di nuovo nulla ! se non un'altalena continua di timori e di speranze ; ma queste cominciano un po' per volta a riprendre il disopra. Quanto a me se non ha mai saputo nulla le darò in quattro tocchi la mia biografia passata presente e quasi anche futura. Fui letterato a Milano fino all'Aprile, soldato con Garibaldi fino ad ora, e d'ora in poi imbecille campagnuolo fino a nuovo ordine. Credo che quando sarò stufo di spaventare a fucilate le passare del vicinato prenderò la via di Modena [1] ; intanto faccio compagnia alla Mamma che appunto per questo è uscita da Mantova e scrivacchio versi

Ciceri, *œuvre cit.*, pp. 162-64. Comme l'on sait, le roman parut posthume car il ne trouva pas d'éditeur du vivant de son auteur ; voir Mantovani, *œuvre cit.*, p. 301.

1. Ces quelques lignes biographiques ont été citées par Mantovani, cf. *œuvre cit.*, p. 327.

a ore perdute. Ne ho già pronta una raccolta che usciranno a Milano col titolo *Gli Amori Garibaldini* [1]. Fortunati i Veneti almeno in questo che non ne saranno inondati ! — Di mio fratello Carlo saprà o non saprà che in grazia del suo diploma d'ingegnere è diventato Sottotenente d'Artiglieria all'Arsenal di Torino. Alessandro invece che ha ha *(sic)* fatto la campagna nel 10mo di infanteria entrò dopo l'Armistizio nell'Accademia d'Ivrea e ne uscirà presto Sottotenente nei Bersaglieri. Peccato che mia sorella si sia maritata invece di entrare anche lei in qualche istituto militare ! Ma essa compensi la sua mancanza dandoci lusinga di approntare al più presto un futuro Generalino. — Dal Friuli io non so nulla ; e solamente la mamma mi riferì di aver veduto Bianchi il quale ajutava il Medico di Tarcento ad ammazzar Cristiani. Ed ella quest'anno starà sempre ferma a Padova ? Mi risponda di sì, perchè se la sapessi o già arrivata in Friuli o sulle mosse per andarvi si raddoppierebbe per me il dispiacere di non potervi andare. Si ricorda le belle passeggiate ? Io ne ebbi memoria fin sulle coste Genovesato ove fui in permesso per far qualche bagno [2]. L'è tutto dire ; perchè quei paesi sembrano l'anticamera del Paradiso ; ma anche il nostro povero Friuli non è sulla strada dell'Inferno ! — E vi fosse anco, io mi vi dannerei volentieri massime in sua compagnia. La prego di ricordarmi cordialmente a suo marito ed a sua mamma e mi dia sue notizie, che ne le sarò molto grato— Il nostro indirizzo è *Bozzolo* per *Rodigo* — Che paesi nascosti è vero ? Che vuole ? Siamo come le viole, modesti di viso e profumati di buona volontà e di amicizia. Le stringo intanto la mano proprio di cuore.

Suo dev. Servo ed Amico

Ippolito Nievo

AN EARLY DANISH MODEL FOR JEAN GIRAUDOUX : J.-P. JACOBSEN

An entry in a student notebook, kept by Giraudoux while he was studying German, describes his discovery of the Danish novel *Niels Lyhne*, and so directs our attention towards a heretofore unsuspected early model [3]. The essay, apparently just an exercise in the German language, is not only devoted to Jacobsen's work, but is in itself suggestive of that author's manner. A short-story which Giraudoux published some time later in

1. Ce recueil parut au début de l'année 1860. A Bice aussi Nievo parlait de ce travail dans sa lettre du 16 octobre 1859 : cf. Ciceri, *œuvre cit.*, p. 327.
2. Cf. Gallo, *œuvre cit.*, pp. 86-87.
3. This notebook was made available to me through the courtesy of M. Jean-Pierre Giraudoux, who graciously authorized the publication of the present extract.

the *Matin* [1], and which until now has received no notice from students of Giraudoux, can almost be classed as a *pastiche*. Furthermore, there are lingering reminiscences of J.-P. Jacobsen discernable in the stories making up the first volumes which mark Giraudoux's official entrance into literature.

The composition, which I copy from Giraudoux's handwriting, reads as follows :

« Mit einen *[2] alten Privatdozent, der über die Kriege Napoleons auf einer kleinen Universität las und pflegte, wenn ihm die Abiturienexamen einen Tag gönnten, nach München [3] zu fahren, hatte ich zufällig eine Bekanntschaft gemacht, welche die viel zusammengetrunkenen Bierkrüge jeden Tag enger gebunden hatten. Wir hielten einmal in der Woche lange Sitzungen [4], die sich tief in die Nacht und in den Morgen hineinschleppten, wir besprachen die wichtigsten Angelegenheiten der Politik und der Wissenschaften. Wir setzten dem Unternehmen des Kaisers ein Ende, wir lösten den Dreibund für immer los, auf Russland legten wir eine zerstreute Aufmerksamkeit, und keinen Wert. Eines Abends, da ich ihn fragte, ob er die Werke Dumas fertig gefressen hatte, antworte er :

Ich lese jetzt die Dänen : Kaufen Sie mal für 10 Pfennige Niels Lyhne [5], das müssen Sie doch lesen.

Es war in der Zeit, wo ich Zeit und zehn Pfennige übrig hatte [6]. Ubrigens kostete mir * Niels Lyhne vierzig Pfennige. Da ich ein halbes Jahr lang das Buch nicht einmal durchblätterte, bereute ich nicht meine Ausgabe, in der Unwissenheit, ob der Roman langweilig oder interessant wäre. Ich glaubte Niels Lyhne

1. Giraudoux shared the literary editorship with Franz Toussaint. For an account of their brief but exciting career with the *Matin*, see F. Toussaint, *Sentiments distingués* (Laffont, 1945).

2. * *sic.* The incorrect German has not been remedied, beyond this indication. Doubtless in some cases the difficulty is one of reading the handwriting properly. Questionable syntax has been passed over entirely. The numerous cross-outs, corrections, additions in the ms have been respected, but not reproduced as such.

3. Giraudoux after studying with Charles Andler at the École Normale, received a fellowship to Germany. In June, 1905, he took up residence in Munich for a year. Aside from the present document, *Siegfried et le Limousin* (Grasset, 1922) offers glimpses of his pleasant carefree student life there.

4. Giraudoux never tired of the congenial atmosphere of cafés. As an habitué of Vachette, he figures in Antoine Alabat, *Trente ans du quartier latin* (Malfère, 1930) All those who record their souvenirs of Giraudoux recall his presence at comradely reunions in various cafés and restaurants.

5. Considered by many as Jacobsen's masterpiece, it has been widely read and translated since its publication in 1880. Ibsen went so far as to declare it the greatest book of the century.

6. Giraudoux's faulty German and somewhat quaint diction do not obscure gifts as a writer. Note the clever turn to this sentence.

wäre eine Frau, oder höchstens ein Mädchen [1]; der Namen * schien mir etwas ausgesucht. Er * passte doch einem süssen Wesen, der die Himbeerblumen nicht von den Dornen unterscheidet, und von einem Jüngling geliebt wird, dessen Brauen schwarz und Haare roth sind. Um die Zeit hatte ich auch Thoma [2] kennen gelernt, und es war mir lieber mit einem übermütigen, lustigen Gesellen zu verkehren als tiefe Anschauungen über Welt und Liebe aus einer dänischen Quelle zu holen. Die Deutschen hatten mich übrigens mit der Sentimentalität und mit dem Gemüt entzweit. Ich hatte ihre Gemütsuppe satt gegessen. Ich gehöre nicht zu den Leuten, die alle Angelegenheiten des Lebens mit derselben Würze anmachen, und ich konnte unmöglich die Gemütlichkeit um mein Herz und Leben wachsen lassen, wie ein zu wohlriechendes Kraut. Es gibt Augenblicke, sogar Stunden wo mich das Gemütliche absolut nicht befriedigt; einem Deutschen der seine Frau krumm und tot schlägt, bleibt es immer dabei gemütlich, weil er betrunken ist, und ist ein besoffener Mensch nicht gemütlich, wozu gehört doch das Gemüt, weil er deutsche Klage heraus winselt. die so gemütlich klingen, und mit Beinen und Füssen gestikuliert, wie ein gemütlicher Hanswurst [3]. Ich fürchtete also einen gemütlichen Neils Lyhne und es war mir nicht zu Mute, den guten französischen, schäumenden Zorn in der Gemütlichkeit zu verehren, wie ein * Apfelwein in einem Schlafzimmer. Ich gebe nicht zu, bewahre, dass der Gemütlichkeit ewig gedämpfter Lachenschall, fügsame Gedanken, faule Gebärden auf das niedrige meiner gedachten Augen jedem bekömmlich ist. Die Gemütlichkeit, Kinder, ist die Rauchtstube des Herzens [4]. Ich mag aber das Rauchen net, höchstens will die Cigarette mich... [5] die man des Meeres * entlang, während eines Spazierganges rauchen kann, und die man nicht braucht aus dem Mund abzunehmen *, um einen

1. Irony ?

2. Ludwig Thoma, the author of *Agricola*, *Andreas Vöst*, *Der Wittiber*, seems indeed the exact opposite of Jacobsen. The gayety of his « Lausbubegeschichte », tales of peasant life, contrasts markedly with Jacobsen's Weltschmerz.

3. The commentary we find here on German sentimentality and *Gemütlichkeit* is the first specimen of Giraudoux's brilliant and facetious approach to the German character. In several later works, notably *Siegfried et le Limousin*, he will bring all the fires of his exquisite irony to play upon a people for whom his profound affection could not blind to their faults. For discussions of this subject, see *Giraudoux et l'Allemagne*, an unpublished *mémoire* presented at the Sorbonne by Mlle. Ethivenaux ; and « Jean Giraudoux's Case against Germany », *French Review*, May, 1944, by the present author.

4. Giraudoux's penchant towards aphorisms reveals itself already. « On ne retrouve pas deux fois son empreinte dans le bonheur » *Juliette au pays des hommes* (Grasset, 1949 p. 12). « Un nœud finit toujours par se défaire du simple dégoût d'être un nœud. » (*Siegfried et le Limousin*, p. 70), etc., etc.

5. Blank space in ms.

Witz zu machen, Und, solange ich in Deutschland blieb, wurde mir jeder Romantischer * Roman zur * Ekel [1]. Ich zählte Niels Lyhne zu diesen.

Eines Morgens, nach meiner Rückkehr, da ich sorgenlos und unbeschäftigt in einer Laube grübelte und schlummerte, überwältigte ein Gelüsten mich vollkommen, die Sehnsucht nach einem süssen, honigriechenden Idyllgedicht, wie machmal eine plötzliche * Duft und Parfum einen überkommt. Ich erwachte und griff nach dem ersten Buch, das auf dem Blechtisch lag, stützte mich mit dem Ellenbogen auf, und las. Es war eben dem Niels Lyhne zugefallen, mich aus dieser grundlosen Traurigkeit emporzuheben, und es gelang auch ihm keineswegs. Ich las, und gähnte, und machte das Buch beiseite. Es war mir aber nicht bewusst, ob das Buch mir fiel * oder mich übel stimmte. Da kam der Abend, mit langen auf dem Himmel plötzlich aufschiessenden rötlichen Streifen, eine Bö fiel ohne Tropfen und ohne Ras nieder. Bald wurde das Laub durschgebohrt, und der Regen tropfte auf meine Augen herab, fliess * in meinen Mund mit gesalztem Gesmack * zusammen, wie Thränen von einer Geliebten, auf deren Schoss ihr Kopf ruht, und sie thränt — wie es regnete, ohne Grund und ohne Eile [2]. Einige Wochen später, besuchte ich in Copenhagen den Fischmarkt, und plötzlich fiel mir der Name einer Strasse ein, auf dem das Haus der von Niels geliebten Witwe stand [3]. Ich machte mich auf die Jagd, und es gelang mir, nach wiederholten Fragen und allerlei Bemutung *, den blauen Zettel an der Ecke einer schönen Anlage angenagelt zu sehen. Es war eine breite, von stilvollen Gebäuden umgebene Chausse. Es war mir sonderlich zu Mute, es schien mir ich besuchte ein Haus wo ein Vetter längst und weit von Anverwandten gestorben ist : durch dieses eisenbeschlagene Holzthor ging der Trauerzug zum Friedhof hinaus, er bog an diesem Laden ab, und verlor sich, ohne Gesang und ohne Wedelklirren, in diese Kürschnergasse hinein. Hier sollte das Haus sein, es war in der That ein vierekiges, mit Erker versehenes Schloss ; mit

1. This harsh statement cannot be considered a general condemnation, for Giraudoux endorsed and took as his own the fundamentals of the German romantic novel. Moreover, it is inexact. The *Gemütlichkeit* which Giraudoux finds so distasteful is much more characteristic of German realism than romanticism.

2. A passage like this (from the beginning of the paragraph) is highly reminiscent of Jacobsen. It seems as if in merely speaking of him, Giraudoux involuntarily assumed his accent. The heavy atmosphere of languor tinged with voluptuousness, the mannered expression are very close to the Dane. Jacobsen could well have made the comparison of the rain drops to tears, a mixture here of sentimental extravagance and irony. The harmonious curve of the end of the sentence is also typical of his fine writing.

3. Madame Boye.

Epheu geschlierten Fenstergiebeln ; im Epheu spielten übermütige Finken herum, liebkosten sich, dann schlugen sich die Männchen tot, und Feder flogen, wie ein Sommerschnee [1]. Ein Mädel ging an mir vorbei, von einem Knaben begleitet, der sie anstoss * und mich mit Augenwink bezeichnete, da ich mein Bedeker * fleissig las. Ohne dass ich gegen diesen thörigen Einfall mich wehren konnte, hatte ich den Griff der Klinge hinabgezogen und war jetzt für das Haus, kein Fremder mehr. Ich wartete mit Geduld, wie die Ritter auf das Getrosse der Wächtern und der Geliebten, ohne Schmachten und Heftigkeit warten sollten. Am Abend, konnte ich nicht heimkehren, da ein fürchterliches Gewitter mich in einer Schenke des Hafens zurückhielt. Ich sass an einem dreikantigen, schmutzigen Tisch, deren * abgebrochene Füsse mit Wischlappen * gebunden waren, wie, in einem Krankhaus * die Stümpfe der Beinen * mit Watte oder Binden vor die * Luft bewahrt sind. Die Luft war in der That eine schlechte. Es roch nach Rauch und nach Russ, und nicht nach Tabak, obwohl die Matrossen, die neben mich * tranken, Karten spielten, und fluchten, wenn einer zur richtigen Zeit mit einem Vier Herzen gestartet * hatte, oder aus Versehen ein Pick Vier geworfen hatte, langen Pfeifen vor die Brust hielten, die Sie nicht aus dem Mund ablegten [2]. Der eine, der mehrmals angerufen war, hiess Niels. Ein schmächtiger, mit listigen Mundrunzeln und Stirnfalten [3] Bursche war es, der den Hut immer über den Kopf herabzuziehen versuchte, als ob er sich vor dem lichten Tag fürchtete. Draussen konnte man beinahe die Schiffe, die am Quai lagen, nicht sehen, so stürmisch war der Wind, so dicht die Tropfen. Die Mäste erinnerten sich an die Hagel und Stürme ihre Wälder [4], und benahmen sich als echte Fichten, indem Sie pfiffen, sich zu mir herüber neigten, und die Seilen und Talkwerk wie Blätter und Zweige, von sich hinabworfen *. Ein junger Bursche mit verwüstetem Gesicht erhob sich, stellte sich als Ostseesänger vor, setzte sich wieder nieder, stützte sich auf den Tisch und sang. Zuerst leise, ganz leise, [5] so dass das Quartett, das Kartenspalte aus Höflichkeit vor dem Sänger und vor den Zuhörern schwieg ; es spielte weiter, mit grossen Gebärden,

1. This whole description of the street in Copenhagen reminds one of the eye-witness type of description which gives Jacobsen's fiction a strong sense of reality.
2. The long involved Germanic sentence will not be forgotten by the time of *Provinciales*.
3. Apparently some verbal expression missing.
4. Precious conceit harking back to Jacobsen, and yet anticipating the Giraldician manner.
5. The evocation which commences here illustrates the type of impressionistic writing associated with Jacobsen.

drohend mit dem Arm, baumelnd mit dem Kopf, ein grobes Wort entsprang auf einmal, ein Schimpfwort flog aus Versehen fort, dann wurde die Stille noch stiller. Der Regen begleitete die knirschende Stimme, die sich aus der Kehle durch die Halsbänder in die Luft hinaus zwang, wie ein Seefish, der in einen Fluss hineinschwimmen will, und dem es nicht bewusst ist, dass hier Salz ist, und da Quellensaft. Der Regen schlug auf die Scheiben in beeilendem Tempo während die Stimme schlummerte, und bald gingen sie beide nebeneinander, mit verschiedenem Schritt, und es war in meinem Gemüt recht ungemütlich, wie in einem zweispännigen Wagen, vor dem das eine Pferde Galopp, und das andere Gang läuft [1]. Man wäre Seekrank geworden, wenn man in Zwischenpausen das Meer nicht gehört hätte, das rauschte, rasselte, und dann plötzlich einförmig rollte wie ein Karren, der in einem Weg das gute Geleise gefunden hat. Das Lied sprach Liebe, von Trunk und Prunk. So reimte es. Ich schlief ein. Dann, lag ich auf dem Rasen, in einem duftigen, von Fliedergesträuchern umgebenen Garten, am Himmel ziehen einige Wolken vorüber, und eine sah einem Weib ähnlich aus. Die Busen bewegten sich sehr schnell auf und nieder, als pochten sie nicht nach der Lungenbewegung, sondern Taktmässig mit dem Herzklopfen. Das Auge war himmelblau ; der Wind blies die lange weisse Schleppe nach vorn hin, und that schön mit den schönen Beinen, die an Ihnen aufgedrückte Leinwand hervorhob. Plötzlich, von himmelblauen Augen fiel wie eine Thräne zu mir herab, es regnete. Ich fuhr mit der Hand übers Haar and pflückte eine grüne Raube *, die sich ausdehnte, und dann sich in die Länge hob, und dann, wie die Cloporte Kellewürmer sich einrollte. Eine Raube * auf dem Land ist immer was schönes ; das Mädchen steht auf, und kreischt. »

The *Matin* of December 28, 1908, carried a curiously harrowing tale called *L'Ombre sur les Joues*. Under the signature of Jean Cordelier [2] the budding author Jean Giraudoux recounts a story about a young man, Niels Jacobsen, who interrupts his travels

1. Similar allusion may be observed in *Provinciales :* Mon père n'était pas plus habile ; en vain, prenant mon poignet, il essayait d'en régler le pouls sur le battement robuste et sain de son remontoir : les deux mouvements luttaient de front une minute, mais mon sang prenait vite le galop et la montre, dépassée et lasse, continuait les heures au pas. (*De ma fenêtre*, p. 10).

2. The inspiration for the name Cordelier presumably comes from the former convent of Cordeliers, later the studio of David, then the Dupuytren museum. Paul Morand lived next door. The group of friends meeting there called themselves the Cordeliers. Later, when Giraudoux had become famous as a dramatist, there were always seats reserved for them at the Athénée. See Paul Morand, *Giraudoux* (Geneva : La Palatine, 1948), note to p. 54. Oral testimony furnished by M. André Doderet, one of the « Cordeliers ».

because the letters from his fiancée have mysteriously stopped coming, and hurries to his home in Reickiavik, Iceland. His relatives and friends refuse to give him any information. He can only assume that she has married someone else. After a year of waiting, he renounces all hope and marries his cousin Gerta Grubbe. A Swedish doctor, Axel, whom Niels had known at the University of Copenhagen, visits the young couple, and together they take a trip inland. The doctor's medical interests prompt them to include in their itinerary some model hospitals where they are invited to inspect the leprosy wards. There they are offered the depressing spectacle of victims in all stages of the malady. When they enter the women's quarters, the patients turn their backs so as to hide their disfigurement. On the point of following his friends from the room, Niels suddenly stops, struck with a horrible thought. Is not the one on the right, Maria, his former sweetheart ? He calls out her name. The women all shudder visibly, but no one replies. Axel returns to find his friend. Hurry, Niels, he calls, your wife is waiting. Then the form which resembles Maria slumps and shakes with a convulsive sob. Niels, as if in a daze, lets himself be led out. As soon as he arrives home he falls ill. For six months he lies motionless and silent, his eyes growing larger and more fixed every day. Towards autumn he dies.

Before the revelation of Giraudoux's notebook, this early narrative was quite puzzling. While its authorship could not be questioned [1], it seemed out of line with Giraudoux's other works. The association with Jacobsen solves the enigma. His example explains why Giraudoux sets his fiction against a Danish background. In choosing Iceland, he has merely substituted the colony for the mother country, not an unfelicitous alteration, incidentally, for the isolation and the desolate nature which one attributes to this remote northern land echo the silent despair enshrouding the characters. His example may explain also the atmosphere of morbidness and grim irony which Giraudoux creates here. The sunny optimist, whose world is typically a light and glittering reflection of the real one, seems distinctly out of his element [2]. Jacobsen, however, so keenly aware of

1. For example, we can discover a figure of speech which will be used in a later works : « Niels, en le prononçant de sa voix passionnée était aussi coupable que celui qui ouvre sur la mer la porte de la cage où se trouvent des oiseaux aveugles. *L'École des Indifférents* (Grasset, 1911), p. 119.

2. Yet the subject of leprosy lingered for years in Giraudoux's mind. Among his papers there are notes for a film dealing with lepers. Some of them were written on paper with the letter head of the Turkish Commission to which Giraudoux was attached during the early twenties. There is also a carbon copy of an outline which appears to be an enlargement of these notes, entitled *Le Mal de la Terre*.

the mutual responsiveness of soul and nature, characteristically invokes a nature sympathetic to the melancholy mood of his characters. One might say even that with him the translation of states of being into nature description takes the place of action.

The fact that Jacobsen, like Maria in the Giraudoux story, was afflicted with an incurable malady accounts in a large measure for the sense of doom and futility of life which permeates his work. His characters plod wearily through a burdensome and pointless existence. They travel, as did Jacobsen himself, seeking by means of constant displacement surcease from their fundamental anguish. By presenting his hero returning from a voyage, Giraudoux attaches him to his prototype Niels Lyhne. The leprosy of which Maria is dying is not so dreadful as the moral leprosy which seizes the character of these two men. In Maria Grubbe, too, we witness the slow ravages of an interior malady, the decomposition of a personality. None of these people can find a valid reason for remaining in life. Even love is an illusion. A trace of the cynicism which marks Jacobsen's attitude towards love can be seen in Giraudoux's Niels :

Mais les désespoirs dont l'amour est la cause nous ramène infailliblement à l'amour. Niels n'était plus capable de résister à une affection. Sa cousine, Gerta Grubbe, vint passer les vacances d'été à Reikiavik ; son sourire, ses gestes graves, sa voix dévouée et lasse lui rappelaient les rires et l'engouement de Maria comme un écho discret et compatissant. Elle lui devint trop chère pour qu'il consentît à s'en séparer, et on les maria au printemps.

He, in company with Maria Grubbe and Niels Lyhne, can be soon comforted in a passion they thought eternal.

Giraudoux's piece is of course too short, his characters too sketchy, to sustain an extended parallel with Jacobsen's novels. However, from internal evidence alone, one could conclude that it was written while Giraudoux's enthusiasm for the Danish author was still very powerful, even if the evidence of the names did not indicate that it is a deliberate imitation. The name Giraudoux chose for his hero combines Jacobsen's family name with the given name of his own hero. Maria, the fiancée, bears the given name of the heroine of Jacobsen's other novel, whereas the wife bears her last name, Grubbe. It is a case of direct and undisguised appropriation, and a rather delightful hommage to the Danish master.

Giraudoux's collection of provincial sketches, which Grasset published in 1909 under the title *Provinciales*, introduced to the

public a remarkable stylist. He captivated particularly by the exquisite poetry and whimsy through which he evoked village life and rural countryside. A perusal of the descriptions in this volume in the light of Jacobsen's artistic impressionism indicates that Giraudoux, in establishing his manner, may owe more to literary inspiration than is generally supposed.

One is struck immediately by the fact that the characteristic beginning for Giraudoux : « C'est » or « C'était... » is also with Jacobsen a favorite means of introducing a description. I quote a passage from Jacobsen :

C'était dans l'après-midi. Un vent inégal et fort soufflait à travers les rues de la ville, faisant tourbillonner des nuages de copeaux de bois, de brins de paille et de poussière. Il arrachait des tuiles, refoulait la fumée dans les cheminées et dérangeait les enseignes des magasins. Il lançait très haut dans l'air, en courbes sombres, les longues draperies bleu-foncé des teinturiers, les déployait violemment en ondulations noires et les enroulait ensuite autour des bâtons qui ployaient. La roue des tourneurs se balançait en avant, en arrière ; les enseignes des fourreurs faisaient danser les queues des peaux ; et le splendide soleil de verre des vitriers tournait avec des clignotements inquiets [1].

Space does not permit extensive quotations and parallel passages are, moreover, inadequate to show fully the affinity in descriptive techniques, which is diffuse and in no sense plagiarism. But it may be useful to set a few examples directly before the eyes. Giraudoux, too, likes to describe the beginnings of a summer storm. With both authors, the device of whimsical personification is to be noticed. The wind behaves like a wilful and destructive imp :

Les orages vinrent, en effet, battant à grand fracas les portes des étables. Ils brisèrent même, chez nous, une cheminée... qui fuma encore, une fois tombée [2].

Puis, claquant la porte, le vent s'engouffre, éteignant et bousculant le soleil, le soufflant sur la chaux des murs, enflant la chambre qui s'arrondit, balançant les fleurs dans les vases [3].

Le bourrelet de nuages qui ouatait l'horizon se soulevait par endroits, et mille courants d'air traversaient le bourg, ici une brise acide qui pénétrait dans les blouses par les collets ouverts, les tordait comme des jupons au séchoir et retombait en poussière

1. *Maria Grubbe* (Leroux, 1920), p. 49.
2. *Provinciales* (Grasset, 1922), p. 18.
3. *Ibid.*, p. 45.

sur le sol, là-bas un petit vent inconséquent qui effleurait à peine les cheveux et renversait dix mètres plus loin les planches [1].

The impression of summer heat, which is so frequent in the pages of *Provinciales*, is felt just as strongly in some of Jacobsen's descriptions :

Malgré le vent, une chaleur suffocante régnait : il soufflait de la chaleur. Dans les maisons les gens haletaient ; seules les mouches bourdonnaient vivement dans un air de feu [2].

And Giraudoux :

Les murs, les murs s'étendent, et emmagasinent de la chaleur pour l'hiver ; les mouches voltigent sans crainte autour des toiles d'araignées... [3]

Poetic fancy animates a summer landscape :

C'était l'été, au beau milieu du jour ; dans un coin de la haie. En face se dressait un vieux chêne, dont on pouvait bien dire que le tronc se tordait de désespoir à cause du manque d'harmonie entre ses feuilles tendres et jaunes et ses solides branches noires et noueuses, rappelant l'ébauche d'arabesques gothiques. Derrière le chêne s'étendaient de luxuriants bosquets de coudriers au feuillage sombre et terne, dissimulant branches et troncs. Deux érables sveltes et riants, aux petites feuilles finement dentelées, aux pétioles rouges et aux grappes de fruits verts, lentement balancées, s'élançaient du buisson. Derrière les érables venait la forêt, pente uniformément ronde où les oiseaux sautillaient, comme des elfes dansant sur une colline. Voilà ce qu'on pouvait voir en passant par le sentier extérieur à la haie [4].

Everything comes to life, as the poet's eye wanders from one object to another, lending whimsical significance and interpretation to what he sees. Giraudoux's vision, made acute by a sip of absinthe, records this :

La terre trépidait, et l'on devinait qu'elle était ronde, car, avant d'en distinguer les murs, on apercevait les cheminées des maisons. Un arbre poussa tout à coup à côté de ma table, me meurtrissant le bras, et, soudain, comme je ne les avais jamais vus, tous les arbres se dressèrent dans la campagne et avancèrent vers nous ; les peupliers, par escouades de trois, qu'on ne devait pas séparer, même sur les navires ; des chapelets d'aulnes au pied desquels serpentait un ruisseau d'ombre presque tari ; un

1. *Ibid.*, p. 123.
2. *Maria Grubbe*, p. 49.
3. *Provinciales*, p. 15.
4. *Mogens* (Brussels : La Sixaine, 1924), p. 9.

pin parasol, qui abaissait ses branches comme un marchepied et d'où l'ombre descendait, noblement ; puis les acacias que la foudre épargne, car chaque feuille a son paratonnerre. Puis la Forêt, laissant les clairières comme traces de ses pas [1].

Whole passages from *Mogens* could be inserted in *Provinciales*, so close their inspiration seems. What could be more « Giralducian » than the following pretty and delicately spoofing conceits with which Jacobsen closes his description of the summer shower :

Les liserons emplissaient leurs calices jusqu'au bord, trinquaient entre eux, et versaient l'eau sur la tête des orties. De gros limaçons noirs apparurent et regardèrent le ciel avec reconnaissance [2].

Jacobsen's invention stopped far short of the dazzling metaphorical fireworks which mark *Provinciales*, but his relationship, if only that of a timid precursor, is none the less quite real. One may surmize the deep impression his artistic prose made upon Giraudoux, for the latter had not forgotten it when he turned to creative writing himself.

Aside from the similarity in word painting, one may feel in *Provinciales* occasional touches of melancholy languor which recall Jacobsen. Allusions to the vague illness of the child, to death and to suicide, are somber patches in these pretty landscapes. But in Giraudoux's second work, *L'École des Indifférents*, the atmosphere comes closest to Jacobsen. Here Giraudoux executes three psychological portraits : Jacques l'égoïste, le faible Bernard, Don Manuel le paresseux, cousins only once removed from the futile and sentimental young men Jacobsen presents in Niels Lyhne and Mogens. Around them all floats the same air of sad disillusionment and *fin de siècle* decadence. Incapable of spontaneous action, they devote their days to sterile introspection and self-analysis. « Bernard regardait à la loupe ses actes et ses gestes les plus indifférents [3]. » Somehow their sentiments are blunted without being used, and they meet all situations with apathy. Of Bernard, « chacun de vos sentiments contient, pour le ronger, un ver. Vous êtes de la race des sombres... Toute chose vous montre d'elle-même son néant [4]. » Of Niels Lyhne :

1. *Provinciales*, p. 88.
2. *Mogens*, p. 12.
3. *L'École des Indifférents*, p. 149.
4. *Ibid.*, p. 166.

Il était fatigué de lui-même, fatigué de ses pensées stériles et de ses rêves... La vie, un poème ?... pas quand on passait son temps à rêver l'existence au lieu de la vivre... Que cela était donc vide, vide, vide !... Toujours poursuivre son moi, en tournant dans un cercle où il suivait avec soin les traces de ses propres pas ; feindre de se jeter dans le courant et rester tranquillement assis dans l'attitude d'un pêcheur à la ligne, pour ramener son moi sous quelque bizarre travestissement ! Ah ! si la vie pouvait s'emparer de lui !... la vie, l'amour, la passion... s'il pouvait ne plus rêver l'existence, mais la subir ! [1]

Human ties cannot bind them to any happiness : both friendship and love are vain. Jacques is astounded to find how indifferent he is to the death of André Bovy, who tried pathetically to gain his friendship. Jacobsen and Giraudoux both depict the cruelty and ultimate disillusionment of boyhood and adolescent friendships. Love affairs leave no lasting impression. Jacques' rupture with Dolly is evidence of the same heartlessness which can be observed in Mogens, who dismisses his friends so cruelly. Indifferent to the pain they give others, they suffer nothing when they in their turn are repulsed. Niels Lyhne accepts without protest his dismissal from Mme Boye and from Eric's wife. The moral decadence is accentuated in these characters by the frequent recurrence of the theme of tuberculosis. The child André Bovy and Mme de Sainte Sombre in « Jacques l'Egoïste », Edel in *Niels Lyhne*, all waste away, adding their wistful bit to the general gloom.

After *L'École des Indifférents*, it is rare to detect any persistence of this atmosphere we call decadent. And Giraudoux's style will evolve further and further away from the artistic impressionism which seems so close to Jacobsen [2]. Episodic as we must conclude the influence of Jacobsen to be, it is to be reckoned with among those which oriented Giraudoux's first writings.

L. Lesage.

1. *Niels Lyhne* (Stock, 1928), p. 96.

2. The evolution of Giraudoux's style offers an interesting, but quite subtle subject for study. The frequent statement that his style always remained the same is only broadly true. While certain devices are to be encountered in his last work as in his first, there is nevertheless a distinct evolution, principally in the direction of soberness.

« LES IMMÉMORIAUX » DE VICTOR SEGALEN ET LEURS SOURCES ANGLAISES

L'œuvre de Segalen est toute entière le produit de ses voyages. Des Mers du Sud, il a rapporté l'un de ses meilleurs ouvrages : *Les Immémoriaux*. Ce livre est d'abord le fruit des observations que l'auteur a pu recueillir sur place. Si nous en croyons les dates du manuscrit (Tahiti : 7-8 août 1904 ; Toulon : 29 septembre-4 octobre 1905 ; Brest : 22-25 mars 1906) l'ouvrage aurait été commencé sur les lieux mêmes. Nous savons que l'écrivain a tout mis en œuvre pour recueillir une ample documentation. Sa curiosité était insatiable. Il a vérifié l'exactitude de son information auprès de missionnaires comme le Père Thomason, et le Père Joseph ; les notes qu'il avait accumulées en vue de la rédaction du roman [1] nous montrent qu'il avait étudié avec soin les courants marins ; il a recopié de sa main le calendrier tahitien ainsi que la généalogie de Pomare. Mais une étude approfondie du texte nous révèle que *Les Immémoriaux* doivent aussi leur couleur locale à des sources écrites. Le manuscrit définitif nous montre clairement que l'auteur attachait la plus grande importance à l'authenticité des plus menus détails. En voici un exemple : « Il n'est pas bon de jongler souvent avec les prodiges comme un enfant *avec les petits cailloux ronds* » (pp. 149-150). Segalen avait d'abord écrit « comme un enfant *avec les petits os* », puis dans une remarque ajoute « mais usent de petits cailloux ronds d'après Ellis (I, 227). Une note marginale enfin précise : « changer mon expression : « un enfant avec les petits os ». Ainsi le témoignage d'Ellis lui apporte un détail véridique. A maintes reprises, l'écrivain renvoie lui-même à sa source, qui lui sert pour ainsi dire de pièce justificative. S'il écrit dans le chapitre intitulé les Hérétiques « d'*interminables* remerciements », il renvoie à Ellis (II, 425) qui a suggéré cet adjectif ; si Terii cite la Bible (p. 136), il met en marge : « Ne pas s'étonner de la facilité avec laquelle Terii apprend à lire : Ellis affirme les progrès rapides des Tahitiens ». Ouvrons le récit naïf du missionnaire anglais, nous trouvons en effet : « ... *multitudes ... have, in the course of twelve months learned to read distinctly in the New Testament large portions...* » (I, 92). S'il écrit *Améné* (pour *Amen*, p. 238), c'est qu'il l'a trouvé dans Ellis (II, 162). S'il met dans la bouche de Noté les paroles : « *Le Seigneur fait bien ce qu'il*

1. Je dois ici exprimer ma reconnaissance à Madame Joly-Segalen, qui m'a permis de consulter les différents manuscrits des *Immémoriaux*.

fait... » c'est qu'il a lu dans Ellis : « *He hath done all things well* » (II, 92).

Qui est donc cet Ellis qui lui a fourni une si abondante documentation ? [1]

Son fils nous a laissé la biographie [2] de ce missionnaire, né en 1794, qui consacra sa vie à répandre sa foi d'abord dans les Mers du Sud (1817-1825) puis à Madagascar ; il mourut en 1872.

Les missionnaires anglais avaient déjà fait paraître, dix ans plus tôt, un récit anonyme intitulé *The Night of Toil* [3] que Segalen semble avoir connu, comme nous le montrent les rapprochements suivants :

Le grand-prêtre, d'un coup d'ongle, fit sauter, de chacun des orbites, les yeux, qu'il sépara sur deux feuilles... Il tendit l'autre (œil) à Pomaré... l'arii, ouvrant la bouche feignit d'avaler les yeux... (65)

Before he was offered up to the god, the priest scooped out one of his eyes, and placing the eye in a leaf, offered it to the king, who opened his mouth, as if he were going to eat it, and then returned it to the priest. (75)

Le grand-prêtre... disait à voix haute... les maux inconnus, les fièvres nouvelles, les discordes et les poisons n'étaient que sortilèges vomis sur l'île heureuse par ces nouveaux venus... et par les dieux qu'ils avaient apportés ! (20-22)

... for they (the natives) were enraged with the missionaries, on account of the number of diseases in island, and declared they had all been sent by the God of England. (177)

La préparation du *ava* lui a peut-être été suggérée par un passage du même livre ; on peut voir ici comment Segalen compose à partir des données de son prédécesseur :

Une fille, au milieu du cercle écorçait à pleines dents la racine au jus vénérable, puis, sans y mêler de salive, la mâchait longuement. Sur la pulpe broyée... elle versait un peu d'eau... A l'entour les tané buvaient... (76)

You will inquire what ava was : it was the root of a shrub. This was the way in which it was prepared. It was first chewed, they mixed with water, stirred, and strained through a sieve, and then it was fit for drinking. (47)

1. Ellis, William, *Polynesian Researches, during a Residence of nearly eight Years in the Society and Sandwich Islands.* A new edition, enlarged and improved, London, 1853. 4 vol. in-8°.

2. Voir *Life of William Ellis,* by his son John Fimeo Ellis, London, 1873.

3. *The Night of Toil or a familiar Account of the Labours of the first Missionaries in the South Sea Islands.* Second edition, London, 1844. In-8°, 468 pp.

Pomaré le jeune parut, porté sur les épaules de robustes serviteurs, qui, se relayant sous le noble fardeau, couraient sans trêve. Son épouse avançait de même... (47)

On the beach the king and the queen of Tahiti were waiting. They were both riding on men's shoulders... (14)

Haamanihi n'ignorait point les merveilleux effets qu'on pouvait attendre de ce ava, plus rude et plus âcre que tous les avas maori et il supplia pour en obtenir encore.

« J'ai besoin de courage ! » affirmait-il, de beaucoup de courage ; j'ai deux hommes à tuer pour le sacrifice de cette nuit. (51)

Before the ship left, Mane mane was one day observed to drink more wine than usual. The reason was he was going to kill a man, and wanted wine to keep up his courage, which showed that he felt it a horrible work. » (38)

Car jadis (Haamanihi) avait possédé la terre haute de Raiatéa, d'où chassé par les jaloux et les querelleurs, il s'était réfugié... (36)

Mane-mane then said he wanted the captain to help him to conquer another island (of Raiatea) which had once belonged to him... (29)

C'était l'aïeul de Pomaré. Il s'arrêta sur les plus bas degrés et rendit hommage à son jeune descendant. — L'autre considérait sans répondre, avec indifférence, le vieillard débile. Car l'enfant en naissant, « disent les Récits », devient le Chef de son vrai père et le père de ses ancêtres. (62).

... For you know it is the custom in most countries for the son not to reign till his father is dead. But this was not the custom in Tahiti. As soon as a king had a son, the baby became king, unless his father chose to kill him as soon as he was born. The father from that time showed respect to his own son, as a king. (25, 26)

Eha ! pas un clou. Le chef des étrangers repoussa les offrandes, en disant : « Ce jour est le jour ' du seigneur '. On ne doit pas le profaner par l'échange de présents. » (37)

The natives brought a quantity of hogs and fruit with them, which they wished to sell to the ship's company for knives and other things ; but no one would buy them, because it was Sunday. The missionaries tried to make the natives understand that it was the day of their God, who did not allow them to sell and buy upon it. (p. 9)

Le passage suivant enfin semble bien avoir été suggéré par le même livre :

Ensuite, Haamanihi s'efforça d'obtenir un mousquet. Le chef blême refusa. (38).	Mane-mane... asked him (the captain) for a gun. The captain said he had none to spare. (11)

Les noms propres eux-mêmes sont authentiques. Soit qu'il s'agisse des noms indigènes, comme *Tino*, que nous trouvons dans *The Night of Toil* : « On one occasion, a man called *Tino*, who had formerly pretended to be a prophet... (p. 266) [1]. Le missionnaire *Noté*, c'était Monsieur Nott, que les indigènes appelaient *Noti*, d'après Ellis (II, 28) et que Segalen a soin de transposer en français Noté, de même qu'avec plus de liberté il transpose *Haamanemane* en *Haamanihi*.

Mais sa source principale est sans aucun doute la Relation d'Ellis comme le montrent les rapprochements suivants :

La mort de Cook.

... le peuple l'avait [Tuti, c'est-à-dire Cook] adoré comme un atua durant deux lunaisons, et puis, aux premiers jours de la troisième, dépecé avec respect afin de vénérer ses os. (p. 13)	His bones were separated — the flesh was scraped off and burnt, as was the practice in regard to our own chiefs when they died. We thought he was the god Rono, worshipped him as such, and, after his death, reverenced his bones. » (Ellis, IV, 132, 133).

Les maladies inconnues.

Des gens maigrissaient ainsi que des vieillards, puis, les yeux brillants, la peau visqueuse, le souffle coupé de hoquets douloureux, mouraient en haletant... Les os cassaient dans les moignons, en petits morceaux. Malgré leurs mains perdues, leurs pieds ébréchés, leurs orbites ouvertes ; leurs faces dépouillées de lèvres et de nez,	The state of the people was at this time most affecting. Diseases, introduced by Europeans, were spreading, unmitigated, their destructive ravages, and some members of almost every family were languishing under the influence of foreign maladies, or dying in the midst of their days. The survivors, jealous of the Missionnaries, viewed them as the murderers

1. *Tupaia* lui a été fourni par Paul Huguenin, « un homme de *Raiatéa, Tupaia*... (p. 64). (*Riatéa la Sacrée*, Neuchâtel, 1902).

les misérables agitaient encore, durant de nombreuses saisons, parmi les hommes vivants, leurs charognes putréfiées et qui ne voulaient pas tout à fait mourir... Le remède échappait au pouvoir des sorciers, au pouvoir des prêtres, au pouvoir de Oro : cela venait de dieux inconnus. (pp. 18-19)

of their countrymen, under the supposition that these multiplied evils were brought upon them by the influence of the foreigners with their God. (Ellis, II, 65)

In the midst of this delightful state of things, the stations were visited with a distressing epidemic, which spread through the whole group of islands, and proved fatal to many people. It was a kind of influenza, affecting the lungs and throat : many attacked with it lost their voice[1]. (Ellis, III, 35)

Il a retenu des expressions étranges :

Le grand Arii ne veut pas quitter ses demeures *semblables aux Nuages*, et *voler* sur l'*Arc-en-ciel*, jusqu'à la pirogue étrangère. Ainsi l'ordonne le *Tonnerre de sa voix*. (48)

His houses were called the *aorai*, the clouds of heaven ; *anuanua*, the rainbow, was the name of the canoe in whieh he voyaged ; his voice was called thunder ; ... instead of speaking of his travelling from one place to another, they always used the word *mahuta*, which signifies to fly. (Ellis, III, 113, 114)

Aussi bien que des détails réalistes :

Beaucoup de ces gens, mutilés par les voraces atua-requins, balançaient gauchement des moignons sanieux (59).

Many of their relatives of countrymen had been devoured by sharks ; a limb or large portion of the fleshy part of the body of others, had been destroyed by these voracious fish. (Ellis, II, 435)

... car l'étranger, se hasardant pour la première fois au langage tahiti... (107)

First preaching in the native language... (Ellis, II, 49)

L'homme au nouveau-parler... commença de discourir

... Mr Nott was reading the first portions of the gospel of

1. Segalen renvoie aussi au récit de l'épidémie qui suivit le passage de Vancouver en 1790 ; il la peint « almost as fatal as the plague » (Ellis, I, 106). La Relation *Night of Toil* signale également ce fléau et les os qui cassent(177).

aux gens du rivage Atahuru :

« Le dieu a tant aimé les hommes qu'il donna son fils unique afin que ceux qui se confient en lui ne meurent point, mais qu'ils vivent toujours et toujours. » (107)

St John to a number of the natives. When he has finished the sixteenth verse of the third chapter,... Mr Nott read again the verse : « God so loved... »[1] (Ellis, II, 187)

Sacrifice de la messe.

Haamanihi ne vit point autre chose que des fruits de uru (arbre à pain) maladroitement rôtis, et dans des vases transparents, qu'ils savaient fragiles, une boisson rouge... semblable pour ses vertus excitantes, au ava piritané. (115-116)

Wheaten bread was an article of diet we did not very often obtain ourselves... From these considerations, we felt no hesitation in using, on this occasion, the wasted or baked bread-fruit... (Ellis, III, 60)

Ellis explique plus bas qu'ils substituaient parfois au vin le jus de cacao. (*Ibid.*, 60)

Terii et Paofai connaissent les « paroles pour le grand départ ». (150). Le nom d'*aveia* pour l'étoile-guide lui a été suggéré par Ellis.

Qu'elle tombe dans la nuit l'étoile Fetia Hoé. C'est ton guide. C'est le mot. C'est ton aveïa : tu marcheras sur elle. (150)

When setting out on a bark, some particular star or constellation was selected as their guide in the night. This they called *Aveia.* (Ellis, III [?])

Il a emprunté même des images, et parfois avec un rare bonheur :

... la pluie drue sur la peau de la mer n'est pas de la vraie pluie : c'est le pleurer de Oro. (155)

Chant tahitien traduit par Ellis :

« Thickly falls the small rain on the face of the sea.

« They are not drops of rain, but they are tears of Oro ». (Ellis, I, 199)

1. On lit, sous un autre nom dans *Night of Toil :* Mr Caver preached from John : « God so loved the world he gave his only begotten son, that whosoever believeth in him should not perish but have everlasting life. » (30).

Sanctification du Sabbat.

	Idée prise à Ellis.
Nul ne se montrait... Personne pour l'accueillir. (174-175)	En 1822, un officier abordant l'île s'étonne : « ... to the great astonishment of all on board, no individual came near the ship, assigning afterwards, as a reason, that it was the Sabbath. » (Ellis, II, 415)
D'ailleurs voici que le soleil montait. Il fallait se rendre au faré-de-prières. (178)	The Missionnaries were accustumed to meet for prayer at sunrise, on the morning of the Sabbath. (Ellis, II, 205)
On lui apprit que durant le jour du Seigneur, il est interdit de faire usage des mains... (178)	The sacred day was not only distinguished by a total cessation from labour... (Ellis, II, 407)
Mais nous regrettons la nuit de tes pensers d'à présent, et n'aurons point de répit que tu ne sois éclairé enfin. (206)	A flood of light, like the rays of the morning, had broken in upon the intellectual and spiritual night. (Ellis, II, 159)
Meurtre de Haamanihi « auprès de la colline de l'arbre isolé. » (209)	Allusion au meurtre de Haamanemane : « at the foot of the One-tree-Hill », le 3 décembre 1798. (Ellis, II, 36).

Pratique de l'infanticide.

Scrupuleux plus que jamais de toutes les coutumes, de tous les tapu, il avait, avec piété, empoisonné son premier fils dès le ventre de sa mère, si bien que l'épouse Tétua n'avait point survécu aux manœuvres sacramentelles. (211)	About the time that her [the queen of Tahiti] indisposition commenced, she had become the mother of a still-born child ; the sickness that followed, and the fatal termination to which it led were supposed to be the results of a cruel and unnatural practice, that cannot be described, a species of infanticide, often resorted to by females of high rank in the island... (Ellis, II, 72, 73)

Baptême de Pomaré.

Il [Pomaré] vint dire au prêtre Noté : « Vite ! baptise-moi ! » (213)

He [Pomare] requested to be baptized. (Ellis, II, 93)

Donc Pomaré assembla les derniers chefs qui le suivaient encore, fit pêcher une grande tortue, la dépeça, et s'arrogeant la première part, mordit à même, — non sans trembler ni jeter à la dérobée des coups d'œil épieurs vers le maraé voisin. (214)

Scène racontée dans Ellis : ... a present was brought to him of a *turtle*, which had always been held sacred... Pomare told them [his attendants] to... bake it in her own kitchen, and serve it up, without offering it to the idol. (Ellis, II, 93)

Pomaré brûle ensuite les images divines.

« saisit les images divines, le poteau sacré, le poisson, les plumes ; fit allumer un grand brasier ; les y jeta... ». (215)

When he [Pomaré] approached the burning pile, he laid them down on the ground. They were small carved wooden images, rude imitations of human figure ; or shapeless logs of wood... ornamented by red feathers.

... and then one by one threw the idols themselves into the crackling flames. (Ellis, II, 111, 112).

Puis il lança vers l'île Mooréa deux pirogues messagères, dont les vea devaient crier partout : « Battus ! Ils sont battus ! par la Prière toute seule ! » (222)

Before they had time to ask a single question, he exclaimed : « Vanquished ! vanquished ! by prayer alone. » (Ellis, II, 164).

En revanche, dans la saison qui vint, on brûla tout ce qui pouvait se brûler ; on démolit tout ce qui se pouvait démolir. (223)

The temples were demolished, and the gods committed to the flames. (Ellis, II, 169)

Un anglicisme.

... ce jour du baptême annoncé par les *Professeurs de Christianité* comme sublime. (223)

... on the close of 1814... upwards of 200 had given in their names, as *professors of Christianity*. (II, 122).

La « Bonne Parole ou » *Evanélia*... que l'on pouvait, trois lunaisons auparavant, acquérir toute cousue pour dix bambous d'huile de haari... (226)	It was entitled *Te evanelia*. (Ellis, II, 225) All the books hitherto in circulation among the people had been gratuitously distributed ; but... A small quantity of cocoa-nut oil... was therefore demanded for each book, and cheerfully paid by every native... (Ellis, II, 231)
Dans la description du baptême de Pomaré, certaines phrases sont transposées :	
« ... car ce qui se fait sur la terre doit être ratifié dans le ciel du Seigneur. » (232)	Mr Wilson implored the Divine benediction *that what had been done on earth might be ratified in heaven*. (Ellis, III, 19).
« ... ils l'ont dépecé avec respect, afin de vénérer ses os. » (241)	Some of his bones... were considered sacred... and deposited in a heiau (temple). (Ellis, IV, 135).
« Dans mon ventre. Non ! non ! dans ton cœur... » Noté expliqua longuement que les plus nobles parties de l'homme ne sont point les entrailles... (245)	When speaking of mental or moral exercises, they invariably employ terms for which English word « bowels » is perhaps the best translation [1] (II, 422)
La *société mauvaise, appellée société des Arioï a été détruite* dans la deuxième lunaison de l'année mil huit cent seizième après la naissance de Kérito. (276)	During the same year, ... the *infamous Areoi society was destroyed*... (II, 169)
La loi dit, dans sa huitième partie, concernant la Rébellion : ce crime sera puni de mort. (278)	They were executed... for attempting to overturn the government [2]. (III, 141)

1. Ceci est confirmé par *Moer.*, I, 431 (note).
2. Murderers and rebels were to be punished with death (*Night of Toil*, p. 308).

La deuxième partie de la Loi concernant le vol dit : Si un homme vole un cochon, il devra en rendre quatre... pour le volé et... pour le roi. (286)

II *concerning Theft.*
If a man steal one pig, four shall he bring as a recompense... for the owner two, for the king two [1].

Toutefois Segalen ne suivra pas toujours son guide, Ellis. Il reste surpris par exemple du sérieux avec lequel, selon celui-ci, les indigènes observent la loi du mariage (I, 271) et il ajoute que Moerenhout est d'un avis différent. Plus loin, l'écrivain scrupuleux recopie la traduction d'une remarque qui pourra justifier son point de vue : « Il est vrai qu'Ellis ajoute : Malgré ces cérémonies, et formalités, le lien du mariage est le plus fragile et le plus faible parmi eux » (I, 273).

Pour sa description de l'île de Pâques (p. 164), Segalen se réfère d'abord à ses notes personnelles recopiées à Nouméa le 29 avril 1903, puis à Forster, puis à Moerenhout (I, 23) [2] enfin à Cook (II^eme *Voy.*, t. III, p. 57). Il est évident qu'Ellis a passé sous silence le meurtre et le martyre d'un prêtre espagnol (*Paniola*, en Tahitien, p. 254) mais Segalen en a trouvé le récit chez Cook (3^e *Voy.*, II, p. 12). Ce dernier lui a fourni un autre détail. Une fiche porte le texte suivant :

Pahi. « Voilure : Les « pahi » ont deux mâts, attachés par le châssis au pied de la pirogue. La voile est en natte, de forme dite « épaule de mouton » et placée sur un châssis en bois, et ornée au sommet de plumes » (d'après Cook, I^er *Voy.*).

Tel est l'immense travail de documentation réalisé par V. Segalen pour composer ses *Immémoriaux*. Son désir de serrer au plus près le réel, son souci d'être véridique dans les plus petits détails, l'ont amené à recourir à des ouvrages peu connus, qui l'ont frappé par la simplicité du récit.

Son inspiration est donc en partie livresque. Ainsi l'on pourrait appliquer à Ségalen ce que J. Bédier disait de Chateaubriand, que son imagination s'ébranle et s'élance souvent à partir d'un texte déjà fixé par autrui. Toutefois c'est bien au périple océanien que nous devons ce roman qu'on a appelé le « Salammbo des Mers du Sud ».

J. M. Gautier.

1. Thieves were only to be obliged to restore four times the amount of property they have taken (*Night of Toil*, p. 309).
2. *Voyages aux Iles du Grand Océan*, Paris, 1837.

CHRONIQUE

L'Exposition du Livre anglais à la Bibliothèque Nationale. — L'Exposition du Livre anglais, inaugurée à la Bibliothèque nationale le 16 novembre 1951 par T. S. Eliot, devait répondre à l'Exposition « A Thousand Years of French Books » tenue trois ans plus tôt à Londres. Selon le président du Comité d'organisation, Mr. F. C. Francis, conservateur des Imprimés au British Museum, « pareil ensemble de manuscrits à peintures, d'éditions originales et d'autographes d'origine anglaise n'avait encore jamais été exposé ni en Angletrre ni à l'étranger. »

Les richesses ainsi présentées, outre leur valeur propre (le catalogue des 533 objets exposés comprend 270 pages dont 14 d'illustrations ; une des six signatures connues de Shakespeare figure au nº 65 A), ont évidemment été choisies de façon à faire ressortir l'ancienneté et la permanence des liens culturels entre l'Angleterre et la France.

Le premier ouvrage imprimé en langue anglaise, œuvre de W. Caxton, vers 1475, est traduit du français (nº 36). Sans être indifférent à une magnifique collection de manuscrits à peintures, d'éditions originales et d'autographes des XVIe et XVIIe siècles, le public français voit surtout sa curiosité attirée par les nombreux témoignages du prestige que son pays n'a cessé d'exercer, dans les derniers siècles, aux yeux des lettrés britanniques : souvenirs des illustres voyageurs anglais en France : manuscrit autographe des *Travels through France and Italy* de Gray (nº 138), éditions originales du *Sentimental Journey* de Sterne (nº 147), des *Travels with a Donkey in the Cévennes* de Stevenson (nº 251) ; — écrits composés au milieu des paysages français, plus récemment, par des hôtes comme Galsworthy, qui achève à Arcachon le manuscrit (nº 291) de sa *Dark Flower* ; James Joyce, qui rédige à Paris *Ulysses* (brouillon autographe, nº 301) ; comme Lawrence (nº 293), Somerset Maugham (manuscrit autographe, nº 289), Aldous Huxley (nº 304) qui passent dans le Midi une partie de leur vie.

Nous avons encore des témoignages d'amitié d'hommes de lettres — ou de leurs différends : l'*Exposé succinct de la Contestation entre M. Hume et M. Rousseau*, que le philosophe écossais fit imprimer à Paris (éd. orig., n° 149), le manuscrit d'une ode à Baudelaire composée par Swinburne sur une fausse nouvelle de la mort du poète français (n° 247) ; — l'évocation de chefs-d'œuvre anglais qui durent leur naissance aux émotions soulevées par de grands événements politiques ou de grandes figures de notre histoire : une page dactylographiée, avec notes autographes, de la *St Joan* de Bernard Shaw (n° 284) ; un manuscrit de l'*Excursion* ouvert à la page où Wordsworth exprime, par la bouche de son *Solitary*, ce que fut pour lui la Révolution française (n° 181) — cette Révolution qui inspira aussi Carlyle (fragment du manuscrit de la *French Revolution*, n° 212) et Dickens (édition originale d'*A Tale of Two Cities*, n° 218) ; le manuscrit de l'*Ode to Napoleon Buonaparte* de Byron (n° 188) — l'édition originale de l'*Ode on the Proclamation of the French Republic* de Swinburne (n° 249) ; le manuscrit de *France at War* de Kipling (n° 278).

Une lettre de Gibbon à son ami suisse Deyverdun (n° 163) et un exemplaire du *Mémoire justificatif* qu'il rédigea à l'adresse de la Cour de France (n° 165) nous rappellent que de grands écrivains anglais ont possédé notre langue dans ses moindres nuances. Sait-on que le conte voltairien de W. Beckford, *Vathek*, fut d'abord écrit en français, et que le public anglais ne le lut d'abord que dans une traduction « piratée » (n° 172) ?

Bien que cette exposition, par son caractère même, ne puisse montrer qu'une face des relations littéraires franco-anglaises, l'action des lettres anglaises sur la France s'y trouve elle aussi, au moins symboliquement représentée, puisque, parmi les objets d'art qui l'accompagnent, (au nombre desquels figure le portrait du poète Prior, ambassadeur à Paris et négociateur du traité d'Utrecht, n° 484), se trouvent un portrait de Dickens, peint en 1855 par Ary Scheffer lors d'un séjour du romancier à Paris (n° 514), le buste de Bernard Shaw par Rodin (n° 523), et, témoignages du culte de Shakespeare chez nos romantiques, trois tableaux inspirés à Delacroix par *Hamlet* (n^{os} 467 et 468), à Chassériau par *Macbeth* (n° 469).

J. V.

Exposition Rainer Maria Rilke. — La *Revue de Littérature Comparée* fut une des premières revues françaises à attirer l'attention sur le caractère éminemment cosmopolite de la vie et de l'œuvre de Rainer Maria Rilke. Nos lecteurs n'ont pas

oublié sans doute le remarquable article que J. F. Angelloz publia, dans le numéro d'avril-juin 1939, sous le titre : *Un grand esprit européen : Rainer Maria Rilke* [1]. Rien ne peut mieux illustrer cette étude que l'exposition qui fut organisée à la Bibliothèque Jacques Doucet (Bibliothèque Sainte-Geneviève) du 3 au 20 décembre dernier, grâce au concours de Madame Roland de Margerie et de Mlle Marie Dormoy. Placée sous le patronage de l'Université de Paris, elle fut inaugurée par le Recteur à l'occasion du 25e anniversaire de la mort du poète et coïncida avec la semaine de poésie autrichienne, consacrée surtout à Rilke, qui eut lieu à l'Abbaye de Royaumont, ainsi qu'avec les exposés du professeur Kunisch et de Gabriel Marcel à la Société des Études Germaniques (15 décembre). Parmi des tableaux, dessins, gravures et d'admirables photographies illustrant les étapes de sa vie, on put admirer, dans des vitrines richement garnies, de nombreuses lettres autographes et de précieux manuscrits : lettres de Rilke à Rodin, à André Gide, à Valéry, à Romain Rolland, à la comtesse Mathieu de Noailles, à Edmond Jaloux, à Jean-Louis Vaudoyer, à Supervielle, à P. J. Jouve, etc., copies autographes par Rilke de « l'Eurydice deux fois perdue » de Paul Drouot, manuscrits de ses traductions de « l'Éventail » de Mallarmé, des « Flammes hautes » de Verhaeren, du « Cimetière marin », de « Charmes », de « Palme » de Valéry, etc. ; manuscrit original des « Souvenirs sur Rilke » de Léon-Paul Fargue. De nombreux exemplaires des éditions et traductions de ses œuvres à l'étranger complétèrent cette exposition suggestive. Mais l'attention des comparatistes fut surtout attirée par une très longue et très belle lettre autographe que le jeune Rainer Maria Rilke adresse, en allemand, à Eugène-Melchior de Vogüé, où il dit à l'auteur du *Roman Russe* toute son admiration et toute sa reconnaissance pour lui avoir révélé le monde et l'âme slaves. Cette lettre, datée de Worpswede le 12 avril 1902, entre le voyage en Russie et le séjour à Paris, contient cette déclaration décisive : « Sie waren mein Ereignis ».

J.-M. C.

Dans les Universités. — Le grand écrivain T. S. Eliot (Prix Nobel) et le professeur Norman L. Torrey, de l'Université Columbia, ont reçu, le 1er décembre dernier, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, le doctorat « honoris causa » de l'Université de Paris.

Le professeur Carlo Pellegrini, de l'Université de Florence,

1. Cette étude fut suivie, en 1942, du recueil de *Présences : Rilke et la France*, Plon édit.

président de la Fédération Internationale des Langues et Littératures modernes et directeur de la *Rivista di Letterature moderne*, a fait une causerie, le 28 novembre, à l'Institut de littérature comparée de l'Université de Paris, sur *La comtesse d'Albany et son salon cosmopolite du Lungarno*. Il a, en outre, présidé le 2 décembre, à l'Institut d'études italiennes, le comité directeur de la Fédération.

Le professeur Alfred Jolivet, de la Sorbonne, a fait, le 30 novembre, sous les auspices de la « Société Strindberg » et du Comité « France-Suède », à la maison des étudiants suédois de la Cité Universitaire, une conférence sur Pär Lagerkvist. (Prix Nobel, 1951).

Travaux en cours — *Thèses de doctorat récemment inscrites à Paris* (à ajouter aux listes des nos de janv. et oct. 1949, juillet 1950, janv. et avril 1951).

Mme Culcasi Gugenheim (L.). *Maupassant et l'Italie* (20 avril 1951. D. U.).

M. Jones (B. P.). *La fortune de Fielding en France* (20 avril 1951. D. U.).

M. Lafille (P.). *André Gide et l'opinion en France, de 1890 à 1950* (20 avril 1950. D. E. thèse complémentaire).

Mlle Maresch (G.). *Les paysages de Rilke voyageur* (20 avril 1951. D. U.).

M. Nguyen Khac Hoach. *Le roman vietnamien au XIXe s.* (20 avril 1951. D. E.).

M. Ogier (J.). *Le naturalisme français d'après les revues britanniques*, (20 avril 1951. D. U.).

M. Triomphe (R.). *Joseph de Maistre, l'homme et la pensée* (20 avril 1951. D. E.).

M. Vala (F.). *La comédie bourgeoise en France et en Angleterre et leurs thèmes communs de 1820 à 1850* (20 avril 1951. D. U.).

M. Aggeler (W.). *L'évolution de l'interprétation des « Fleurs du Mal » vue à travers les traductions anglaises* (20 juin 1951. D. U.).

M. Bellancourt (M.). *Un huguenot français à Londres : Abel Boyer* (20 juin 1951. D. U.).

M. Culmann (F.). *La fortune de Spenser en France* (20 juin 1951. D. U.).

M. Dumas (G.). *Échos de la chute de la République de Venise dans la littérature populaire.* Textes inédits présentés par G. Dumas (20 juin 1951. D. E. thèse complémentaire).

M. Durand (M.). *Les romans en vers du Vietnam* (20 juin 1951. D. E.).

M. Eckles (L.). *La fortune de Hegel en France au XIX^e s.* (20 juin 1951. D. U.).

M. Farbod (U.). *Les voyageurs et écrivains français en Iran* (20 juin 1951. D. U.).

M. Miquel (B.). *Les libéraux toscans et les libéraux français de 1830 à 1860, avec des documents inédits.* (20 juin 1951. D. E.).

M. Neman (E.). *Mirzaden Ishgi* (20 juin 1951. D. U.).

M. Park (P.). *Proust et Henry James* (20 juin 1951. D. U.).

M. Puiségur (E.). *La fortune d'Antonio de Guevara en France au XVI^e s.* (20 juin 1951. D. E.).

M. Seminara (R.). *Les voyageurs français en Sicile de 1920 à 1939* (20 juin 1951. D. U.).

M^lle Bonnechaux (Y.). *La fortune de Verlaine aux États-Unis* (25 juillet 1951. D. U.).

M^me Coppock-Maugendre (D.). *Mary Duclaux (1857-1944) interprète littéraire entre l'Angleterre et la France* (25 juillet 1951. D. U.).

M^lle Gable (F.). *L'évolution d'un drame romantique : Lorenzaccio d'Alfred de Musset* (25 juillet 1951. D. U.).

M. Labib (M.). *La découverte des communautés chrétiennes d'Égypte par les voyageurs et les écrivains français* (25 juillet 1951. D. E.).

M^me Sadry (T.). *Le roman et la nouvelle dans la littérature persane moderne* (25 juillet 1951. D. U.).

Fédération internationale des Langues et Littératures modernes[1]. — Le Comité directeur de la *Fédération internationale des Langues et Littératures modernes* s'est réuni, le 2 décembre 1951, à l'Institut d'études italiennes de l'Université de Paris, sous la présidence de M. Carlo Pellegrini, professeur à l'Université de Florence. Il a entendu le rapport de son secrétaire général M. Charles Dédéyan sur l'activité de la Fédération à laquelle se sont maintenant affiliées 10 associations, dont la *Commission internationale de Littérature comparée.* Celle-ci a constitué ainsi son comité provisoire : Président d'honneur : F. Baldensperger ; Président : Jean-Marie Carré ; Vice-Présidents : Gustave Charlier et Carlo Pellegrini ; Secrétaires généraux : Werner Friederich et Charles Dédéyan. La publication des *Actes du Congrès* de 1951 à Florence a été examinée : il a été décidé de demander aux congressistes de brefs résumés de leurs communications et de les inviter à publier certains rapports, en attendant l'établissement du volume, dans les revues de leurs propres

1. *Revue de litterature comparée*, Juillet 1951, pp. 362-365.

associations ou spécialités. Le rapport du Trésorier, M. Z. Zaleski, a été approuvé. Trois commissaires aux comptes ont été désignés ainsi que deux délégués MM. Pellegrini et W. R. Parker et deux suppléants, MM. Aston et Jean Pommier, à la Conférence générale du *Conseil international de la Philosophie et des Sciences humaines* qui doit avoir lieu en février 1952 à l'U.N.E.S.C.O. et à laquelle doivent être présentées les demandes de subventions formulées par les diverses associations de la Fédération. Le représentant de l'U.N.E.S.C.O., le Dr Bosh-Gimpera, a exprimé, à la fin de la séance, les difficultés, les projets, les espoirs et les encouragements du *Conseil international de la Philosophie et des Sciences humaines*. La fixation de la date, du sujet et du lieu choisis pour le 6e Congrès, en 1954, aura lieu prochainement, après consultation des Associations [1].

L'Enseignement de la Littérature comparée dans les Universités de province. — Voici les questions inscrites au programme des Facultés des lettres qui travaillent en liaison avec Paris, pour 1951-52 et 1952-53.

Lyon :

1. Le roman bourgeois, réaliste et sentimental au XVIIIe siècle et ses relations avec le roman moderne.
2. L'idée de progrès au XVIIIe siècle.
3. La Suisse, foyer de romantisme libéral de 1780 à 1820.
4. De Baudelaire à l'existentialisme. Principales influences étrangères sur la littérature française et rayonnement littéraire de la France à l'étranger.

Cours assurés par M. Henri Roddier.

Strasbourg :

1. L'influence de Goethe sur la pensée et la littérature française à partir de 1830.
2. Le cosmopolitisme de Maurice Maeterlinck.
3. Les relations littéraires franco-anglaises au XVIIIe siècle.
4. Le cosmopolitisme européen au milieu du XIXe siècle.

Cours assurés par M. Jacques Roos.

Sarrebruck :

1. L'influence de Goethe sur la littérature et la pensée française.
2. La formation du lyrisme moderne en Europe.
3. Le rôle des influences dans les littératures modernes.

1. Des indications plus complètes fournies par le procès-verbal, seront communiquées ultérieurement.

4. Le Romantisme français et le Romantisme européen.
5. L'esthétique du théâtre vue à travers plusieurs littératures.

Cours assurés par MM. Maurice Bémol et Guy Michaud.

Lille :

1. L'influence de Walter Scott sur le Continent.
2. L'imitation de Molière hors de France.
3. Shakespeare en France et sur le Continent à l'époque romantique.
4. Le « Grand Tour » au XVIIIe siècle. Les milieux littéraires de France et d'Italie vus par les voyageurs anglais.

Cours assurés par MM. Jean Simon et Jacques Blondel.

Dijon :

1. L'influence anglaise en France au XVIIe et au XVIIIe siècle.
2. Madame de Staël et ses amitiés étrangères.
3. Dostoievsky en France.
4. Ibsen en France.
5. L'Espagne et l'Orient dans l'œuvre de Maurice Barrès.
6. Romain Rolland et ses maîtres étrangers.

Cours assurés par M. René Ternois.

Toulouse :

1. Le Préromantisme.
2. L'Allemagne devant les lettres françaises (1814-1835).

Cours assurés par M. André Monchaux.

Bordeaux :

1. Objet et méthode de la littérature comparée.
2. Le rôle européen de Madame de Staël et de son cercle.
3. L'humour et la satire.
4. La critique politique et sociale dans le roman picaresque et le récit de voyages.

Cours assurés par M. Robert Escarpit.

La Table de la Revue de Littérature comparée. (1930-1950). — Nos lecteurs ont pu déjà apprécier la *Bibliographie générale de la Littérature comparée* dont le premier fascicule (1949-1950) a paru en octobre dernier. Nous sommes heureux de leur annoncer la prochaine publication de la *Table de la Revue de Littérature comparée* qui continuera la table décennale arrêtée en 1930 et couvrira les années 1930-1950 (Boivin, éd.). Elle sera établie sur le même modèle que la précédente.

Une collection internationale de tirages à part de littératures romanes. — Depuis sept ans est organisée dans une université américaine une collection de tirages à part d'articles concernant les littératures et la linguistique romanes. On invite les professeurs et érudits européens à coopérer à cette entreprise et à agrandir cette collection par l'envoi d'un exemplaire de leurs tirages à part passés et futurs. On espère que cette collection finira par avoir une valeur bibliographique unique. Nos lecteurs sont priés d'envoyer leurs articles au Professeur R. J. Clements, Department of Romance Languages and Literatures, *State College*, Pennsylvania, U.S.A.

Note de la Rédaction. — Les quatre lettres de Diderot autour desquelles le professeur F. C. Green a développé l'intéressant commentaire que l'on a lu dans les *Notes et documents* du numéro d'Octobre-Décembre 1951 (pp. 449-467) se trouvent avoir été déjà publiées en 1913 dans l'appendice du volume : *Diderot as a disciple of English Thought* (pp. 475-479), par R. L. Cru, Columbia Univ. Press.

Congrès de la « Modern Language Association » (Detroit, Décembre 1951).

A. — Section de Littérature Comparée.

« Hegel, Freud, and the Surrealist Mind ». Prof. Anna Balakian, Univ. de Syracuse.

« The Robinsonade in World Literature ». Prof. Erwin G. Gudde, Univ. de Californie (Berkeley).

« The Individuality of Poetic Form ». Prof. N. Orsini, Univ. de Wisconsin.

« Góngora and Milton : Unity of Style in the Baroque Lyric ». Mr. Lowry Nelson Jr., Harvard Univ.

« Medieval Scholarship Must Return to Herder ». Prof. Leo Spitzer, Johns Hopkins Univ.

I. — *Romans en prose.*

« Modes of Imagination in Blake and Wallace Stevens », F. Cudworth Flint, Dartmouth College.

« Lawrence and Joyce », Harry T. Moore, Babson Institute.

« The Premises of Organization in Pound, Eliot, and Joyce », Robert Glynn Kelly, Stanford Univ.

II. — *Littérature populaire et folklore.*

« A Decade of *Western Folklore* », C. Grant Loomis, Univ. de Californie (Berkeley).

« American Folksong : Sources, Texts, and Modes of Diffusion », Louise Pound, Univ. de Nebraska.

« The Man in the Moon », Herbert Halpert, Murray State Coll.

« Ballads and Ballad-Mongers in Eighteenth-Century English Prints (Illustrated) » Brandford P. Millar, Michigan State College.

III. — *Romans Arthuriens.*

« Thirty Years of Arthurian Scholarship : A Survey (Part. I. General, Welsh and Latin) », John J. Parry, Univ. d'Illinois.

« Merlin : or The Future of Shapeshifting : A Commentary on Present Fancies in Arthurian Criticism », Theodore Silverstein, Univ. de Chicago.

« French Arthurian Scholarship since Bruce », Harry F. Williams, Univ. de Californie (Los Angeles).

IV. — *Renaissance.*

« As Much for Mars as for Mercury : The Ideal of the Soldier-Scholar in the Renaissance », T. M. Pearce, Univ. de New Mexico.

« Some Technical Aspects of Renaissance Dictionaries », D. T. Starnes, Univ. du Texas.

« The Spanish Renaissance and the Classical Tradition : A Survey of Research », Arnold G. Reichenberger, Univ. de Pennsylvania.

V. — *Relations littéraires Anglo-Françaises et Franco-Américaines.*

« New Light on Baudelaire and Poe », W. T. Bandy, Univ. de Wisconsin.

« Proust, Thackeray, and Vanity Fair », Beatrice J. Hannah, Rockford College.

« The Influence of the English Language on French Symbolism », René Taupin, Hunter College.

VI. — *Relations littéraires Anglo-Allemandes.*

« German Literature in the Old South », J. Wesley Thomas, Univ. de l'Arkansas.

« America and American Literature in the works of Gerhart Hauptmann », Siegfried H. Muller, Adelphi College.

« America in the later Writings of Thomas Mann », Heinz Politzer, Bryn Mawr College.

« Eugene O'Neill on the German Stage », Horst Frenz, Indiana Univ.

VII. — *Relations littéraires Franco-Allemandes.*

« The German Reception of French Realistic Literature (Stendhal, Flaubert, Zola) », Henry H. H. Remak, Univ. d'Indiana.

« Rilke and Three French Friends : Gide, Valéry, Supervielle », Charles A. Bentley, Univ. de Toronto.

« The Writers of the French Resistance and their Attempt at a fair View of Germany and German Literature », Konrad F. Bieber, Yale Univ.

B. — Sujets de littérature comparée traités dans d'autres sections.

« The Living Corpse Motif in Folklore and Literature », Levette J. Davidson, Univ. de Denver.

« L'épopée des Français au pays des Grands Lacs », Marie-Hélène Pauly, Skidmore College.

« Pär Lagerkvist and the Old Greek Drama », Jöran Mjöberg, Harvard Univ.

« Ulrich Füetrer, Fifteenth-Century Arthurian Enthusiast », Otto Springer, Univ. de Pennsylvania.

« The Middle Irish *Odyssey* : Folktale, Fiction, or Saga », Robert T. Meyer, Catholic Univ.

« Howells, Goldoni, and Realism », James L. Woodress, Jr., Butler Univ.

« The First German Translator of Manzoni's *I Promessi Sposi* », Bernhard V. Valentini, New-York Univ.

« Conflict and Promise in Folklore », Francis Lee Utley, Ohio State University.

« Blake's Early Swedenborgianism : A Twentieth-Century Legend », David V. Erdman, Univ. de Minnesota.

« Some Aspects of the Platonic Tradition in Early English Literature », Rob Roy Purdy, Vanderbilt Univ.

« Senecan Tragedy in Fourteenth-Century Spain », Edwin J. Webber, Univ. de California (Berkeley).

« The Concept of the Devil and the Devilish Pact in Literature of the Middle Ages and Renaissance », Wolfgang S. Seiferth, Howard Univ.

« Mythology in Poetry during the French Renaissance », Helmut A. Hatzfeld, Catholic Univ.

« The Usefulness of the Terms ' mannerism ' and ' baroque ' : A Simple Plea », E. B. O. Borgerhoff, Princeton Univ.

« José de Cadalso's *Noches Lúgubres* : A Romantic Episode in the Eighteenth Century », Bruce W. Wardropper, Johns Hopkins Univ.

Dans le monde hispano-américain. — Le IVe Centenaire de l'Université de Mexico a été célébré en Sorbonne le 14 décembre 1951 comme l'avait été le 29 mai celui de l'Université de Lima, sa sœur presque jumelle. Cette commémoration, à Mexico, n'a pas seulement donné lieu à des solennités internationales de grande splendeur. Il en restera, comme des célébrations de Lima (cf. *R. L. C.*, 1951, nº 4, p. 485) une importante série de travaux dont quelques-uns intéressent notre discipline. — Parmi les « Ediciones del IV Centenario de la Universidad de Mexico » nous signalerons particulièrement deux volumes qui émanent tous deux du « Centro de estudios filosóficos » et qui apportent d'importantes contributions à l'histoire du mouvement général des idées après la découverte de l'Amérique. Le livre d'Edmundo O'Gorman est justement consacré à *La idea del descubrimiento de América : Historia de esa interpretación y crítica de sus fundamentos*. Il nous oblige à nous demander comment l'idée d'un « nouveau monde » découvert est entrée dans les esprits. La liaison dialectique qu'il établit subtilement entre les interprétations de Francisco López de Gómara, Gonzalo Fernández de Oviedo, Fernand Colomb et Las Casas serait plus convaincante s'il n'avait si prèstement réglé son compte à la conception primitive des « Indes occidentales », ce monde sub-asiatique que Colomb avait cru atteindre par l'Ouest. Un Pierre-Martyr d'Anghiera, avec ses *Décades du Nouveau Monde*, véhicule cette conception bien avant dans le XVIe siècle, et nous laisse incertains sur la date et la portée de la « révolution vespucienne » dans les esprits. Le volume de José M. Gallegos Rocafull, *El pensamiento mexicano en los siglos XVI y XVII*, est riche en aperçus sur les réactions de la pensée espagnole au contact même des indiens de la Nouvelle-Espagne et des problèmes qu'ils posaient ; sur le façonnement, aussi, de l'intelligence créole par la scolastique jusqu'aux contemporains de la « crise de la conscience européenne ». L'auteur nous mène, en

effet, jusqu'à Sor Juana Inés de la Cruz, la poétesse gongorine aux curiosités insatiables, et à D. Carlos de Sigüenza y Góngora, un des premiers américains qui louent Gassendi et citent Descartes. — Signalons enfin l'hommage de l'Université quadricentenaire à Sor Juana : l'édition de son *Sueño*, avec une paraphrase en prose et une ample introduction d'Alfonso Méndez Plancarte qui analyse le style de ce chef-d'œuvre de la poésie baroque. Cette publication rejoint les mémorables travaux de Dámaso Alonso sur les *Soledades* et *La langue poétique de Gongora*. Document indispensable à toute histoire de l'obscurité poétique dans les littératures occidentales.

M. B.

Coordination des revues. — Des représentants des principales revues françaises s'occupant de langues et de littératures modernes se sont réunis pour coordonner le travail de ces publications (*Les Langues modernes*, 29, rue d'Ulm, Paris, 5e. — *Revue de Littérature comparée*. — *Bulletin des Études portugaises*, Institut Français, 11, rua Santos-o-Velho, Lisbonne. — *Bulletin hispanique*, Faculté des Lettres, Bordeaux. — *Études anglaises*, Éditions Didier, 4, rue de la Sorbonne, Paris, 5e. — *Études germaniques*, Éditions I. A. C., 58, rue Victor Lagrange, Lyon. — *Études italiennes*, Institut des Langues Vivantes, 5, rue de l'École-de-Médecine, Paris, 5e. — *Les Langues néo-latines*, Secr. M. Villégier, 9, rue Cambronne, Paris, 15e. — *Revue des Études slaves*, 9, rue Michelet, Paris, 6e).

Ils sont tombés d'accord sur les points suivants : 1° L'Association des Professeurs de Langues Vivantes doit rester l'organisme essentiel de liaison entre ces professeurs pour l'étude des questions pédagogiques qui se posent à eux, et il est normal qu'elle les groupe tous. — 2° *Les Langues Modernes*, organe de l'A.P.L.V., peuvent décharger les revues spécialisées non seulement des informations et études pédagogiques, mais des études de civilisation et de littérature étrangères conçues de façon large pour la culture générale des professeurs. — 3° Chaque revue spécialisée pourra ainsi s'adresser plus délibérément à un public soucieux d'approfondir sa culture dans un certain domaine. Elle est, dans ce domaine, le terrain où les chercheurs et critiques de notre pays se rencontrent avec ceux de l'étranger. — 4° Il est recommandé à chaque professeur de langues vivantes de s'inscrire à l'A.P.L.V. (ce qui lui assure automatiquement le service des *Langues modernes*) et de s'abonner à celle des revues spécialisées qui lui est le plus utile.

Possibilités de séjour à l'Étranger.

A) Conventions d'échanges du C. N. R. S.

Il existe entre le Centre National de la Recherche Scientifique et les organismes ci-après, des conventions d'échange de chercheurs. Conditions : nationalité Française, connaissance de la langue, aptitude scientifique.

La Recherche Scientifique Belge, le British Council, le Conseil de la Recherche Scientifique Italienne, l'Organisation Néerlandaise pour la Recherche Scientifique, accueillent des spécialistes de toutes disciplines.

B) Attribution d'Allocations par le C. N. R. S.

Le C. N. R. S. accorde directement des subventions pour frais de voyage (sauf U.S.A.) et séjour pour tous pays et toutes disciplines.

Renseignements pour §§ A et B : C. N. R. S., 4e bureau.

Dates limites pour les demandes : 1er mars pour séjours d'un an, 1er mars et 15 septembre pour séjours plus brefs.

C) Attribution de Bourses par d'autres organismes.

1° — *U. N. E. S. C. O.*

Le Service d'Échange de personnes de l'U. N. E. S. C. O., 19, avenue Kléber, Paris, possède et diffuse une documentation précise et complète sur toutes les possibilités de séjour à l'étranger.

2° — *Grande-Bretagne.*

Le British Council accorde directement des bourses (10 mois et séjours plus brefs).

Renseignements et demandes : British Council, 28, Champs-Élysées, Paris (8e).

3° — *États-Unis.*

a) Les professeurs de l'Enseignement Supérieur, de l'Enseignement du Second Degré, les chercheurs du C. N. R. S., les docteurs en médecine, les ingénieurs et les étudiants avancés (Diplôme d'Études Supérieures ou Doctorat) peuvent obtenir des bourses d'une année pour les États-Unis (Séjour versé par : la Direction Générale des Relations Culturelles, Bourses Smith-Mundt, Fondation A. et B. Meyer — Voyage couvert par bourse Fulbright).

Renseignements et demandes : Commission franco-américaine d'échanges universitaires, 9, rue Chardin, Paris (16e).

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Théorie.

*655. Saínz de Robles (F. C.). *Ensayo de un diccionario de la literatura*, Madrid, Ed. Aguilar, 1949-1950.

656. Bruneau (Ch.). La stylistique, *RP*, août 1951.

*657. Morpurgo Tagliabue (G.). *Il concetto dello stile. Saggi di una fenomenologia dell'arte*, Milan, 1951.

658. Croce (B.). Di un congresso intorno alla critica letteraria ed artistica, *Quaderni della « Critica »*, nov. 1951.

*659. Alonso (D.) et Bousoño (C.). *Seis calas en la expresión literaria española (Prosa, Poesía, Teatro)* [Styles « corrélatifs » et parallélistiques], Madrid, Gredos, 1951.

*660. Alonso (D.). *Poesía española. Ensayo de métodos y límites estilísticos (Garcilaso, Fr. Luis de León, San Juan de la Cruz, Góngora, Lope de Vega, Quevedo)* [Approche stylistique de quelques grands poètes. Limites de cette méthode scientifique], Madrid, Gredos, 1950.

661. Riley (E. C.). The Dramatic Theories of Don Jusepe Antonio González de Salas, *HR*, juillet 1951.

*662. Prado Coelho (J. de). *Diversidade e unidade em Fernando Pessoa* [Création hétéronyme], Édit. de la revue *Ocidente*, Lisbonne, s. d.

*663. Giannessi (F.). *Scrittori italiani. Gli Ermetici*, Brescia, 1951.

664. Hardré (J.). Compte rendu de : *Les Générations littéraires*, cf. 260 (1948), *CL*, 1951, nº 2.

1. Abréviations :

BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
CL	Comparative Literature. Univ. of Oregon.
Hisp	Hispania. Washington.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
MLQ	Modern Language Quarterly. Washington.
MLR	Modern Language Review. Cambridge Univ. Press.
MP	Modern Philology. Chicago.
NRFH	Nueva Revista de Filologia Hispanica. Mexico.
RFE	Revista de Filologia Española. Madrid.
RP	Romance Philology. Berkeley.
R de P	Revue de Paris.

Genres littéraires.

665. Burger (A.). De Virgile à Guillaume IX. « Histoire d'un mètre », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

*666. Siciliano (I.). *Les origines des Chansons de Geste. Théories et Discussions*, trad. de l'italien par P. Antonelli, Paris, Picard, 1951.

*667. Errante (G.). *Marcabru e le fonti sacre dell' Antica lirica romanza*, Florence, Sansoni, 1948.

Compte rendu : M. Sandeman, *MLQ*, avril 1949.

*668. Bessora de Freitas (J.). *Formas e expressão no romance brasileiro (do periodo colonial à época post-modernista)*, Rio de Janeiro, 1947.

*669. Goodman (H. P.). *Original Elements in the French and German Passion Plays* [Diss. Doct.], Bryn Mawr, 1951.

*670. Nicoll (A.). *World Drama from Aeschylus to Anouilh*, Londres, G. G. Harrap, 1949.

671. Mayer (C. A.). « Satyre » as a Dramatic Genre, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

Thèmes et types.

672. Hainsworth (G.). Un thème des Romanciers naturalistes : la Matrone d'Éphèse, *CL*, 1951, nº 2.

673. Barrère (J. B.). Sénèque et Rousseau : le thème des mines, *Mélanges d'histoire littéraire offerts à Daniel Mornet*, Paris, Nizet, 1951.

674. Asensio (E.). El soneto « No me mueve, mi Dios » ... y un auto vicentino inspirados en Santa Catalina de Sena [Le Christ Capitaine. — L'Amour parfait], *RFE*, XXXIV, 1950.

675. Droz (E.). Jean de Sponde et Pascal de Lestocart [musique], *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

*676. Querol Gavaldá (M.). *La música en las obras de Cervantes*, Barcelone, 1948.

Compte rendu : A. Salazar, *NRFH*, janv.-mars 1951.

677. López Estrada (F.). Compte rendu de : *La Coscienza della Rinascita negli Umanisti francesi*, cf. 215 (1950), *CL*, 1951, nº 2.

678. Fucilla (J. G.). Giraldi's « Hecatommithi », Deca II, 1 : Central Version in the Diffusion of the Courtly Cid Theme, *PMLA*, juin 1951.

679. Alonso (A.). Fray Luis de León : « Ve cómo el gran Maestro... » [Dieu gouverne l'harmonie de l'Univers], *NRFH*, oct.-déc. 1950 et janv.-mars 1951.

680. Campos (J.). Lope de Vega y el descubrimiento colombino, *Rev. de las Indias*, IX, 1949.

681. Michalski (K.). La gnoséologie de Dante. *Polska Umiejetności Archivum Neophilologicum III*, 1, Cracovie, 1950.

682. Palgen (R.). *Dante's Sternglaube*, Heidelberg, C. Winter, 1948.

Compte rendu : R. Glynn Faithfull, *MLR*, juil. 1949.

683. Screech (M. A.). Rabelais, de Billon and Erasmus [A re-examination of Rabelais's attitude to women], *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

684. Cary (G.). Petrarch and Alexander the Great, *Italian Stud.*, V, 1950.

685. Dawkins (R. M.). The Story of Griselda, *Folk-Lore*, déc. 1949.

686. Malkiewicz-Straza Kowa (M.). La question des sources de la tragi-comédie de Lope de Véga « El Rey sin Reino » [La Hongrie de Lope], *Polska Akademia Umiejetności Archivum Neophilologicum*, II, 2, Cracovie, 1950.

687. Bataillon (M.). Les Lecteurs Royaux et le Nouveau Monde [Apparition de l'Amérique dans les esprits], *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

688. Morand (P.). Sevilla y la tradición trágica, *Clavileño*, mai-juin 1951.

*689. Brugger (I.). *Cadacual. La moralidad inglesa de « Everyman »* [avec trad. espagnole de cette moralité], Buenos Ayres, Instituto de literatura anglogermanica, 1951.

690. Croce (B.). Intorno a due liriche di Volfango Goethe e di Giosue Carducci [Poésie de la mort et de la vie], *Quaderni della « Critica »*, mars 1950.

691. Gómez de la Serna (J.). André Gide y España, *Clavileño*, mai-juin 1951.

*692. Sage (P.). *Le « Bon prêtre » dans la littérature française, d' « Amadis de Gaule » au « Génie du Christianisme »*, Genève, Droz ; Lille, Giard, 1951.

Compte rendu : R. Lebègue, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

693. Giuliano (W.). A Spanish Version of the authentic Don Juan [Le « Don Juan » de Jacinto Grau], *Hisp.*, août 1951.

Relations générales.

694. St. Gré (Yen Yong-lien) et Dehergne (J.). Textes et documents, Le « Traité de l'Amitié » de Matthieu Ricci, présentation bilingue, *Bull. de l'Université « L'Aurore »* [Shanghaï), III, t. 8, 1947 [précédé d'une étude sur les sources, les éditions, et suivi de notes et de deux index].

*695. Croce (B.). *Ariosto, Shakespeare e Corneille*, 4e éd., Bari, Laterza, 1950.

*696. *Catalogue de la Bibliothèque du Pé-t'ang*, Mission catholique des Lazaristes à Pékin, 1946-1948, 3 vol. [Bibliothèque de livres européens constituée à Pékin aux XVIIe et XVIIIe siècles], cf. H. Bernard : Une bibliothèque de la Renaissance conservée à Pékin, *Bull. de l'Université « L'Aurore »* [Shanghaï], III, t. 8, 1947.

697. Escarpit (R.). Mme de Staël et le ménage Byron, *Langues Mod.*, avril-juin 1951.

698. Giraud (J.). La querelle de la Mythologie et le duel Staël-Chateaubriand, *Ann. de l'Univ. de Poitiers*, 1949, 2e série, nº 2.

*699. Ernst (F.). *Vom Heimweh*, Zurich, Fretz und Wasmuth, 1949.

Compte rendu : W. P. F., *CL*, 1951, nº 2.

700. Bisson (L.-A.). Compte rendu de : *Le panorama littéraire de l'Europe (1833-1834). Une revue légitimiste sous la monarchie de juillet*, cf. 222, *French Stud.*, oct. 1951.

701. Pichois (C.). Stendhal et A. von Reumont, *Le Divan*, oct. 1951.

*702. Roos (J.). *Aspects littéraires du mysticisme philosophique au début du romantisme : William Blake, Novalis, Ballanche*, Strasbourg, Heitz, 1951.

703. Moore (W. G.). The Balzac Centenary, *French Stud.*, oct. 1951.

704. Ehrhard (M.). La littérature russe en 1850, *Langues Mod.*, avril-juin 1951.

*705. Pellegrini (C.). *La Comtesse d'Albany e il salotto del Lungarno*, Naples, 1951.

706. Carré (J.-M.). A propos d'une lettre inédite de Maeterlinck, *Mélanges d'histoire littéraire offerts à Daniel Mornet*, Paris, Nizet, 1951.

707. Muchnic (H.). Circe's Swine : Plays by Gorki and O'Neill, *CL*, 1951, nº 2.

708. Farmer (A. J.). Compte rendu de : *Portrait of a Genius, but ... The Life of D. H. Lawrence*, 1885-1930, cf. 227, *Langues Mod.*, avril-juin 1951.

*709. Croce (B.) et Vossler (K.). *Carteggio Croce-Vossler* (1899-1949), Bari, Laterza, 1951.

*710. Ghandi (M. K.). *Expérience de vérité ou autobiographie*, trad. de G. Belmont, précédée de : *Ghandi ou la sagesse déchaînée*, par P. Melle [Influence de l'Europe sur Ghandi], Paris, Presses Univ. de France, 1950.

Compte rendu : A. Laffay, *Langues Mod.*, avril-juin 1951.

711. Strauss (W. A.). Albert Camus' « Caligula » : Ancient Sources and Modern Parallels, *CL*, 1951, nº 2.

712. Robert (M.). *Lafcadio Hearn*, t. I : *Europe-Amérique ;* t. II : *Asie*, Hokuseido Press, Tokio, 1951.

713. Ricard (R.). Le Portugal et la culture étrangère, *Lettres Romanes*, 1951, nº 3.

714. Wollman (F.). Les comparatistes de Prague et leur école, *Slovesná Věda* [Prague], 1948.

715. Vandercammen (E.). La poésie mexicaine d'aujourd'hui, *Age Nouveau*, nº 67.

Intermédiaires.

716. Anon. Francisco de Miranda et la Pologne, *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

*717. Smollett (T.). *Travels in France and Italy*, new edition with an Introd. by O. Sitwell, Londres, J. Lehmann, 1949.

718. Voisine (J.). J. Formey (1711-1796) vulgarisateur de l'œuvre de Rousseau en Allemagne, *Mélanges d'histoire littéraire offerts à Daniel Mornet*, Paris, Nizet, 1951.

*719. Rogers (N.). *Keats, Shelley and Rome, an Illustrated Miscellany*, Londres, C. Johnson, 1949.

720. Croce (B.). « L'Italie des Italiens » di Luisa Colet, *Quaderni della « Critica »*, nov. 1950.

721. Id. Marie Bashkirtseff e il bel mondo di Napoli nel 1877, *ibid.*

722. Zarach (A.]. Josef Morawski, 1888-1939, *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

Époques et mouvements.

723. Renucci (P.). *Dante, disciple et juge du monde gréco-latin* (thèse principale).

724. Id. *Une source de Dante, le «Policraticus» de Jean de Salisbury* (thèse complémentaire) [thèses de Sorbonne, dactylographiées, 1951].

Compte rendu : J. Frappier, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

*725. Weiss (R.). *Il primo secolo dell' umanesimo. Studi e Testi*, Rome, 1949.

Compte rendu : E. R. Curtius, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

*726. Bohatec (J.). *Budé und Calvin. Studien zur Gedankenwelt des französischen Frühhumanismus*, Graz, 1950.

Compte rendu : M. Ruch, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1950.

727. Ady (C.). The Quincentenary of Lorenzo dei Medici (1449-1949), *Italian Stud.*, V, 1950.

728. Hay (D.). The Life of Polydore Vergil of Urbino, *Warburg Institute Journal*, XII, 1949.

729. Schutz (A. H.). Gleanings from Parisian Private Libraries of the early Renaissance (1494-1558), *RP*, août 1951.

730. Croce (B.). Studii sulla letteratura cinquecentesca, *Quaderni della « Critica »*, nov. 1950.

731. Saulnier (V.-L.). Le sens du « Cymbalum Mundi » de Bonaventure des Périers, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

732. Atkinson (G.). Henri Estienne et « les idées du XVIII^e siècle », *Ibid.*

*733. Ferguson (W. K.). *La Renaissance dans la pensée historique*, Préface de V.-L. Saulnier, trad. de J. Marty, Paris, Payot, 1950.

734. Gilbert (F.). Bernardo Rucellai and the « Orti Oricellari », a Study on the Origins of Modern Political Thought, *Warburg Institute Journal*, XII, 1949.

*735. Hatzfeld (H.). Mysteriennähe und Mysterienferne [San

Juan de la Cruz und Malón de Chaide], dans : *Vom Christlichen Mysterium...* zum Gedächtnis von Odo Casel, O. S. B. Dusseldorf, Patmos Verlag, 1951.

*736. De Boor (H.) et Newald (R.). *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zur Gegenwart, V. Band : Vom Späthumanismus zur Empfindsamkeit*, 1570-1750, Munich, Beck, 1951.

*737. Castelli (A.). *Note sull' umanesimo in Inghilterra*, Milan, « Vita e Pensiero », 1950.

738. Chew (A.). Joseph Hall and Neo-Stoïcism, *PMLA*, déc. 1950.

739. Green (O. H.). « Ni es cielo ni es azul ». A note on the « Barroquismo » of B. L. de Argensola, *RFE*, XXXIV, 1950.

*740. Peers (E. A.). *A Short History of the Romantic Movement in Spain*, Liverpool, 1949.

Compte rendu : F. Pierce, *MLR*, oct. 1950.

*741. Cordié (C.). *Due epigoni del Simbolismo francese, Albert Samain e Louis Le Cardonnel*, Milan, Paideia, 1951. [Expériences et amitiés italiennes de Louis Le Cardonnel].

742. Newton (W.). Hardy and the Naturalists : their Use of Physiology, *MP*, août 1951.

Influences antiques.

*743. Whitfield (J. H.). *Dante and Virgil*, Oxford, Blackwell, 1949.

Compte rendu : P. Groult, *Lettres Romanes*, 1951, nº 4.

744. Reichenberger (A. G.). Boscán and the Classics, *CL*, 1951, nº 2.

745. Creore (A. E.). Ronsard, Du Bartas and the Homeric comparison, *Ibid.*

*746. Menéndez y Pelayo (M.). *Bibliografía hispano-latina clásica*, t. IV, V, VI : *Horacio* (Obras completas, t. 47-49), Madrid, C.S.I.C., 1941.

*747. Caro (M. A.). *Poesías latinas*, ed. dirig. por J. M. Rivas Sacconi, Bogotá, 1951.

*748. Id. *Versiones latinas*, ed. dirig. por J. M. Rivas Sacconi, Bogotá, 1951.

Influences italiennes.

*749. Cosmo (U.). *Guida a Dante*, Turin, F. De Silva, 1947.

Compte rendu : E. Gianturco, *CL*, 1951, nº 2.

*750. Id. *A Handbook to Dante Studies* [transl. from the original Italian by D. Moore], Oxford, Blackwell, 1949.

751. Whitfield (J. H.). Compte rendu de *Dante's American Pilgrimage*, cf. 301 (1948), *MLR*, janv. 1949.

752. Gasparetti (A.). Sulla fonte italiana della Patraña VII di Juan de Timoneda, *Letterature Moderne* [Milan], janv.-février 1951.

753. Wright (H. G.). Boccacio and the English Highwayman, *Rev. of English Stud.*, New Series, 1949, nº 1.

754. Lambin (G.). Sur les traces d'un Shakespeare inconnu. Shakespeare à Florence, *Langues Mod.*, juil.-août 1951.

755. Butler (K. T.). Giacomo Castelvetro, 1546-1616, *Italian Stud.*, V, 1950.

756. Carducci (G.). Presso l'Urna di Percy Bysshe Shelley, transl. by Nesca Robb « At Shelley's Grave », *Mod. Langs.*, XXX, 2 mars 1949.

757. Hankiss (J.). Compte rendu de : *Nuevos puntos de vista sobre La « Cartuja di Parma »* y las ideas de Stendhal, cf. 265 (1950), *CL*, 1951, nº 2.

758. Isopescu (Cl.). La culture italienne en France dans le second quart du XIXe s., *Rev. de Culture européenne* [Paris], juil.-sept. 1951.

759. Brahmer (M.). Les rencontres romaines de Sainte-Beuve, *Studia z dziejów Kultury*, Varsovie, 1949.

Compte rendu : *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

760. Isopescu (Cl.). Mihail Corradini a Roma, *Idea*, 14 oct. 1951.

*761. Rosetti (A.). *Dante Gabriel Rossetti*, Londres, H. Hamilton, 1949.

*762. Doughty (O.). *A Victorian Romantic : D. G. Rossetti*, Londres, F. Muller, 1949.

763. Menéndez y Pelayo (M.). Quattro lettere inedite [à J. L. Estelrich], *Quaderni Ibero-Americani*, nº 10.

764. *Life and Letters*, LXII, nº 144, août 1949 [consacré aux écrivains italiens contemporains].

Influences espagnoles et hispano-américaines.

*765. Gilman (S.). *Cervantes y Avellaneda, Estudio de una imitación*, Mexico, El Colegio de Mexico, 1951.

766. De Garganta (J.). Alfonso Reyes y las letras españolas, *Universidad de Antioquia*, janv.-février 1951.

Influences portugaises et brésiliennes.

767. Bismuth (R.). Une nouvelle traduction des « Lusiades », *Bull. des Études portugaises*, XIV, 1950.

*768. Aveline (C.). ... *Et tout le reste n'est rien. La Religieuse portugaise* (avec le texte des lettres), Paris, Mercure de France, 1951, [soutient l'authenticité des « Lettres Portugaises »].

Influences françaises.

769. Orestes Frattoni. Al márgen de las influencias provenzales, *Bol. de Filologia*, t. XI, 1950.

770. Elcock (W. D.). English Indifference to Du Bellay's « Regrets », *MLR*, avril 1951.

771. Halsband (R.). An Imitation of Perrault in England : Lady Mary Wortley Montagu's « Carabosse », *CL*, 1951, n° 2.

772. Bell (M.). Pierre Bayle and « Moby Dick », *PMLA*, sept. 1951.

773. Anon. Jean-Jacques Rousseau en Pologne, [Note bibliographique], *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de Recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

774. Leigh (R. A.). Compte rendu de *J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIII^e siècle. L'homme et l'œuvre*, cf. 154 (1950), *MLR*, avril 1951.

775. Anon. La diffusion de la langue française en Pologne à l'époque des rois de la maison de Saxe, *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951 [à propos de l'article de J. Birn, paru sous ce titre dans : *Studia z dziejów Kultury*, Varsovie, 1949].

776. López de Meneses (A.). Pliegos sueltos románticos, « Pablo y Virginia », « Atala » y « Corina » en España, *BHi*, 1950, n^os 1-2.

*777. Juste Olivier, *Paris en 1830*, Journal publié par A. Delattre et M. Denkuiger, Paris, Mercure de France, 1951.

778. Roe (F. C.). Compte rendu des *Actes du Quatrième Congrès international d'hist. littéraire moderne*, Paris, Boivin, 1950, *French Stud.*, oct. 1950.

779. Malkiewicz (M.). Asryk et Baudelaire, *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

780. Anon. Les traductions polonaises des œuvres d'Ernest Renan, *Ibid.*

781. Tolstoï (L.). Découverte d'un écrivain [Guy de Maupassant], trad. du russe par C. Tigranoff et C. Vignon, *Age Nouveau*, n° 67.

782. Petropoulos (D.). La contribution française au développement de la science du folklore en Grèce, *Bull. de l'Association Guillaume Budé*, juin 1951.

783. James (H.). *Notebooks*, edit. with an Introd. and Commentary by F. O. Matthiessen and Kenneth B. Murdock, Oxford Univ. Press, 1947.

Compte rendu : M. Nathan, *Critique*, juin 1951.

*784. Bayne (M. I.). *The French Education of Henry Adams*, Columbia Univ. Press, 1951.

785. Sklare (A. B.). Arthur Symons : an appreciation of the Critic of Literature, *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, juin 1951.

786. Aranguren (J. L.). André Gide, *Arbor*, avril 1951.

*787. Therriault (M. C.). *La litterature française de la Nouvelle Angleterre*, Montreal, Publ. de l'Univ. Laval, 1951.

788. Perzan (M.). L'œuvre des Franco-Américains, [Louis Dantin, Rosaire Dion-Levesque, traducteur de Walt Whitman], *Age Nouveau*, n° 67.

789. Sanchez (L. A.). Nicanor della Rocca de Vergaló, un precursor olvidado, [Écrivain péruvien de langue française], *Rev. de las Indias*, janv.-mars 1951.

790. Perdomo García (J.). La filosofía hispanoamericana y su ritmo, *Correo Literario* (Madrid), 1er mai 1951.

791. Ubeda (J.). Escándalo y lección de la literatura existencialista, *Ibid.*

792. Johnston (S. T.). Pourquoi fêter aux États-Unis les deux mille ans de Paris ?, *FR*, oct. 1951.

Influences anglaises.

793. Orsini (N.). Shakespeare in Italy, *CL*, 1951, nº 2.

794. Stattford (J.). Henry Norman Hudson and the Whig Use of Shakespeare, *PMLA*, sept. 1951.

*795. Pujals (E.). *Espronceda y Lord Byron*, Madrid, C. S. I. C., 1951, [Discute « la légende du byronisme » d'Espronceda].

796. Thomas (L. H. C.). « Walladmor » : a pseudo Translation of Sir Walter Scott, *MLR*, avril 1951.

797. Katkov (G.). Steerforth and Stavrogin : on the Sources of « The Possessed », *The Slavonic and East European Rev.*, mai 1949.

*798. Rice (H. C.). *Rudyard Kipling in New England*, The Book Cellar, Brattleboro, Vermont, 1951.

Influences nord-américaines.

*799. *Odérahi, histoire américaine*, édit. par G. Chinard, Paris, R. Clavreuil, 1950.

Compte rendu : F. C. Roe, *MLR*, janv. 1951.

800. Isopescu (C.). Un roman français du XVIIIe s. sur le Canada, *Rev. de Culture européenne* [Paris], juil.-août, sept. 1951.

Influences germaniques.

801. Gillies (A.). Compte rendu de : *Der deutsche Historismus in England*, cf. 338, *MLR*, janv. 1951, et de : *Goethes Wirkung in Finnland von Porthan bis Lönnrots Tod*, cf. 340, *Ibid.*

802. Naujac (J.). Compte rendu de : *Das Zeitalter Goethes*, cf. 148, *Ét. Germ.*, janv.-mars 1951.

*803. Atkins (S. P.). *The Testament of Werther in Poetry and Drama*, Cambridge [Mass.], Harvard Univ. Press, 1949.

Comptes rendus : A. Gillies, *MLR*, janv. 1951. — M. Bonwitt, *Books Abroad*, XXIV, 1950.

804. Trevor (J.). Compte rendu de : *Some English Correspondents of Goethe*, cf. 341, *MLR*, juin 1951.

805. Mortier (R.). La première analyse française du « Faust » de Goethe, *Rev. di Letterature Moderne* [Florence], avril-juin 1951.

*806. Mistler (J.). *Hoffmann le Fantastique* [rééd. augmentée], Paris, A. Michel, 1951.

Compte rendu : M. Thiébaut, *R. de P.*, juin 1951.

807. Haac (V.). A Spiritual Journey : Michelet in Germany, 1842, *Proceedings of the Amer. Philos. Society*, oct. 1950.

808. Tompkins (J. M. S.). Compte rendu de : *Der Einfluss der deutschen Literatur auf die Englische im 19. Jahrhundert*, cf. 219 (1949), *MLR*, janv. 1951.

809. Voisine (J.). L'image de l'Allemagne dans le romantisme français, *L'Année propédeutique*, [Paris], 1951, nos 7-8.

810. Kleinschmidt (H.). Literaturgeschichte als Politikum, *Neue Zeitung*, 6-7 oct. 1951 [Analyse et critique du livre de J.-M. Carré : *Les Écrivains français et le mirage allemand*, cf. 184 (1948)].

811. Bataille (G.). Nietzsche et Jésus selon Gide [et Jaspers]. A propos de : *André Gide et la pensée allemande*, cf. 186 (1950), *Critique*, nov. 1950.

812. Lesage (L.). Giraudoux's German Studies, *MLQ*, 3 sept. 1951.

Influences helvétiques.

813. Krejci (K.). Les « Esprits élémentaires » de Paracelse dans un conte de fées de B. Nemcevá, *Slovesná Věda* (Prague), 1948.

814. Roulet (L. E.). *Voltaire et les Bernois*, Berne, diss. 1950.

815. Croce (B.). Salomone Gessner e un suo ammiratore italiano, *Quaderni della « Critica »*, nov. 1950.

Influences scandinaves.

816. Lerminier (G.). A propos de Strindberg, *Age Nouveau*, no 68.

Influences slaves.

817. Danilov (V. V.]. L'Octavius de Minutius Félix et l'instruction de Vladimir Monomaque, *Travaux de la section de littérature russe ancienne*, Acad. des Sciences, Moscou, 1947, t. V.

818. Primov (B.). Geoffroi de Villehardouin, la quatrième croisade et la Bulgarie, *Annuaire de l'Univ. de Sofia*, 1949.

819. Konovalov (S.). Anglo-Russian relations, 1617-18, *Oxford Slavonic Papers*, vol. I, 1950.

820. Dvoitchenko-Markov (E.). Jefferson and the Russian Decembrists, *The American Slavic and East European Rev.*, avril 1950.

821. Pietrkiewicz (J.). Collins and Kniażnin. A parallel and its background, *The Slavonic and East European Rev.* avril 1950.

822. Anon. Les traductions françaises des comédies d'Aleksander Frédro, *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

823. Weintraub (W.). Mickiewicz and Bakunin, *The Slavonic and East European Rev.*, nov. 1949.

824. Bochenski (J.). Méditations sur Mickiewicz et Maiakovskij' *Odredzenie*, nº 7.

825. Hahn (W.). Traductions d'œuvres d'Adam Mickiewicz en Latin et en Grec, *Meander*, 1951, nº 8.

826. Balicki (St. Witold). Mickiewicz et Pouchkine, *Problemy*, 1950, nº 1.

*827. Toporowski (M.). *Pouchkine en Pologne*, Essai littéraire et bibliographique, Institut d'Éditions de l'État, Varsovie, 1950.

828. Szyjkowski (M.). Otokar Brézina et J. Slowacki, *Slovesná Věda* [Prague], 1948.

829. Anon. L'œuvre de Jules Slowacki en France, *Bull. de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres*, Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, juin 1951.

830. Horak (J.). Biélinski et Jordan, *Slavia*, 1951. — Hecht (D.). Gramovski and American Life, *The American Slavic and East European Rev.*, avril 1950.

831. Zakharov (L.). Gogol et Nouchits, *Knijevnest* [Belgrade], 1951, pp. 171-178.

832. Tramer (B.). Dostoïevski et Nietzsche, *Slavia*, 1950.

833. Starobinski (J.). Kafka et Dostoïevski, *Cahiers du Sud*, nº 304 (1950).

*834. Turrian (M.). *Dostojewskij und Franz Werfel*, Berne, Haupt, 1950.

835. Phelps (G.). Russian Realism and English Fiction, *Cambridge Journal*, III (1950).

836. Jisa (J.). Yessenine et Hora, *Slovesná-Věda* [Prague], 1950.

Influences roumaines.

837. Isopescu (Cl.). Renseignements sur la littérature en Roumanie, *Pagine Nuove* [Rome), III (1949), fasc. 3-4.

838. Id. Caragiale. Un grande umorista romeno, *Idea*, I (1949), nº 7.

839. Id. Ricordo di Torga, *Idea*, II (1950), nº 37.

840. Id. Scuola latinista transilvana, *Idea*, III (1951), nº 7.

841. Id. Pièces françaises à sujet sud-est européen, *Rev. de Culture européenne* [Paris], juil.-août-sept. 1951.

Influences orientales.

842. Johnson (D. R.). The Biblical Characters of Chaucer's Monk, *PMLA*, juin 1951.

843. Le Hir (Y.). L'inspiration biblique dans « Le triomphe de l'Agneau » de Marguerite de Navarre, *Mélanges d'hist. littéraire de la Renaissance offerts à Henri Chamard*, Paris, Nizet, 1951.

844. Frappier (J.). L'inspiration biblique et théologique de Ronsard dans l' « Hymne de la Justice », *Ibid.*

845. Ruchon (F.). Jean de Sponde et ses « Méditations sur les Psaumes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII, 1951.

846. Ridder (H. J. K.). Exemplar vitae humanae : Leone Ebreo and Uriel da Costa, *Cambridge Journal*, III, nº 3 (1949).

847. Yuan (Y.). « Connaissance de l'Est », par P. Claudel, *Sinologica*, Revue des Sciences et des Arts en Chine, vol. I, nº 3, 1948 [Bâle], [Appréciation d'un Chinois].

*848. Wong (M.). *Poems from China*, Hong-Kong-Londres, 1950, [Anthologie de poèmes chinois, texte et trad. de Kono Mo-jo, de Mao-Tso-tong].

*849. Payne (R.). *Contemporary Chinese Poetry*, edit. with an Introd., Londres, 1947.

Influences arabes.

*850. *La Escala de Mahoma, Traducción del árabe, latin y francés*, ordenada por Alfonso el Sabio. Ed : José Muñoz Sendino, Madrid, Minist. de Asuntos Exteriores, 1949.

Compte rendu : J. W. Rees, *MLR*, janv. 1951.

851. Vásquez de Parga (L.). Juan Ruiz entre Islam y Occidente, *Clavileño*, mars-avril 1951.

852. Griswold Morley (S.). Arabic nomenclature in the characters of Lope de Vega's plays, *Semitic and Oriental Stud.*, Univ. of California, 1951, vol. XI.

853. Rodinson (M.). Sur un passage de Pétrarque concernant la littérature arabe, *Bull. des Études arabes*, mai-juil. 1951.

854. Chaix-Ruy (J.). « L'Averroès » d'Ernest Renan, *Annales de l'Institut d'Études Orientales* [Alger], 1949-1950.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Journal et Correspondance de Frédéric Münter (1780-1838)[1]. 7 vol. Kopenhagen und Leipzig, P. Haase-O. Harrassowitz, 1937-1944.

Nous sommes heureux de signaler une publication de grand mérite, commencée au Danemark en 1925 et en cours d'achèvement, intéressante à la fois pour les comparatistes, les germanistes, les historiens : celle des écrits inédits de Frédéric Münter. Celui-ci est une haute figure européenne de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e : né en 1761 à Gotha, mort en 1830 à Copenhague, il fut professeur d'histoire des religions et évêque protestant dans cette même ville. Poète-mort-jeune au temps du Sturm und Drang, puis grand érudit : orientaliste, numismate, philologue, exégète, historien ; chrétien convaincu et franc-maçon enthousiaste ; grand voyageur, qui parcourut dans sa jeunesse l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, l'Italie et la Sicile, à la recherche de manuscrits, mais aussi comme agent de liaison maçonnique ; il connut tout ce qui comptait alors en Allemagne et en Europe, et se lia avec nombre de personnalités de premier plan, appartenant à des pays variés. Il fut, selon une expression qu'il se plut à employer, un « citoyen d'Europe », chez qui l'esprit européen survécut à la crise de la Révolution et de l'Empire.

Nous connaissions sa relation de voyage dans le Royaume de Naples [2], ses ouvrages historiques ; notamment une Histoire

1. I : *Frederik Münter*, par Alexander RASMUSSEN. 1925.
II : *Aus den Tagebüchern Friedrich Münters; Wander-und Lehrjahre eines Dänischen Gelehrten, herausgegeben von Ojvind Andreasen* (3 volumes, 2 de texte, 1 de notes et index). 1937.
III : *Aus dem Briefwechsel Friedrich Münters; Europäische Beziehungen eines Dänischen Gelehrten, herausgegeben von Ojvind Andreasen* (3 volumes, 2 de texte, 1 de notes et index). 1944.
Kopenhagen und Leipzig. P. Haase und Sohn-Otto Harrassowitz.
En préparation : Die Wissenschaftiche Tätigkeit Münters in Einzeldarstellungen, Bibliographie, etc...

2. *Nachrichten von Neapel und Sicilien.* Kopenhagen, 1790.

ecclésiastique du Danemark et une Histoire de l'Inquisition sicilienne. D'un intérêt tout neuf sont les écrits intimes que vient de nous révéler Ojvind Andreasen. Publication monumentale, dont 7 volumes sont parus à ce jour. Elle s'ouvre par une *Vie de Frédéric Münter* par A. Rasmussen (en danois). Suivent trois volumes de journaux intimes, en allemand ; et trois volumes de lettres à des correspondants étrangers ; textes étoffés de notes qui représentent un énorme travail de documentation ; l'ensemble est un chef-d'œuvre d'érudition et de méthode, et pourrait servir de base à nombre de travaux spécialisés. Un volume est en préparation sur l'activité scientifique de Münter.

Les extraits du *Journal* sont empruntés à la période 1772-1787 : années de formation et de voyages d'un jeune Germain, de 12 ans le cadet de Goethe. De Copenhague, où Klopstock régnait sur une cour de jeunes poètes, ils nous mènent à l'Université de Gœttingen ; puis nous font découvrir, — avec les yeux d'un jeune homme plein d'enthousiasme, mais aussi d'un rare esprit critique, — Weimar, Berlin, Vienne, Venise, Florence, Rome... Plus que les sites, les hommes l'occupent. Non destinées au public, ces notes, d'une grande liberté de ton et de jugement, contiennent de courts portraits à l'emporte-pièce de toutes les personnalités notables. Elles sont d'un prix spécial pour l'histoire de la franc-maçonnerie au XVIII^e siècle ; riches en précisions sur les loges de toutes les villes principales, elles font désirer la publication d'un texte plus important encore : le *Journal secret* [1], conservé à la bibliothèque de Copenhague, que M. Ojvind Andreasen a pu consulter et utiliser dans son commentaire.

Toutefois la *Correspondance*, qui s'étend de 1780 à 1830, passe encore en intérêt le *Journal*. Écrite surtout en allemand, mais aussi en italien, en français, parfois en anglais, voire en latin (au Portugais Avellar), ou en grec (à Theophilos, patriarche d'Alexandrie), elle porte avant tout sur l'érudition (numismatique, langues orientales, exégèse), mais aussi sur les sujets les plus divers ; et parmi les correspondants se trouvent nombre d'esprits distingués, dont nous lisons ici des lettres inédites.

La plupart des Français sont des orientalistes : Raoul Rochette, Millin, Quatremère, Anquetil-Duperron et surtout Silvestre de Sacy, dont nous avons ici 34 lettres (1797-1829) intéressantes pour l'histoire de l'Empire et de la Restauration, les démêlés de l'Institut avec Napoléon, et aussi pour le noble caractère du savant français. Non moins importantes pour l'historien, les lettres échangées avec l'abbé Grégoire, en qui Münter, partisan

1. Excerpta ad usum fratris Frederici ab itinere (1784-91).

d'un « front commun » des églises chrétiennes, pensait trouver un allié utile, et qui lui fait part de ses déceptions. Citons aussi l'intéressante lettre de l'émigré germanisé C. F. D. de Villers.

Parmi les correspondants italiens, vient au premier rang un groupe d'illustres libéraux napolitains : Gaetano Filangieri, Pasquale Baffi, Melchiorre Delfico, Mario Pagano, Donato Tommasi : tous confrères de Münter en maçonnerie, et en relations intimes et affectueuses avec le jeune Danois : correspondance instructive sur la situation du Royaume de Naples à la veille de la Révolution française, et surtout sur la maçonnerie napolitaine. Un curieux document est le récit par Donato Tommasi de la cérémonie à la mémoire de Filangieri, célébrée à la loge de Naples le 20 septembre 1788.

A ces hommes d'État se mêlent les gens de lettres : le poète sicilien Giovanni Meli, la fameuse improvisatrice florentine Corilla, (dont le *Journal* parle longuement) ; et les ecclésiastiques : ceux-ci érudits, libéraux, parfois francs-maçons eux-mêmes : l'abbé Amaduzzi, directeur de l'imprimerie *De Propaganda Fide ;* le Dominicain Becchetti (qui comme Münter rêve d'unité chrétienne), le cardinal Garampi, etc. ; mais surtout le cardinal Stefano Borgia, grand collectionneur, qui jusqu'à sa mort (1804), échange avec le jeune protestant des lettres fréquentes, affectueuses, confiantes : correspondance de l'intérêt le plus varié [1].

Quelques Anglais : Sir Joseph Banks, président de la Société royale de Londres ; W. Howley, archevêque de Canterbury ; W. Ouseley, J. Routh, J. Shore. D'autres lettres viennent de Suisse (Pestalozzi), de Hollande (Hamaker), de Bohème (Dobrowsky), de Suède (Åkerblad), de Russie (où Rennenkampf relate les fouilles de Bakou), etc. Münter s'intéresse au centre d'études ioniennes fondé à Corfou par Lord Guilford, et dont il reçoit des nouvelles par le Danois Bröndsted, Lusignan, professeur à l'Université ionienne, et Prossalendi, secrétaire de l'Académie.

Mais les plus nombreux sont les Allemands. Nous ne pouvons citer que les plus notoires : Goethe, Klopstock, les Herder, les Stolberg, J.-H. Voss, Gerstenberg, Wieland (dont nous avons une longue et admirable lettre sur la poésie et la vocation poétique), Niebühr, C.-G. Heyne, Fr. Creuzer, Schlotheim, les deux Tychsen, etc. Textes importants pour l'histoire des études et des lettres en Allemagne ; certains expriment merveilleusement

1. Il est question notamment de Cagliostro et de son appartenance à la Maçonnerie.

l'effervescence poétique des jeunes esprits vers 1780 (lettres à Kosegarten et Gerstenberg).

Pour l'histoire de la franc-maçonnerie, la *Correspondance* n'est pas moins essentielle que le *Journal* (lettres de J.-J.-C. Bode, S. Borgia, Abbé Grégoire, C. G. von Helmolt, J. B. Koppe, Manthey, Pestalozzi, Reuss, D. Tommasi). Nous avons déjà souligné son intérêt pour l'histoire de l'Italie ou celle de la Révolution Française. Mais c'est surtout sur les problèmes religieux et leur évolution de 1780 à 1830 que nous renseignent l'évêque de Copenhague et ses correspondants théologiens : les tendances « avancées » (et un peu relâchées) aussi bien dans le protestantisme que dans le catholicisme, à la veille de la Révolution ; puis le déchirement religieux de la France, et la réaction provoquée par le danger (lettres de F. A. Blau, Grégoire, Gurlitt, Howley, Jahn, Oberthür, Rudelbach, Silvestre de Sacy, Wreden).

Enfin, — il est bon de finir là-dessus, — la lecture de cette correspondance, si souvent actuelle pour nous (elle traite fréquemment de collaborations et d'épurations diverses...) reste consolante. Rien de plus réconfortant que de voir, pendant la crise européenne de la Révolution et de l'Empire, la haute sérénité des relations internationales entre savants. On continue, par des voies détournées, à échanger des pièces de collection (qui se perdent parfois !), on se démène en faveur d'un confrère malheureux, comme le Français Dolomieu ; on philosophe sur les événements (tel Silvestre de Sacy dans son admirable lettre de 1807, au moment où recommence la guerre) ; on reprend contact après une interruption forcée, on se compte, on donne une pensée aux morts ; et le courant fécond circule à nouveau entre les survivants.

Hélène Tuzet.

Jacques Roos. **Aspects littéraires du mysticisme philosophique et l'influence de Boehme et de Swedenborg au début du Romantisme : William Blake, Novalis, Ballanche** (471 pp. in-8°, Heitz, Strasbourg).

A la fin de la brillante soutenance de thèse de M. Jacques Roos, j'émettais le souhait de la voir bientôt paraître. Notre attente a duré plusieurs années, mais nous sommes récompensés par ce beau volume d'une présentation élégante et aérée. Est-ce une illusion ? grâce à celle-ci, nous abordons avec plus d'assurance, semble-t-il, les difficiles problèmes soulevés, les perspectives forcément enchevêtrées de ce complexe panorama.

C'est un beau travail et c'est une importante contribution à l'étude du mysticisme romantique et de sa genèse. Les exemples choisis par M. Roos sont frappants et suggestifs, et il se meut avec aisance, dans ce domaine de « littérature et philosophie mêlées ». Ce n'est pas tout à fait une étude de littérature comparée telle que je la conçois, mais une pénétrante confrontation littéraire qui éclaire, par le dessous, de grandes œuvres et de grandes personnalités. Elles sont caractéristiques, certes, et les trois auteurs examinés sont bien ce qu'Emerson appelait des « representative men ». Les aurai-je moi-même rapprochées : « Blake le fort, Novalis le profond » et « le charmant », Ballanche « le timide » ? Je n'ose l'affirmer. Blake est tout de même, au fond, un individu et un individualiste irréductible, malaisément perméable aux influences, et il est un peu surprenant, au premier abord, de le voir comparé à des intellectuels aussi fortement instruits que Novalis et Ballanche. Et ce dernier ? le bon Ballanche ! à quoi doit-il cet honneur d'être préféré à ces visionnaires que sont Victor Hugo [1] et Gérard de Nerval, celui-ci surtout nourri de ces doctrines ésotériques que l'on essaie, ces temps derniers, d'éclairer. Sans doute il appartient à une époque un peu postérieure. Mais ceci pose toute la question d'ensemble. Il y a un « décalage » entre le romantisme anglais, le romantisme allemand et le romantisme français, et M. Roos admet lui-même que ses personnages sont « successivement saisis ». Dès lors, pourquoi rester prisonnier de ce dispositif rigoureux et un peu artificiel ? M. Roos a du goût pour la symétrie des ensembles et les architectures bien faites. Sa composition est très méthodique. Son édifice a trois étages, presque identiques : A. L'homme. I. Le tempérament. II. La nature des visions. B. Ses doctrines. I. Influences subies. II. Cosmogonie. III. Théorie des correspondances. IV. Régénération et réintégration, etc. Ce beau triptyque manque d'atmosphère, de mouvant, et le ciment n'est pas, à mon gré, toujours assez serré entre le vaste fronton européen de l'introduction et les panneaux juxtaposés qu'il domine d'un peu haut. Les connexions faisant le lien « comparatif » entre tous ces élans mystiques auraient dû être plus accusées, du point de vue de l'histoire littéraire.

Sans doute ce défaut — si c'en est un — est fort adroitement masqué. D'abord par le titre, bien long, et en particulier le sous-titre, qui s'attachent à souligner le fond commun des sources possibles et des influences probables ou certaines. Ensuite, par cette introduction adroite et d'ailleurs fort juste, dont on ne

1. Il est juste d'ajouter que Ballanche et V. Hugo sont l'objet de la thèse complémentaire de M. Roos.

peut nier qu'elle vise à donner à l'ouvrage une allure synthétique : *Le mysticisme à la fin du XVIII*e *siècle et au début du XIX*e *siècle :* I. Son caractère international. II. Ses différents aspects. III. Caractères communs des doctrines. IV. Les principales sources (c'est-à-dire Jacob Boehme et Swedenborg). C'est dans cette dernière partie que, selon l'auteur, les influences « viennent se combiner et se résumer dans l'œuvre d'un théosophe français ». L'on a reconnu Saint Martin. Mais je me demande si les doctrines de Swedenborg et de Jacob Boehme n'ont pas, antérieurement et parallèlement, cheminé toutes seules en Angleterre et en Allemagne. Boehme en particulier n'a pas eu besoin de truchement français pour rentrer chez lui. On le retrouve, dès la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe, dans les doctrines des communautés piétistes de Halle et de Silésie dont M. Roos ne nous a pas beaucoup parlé, pas plus d'ailleurs que du quiétisme. Je veux simplement, par cette observation, faire remarquer à l'auteur que Boehme et Swedenborg lui ont bien fourni un principe commun pour grouper ses trois mystiques, mais qu'ils ne sont pas seuls et qu'ils ne suffisent pas à expliquer, même en partie, le mysticisme de chacun. Blake leur échappe par sa puissante originalité ; les deux autres, plus cultivés, mieux équipés au point de vue philosophique, s'ouvrent à de multiples influences, même d'ordre rationaliste.

Je ne puis entrer dans le détail des chapitres qui suivent. L'analyse psychophysiologique des visions de Blake à la lumière de la science la plus moderne dépasse ma compétence et, même exposée dans un appendice, ne me paraît pas très opportune. La démonstration que la mortalité est liée à la différenciation et à l'apparition des sexes, pressentie par Blake, semble sans doute confirmée par la biologie contemporaine, mais est-il bien nécessaire de nous mettre au courant ici ? Le chapitre VI se termine sur le nom de Novalis et on s'attend à aborder tout de suite la deuxième partie. Mais on en est détourné — au détriment de l'unité et de la continuité — par le chapitre VII, évidemment rajouté après coup, sur les idées politiques et sociales de Blake. Révolutionnaire, comme on sait, celui-ci avait-il donc besoin de Boehme et de Swedenborg pour l'être ? A ce sujet, il eût été intéressant d'ailleurs d'examiner les traductions anglaises, probablement assez faibles, de ces deux auteurs. Lorsque M. Roos recherche les éléments constitutifs du mysticisme commun aux trois écrivains, on s'attendrait à le voir insister davantage sur le sentiment de la nature qui joue un rôle si important dans le lyrisme des romantiques allemands, en particulier de Tieck et de Novalis qui est aussi artiste que mystique. Il ne s'y est pas

attardé davantage chez Ballanche dont la biographie est assez détaillée. Et pourtant, comme pour égayer un peu son austère étude, il ne redoute pas ici l'anecdote, et l'on eût aimé lui voir analyser, avec sa subtilité coutumière, à propos du sentiment de la nature, l'atmosphère si particulière du paysage lyonnais. Le contact entre Ballanche et Boehme semble bien s'être établi « par personnes interposées ». Y en eût-il d'autres que Bredin ? Camille Jordan ? Oberlin ? D'ailleurs je reconnais que les influences examinées ici semblent plus diffuses et plus insaisissables que dans le cas de Novalis. Le caractère indécis de la pensée de Ballanche et l'imprécision des intermédiaires [1] ne diminuent pas les difficultés.

Les trois portraits sont vivants, les exposés doctrinaux minutieux et clairs. Une fois admis le principe de la comparaison littéraire, le triptyque ne peut apparaître que très séduisant. Dans une courte et opportune conclusion, M. Roos s'attache à déceler les articulations souterraines profondes, qu'un historien sans doute exigeant eût voulu voir, chemin faisant, apparaître davantage à la lumière. Sa bibliographie est bonne et sera très utile. Elle atteste une très vaste culture littéraire, philosophique, scientifique et, bien que la table analytique soit établie avec beaucoup de rigueur, pour le suivre plus facilement à travers son vaste exposé, on eût souhaité un index. Enfin il a traité ce sujet austère avec talent. Son style est agréable, coulant, parfois un peu abstrait, parfois aussi un peu oratoire et fleuri, toujours fin et nuancé, et je lui fais mes compliments pour les qualités de clarté dont il a fait preuve en traitant un sujet aussi difficile.

Jean-Marie Carré.

Jules Dechamps, Professeur à l'Université de Londres. **Entre la guerre et la paix : Les Iles britanniques et la Révolution française, (1789-1803),** La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1949, 246 pp.

Cette attrayante étude, illustrée de caricatures de l'époque qui sont déjà par elles-mêmes curieusement instructives, relève moins de l'histoire littéraire que de l'histoire des idées, parfois

1. De même que, grâce aux Schlegel, l'aspiration mystique de Novalis se trouve mêlée à une ambiance plus terrestre, de même les émigrés lyonnais à Weimar, Degérando et Camille Jordan, auraient pu fournir certaines indications en ce qui concerne leur ami Ballanche.

de l'histoire tout court. L'auteur pourrait ajouter un intéressant chapitre à la belle *English Social History* de G. M. Trevelyan. Mais il offre aussi au comparatiste une toile de fond sur laquelle se détacheront mieux les grands personnages dont l'intérêt pour la France a fait et continue à faire l'objet d'études purement littéraires : Wordsworth, Coleridge, et bien d'autres.

Les précisions chronologiques données dans le titre sont importantes. Nous devons remercier M. Dechamps d'avoir si bien rappelé que, pour les Anglais, la Révolution française est un bloc, dont il est artificiel de détacher Directoire et Consulat. La période qui s'ouvre en 1789 dans l'histoire des relations franco-britanniques ne se ferme logiquement, comme le montre la conclusion du livre, qu'en 1802-1803. Six chapitres nous la font parcourir, s'ordonnant autour des événements les plus marquants : naissance du Jacobinisme, négociations sous le Directoire, soulèvement irlandais et expédition d'Égypte, coup d'état de Brumaire, paix d'Amiens et sa rupture.

L'auteur emprunte aux carnets des voyageurs anglais mille détails curieux sur la vie de chaque jour dans la France du temps (ch. VI : Visiteurs anglais de Bonaparte en 1802). Leurs impressions généralement favorables contrastent fâcheusement avec le sombre tableau qui nous est tracé de l'Angleterre de la même période : servilité et vénalité de la presse (p. 190), conditions inhumaines du service dans la marine (p. 71), ou du travail dans les mines (p. 208). Ces précisions, évidemment dictées par le dessein même de l'ouvrage, permettent seules de comprendre quelle immense vague d'espérance souleva en 1789, avec tous les opprimés, les penseurs libéraux d'outre-Manche, dont plusieurs s'obstineront encore, trente ans plus tard, à voir en Napoléon le fils de la Révolution, et le champion des peuples contre les tyrans. Et voici comment l'historien anglais G. D. H. Cole, que cite M. Dechamps, résume les effets de la Révolution : « Elle donna une philosophie au radicalisme britannique et elle fit adopter aux classes gouvernantes une politique de répression qui, pendant une génération, tint en échec toutes les formes de radicalisme ».

Il est significatif qu'un chapitre, au centre du livre, soit consacré au soulèvement irlandais de 1798. Presque à chaque page apparaît le rôle essentiel, quoique souvent obscur ou misérable, joué par les Irlandais dans les victoires militaires et navales de l'Angleterre du temps (p. 72, n. 2), et dans les rapports avec les révolutionnaires français. Peut-être le destin des Iles britanniques a-t-il dépendu en 1798 — comme en 1940 — d'une opération de débarquement décommandée. La grande faute de Bona-

parte aurait été d'opter pour une expédition en Égypte au lieu de donner la main aux rebelles irlandais — qui, livrés à eux-mêmes, furent bientôt écrasés.

On aurait pourtant tort de croire ennemis dans l'âme les deux grands adversaires. Si Napoléon a toujours admiré l'Angleterre (pp. 83-84), d'innombrables Anglais ont vénéré le vainqueur de la campagne d'Italie, puis le Premier Consul ; parmi les plus connus, la voyageuse Helen Williams (p. 78), Walter Savage Landor, la mère de Leigh Hunt (p. 113). La paix d'Amiens porta à son comble la popularité de Bonaparte en Angleterre (pp. 144-5).

Nous ne pouvons en fermant le livre que faire écho à la question qui s'en dégage : quel courageux chercheur osera entreprendre l'étude d'ensemble qui s'impose sur la légende napoléonienne en Angleterre ? M. Dechamps, dont les ouvrages sur la littérature napoléonienne font autorité, s'est attaqué il y a une dizaine d'années au cœur même de ce vaste et beau sujet, dans son *Hazlitt et Napoléon*. Nous est-il permis d'espérer qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin ?

J. V.

Fausto Ghisalberti, **Critica manzoniana d'un decennio.** *Bibliografia delle publicazioni acquisite alla raccolta Treccani degli Alfieri dal 1939 al 1948*, Milano, Casa del Manzoni, 1949.

L'ouvrage de M. Fausto Ghisalberti, édité à part, constitue aussi la partie la plus importante du cinquième volume des *Annali Manzoniani*. L'abondance des études sur Manzoni publiées pendant les dix années envisagées — et dont il faut se féliciter — le rend indispensable à quiconque s'intéresse à Manzoni. Il est mené avec intelligence, rendant compte largement des opinions et polémiques avec une équité qui s'accompagne d'une critique toujours mesurée.

Parmi les études qui peuvent intéresser la littérature comparée, on trouve çà et là, des confrontations de détail concernant personnages ou situations qui font appel à Racine, Voltaire, Walter Scott, Goethe. Le thème du mariage contrarié est étudié à travers Plaute, Machiavel, Lessing, Voltaire, Beaumarchais, Alfieri, par J. Orne [1].

1. J. Orne, *The Sources of Promessi Sposi*, in *Modern Philology*, XXXVIII, 194.

Venanzio Todesco [1] signale des épisodes de type picaresque, affinités aussi bien avec les romans espagnols qu'avec le Gil Blas français.

J. F. Beaumont [2] cherchant à préciser la portée de l'influence de Goethe, y voit le motif déterminant qui fit renier par Manzoni, comme genre hybride, tragédie et roman historiques, et qui arrêta chez lui toute œuvre de création.

Une nouvelle édition de la *Lettre à M. Chauvet* [3] avec Introduction de Natalino Sapegno, ramène l'attention sur ce moment de bataille autour du système historique en France et en Italie.

Avec une insistance due à la controverse suscitée, voici l'influence de Voltaire qui serait « la grande et permanente influence » reçue par Manzoni, et on lit que, lorsque celui-ci « devint catholique, sa conversion se fit (...) plus que l'on ne croit, d'une façon voltairienne et pour des motifs voltairiens [4] ».

Les dernières pages envisagent la fortune de Manzoni à l'étranger et signalent la faible pénétration de son œuvre dans la littérature mondiale. Pour la France, que Manzoni considéra un temps comme sa véritable patrie, et qui eut une telle part dans sa formation intellectuelle et spirituelle, il est affligeant de ne pouvoir citer, au cours de ces dix années qu'un ouvrage de quelque importance et dont l'auteur est une Roumaine, Mlle Christesco, *La fortune de Manzoni en France* [5] ; livre qui n'est pas sans utilité, mais où l'on voudrait trouver plus de rigueur d'information et un sens critique plus éclairé.

L. Portier.

Heinrich Heine. **Briefe.** Erste Gesamtausgabe nach den Handschriften herausgegeben, eingeleitet und erläutert von Friedrich Hirth. Erster und vierter Band, 2 vol. in-8 de 481 et 261 pages (Florian Kupferberg Verlag, Mainz, 1951).

Friedrich Hirth avait déjà donné, entre 1914 et 1920, une édition des Lettres de Heine. Elle comprenait trois volumes ; un quatrième était annoncé qui devait apporter des notes explicatives. Ce quatrième volume n'a pas paru. Fr. Hirth a repris

1. *I Promessi Sposi e il romanzo picaresco*, in *Atti e Memorie della R. Academia di Padova*, 1939-1940.
2. *Manzoni and Goethe*, in *Italian Studies*, II, 1939.
3. Roma 1947, ed. dell'Ateneo.
4. Zottoli, *Umili e Potenti nella poetica del Manzoni*, nouvelle édit., Roma 1942. — Voir aussi Croce, Nicolini, Ragonese.
5. Éd. Balzac, Paris, 1943.

le travail dans son ensemble pour une nouvelle édition de trois volumes de lettres et trois volumes de remarques (Anmerkungen). C'est une refonte, avec un large complément. Fr. Hirth s'est efforcé de retrouver et de revoir, autant qu'il était possible, tous les originaux des lettres de Heine, ce qui lui permet d'appeler justement cette publication la « première édition complète d'après les manuscrits ».

Nous avons aujourd'hui le premier volume des lettres et le premier volume des notes correspondantes (1815-1831). Quand l'ensemble de l'édition aura paru, nous aurons à notre disposition le moyen d'information le plus sûr concernant Heine, son œuvre et ses relations. Déjà le premier volume apporte de nouvelles lettres de Heine encore inconnues ; il en complète d'autres, par exemple celles adressées à Moses Moser, si riches de renseignements mais publiées jusqu'ici avec des coupures. Les lettres de Heine sont présentées en ordre chronologique avec leur orthographe capricieuse ; les réponses se trouvent dans le quatrième volume accompagnées de notes explicatives sur les correspondants. Une préface très importante ouvre le premier volume ; elle intéresse tout particulièrement les comparatistes, car elle traite surtout du séjour de Heine en France et de ses relations parisiennes ; elle annonce par là les deuxième et troisième volumes de lettres. C'est la période de la vie de Heine qui avait été la moins étudiée jusqu'à présent et que Fr. Hirth s'est attaché à éclairer. Il avait déjà publié le résultat de ses recherches à ce sujet dans deux ouvrages précédemment signalés par la *Revue de Littérature comparée (Heine und seine französischen Freunde* et *Heinrich Heine, Bausteine zu einer Biographie)*. Il dégage dans la préface de cette nouvelle édition les conditions d'existence de Heine dans la grande cité parisienne, qui sont pour lui source de joies et de soucis. Alors que, en Allemagne, les pouvoirs politiques lui faisaient opposition, alors que les écrivains de premier plan, tels que Goethe, Tieck, Uhland ne répondaient pas à ses avances malgré sa réputation fortement établie déjà dans le public, en France les salons s'ouvrent tous devant lui, les plus grands parmi les écrivains le traitent comme un de leurs pairs. Et il en est ainsi jusque vers l'année 1847. Puis viennent les déboires amenés par la mort de l'oncle Salomon, la révolution de 1848, la maladie, le caractère aussi de Heine ; ses amis l'oublient ou le négligent, sauf un très petit nombre. Mais sa vigueur intellectuelle se révèle plus que jamais ; elle se manifeste si bien par des œuvres et même dans des traductions que sa gloire grandit au moment où il meurt, C'est ce que nous pourrons suivre de près dans les deuxième et troisième volumes de cette corres-

pondance dont la première partie nous est présentée. Souhaitons que cette suite attendue ne tarde pas à paraître.

Joseph Dresch.

Friedrich Hirth, **Heinrich Heine, Bausteine zu einer Biographie,** 1 vol. in-8° de 183 pages (Mainz, Florian Kupferberg Verlag, 1950).

La biographie de Heine par Strodtmann qui, après bientôt un siècle d'existence, est peut-être encore aujourd'hui la meilleure, est pourtant bien insuffisante en ce qui concerne la seconde moitié de la vie de Heine, celle qu'il a passée en France. Cette lacune a été en grande partie comblée par les travaux de Friedrich Hirth ; aussi la plupart de ses publications sont du domaine de la Littérature comparée. Nous avons dit précédemment *(Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1950) tout le mérite de son ouvrage sur Heine et ses amis de France *(Heine und seine französischen Freunde)*. Nous avons plaisir à marquer aujourd'hui l'importance de son dernier livre, récemment paru, *Heinrich Heine, Bausteine zu einer Biographie.* Ce sont là matériaux solides qu'il nous présente et tous, sauf le premier chapitre qui traite de la date de la naissance de Heine, se rapportent à la période française de sa vie. Par la variété des renseignements qui nous sont ici apportés nous partageons, dans le milieu parisien, l'existence d'un hôte qui fut à la fois attirant et déconcertant, ce qui n'est pas sans donner un singulier intérêt aux découvertes et remarques de Fr. Hirth. Heine se heurte à Börne ; il se lie et se brouille avec Meyerbeer ; il est estimé et admiré par la baronne Betty Rothschild, mais se raille de James Rothschild qui pourtant l'aide et le guide financièrement ; il fréquente Karl Marx dont pourtant il ne dit mot dans ses ouvrages ou ses lettres ; il publie au *Vorwärts* de Paris des poésies révolutionnaires sans éprouver la crainte d'être expulsé ; la maladie l'arrête et le paralyse et cependant nous le voyons lire, écrire et publier, plus poète que jamais dans le *Romanzero.* Sur tout cela le livre de Hirth apporte de lumineuses précisions. On a plaisir et profit à puiser dans de tels ouvrages. Friedrich Hirth annonce une nouvelle édition de la correspondance de Heine en trois volumes accompagnés d'autant de volumes de commentaires.

Joseph Dresch.

P.-G. Castex, **Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant.** Thèse pour le Doctorat ès Lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, José Corti, 1951, 466 pp.

— **Honoré de Balzac, « Falthurne », Manuscrit de l'abbé Savonati, traduit de l'Italien par M. Matricante, Instituteur Primaire.** (Thèse complémentaire). Paris, José Corti, 1950.

Nous laisserons de côté les menues critiques que nous suggère l'arrangement des matières (un peu d'artifice, voire de monotonie dans les titres, est ici la rançon d'un rigoureux souci de clarté, particulièrement louable dans des pages où il est si souvent question de mystère), pour ne retenir que ce qui dans cette étude intéresse le comparatiste.

Le Conte fantastique est divisé en deux parties, dont la première est l'histoire du genre : le fantastique en poésie est exclu de l'investigation, qui ne porte que sur les œuvres en prose (ne subtilisons pas, et ne nous demandons pas si Lautréamont est, ici, un intrus : est-ce bien un conteur ? — sachons plutôt gré à M. Castex de nous donner une étude objective sur le créateur de *Maldoror ;* elles sont rares !). La deuxième partie comprend huit monographies présentant, dans leurs œuvres, les principaux représentants du genre. Une neuvième, chronologiquement hors du cadre de l'étude, mais indispensable, figure dans la première partie ; elle est consacrée à Cazotte, « le Précurseur français ».

Avec Cazotte, c'est un étranger, Hoffmann, qui nous est donné comme « l'Initiateur » du conte fantastique français [1]. Le rôle joué par Mrs. Radcliffe, Lewis, Maturin, etc., n'est dans cette première partie que brièvement indiqué, l'auteur se réservant de revenir sur ces auteurs à propos de Nodier, de Balzac, etc. L'histoire de la vogue en France du conteur allemand a souvent été écrite ; mais M. Castex nous en fait connaître un intéressant épisode encore ignoré : la tentative de « torpillage » à laquelle se livra son rival Walter Scott (ch. III, pp. 43-46 [2]). Après 1850, c'est E. A. Poe qui donne le ton, son souci de la logique expliquant son succès en France (p. 106). Regrettons que la rivalité Hoffmann-Poe, sur laquelle M. Castex passe peut-

1. Depuis la publication de cette thèse. J. F. A. Ricci a donné dans *Études Germaniques* (av.-juin 1951, p. 100) un article sur *Le Fantastique dans l'œuvre d'E. T. A. Hoffmann.*

2. Cet épisode a fait l'objet d'un article de M. Castex dans les *Mélanges D. Mornet,* Nizet, éd., Paris, 1951, pp. 169-176 : *Walter Scott contre Hoffmann.*

être un peu rapidement (p. 102) ne soit pas égayée par un incident analogue ; mais ce n'est sans doute pas la faute de l'auteur !

Les risques de répétition que présentait la division en deux parties ont été évités, à quelques exceptions près (I, ch. v, § 3 et II, ch. III, § 5 sur le haschich). La seconde partie nous présente une série d'excellentes synthèses des plus récents travaux sur les auteurs considérés. Il n'était évidemment pas dans le propos de l'auteur d'apporter du nouveau, à moins qu'il ne le trouvât sur son chemin, dans l'étude des influences étrangères ; encore qu'il soit bien au courant des recherches des spécialistes dans ce domaine. Nous ne saurions le mettre en demeure de nous dire si les ressemblances entre Novalis et Nodier dépassent ou non le plan d'une « analogie dans l'histoire de leur vie sentimentale » (p. 127), ou de nous donner des détails sur la rencontre de Swinburne et de Maupassant en Normandie en 1864 (p. 368). Tout au plus pourrions-nous souhaiter une appréciation plus détaillée de ce que représente dans l'œuvre « fantastique » de Mérimée l'apport non seulement des écrits mais aussi de l'esprit russes (pp. 272-75), ou regretter avec l'auteur qu'il n'ait pu identifier la source allemande (mais est-on sûr qu'elle existe ?) de l'*Élixir de longue vie* de Balzac ; il a en tous cas le mérite de montrer que cette « étude philosophique » n'est pas, comme le croyait M. Bardèche, une adaptation des *Élixirs du Diable* de Hoffmann (pp. 195-96).

La conclusion de l'ouvrage relève le défi lancé par Heine, qui refusait aux Français dans sa *Romantische Schule* le don du fantastique. D'une comparaison établie par M. Castex entre conteurs français et conteurs allemands (pp. 398-99), il ressort que si ceux-ci ont le mérite de la richesse et du naturel, les contes des premiers sont *mieux faits*. Moins poétiques, mais plus dramatiques, les conteurs français savent aussi nous émouvoir en s'incarnant souvent dans leur héros, avec leur angoisse à eux. Les dernières pages peuvent se résumer par le cliché « fantastique pas mort » : M. Castex n'hésite pas à voir dans certains goûts contemporains (vogue du roman policier), mieux dans l'esprit même de mouvements comme le surréalisme et l'existentialisme (Kafka) de modernes avatars de l'inspiration fantastique.

Le chapitre consacré à Balzac doit être complété par l'introduction de la thèse complémentaire de M. Castex, édition de *Falthurne*, qui est vraisemblablement le premier roman de l'écrivain. Nous trouvons là de nombreuses indications précises sur l'influence exercée par Scott sur cette œuvre du jeune Balzac,

à la fois dans le domaine de l' « Invention romanesque » (pp. LX-sqq.) et de la présentation (§ 3 : « Le Commentaire humoristique »).

L'ensemble de ces deux remarquables ouvrages se lit avec autant de plaisir que de profit, et présente en résumé pour le comparatiste deux motifs particuliers d'intérêt, en tant que contribution à l'étude de Scott en France et de Hoffmann en France ; sur ce dernier sujet, la thèse principale contient une excellente bibliographie des traductions, et des articles consacrés au conteur allemand : près de 50 titres distribués dans diverses rubriques.

Jacques VOISINE.

Fredrik SCHYBERG. **Walt Whitman,** *translated from the Danish by Evie Allison Allen, with an introduction by Gay Wilson Allen* (New York, Columbia University Press, 1951, XV + 387 pp.).

Voici enfin traduit en anglais, grâce au dévouement et au talent de Mrs. Allen, cet excellent ouvrage danois dont tout le monde connaissait l'existence depuis sa publication en 1933 [1], mais que presque personne n'avait lu. En 1946, G. W. Allen en avait donné un résumé alléchant dans son *Whitman Handbook* [2], mais les quelques huit pages qu'il lui consacrait ne suffisaient pas à en épuiser les richesses. La présente traduction est d'autant plus précieuse qu'elle a été revue et augmentée par Fredrik Schyberg avant sa mort prématurée l'an dernier. Des erreurs de détail ont été corrigées et surtout, le dernier chapitre qui traite de l'influence de Whitman sur la littérature mondiale a été complètement remis à jour, plus particulièrement en ce qui concerne les domaines allemand et scandinave. Dans le domaine français, on s'étonne cependant de ne pas voir mentionner Henri Franck, Élie Faure, Jean-Richard Bloch, Jehan Rictus avec son « homm' modern' », Cendrars, Jean Giono, qui place une citation des *Feuilles d'Herbe* en tête de son *Serpent d'Étoiles*, et Paul Claudel, bien qu'il se soit défendu d'avoir subi l'influence de Whitman. Quant au domaine italien, il est très sommairement traité. *Lavorare stanca*, le premier recueil de Cesare Pavese, devrait en particulier y figurer.

La grande originalité de cet ouvrage est d'être avant tout une

1. Fredrik SCHYBERG, *Walt Whitman*, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag, Copenhague, 1933, 349 pages.
2. Chicago, Packard & Co., 1946, XVIII + 560 pages.

étude textuelle centrée sur les *Feuilles d'Herbe*, plutôt qu'une biographie plus ou moins romancée comme nous en possédons tant sur Whitman. Schyberg s'est efforcé d'apercevoir l'homme à travers l'œuvre et de reconstituer sa vie en étudiant l'une après l'autre les éditions successives de son recueil. L'interprétation des poèmes est pénétrante et généralement plausible, mais presque toujours contestable puisqu'elle repose sur une analyse subjective plutôt que sur des données biographiques. L'auteur, en tout cas, a fort bien mis en évidence la grave crise morale que Whitman traversa entre 1855 et 1860. Mais il aurait pu en déceler plusieurs autres — de moindre gravité, il est vrai. Chaque édition nouvelle des *Feuilles d'Herbe* marque, en effet, un retour à l'équilibre et à la joie de vivre après les tourments du doute et les tortures du désespoir. L'essentiel toutefois a été vu par Schyberg, et quiconque veut pénétrer sous la surface des *Feuilles d'Herbe* ou étudier l'influence de Whitman dans le monde devra lire cet ouvrage remarquable.

Roger Asselineau.

L. B. Walton. **Anatole France and the Greek World,** Durham, North Carolina, Duke University Press, 1950, 334 pp. in-8°.

L'étude de M. Walton sur Anatole France et le monde grec représente un travail considérable, et fort utile. Après avoir minutieusement situé France par rapport aux diverses manifestations contemporaines de l'hellénisme, l'auteur a procédé selon un mouvement double. Tout d'abord, en deux chapitres très nourris, il a passé en revue, dans l'ordre chronologique, toutes les œuvres de la littérature grecque et toutes les données de l'histoire, de la religion ou de l'art, examinant pour chacune ce que la France en a connu et ce qu'il en a dit. Ensuite, en deux autres chapitres, partant cette fois des œuvres de son auteur, il a cherché à déterminer quels thèmes ou quelles formes d'art étaient empruntés au domaine grec. Pour toutes ces recherches, l'information de M. Walton est on ne peut plus poussée et exacte : il a mené son enquête pendant des années, et aucun témoignage, écrit ou oral, n'a été négligé.

Cette méthode est pleinement probante. Elle établit de façon sûre l'importance de l'hellénisme chez France.

Peut-être seulement convient-il de dire qu'à propos d'un domaine aussi essentiel à toute formation classique que le domaine

grec, et d'un esprit aussi subtil que celui d'Anatole France, la rigueur même de l'exposé peut avoir quelquefois un caractère un peu trompeur. Tous les témoignages ne sont pas en effet d'une égale valeur, ni d'un égal sérieux. Ainsi M. Walton précise que France avait des goûts plus classiques qu'alexandrins ; mais ceux qu'il indique sont souvent presque trop classiques : ils ont une saveur d'anthologie qui les rend moins révélateurs. — Au contraire, dans cette Grèce sereine que France oppose au christianisme et dont il décrit le charme révolu, dans cette Grèce des érudits, que la culture même, comme un langage secret, contribue à rendre plus chère, on voit affleurer les traits d'un atticisme caractéristique. Assez extérieur d'abord, puis plus intime et discret, il garde toujours une grâce un peu froide de néo-classicisme.

Mais encore une fois il ne peut s'agir que de nuances d'interprétations ; et c'est le livre même de M. Walton qui servira à en proposer de nouvelles : tout s'y trouve.

J. de Romilly.

Edward J. H. Greene, professeur à l'Université d'Alberta, docteur de l'Université de Paris, **T. S. Eliot et la France,** Paris, Boivin, 1951 (*Études de littérature étrangère et comparée,* n° 24), 248 pages.

Voici le premier examen d'ensemble qui ait été consacré à l'influence de notre littérature sur le plus grand écrivain anglo-saxon d'aujourd'hui. C'était un travail délicat, et l'auteur a montré, dans son introduction (pp. 12-15), en des pages fort pertinentes, toute la complexité de ces études d'influence. Et d'autant plus délicat qu'il s'agissait d'un écrivain vivant [1]. Je sais bien que l'analyse porte uniquement sur l'œuvre de T. S. Eliot, que celui-ci a toujours visé à l'impersonnalité et a voulu lui donner un caractère universel, qu'on peut étudier son style et sa pensée sans connaître grand'chose de lui, et c'est d'accord avec moi qu'E. J. H. Greene a, dans la présentation de sa thèse, en 1948, laissé de côté ce qui touche à la biographie. Il nous donne, avec une volontaire sécheresse, au début de son livre, trois pages de précisions indispensables, et n'y revient plus par la suite.

1. Ceci est une dérogation exceptionnelle aux règlements de la Sorbonne, et T. S. Eliot, docteur « honoris causa » de la Faculté des Lettres de Paris, s'y est montré sensible.

Mais l'étude est nettement circonscrite et porte sur le passé. L'influence française ne dépasse guère les années de jeunesse et de formation. Bien choisis, les textes de T. S. Eliot sont là qui nous aident à le comprendre et nous suffisent. Ils abondent en révélations et sont extrêmement caractéristiques. Ils sont, en outre, confirmés par lui-même, et E. J. H. Greene a eu le privilège de consulter le poète, à plusieurs reprises, aussi bien oralement que par écrit. L'ouvrage a paru avec son approbation, il a lu de près et même annoté le manuscrit. Le frère du poète, le regretté Henry Ware Eliot, en ouvrant à E. J. H. Greene la collection d'*Eliotiana* dont il était le conservateur, lui a également facilité sa tâche. Où trouver plus sûrs appuis, plus précieux concours, assises plus solides ? L'excellente bibliographie (30 pages) annexée à l'ouvrage constitue un inestimable instrument de travail et témoigne des recherches très étendues effectuées par l'auteur.

Celui-ci est d'ailleurs la prudence et la sagacité mêmes. Sa culture est aussi vaste que sa méthode est sûre. Il sait où aller, et il y va en connaissance de cause. C'est ainsi qu'il a pu replacer l'œuvre de T. S. Eliot dans la double tradition littéraire de l'Angleterre et de la France. Confrontant avec une minutieuse rigueur des textes, des dates, des déclarations du poète, il est arrivé, d'une façon qui me paraît décisive, à préciser ses premières obligations vis-à-vis de la littérature française. Il s'est attaché à évaluer sa dette, comme poète, envers Jules Laforgue qu'il a étudié, aussitôt après sa soutenance, dans la *Revue de littérature comparée* [1], mais aussi envers Théophile Gautier, Baudelaire, Mallarmé, Corbière et Tailhade ; de plus, il a déblayé le terrain, et, en faisant justice de certaines affirmations hasardeuses, il a indiqué, à bon escient, je crois, qu'on perdrait son temps à chercher, dans la poésie d'Eliot, des influences de Guillaume Apollinaire et de Valéry. Ainsi que celui-ci, T. S. Eliot est d'ailleurs aussi intéressant comme prosateur, penseur et philosophe, et je dois souligner que la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à son œuvre critique. Sa théorie de l'impersonnalité de la poésie nous conduit à l'influence de Rémy de Gourmont. E. J. H. Greene aurait peut-être pu en profiter pour esquisser, en passant, l'action exercée, en tant que théoricien du style, par le critique du *Mercure de France* sur la poésie imagiste en général [2]. Dans cette partie,

1. Juillet-septembre 1948, pp. 363-397.

2. M. Deryk Mossop, dont on a pu lire, dans la *Revue de Littérature Comparée*, (n° d'octobre 1951), l'article intitulé : *Un disciple anglais de R. de Gourmont, Richard Aldington*, a étudié les rapports de Gourmont et de la littérature anglaise dans une thèse de doctorat, encore manuscrite, de l'Université de Paris.

abordant enfin le problème des rapports entre l'œuvre d'art et la vie sociale et spirituelle de son temps, l'auteur montre l'importance, dans l'évolution religieuse de T. S. Eliot, de l'héritage classique et chrétien, et nous trouvons marquée la place de Maurras et de Maritain. Pas d'influence directe de Pascal, malgré l'essai tardif d'Eliot en 1933. C'est que E. J. H. Green n'avance rien qu'il ne cherche à prouver ou à rendre probable. Il a, en gros, élucidé l'essentiel. Pour le reste, rien de plus suggestif, de plus stimulant que son livre. C'est tout un aspect de l'art et de la pensée du XX^e^ siècle qui s'impose à nous en le lisant. Bien des problèmes surgissent à la fois à l'occasion de T. S. Eliot. Pour les voir venir et pour tenter de les résoudre, il fallait beaucoup de finesse et de culture, et l'auteur n'a certes manqué ni de l'une ni de l'autre. Ses traductions sont bonnes. Il en emprunte d'ailleurs à Pierre Leyris dont il reconnaît l'excellence. Son style est nuancé et précis, bien fait pour suivre les sinuosités d'une démonstration subtile. Puisse ce livre modeste et sûr, attendu quatre ans, rencontrer l'accueil qu'il mérite !

Jean-Marie Carré.

PENSÉE HUMANISTE ET TRADITION CHRÉTIENNE AUX XV^e^ ET XVI^e^ SIÈCLES

Sous ce titre, et sous les auspices du Centre National de la Recherche Scientifique de Paris paraissent (aux Publications du CNRS, 45, rue d'Ulm, et chez Boivin & C^ie^, 5, rue Palatine), les Actes du premier Colloque international de sciences humaines organisé par le Centre (1948). Ce volume de 360 pages est d'un grand intérêt pour la littérature générale et comparée. Son contenu a été détaillé dans la Bibliographie (1951, n° 245). Il ouvre des perspectives variées au delà de l'époque de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole et d'Érasme. Parmi quelques vues importantes sur l'histoire de l'esprit humain, celles de Bruno Nardi sur la fin de l'Averroïsme, de Paul Henri Michel sur Giordano Bruno et la cosmologie copernicienne méritent de devenir classiques. Sur l'humanisme antérieur au XV^e^ siècle, les remarques sobres d'Edmond Faral vont loin ; et la synthèse d'Augustin Renaudet sur l'humanisme de Dante pose dans toute son ampleur le problème de la signification de l'humanisme par rapport à la théologie et à la mystique. Franco Simone étudie les rapports de l'humanisme italien et de l'humanisme français en

montrant la conscience que celui-ci avait de son originalité par rapport à celui-là. Sur l'un et sur l'autre Henri Bédarida indique des voies de recherches. Verdun L. Saulnier s'attaque, lui, à la charnière du Moyen-âge et de la Renaissance, qu'il éclaire en étudiant le goût de cette époque pour les condensations de sagesse humaine que sont les proverbes et les paradoxes. Le volume touche aussi aux relations de l'humanisme avec les arts ; et on se félicitera d'y trouver, grâce à Miss Yates, un aperçu de tout ce dont les publications du Warburg Institute, axées sur les rapports de la pensée et de la religion avec les arts, ont enrichi la connaissance précise de l'humanisme.

M. B.

BAUDELAIRE ET NOUS

Comme Henri Peyre l'indique lui-même dans l'avant-propos de son livre, *Connaissance de Baudelaire*, Paris, José Corti, 1951, 225 pp., il s'agit d'un « État présent des études baudelairiennes ». L'auteur y passe en revue les problèmes posés par la vie, l'œuvre et la fortune de Baudelaire, résume et apprécie les conclusions auxquelles sont parvenus les chercheurs et les critiques, et signale les sujets négligés ou insuffisamment traités. Les discussions et les jugements d'Henri Peyre sont d'une grande justesse et son livre est riche en aperçus originaux. Dans son dernier chapitre, Henri Peyre pose d'une façon tout à fait remarquable le problème général de la place de Baudelaire dans l'histoire de la poésie au XIX^e^ siècle. On ne peut que souhaiter que l'auteur développe un jour certaines de ces pages et consacre au Romantisme une étude semblable à celle qu'il a déjà publiée sur le Classicisme (*Qu'est-ce que le Classicisme ?* Paris, Droz, 1933 et 1941). Le livre se termine par une « liste bibliographique » comprenant plus de trois cents titres. On y cherchera surtout les livres et articles de revues parus récemment en France et à l'étranger.

Jean BRUNEAU.

Le gérant : HENRI LEDUC.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.
N° Edit. : 179.

LE COSMOPOLITISME D'ANGELUS SILESIUS

(à propos d'un livre récent)

Le poète baroque Angelus Silesius a eu en France une fortune assez singulière. L'intérêt exceptionnel qu'il avait, après de longues années d'oubli, suscité chez les romantiques allemands, n'avait nullement échappé aux germanistes parisiens du siècle dernier. En 1835 le professeur au Collège de France E. Lerminier citait, à propos de Baader et de Tholuck, un assez grand nombre des distiques les plus audacieux du *Cherubinischer Wandersmann* [1]. Dans une étude sur Varnhagen von Ense, Saint-René Tallandier mentionnait encore en 1854 le « pieux songeur de Silésie » qui fut, avec Saint-Martin, « le guide préféré » de Rahel [2]. Puis, pendant près d'un siècle, le silence semble s'être fait dans notre pays sur un auteur auquel l'Allemagne consacrait des travaux toujours plus nombreux [3]. Ce n'est qu'en 1943 qu'un jeune germaniste, Henri Plard, combla cette lacune par un brillant essai sur la *Mystique d'Angelus Silesius*. Il le fit suivre trois ans après par une édition du *Cherubinischer Wandersmann*, enrichie d'une traduction, de notes et d'une remarquable *Introduction*. Pourtant M. Jean

1. E. Lerminier, *Au delà du Rhin*, Paris, 1835, t. II, pp. 180-186. Nous remercions M. J. M. Carré d'avoir bien voulu nous signaler ces pages.

2. *Écrivains modernes de l'Allemagne. M. Varnhagen d'Ense*, *Revue des Deux Mondes*, 24e s., t. 6, 1854, p. 1255.

3. Nous ne voyons à signaler que les traductions de brefs morceaux choisis du *Cherubinischer Wandersmann* (par Jean Chuzeville, *Les mystiques allemands du XIIIe au XIXe siècle*, Paris, 1935, pp. 254-276) et de la *Heilige Seelenlust* par André Moret (*Le lyrisme allemand au XVIIe siècle*, Paris, 1935, pp. 144-155). Il est assez amusant que, rencontrant dans la *Théodicée* de Leibniz (*Disc. prélim.*, § 9) un « Jean Angelus, silésien », Paul Janet ait déclaré tout ignorer de ce « Jean Angelus ».

Baruzi avait, dès 1929-1930, consacré à ce sujet son cours du Collège de France : il nous apporte aujourd'hui les conclusions de longues réflexions dans la seconde partie de son livre *Création religieuse et pensée contemplative* (Paris, 1951, pp. 99-239).

Bien qu'il s'agisse d'une œuvre essentiellement philosophique, elle ne peut pourtant pas rester inconnue de ceux qui s'intéressent aux littératures modernes et à leurs rapports. La méthode de M. J. Baruzi est en effet entièrement originale et c'est à la « méditation » (le mot lui est cher) de beaux textes qu'il doit ses profondes intuitions métaphysiques sur les rapports de Dieu, de l'homme et du monde [1]. Sa prédilection pour la poésie n'a d'ailleurs rien d'accidentel : accordant à l'expérience beaucoup plus de valeur qu'aux systèmes, il « s'efforce de saisir la doctrine à l'état naissant, au point où elle n'est encore que la vie intérieure même dans l'acte de s'exprimer en formules » ; or, jamais ce « jaillissement direct ne se laisse observer dans des conditions » si « favorables que... dans l'expression lyrique où nous le retrouvons aujourd'hui encore avec son impétuosité première ». Cette méthode avait naguère permis à M. Baruzi de manifester, dans une thèse qui fit époque, une « intimité vécue avec l'âme » de saint Jean de la Croix [2]. Son nouveau livre ne révèle pas une moindre connaissance des délicats problèmes historiques, biographiques et artistiques qui se posent dans le cas d'Angelus Silesius.

Or, par leur caractère cosmopolite, la vie, les sources et l'influence de Johann Scheffler (1624-1677) intéressent directement la littérature comparée. Le père de l'écrivain était, tout d'abord, un noble de Cracovie, mi-polonais, mi-allemand, et ce n'est que sur le tard qu'il vint s'établir à Breslau. Là, il s'allia à une ancienne famille de la bourgeoisie, déjà

1. L'étendue de la culture que suppose la constante réussite de l'auteur apparaît déjà dans la première partie de son nouvel ouvrage, *La mystique paulinienne et les données autobiographiques des* Épîtres. Non seulement l'immense littérature critique (française, allemande, anglaise, scandinave) y est parfaitement dominée, mais on a le plaisir d'y rencontrer souvent de grands noms des derniers siècles. Érasme, Luther et Calvin, Jean de la Croix et sainte Thérèse, Pascal et Bossuet, Spinoza, Kant et Hegel, Hölderlin, Kierkegaard et Nietzsche, Dürer et Rembrandt viennent ainsi l'un après l'autre (qu'ils suivent saint Paul ou le combattent) préciser ou illustrer l'interprétation des grands thèmes des *Epîtres*.

2. Nos citations sont empruntées au compte-rendu de M. E. Gilson (*Revue philosophique*, 1925, p. 299).

entrée au service de l'Empereur. Malgré cette ascendance, le jeune Johann se tourna dès le collège vers l'Ouest. Les ravages produits dans « l'âpre Silésie » par la Guerre de Trente Ans — dont M. Baruzi souligne à juste titre l'influence capitale sur toute la culture allemande de l'époque — suffisent à l'expliquer. Passionné pour la science, l'écolier ne trouvait pas d'objets plus dignes de son enthousiasme que Heinsius, « le monde Saumaise, le grand Scaliger » qu'il connaissait par son maître Köler, l'ami d'Opitz. Après un bref séjour à Strasbourg (1643-1644) Scheffler se dirigea vers Leyde, capitale de la philologie européenne où avaient passé d'autres poètes silésiens, en particulier Gryphius (1639-1643) : il y resta trois années scolaires — et non pas deux comme on l'avait cru jusqu'ici [1]. M. Baruzi marque avec force toute l'importance de ce séjour. Importance littéraire, d'abord. Nous ne savons si, comme Gryphius, Scheffler subit l'influence de Vondel, mais il fut en tout cas plongé dans un milieu baroque que son nouvel historien caractérise fort bien en rapprochant les noms de Rembrandt et de Spinoza (il est question dans l'*Ethique* d'un *Hispanus poeta* qui n'est autre que Gongora). A la Bibliothèque Universitaire se trouvaient les fameux *Epigrammata* de John Owen où l'on a déjà vu une des sources de Gryphius [2]. Plus intéressante encore est la formation philosophique que, comme tout étudiant en médecine, Scheffler reçut à Leyde. C'est sans doute là qu'il nota une formule mystique du néo-stoïcien Juste-Lipse. Il ne put pas, d'autre part, ignorer que les idées de Descartes commençaient à être enseignées à l'Université par A. Heereboord : après avoir en 1646 inspiré une thèse sur « le doute, fondement de la certitude philosophique », celui-ci rendit dans son discours *De libertate philosophandi* (17 janvier 1647) un vibrant hommage au philosophe français et, dans une soutenance du 6 avril 1647, il le défendit contre les accusations des théologiens Triglandius et Revius [3]. M. Baruzi croit trouver un écho de

1. « Acta Senatus anni 1647 rectore Fr. Spanhemio. Juli 4. Visus est dignus Joannes de Schafler cui summus in Medicina gradus conferatur, quem illi contulit D. Vorstius » (P. C. Molhuysen, *Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit*, Derde Deel, La Haye, 1918).

2. V. Manheimer, *Die Lyrik des Andreas Gryphius*, Berlin, 1904, p. 170.

3. Ch. Adam, *Vie et œuvres de Descartes*, Paris, 1910, t. XII, pp. 110, 344. — G. Cohen, *Écrivains français en Hollande*, Paris, 1920, pp. 653-667.

ses paroles dans les distiques du *Cherubinischer Wandersmann* qui célèbrent la liberté. C'est possible. Néanmoins d'autres, beaucoup plus nombreux, rappellent les théories des néo-scolastiques qui régnèrent plus d'un demi-siècle dans les universités protestantes d'Allemagne [1] et des Provinces-Unies [2]. A Leyde même, la Bibliothèque ne possédait guère, à côté de leurs œuvres, que celles de néo-platoniciens et d'averroïstes italiens, peu capables de les remplacer dans l'enseignement [3]. En réagissant contre cet aristotélisme officiel, Heereboord s'opposait donc à la plupart de ses collègues et encore ne pouvait-il le faire qu'en réfutant les jésuites espagnols. Au sujet de la Création, il combattit par exemple B. Pereira, selon qui elle n'implique pas de succession temporelle, mais seulement la négation de la matière, étant ainsi, du point de vue de Dieu, un acte immanent, donc éternel comme la génération du Fils par le Père [4]. Ce néo-platonisme, fort ancien dans l'École (A. von Harnack a parlé à ce propos du « panthéisme de Thomas d'Aquin » [5]) semble la meilleure explication des idées paradoxales d'Angelus Silesius sur l'origine du monde et ses rapports actuels avec Dieu : M. Baruzi aura eu l'immense mérite d'en marquer pour la première fois la cohérence et la puissance philosophique.

Pourtant Heereboord semble bien avoir conquis l'élite des étudiants de Leyde qui, pour écouter ses « nouveautés », désertaient les cours des théologiens. Scheffler fit-il exception ? C'est d'autant moins sûr que son promoteur, Ad. Vorstius, recevait à sa table le philosophe français [6]. Mais Angelus Silesius peut avoir abandonné les opinions qu'il professait en Hollande. Il alla en effet en 1647 à Padoue et,

1. P. Mesnard, *Comment Leibniz se trouva placé dans le sillage de Suarez*, *Archives de philosophie*, 1949, XVIII [1], pp. 8-30.

2. En 1654 Heerebord se plaignait encore amèrement que la scolastique continuât à y être enseignée. (J. Freudenthal, *Spinoza und die Scholastik*, *Philosophische Aufsätze Ed. Zeller*, 1887 et *Das Leben Spinozas* I, Stuttgart, 1904 — P. L. Couchoud, *Spinoza*, Paris, 1902, p. 13).

3. Cf. Spanheim, *Catalogus bibliothecae publicae Lugduno-Batoviae*, Leyde, 1674.

4. St. von Dunin-Borkowski, *Spinoza*, Münster in W., 1935, t. III, 2, pp. 136, 359-360, 391 ; cf. aussi pp. 205, 368.

5. *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 4e éd., Tübingen, 1910, t. III, p. 529.

6. Ch. Adam, *op. cit.*, t. V, p. 33 (lettre du 24 mai 1647), t. XII, p. 109. C'est aussi des mains de Vorstius que le fameux cartésien De Raei reçut, douze jours après Scheffler, « summum medicinae gradum » (Molhuysen, *loc. cit.*).

l'année suivante, il y fut très brillamment reçu « Doctor Phil. et Med. ». Or, là, il eut pour professeur F. Liceti, un des « averroïstes chrétiens » les plus importants qui, avec la permission de l'Inquisition, enseignait un monisme des plus audacieux : la distinction de la « natura naturans » et de la « natura naturata » lui permettait pourtant de se dire d'accord avec saint Thomas. L'étudiant silésien put en outre suivre les cours où le scotiste M. Ferchio, disciple de Pereira, stigmatisait le « judaïsme nouveau » qui refusait d'admettre qu'il y eût en Dieu rien de produit « ad intra [1] ».

Scheffler accepta d'autant plus aisément ces théories qu'elles s'accordaient avec l'exemplarisme (inspiré de celui du pseudo-Denys) des mystiques qu'il étudia dès son séjour à Leyde. Ayant sans doute rencontré alors des compatriotes qu'avait attirés en Hollande la liberté de conscience [2], il dut en effet lire sur leur conseil, non seulement J. Böhme et Weigel, mais aussi les auteurs orthodoxes dont ceux-ci s'étaient inspirés : les « Schwärmer », héritiers très modérés de l'anabaptisme, admettaient en effet sans difficulté que le catholicisme fût beaucoup plus riche que la Réforme en ouvrages de haute spiritualité [3]. Certes, la plupart en restaient là et ne songeaient pas à se convertir. Scheffler reconnaîtra pourtant plus tard que la lecture de J. Böhme l'avait rapproché de l'Église romaine. Et il ajoute que ses voyages eurent un effet plus grand encore en lui montrant que celle-ci avait été « très calomniée ».

Ce n'est cependant qu'à Oels où il fut, de 1650 à 1652, médecin d'un prince silésien, que son évolution se précipita. Il s'y était lié avec un disciple de J. Böhme, A. von Frankenberg. Grand voyageur lui aussi, le gentilhomme lui parla beaucoup de G. Bruno, mais il fit plus en lui ouvrant sa bibliothèque, riche en grandes œuvres mystiques. Scheffler

1. Dunin-Borkowski, *op. cit.*, t. III, 2, pp. 195, 202-203, 388-390. A noter que Ferchio dédia son ouvrage sur la question au Macédonien Jean Cottunius, premier professeur ordinaire de philosophie et commentateur d'Aristote très réputé. Or Cottunius est le seul philosophe qui ait fait partie du jury de doctorat de Scheffler (F. Liceti y siégeait en tant que médecin).

2. J. Th. von Tsesch habita Amsterdam de 1641 à 1646. A. von Frankenberg vint aussi en Hollande entre 1640 et 1650, mais les dates restent incertaines.

3. Sur leurs lectures favorites, cf. Dunin-Borkowski, *Der Junge De Spinoza*, Münster i.W., 1910, pp. 446, 588 : la liste qu'il établit coïncide presque exactement avec celle des livres qu'A. von Frankenberg légua à Scheffler (cf. *Revue de Littérature Comparée*, 1938, pp. 494-501).

s'intéressa surtout à l'école rhéno-flamande, en particulier à Ruysbroeck. Il se servit de la version de Surius, mais cela ne l'empêcha pas de connaître les plus grandes audaces de l'Admirable ; nous pouvons en effet signaler à M. Baruzi que Scheffler a certainement lu (son exemplaire que nous avons étudié à Breslau le prouvait) le passage du *Royaume des Amants* [1] qui décrit l'*overforminghe* divine : or, plus courageux que les traducteurs du XX^e^ siècle, Surius avait employé le mot *transformatio*. Angelus Silesius ne paraît pas être allé aussi loin. La question des sources du *Cherubinischer Wandersmann* a d'ailleurs été examinée ici même [2]. Bien qu'il s'attache spécialement — le caractère « phénoménologique » de son but dernier l'exigeait — au « travail intérieur de la pensée poétique », M. Baruzi veut bien accepter l'essentiel des conclusions qui furent alors proposées. Insistant d'autre part sur les trois distiques qui, en donnant à l'homme le titre de Messie de la Nature, font d'Angelus Silesius un des intermédiaires entre saint Paul et Novalis (ils ont ainsi provoqué chez Schopenhauer un enthousiasme un peu hâtif), le nouvel exégète rappelle la théorie bonaventurienne des « vestiges » (dès avant sa conversion Scheffler estimait beaucoup le mystique franciscain) et non celle des « limbes du macrocosme et du microcosme » qu'on trouve chez Paracelse et chez Weigel.

Préoccupé de l'étude de la « pensée contemplative », M. Baruzi n'a guère eu à parler de la *Heilige Seelenlust* (autre ouvrage de Scheffler) qui, il le reconnaît pourtant, « contient de très belles parties » : on s'expliquerait mal sans cela que certains *Lieder* en soient encore chantés dans le

1. Ch. 29, trad. Surius, Cologne, 1616, p. 572. Cf. J. Baruzi, *op. cit.*, p. 152, n. 198. — J. A. Bizet, *Ruysbroeck. Œuvres choisies*, Paris, 1946, p. 144. — L. Reypens, *Revue d'Asc. et de Myst.*, 1922, pp. 265, 267. Si Scheffler ne paraît pas avoir relevé l'expression de *transformation divine*, il a transcrit sur les pages intercalaires de son exemplaire de la *Clavis mystica* de Sandäus (Cologne, 1640) deux phrases du même opuscule qui en sont d'excellentes gloses. Nous trouvons en effet p. 367 (v° *Unio*) un extrait de la fin du même chapitre qui exalte « immersionem sive absorptionem in modi expertam caliginem, ubi et Dei et creaturarum omnium actio amittitur ac absorbetur ». Ailleurs (p. 197, v° *Essentia*) il cite le passage du ch. 43 sur « in divinitatis caliginem immersione, quae caligo tam Dei quam omnium beatorum spirituum suprema beatitudo est ». Notons enfin que Scheffler a recopié au mot *Transformatio* (p. 355) une phrase sur le retour de la « clarté créée » à la « clarté incréée », tirée de la conclusion du *Royaume des Amants* (ch. 43), morceau essentiel où nous voyons le meilleur commentaire d'une grande partie du *Cherubinischer Wandersmann*.

2. 1938, pp. 494-506.

monde entier par les communautés moraves et méthodistes. L'étude de ses sources étrangères et liturgiques pourrait éclairer celle du *Cherubinischer Wandersmann* dont au moins la moitié fut écrite au même moment [1]. Devenu un des plus violents champions de la Contre-Réforme, le poète ajouta en 1675 à ce dernier recueil un sixième livre. M. Baruzi a raison de ne pas s'y attarder. Ce n'est pas à saint Ignace que Scheffler emprunte la trompette guerrière qu'il y entonne, mais seulement à des écrivains baroques de la Compagnie plus ou moins fidèles à son esprit. Ainsi il invoque dans sa nouvelle *Préface* une de leurs disciples, « la vénérable vierge Marina de Escobar », dans laquelle il déclare retrouver toutes les richesses éparses chez les plus grands mystiques de l'école rhéno-flamande : il est inquiétant qu'il ne se soit pas aperçu que la spiritualité de cette visionnaire est complètement opposée à l'idéal de dépouillement qui l'avait, vingt-cinq ans plus tôt, séduit chez Ruysbroeck et ses disciples [2].

Ces quelques remarques suffiront à montrer tout l'intérêt qu'offre, même du point de vue proprement littéraire, le nouveau livre de M. Jean Baruzi : œuvre d'un écrivain de race, il est d'ailleurs, sous tous les rapports, digne du grand poète qu'il étudie. *Création religieuse et pensée contemplative* — un des premiers fruits d'un long enseignement qui sera, nous le comptons bien, suivi de beaucoup d'autres — doit obtenir le succès que le *Leibniz* et le *Saint Jean de la Croix* ont mérité par l'étendue de l'information, l'originalité, la profondeur et la valeur humaine de la pensée.

Jean Orcibal.

1. Il ne semble pas qu'on puisse interpréter autrement le troisième distique du livre IV (dont le livre III est évidemment contemporain). M. H. Plard a émis l'hypothèse que le distique III, 249 sur « des Jahrs Beschluss » avait été composé lors de la conversion du poète. Nous y voyons au contraire une allusion à la véritable année liturgique que l'on peut retrouver dans ce livre (III, 62 à 67 correspond au cycle sanctoral de juillet-août) : si l'on ne s'en est pas aperçu, c'est que les vers sur Noël sont répartis entre les premiers distiques et les derniers.

2. Scheffler n'est pas excusé par le fait que dans sa *Kirchen und Ketzer-Historie* (Frankfurt a.M., 1699, tome II, Th. IV, n. XXXII, 5), Gottfried Arnold met sur le même plan Marina de Escobar, Angèle de Foligno, sainte Térèse, Catherine de Sienne, Catherine de Gênes et Marie d'Agreda !

STENDHAL ET LE RISORGIMENTO
DANS
LA CHARTREUSE DE PARME

La littérature comparée n'est pas la comparaison littéraire. Ne négligeant pas les images de l'actualité ou de l'Histoire, elle fait une part aux voyageurs et aux témoins. Au moment où Stendhal est l'objet de tant de travaux esthétiques, il peut être utile d'éclairer, dans un domaine limité, la création littéraire de *La Chartreuse de Parme* à la lumière des circonstances historiques et de l'attitude politique de l'écrivain.

Nous connaissons, à travers les souvenirs stendhaliens de la *Chartreuse* l'importance prise dans le roman par la vie politique en Italie. Nous savons combien Stendhal s'est intéressé au libéralisme et au patriotisme italiens, comme aux méfaits de la Sainte Alliance. Aussi est-il tout naturel et indispensable d'étudier, en même temps que les éléments personnels et autobiographiques de la *Chartreuse*, les rapports du Risorgimento et de Stendhal tels qu'ils se présentent dans son dernier chef-d'œuvre.

On peut dire que Stendhal a été le témoin du Risorgimento italien depuis ses origines napoléoniennes jusqu'à son conflit chronique avec la Sainte Alliance. Arrivé en Italie avec les troupes consulaires, et salué comme un libérateur, vivant à Milan sous l'œil plus ou moins soupçonneux de la police autrichienne, jusqu'au moment où l'agitation patriote l'oblige en raison des soupçons qui pèsent sur lui des deux côtés à la fois à regagner la France, il suit de loin l'emprisonnement d'Andryane, de Pellico et de Métilde Dembowski [1], en attendant que revenu en Italie

1. Pierre Martino, *Stendhal*, 1 vol. in-8, 2e éd., Boivin.

comme consul à Trieste [1] et comme consul à Civitavecchia, il voie les répercussions de 1830 sur le patriotisme italien, dans la fameuse affaire de Modène. Aussi est-ce en trois étapes que nous suivrons les rapports de Stendhal et du Risorgimento dans la *Chartreuse de Parme* : l'étape napoléonienne, l'étape milanaise des années 20, l'étape insurrectionnelle des années 30 et suivantes. Stendhal a montré, son intérêt et sa sympathie pour le Risorgimento, où son grand amour, Métilde Dembowski, joue un rôle héroïque, tout le long de son œuvre. On n'a pas oublié l'épisode de *Vanina Vanini*, première chronique italienne, et dans *Rome, Naples et Florence* des allusions sans cesse renouvelées au sentiment national et à la passion pour la liberté [2].

Dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, dans *De l'Amour*, dans ses *Vies* de musiciens, dans les *Promenades* aussi, il est revenu avec prédilection sur ce sujet qui l'obsède et qu'il présente presque sous une forme synthétique dans *La Chartreuse*. Malgré les apparences, et les transformations romanesques, sa présentation des faits reste assez objective et il est fructueux de comparer l'image qu'il nous offre du Risorgimento avec celle que nous trouvons chez l'historien le plus qualifié de ce mouvement, Adolfo Omodeo, auteur de *L'Età del Risorgimento italiano*, paru sous sa forme actuelle à Naples en 1931 [3].

Ainsi, dès notre première période, nous voyons cette concordance des deux écrivains dans la peinture des effets de la Révolution française et des campagnes d'Italie. Par là, le Risorgimento, déjà lié au XVIII^e^ siècle philosophique, se lie à la France républicaine, napoléonienne et enfin libérale.

Le premier chapitre du roman, *Milan en* 1796, est un tableau suffisamment suggestif de ce premier état d'esprit. Il y a un réveil, un Risorgimento :

> Les miracles de bravoure et de génie dont l'Italie fut témoin en quelques mois réveillèrent un peuple endormi... Un peuple

1. René Dollot, *Autour de Stendhal*, Istituto Editoriale Italiano, Milano, 1948, un vol. in-8°, Première partie : *Les Journées adriatiques de Stendhal.*

2. Voir en particulier dans *Rome, Naples et Florence*, éd. Martineau, Le Divan, t. II, p. 226 et suivantes, l'épisode de la San Felice.

3. Et sesta edizione, Riveduta, con profilo biografico di Benedetto Croce, Edizioni scientifiche Italiane, Napoli, 1948, un vol. in-8°. On pourra compléter par le tout récent ouvrage de Luigi Foscolo Benedetto, *La Parma di Stendhal*, Sansoni, Florence, 1950, un vol. in-8°.

tout entier s'aperçut, le 15 mai 1796, que tout ce qu'il avait respecté jusque-là était souverainement ridicule et quelquefois odieux. On vit que pour être heureux après des siècles de sensations affadissantes, il fallait aimer la patrie d'un amour réel et chercher les actions héroïques [1].

Les Français apprennent aux Italiens à haïr leurs anciens maîtres, comme le peintre Gros qui fait la caricature du gros archiduc en faisant sortir de son ventre une « quantité de blé incroyable [2] ». Ces sentiments, ces sensations, le jeune dragon Stendhal les a vécues.

Mais dès ce moment de la libération marqué par le poème fameux de Ugo Foscolo, *A Bonaparte liberatore*, se constituent en quelque sorte dans la clandestinité les réserves de la future Sainte Alliance. Ce sont les familles de la haute noblesse favorisées par l'Autriche, qui se retirent à la campagne et espionnent pour Vienne, tels le marquis Del Dongo et son fils aîné, le marchesino. Il y eut un moment de réaction provoqué par les succès des Austro-russes de Souvarof que Stendhal n'a garde d'oublier, parce qu'il préfigure l'atmosphère de la suite de son roman et en offre comme le raccourci, en annonçant la Sainte Alliance :

> Alors commença cette époque de réaction et de retour aux idées anciennes, que les Milanais appellent *i tredici mesi* (les treize mois) parce qu'en effet leur bonheur voulut que ce retour à la sottise ne durât que treize mois, jusqu'à Marengo. Tout ce qui était vieux, dévot, morose, reparut à la tête des affaires, et reprit la direction de la Société, bientôt les gens restés fidèles aux bonnes doctrines publièrent dans les villages que Napoléon avait été pendu par les Mameluks en Égypte, comme il le méritait à tant de titres [3].

Après Marengo, on fit bien courir cette fameuse prophétie de Saint Giovita qui ne donnait que treize semaines aux succès français. Mais désormais, le bonheur et même l'unité de l'Italie vont être assurés sous la vice-royauté du prince Eugène et les princes parents ou alliés de Napoléon. Stendhal a retracé l'histoire de l'Italie napoléonienne dans sa *Vie*

1. *La Chartreuse de Parme*, édition Henri Martineau, Garnier Frères, 1949, pp. 3-4.
2. *Ibid.*, p. 5.
3. *Ibid.*, p. 10.

de Napoléon. Nous en avons le reflet dans le début de *La Chartreuse*, lorsque Gina del Dongo épouse le comte Pietranera, partisan résolu de Napoléon, et brille à la cour du prince Eugène. De ces Italiens attachés avec ferveur à l'Empereur et le considérant comme l'unificateur de leur patrie, Stendhal en a connu plusieurs, à Milan d'abord et durant la campagne de Russie. Il a fréquenté André Corner et Widmann à Milan en 1811 et les a retrouvés à la Moskowa [1]. Lui-même verra les effets de la chute de l'Empire en Italie et se liera avec les représentants plus ou moins qualifiés du patriotisme italien, Monti, Ludovico di Breme, Silvio Pellico ; nous savons même désormais grâce à M. Vittore del Lito qu'il a collaboré au périodique romantique et patriote, *Il Conciliatore*, qui a publié au moins quatre articles de lui.

Désormais, dans cette deuxième période qui s'ouvre, c'est la Sainte Alliance qui va venir au grand jour et le Risorgimento qui va vivre dans la clandestinité. Des excès de la Sainte Alliance, Stendhal ne retiendra qu'un symbole, un assassinat politique dont il a déjà parlé :

> Après la chute de Napoléon, dit-il au chapitre II, certains personnages puissants à Milan firent assassiner dans les rues le comte Prina, ancien ministre du roi d'Italie, et homme de premier mérite [2].

L'histoire précise et véridique se mêle ici au roman :

> Le comte Pietranera exposa sa vie pour sauver celle du ministre qui fut tué à coup de parapluie, et dont le supplice dura cinq heures. Un prêtre, confesseur du marquis del Dongo, eût pu sauver Prina, en lui ouvrant la grille de l'église de San Giovanni, devant laquelle on traînait le malheureux ministre, qui même un instant fut abandonné dans le ruisseau, au milieu de la rue, mais il refusa d'ouvrir sa grille avec dérision, et, six mois après le marquis eut le bonheur de lui faire obtenir un bel avancement [3].

Stendhal a maintes fois rappelé cette mort, à laquelle le poète Tomaso Grossi a consacré un poème en dialecte

1. Voir Henri MARTINEAU, *Petit dictionnaire stendhalien*, Paris, Le Divan, 1948, un vol. in-8, articles *Corner* et *Widmann*.
2. *Ibid.*, p. 19.
3. *Ibid.*, pp. 19-20.

milanais, loué tant de fois par lui-même dans le *Courrier anglais* et les *Mélanges de littérature*, où il écrit :

Prina, le meilleur ministre, que Napoléon ait eu à Milan, fut assassiné en 1814 par les menées du parti ultra, à peu près comme le maréchal Brune en France, mais sa mort fut moins prompte. Après cinq heures d'agonie, le comte Prina fut achevé à coups de parapluie [1].

Remarquons du reste qu'au début de cette deuxième période, Stendhal s'en prend davantage à l'obscurantisme italien qu'aux occupants autrichiens eux-mêmes. En particulier, il nous montre l'attitude noble du général Bubna, « homme d'esprit et de cœur qui avait l'air tout honteux de l'assassinat de Prina et de la prison du comte Pietranera [2] ». Celui-ci, en effet, avait refusé de prendre du service en Autriche, et avait été jeté en prison par les assassins de Prina.

Le lendemain, le général autrichien fit appeler le comte Pietranera, le reçut avec toute la distinction possible et l'assura que sa pension de retraite ne tarderait pas à être liquidée sur le pied le plus avantageux [3].

Ferdinand, comte de Bubna-Littiz, a bien été tel que le décrit Stendhal comme gouverneur militaire de la Lombardie de 1818 à 1823. On vantait sa politesse, sa justice et sa loyauté, comme son adresse, et Stendhal avait lui-même déclaré dans *Rome, Naples et Florence* :

C'est un homme très fin qui a le secret de faire bien venir, tout en étant le chef de la tyrannie étrangère [4].

C'est à ce moment que se place le retour de l'Ile d'Elbe, dont Stendhal a pu constater les effets en Italie. Fabrice a été élevé dans le culte de l'Empereur à la fois par son oncle et par sa tante. Il se passe dans l'âme des Italiens patriotes un phénomène curieux, ils croient que le miracle de Marengo peut se renouveler. Marcher aux côtés de Napo-

1. *Mélanges de littérature*, éd. H. Martineau, Le Divan, t. III, pp. 351-363. Cf. aussi *Courrier anglais*, éd. H. Martineau, Le Divan, t. I, pp. 221-236.
2. *Chartreuse*, p. 20.
3. *Ibid.*, p. 20.
4. Éd. Henri Martineau, t. I, p. 53.

léon, se rallier à lui, c'est libérer l'Italie. Aussi est-ce ce programme que le jeune Fabrice exalté reprend à son propre compte pour rejoindre l'Empereur à Waterloo. Avant de paraphraser les vers de la *Mascheroniana* de Monti que nous connaissons [1], il s'écrie :

Tout à coup, à une hauteur immense et à ma droite, j'ai vu un aigle, l'oiseau de Napoléon, il volait majestueusement, se dirigeant vers la Suisse, et par conséquent vers Paris. Et moi aussi, me suis-je dit à l'instant, je traverserai la Suisse avec la rapidité de l'aigle, et j'irai offrir à ce grand homme bien peu de chose, mais enfin tout ce que je puis offrir, le secours de mon faible bras. Il voulut nous donner une patrie et il aima mon oncle [2].

Ainsi, Fabrice représente bien ces patriotes italiens qui, durant les Cent jours vont rejoindre Napoléon. Il représente aussi cet état d'esprit de la jeunesse italienne, dans l'attente d'un Risorgimento passant à l'action, qu'a caractérisé et dépeint l'historien d'Adolfo Omodeo et qui ne veut pas se contenter du régime paterne de l'Autriche :

Mais les survivants de l'époque napoléonienne, qui avaient participé activement à la grande histoire, mais les jeunes gens des classes élevées, bourgeoisie et aristocratie aux idées avancées, à qui le paterne régime de l'Autriche ne consentait que le pouvoir de végéter mélancoliquement dans l'étouffement provincial, un lendemain nullement plus brillant que le passé d'hier, montraient déjà des signes de mécontentement : ce sont ceux-là les fils difficiles du régime paternel. Ils ne sont pas encore en état de communiquer aux autres leur mal être : mais, tôt ou tard, ils en trouveront le moyen [3].

1. *Ibid.*, p. 28 : « J'ai vu cette grande image de l'Italie se relever de la fange où les Allemands la retiennent plongée ; elle étendait ses bras meurtris et encore à demi chargés de chaînes vers son roi et libérateur ». Le poème dont Stendhal s'inspire ici a été écrit par Monti à propos du fameux géomètre Lorenzo Mascheroni, mort après avoir salué l'arrivée des Français dans la Péninsule avec enthousiasme. Il a été composé en 1801.

2. *Ibid.*, p. 27.

3. Éd. 1948, p. 243 : « ma i superstiti dell' età napoleonica, che alla grande storia avevano attivamente partecipato, ma i giovani delle classi elevate, borghesia e aristocrazia progressista, a cui il paterno regime dell' Austria non consentiva che una malinconica vegetazione nell' angustia provinciale, un domani per nulla più brillante dell' ieri, già mostrano segni di smania : sono essi figli discoli del paterno regime. Non sono ancora in grado di contagiare il loro malessere agli altri : ma presto o tardi troveranno la via. »

Cette triste façon de végéter, Fabrice va la connaître en somme à son retour de Waterloo, en même temps que les tracasseries des ultras symboliquement poudrés — et imités en cela par leurs domestiques, — et celles de la police autrichienne. C'est celles-là même que Beyle a connues ; sans doute avec équité, il n'attribue pas au chef fictif qu'il lui donne, le baron Binder, et qui représente peut-être Antoine Raab, noble de Trieste, des traits bien méchants. Mais l'instrument qu'il représente comme le pouvoir central qu'il symbolise, ne sont pas épargnés dans le chapitre v :

Mon métier est de tout prendre au sérieux, répondait doucement le baron Binder, homme sage et triste ; il établissait alors cette fameuse police de Milan, et s'était engagé à prévenir une révolution comme celle de 1746 qui chassa les Autrichiens de Gênes [1].

Ce sont donc des détails historiques que Stendhal reprend, et il ajoute :

Cette police de Milan devenue depuis si célèbre par les aventures de MM. Pellico et d'Andryane, ne fut pas précisément cruelle, elle exécutait raisonnablement et sans pitié des lois sévères. L'empereur François II voulait qu'on frappât de terreur ces imaginations italiennes si hardies, et, ajoute l'exemplaire Chaper, qui se perdaient dans les rêves de la République [2].

C'est donc à un Risorgimento bonapartiste ou républicain que s'oppose la Sainte Alliance. Pour vivre tranquille, il ne faut manifester aucune idée subversive. Une preuve plaisante nous en est administrée par les paroles de Fabrice :

Je demande pardon à votre Altesse Sérénissime, non seulement je lis le journal de Parme qui me semble assez bien écrit, mais encore je tiens, avec lui, que tout ce qui a été fait depuis la mort de Louis XIV, en 1715, est à la fois un crime et une sottise. Le plus grand intérêt de l'homme, c'est son salut... Les mots *liberté*, *justice*, *bonheur du plus grand nombre*, sont infâmes et criminels : ils donnent aux esprits l'habitude de la discussion et de la méfiance. Une chambre des députés se *défie* de ce que ces gens-là appellent le *ministère*. Cette fatale habitude de la *méfiance*, une fois contractée, la faiblesse humaine l'applique

1. *Chartreuse*, pp. 80-81.
2. *Ibid.*, p. 81 et note 406, p. 582.

à tout, l'homme arrive à se méfier de la Bible, des ordres de l'Église, de la tradition, etc., etc., dès lors, il est perdu. Quand bien même, ce qui est horriblement faux et criminel à dire, cette méfiance envers l'autorité des princes *établis de Dieu* donnerait le bonheur pendant les vingt ou trente années de vie que chacun de nous peut prétendre, qu'est-ce qu'un demi-siècle ou un siècle tout entier, comparé à une éternité de supplices [1] ?

Il y a sans doute de l'exagération dans cette obligation imposée à Fabrice durant son exil à Romagnan d'aller à la messe tous les jours et de « ne jamais lire surtout aucun ouvrage imprimé après 1720, exception tout au plus pour les romans de Walter Scott [2] », mais quand Stendhal interdit à Fabrice de lire d'autres journaux que les gazettes officielles de Turin et de Milan, il est dans la vérité. Si Fabrice se cache, en effet, pour lire le *Constitutionnel de Paris*, c'est un fait réel. L'organe de l'opposition libérale est lu en Italie par tous les adversaires de la domination étrangère et de l'absolutisme. Il était interdit dans les états italiens qui craignaient les menées subversives. Aussi Fabrice « faisait-il trois lieues à pied et s'enveloppait-il d'un mystère qu'il croyait impénétrable, pour lire le *Constitutionnel*, qu'il trouvait sublime : « Cela est aussi beau qu'Alfieri et le Dante, s'écriait-il souvent [3]. »

Ne nous étonnons donc pas si Fabrice, suivant l'histoire du Risorgimento et de ses vicissitudes, s'incarne de plus en plus en certains de ses héros, et notamment dans le comte d'Andryane et dans Silvio Pellico. Il partage leur destinée. Sans doute, ce n'est point pour des raisons politiques, qu'il sera incarcéré à la Tour Farnèse, mais pour un meurtre exploité à des fins politiques. Son attitude en prison sera celle du comte d'Andryane dans ses *Mémoires*, que Stendhal juge « amusants comme un conte », et « qui

1. *Ibid.*, p. 128.
2. *Ibid.*, p. 87.
3. *Ibid.*, p. 87. Mais Fabrice a évolué depuis son escapade en France, p. 129 : « Le goût de la liberté, la mode et le culte du *bonheur du plus grand nombre*, dont le XIX^e^ siècle s'est entiché, n'étaient à ses yeux qu'une *hérésie* qui passera comme les autres, mais après avoir tué beaucoup d'âmes comme la peste, tandis qu'elle règne dans une contrée tue beaucoup de corps. Et malgré tout cela, Fabrice lisait avec délices les journaux français et faisait même des imprudences pour s'en procurer. »

resteront comme Tacite[1] », celle aussi de Silvio Pellico dont il a parlé avec admiration, et dont il lit *Mes Prisons* avec délices. Les amours mêmes supposées de Pellico avec la fille de son géôlier lui fourniront un thème essentiel de la *Chartreuse*, les amours de Fabrice avec Clélia Conti. N'est-ce point Chateaubriand qui décrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* son entrevue avec Zanze, M^me^ Brollo, dont Pellico a fait une amante pleine de pitié et de candeur passionnée dans *Mes Prisons* ? On sait que Zanze réfutera plus tard Pellico dans un commentaire que Chateaubriand insère dans son ouvrage, mais elle est mariée alors et ses affirmations contraires à celles de Pellico sont sujettes à caution :

Je jure que je ne lui ai jamais parlé (à Pellico) ni d'amour, ni de quoi que ce soit, mais si quelquefois, je le voyais, je le regardais d'un œil de pitié parce que mon cœur était pour chacun de mes semblables plein de compassion[2].

Clélia ne montrera-t-elle pas les mêmes sentiments ? Et, d'autre part, la position du père de Zanze ne rappelle-t-elle pas en plus humble celle du général Fabio Conti :

Aussi, je haïssais le lieu où mon père se trouvoit par fortune : il avait toujours occupé une autre place : mais, après avoir été un brave soldat, ayant bien servi la République et ensuite son souverain, il fut mis, contre sa volonté et celle de sa famille, dans cet emploi.

Mais avant d'aller en prison, Fabrice choisit pour confesseur un jeune prêtre qui voulait devenir évêque (comme le confesseur du Spielberg, ajoute Stendhal). Il s'agit de don Stefano Paolowitz, personnage important des *Mémoires d'un prisonnier d'Etat* d'Andryane, prêtre inquisiteur, confesseur et policier qui deviendra pour ses bons offices évêque de Cattaro en 1827. Pellico parle aussi de ce prêtre dans ses *Prisons*.

1. Note de Stendhal dans *La Chartreuse*, p. 87.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. M. Levaillant, t. IV, p. 438 : « Io giuro che non ho mai parlatto (sic) con lui, nè di amore, nè di altra qualsiasi cosa. Sollo (sic) se qualche volte io lo vedeva (sic) lo guardava (sic) con ochio (sic) di pietà, perchè il mio cuore era per ogni mio simille (sic) pieno di compazione (sic). »
3. *Ibid.*, p. 438 : « Anzi, io odiava (sic) il luogo che per sola combinazione mio padre si ritrovava : perchè altro impiego lo aveva sempre occupatto (sic) ; ma dopo essere stato un bravo soldato avendo bene servito la repubblica e poi il suo soverano, fu statto contro sua volontà, non che di quella di sua famiglia, in quell' impiego. »

Les volets de bois ou abat-jour de Fabrice, rappellent ceux de la Prison Santa Margharita, où Andryane fut enfermé à Milan. Fabrice fera encore boire du vin à son geôlier, comme Andryane l'avait fait au sien. Fabrice est chargé de chaînes comme Pellico et Andryane. On pourrait multiplier les rapprochements que le Dr H. Martineau signale dans ses éditions de *La Chartreuse* [1].

Mais ce qui nous intéresse plus que l'emprisonnement d'Andryane et de Pellico, c'est le climat intellectuel du Risorgimento, l'atmosphère des grands procès de 1821-1822. Ce climat et cette atmosphère, nous allons les trouver essentiellement dans la ville même de Parme.

L'absolutisme à Parme est le symbole de la Sainte Alliance de Metternich. Nous savons ce que le comte Mosca doit au comte Saurau, gouverneur de la Lombardie de 1815 à 1818 et que Stendhal a rencontré chez Nina Viganò. Quelque chose de sa manière de voir se retrouve dans les paroles de Mosca à Fabrice :

> Il vaut mieux tuer le diable que si le diable vous tue. Je voudrais voir comment vous gouverneriez ces âmes ardentes, et qui lisent toute la journée l'histoire de la *Révolution de France* avec des juges qui renverraient acquittés les gens que j'accuse. Ils arriveraient à ne pas condamner les coquins les plus évidemment coupables et se croiraient des Brutus [2].

L'absolutisme des souverains italiens, Stendhal le connaît par ses voyages en Italie jusqu'en 1830 et par les récits de M. de Miccichè qu'il rencontre chez Mme Pasta. Grâce à lui, il a suivi la lutte du carbonarisme et les persécutions récentes contre les patriotes. Mais depuis qu'il est à Civitavecchia, qu'il se retrouve en territoire italien, et dans ce qu'il juge l'atmosphère obscurantiste des Etats de l'Église, il voit de plus près les événements. Il a perdu des illusions, son enthousiasme, il n'est pas sans rancune contre ces libéraux patriotes qui le prenaient naguère à Milan pour un espion. C'est pourquoi, dans cette dernière période des rapports de Stendhal et du Risorgimento, ses critiques iront aussi bien aux libéraux qu'aux conservateurs. Le fait même

1. Voir éd. citée, note 441, p. 587, note 867, pp. 643-644, etc.
2. *Ibid.*, p. 166.

qu'il ait présenté Clélia Conti, malgré ses déclarations héroïques, comme « une petite sectaire du libéralisme » et Fabio Conti, le prétendu libéral, comme un imbécile est significatif, mais plus significative encore est sa description de l'absolutisme de Ranuce-Ernest IV et de ses visées territoriales. Il va transposer dans la période de 1820-1821 des événements qui se dérouleront dix ans plus tard.

On sait que Parme est ici Modène, Modène gouvernée par l'autoritaire François IV de Modène, immensément riche comme le prince de Parme. Parme-Modène devient ainsi le symbole de la politique de Metternich. Le gouvernement du prince est policier : il fait pendre des libéraux, il tremble de peur et son fiscal général Rassi envoie les imprudents qui s'avisent de lire le *Constitutionnel* à la Tour Farnèse. Stendhal ne fait que reprendre en les atténuant les détails donnés par Michel Palmieri de Micciché dans ses *Pensées et souvenirs* publiés à Paris en 1830; celui-ci en fait un Néron et un bourreau :

J'ai promis des détails sur le duc de Modène, sur ce prince modèle, ce commissaire général de la police, comme on l'appelle en Italie. Ce serait inutile. Les trois à quatre cents condamnés à mort, aux galères, à la déportation dans un aussi petit état que le sien parlant mieux que je ne saurais le faire [1].

Roman Colomb, dans son *Journal d'un voyage en Italie et en Suisse pendant l'année 1828*, publié à Paris en 1833, dit de François IV :

La célébrité qu'il s'est acquise par sa déraison, la rigueur de son gouvernement et sa cruauté au besoin éloignent de Modène beaucoup de curieux [2].

Perfide, il l'est, et ambitieux, mais il est travailleur et politique tenace. C'est du personnage historique — Balzac l'a vu le premier — que s'empare Stendhal, tout en lui donnant les traits physiques de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles. Ranuce-Ernest IV n'aime ni les gens sans

1. T. I, p. 202.
2. Cité par H. Martineau, *La Chartreuse de Parme*, note 455, p. 589, Pour les rapports de Stendhal et de Micciché, voir Pierre Martino, *Une rencontre italienne de Stendhal*, M. de Micciché, *Revue de littérature comparée*, 1928 (t. VIII), pp. 672 et suivantes.

poudre, ni les jacobins, comme Ferdinand II, mais comme François IV de Modène, il a l'idée de créer un journal ultra-monarchiste à Parme. En effet, le duc de Modène a fondé en 1831 *La voce della verità, gazetta della Italia centrale*, pour donner la réplique aux journaux libéraux et au *Constitutionnel*, qui s'infiltraient dans ses Etats. Stendhal a affirmé lui-même que ce faisant, il ne pouvait rendre de plus grand service à la cause libérale. Stendhal cependant comme consul à Civitavecchia essaya de la faire interdire dans les Etats de l'Église parce qu'il parlait de la France en termes outrageants. Déjà Metternich lui-même avait pris semblable mesure dans le royaume lombardo-vénitien. Nous retrouvons précisément cette gazette dans *La Chartreuse* :

Le lendemain de la nomination du général Fabio Conti, qui terminait la crise ministérielle, on apprit que Parme aurait un journal ultra-monarchique [1].

Mais, monarque absolu et autoritaire, François IV de Modène voulut tirer parti du Risorgimento. Il y avait un ardent libéral, Ciro Menotti, né en 1798, qui avait pris part aux conspirations de 1820-1821 et avait été ensuite libéré. François IV lui fit croire à son libéralisme et en fit son agent auprès des carbonari et des libéraux dans le seul dessein de s'agrandir et de devenir plus puissant [2]. Pour les affaires de Lombardie, Ranuce-Ernest IV utilise de même le comte Mosca qui, au moment où il est désespéré de l'emprisonnement de Fabrice et de l'éloignement que lui montre la duchesse, s'écrie en parlant du prince au chap. XVI :

Si je ne puis rien obtenir, même en sacrifiant un peu de ma dignité, je plante là cet homme, avec ses rêves de beauté politique, avec ses idées de se faire roi constitutionnel de la Lombardie, nous verrons comment il nous remplacera... [3]

Et, après sa conversation avec Rassi, dans le même chapitre :

Il peut faire partir la duchesse, s'écriait-il, mais parbleu, il renoncera à l'espoir d'être roi constitutionnel de la Lombardie.

1. *Ibid.*, p. 118.
2. A. Omodeo, *L'età del Risorgimento*, éd. citée, pp. 296-297.
3. *Chartreuse*, p. 275.

(Cette chimère était ridicule : le prince avait beaucoup d'esprit, mais à force d'y rêver, il en était devenu amoureux fou [1].)

Nous savons, en effet, que le duc de Modène rêve de devenir roi de Lombardie, et c'est pour cela qu'il traite avec les libéraux. On voit, d'autre part, le prince de Carignan en Piémont avec les mêmes aspirations. Seule, la maison de Savoie réalisera ce rêve. Mais le duc de Modène s'aperçoit que les révolutionnaires du Risorgimento le jouent, et il se raidira dans une politique plus absolutiste que jamais. Dans le roman Mosca joue sur les ambitions de Ranuce-Ernest IV, et il envoie de l'argent aux correspondants lombards du prince pour avoir des rapports favorables au rêve que celui-ci caresse [2].

Le prétendu libéralisme de Ranuce-Ernest IV est à rapprocher de celui du duc de Modène en coquetterie avec les libéraux et les réfugiés italiens de Paris auxquels, nous dit Miccichè, il faisait des propositions ayant pour but la délivrance de l'Italie, « qui *devait* s'effectuer sous les *auspices* et la *conduite* de ce prince [3] ».

Mais François IV est percé à jour et Ciro Menotti fomente contre le duc de Modène un complot : c'est ainsi que les troubles éclatent à Modène le 3 février 1831. Ici, dans *La Chartreuse*, nous voyons les mêmes troubles fomentés par la duchesse, qui fait appel à Ferrante Palla ; l'émeute populaire coûte la vie à Ranuce Ernest IV, alors que Fabrice est sauvé. Dans la réalité historique, c'est Menotti qui sera pendu le 26 mai 1833 et le duc de Modène rétabli par les troupes autrichiennes, comme l'archiduchesse Marie-Louise le sera à Parme [4]. On sait que les troupes françaises, par suite de l'entrée en campagne de l'Autriche occuperont Ancône le 22 février 1832, et que Stendhal règlera leur situation financière.

Après ces événements, la réaction fut la même dans la réalité et dans le roman. Le pouvoir nia tout, et supprima

1. *Ibid.*, p. 281.
2. *Ibid.*, p. 284.
3. *Pensées et souvenirs*, t. II, p. 281.
4. A. Omodeo, *op. cit.*, pp. 294-300. La Sanseverina avec son âme passionnée de conspiratrice n'est pas sans répondant, si l'on considère l'histoire contemporaine : la princesse Belgiojoso a joué un rôle actif dans le Carbonarisme et même fait le coup de feu.

« tout ce qui s'était passé [1] ». Voilà pourquoi Mosca envoie des agents jusqu'à Paris et à Londres pour nier les événements de Parme et démentir les articles de la presse [2]. Nous avons bien, en tout cas, l'évocation de ces journées révolutionnaires que connut l'Italie du nord et du centre :

Les troupes, lisons-nous à la fin du chapitre XXIII, fraternisaient avec le peuple, il y avait trois jours de massacre et d'incendie (car il faut cent ans à ce pays pour que la république n'y soit pas une absurdité), puis quinze jours de pillage, jusqu'à ce que deux ou trois régiments fournis par l'étranger fussent venus mettre le holà [3].

Et voici, joué par Ferrante Palla, le rôle de Ciro Menotti :

Ferrante Palla était au milieu du peuple, plein de courage et furibond comme à l'ordinaire, il avait sans doute une dizaine d'amis qui agissaient de concert avec lui, ce dont Rassi fera une superbe conspiration. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, porteur d'un habit d'un délabrement incroyable, il distribuait l'or à pleines mains [4].

Pourtant, Stendhal, malgré ses tendances républicaines, ne partage pas toutes les idées des représentants du Risorgimento, en particulier, s'il appelle de ses vœux une Italie indépendante et unifiée, il la voit dans un avenir encore lointain, et par là même irréalisable. Aussi, se contente-t-il d'un idéal plus accessible dans les dernières lignes même de *La Chartreuse* où il cite pour modèle le successeur de Ranuce-Ernest IV :

Les prisons de Parme étaient vides, le comte immensément riche, Ernest V adoré de ses sujets qui comparaient son gouvernement à celui des grands-ducs de Toscane [5].

En fait, la Toscane est un modèle de gouvernement juste et doux, pour Stendhal et ses contemporains, qui admirent sa richesse. Souvent Stendhal le répète et l'on peut citer

1. Cf. *Chartreuse*, p. 394. Le Comte dit à la Duchesse : « A propos, je t'avertis qu'on a supprimé tout ce qui s'est passé ici. »
2. *Ibid.*, p. 394.
3. *Ibid.*, p. 397.
4. *Ibid.*, p. 397.
5. *Ibid.*, p. 480.

la lettre qu'il adresse le 10 janvier 1834 [1] au duc de Broglie comme sa phrase dans les *Promenades* sur « le gouvernement sage et juste » qu'elle possède en 1829 [2].

Aussi bien reste-t-il partiel sinon partial dans sa vue du Risorgimento, l'ignorant sous sa forme catholique et n'y recherchant que des idées républicaines et anti-cléricales [3]. C'était ignorer Gioberti et le néoguelfisme, et aussi à leur opposé Mazzini et la jeune Italie. Ce qu'il retient du Risorgimento, c'est la libération et la persistance du souvenir napoléonien, ce sont les grands procès de 1821-1822, les révolutions de l'Italie Centrale après 1830, l'esprit du carbonarisme et un libéralisme voltairien marqué par la lecture du *Constitutionnel*. Il part en guerre contre l'ennemi du Risorgimento : la Sainte Alliance, traitant par l'ironie et le persiflage, l'absolutisme politique et religieux, mais il n'en attaque pas moins un prétendu libéralisme et les fautes du libéralisme [4] ; en désespoir de cause, sans croire à une résurrection prochaine de l'Italie unifiée, il flirte avec le régime autrichien, le comte Saurau ou Metternich, et accorde ses suffrages au grand duché de Toscane [5]. N'est-ce point l'attitude d'un Stendhal fidèle à la virtù, aux fantômes républicains de sa jeunesse, mais revenu de tout, même du jacobinisme.

Charles DÉDÉYAN.

1. *Corresp.*, éd. H. Martineau, Le Divan, t. VIII, p. 138.
2. *Promenades*, éd. H. Martineau, Le Divan, t. II, p. 143.
3. On sait maintenant, grâce à M. L. F. Benedetto, ce que Stendhal doit à *L'Italie sous la domination autrichienne* de Henri MISLEY, ou plutôt Enrico Misley. A. Omodeo parle longuement de ce carbonaro, homme d'affaires et aventurier énigmatique, qui fut en rapports avec Ciro Menotti et François VII de Modène (ouvrage cité pp. 295-296).
4. Cf. *Chartreuse*, p. 129, le texte que nous avons cité sur le *goût de la liberté, la mode et le culte du bonheur du plus grand nombre.*
5. Stendhal n'aurait pourtant pas accepté ces lignes de Paride Zaiotti réfutant en 1834 Enrico Misley par le témoignage des *Promenades dans Rome* : « Mentre finalmente il Misley raccoglieva i materiali del suo infame libello per provare la disgraziata situazione di Milano, uno dei più ardenti liberali, ma quello ad un tempo che forse conosce più di tutti quella città, il sig. di Stendhal, pubblicava queste parole ben memorabili : *Milano è senza dubbio in questo momento una delle città più felici del mondo.* (*Promenades dans Rome*, Parigi, 1829) Dopo tali fatti, dopo una tale testimonianza chi vorrebbe aggiungere nulla di più... » (*Semplice verità opposta alle menzogne di Enrico Misley nel suo libro « L'Italie sous la domination autrichienne »*, cité par Luigi Foscolo BENEDETTO dans *Arrigo Beyle Milanese*, Florence, G. C. Sansoni, 1943, 1 vol. in-8°, p. 70).

JACQUES-ÉMILE BLANCHE ET L'ANGLETERRE

Ceux qui étudient la vie littéraire ou artistique de la France ou de l'Angleterre au cours des vingt-cinq ans qui précédèrent la première guerre mondiale rencontrent fréquemment le nom du peintre Jacques-Émile Blanche. Il n'est guère de livre sur Proust qui ne reproduise en frontispice le portrait que Blanche fit de lui, à vingt ans. Ailleurs, on verra le Gide olivâtre du temps d'*André Walter*, ou Barrès, ou Anna de Noailles. Il en va de même en Angleterre : plusieurs études sur Hardy ou sur H. James comportent des portraits signés de Blanche. Les correspondances, les mémoires, mentionnent souvent l'artiste. Pourtant les historiens de l'Art, comme ceux de la Littérature, l'ont d'ordinaire négligé, ou relégué en une note succincte. On se rappelle mal, aujourd'hui, la place considérable qu'il a tenue longtemps, le lien qu'il constitua entre des milieux mondains, littéraires, artistiques souvent étrangers l'un à l'autre. Surtout, on n'a pas assez mis en lumière son rôle d'intermédiaire entre deux civilisations. Intimement lié avec beaucoup des hommes et des femmes les plus remarquables de France et d'Angleterre, se sentant aussi à l'aise à Londres qu'à Paris, très cultivé, brillant causeur, il fut de ces hommes qui comptent plus par leur influence que par leur œuvre, si estimable soit-elle, que le critique au besoin peut oublier, mais que l'historien ne doit pas sous-estimer.

I

Sa naissance à elle seule offrait à Blanche des possibilités admirables : sa famille vivait au cœur des milieux les plus

brillants, les plus cosmopolites aussi, de Paris. Son grand-père avait été le fameux Docteur Blanche, créateur de la maison de santé où fut soigné Nerval, et qui reçut, dans son salon de Montmartre, Balzac et Delacroix. Son père, le « second Docteur Blanche », transporta la clinique à Auteuil, et fut un aliéniste célèbre ; surtout, ce fut un mondain, ami des lettres et des arts. On rencontrait chez lui Gounod, Mariette, Pauline Viardot, Renoir et Tourgueniev. Toute la jeunesse de Blanche sembla bénéficier de cette chance insolente. Élève du lycée Fontanes, il fallut que son professeur d'Anglais fût Mallarmé, et que celui-ci l'invitât !

Le premier contact avec l'Angleterre fut précoce. En 1870, pour éviter à sa famille les misères du siège de Paris (la maison de campagne près de Dieppe était menacée elle aussi), le docteur conduisit les siens à Londres, où ils débarquèrent sous un brouillard épais. Et l'habitude ensuite s'établit. Presque chaque année, Jacques-Émile Blanche enfant se rendit à Londres où son père avait de nombreuses relations scientifiques, où l'on retrouvait les Gounod réfugiés, où les amitiés, toujours choisies comme à miracle, se multiplièrent. Les souvenirs d'enfance de Jacques-Émile Blanche évoquent les accueillants châteaux de la région de Windsor, les récitals de Sarazate, Covent Garden où chantait la Patti. Entre temps le salon d'Auteuil et, l'été, la maison de Dieppe, recevaient sans cesse des hôtes de qualité.

Ayant choisi d'être peintre (il pensa d'abord être pianiste), Blanche, à qui la fortune familiale assurait l'indépendance, fut l'élève de Gervex et de Humbert, mais supporta mal l'enseignement des Beaux-Arts, et refusa de préparer les concours. Parmi les maîtres de la veille, il aimait Corot et Jean-François Millet ; parmi ceux du jour, Monet, Degas et, avant tous, Manet. Helleu et Ary Renan furent ses camarades préférés.

Les voyages à Londres continuaient, cependant. Plusieurs peintres français, dont certains, tels Legros, furent influents, s'y étaient réfugiés après la Commune et répandaient le goût de la peinture française. Deux Américains ennemis et célèbres, Whistler et Sargent, avaient déserté Paris pour Londres, mais n'oubliaient pas leur formation française. Les

grands marchands de tableaux parisiens trouvaient à Londres le premier marché de l'Europe, et M. Théodore Duret avait sa table en permanence au fameux Hôtel Dieudonné. Londres était devenu, pour les peintres français, un centre « utile ». Ce n'était pas tout, cependant. Les impressionnistes, Monet surtout, avaient commencé d'en découvrir la lumière, et savouraient aussi les charmes verdoyants des « week-ends sur la rivière ».

Et les relations londoniennes de Blanche s'étendaient sans cesse. Il fréquentait assidument les ateliers de Whistler, de Sargent, se liait avec les esthètes A. Symons, Max Beerbohm, Aubrey Beardsley, Charles Conder, Walter Sickert, appelait Oscar Wilde par son prénom. Son compagnon le plus fréquent était George Moore, son aîné d'une dizaine d'années. Mais il trouvait aussi le temps d'être mondain, de fréquenter cette « Society » où très vite il s'était glissé. A trente ans, non seulement il devait faire des portraits de duchesses, mais on allait l'inviter aux réceptions les plus brillantes. Il se fit vraiment à Londres une situation exceptionnelle, qu'il devait conserver intacte jusqu'en 1914, à peine diminuée ensuite. Chaque année ou presque, il allait revenir à Londres, peindre, exposer, retrouver des amis ou des relations d'une extraordinaire qualité. Il fit le portrait de beaucoup, parla de tous dans ses souvenirs. Les tableaux qu'il peignit tout au long de sa vie, les évocations des gens et des choses qui emplissent les livres de sa maturité et de sa vieillesse, s'ordonnent en une impressionnante cavalcade où défilent soixante ans de l'histoire d'Angleterre, d'Oscar Wilde à Raymond Mortimer.

Et cependant, lorsqu'il rentrait en France, Blanche retrouvait une situation toute semblable. Peintre, il fut dans sa jeunesse familier de « Monsieur Degas » qui fit son portrait, et de Manet, et à la fin de sa vie il devait polémiquer courtoisement avec Lhote et Matisse. Parmi les écrivains, il eut pour ami Jules Laforgue, le Barrès du *Jardin de Bérénice*, Mallarmé dont il fut des fidèles, puis Gide, Marcel Proust. Anna de Noailles, plus tard encore Cocteau et Aragon. Il fit de presque tous des portraits.

Il ne faut pas, toutefois, se laisser trop impressionner par cette « longévité ». Si, de 1919 à 1940, Jacques-Émile

Blanche continua de se mêler à d'innombrables manifestations artistiques, littéraires, mondaines, parfois même politiques, des deux côtés de la Manche ; si, pendant ces années-là encore, il « connut tout le monde », pourtant, malgré le nombre et la qualité de ses interlocuteurs, de ses amis, de ses modèles, son témoignage, sur la fin, n'a plus la même valeur, et son influence est loin d'être aussi forte. Il demeure, quoi qu'il en ait, l'ami de Laforgue, de Beardsley, de Marcel Proust, l'homme qui connut en leur gloire Whistler, Oscar Wilde et Henry James. Les ballets russes de l'autre avant-guerre lui ont fourni l'ultime occasion de montrer, par les pages brillantes où il commémora leurs fastes, et par le curieux portrait qu'il fit de Nijinski, son étonnante aptitude, non pas seulement à discerner le talent, mais à vivre avec lui sur un pied d'égalité familière. Plus tard, il donne, hélas, l'impression d'un homme « arrivé », reçu partout, demeuré curieux d'innovations et luttant pour rester jeune, mais qu'on accueille de plus en plus par respect, par habitude, et qui cesse graduellement de compter. Le dernier volume de ses souvenirs, *More Portraits of a Lifetime* (1939), la galerie des tableaux qu'il peignit entre les deux guerres, ne sont nullement dépourvus d'intérêt. Ils émeuvent même par un effort courageux, sincère sans doute, mais assez vain, pour comprendre et demeurer « dans le mouvement ». Blanche se lie avec Jean Cocteau, patronne les surréalistes après avoir fait l'éloge des Dadaïstes, réunit dans son studio Aragon, Breton et Soupault, insiste pour connaître Aldous Huxley. Il est des premiers à découvrir Virginia Woolf, la fait poser, ainsi que le « groupe des Six », que D. H. Lawrence, que James Joyce. Il modifie sa manière picturale (elle prend cette « allure 1925 » dont on sourit un peu maintenant), rompt avec la Société Nationale des Beaux-Arts qu'il a contribué à fonder, et expose régulièrement au jeune Salon des Tuileries. Tout de même, on le sent dépassé. Sa mort survint pendant la guerre, d'autres sujets angoissaient alors le monde. Le petit nombre des « notices » qu'on relève en fouillant les Argus attriste un peu. Il semble qu'aujourd'hui les jeunes gens ne savent même plus qui fut Jacques-Émile Blanche.

II

Cet oubli est certainement injuste. Blanche est intéressant à plus d'un titre. D'abord, ce n'est ni un peintre méprisable, ni un écrivain sans talent. Il vaudrait d'être étudié pour soi-même, indépendamment de ses modèles ; mais cet aspect, évidemment, n'est pas celui qui nous occupe. Ensuite c'est un précieux mémorialiste, et nous verrons bientôt la valeur de son témoignage. Enfin, sa situation même faisait de lui, tout naturellement, un intermédiaire, prêt sans cesse à faire connaître, dans chacun des deux pays, les hommes, la pensée, l'art, les manières de vivre qu'il aimait dans l'autre. Et c'est par là surtout que Blanche est important. Nous essaierons d'évoquer cet aspect essentiel.

En esquissant l'étude de Jacques-Émile Blanche, mémorialiste de l'Angleterre, on se restreindra volontairement aux années dont il est l'interprète glorieux : le temps des esthètes qui termine l'ère victorienne, la « belle époque » du roi Édouard, la fête tragiquement interrompue des premières années géorgiennes. De l'Angleterre au travail, de la misère des « slums », des inquiétudes tragiques du pays lors de la guerre sud-africaine, de la poussée libérale qui suivit, des soucis de MM. Asquith et Lloyd George à la veille du conflit européen, Blanche, qui pourtant connut Wells et Bernard Shaw, ne semble guère s'apercevoir. L'Angleterre qu'il goûte et qu'il connaît, c'est celle de la civilisation et de l'élégance. Ses limites à Londres sont Chelsea que hantent les artistes, et Mayfair où reçoivent les duchesses. Hors de Londres, il aime également les demeures seigneuriales aux nobles frondaisons, et les flottilles multicolores des canots de Richmond. Mais il est douteux qu'il ait jamais vu Newcastle-on-Tyne, ou se soit bien souvent promené dans Bethnal-Green. Ses évocations sont donc loin de représenter toute l'Angleterre de son temps ; tout au plus en reproduisent-elles, avec fidélité, les aspects les plus séduisants. On dira d'abord quelques mots de Blanche, chroniqueur de la « scène anglaise » ; on fera voir ensuite les plus typiques de ses portraits d'artistes ; on montrera enfin la galerie de ses écrivains.

Ni dans ses tableaux, ni dans ses livres, Blanche n'a beaucoup évoqué les intérieurs. Ses tableaux sont presque tous des paysages, et les vignettes qu'il donne dans ses essais nous entraînent au dehors. Tout au plus a-t-il noté sur la toile les curieux visages des occupants d'une loge qui, à la lueur du gaz, suivent les péripéties d'un invisible combat de boxe, ou s'est-il glissé dans le recoin secret d'une galerie de Westminster pour y peindre une pochade impressionniste et bigarrée du couronnement. Tout au plus ses livres rappellent-ils en quelques phrases telle maison artiste de Chelsea, ou ce vieil hôtel Dieudonné, sombre, renfermé, sentant la sauce espagnole, mais dont la cave est exquise et dont les hôtes sont des artistes illustres. Blanche résistera rarement au plaisir de décrire Chelsea qu'il adore, ou Saint John's Wood où il va voir George Moore :

> Moore se mettait en colère quand je m'exaltais au spectacle de Londres. Soirées de juin, matinées de mai mouillées, aubépines et fleurs de marronniers formant un dôme au-dessus du hansom qui file dans les avenues de St John's Wood, de Hampstead Heath, de Richmond...

Ce charme subtil de Londres au début de l'été, que plus tard Virginia Woolf devait évoquer de manière si pure, Blanche l'a non seulement senti : il réussit à nous le communiquer.

Sorti de Londres, il est comme envoûté par la rivière et par les parcs. Dans un essai, il a noté son enchantement, un matin de rosée, devant la vision du jeune duc en habit rouge campé devant ses « piqueux » et ses chiens. La « petite suite » la plus remarquable est cependant celle qu'il nomma *Week End avec Oscar Wilde* : c'est une série de descriptions charmantes et fraîches qui, de Henley jusqu'à Windsor, conduisent le peintre de jardin en jardin, jusqu'à la terrasse au bord de l'eau où il relit Oscar Wilde. Littérature mièvre peut-être, mais accordée au paysage et qui enchante.

La « scène anglaise », enfin, serait incomplète sans la présence de personnages. Blanche, outre les grands portraits d'écrivains et d'artistes dont on va parler, a semé son œuvre de figures oubliées à présent, mais caractéristiques, d'une société, d'une époque. Dans ses livres nous retrouvons plus

d'une fois Sir William Eden, baronet, conforme à toutes les traditions de son ordre même s'il se croit connaisseur en tableaux, et M. Balfour, le grand gentleman d'autrefois, admirablement à l'aise en 1900, et comme perdu, inquiet, vingt ans plus tard. Nous sentons aujourd'hui le prix d'un témoignage comme celui de Blanche.

Ce seront pourtant les grandes figures artistiques et littéraires anglaises — et parfois même américaines — dont il importe surtout d'étudier l'image laissée par Blanche. Le plus fameux des portraits de peintre que sa plume ait tracé — c'était, disait Marcel Proust, la nacre la plus finement irisée de la collection — est celui de Whistler. Blanche nous fait entrer dans la maison de Chelsea, pleine encore des souvenirs de « Dante Gabriel », mais décorée par Whistler selon cette mode japonaise que les esthètes jugeaient le raffinement suprême — petites pièces bouton d'or, et, sur la table, bol blanc et bleu, où nageait un poisson rouge. Puis apparaît le maître, « le diabolique Whistler », dirigeant d'élégantes médisances contre Sargent, contre Wilde, ou contre la mémoire de Rossetti. Plus tard on le verra, résistant comme virtuose à la demande de ses hôtes anxieux de « voir quelque chose », tirant lentement d'un carton une esquisse rehaussée de quelques touches subtiles, puis, après un silence, demandant en souriant : « Pretty ? » Nous le rencontrerons au Café Royal, « voulant être un dandy à la d'Aurevilly, et faisant le jeune ». Enfin nous l'apercevrons rentrant la nuit vers Chelsea Embankment, et se retournant pour regarder le Londres des Nocturnes. Mais l'anecdote n'est pas tout dans cet essai. On y trouve d'excellentes pages de critique picturale, dissociant le vrai Whistler sincère, celui du portrait de sa mère, et l'esthète qui avant de faire un tableau croit nécessaire de puiser aux trésors anciens et rares de la littérature et de la musique, puis de nommer « andante » ou « scherzo » l'œuvre entreprise et rarement menée à bien. Et Jacques-Émile Blanche vieillissant fait ce retour amusé sur lui-même :

Le Whistlerisme et le Mallarméisme sont des fonds qui enchantèrent notre jeunesse, comme des préciosités dignes de nos dédaigneuses personnes.

Une autre évocation achevée est celle d'un maître qui connut une gloire retentissante, fut ravalé plus tard au rang de simple portraitiste mondain, mais dont certaines toiles, à l'élégance renouvelée de Van Dyck, ont aujourd'hui retrouvé du prestige : Sargent. Blanche, portraitiste un peu du même ordre, fait un bel éloge et de l'homme et de l'artiste, qu'il n'hésite pas, à l'heure même de son éclipse, à qualifier de « grand américain ». Il évoque sa formation parisienne, et le péril que, malgré son amitié pour Monet et son admiration pour Manet, il avait fui en quittant Paris pour Londres :

Il eût été, comme Carolus Duran son professeur, comme les jeunes peintres à succès, les Bastien-Lepage, les Duez, les Gervex, les Besnard, les Helleu, un artiste de la Plaine Monceau, et une étoile de première grandeur pour les expositions Georges Petit.

L'homme nous est présenté de manière très vivante, avec d'une part son bon sens bostonien qui l'invite à se méfier des esthètes, sa force naturelle reconnue alors — et jalousée — de presque tous, et d'autre part son apparence mondaine, comparable à celle de James, et qui chez lui aussi voile soigneusement « l'aspect secret, le plus grand ». L'existence même de Sargent à Londres reflète ces dispositions contradictoires. Voici d'abord le Yankee et sa puissance tranquille :

C'est dans la maison même où Whistler avait vécu d'une façon si excentrique — comme un Brummel américain — qu'ensuite le solide, mais prudent et timide gaillard qu'était Sargent, vint se réfugier.

Et l'œuvre de ce « Sargent véritable » témoigne de sa grandeur :

Cinq ou six de ses toiles (au premier rang sa Lady Sassoon, née Rothschild, sa Duchesse de Connaught, et quelques vieillards obscurs qu'il avait eu plaisir à étudier) sont plus que des portraits très humains : ce sont de bons tableaux.

Mais le Sargent mondain fut, malgré lui, happé par les gens du monde, par la Royal Academy. Ses nobles modèles voulaient des toiles immenses et majestueuses, à la mesure de leurs halls et de leurs salons. Le pauvre Sargent devait faire plus grand, toujours plus grand.

Alors, perdu, il appelle à la rescousse le couturier, le tapissier et le décorateur.

Et il sent bien que ses vrais égaux font peu de cas d'œuvres si vantées ; il admet en lui-même qu'ils n'ont pas tort, et il en souffre. L'étude comporte, enfin, des réflexions remarquables sur l'art du portraitiste, et une page brillante sur le déclin de ce portrait anglais, si noble au temps de Reynolds, dont Lawrence, puis Watts et Millais avaient maintenu la tradition, mais, avant que Sargent ne lui rendît un peu de son lustre, tombé si bas aux mains de la Royal Academy. Un essai comme celui de Blanche est excellent : il allie de manière parfaite la critique, l'histoire et le souvenir.

Aubrey Beardsley fut peut-être, entre tous ses amis, un de ceux que Blanche aima le plus : il n'en parle jamais sans émotion. Il l'avait fait venir en France et, jusqu'à la fin de sa vie, garda de leur commun séjour à Dieppe un souvenir attendri. Mais il semble éprouver, devant la figure de ce jeune mort, une pudeur qui l'arrête, écarte l'anecdote et le détail précis. Le tableau reproduit dans *Portraits of a Lifetime* est attachant, et ne déçoit pas : on s'attend à trouver Beardsley ainsi, jeune et mince esthète dont un œillet orne la boutonnière et qui se tient pensif devant un fond raffiné. Mais ce portrait même a quelque chose d'irréel. Quant à l'essai, il est poétique, délicat, mais c'est une élégie et non un témoignage. Un bref extrait en montrera la nuance :

Beardsley rénove la fantaisie anglaise, cruelle et poétique, roide ou qui dissimule ses émotions ; il fait la chasse au sentimentalisme d'un art désuet ; il est cynique, gouailleur et poète à la façon d'un clown shakespearien, exubérant tour à tour et retenu, amer dans ses éclats de gaité.

Beardsley me rappelait un autre très cher de mes amis, le candide et mystérieux Jules Laforgue, que j'avais vu dix ans plus tôt passer toussant lui aussi, et blême comme ce Pierrot qu'ils aimaient tous deux. L'humour d'*Under The Hills* reçoit un reflet lointain des *Moralités Légendaires*. J'imagine ces deux jeunes malades se rencontrant dans la nuit élyséenne, qui se saluent avec cérémonie, demeurant un grand moment dans un pâle rayon de la lune, puis s'évanouissant comme deux ombres.

L'historien littéraire aimerait en savoir plus. Mais qui oserait se plaindre de cette fantaisie mélancolique, et vraie au fond ?

Si du portrait des artistes nous passons à celui des écrivains, c'est sans doute par George Moore qu'il convient de débuter, car il fut le premier des amis littéraires de Blanche en Angleterre, et l'un des plus intimes. Ils se rencontrèrent à Paris, chez Cernuschi ; le Français était tout jeune, l'Irlandais au contraire était déjà une personnalité parisienne et un auteur connu. Ils se revirent à Londres, Blanche allant souvent voir son ami dans sa garçonnière du Temple, puis dans sa maison de St John's Wood où se réunissaient écrivains et artistes. Blanche à son tour reçut Moore fréquemment à Paris et à Dieppe, et une correspondance fréquente s'échangea (*les Portraits of a Lifetime* contiennent en appendice douze lettres de Georges Moore). Une brouille, racontée par Blanche en détail, sépara les amis vers 1900 ; si un accommodement survint longtemps après, la confiance d'autrefois ne reparut pas. Blanche en outre consacre mainte page de ses écrits à son ancien ami : un chapitre de *Mes Modèles*, un chapitre de *Portraits* et un de *More Portraits*, des allusions éparses çà et là. De ces morceaux, la figure de l'écrivain ressort de façon nette, et elle appelle plus d'éloges que de réserves. Le caractère de Moore ne devait pas être facile. Il était entier dans ses opinions littéraires, et nous le voyons faire de véritables scènes à Blanche, qui se permet d'aimer aussi James et Hardy : le premier est trop mondain, et le second trop fruste, pour qu'un esthète puisse décemment les apprécier. Il est intransigeant aussi en politique : invité à déjeuner avec Barrès, il accepte à contre-cœur et finalement, n'y tenant plus, s'éclipse avant la fin, sous un mauvais prétexte. Il adore l'art français, l'atmosphère parisienne, mais refuse tout talent aux peintres anglais de son temps (il n'a qu'à moitié tort), et même toute valeur artistique à la lumière de Londres :

« Manet peignait à Argenteuil. Restez chez vous, comme Degas ! » Par contre, que d'enthousiasmes, pour les impressionnistes, pour Synge et la renaissance irlandaise, pour l'art enfin qui est sa raison d'être, et auquel il sacrifie sa vie mondaine et bien souvent ses amitiés. La partie la plus

précieuse des souvenirs de Blanche est pourtant celle qui nous montre Moore chez lui, au milieu d'un cercle. Alors il vit, il s'amuse, il est brillant, fougueux, caustique, surtout s'il a devant lui un Edmund Gosse, un Yeats, un Sickert : alors il atteint le ton même de ses livres, ces étincelantes conversations écrites. Et souvent, tard dans la nuit, il s'obstine à lire à ses amis qui parfois demandent grâce, des morceaux inédits de ses œuvres, « nous éprouvant », dit Blanche, « comme Molière sa servante. » — Moore ne fut pas, sans doute, le grand artiste qu'il avait rêvé. Mais il reste une des figures caractéristiques du mouvement « esthète ». Et des souvenirs comme ceux de Blanche nous font, mieux qu'une œuvre un peu fanée, comprendre la curieuse passion d'un tel homme, et les raisons de son indéniable influence.

Jacques-Émile Blanche dit n'avoir jamais beaucoup aimé Oscar Wilde. Il le mentionne souvent, pourtant, et oublie même, dans ses *Portraits of a Lifetime*, une lettre peu connue et charmante que Wilde lui écrivit à Paris, au temps de son apogée. Blanche devait le conduire chez M^me^ Baignères, hôtesse alors « importante », et chez qui fréquenta un peu plus tard Marcel Proust. L'extrait suivant est assez caractéristique de Wilde pour être cité :

> Je fixerai, avec votre permission, le rendez-vous chez vous, dimanche prochain, à quatre heures ; j'aime tant votre atelier, avec sa porte bleu de paon, car c'est pour moi une fraîche oasis de beauté, dans le désert de Louis XVI que je trouve à Paris.

Mais les références les plus précises se trouvent dans un essai de 1913, *Week-End avec Oscar Wilde*. Les régates de Henley viennent de finir. Blanche flâne familièrement, d'une maison amie à l'autre, sur les bords de la Tamise et, dans un jardin de Windsor, il relit Oscar Wilde. Voici ce qu'il en dit :

> 1885 est l'époque où je le rencontrai pour la première fois, chez Charles Ephrussi. Wilde revenait d'Amérique, grisé de ses succès d'excentrique, paré des plus excessives fanfreluches de l'esthéticisme. Quoique je fusse très jeune, bien plus qu'ébloui je me sentis méfiant devant ce qu'il y avait de « toc » dans un tel culte de l'Art.

Le visage d'Oscar était mou... Wilde me parut surtout ridicule, comédien, affecté...

Oscar Wilde, si agaçant en France où pourtant il exerce encore une si surprenante influence, était assez à sa place ici. Le paysage de la Tamise donne plus de patience pour écouter des thèmes de dilettante et d'élégant.

Ces souvenirs sont peu charitables, mais on les sent vivants. Et en 1913, il fallait sans doute une rare indépendance en face de l'opinion pour oublier les mauvais aspects de Wilde et ne voir que sa grandeur.

Tout différente est l'attitude de Blanche à l'égard de Henry James. Tous les admirateurs du grand romancier connaissent — sans avoir toujours peut-être regardé la signature — le tableau de Blanche qui est demeuré comme son portrait officiel. C'est une étude en blanc et noir, où James, de profil, est penché en arrière, en une pose familière, le regard méditatif. La description écrite que fait Blanche de son modèle est peut-être plus pénétrante encore :

L'admirable masque soigneusement rasé de James avait une plénitude de plans sculpturale, des arêtes nettes en dépit d'un embonpoint qui déjà menaçait la plus fine des ossatures, ... des yeux extraordinaires se fendant en amande. La bouche fine, ironique, peu sensuelle, sous un nez aquilin de médaille romaine, souriait ou bien, durement, se plissait. Le noble front de César se fronçait, les sourcils s'arquaient ; le visage devenait grave, pathétique, ou s'égayait, selon le sujet et la conversation à laquelle le maître affectait de prendre un intérêt intense, mais de pure courtoisie.

La manière dont Blanche connut James vaut d'être rappelée : elle correspond si bien à la légende de James ! Il fallut que ce fût dans un hôtel particulier des Champs-Élysées, loué depuis de longues années par un Américain devenu figure parisienne et membre du Jockey-Club. Là, dit Blanche,

Je dînai certain soir, environ 1898, avec cet Henry James dont j'avais lu la plupart des livres. Ils m'enchantaient alors. Je l'avais aperçu plusieurs années auparavant, à Londres, à Rome, en compagnie de femmes empressées. Combien il semblait à son aise dans cette atmosphère de riche « cosmopolitisme »,

épanoui dans des avant-scènes ou montant, au sortir d'un opéra, dans une voiture dont les valets de pied ouvraient la portière !

L'amitié vint très vite entre les deux hommes, tempérée de la réserve dont James ne se départit jamais. Quatre lettres de James à Blanche nous ont été gardées, courtoises, charmantes et compliquées. Blanche avoue n'avoir pas vraiment sondé le mystère de la vie intime de son illustre ami, qui pourtant fut parfois près de la confidence :

Vers 1906, un jour que nous sortions de l'Hôtel Ritz où nous avait invités l'esthéticien Bernard Berenson, James me parla, non sans émotion, de sa petite enfance.

Mais le comportement extérieur de James, dans les pages que Blanche lui consacre, nous est représenté de manière étonnamment sensible. Voici le début (moins les « euh... euh... » de la réponse de l'écrivain à une miss rougissante qui lui avait apporté un manuscrit)

Chère enfant, si je puis ainsi vous appeler maintenant encore — quoique, en vérité, pour moi, tout le monde soit un enfant, et puisque vous avez atteint déjà à une célébrité qu'Edith Wharton — oh ! cette admirable, stupéfiante Edith ! — mais avez-vous déjà publié ? oui, sans doute, quelque fleur rare de votre ravissant jardin de lettres, dans un de ces détestables périodiques de notre chère mère-patrie...

Ne croirait-on pas entendre jusqu'aux intonations malicieuses et hypocritement paternelles de la voix ? Et ce style ne rappelle-t-il pas, en ses parenthèses infinies, les subtilités de la fameuse « troisième manière ? » — Blanche, enfin, a très finement caractérisé l'art de James, dont l'œuvre lui fut si longtemps familière. Et la postérité a justifié cette conclusion, téméraire peut-être à une époque où la littérature anglaise annexait James sans discussion :

Un civilisé, voire un surcivilisé, Henry James aura été cela même qu'il avait voulu être — et un Européen, quoiqu'il demeure pour nous, en dépit de son Anglomanie, un Américain.

Deux tableaux de Blanche, tous deux de 1906, nous ont conservé les traits de Thomas Hardy. L'un, qui garde la

saveur de l'esquisse, nous montre l'écrivain de face, la tête penchée, l'air vieux et las, réfléchissant. L'autre nous le fait voir de profil, un peu plus jeune d'allures peut-être, mais plus grave et plus pensif encore. Les relations des deux hommes ne furent que passagères, mais intéressantes. Depuis longtemps, le peintre aimait les livres austères de ce grand romancier d'une époque antérieure qui, dès 1891 avait achevé son œuvre en prose et qui, dans sa retraite paisible de Dorchester, semblait isolé d'un monde qui l'honorait, mais qu'il n'intéressait peut-être plus. Une correspondance s'était engagée, le peintre désirant faire le portrait de l'écrivain. Mais Hardy ne venait à Londres que quelques semaines par an, n'avait pas encore vu Blanche, et ne s'était pas encore décidé. Blanche raconte ainsi la rencontre : il est au Hyde Park Hotel, quand le maître d'hôtel s'approche de lui :

Monsieur Blanche, il y a quelqu'un qui vous demande. Ça a l'air d'un drôle de bonhomme : je lui ai dit de s'asseoir dans le hall.

— Qui est-ce ?

— Un employé quelconque, Monsieur. Il a l'air vieux, et il a dû faire un bon bout de chemin à pied. En tous cas il a chaud. Monsieur !

Blanche descend, et trouve le personnage en question qui lui dit avec simplicité :

Je suis Thomas Hardy. J'ai préféré avoir de vous une impression plus nette que d'après vos lettres. Êtes-vous libre ? Il se trouve que moi je le suis.

Blanche ajoute :

J'aurais voulu baiser la main qu'il me tendait. Elle était pâle, légèrement déformée par la goutte, avec des doigts étirés comme ceux que Delacroix a donné à son Hamlet.

Le peintre fut stupéfait, profondément ému de la modestie, de la gentillesse de Hardy, qui pendant les séances de pose n'osait bouger, qui trouva tout de suite le portrait parfait, jugeant superflus toute amélioration, tout fignolage. Blanche parle de la vie familiale du romancier et de la première

Mrs Hardy, dont certains critiques ont durement dénoncé la prétendue incompréhension. Le peintre ne parle qu'avec sympathie de cette femme bonne et simple, qui adore son grand homme, même si elle n'est pas tout à fait sûre d'en être aimée. Les Hardy sont pour lui un « couple pathétique ». — Blanche aima tellement les conversations de son modèle qu'il multiplia, pour en jouir plus longtemps, les séances de pose. Quelques lettres s'échangèrent ensuite, et Blanche, parlant de Hardy correspondant, vante ses lettres si simples, si paisibles, moins « littéraires » sans doute que celles de James, mais auxquelles il était tellement plus facile de répondre. Vingt années passèrent. Puis une lettre du sage de Rochester, devenu veuf, annonça qu'il se remariait :

Cette petite lettre était juste aussi simple, aussi dénuée d'affectation qu'aux jours anciens ; son écriture, qu'on eût dit celle d'un secrétaire, juste aussi ferme.

III

L'influence de Blanche est évidemment double. A ses amis Français, il a parlé de l'Angleterre, de sa vie, de son art, de sa littérature. Près des Anglais, il ne pouvait manquer d'évoquer la France et les Français. Il a maintes fois déploré l'incompréhension qui sépare les deux peuples. On lit au second tome de ses *Propos de Peintres* (1921) :

Parmi les plus mystérieux cas d'ignorance mutuelle compte celui des Anglais et des Français. Quelques kilomètres de mer séparent deux des plus anciennes et accomplies civilisations européennes...

et elles ne savent à peu près rien l'une de l'autre. S'il s'agit de goûter l'art et la littérature du voisin, ce sont les Français surtout qu'il faut blâmer. Les Anglais, au moins, apprécient nos artistes. Blanche n'a-t-il pas vu M. Lloyd George, au milieu des travaux versaillais de 1919, faire acheter des tableaux français modernes destinés aux palais coloniaux et plus tard M. Ramsay Macdonald hésiter entre deux Matisse ? Au contraire, nous ignorons tout de l'art, et presque tout de la littérature de l'Angleterre :

On dénie encore à nos voisins d'Outre-Manche le sens esthétique : il est convenu qu'ils ne possèdent pas d'artistes créateurs.

Mais, dans un autre domaine, la situation est inversée. Que de préventions politiques en Angleterre contre la France, accusée d'impérialisme aux heures mêmes où sa puissance est dérisoire, taxée d'obstruction mesquine devant toute idée constructive, d'avarice sordide quand elle hésite avant d'abdiquer un droit ! Les exemples que cite Blanche, non sans amertume, sont fréquents déjà aux temps de Victoria et d'Édouard VII ; ils se multiplieront après la première guerre. On n'en citera qu'un : Harry Melvil, dont Blanche avait en 1904 représenté les traits élégants et sardoniques en une toile excellente, ne se gêna pas pour affirmer au peintre, en 1919 : « Que me parlez-vous d'Entente Cordiale ? Il n'y a jamais rien eu qu'une alliance temporaire, et qui n'avait rien de cordial. » Par contre les Français, selon Blanche, ont pu être politiquement maladroits vis-à-vis de leurs voisins ; leurs ministres en voyage à Londres ont rarement fait œuvre utile, malgré les discrets avis que leur prodiguait Paul Cambon. Mais on ne relève pas contre eux ce péché de hargne sentencieuse, si pénible chez tant d'Anglais. La position de Blanche est donc parfaitement claire. En France, il voulut dissiper l'ignorance « monstrueuse » que ses compatriotes avaient de l'art anglais et, dans un domaine plus large, mieux informer les responsables afin de leur éviter les impairs. En Angleterre, il entendit, bien entendu, encourager l'estime où notre art et notre littérature étaient tenus, mais aussi parler de la France et de ses vertus les plus paisibles.

Les moyens dont disposait Blanche en France étaient multiples. Le premier, et le plus efficace, fut sans doute la conversation. Il y excellait, et il inspirait confiance à ses nombreux et illustres amis. Bien sûr, la tentation ne lui serait pas venue de prêcher ; son désir de faire connaître l'Angleterre était même rarement conscient. Mais, presque malgré lui, il en parlait. Qu'on lise les pages consacrées par lui à ses modèles français, Barrès, André Gide, Marcel Proust : les allusions anglaises, les comparaisons, surgissent à chaque page. On peut sans témérité penser que, dans ses

causeries avec eux, il mentionnait fréquemment l'Angleterre.

C'est ainsi qu'évoquant le souvenir de Barrès, il écrit :

Vers 1890-1892, il parlait souvent de poèmes, de tableaux anglais de l'école préraphaélite. Quelqu'un, qui avait sans doute prise sur lui, lui ouvrait des perspectives au delà des frontières de cette irritante *latinité* où il s'appliquait à s'enfermer. Pendant les vacances, nous irions nous délasser aux collèges d'Oxford, où les jeunes dieux dont Oscar Wilde célèbre la grâce rament en des barques sur la rivière Isis.

Blanche ne fut-il pour rien dans la curieuse anglomanie de Laforgue, son contemporain, dont il s'est plu maintes fois à évoquer l'amitié ? Et comme l'on voudrait en savoir plus sur les questions multiples que posait Marcel Proust, et auxquelles le peintre fait à deux reprises allusion ! Une fois, ils discutèrent de Hardy, et Blanche fut frappé de la finesse critique de son ami devant une œuvre qu'il ne pouvait lire dans le texte. Une autre, Marcel Proust l'interrogea sur les réputations qu'avaient en Angleterre Meredith, James et Hardy.

Des amis anglais venaient en France. Faire connaître ces personnalités captivantes aux Français qu'on voulait séduire, c'était encore faire aimer l'Angleterre. A qui fit-il rencontrer, par exemple, ce charmant Aubrey Beardsley qu'il reçut longuement chez lui à Dieppe ? Pour les derniers venus, Harold Nicholson, ou Raymond Mortimer, la recherche serait facile : il est probable que Blanche, un des premiers de leurs nombreux amis français, leur a parfois servi d'intermédiaire.

La peinture même de Blanche put avoir de l'influence. Des images claires et ensoleillées comme *Luncheon on the River* (1907), des scènes vivantes de la rue londonienne comme *Sloane Street* (1909), voire certains tableaux mondains évoquant les élégances discrètes d'hier (*Mrs Holland*, de 1885, et *Royalties walking in Hyde Park*, de 1896), ont pu éveiller, chez le visiteur des galeries, des Salons, du Musée de Rouen, certains rêves plaisants, certaine bienveillance durable à l'égard de toute une civilisation. La rétrospective de 1945, à l'Orangerie, particulièrement sug-

gestive à cet égard, justifierait de légitimes curiosités [1].

Le livre et l'article, enfin, furent pour le peintre une fréquente diversion. Il écrivit des romans autobiographiques, tels *Aymeris* (1922) ; des monographies et des impressions critiques, comme son petit livre sur *Manet*, son article sur les *Portraitistes du XVIII*e *siècle* ; des évocations de paysages aimés, *Dieppe* ou *Passy* ; quelques préfaces, et notamment celle de la traduction française d'*Under the Hill*, d'Aubrey Beardsley ; des recueils d'essais et de souvenirs : les trois tomes de *Propos de Peintre* et le recueil *Mes Modèles* ; enfin, parus juste avant la dernière guerre, et jusqu'ici, semble-t-il, seulement à Londres, en traduction anglaise, deux volumes de mémoires, *Portraits* et *More Portraits of a Lifetime*, arrangés chronologiquement et couvrant l'immense période qui, depuis l'invasion prussienne de 1870, s'étend jusqu'à la veille du dernier conflit. Or presque tous ces livres parlent sans cesse de l'Angleterre. Non seulement ils évoquent les amis anglais, les scènes et les paysages que Blanche a si bien connus, mais ils renferment des études, souvent très fines, sur des aspects anciens de l'Angleterre : portraits de l'École de Reynolds et de Gainsborough, essai sur Frédéric Watts dont Blanche défend généreusement la mémoire. Ne conviendrait-il pas de s'informer des milieux que ces livres ont touchés, de l'accueil que leur a fait la critique ?

Bien entendu, l'éventuel chercheur devrait faire un travail analogue pour étudier l'influence de Blanche en Angleterre en faveur de la France. Quels propos put-il tenir à ses illustres amis anglais ? Nous savons, par exemple, que Hardy, quand Blanche fit son portrait en 1906, lui posa des questions sur la survivance en France de la légende napoléonienne. Il faudrait évidemment rechercher des échos de cet entretien dans *The Dynasts*, dont Hardy publia, cette année-là, la seconde partie, et dans les carnets que Hardy tint toute sa vie et dont une part seulement a jusqu'ici été rendue publique. George Moore, Henry James, Virginia Woolf seraient l'objet d'enquêtes du même ordre. On chercherait ensuite quels Anglais cultivés Blanche attira vers la France,

1. Catalogues illustrés des expositions J. E. Blanche, Leicester Galleries, 1937, et Orangerie, 1945.

ce qu'en France il fit pour eux ; comment furent accueillies, en Angleterre, les œuvres françaises de Blanche : vues de Dieppe, portraits d'écrivains ou d'artistes, souvenirs de la vie de Paris.

Blanche fut sans doute une figure mineure. Ses portraits sont « bons », joignent la valeur picturale à la valeur documentaire. Ses écrits sont pleins de vues intéressantes sur l'art et la littérature de ses contemporains ; son témoignage historique est de premier ordre, mais ce ne sont pourtant pas de grandes œuvres. Ceci dit, on ne saurait le passer sous silence. L'extraordinaire étendue de ses amitiés illustres, renouvelées de manière continue pendant soixante ans ; le talent de causeur qu'on lui reconnaissait de manière unanime ; la considération enfin dont il était entouré : tous ces avantages lui ont permis d'avoir une réelle et subtile influence. Et sa connaissance également intime de deux civilisations, en ce qu'elles avaient de meilleur, ont fait de lui un remarquable introducteur du goût français en Angleterre, du goût anglais en France. Il initia aux choses françaises un Aubrey Beardsley, nourrit la curiosité d'un Wilde et d'un Moore, encouragea l'anglomanie d'un Marcel Proust, et peut-être d'un Laforgue, renseigna André Gide à ses débuts, suscita sans doute l'intérêt passager de Barrès et, dans son âge mûr, fut le premier à introduire Virginia Woolf près du public français. Enfin ses peintures et ses livres sont de précieuses « Choses Vues ». On souhaiterait qu'un érudit lui consacrât le travail précis et complet auquel cette étude peut, au plus, servir de canevas [1].

Jean Simon.

1. Principaux écrits de Blanche :

Essais et Portraits, 1 vol., Paris, 1921 (quelques-uns des essais reproduits dans les ouvrages suivants) :

Propos de Peintre : De David à Degas. Préface de Marcel Proust. 1 vol., Paris, 1919.

Propos de Peintre : Dates. 1 vol., Paris, 1921.

Propos de Peintre : De Gauguin à La Revue Nègre. 1 vol., Paris, 1928.

Mes Modèles. 1 vol., Paris, 1928.

Portraits of a Lifetime. 1 vol. ill., préface de H. Granville-Barker, Londres, 1937.

More Portraits of a Lifetime. 1 vol., Londres, 1939.

NOTES ET DOCUMENTS

LES FRÈRES VERRI ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU EN MARGE D'UNE CORRESPONDANCE 1766-1780

On connaît le rôle qu'a joué en Italie dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle ce petit groupe éphémèrement réuni sous le nom d'Académie des poings et dont l'ultime fruit fut cette étonnante feuille périodique intitulée « Il Caffè », où, comme dans l'Encyclopédie, on mettait joyeusement en coupe la forêt vierge des préjugés et des injustices.

Ce qu'on connaît moins ce sont les lettres, encore en voie de publication [1], que le fondateur du « Caffè », Pierre Verri, et son frère Alexandre échangèrent pendant quelque trente ans. On devine aisément l'intérêt très grand de cette correspondance où l'on peut étudier presque jour par jour l'attitude de ces deux philosophes d'outre-monts devant les problèmes du temps, leurs réactions devant les audaces toujours plus grandes de leurs modèles parisiens. De ce vaste problème que constitue l'originalité plus ou moins grande de l'Illuminisme italien vis-à-vis de l'Illuminisme français, je me bornerai ici à traiter un cas particulier. J'ai essayé au fil des lettres et des années de reconstruire l'opinion que les Verri s'étaient faite de Jean-Jacques Rousseau, ceci de la manière plus simple : en les laissant parler.

L' « Epistolario » des Verri commence en 1766 avec le départ d'Alexandre pour Paris, en compagnie de Beccaria — départ qui marque d'ailleurs la fin du « Caffè » et bientôt celle d'une amitié. Alexandre, et son compagnon qui l'éclipse de toute la gloire de son récent écrit [2], s'initient aux grandeurs et aux petitesses de la compagnie des « philosophes ».

1. 12 volumes sont parus (1766-1782). La publication a commencé en 1923, Milano, Cogliati, a cura di E. Greppi e A. Giulini.

2. « Dei delitti e delle pene ». L'ouvrage imprimé à Livourne en 1764 sans indication d'auteur fut traduit rapidement en 22 langues, commenté par Voltaire et par Diderot.

Une des premières lettres d'Alexandre met naturellement sur le tapis ce qui fut pour tous les philosophes la honte du parti : la querelle Rousseau-Hume et sa sequelle :

« ... On a imprimé tout le déroulement de l'affaire entre Hume et Rousseau, leurs lettres à tous deux et toute la narration des événements — Mr. Hume en est l'auteur — Rousseau en tout cela fait la figure d'un méchant fou. Ici tous en parlent avec passion. Ils le considèrent comme un homme méchant et fou, sans talent ni mérite aucun, qui grâce à un style séduisant a surpris le public — ce jugement me paraît injuste — Mais il n'y a pas à dire — Ils n'écoutent pas la raison. (25 octobre 1766) ».

A cela, de Milan d'où il ne bougera guère plus, Pierre Verri répond :

« ... Certainement que l'esprit de parti contre Rousseau outre qu'il soit injuste, n'est même pas généreux. Rousseau a livré aux flammes les observations qu'il avait faites contre Mr. Helvétius aussitôt qu'il le sut persécuté ; un pauvre homme abattu par les infirmités, banni de la France, chassé par des procédures fort étranges de sa patrie, à laquelle il n'a certainement causé aucun déshonneur, exposé à la fureur populaire chez les Suisses et contraint à se trouver un misérable asile en Angleterre, quand bien même il aurait tort, cela ne justifiera jamais cette société d'hommes de lettres, qui l'a un moment associé à ses travaux, de se déchaîner contre lui, comme je vois que l'on fait. Le Contrat Social et ses autres œuvres seront un reproche devant les contemporains impartiaux et plus encore devant la postérité. (6 nov. 1766) ».

On voit que Pierre moins influençable que son frère et plus intelligent aussi, a tout de suite saisi le nœud du débat. Il a vu clairement que cette querelle, quels que fussent les torts de l'un et l'autre parti, ne faisait guère honneur à ceux qui accablaient un homme vaincu. Il devinera aussi le motif secret de ce que Mr. H. Guillemin a appelé « la chasse à l'homme » : les philosophes ne revendiquent la liberté que pour ceux de leur camp, malheur à celui qui ose sortir des rangs ! Tous les moyens sont bons pour l'abattre :

« ... Je ne suis pas de ton avis si tu trouves de la bêtise ou de la folie dans la lettre ou la conduite de Rousseau. Rousseau est un homme qui a l'ambition de vouloir être lui-même, son cœur ne connaît que lui-même, il a dit du mal des sciences, qui font la gloire des encyclopédistes, il soutient la religion chrétienne à sa façon, il n'a pas voulu prendre parti contre les jésuites, il a renoncé au genre humain, il fait voir, et a toujours fait voir qu'il ne mendiait l'appui d'aucun homme ni d'aucune société. Cette répu-

blique des philosophes a, à ce qu'il me semble, beaucoup du caractère des Romains, beaucoup de fanatisme pour la patrie et la liberté d'eux-mêmes et des autres et avec ces principes, elle n'est peut-être pas libre dans son sein et persécute ceux qui n'en font pas partie, qui ne veulent pas entrer dans l'alliance. Le fait est pourtant sûr que les feuilles publiques d'Angleterre, avant que Rousseau y fût allé, ne faisaient que faire écho à ses louanges et détester la persécution et ses persécuteurs. La chose est constante que D. Hume est l'homme qui donne le ton à la littérature et aux journaux anglais ; que la supposée lettre du Roi de Prusse, qui jette le ridicule sur Rousseau, a été écrite par Walpole et remise par lui aux presses des journalistes alors qu'il cohabitait avec Hume et était son ami. Bref il serait long de transcrire toutes les raisons qui me persuadent ; Hume est trop froid et trop raisonnable à tous les échelons de cette dispute honteuse pour la philosophie, un honnête homme accusé par un ami et par un ami « Rousseau », accusé d'avoir violé les lois de l'amitié ; plus d'avoir simulé avec bassesse et fausseté la sainte amitié afin de rendre méprisable et ridicule un homme de mérite, cet homme, dis-je, doit perdre la tête et doit ou essayer de s'entendre de vive voix avec son ami ou écrire des injures ou des raisons avec cœur et passion. Hume traite si cavalièrement cette accusation qu'il se fait voir plus fin et plus avisé que son adversaire mais d'un caractère bien différent. Note mon humeur contradictoire. Tous sur ces documents ont jugé en faveur de Hume, sur ces mêmes documents je juge en faveur de Rousseau, et je n'ai jamais été aussi sûr de son cœur dans ses livres que je ne le suis dans cette dispute qu'il n'a certainement pas la honte d'avoir dévoilée aux yeux de l'Europe. Interroge-toi, lis deux fois ces témoignages de la bêtise humaine et tu seras convaincu que Hume voulait avoir à la face de l'Europe la vanité d'être le Dieu tutélaire d'un illustre proscrit et que, jaloux de sa réputation, il voulait l'abaisser à toute force dans l'opinion commune ». (26 nov. 1766).

Alors même que Pierre Verri écrivait cette lettre la querelle continuait à éveiller des échos dans le monde philosophique — A la même date du 26 novembre Alexandre écrit à son frère :

« ... La dispute entre Hume et Rousseau a intéressé Voltaire. Il a publié une lettre amère et caustiquement spirituelle contre Rousseau, laquelle ne paraît pas digne de l'humanité de son auteur — Il traite le philosophe genevois de « coquin le plus vilain qui ait déshonoré la littérature » — Dieu ! Quel spectacle pour le Fanatisme qui attend l'occasion de surprendre les philosophes dans leurs luttes intestines ! La voici. Si j'étais l'archevêque de Paris je sentirais une pastorale me bouillir dans le corps ».

Alexandre avait beau dire, il allait bientôt avec son frère s'engager à son tour dans une campagne de mesquineries contre Bec-

caria [1] qui n'avait pas servi leurs desseins à Paris et qui avait tout planté là pour rentrer en toute hâte à Milan où sa très jeune femme lui donnait des inquiétudes. Peu après ce retour précipité qui fit bien rire Paris [2], mais qui fit éclater un long orage entre le champion de l'abolition de la torture et ses ex-collaborateurs milanais, Pierre Verri ayant rencontré Beccaria chez des amis l'interroge sur l'affaire Jean-Jacques à propos de la parution du livre d'Yverdun où selon lui le tort de Hume apparaît clairement :

« ... Eh bien ! — dis-je à Beccaria — que vous en semble-t-il ? — Je suis cependant, me répondit-il, encore toujours de mon premier avis que Rousseau est un fou » — J'ai discuté pendant quelque temps reprenant le fil des événements et raisonnant d'une façon sans réplique. Lui froidement et mécaniquement ne me répondait rien si ce n'est qu'il ne changeait pas pour cela d'avis [3]. J'ai mis un terme à cette très ennuyeuse conversation en lui disant que j'ai toujours pensé par moi-même et que j'aurais toujours pensé par moi-même tout le restant de mon existence sans mendier les opinions de quelque compagnie du monde et je m'en allai ». (A Alex. 24 janv. 1767).

Cependant en décembre 1766, Alexandre quitte Paris pour Londres où se trouve également Rousseau. Ce dernier prend d'ailleurs bientôt le chemin des Midlands où on montre encore aujourd'hui des plantes exotiques qu'il y aurait semées :

« Monsieur Rousseau fut pendant quelques jours ici à Londres, toujours vêtu à l'orientale. A présent il y a quelque temps qu'il est à Wotton, village de la province du Derbyshire, éloigné d'ici de quelques cent cinquante milles — Voilà tout ce que je sais de lui. Ses œuvres sont appréciées. »

A quelques jours de là, Alexandre se décide à son tour et sans plus de réserves à prendre le parti du persécuté et il définit nette-

1. Le 28 janvier 1769 Alexandre écrit de Rome : « Quant au Livre « Des Délits », je te dirai que je pense, comme je dois te l'avoir écrit, qu'on pourrait faire voir que bien des choses sont prises à Montesquieu, à Helvetius, et surtout au « Contrat Social », jusqu'aux phrases inclusivement. C'est pourquoi dans ce livre nombreuses sont les idées qui s'écartent du sujet, et ces idées proviennent de la grande consommation qu'il faisait de ces auteurs dont il était enthousiaste et saturé. Je sais que le P. Gerdil disait à Turin qu'il avait confronté l'œuvre des « Délits » avec le « Contrat Social » et qu'il avait trouvé que beaucoup lui était emprunté... » Dans cette querelle qui gronde déjà dès les premières sorties parisiennes des pélerins milanais et qui éclate dès le retour de Beccaria à Milan, il semble bien que ce soient les Verri qui sont dans leur tort. Ils n'ont jamais pu pardonner à Beccaria d'être devenu célèbre, tandis qu'eux qui l'avaient aidé dans la rédaction de son livre, restaient dans l'ombre sans que le héros du jour fît rien pour les en faire sortir. Ils reviennent éternellement dans leur correspondance sur ce sujet. Dans cette affaire ils n'ont certainement pas le beau rôle. Voir à ce propos la préface de P. Calamandrei à la plus récente édition de Beccaria, Florence, Le Monnier, 1950.

2. Morellet a relaté dans ses « Mémoires » les petits travers tragi-comiques de Beccaria.

3. On voit que Beccaria entrait dans le complot.

ment ce que Mr. H. Guillemin a montré avoir été le ressort secret de toute cette « infernale affaire » :

« ... Vous avez pris le parti de Rousseau comme un philosophe de cœur le prend. Vous avez tout à fait raison de dire qu'il y a contre lui une persécution philosophique. Je le crois ainsi. Rousseau a une religion — c'est un crime impardonnable, — je vous ai déjà écrit là-dessus. Quant au livre qui contient les actes de cette querelle littéraire très scandaleuse, je l'ai mais je ne le lis pas. Je ne me soucie pas de voir cette grande plaie de la philosophie... (Londres, 21 déc. 1766). »

C'est sur cette marque de profond dégoût qu'Alexandre clôt ce chapitre, il n'en parlera plus [1]. Les Verri ont donc été unanimes à trancher dans la grande affaire en faveur de Rousseau. Ils ne sont pas aussi unanimes dans le jugement qu'ils portent sur l'homme et sur l'œuvre. Ce jugement d'ailleurs subit de notables modifications et il est intéressant d'en suivre les méandres. Alexandre naturellement, il deviendra conservateur dans ses années romaines et on le devine dès ses premiers écrits, s'effarouche devant les audaces de Jean-Jacques :

« ... Je m'indigne, en lisant la préface de Rousseau à la Nouvelle Héloïse qui débute : « Il faut des spectacles dans les grandes villes et des romans aux peuples corrompus,... etc. ». Voici donc qu'il attaque l'air de la réforme des peuples et prétend qu'ils sont corrompus, sans mœurs et décadents, comme on arrive à le constater dans sa préface, dans laquelle il est irrité contre les nations, puis contre les hommes du monde, puis contre les académiciens, etc... Après tout cela j'ai été surpris de voir qu'il s'agit dans ce roman d'un jeune précepteur à qui on confie l'honnêteté d'une fille et qui finit par f... ; le tout est fait selon les voix de la nature, les destins du ciel, les sentiments les plus purs et en somme l'affaire est teintée avec les couleurs les plus séduisantes de la vertu — et qu'elle soit vertueuse il ne me le paraît pas ; — je voudrais une philosophie modérée même contre les erreurs du vice : et je voudrais que sa force fût dans la vérité et non dans l'enthousiasme ». (Rome, 3 sept. 1768).

Alexandre se sent emporté par ces torrents impétueux que l'esprit nouveau a libérés. Il les voit surgir de toutes parts, il voit leur niveau monter et ne comprend pas où tout cela conduit. Il ne voit pas que pour passer d'un ordre à un autre il faut d'abord tout

1. Sauf un cri d'indignation à la lecture du poème de « Genève » de Voltaire. Il écrit alors à son frère : « ... Rousseau y est traité avec une grossiéreté indécente. Comme il est humain d'insulter un malheureux, mais l'auteur de l'Emile, de Julie, du Contrat Social, œuvres non sans erreurs mais pleines de philosophie et de vertu ! J'en suis scandalisé ! (Rome, 3 sept. 1768).

remettre en question. Son frère est plus compréhensif. Il remet les choses au point dans une lettre datée du 12 mars 1768 :

« ... Les débordements des encyclopédistes et particulièrement de Rousseau sont un mal, une tache personnelle qui s'agrandira avec le temps jusqu'à les éclipser totalement, je suis d'accord avec toi, mais c'est un mal venu a temps pour faire un grand bien à l'Europe ».

Pierre Verri est très conscient du rôle que les philosophes, et lui-même par conséquent, ont à remplir dans la société du temps. Il accepte le principe : la fin justifie les moyens. Ainsi le grain de folie qui anime les écrits de Jean-Jacques est un piment nécessaire qui donne à la vérité un goût qu'on n'oublie plus :

« ... Tous les livres qui ont fait fortune en ce siècle sont écrits avec chaleur et tous les progrès de la philosophie naissent d'écrivains enthousiastes. Bayle a convaincu le petit nombre ; Rousseau, Voltaire, Diderot ont étendu l'incendie. D'abord une simple série de faits est ennuyeuse à lire ; les lecteurs veulent être émus, ils veulent peut-être aussi voir que le bonhomme qui écrit délire un peu ; alors, flattés d'être plus maîtres d'eux-mêmes, ils prennent goût à ses idées, et les adoptent parce que leur amour-propre a été flatté — A quelques hommes il suffit de faire voir quelle chose convient, à la plupart il faut donner un choc et les pousser avec vigueur sur la voie. » (Milan, 3 janv. 1769).

Les années passent et les deux frères continuent à s'intéresser à Jean-Jacques, à ses œuvres mais aussi à sa personne, à son mode de vie, à ses bizarreries — Ils échangent des anecdotes pour lesquelles ils mettent à contribution les amis de passage à Paris ; le 15 février 1777 Pierre envoie à Alexandre un premier reportage qui ne manque pas d'être piquant :

... A propos le marquis Castiglioni, étant à Paris, voulut connaître Jean-Jacques du mont Jura. Il grimpa force escaliers délabrés jusqu'au quatrième ou cinquième étage, il était vêtu grossièrement, il frappa. Une laide vieille surgit, qui est la femme du philosophe. Il demanda si Mr. Rousseau était là. — « Monsieur, non » — « Je le regrette parce que j'avais de la musique à faire recopier » — « C'est pour de la musique ? entrez ». — Il entra et vit le philosophe très pauvrement logé, près du feu en train de recopier l'Olympiade de Pergolesi. Il lui présenta un air de Sacchini en le priant de le recopier, et lui comme un simple copiste le prit et s'excusa de ne pouvoir le servir avant deux semaines à cause des commandes qu'il avait. Castiglioni y retourna donc après 20 jours. Il trouva sa musique recopiée et avec beaucoup d'élégance : les « piano » ; les « forte » écrits en caractère rouge, en noir les paroles du chant. Il lui dit que l'air était déjà recopié

depuis six jours, il se mit à parler des mérites de cette musique, et, comme Castiglioni n'est pas expansif, il eut le loisir de parler longuement pendant une heure. Il (Cast.) dit qu'il s'anime d'un très grand enthousiasme sur les beautés de la musique. Il lui montra un Stabat Mater, composé par lui-même, mais le clavecin complètement désaccordé ne lui permit pas d'en faire entendre l'harmonie — il tira sa bourse et lui donna deux louis... « C'est trop », dit Rousseau — il en tint un et lui rendit encore de la monnaie. La conversation se passa en Italien. Un moment Castiglioni lui dit combien on l'estime en Italie et le visage de Rousseau se troubla : il l'interrompit : parlons de musique — Le marquis Castiglioni fut assez content de cette conversation. Rousseau est une âme ferme qui ne craint pas la pauvreté et qui préfère décidément son opinion à toute fortune. Tu auras appris l'accident qui lui est arrivé d'être jeté à terre par un mâtin qu'un petit maître faisait courir devant son carrosse — C'est à coup sûr maintenant qu'il chantera les louanges de l'état de raffinement social. »

De Rome où il est installé définitivement, Alexandre, piqué d'émulation, riposte le 22 du même mois par une autre anecdote où perce déjà sa méfiance croissante vis-à-vis de Jean-Jacques :

... Ce musicien Vito Millico, qui a chanté au dernier carnaval à l'Opéra de Rome, a aussi connu Jean-Jacques Rousseau à Paris. Il alla le trouver avec le prétexte habituel de faire copier de la musique. Il se rasséréna et le pria de chanter. Il chanta pour lui faire plaisir bien que le clavecin, horriblement désaccordé, fît un supplice de l'accompagnement. Rousseau demeura étonné et transporté, surtout par son interprétation des plus belles octaves de l'Arioste et du Tasse, pour lesquelles il a inventé une musique de déclamation expressive tout à fait neuve et qui est admirable. Rousseau lui dit que si le Tasse l'avait entendu il aurait fait pour lui un nouveau poème. Millico pria Jean-Jacques de chanter — il ne voulait pas, s'embarrassait, finalement en tremblant il donna quelque médiocre cantilène et sa grosse et laide femme l'encourageait et le consolait en l'appelant « mon petit ami ». Voltaire appelle cette femme une sorcière et ne peut pas la souffrir, et moi je suis toujours resté un froid témoin des mérites de Rousseau, dont les œuvres ne m'ont presque jamais persuadé et souvent déplu et dont la conduite m'a inspiré des sentiments encore moins respectueux. Je veux le croire un excellent homme mais à coup sûr étrange comme Diogène. Je crois que j'en aurais compassion à le voir et il est certain que, quelque admiration que l'on ait pour ses œuvres, personne ne trouverait sensé de jouer le rôle de l'anachorète et du misanthrope dans une capitale de six-cent mille âmes et de faire le copiste de musique pour être accessible à tous, tout en ne voulant voir personne — C'est un charlatan. »

Il semble que Pierre se soit aussi peu à peu éloigné de Jean-Jacques. Le 4 août 1773 déjà il écrivait à son frère.

« ... Les livres aussi sont fort sujets à la fantaisie de la mode. Il y a dix ans, Rousseau était le Dieu de la philosophie et de l'éloquence ; maintenant il paraît un fanatique à paradoxes. Son style avait de l'esprit il y a dix ans ; à présent c'est un amas de prétentions, d'orgueil, de mauvaise humeur. En moi-même j'éprouve ces changements. Il n'y a que d'Alembert qui se maintienne encore à mes yeux. »

Mais ils ont beau faire la petite bouche et chercher des raisons pour s'en défendre, dès qu'ils relisent le Genevois ils sont repris... Le 28 mars 1778, Alexandre écrit à Pierre :

« ... Rousseau est pour moi l'auteur le plus inconséquent, le moins exact qui se trouve : mais il parle au cœur, il secoue, il étourdit, et on ne sait pas si on a raison ou tort, et par cela il a mis la moitié du monde sens dessus dessous. Dans le moment présent la manière d'écrire est l'enthousiasme, on ne peut plus rien écrire de froid... »

Le classique qui montre le bout de l'oreille. Cependant Pierre, par un jeu de circonstances encore inexpliqué, obtient communication de la préface des « Confessions » plus de deux ans avant qu'elles ne soient publiées [1]. Il la transcrit immédiatement pour son frère.

« ... La préface qui sera en tête des « Mémoires » de Jean-Jacques Rousseau qu'on imprimera à Neuchâtel, te plaira — suit le texte de Rousseau — Il a écrit ces mémoires afin de laisser quelque moyen de subsistance à sa veuve, puisqu'il ne vivait que du seul profit des musiques qu'il copiait ; le manuscrit ne va que jusqu'à son voyage en Angleterre, il n'a pas pu le continuer parce qu'il était malade depuis un an. A coup sûr ce livre se vendra, et atteindra le but d'être un bon capital pour la veuve. » (12 août 1778).

Cette fois-ci c'est l'économiste qui montre le bout de l'oreille. A cette lettre Alexandre répond en classique conscient de sa supériorité et, tout en avouant que le style de Rousseau le transporte, il expose ce qu'il y a d'exagéré et de tendancieux dans les écrits modernes :

« Je désire avec toute l'Europe lire l'œuvre posthume de Rousseau dont tu me donnes la préface, et je ne sais pas comment tu peux l'avoir avant l'imprimé. Je suis resté peu satisfait de la Nouvelle Héloïse au point qu'après l'avoir commencée je n'ai pu en continuer la lecture, et cela parce que j'y ai trouvé une morale fausse sous le voile de l'esprit philosophique, car en somme c'est

1. c. a. d. dès 1778 alors que *les Confessions* ne paraîtront qu'à partir de 1781. On verra qu'Alexandre s'étonnera aussi de ce fait.

un précepteur à qui on confie une jeune-fille et qui finit par la rendre enceinte. On peut écrire comme un ange, mais c'est une œuvre du diable, et moi sur ce point je n'entends pas de raison, au contraire l'éloquence m'inspire autant de dégoût que le poison. J'ai repris il y a peu de temps le même ouvrage et comme avant je n'ai pas la patience de le lire d'une manière suivie. Pourtant je suis tombé sur certains passages qui sont surprenants, par exemple la lettre sur le suicide. Il m'est survenu la même chose avec L'Esp. que j'ai essayé de lire depuis qu'il est sorti, et je n'ai pas pu continuer pour une autre raison et cela parce qu'il détruit tant de choses qu'il ne me laisse rien, ne tendant à rien moins qu'à enlever aux hommes deux grandes consolations la vertu et la religion. Cette sorte de livres me trouble, ce sont des drogues qui m'agitent. En conséquence je confesse que j'ai lu très peu de français moderne, y retrouvant une ivresse d'enthousiasme trop fatigante. Et en plus une prétention impudente au génie et à l'esprit, une déclamation infinie de sensibilité artificielle, et en un mot le charlatan plus que l'homme. Ceci sera une singularité mienne mais je ne peux pas m'en raviser. La simplicité majestueuse des antiques, l'éloquence des choses, leur bonté pour ainsi dire, m'ont dégoûté de notre imposture. Pourtant si Rousseau écrit comme dans cette préface il me soulève de terre. C'est une éloquence qui me transporte. Et j'en augure bien parce qu'une confession dans un tel écrivain doit être son chef-d'œuvre. Je trouve qu'il sent avec justesse ce qu'il écrit, et à cause de cela donne dans les contradictions, sentant d'une façon puis d'une autre. Je te prie donc lorsque paraît cet ouvrage de me le faire parvenir. »

Trois jours plus tard il reprend la plume pour noter :

« ... Quelqu'un qui s'est intéressé à Rousseau prétend que l'amant aux pieds des Alpes c'est lui-même. En ce cas, il avait bien raison d'éprouver des remords. Son livre sera des plus intéressants, parce qu'écrit avec son élévation. Et de plus, on a toujours un grand plaisir à entendre quelqu'un vous raconter ses affaires jusqu'aux ultimes recoins de son âme. Je crois que cette sorte de livres sont les traités de morale les plus évidents et les plus lumineux. Michel Montaigne a été le fondateur d'un tel système, et je crois qu'ensuite il n'y a pas eu de disciple hors Jean-Jacques, si nous ne voulons pas dire que le premier de tous a été Saint Augustin. »

Pierre rumine quelques jours les observations de son frère, puis il donne son avis définitif sur les encyclopédistes en général — avis où l'on sent toute la réticence de cet esprit mesuré et prudent, généreusement dévoué à la cause des réformes sociales et politiques, mais qui n'a rien perdu pour cela de son attachement à la morale traditionnelle et au pouvoir établi :

« ... Je pense exactement comme toi à propos de la manière enthousiaste d'écrire mise à la mode par les encyclopédistes. Je crois que d'ici peu tous les hommes de goût seront de notre avis. La vraie philosophie est plus prudente, elle sait que l'erreur se présente maintes fois sous les apparences séduisantes de la vérité : que si douter facilement est d'un sage, affirmer et dogmatiser facilement est d'un imprudent : se présenter ensuite comme un prodige de la nature et comme une intelligence tombée d'une sphère céleste sur ce misérable globe, est une prétention ridicule. Diderot et Jean-Jacques en ont trop montré. »

A présent pour l'un comme pour l'autre la position est faite. On est loin du temps où Alexandre partait à Paris faire son apprentissage philosophique tandis que Pierre, de Milan où il était retenu, suivait pas à pas ses progrès. On a combattu ensemble un moment, on s'est laissé emporter par leur verve et leur éloquence, mais on s'est lentement repris. Petit à petit on en est arrivé à rejeter presque tout le fond pour ne garder que la forme, une certaine identité de direction, de tendance. De Rousseau, ce que les Verri acceptent encore, c'est son style. Mais ses théories, en politique ou en morale, ils n'en veulent plus. Que Rousseau écrive ses mémoires, très bien ! Cela lui convient parfaitement et l'on parie pour le chef-d'œuvre. Mais qu'il ne joue plus au charlatan, la mine est éventée. Alexandre revient plusieurs fois sur le thème du danger que tous ces écrits incendiaires font courir aux honnêtes gens :

« ... Un certain comte Ronconi, jeune romain et abbé, a reçu une si violente impression de la lecture d'Helvetius, Rousseau et d'autres philosophes aussi impétueux, qu'il lut un discours à l'académie de l'Arcadie dans lequel il soutenait que les facultés de tous les hommes sont toujours égales et que les différences proviennent de la seule éducation, de sorte que nous sommes des automates qui opérons selon les impressions qui nous sont communiquées... Par la suite, ennuyé de la discipline de sa mère et ne voulant plus courir la carrière ecclésiastique, il s'enfuit de la maison, mal vêtu et avec peu de philosophie, sans argent, de sorte qu'arrivé dans quelque ville de l'Etat il s'arrêta chez un oncle, par où se sera terminée cette très noble pérégrination. En lisant les antiques, on ne fait pas de telles erreurs. L'enthousiasme des modernes fait tourner la tête, et à la vérité je ne voudrais jamais être auteur d'un livre qui écervelle le monde... »

Voilà sans doute le nœud de la controverse. Les encyclopédistes de Paris ont fini par tout remettre en question, sauf la propriété, et encore ils ne sont pas unanimes. Ils minent les bases de la société par le haut et par le bas. Ils mettent partout le désordre, et c'est dans l'ordre que les encyclopédistes de Milan voulaient réor-

ganiser la société. Ils voulaient corriger et non pas détruire. A l'origine ils avaient cru se comprendre. Diderot flattait le pouvoir comme eux continuaient à le faire mais, depuis la débacle des physiocrates, les philosophes de Paris s'étaient engagés dans une voie où ils ne pouvaient plus les suivre. Après il n'y aura plus que des heurts. Nous arrivons à la fin de ce dialogue dont les vicissitudes de l'œuvre et de la vie de Rousseau constituaient la substance. Rousseau est mort depuis peu. Pierre Verri soulignera encore dans une lettre ce que le système d'éducation de Rousseau a d'artificiel, ce que le tableau qu'il a peint des inconvénients de la société comporte de surcharges. Il envoie à son frère la réfutation de Rousseau signée par le comte Carli. Bref on sonne la retraite. Les philosophes de Milan ont reculé devant les grands moyens, ils étaient encore trop liés à la tradition. Pierre Verri cependant se ressaisira. Il finira par regarder la révolution comme un moindre mal. En 1796, on le verra siéger à la Municipalité de Milan au milieu des républicains. Mais la distinction qu'il avait un jour établie dans une lettre à Alexandre (1768) entre philosophes révolutionnaires (i gradassi) et réformistes (i modesti) reste le fond de sa pensée et on ne peut pas douter dans quel sens allaient ses préférences.

Quant à Alexandre, son dernier mot resta ce qu'on lui entendra dire en mai 1792 : « J'ai vu de près les philosophes de Paris, j'en ai été promptement rassasié ».

Autre pays, autres philosophes, aurait conclu Diderot [1].

P. J. L. Van Bever.

« LA RUSSIE EN 1839 » JUGÉE PAR UN ALLEMAND

d'après une lettre inédite de Varnhagen von Ense à Custine.

Le 7 août 1843, Astolphe de Custine écrivait, de Bieberich, à Varnhagen von Ense :

« Votre première lettre, dont je suis fier comme je vous l'ai dit, a été envoyée par moi à une de mes meilleures amies, Mme Merlin. Elle n'entend pas l'allemand et elle s'est fait traduire cette lettre par M. Chasles, son ami, et un peu le mien. Votre sagacité, la lumière de votre style, la manière dont vous embrassez l'ensemble des choses et des hommes, l'équité de jugement qui naît de cette

1. Diderot explique ainsi l'opposition qu'il voit entre le système de Hobbes et celui de Rousseau.

profonde perspicacité, les ont charmés tous les deux. Nous ne sommes guère accoutumés à ce genre de critique en France. M. Chasles me demande, dans l'intérêt de mon livre [1], dont il doit parler dans quelque revue [2], si vous permettriez qu'il traduisît votre lettre et qu'il en insérât les passages les plus saillants, en ayant soin d'éviter ce qui pourrait faire reconnaître la personne présente aux lectures particulières de l'Empereur. Vous seul pouvez me dicter la réponse à cette question ; j'attends donc un mot de vous là-dessus, et vous prie de le dicter à quelqu'un, si votre œil exige que vous vous absteniez d'écrire encore en ce moment [3].

Revenu à Paris, Custine entretenait, le 24 février 1844, Varnhagen de son livre sur la Russie dont la deuxième édition en était au troisième mille. Il ajoutait :

« M. Chasles, qui devait faire dans la *Revue des Deux Mondes* un article où il se serait servi d'une lettre de vous, était absent : il arrive de là que je perds l'article et, ce qui m'afflige bien plus, la lettre [4]. »

Si l'original de la lettre de Varnhagen est perdu, du moins a-t-il été possible d'en retrouver dans les papiers de Philarète Chasles [5] une traduction. Elle n'est, du reste pas de celui-ci : quand bien même l'écriture ne le prouverait pas, il suffirait des fautes et germanismes dont elle est émaillée, — indignes du traducteur de Jean-Paul, qui sacrifiait volontiers la précision à l'élégance, — pour la faire attribuer à un des secrétaires qui aidaient Chasles dans ses travaux sur la littérature allemande. Elle ne semble pourtant pas due à la plume de S. Cahen ni à celle d'A. Weill [6], qui tous deux eurent droit un moment à ce titre.

Voici donc, dans une copie fidèle de toutes ses incorrections, la première partie de cette lettre, qui a trait à *La Russie en 1839* et porte témoignage de la profonde émotion que ce livre suscita [7] :

1. *La Russie en 1839*, Paris, 1843, 4 vol. in-8°. Cette première édition a été annoncée par le *Journal de la Librairie*, sous le n° 2220, le 13 mai. La seconde dite « édition augmentée », en 4 vol. in-12, l'a été, cette même année, le 25 novembre, sous le n° 5446.

2. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'article dû à Chasles sur ce livre de Custine.

3. *Lettres du Marquis A. de Custine à Varnhagen d'Ense et Rahel Varnhagen d'Ense...*, Bruxelles, 1870, p. 467.

4. *Ibid.*, p. 477.

5. Nous adressons à MM. Ozanne, à qui appartiennent les papiers de Chasles et qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire la lettre de Varnhagen, l'expression de notre vive gratitude.

6. Bien qu'elle ait été brochée avec la traduction faite par celui-ci de quelques pages d'Auerbach.

7. Nous tenons à remercier ici le Dr Schon, de l'Université de Mayence, qui a bien voulu nous donner pour l'annotation de cette lettre quelques conseils.

Kissingen, 1er août 1843.

Très vénéré Ami,

Je quitte demain Kissingen et m'en retourne directement à Berlin. Je suis fixé dans cette résolution non seulement par le non-succès de mon traitement ici, mais à cause encore d'un mal nouveau dont je viens d'être attaqué tout récemment. C'est à l'œil droit qui en quelque sorte se trouve *embrumé* et qui se couvre de taches sombres qui peut-être disparaîtront, peut-être aussi que non. Au moins dois-je consulter à Berlin le médecin oculiste, sur ce que signifie ce mal, et s'il y a quelque chose à y faire. Sans doute, je préférerais de n'y faire rien, et si la chose n'empire pas, on peut la supporter quoiqu'elle m'ait vivement effrayé d'abord. Mais je ne saurais partir sans vous dire auparavant, mon très digne ami, que j'ai reçu votre lettre du 27 juillet avec ses magnifiques accompagnemens (supplémens).

Je vous en fais mes plus vifs remerciemens, les autographes surtout me sont précieux, et me réjouiront souvent ! je vous remercie d'avance de ceux que vous avez l'intention de m'envoyer encore. Pensez à moi.

J'ai achevé votre livre [1] depuis longtemps. Le résumé final est un chef-d'œuvre extraordinaire, pour les pensées, l'expression, la passion et la puissance. Je trouve de la témérité de Mirabeau dans votre attaque, peut-être cette comparaison ne vous plaira-t-elle pas, mais je ne saurais qu'y faire. On trouve dans cet ouvrage des discours parlementaires, des manifestes, des dénonciations et enfin des sermons de colère. Je ne connais rien de semblable. Koreff [2] a raison de le dire, cet ouvrage durera, et fait époque non seulement dans la littérature, mais aussi dans la politique. Ce qu'évite toute l'Europe, ce que les grandes Puissances tolèrent et regardent avec calme, et même en aidant à le cacher, un seul homme, un français libre, ose le risquer sans terreur ! Ce livre *doit* avoir une portée immense tant en Russie qu'en Europe. L'exemple de l'attaque est donné, la possibilité en est démontrée par le fait, et il ne reste aux Russes que de faire de deux choses l'une : ou de se convertir à l'image (dem Bildn) [3] et d'être ouvertement ce que depuis longtemps ils sont en secret, ou bien de prouver par le fait qu'ils valent mieux. J'espère en la seconde supposition en partie du moins, vous le savez, et naturellement vous devez désirer que ce puisse et veuille être, quand vous ne le croiriez pas. Je fais de tout mon cœur des vœux pour le succès ultérieur. Il sera parfaitement mérité, non seulement par l'attrait du moment, mais il est encore justifié par le prix obtenu. (Gedingene Gehalt). (obscur). Si dans la seconde édition il est fait des changemens, en omettant quelques répétitions, ou en faisant des additions, il faut espérer que l'essence de l'ouvrage restera la même. Chacun fait l'éloge du

1. *La Russie en 1839.*
2. Voyez de N. Martin, *Le Docteur Koreff*, Thèse, Paris, 1925.
3. Entendre : au portrait que vous faites d'eux.

style, et il n'est pas seulement question ici de la tournure des phrases, mais aussi de l'animation intime de l'expression, et du feu sacré qui fait explosion de toutes parts. Un jeune officier Russe exprima la chose naïvement, en disant que cet ouvrage était bien vivement animé contre la Russie, et qu'il devait irriter tous les Russes, mais qu'il était si merveilleusement écrit, que par là il réconciliait avec lui tous ses lecteurs irrités, et que même il pourrait les entraîner à lui accorder plus de croyance qu'il ne serait juste. Je puis vous confirmer encore, d'après de récentes assûrances, que l'Empereur a lû, et s'est fait lire en partie cet ouvrage dans le cercle intime de sa famille. Il est naturel que tous les Russes de haut rang en sont imbus ou désirent de l'être. C'est dommage que ceux qui sont en partie de votre avis, ne puissent le dire tout haut : il s'en montrerait des légions considérables ! Les diplomates sont ceux qui s'élèvent le plus contre l'ouvrage : ils croyent apparemment que c'est de leur devoir, *leur chose* étant principalement attaquée. Ce qui se dit là dessus dans les feuilles allemandes, je le saurai tout d'abord à Berlin. Je crois qu'elles montreront beaucoup de circonspection, car dans ces derniers temps on a beaucoup intimidé chez nous la liberté de la parole.

Une petite rectification que je vais indiquer, n'arrivera peut-être pas trop tard pour la seconde édition. A l'endroit où vous citez mon nom, ce dont je vous dois de vifs remercimens, tome 4, page 402, il est dit : « que les révolutions se font par les hommes contre qui on les dirige ». Ceci faisant un contresens, il faut dire : « contre qui elles se dirigent ». Et s'il était possible, ce que j'ignore, qu'on pût remplacer en français le mot : « *hommes* » par le mot : « *ceux* » comme étant plus vague, cela me ferait plaisir [1]. Je sais depuis longtemps que vous travaillez consciencieusement, ce qui est prouvé par l'intervalle que vous laissez s'écouler entre les impressions que vous recevez, et leur expression : mais je ne croyais pas que les labeurs de vos compositions s'exécutaient sur le papier ; mais je pensais que vous rédigiez le tout intérieurement, et qu'alors promptement et sans presque de corrections, vous écriviez vos ouvrages. Votre style ne trahit point le travail ; il coule fraîchement de source par la vive et pressante conviction intérieure. Comme vous lisez Montaigne, je puis vous dire : votre style est *primesautier.* »

La suite de cette lettre présente moins d'intérêt : Varnhagen s'y montre en courtisan de ville d'eau, fier de ses « mondanités » et racontant ses dernières rencontres princières, — sur lesquelles son *Journal* [2], pour les mois de juillet et août 1843, nous fournit d'assez amples renseignements.

1. Varnhagen obtint ce plaisir. La troisième édition, revue, corrigée et augmentée de *La Russie en 1839*, Paris, 1846 (4. vol. in-8°) présente en effet, t. IV, p. 300, la phrase suivante : les révolutions « se font par ceux contre qui elles sont dirigées ».

2. *Tagebücher*, t. II, Leipzig, 1861, particulièrement pp. 196-197.

Deux passages pourtant méritent d'être cités. Le premier fait confirmer par la Grande-Duchesse Hélène (la femme du Grand-Duc Michel) l'impression de Varnhagen quant à la valeur de *La Russie en 1839* :

« Elle jugea raisonnablement votre ouvrage [1], avec équité et sans passion. A elle aussi il me fallut dire ce qu'également je vous avais dit, qu'il existe encore en Russie une autre vie que celle qu'elle voit le plus près de ses yeux, et qui s'est produite jusqu'à vous. Je lui nommai des noms qu'elle n'a point connus. Elle est restée allemande en Russie, et c'est sans doute un grand avantage, aussi parlâmes-nous presque toujours en Allemand. Ce matin elle est partie ; à l'automne, elle passera à Berlin à son retour. Elle veut me revoir alors, mais je doute que ce soit possible, car elle ne saurait rencontrer là ni la solitude ni le repos ; et je n'irai pas la chercher dans le tumulte de la Cour. »

En regard de cette appréciation, il convient de placer celle-ci relative, elle, à l'ouvrage que Custine, quelques années auparavant, avait consacré à l'Espagne :

« Ce que vous dites sur Espartero, est très justement trouvé ; cependant, je regrette presque sa chûte. Je crois que ses intentions étaient bonnes, et qu'il songea peu à sa personne ; autrement il se fut tenu à la France, ou bien plutôt à Louis-Philippe, et il aurait eu un appui puissant en celui-ci. Mais je ne pense pas à essayer de juger dans les affaires de l'Espagne. On doit être près de semblables intrigues (*Verwickelungen*) pour pouvoir en juger. Je pense que votre ouvrage *L'Espagne sous Ferdinand VII* [2] est encore aujourd'hui la relation la plus riche et la plus lucide sur une nation qui à la vérité se remue prodigieusement en se ruant les uns sur les autres, mais qui ne produit aucun résultat ou changement. N'avez-vous pas été content du succès ultérieur de cet ouvrage ? Il a pourtant été prodigieusement lû. »

Ces témoignages montrent quel rôle eût pu jouer Custine dans l'*Intelligentsia* européenne si à un esprit brillant et à des sentiments délicats n'avaient nui des mœurs qui n'étaient point encore reçues dans la bonne société [3], fût-elle composée de littérateurs.

Claude Pichois.

---

1. Varnhagen a consigné ce jugement dans ses *Tagebücher*, t. II, p. 198 : « Nun war ausführlich von Custine die Rede, die Grossfürstin meinte, er übertreibe das Schlechte doch sehr, und sehe das Gute oft nicht ; sie gab zu, dass er in vielem Recht habe, aber auch da erbittere er nur, und verstocke die Leute, statt sie zu bessern ! »

2. Paris, 1838, 4 vol. in-8°.

3. Il est curieux cependant de voir Varnhagen, à la fin de sa lettre, faire ses compliments à M. de Sainte-Barbe, — le jeune Anglais avec qui vivait Custine (Cf. la *Correspondance Générale* de Sainte-Beuve, pp. Jean Bonnerot, t. V, p. 115, note).

LETTRES PERSANES

DU

COMTE DE GOBINEAU

(Suite)

XI

Téhéran, 10 février 1856 [1].

Tu sais, ma chère petite, que je viens d'être nommé officier de la légion d'Honneur [2]. Si tu ne le sais pas, je te l'apprends. Tu ne m'as non plus jamais dit : *mobarek basched* (que cela vous réussisse !), à propos de ma croix de grand officier de Perse. Si c'est par philosophie, j'approuve. Si c'est parce que la lettre qui te l'annonçait ne t'est pas parvenue [3], je le regrette, attendu qu'il y avait des histoires dedans qui t'auraient peut-être amusée. En somme, je reçois toutes tes lettres, très régulièrement et je m'en félicite. Nous allons donc avoir la paix [4]. On nous annonce de Constantinople que la Russie accepte les propositions autrichiennes. J'en suis bien aise au point de vue général. Au point de vue particulier, les difficultés augmenteront sensiblement ici ; mais nous nous en tirerons, s'il plaît à Dieu [5].

Rien de nouveau. Le Roi et la mère du Roi viennent de députer une dame à Clémence pour lui témoigner qu'ils désirent la voir. Jusqu'ici, elle s'était tenue à l'écart, parce qu'il faut être très prudent et très modéré dans ce pays-ci. Mais maintenant elle

1. Pièce 148.
2. Cf. *R. L. C.*, n° 101, p. 71, note 1.
3. Cette lettre ne semble pas être parvenue à destination. En tout cas, elle ne figure pas dans le ms. 3519.
4. En effet, le traité de Paris, mettant fin à la guerre de Crimée, sera signé le 30 mars 1856.
5. Dans sa dépêche n° 48 du 10 février 1856 à Walewski, Bourée avait demandé un congé pour aller en France, laissant Gobineau à Téhéran comme chargé d'affaires. On peut y lire (A. E. *Corr. polit.*, Perse, vol. 26, f° 222) : « En laissant le poste à M. de Gobineau, je le confierai à des mains habiles, avec la conscience que nul mieux que lui ne saura, à force de tact et d'adresse, tout ménager en se conciliant à la Légation Britannique des sentiments personnels qui tempéreront l'amertume des mauvaises dispositions politiques. » Dix jours plus tard, Gobineau écrira à Prokesch, depuis peu Internonce d'Autriche à Constantinople : « ... il se pourrait que je fusse chargé d'affaires d'ici à quelques mois. J'aurai bien du plaisir entre les Anglais, les Russes et le gouvernement du Schah. Mais ce n'est pas pour effrayer un sage [...] ». *Corr. Gob.-Prok.*, p. 76.

va y aller. Maintenant, quelle est cette dame qu'on lui a envoyée ? Voilà l'histoire curieuse. Cette dame est d'un âge très respectable, au moins 65 ans. Elle est la veuve d'un marchand appelé Hadji Abbas. Ce marchand ayant été en France, fit rencontre à Orléans d'une petite fleuriste de 14 ou 15 ans et l'emmena. Fut-ce du consentement des parents ou non, l'histoire se tait sur ce point. Bref, il s'en alla avec sa femme à la Mecque, où elle se fit musulmane, et de là à Schyraz, où elle resta 14 ans. Venue ensuite à Téhéran, elle fut très favorisée par la femme de Mohammed Schah, mère du roi actuel, et probablement, lui servit à beaucoup de choses. Bref c'est elle qui a à peu près élevé le Roi, c'est une puissance et, avec cette facilité que nous autres nous avons au suprême degré pour nous dénationaliser, c'est devenu une Persane renforcée. Cependant, grâce à ma *qualité*, je l'ai vue à visage découvert.

Voici les mœurs de la cour. Tous les soirs, la mère du Roi et les personnes de son intimité, y compris les principales femmes de S. M., se réunissent et là, on boit de l'eau-de-vie en conscience. Puis on s'endort dans la même chambre, pêle-mêle. Du vivant de son mari Mohammed Schah, la princesse-mère [1] faisait chercher dans le bazar les marchands géorgiens de belle figure et elle a continué tant que l'âge l'a permis. Maintenant, elle se consacre toute entière à Bacchus. Ce qui ne l'empêche pas d'être l'homme d'Etat le plus sérieux et le plus habile de Perse. Elle seule a maintenu Téhéran tranquille et soumis dans l'interrègne de 40 jours qui s'est écoulé entre la mort de son mari et l'avènement de son fils, qui était à Tebriz sans argent et qui a dû en emprunter aux Anglais pour pouvoir se mettre en route. Les mauvaises langues disent que le Roi actuel Nasreddin est le fils d'un Schahzadèh, appelé Féridoun Mirza, qui vient de mourir gouverneur du Khorassan il y a un mois. Ce qui est certain, c'est que Mohammed Schah détestait son fils aîné. Il voulait donner sa couronne au cadet qui est maintenant réfugié à Kerbela et protégé anglais. Voilà quelques-uns des cancans de la cour de Perse.

Je te raconterai quelque jour l'histoire de la sœur du Roi actuel [2]. Il n'y a rien de plus dramatique et de plus noblement sauvage. Mais il faut me laisser le temps de me retourner. Diane se porte très bien et compte t'écrire au premier jour. Elle apprend très bien son allemand. Je pense que d'ici à deux mois nous partirons pour Hamadan. Nous avons une gazelle qui fait nos délices, seulement elle me mange les rosiers que j'ai dans ma chambre. On ne peut être parfait. Je suis ravi de tes progrès

1. Sur la princesse-mère, cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 70.

2. Plus exactement, l'histoire de Mirza Taghi Khan, l'Emir-é Nizam, beau-frère du roi, que celui-ci fit exécuter. Gobineau a raconté cette histoire dans une lettre à Prokesch (*Corr. Gob.-Prok.*, pp. 66-76) et dans *Trois ans* (pp. 238-249). — Gobineau a-t-il raconté, dans une « lettre persane », à sa sœur, l'histoire de Mirza Taghi Khan ? Dans le ms. 3519, pareille lettre ne figure pas.

en allemand et de la réussite générale de tes vases chinois. Continue cette carrière de gloire. Anna s'en va. Elle s'ennuie ici. Le diable l'emporte, nous allons nous trouver dans un grand embarras. Si tu connaissais quelque brave fille, pas trop jeune, forte et sûre, qui, pour 600 fr., 700 fr. et même quelque chose de plus, 800 (si cela était excellent de toutes façons, j'irais jusqu'à 1000 fr.) par an, voudrait venir nous trouver, mande-le de suite à Adolphe qui est à présent à Paris, mais il faudrait se presser car il aura peut-être une occasion de faire voyager cette femme de la manière la plus sûre et la plus agréable, et quinze jours ou trois semaines après la réception de cette lettre-ci sont peut-être la limite que je pourrais indiquer. Tu nous rendrais un service signalé. Ecris-lui-en. Adieu, j'embrasse mon bon père et toi tendrement. Diane et Clémence font de même.

A.

Je[1] n'approuve pas beaucoup cette idée, et je pense que tu seras de mon avis. C'est trop loin et trop difficile. Je vous embrasse bien tendrement et Diane fait de même.

Je lis dans un journal français qu'une ancienne famille parlementaire de Guyenne va faire un procès à la ville de Bordeaux pour restitution de terrains ayant fait partie du Château-Trompette. Est-ce que d'autres parlementaires que nous avaient de ces terrains[2] et n'avons-nous pas perdu jadis un procès à ce sujet ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Je tiens à le savoir.

XII

Téhéran, 5 mars 1856[3].

J'espère que ton nez est gras[4], Inschallah (s'il plaît à Dieu) ? — Ce à quoi tu dois me répondre : Elhamdullah ! (gloire à Dieu !) par l'effet de ta bonté. — Ce à quoi je réponds : Elhamdullah ! Et nous sommes en règle. Je ne compte pas t'en écrire bien long aujourd'hui, étant accablé de lettres à écrire. Ce sera pour une autre fois. Je te dirai seulement que le Roi nage dans la joie pour une petite aventure qui vient de relever ses finances fort endommagées, attendu que les gouverneurs des provinces ont une manière de payer l'impôt qui n'est pas propre à enrichir le trésor. Exemple. Supposons que Hamzé-Mirza, gouverneur

1. Cet alinéa est de la main de Mme de Gobineau.
2. Acquéreur de terrains provenant de la démolition, ordonnée par Louis XVI, du Château-Trompette, le grand-père paternel de Gobineau, conseiller au Parlement de Bordeaux, y fit construire, de 1786 à 1789, un hôtel, la « maison Gobineau » comme l'appellent encore les Bordelais. Il ne restera pas longtemps dans la famille : les deux fils du conseiller le vendirent en 1807.
3. Pièce 149.
4. Voir *infra*, lettre XXII.

d'Ispahan, doive cent mille tomans par an. Il en envoie 15 et écrit au Sadrazam (Grand vizir) une lettre désolée dans laquelle il affirme sur la tête sacrée du Schah, sur celle du Prophète, sur les tombeaux des douze Imams, sur la vie de ses enfants et sur la sienne que les paysans n'ont pas payé cette année, que les nomades ont refusé le tribut et qu'il lui a fallu payer la solde des troupes régulièrement arriérée de deux ans. Il accompagne ce billet lamentable d'un cadeau de 20,000 tomans. Le Sadrazam, administrateur vigilant mais paternel, plaide la cause auprès du Roi. Le Roi commence par se fâcher. Alors on écrit à Hamzé-Mirza, qui fait accepter à Sa Majesté ses excuses et 5000 tomans... et le trésor reste vide, ce dont personne ne s'inquiète. Voilà comment les choses se passent.

Or, cette année, il est arrivé de Rescht, sur la Caspienne, un digne mollah[1] porteur d'une lettre du gouverneur au Roi. Cet homme d'Etat, Issa Khan, oncle de l'Ombre de Dieu[2], lui parlait dans la première partie d'affaires de médiocre importance et dans la seconde le priait de faire tuer le porteur qu'il lui recommandait comme rebelle, séditieux et malfaisant. La Kibla du monde, toujours généreuse et magnanime, allait accorder sans difficulté cette modeste demande à son oncle, quand le Mollah fit observer qu'il n'était venu que pour avertir le Schah qu'un trésor considérable, produit des rapines d'Issa Khan, était caché à Téhéran sous le plancher d'une chambre de la maison de ce gouverneur irréprochable. Le Roi envoya du monde et on découvrit en effet une immense quantité d'impériales russes distraites sur différents marchands, des sabres, des châles, des vases de toute espèce, bref un trésor des Mille et une nuits. Issa Khan avait fait main basse sur tout ce qu'il avait pu trouver chez ses pauvres administrés, tout lui est bon. Il les a dépouillé[s] jusqu'à l'os.

Le Schah, dans sa grandeur d'âme qui égale celle du soleil, mit la main sur tout cela avec une jubilation que tu peux concevoir et il a fait publier que tout serait rendu aux légitimes possesseurs, si l'on pouvait les retrouver. Mais je te crois assez d'intelligence pour comprendre qu'on ne les retrouvera pas. Le Sadrazam, très mécontent de cette histoire qui pourrait mettre le Roi en goût de l'argent de ses grands dignitaires, a fait donner la torture au Mollah dénonciateur. De l'autre côté, le Roi a fait torturer aussi le portier de la maison pour n'en avoir rien dit. L'un pour avoir parlé, l'autre pour s'être tu. Tu vois que nous sommes des soleils d'équité.

Adieu, ma petite. On t'embrasse en corps sur les deux joues, mon bon père aussi. Diable, que je suis pressé. Adieu. Voilà une lettre pour Paul de Gibon.

Ton frère chéri,

A.

1. Membre du clergé chiite.
2. Une des appellations hyperboliques du chah de Perse.

XIII

Tejrich (Téhéran), 20 juin 1856 [1].

Ma chère petite, Diane me charge de dire à Louison qu'elle a accepté avec un grand plaisir ses fonctions et ses devoirs de marraine. Elle espère que sa pupille sera élevée dans le respect convenable pour elle, et quand l'année prochaine nous viendrons vous voir, elle apportera quelque chose pour l'enfant et la mère. Voilà, de mon côté, je fais mes félicitations à Louison.

Il est probable, en effet, que nous irons à Redon dans le courant de l'année prochaine, car au mois de mai, au plus tard, je compte prendre un congé si je ne l'ai pris avant. Nous passerons quelque temps avec vous avant d'aller... où le Département voudra.

Nous n'avons pu faire le voyage d'Hamadan, ni aucun autre, parce que, la saison pluvieuse s'étant prolongée d'une façon extraordinaire cette année, les chaleurs sont arrivées immédiatement. Or, de se mettre en route pour camper dans le désert avec les chaleurs, on le fait quand il le faut, mais non par partie de plaisir. Il n'y a rien de tel que d'avoir vu l'air tremblant et vibrant comme dans une fournaise. Un des beaux côtés de cela, c'est qu'on apprend à regarder le moindre filet d'eau saumâtre ou pure avec vénération.

Je me dédommage cette année des voyages que je ne fais pas, en causant avec ceux qui en font. Il y a dans cette diable d'Asie un amour de locomotion qui tient du prodige. Il n'y a pas de jour où je ne rencontre dans la campagne des personnages singuliers. Tantôt ce sont des sujets afghans, non pas des Afghans mais des populations à eux soumises, qui, d'au-delà de Kaboul, viennent en pèlerinage à Kerbela et visitent sur la route les *Imamzadèh*, c'est-à-dire les tombeaux de saints. Tantôt c'est un derviche hindou venu de Lahore et qui va Dieu sait où, monté sur un petit âne. J'ai causé l'autre jour sur la route avec un saint homme, qui était de très bonne humeur et parlait persan avec une élégance remarquable. Il était d'ailleurs à moitié nu, avec ses cheveux hérissés en étoupes autour de sa tête. Enfin, l'autre jour, comme je sortais de chez le consul d'Angleterre, je trouvai aux pieds de mon cheval deux grands gaillards, vêtus de robes en peau de mouton avec des bonnets pointus, qui me firent précipitamment les salams les plus respectueux et que mes gens me présentèrent comme *deux sujets français* désireux de m'être présentés [2]. De ces deux *Français*

1. Pièce 150. — « Nous sommes à la campagne, à trois heures de Téhéran, dans l'Elbourz », écrivait Gobineau de Tejrich à Prokesch, le 1er juin 1856. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 87.

2. On trouve une autre rédaction de l'histoire de ces « deux sujets français », dans *Trois ans*, pp. 419-423.

un seul parlait un peu persan. Ils étaient noirs autant qu'il est permis de l'être sans être nègres, très gais comme tout ce monde-là, très doux, très craintifs. Voici comment ils se trouvaient là : ils sont Tamouls et de Pondichéry et se disent brahmanes de caste et laboureurs de profession. Ils ont pour le culte du feu un respect et un amour extraordinaire et, comme on sait dans leur pays qu'il y a quelque part vers le nord, dans le Turkestan ou ailleurs, des feux naturels d'une grande sainteté, ils se sont mis en route pour aller rendre hommage à ce phénomène. C'est un usage qui s'observe chez eux de loin en loin. Ils ont été à Bombay, de là ils ont remonté l'Indus ; ils sont allés à Kachemyre, demandant leur *Atesch-Kedèh*, temple du Feu. A Kachemyre, on leur a dit qu'il n'en existait pas dans le pays, mais qu'il pourrait fort bien s'en trouver un à Balkh. Ils sont allés à Balkh. A Balkh, on leur a dit qu'à la vérité on avait entendu parler de ce merveilleux Ateschkedèh qui avait fait l'objet de l'adoration des anciens Guèbres, mais qu'il était beaucoup plus loin dans l'ouest et qu'à Bokhara, probablement, on pourrait leur en dire des nouvelles. Ils sont allés à Bokhara où, enfin, les renseignements sont devenus positifs. Ils ont appris qu'il fallait se diriger sur Asterabad, traverser la Caspienne et qu'alors ils auraient atteint les feux de Bakou, objet de leur recherche. Les voilà partis. Mais à Merw, on leur apprend que le gouverneur d'Asterabad, Djafèr-Kouli-Khan est en guerre avec les Turkomans ; pour éviter de se trouver dans ce conflit, ils ont abandonné la route directe et sont venus à Meschhed, puis de cette ville ici, enfin ils vont continuer leur route demain. En attendant, j'ai l'honneur de donner aujourd'hui l'hospitalité à ces dignes brahmanes. Il n'y a que quatre ans qu'ils sont en route et il paraît que leur voyage ne les a pas fatigués, car ils comptent repasser par les mêmes endroits. Est-ce que ce n'est pas absolument la manière de voyager du prince Brimborion, se mettant à la recherche de la forêt ténébreuse sans savoir où elle est, et allant la demander de ville en ville ? Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et nous t'embrassons tous tendrement, ainsi que mon bon père.

Ton frère chéri,

A.

XIV

Camp de Gherk-boulak (les 40 fontaines),
1er août 1856 [1].

Je devrais t'écrire un volume, parce qu'il y a longtemps que je te dois une lettre. Mais, ma chère petite, impossible. J'ai

1. Pièce 151. — « Nous nommes dans la grande vallée du Lâr, au cœur des montagnes du pays des Parthes », écrit Gobineau, le 19 juillet 1856, du camp de Gherk-Boulak (*Corr. Gob.-Prok.*, p. 95).

trop à faire. Je suis attelé à mon histoire des Parthes et des Afghans [1], il faut que je la pousse le plus loin possible ici où je suis en repos. Nous ne sommes pas allés à Hamadan, pour plusieurs motifs de service et autres. Mais nous passons l'été au cœur du pays de mes chers Parthes, dans des montagnes qui ne sont pas médiocres, à deux pas du volcan du Demavend, de Zohak [2] et des enchanteurs que tu connais. Ce qui n'est pas mal. Les nuits sont très froides et les matinées et les soirées pas chaudes ; le milieu du jour très tolérable, enfin un climat alpestre. C'est ce que nous cherchons. Jamais aucune maladie dangereuse n'a mis les pieds ici. — Nous avons mis notre camp sur une petite élévation, au bord d'une belle rivière. Il n'y a pas un arbre dans la vallée ; mais de belles grandes herbes partout et des fleurs de prés. Nous avons deux grandes tentes pour nous, quatre tentes pour nos gens, une pour la cuisine, une pour les soldats. Ce qui fait huit tentes ; tu vois que c'est un village. Dix domestiques persans, deux européens et dix guerriers réguliers du régiment de Turkmanièh. Au bout de notre camp, sont mes chevaux et mes ânes, rangés en ligne. Au milieu, les armes en faisceau et un factionnaire, le jour. La nuit, des factionnaires aux deux extrémités, car nous sommes couverts par la rivière à l'ouest et la montagne à l'orient. De tous les côtés, à un quart de lieue environ, des tribus nomades turques et persanes avec qui j'entretiens des rapports de bienveillance, ainsi qu'il sied à une sage politique. Aussi à tous moments, les Alavends qui sont ici, les Seïlsoupours qui sont là, m'envoient en cadeau des moutons, du fromage et du poisson. Mon plus puissant voisin est Khandjan-Khan, un des chefs Seïlsoupours ; aussi sommes-nous en alliance intime. Il se méfie comme moi des voleurs, et d'autant plus qu'il en est un lui-même. Je retrouve chez ses gens tout ce qui disparaît chez moi. Mais là est le beau : c'est que je le retrouve et cela donne lieu à des échanges de compliments mutuels qui se renouvellent chaque jour. L'autre jour, nous chevauchions ensemble et je lui fis des compliments sur le cheval qu'il montait. Il vient de me l'envoyer ce matin et je l'ai refusé en lui députant Mahamat Rahim, mon ministre d'Etat, pour lui dire que, bien que l'amitié fût parfaite entre nous et tout ce

1. L'ouvrage dont parle Gobineau ne devait être, à l'origine, qu'un mémoire sur l'origine parthe des Afghans. Assez lestement l'auteur en avait élargi les cadres et, successivement, le mémoire était devenu une histoire généalogique des Afghans et des Parthes, puis une histoire des dynasties mèdes, perses, parthes et afghanes, puis une histoire généalogique des nations iraniennes (cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 87, 93, 96, 103, 132-133, 143-144) pour aboutir, finalement, à l'*Histoire des Perses* dont il écrira les dernières pages en Grèce, à Képhissia, en juillet 1868 (cf. Ludwig Schemann, *Gobineau, eine Biographie*, II, Strassburg, 1916, p. 172). Le vaste ouvrage, de quelque douze cents pages, paraîtra en 1869, en 2 volumes, à Paris, chez Plon. — La seconde partie de *Trois ans en Asie* a été détachée de la rédaction primitive de l'*Histoire généalogique des nations iraniennes*. Cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 179, 182.

2. Roi mythique de la tradition iranienne, tyran et magicien.

que je possédais à lui, comme ce qu'il a est à moi, je désirais qu'il gardât son cheval. Il m'a répondu à cela que, lui-même étant mon esclave, il ne pouvait que me rendre mon bien. Voilà pour mes relations extérieures.

Le camp du Roi est à 10 lieues d'ici. Celui du ministre [1], qui est venu nous voir, à sept. Je mène l'existence des patriarches. Ce n'est pas plus bête qu'autre chose. Diane fait son allemand et ses leçons. Clémence travaille comme un nègre. J'écris sur deux planches ou sur mes genoux, je rends la justice et passe ma garnison en revue et nous t'embrassons tous, ainsi que mon excellent père.

Ton frère chéri,

A.

Nous recevons ta lettre et t'en remercions. Je suis ravi de vous voir déménager et j'y pensais souvent. Je te l'aurais conseillé si on pouvait conseiller de loin. Où est votre nouvelle maison, que je m'en fasse une idée ? Madame de Blair m'a beaucoup fait rire. C'est le type devenu rare de 1804. J'accepte avec empressement l'aimable prière de Suzanne. Dis-le lui et nous serons compère et commère. Fais-lui mes compliments [2].

XV

Tebriz, 22 octobre 1856 [3].

En te promettant, par ma dernière lettre, une lettre intéressante, je ne savais pas, ma chère petite, que celle-là le serait autant. Nous avons failli perdre Diane et Dieu seul nous l'a conservée. Prise d'une fièvre de rizières, qui n'est autre qu'un horrible empoisonnement, elle a été quinze jours entre la vie et la mort. Enfin Dieu nous l'a rendue. Elle va mieux et Clémence va continuer son voyage pour rentrer en France.

Nous avons pris cette résolution à Lâr parce que Clémence est enceinte [4] et que, cette misérable Anna l'ayant abandonnée de la manière la plus insolente et la plus lâche, le séjour de Téhéran n'était plus possible. Nous nous sommes donc mis en route. Jusqu'à trois journées d'ici tout a été à merveille. Là, mon valet de chambre allemand est tombé malade ; le lendemain deux de mes gholams [5] ; le surlendemain Diane. Enfin tous

1. Bourée.
2. Dans la marge transversale de la seconde page de cette lettre, d'une autre main : *chaque grande tente a 48 pieds de long.*
3. Pièce 152.
4. A la vérité, Mme de Gobineau ne se plut jamais à Téhéran. Sa grossesse précipita son départ de Perse. Sur ce voyage de retour en France et sur les périls qu'elle y courut avec Diane, on trouvera de nombreux renseignements dans *Corr. Gob.-Prok.* (pp. 102-120, 139) et *Trois ans* (pp. 483-486).
5. Cavaliers d'escorte.

mes gens, sauf quatre ; le drogman de la légation [1] qui est avec nous, comme les autres. Clémence et moi avons seuls été préservés. Nous sommes arrivés à Tebriz comme nous avons pu, avec Diane vraiment mourante. Elle est sauvée. Sur 22 personnes que j'avais dans mon camp, dix-huit malades. Deux sont encore en danger et je crains fort pour un, Ali-Khan, mon pischkhedmet. Ici nous avons trouvé la femme du consul anglais de Téhéran et ses deux enfants malades. Anna, qui avait suivi un aventurier italien, malade et fort malade. Ledit aventurier, sa femme et ses enfants, malades. La femme du consul anglais vient de mourir à quelques lieues d'ici. Grâces au ciel, Diane est mieux !

Nous espérons partir samedi [2]. En quatre jours Clémence sera à la frontière de Géorgie, et de là à Tiflis il y a quatre jours encore. Nous comptons sur un bâtiment pour traverser la mer Noire de Redout Kalè ou de Batoum à Trébizonde. Une fois là, avec l'aide de Dieu, elle sera hors de mal. Pour moi, je vais la laisser ici [3] et retourner à Téhéran ; le ministre étant parti pour la France, me voilà chargé d'affaires [4]. Ce n'est pas trop gai de ne pouvoir l'accompagner plus loin, quoique à partir d'ici le plus fort soit fait. En Géorgie, elle voyagera en poste comme en Europe et d'auberge en auberge. Enfin, on fait ce qu'on peut.

Elle t'écrira un mot de Constantinople [5], pour te rassurer ainsi que mon bon père. Si elle ne peut, elle écrira toujours à sa mère qui te fera passer de ses nouvelles. Adieu ; je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

Ton frère chéri,

A.

XVI

Téhéran, le 25 novembre 1856 [6].

Ma chère petite, me voici de retour [7] après notre terrible expédition asiatique. Maintenant, grâce à Dieu, tout est fini, Clémence et Diane sont tirées d'affaires, Diane bien portante

1. Amédée Querry.
2. Le 25 octobre.
3. A Tébriz. — Gobineau accompagnera pourtant les siens « jusqu'à l'Araxe, sur le territoire russe » (*Corr. Tocqueville-Gobineau*, p. 294 ; cf. *Trois ans*, p. 483), où il se séparera d'eux le 1er novembre.
4. Bourée lui avait remis le service, à Tébriz, le 15 octobre 1856. Cf. dépêche n° 1 de Gobineau à Walewski, Tébriz, 22 octobre 1856. A. E., *Corr. polit.*, Perse, vol. 27, f° 180.
5. Elle lui écrira, en effet, « quelques jours » après son arrivée à Constantinople. Voir sa lettre, ms. 3519, pièce 153.
6. Pièce 154.
7. Comme nous l'avons dit, Gobineau a quitté les siens le 1er novembre 1856. « Moi, [...] je suis revenu ici [à Téhéran] en quatorze jours », écrit-il à Tocqueville (*Corr. Tocqueville-Gobineau*, p. 294). La première dépêche diplomatique de Gobineau datée de Téhéran est du 19 novembre.

et toutes deux à Constantinople [1]. Dieu soit loué. Moi, je suis revenu à Téhéran très bien, emportant comme un trophée mon illustre intendant Mamrahim dans un Kedjavèh, une litière sur un mulet, avec trois gholam[s] sur quatre qui branlaient dans le manche avec des restes de fièvre, et m'attendant tous les matins à être obligé de laisser quelqu'un derrière. Mais il n'en a rien été et, sauf que j'ai versé une fois, sans le moindre inconvénient, et que deux fois je suis resté embourbé dans la boue, tout a été à merveille. Il s'est toujours trouvé là des paysans pour me tirer d'affaire.

Maintenant, me voilà plus persan que les Persans, n'ayant [2] le moyen de dire un mot de français que par aventure, quand les Russes viennent me voir, et du reste plus roi, plus souverain, plus absolu qu'aucun monarque d'Europe, disposant même, au besoin, si la fantaisie m'en prenait, de la vie de quelques personnes dont la tête est dans mes mains. Je n'ai nul besoin du pouvoir pour vivre à mon aise, mais quand je l'ai, il ne me déplaît pas.

Enfin, je vais m'arranger de façon à me tirer du moins mal possible de ma gestion. J'ai la guerre du côté d'Hérat, il semble que je vais l'avoir du côté de Schyraz [3]. Les Turcs sont assez bêtes pour la faire du côté de Bagdad et les Persans assez étourdis pour ne pas faire attention qu'ils sont très loin d'être les plus forts [4].

Al-ḥamd khodâvand-è-'âlamîn kè mârâ ekhlâṣṣ mîdâhâd [5].

Gloire au seigneur des mondes, qui nous donnera le secours ! Avec cette maxime véritable on fait toute la politique asiatique. Je ne suis pas fâché de te montrer ce que c'est que l'écriture persane, car les modèles que tu m'as envoyé[s] sont en grande erreur. A ce propos, je te dirai que j'ai écrit l'autre jour un billet au sous-secrétaire d'État des affaires étrangères qui, ne me soupçonnant pas ce talent-là, parce que le style épistolaire est toute une autre langue que celle de la conversation, en a fait une

1. Gobineau ne saura qu'un peu plus tard les dernières souffrances qui ont été réservées à sa femme et à sa fille (cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 116-117 et *Trois ans*, pp. 485-486). — La lettre pleine d'allégresse de Prokesch, annonçant à Gobineau l'arrivée à Constantinople de Clémence et de Diane, est du 2 décembre 1856. Cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 116.

2. L'autographe porte : *n'ayant pas.*

3. Au printemps de 1856, une armée persane marcha sur Hérat, qui fut prise en octobre. La riposte de la Grande-Bretagne fut une déclaration de guerre à la Perse. En décembre 1856, les Britanniques débarquèrent près de Bouchir, qui se rendit. Ils ne pousseront pas plus loin que Borazdjan, dans la direction de Chiraz. — Pour l'exégèse gobinienne de la guerre anglo-persane, voir *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 129-130. — La paix entre la Grande-Bretagne et la Perse sera signée à Paris, le 4 mars 1857.

4. Vers la fin novembre 1856, rien dans la correspondance diplomatique de Gobineau qui justifierait ce qu'il raconte à sa sœur, sinon des difficultés de quarantaine créées par les Turcs aux pèlerins persans se rendant à Kerbéla. On y trouve, il est vrai, mais plus tard, des nouvelles inquiétantes sur des incidents survenus à la frontière turco-persane.

5. Nous donnons en transcription la sentence écrite en caractères orientaux.

affaire ; il l'a porté chez le Sadrazam, chez le Nizam el Moulk [1], il l'a fait voir à toute la cour et cela m'a valu une foule de choses obligeantes, entre autres que j'avais bien tort de laisser mon gouvernement entretenir ici un ministre, des drogmans, des secrétaires, attendu que je pouvais moi seul suffire à tout. J'espère que tu vas te rengorger d'avoir pour frère un si habile homme.

Adieu, mon cœur, je ne puis te dire à quel point je suis heureux de savoir Clémence et Diane à Contantinople. Je redoutais horriblement qu'elles ne fussent contraintes, faute de navire, de passer l'hiver à Tiflis. C'est le général de Prokesch qui a fait cela. Adieu encore, mon cœur, j'embrasse bien mon cher père, je te presse sur ma poitrine de despote oriental, dis bien des choses à toute la ville de Redon, y compris Louison, Marie, Perrine et toute la famille, les chats compris.

Ton frère chéri,

A.

XVII

Téhéran, 10 janvier 1857 [2].

Ma petite sœur, deux mots et rien de plus. Je suis accablé. Je vous souhaite à tous deux la bonne année la meilleure du monde. Clémence et Diane sont actuellement à Paris. C'est très bien, c'est très bon, je suis aux anges.

Pour moi, je me porte comme un ancien Turc et je t'embrasse du fond du cœur, ainsi que mon excellent père.

Ton frère chéri,

A.

XVIII

Téhéran, le 19 février 1857 [3].

Ma chère petite, tes lettres sont charmantes et je vois que vous avez, mon excellent père et toi, partagé toutes nos peines. Enfin, grâce au ciel, tout est fini. Mes chères et bien chères voyageuses sont arrivées et reposées. Diane, me dit sa mère, est plus florissante que jamais et à l'heure qu'il est tu en sais plus long que moi. Tu sais si je suis père ou mère et la pauvre Clémence est, je l'espère, heureusement délivrée [4]. Je dis, je *l'espère*, parce que Dieu ne nous a jamais abandonné[s]. Il nous a mesuré le vent.

Je me porte très bien (car il faut bien que je te parle de moi,

1. Nizam ol-Moulk (administrateur de l'empire) était le titre officiel de Mirza Ghassem Khan, fils aîné du sadr-é azam. Cf. *Trois ans*, p. 274.
2. Pièce 155.
3. Pièces 156-157.
4. Christine, la seconde fille de Gobineau, naîtra le 23 mars 1857.

après t'avoir dit : soldats, je suis content de vous) ; je m'ennuie des miens, mais je ne m'ennuie pas [1]. J'ai beaucoup d'affaires et du travail par-dessus la tête [2]. La situation politique est jolie et il se passera des incidents curieux, sans compter ceux qu'on a vu[s] déjà. Comme tu aimes les belles histoires et à t'instruire des mœurs des différents peuples, je te dirai que j'ai donné l'autre jour un dîner d'ami [3]. Les convives étaient : Riza Kouli Khan [4], ancien ambassadeur à Khiva, ancien gouverneur du frère du Roi actuellement exilé, et un des grands savants de la Perse. N'osant pas boire du vin chez moi, il s'était par provision à moitié grisé chez lui et m'est arrivé très gai. Mirza Taghy, décoré du titre de *Lessan el Moulk* (la langue de l'Empire) et connu sous le nom poétique de *Sepèr* (la sphère), historien illustre qui compose une histoire universelle du monde [5]. Le Serdar Mir Elèm Khan [6], neveu de Doust Mouhammed Khan [7] prince de Kaboul, et fils de Kohandil Khan [8], le dernier prince de Kandahar, par conséquent très afghan, très intelligent, très spirituel, et d'une beauté extraordinaire. Il a été dans sa première enfance, quand il avait cinq à six ans, gouverneur du Pendjâb. Son lieutenant ou Naïb, et son second Naïb, Afghans afghanants et mes amis particuliers. Il y avait, enfin, Mirza Agha [9] mon

1. Cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 114 et *Corr. Tocqueville-Gobineau*, p. 295.

2. A la même date, Gobineau écrivait à Prokesch-Osten (*Corr. Gob-Prok.*, p. 133) : « ... je puis dire que je travaille tout le jour et une partie de la nuit, sauf le temps que me prennent les affaires. » Le travail, ce furent ses recherches d'orientaliste et son livre sur les Parthes et les Afghans. Quant aux affaires, celle qui lui donna le plus d'occupation et de tracas, ce fut la protection, assumée par la légation de France, des sujets et dépendants britanniques. Il eut à s'en occuper dès son retour dans la capitale persane (novembre 1856), le consul anglais à Téhéran ayant quitté la Perse par suite du dissentiment qui s'était élevé entre la Grande-Bretagne et la cour du chah. — Sur les dépendants britanniques, cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 114-115, 130-131, 134.

3. On trouve une autre rédaction de ce délicieux récit dans *Trois ans*, pp. 454-460.

4. Voir *R. L. C.*, n° 101, p. 70, note 1.

5. Sur Mirza Taghi, voir *Trois ans*, pp. 461-462. Cf. E. G. Browne, *A History of Persian Literature in Modern Times* (A. D., 1500-1924), Cambridge, 1924, pp. 326, 344, 413, 445.

6. *Serdar*, chef afghan. — Nous lisons dans *Trois ans* (p. 454) : « ... le prince afghan Myr-Mohammed-Elèm-Khan, neveu du feu souverain de Kandahar, jeune homme de vingt-quatre ans, d'une beauté remarquable, d'une rare distinction de formes et d'esprit, et sachant beaucoup ». J'ignore si le beau jeune Khan « savait beaucoup », mais un détail que Gobineau tenait de lui — le sens que les Afghans donnent au mot *Tour* — servira à l'étaiement de la thèse essentielle de l'*Histoire des Perses*, celle de la qualité « ariane » des Touraniens (cf. *Histoire des Perses*, I, p. 322). Gobineau avait été frappé par la personnalité du jeune afghan, par sa « beauté extraordinaire ». De sa mort héroïque, en 1857, il gardera un souvenir ému. Et l'on trouve à la fin de l'*Histoire des Perses* (II, pp. 621-622), comme une dernière gerbe de fleurs gobiniennes jetées sur le beau corps mutilé du jeune Khan. — Mohsèn, le héros de la nouvelle afghane de Gobineau « Les amants de Kandahar » *(Nouvelles asiatiques)*, paraît être une réplique littéraire de Mir Elem Khan.

7. 1793-1863.

8. Mort en 1855.

9. C'est de lui, très probablement, que parle Gobineau dans sa lettre à Prokesch du 1er janvier 1856 (*Corr. Gob.-Prok.*, p. 61).

maître de persan, actuellement mon chercheur de dialectes, et M. Querry drogman de la légation, qui compose tout mon personnel [1].

Le dîner a été d'une gaieté folle. On a beaucoup parlé des avantages de la musique. Lessan El Moulk a fait remarquer que sa puissance était sans bornes. « Ainsi, dit-il, j'ai connu un homme qui avait un talent merveilleux pour jouer de la flûte. Il enfermait des chameaux huit jours sans leur rien donner à boire ; le huitième jour, il ouvrait la porte et les pauvres bêtes se précipitaient vers le puits. Mais lui, tirant sa flûte, se mettait à jouer. Aussitôt les chameaux oubliaient de boire et couraient à lui. Il cessait, ils retournaient vers le puits. Il recommençait, ils accouraient encore et cette scène durait tant qu'il voulait. »

— Oh ! dit le Serdar, vos Altesses m'étonnent, ce n'est rien ; ce que Lessan El Moulk a ordonné [2] là, est peu de chose. Dans le Moultan, il y a un rocher bien connu au pied duquel un musicien de l'empereur Schah Djehan [3] jouait de la guitare, le rocher devint tellement mou, tellement mou, par suite de l'attendrissement qu'il éprouvait de ce jeu sublime, que l'empereur, s'en apercevant, lança contre sa surface un collier de perles qui s'y incrusta et il y est encore.

— Sur la tête du chargé d'affaires, s'écria Riza Kouli Khan, l'histoire du Serdar est le grand-père de l'histoire de Lessan el Moulk.

Tout le monde en convint.

— Mais que sont ces merveilles, continua Riza Kouly Khan, en comparaison de celles qui arrivent tous les jours aux buveurs de beng (c'est une espèce de chanvre dont on fait une matière stupéfiante comme l'opium). J'ai connu à Schyraz, qui est mon pays, un homme qui s'appelait Souleïman fils d'Aga Djehan Khan. Il était grand mangeur de beng. Un jour qu'il était au bain, ivre suivant son usage, il entendit tout à coup une voix qui criait dans le ciel : « Djebraïl ! Djebraïl ! » Une autre voix répondit : « Qu'est-ce que vous voulez ? » — « Va me chercher

1. Voir *R. L. C.*, nº 101, p. 77, note 1. — En juillet 1856 — Bourée n'était pas encore parti pour la France — dans une lettre à Prokesch, Gobineau faisait un tableau sans indulgence de la mission française à Téhéran (*Corr. Gob.-Prok.*, p. 95) : « Le second secrétaire [Perrégaux] qui était un drôle est mort, le premier drogman [Nicolas] qui est un autre drôle est parti avec la mission persane qui se rend en France. L'attaché [Barbier de Meynard] qui était un troisième drôle, nous a débarrassés de sa présence. Il ne reste plus qu'un second drogman [Querry] qui ne vaut pas mieux que le reste [...] ». Bourée parti, Gobineau reste donc seul à la légation avec Querry qui remplit « les fonctions de secrétaire, de chancelier et de drogman » et au sujet duquel il a l'occasion de changer de sentiment. Néanmoins, l'état de choses à la légation — une mission impériale réduite à deux personnes — paraît grosse d'inconvénients à Gobineau, qui s'en plaint (cf. A. E., *Corr. polit.*, Perse, vol. 28, fos 66-67, 160-161 ; *Corr. Gob.-Prok.*, p. 133). Cf. encore *Trois ans*, p. 486.

2. *Ordonner* est une traduction du persan *farmûdan*, tournure honorifique pour « dire ».

3. Empereur mongol, régna de 1627 à 1658.

Souleïman », répondit la voix. Alors, Altesses, Souleïman reconnut bien que c'était Dieu (très haut !) qui avait parlé à l'ange Djebraïl (le salut soit sur lui et la bénédiction !). Mais il eut à peine le temps de faire cette réflexion qu'il se sentit enlever et, avec une rapidité extraordinaire, il traversa le premier ciel, le second, le troisième, jusqu'au 7e où l'ange, qui le portait sur ses épaules, s'arrêta devant un grand rideau. « Qu'est-ce que tu m'amènes là ? » dit une voix terrible. — « Vous m'avez demandé Souleïman, je vous l'amène. » — « Eh ! animal, répondit la voix, c'est Souleïman fils de David le prophète, que je veux et non pas cet imbécile dont je n'ai que faire. » Djebraïl, mécontent d'être ainsi réprimandé, secoua l'épaule et Souleïman fils d'Aga Djehan Khan, tombant à travers les sept cieux, vint donner du nez en terre très rudement au milieu du bain. On s'empressa de le relever et on lui demanda ce qu'il avait à se jeter ainsi par terre. « Ah ! musulmans, s'écria-t-il d'une voix piteuse, quand Djebraïl (qu'il soit élevé et exalté !) viendra vous chercher, demandez-lui, avant, de réfléchir s'il ne se trompe pas de personne, parce qu'ensuite il vous renvoie de telle façon que vous voyez dans quel état je suis. »

Une grande partie de la soirée se passa avec des histoires pareilles, mais elles n'ont de grâce qu'en persan. Lessan el Moulk se mit à apprendre l'histoire de France et au naïb du Serdar et à son compagnon. — « Voyez-vous, leur disait-il d'un air pédant inimitable, Pharmoun fut le premier qui fonda le trône du Sultanat chez les Français. Il régna tant d'années ; il fut un très grand roi. Et puis, il y a eu Dakoubèr, qui fut aussi un très grand roi. J'ai écrit toutes leurs actions sans en manquer une seule, n'en doutez pas ! pas une seule ! »

Les deux Afghans le regardaient avec la plus profonde admiration. Je leur dis : « Vous êtes des gens aimables, vous autres Afghans, mais vous vous entre-tuez un peu facilement. »

— Oh ! non, Djenâb (Excellence), répond le second naïb, mais on a des raisons. Ainsi, par exemple, dit-il en mettant la main sur l'épaule du premier naïb, si je m'apercevais que le Serdar eût un peu trop d'amitié pour lui, ce serait vite fait, et il me montra son coquin de khandjar, magnifique instrument en acier des Indes et qui n'avait pas l'air d'un joujou.

Les Afghans rirent de bon cœur de cette plaisanterie afghane, qui était si peu inoffensive qu'elle m'explique pourquoi le Serdar m'avait amené ses 2 naïbs, au lieu d'un seul que j'avais invité. Ce dîner-là aurait pu faire donner un bon coup de couteau.

Alors ce fut au tour des deux Afghans à raconter des histoires. Tous deux avaient pris part au massacre des Anglais en 1840 [1] et ils riaient d'un air triomphant en nous montrant comment, dans les défilés, on prenait les Anglais par le menton pour leur

1. Il semble que le zéro de la date soit un lapsus. Cf. cependant Sir Percy Sykes, *A History of Afghanistan*, II, London, 1940, p. 20.

couper la gorge. Ce qui eut un succès général, c'est l'histoire d'un officier anglais qui était venu, il y a 3 ou 4 ans, se promener à Kandahar. Il était un jour, après dîner, chez un chef qui l'avait invité, on prenait le café sur la terrasse et l'Anglais était au bord. Un Afghan entre, va à lui et lui donne un coup de sabre sur la tête, l'Anglais tombe dans la rue. — « Qu'as-tu fait là ? » dit le chef. — « Sur votre tête, répond l'Afghan, dites au prince que j'étais ivre. » Puis, après un instant de réflexion : — « Ma foi, non, tuer un Anglais n'est pas un péché comparable à celui de s'enivrer. Dites ce que vous voudrez. »

Au milieu de ces charmants entretiens, nous restâmes jusqu'à minuit ; mes Afghans firent leurs prières dans le salon et nous allâmes tous nous coucher. C'est ce que je vais faire encore. J'espère que tu ne te plaindras pas de moi aujourd'hui. J'embrasse mon excellent père et toi tendrement. Ton frère chéri,

A.

XIX

Téhéran, 20 mai 1857 [1].

Voilà du temps que je ne t'ai écrit, ma chère petite, mais ce n'est pas ma faute. J'ai eu trop à faire et aujourd'hui c'est avec effort que je me décide. La vue d'une plume me fait horreur, je m'en suis donné une indigestion depuis mon retour à Téhéran et je me vois dans une de ces tristes phases où je ne puis plus travailler, mais heureusement cela arrive à temps. Je n'ai plus que mon traité sur les pierres gravées persanes à faire, je le sais par cœur, et mes trois gros volumes de l'*Histoire généalogique des nations iraniennes* [2], c'est fini, sauf correction. Gloire à Dieu.

N'avoir pas été là quand Clémence était si souffrante, ce n'est pas le beau côté de mes affaires ; car elle a été très souffrante. Mais enfin, j'ai une lettre d'elle du 9 mars [3] ; elle paraissait en voie de se rétablir tout à fait. Plaise à Dieu. Je suis si impuissant dans tout cela, que j'en suis profondément attristé si j'y pense trop. Je serais porté à croire, d'après quelques expressions de la lettre de sa mère, que notre pauvre petite Christine [4] n'est peut-

1. Pièce 158.

2. Voir *supra*, p. 223, note 1. — L'*Histoire généalogique des nations iraniennes*, cette œuvre en marche, devait contenir, aussi, un traité sur les pierres gravées et une histoire des langues de la Perse (cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 133, 138, 145-146). Ni l'un ni l'autre ne figurent dans l'ouvrage définitif, l'*Histoire des Perses*. Ses recherches sur les langues de la Perse, Gobineau les utilisera à ses malheureuses publications sur les cunéiformes ; celles sur les pierres gravées, à l'établissement de son *Catalogue d'une collection d'intailles asiatiques* (« Revue archéologique », 1874, vol. 27-28).

3. N'est-ce pas là un lapsus pour avril ? Cf. lettre de Gobineau à Prokesch du 20 mai 1857. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 144.

4. Voir *supra*, p. 227, n. 4.

être pas très jolie, ce qui n'est pas sans remède, ni très forte, ce qui m'afflige beaucoup. Je voudrais bien savoir au juste à quoi m'en tenir là-dessus. Mais tu n'en sais pas plus long que moi. Laissons donc les choses jusqu'à ce que je puisse voir par moi-même. Je suis aussi très tourmenté de savoir comment, après avoir eu tant de fatigues d'abord, tant de souffrances ensuite, Clémence fera pour nourrir. Je sais comment elle prend les choses. Elle se tuera pour Christine, comme elle s'est tuée pour Diane à qui, depuis sa naissance, elle a donné dix fois sa vie. Mais tout cela ne m'arrange pas autrement. De toutes les choses auxquelles je ne peux rien, celle-là m'est la plus dure. Heureusement que Christine paraît être d'un bon caractère et ne ressemble guères à Mademoiselle sa sœur, puisqu'elle dort et ne crie pas. Cela pourra peut-être aider la pauvre Clémence. Que me parles-tu d'un garçon ? Fais état que, par le temps qui court, ce n'est rien moins que désirable. Serais-tu enchanté[e] d'avoir un neveu assez éclairé pour faire des spéculations à la bourse ? Nous sommes des gens d'il y a quatre siècles. Restons-en là et finissons. — Je n'ai pas grand-chose à te raconter, car il te faut toujours ta petite histoire des Mille et une nuits. J'aurais dû te narrer mes visites du Neurouz [1] et comme quoi je me suis trouvé chez le ministre de la Guerre avec trois officiers généraux ; l'un avait dix-neuf ans, le second quinze et le troisième douze. Ce dernier est, en outre, gouverneur de Yezd et venait d'épouser, trois jours avant, une des filles du Premier ministre, laquelle a dix ans. Avec ces trois généraux se trouvait un major de mes amis, vieille moustache de vingt-quatre ans, qui passe sa vie à broyer du noir parce qu'il n'avance pas. Son Excellence me dit : « Vous n'êtes pas habitué à voir des généraux si jeunes ? C'est une mauvaise coutume que nous avons. » *Nota bene*, Son Excellence le ministre de la Guerre a seize ans et vient d'avoir une fille ces jours-ci.

Mais j'ai oublié les détails des autres visites, il vaut mieux que je te dise comme quoi j'ai fait la connaissance d'un de mes voisins, Schâhzadèh ou [fils] du Roi [2] Fèth Ali Schah, Keïkobad-Mirza. Il faut que tu saches que sous prétexte de tuer des pigeons qui volent en essaims sur la ville, on a l'habitude de tirer à balles dans toutes les rues. J'ai fait défendre qu'on se livrât à ce plaisir dangereux dans mon quartier. L'autre jour mes gens ont arrêté deux gholams du Roi dont j'ai confisqué les fusils, et j'avais lieu de croire la mousquetade terminée quand, deux jours après, j'entends une forte détonation. Au bout d'une demi-heure, mon mirza entre d'un air confit et me dit qu'il y a une grande foule réunie devant la porte, que le coup de fusil a été tiré par le fils du prince Keïkobad Mirza, que le farrasch-bachi [3] est entré

1. Nouvel an persan.
2. L'autographe porte : *où du Roi.*
3. Ferrach en chef.

avec deux de ses hommes chez Son Altesse et, non content de battre les domestiques, a arraché la moitié de la barbe audit prince, lequel est devant ma porte criant et pleurant parce que le sang royal est déshonoré en sa personne. Je donne l'ordre d'introduire le prince et je vais le recevoir gravement à la porte de mon cabinet. Je le fais asseoir, je m'étonne de n'avoir pas encore eu l'honneur de faire sa connaissance, je fais venir le thé et le kalian et, avant qu'il n'ait trouvé moyen de dire un mot autre que pour répondre à mes politesses, je me tourne vers le mirza et je lui dis avec le plus grand sérieux : « Il vient de se passer un fait énorme ; vous allez faire donner deux cents coups de bâton au ferrach bachi et vous le mettrez à la porte de ma maison. » Là-dessus la figure du prince resplendit. Le mirza me dit à l'oreille : « Si Votre Excellence voulait lui dire qu'Elle ira le voir, il serait enchanté. » Je réponds de même : « Bon ! mais qu'il me demande la grâce de Habib-Oullah. » — C'est ce qu'il a fait. Je suis allé chez lui deux jours après et j'ai envoyé des bonbons à ses enfants. Depuis ce jour, c'est mon meilleur ami. Il vient me voir, il envoie ses fils savoir de mes nouvelles. L'histoire a couru la ville et je passe toujours de plus en plus pour un Salomon. Fin finale, on n'a plus tiré de coups de fusil dans le quartier. Et là-dessus, je t'embrasse tendrement, ainsi que mon bon père. Je suis charmé du plan de ton appartement. Mais je ne me figure pas Redon avec des trottoirs et je loue la résistance de M^me^ Bertrand. Il n'y a plus qu'elle et moi en France. Ton frère chéri,

A.

X

Camp de Djyzèr, 4 août 1857 [1].

Il y a, en effet, très longtemps que je ne t'ai écrit et cette fois-ci je ne t'écrirai pas trop non plus, ma pauvre petite. Tu sais que je vais revenir [2] et je tiens à finir ici certaines choses.

1. Pièce 160. — Nous lisons dans la dépêche n° 37 de Gobineau à Walewski, écrite du camp de Djizèr, le 5 juillet 1857 : « Le Roi a quitté Téhéran le 26 juin avec toute la Cour. Suivant l'usage, les Légations l'ont suivi, la Mission française est campée près du village de Tsheizer à une lieue environ du camp royal ». A. E., *Corr. polit.*, Perse, vol. 28, f° 221.

2. Gobineau croyait son retour en France imminent. Du campement de Djizèr, le 16 juillet 1857, il avait écrit à Prokesch (*Corr. Gob.-Prok.*, p. 153) : « Le comte Walewski a dit à Hercule [de Serre] que j'allais être rappelé, mon voyage payé et que je resterai avec ma solde entière jusqu'à ce qu'on eût [*sic*] un poste à me donner en Europe, un poste de secrétaire, bien entendu. Je suis très content, je vais vous embrasser au mois d'octobre, je pense, et les miens à la fin de novembre [...] ». — A lire attentivement la correspondance entre Prokesch et Gobineau, on acquiert la conviction que celui-ci, une fois sa famille rentrée en France, aurait aimé rester en Orient, en tout cas ne pas précipiter son retour. Les raisons ne manquaient pas : devoirs de sa charge, désir de poursuivre ses recherches d'orientaliste ébloui par ce qu'il croyait être ses découvertes. Il y avait,

Je travaille donc comme un manœuvre et je ne sais si j'arriverai au bout. Prends donc avec indulgence ce petit mot comme tout ce que je peux faire en ce moment. Je t'embrasse tendrement, ainsi que mon excellent père.

Ton frère chéri,

A.

XXI

Camp de Djyzèr, 3 septembre 1857 [1].

Mon cher père,

C'était ces jours-ci la S[t] Louis et je ne l'ai su que par hasard, car je n'ai qu'un almanach persan où je trouve bien la fête de l'Imam Hassan et celle de l'Imam Riza, mais je n'y vois pas beaucoup celle de l'imam Louis. Par bonheur, pourtant, j'ai su celle-là, et je t'écris pour te dire combien je fais des vœux toute l'année pour que ta santé s'affermisse et que tu puisses jouir en paix et en plein repos de corps et d'esprit de tout ce qui peut t'arriver d'heureux.

Je pense que Caroline doit être fort en colère contre moi. J'avoue que je ne suis pas très régulier cet été. Mais il faut qu'elle prenne patience. Je me hâte d'achever un travail très difficile et très lourd [2] et j'attends à tout moment l'avis de mon départ. Par conséquent, une fois en Europe elle aura le temps de me quereller tout à son aise.

Il paraît que je vais être mis à la disposition du ministre avec ma solde entière. J'aurai donc quelque repos et de la liberté,

peut-être, d'autres raisons encore. C'est M[me] de Gobineau qui pressait son retour en France et le mari en paraissait parfois excédé. Quoi qu'il en soit, la *Corr. Gob.-Prok.* nous offre à cet égard quelques lignes significatives. Voir pp. 139-140, 146, 156, 157, 165-166.

1. Pièce 161.

2. Dans sa courte lettre du 4 août 1857 à sa sœur, Gobineau avait parlé de son travail de « manœuvre » pour terminer « certaines choses » avant de quitter la Perse. Dans celle-ci, il reparle des mêmes « certaines choses », c'est-à-dire de son *Histoire généalogique des nations iraniennes*, mais d'une *Histoire généalogique* dont les cadres, encore une fois, avaient éclaté pour s'élargir. C'est que Gobineau croyait avoir fait une éblouissante découverte. Il en avait carillonné la nouvelle, le 16 juillet 1857, aux oreilles de Prokesch (*Corr. Gob.-Prok.*, p. 154) : « ... Hé bien ! j'ai trouvé le secret des inscriptions cunéiformes de la seconde espèce ; [...] Maintenant je m'occupe de trouver le moyen de comprendre et d'expliquer l'essence de ce système d'écriture. Ce sera une partie importante de mon livre [l'*Histoire généalogique*]. Je crois fermement aussi que je vais pouvoir modifier beaucoup la lecture des cunéiformes assyriens. J'ai déjà plus que des lueurs ». Enfiévré, Gobineau travaillera à ses déchiffrements jusqu'à la veille de son départ de Téhéran ; il y travaillera à son retour en France et sera en mesure, quelque deux mois après, de remettre à l'imprimerie ses *Lectures des textes cunéiformes* (cf., pour tout cela, *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 157, 158, 159, 163, 166, 167, 170, 175, 176, 177). « La substance, dit l'auteur, p. 5 de ses *Lectures* (Paris, Didot, 1858), en est extraite d'un ouvrage que je vais publier sur l'*Histoire généalogique des nations iraniennes.* » — L'ouvrage définitif de Gobineau, son malheureux *Traité des écritures cunéiformes*, paraîtra en 1864, en 2 volumes, à Paris, chez Didot.

jusqu'à ce qu'on m'ait donné un nouveau poste. J'espère en pouvoir profiter pour aller passer quelque temps auprès de vous [1], ce que je désire depuis des années. Enfin, je ferai ce que je pourrai.

Adieu, mon cher père, je vous embrasse tous les deux tendrement. Je pense que Caroline aura reçu les portraits de Diane et de Christine et qu'elle en aura été contente. J'attends une lettre d'elle où elle me dira ses impressions. Elle aura vu aussi par le mien que si je n'écris pas beaucoup en ce moment, ce n'est pas faute de penser à elle et qu'il y a force majeure.

Adieu, je vous embrasse encore.

Ton fils chéri,

C^te^ A. de G.

XXII

Camp de Djyzèr, 20 septembre 1857 [2].

Pour Caroline.

Maintenant, ma chère petite, le titulaire du poste de Perse est nommé [3] et je pense que je vais revenir. Ainsi je ne t'écrirai plus beaucoup d'ici. Je désire vivement que l'on hâte mon départ le plus possible. Il faut donc, de toute nécessité, que je t'écrive la dernière ou l'avant-dernière des lettres persanes. As-tu l'idée d'une conversation entre honnêtes gens, entre gens qui savent leur monde ? Voici comment se passent les choses [4]. On envoie le matin un domestique, qui se présente chez l'ami qu'on veut visiter (tous les gens que l'on visite sont vos amis). — « Le vizir demande s'il peut venir au service d'un tel ? » — Un tel répond : « Qu'il ordonne. » — Et l'on arrive. On trouve à la porte d'entrée le maître de la maison ou son fils, s'il est d'un rang trop élevé. Ici on commence : « *Salam Aleïkoum*, le salut soit avec vous ! Mais pourquoi avez-vous pris cette peine ? Vous me couvrez

1. De retour en France dès le début de mai 1858, Gobineau n'ira à Redon qu'en octobre, à la mort de son père, Louis de Gobineau (1784-15 octobre 1858). Cf. Ludwig Schemann, *Gobineau, eine Biographie*, I, Strassburg, 1913, p. 481.

2. Pièce 162.

3. Le baron Pichon. C'est une gazette de Saint-Pétersbourg qui l'apprit à Gobineau (cf. *Corr. Gob.-Prok.*, p. 158). — Par une dépêche du 20 août, Walewski annonçait au chargé d'affaires de France à Téhéran qu'un décret du 16 août 1857 avait nommé le baron Pichon ministre de France en Perse et que, par un arrêté du 17, lui, Gobineau, était mis en disponibilité. « Je vous invite, en conséquence, à venir à Paris lorsque M. le Baron Pichon sera arrivé à son poste et aura jugé que votre présence à Téhéran ne lui sera pas nécessaire. » (A. E., *Dossiers personnels* : Gobineau. Minute). La dépêche de Walewski ne parviendra entre les mains de Gobineau qu'après le 20 septembre. Il en accusera réception le 5 octobre. A. E., *Corr. polit.*, Perse, vol. 28, f° 265.

4. On trouve dans *Trois ans*, pp. 448-453, une autre version, délayée celle-là, de cette délicieuse scène d'une visite chez les Persans, ici enlevée à l'emporte-pièce.

de confusion ! » — « Est-ce une peine ? Est-ce que la présence de Votre Excellence n'est pas un présent magnifique ? Nos yeux sont devenus brillants. » — « Mon visage est noir de honte. Ne suis-je pas votre esclave ! » — « Non, non, par Dieu ! par la tête d'Ali ! vous êtes le maître de la maison. » — Ici on fait des façons pour entrer, puis l'on passe. On arrive dans le salon. Nouvelles façons pour s'asseoir. Enfin, on se met à la première place près de la fenêtre. Alors on prend l'air le plus grave et le plus recueilli et l'on prononce ces paroles sacramentelles, qui ne peuvent se dire que lorsque tout le monde est assis : « Votre noble santé est bonne, s'il plaît à Dieu ? » — « Gloire à Dieu, elle est très bonne par un effet de votre bonté. » — « Votre nez est gras [1], s'il plaît à Dieu ? » — « J'ai un nez [gras], gloire à Dieu ! » — Cela se dit à tous les assistants, seulement les derniers en rang ne doivent obtenir qu'un regard aimable et interrogatif et ils ne répondent qu'en s'inclinant profondément. Le tour fini, on recommence deux et trois fois à se dire : « Votre nez est gras, s'il plaît à Dieu ? » — « Gloire à Dieu, c'est par l'effet de votre bonté extraordinaire. Comment dans une pauvre maison où Votre Excellence daigne entrer pourrait-on être malade ? » — « Je vois dans votre réponse l'excès de votre affection pour moi. » — « Non ! non ! par votre tête bienheureuse ! ce n'est pas ainsi et, à parler sincèrement, c'est l'exacte vérité ! » — Ici on peut se passionner et se prendre les mains réciproquement. Les Persans savent très bien que les Européens sont beaucoup plus brefs dans leurs politesses et ils en rient tout les premiers. Mais, au fond, ils y tiennent ; c'est pour eux l'*edèb*, la bonne éducation, et je crois que ce n'est pas une des moindres causes de ma popularité que d'avoir eu la patience de m'y plier tout à fait. Je suis poli comme un mandarin.

Alors la conversation tombe subitement. Aussitôt entrent les domestiques portant les kalians, celui de la personne la plus élevée en dignité marchant devant et les autres successivement. Ensuite, quand on a fumé, la conversation reprend et il est poli d'avoir toujours l'air d'y mettre de la chaleur, le fond de la conversation fût-il des plus nuls. — « Je présente une pétition à votre service. » — « Ordonnez. » — « Votre esclave pense que le temps est horriblement chaud. » — « Vous ordonnez justement. Il faisait chaud ici avant votre arrivée, mais depuis que Votre Excellence est là, c'est un paradis. » — « Sans doute, je le vois,

1. Si la « vraie érudition » de l'iranisant faisait défaut à Gobineau, l'excellent érudit Vladimir Minorsky veut bien lui reconnaître « un sentiment très fin des nuances » du persan parlé. Ses imitations en français du langage parlé en seraient la preuve (Minorsky, *Gobineau et la Perse*, « Europe », 1er octobre 1923, p. 118). A juste titre, les historiettes persanes parsemées dans *Trois ans en Asie* amusent M. Minorsky. Il goûte la scène d'une visite chez les Persans et cite, évidemment, le cocasse « votre nez est-il gras ? » (*ibid.*, p. 120). Et c'est tout à fait fâcheux, puisque la formule de politesse en cause — les « vrais érudits » devraient le savoir, — signifierait : « votre moral est-il bon ? » ou « comment êtes-vous moralement ? » Cf. Ali Akbar Siassi, *La Perse au contact de l'Occident*, Paris, 1931, p. 5.

parce qu'il y pousse la fleur des perfections que vous possédez. » — « Non ! non ! par votre fortune ! » — « Si, si, je prends à témoin tout le monde que vous réunissez toutes les perfections de l'Univers. » (Tout le monde approuve, rit, applaudit ; satisfaction générale.) — On apporte le scherbet [2]. — « Le trouvez-vous assez sucré, Excellence ? » — « Comment ne le serait-il pas ? Il est plein du sucre de votre conversation. » — « Votre bonté est excessive, par Dieu ! » — On continue à se dire de ces jolies choses. On rapporte les kalians. On reprend les jolies choses. On apporte le café. Jolies choses de nouveau. On apporte les kalians, surcroît de jolies choses et nouvelles du jour ; on apporte le thé ; crescendo de jolies choses ; on rapporte encore les kalians, puis on peut s'en aller sans manquer à aucun devoir. Mais si la conversation, toujours fleuronnée de gentillesse, a pris une tournure intéressante, ce qui arrive le plus souvent, parce que l'esprit ne manque pas ici, on vous en sait gré. Puis enfin, on prend un air piteux et on dit à la personne avec qui on est venu ou bien au maître de la maison lui-même : « Sommes-nous congédiés ? » — Ici, explosion de nouvelles phrases : « Je voudrais vous garder nuit et jour. » — « Je vous ai causé un grand mal de tête ! » — « Que dites-vous ? Vous m'avez comblé d'honneur. Vous avez pris une peine extrême ! » — « C'est moi qui vous ai dérangé pour rien. » — On s'est levé et tout le monde est debout. Les compliments pleuvent comme grêle. — Enfin : « *Khoda hafez Schuma*, que Dieu vous protège ! Que votre bonté ne diminue pas ! Que votre ombre ne diminue pas ! Que votre ombre grandisse ! » — Et l'on s'en va, et on remonte à cheval, et c'est fini. Voilà ce qui s'appelle savoir son monde. Qu'est-ce que je ferai de toutes ces belles connaissances en Europe ? Je les apprendrai à Christine, car Diane n'y est pas novice. Adieu, ma chère petite. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que mon bon père.

Ton frère chéri,

A.

XXIII

Téhéran, 20 novembre 1857 [1].

Pour Caroline.

Ma chère petite, je ne m'y reconnais plus, tout est renversé, le monde marche la tête en bas, les idées révolutionnaires pénètrent dans les meilleures têtes, je ne sais plus du tout, mais du tout, où j'en suis ! J'avais cru jusqu'à présent que la conduite tenue par tout sage négromant était connue de tout le monde. Il éprouve le besoin de composer un livre. Il s'enferme aussitôt

1. Sorbet.
2. Pièce 163. — La mission de France était rentrée dès octobre à Téhéran. Cf. A. E., *Corr. polit.*, Perse, vol. 28, f° 271.

dans une caverne de l'Elbourz avec les djinns et, au bout de trois siècles, ou au moins d'un siècle, il en sort son livre à la main, noir comme une taupe, maigre comme un clou, la barbe hérissée, les cheveux épars et son livre à la main, et tout le monde (depuis que le monde est monde !) a toujours trouvé que c'était naturel, convenable, décent, et qu'il n'y avait pas le plus petit mot à dire et voilà que moi, je m'enferme dans ladite caverne de l'Elbourz, suivant l'exemple qui m'est donné par Atlant, Zoroastre, Manès et tant d'autres de mes augustes devanciers, pour tenir compte de la marche des idées et des besoins du siècle, je fais ma barbe tous les jours et je ne me laisse pas trop maigrir, je reste seulement trois pauvres mois et je découvre des talismans [1] qui en valent bien d'autres, et tu cries ? C'est à aller se pendre ! Mais je ne me pendrai pas.

Au contraire, s'il plaît à Dieu, je monterai à cheval dans un mois [2] pour aller te prendre par l'oreille, qui est un très joli endroit de ta petite personne (je crois que, pour un négromant, je ne tourne pas mal le madrigal) et y faire pénétrer des idées plus justes. Je partirai, dis-je, en homme qui a profité de l'expérience de Sébastopol et des voyages au pôle nord [3]. Juges-en. Je compte emmener peu de gens, c'est un embarras et souvent un obstacle à la rapidité de la marche : un goulam à moi, qui connaît le chemin depuis trente ans, homme sage et expérimenté, musulman, appelé Kerbelaï-Djafèr, un mehtèr ou palefrenier pour soigner les chevaux, deux ferrachs, tous les deux Ali-Illahys (c'est une religion que tu ne connais pas [4], mais que j'aime par la simple raison que j'ai failli y passer Dieu), et enfin les muletiers et trois gholams du Roi jusqu'à la frontière persane. Là, je prendrai des cavaliers kurdes. Je demanderai que mes trois gholams soient de la tribu des Sylsoupours, ils sont aussi Ali-Illahis et ce sont d'anciens amis à Clémence et à moi. Plus, mes deux chiens Farengh et Zâl dans des paniers. Voilà le personnel. Mes deux chiens seront bien couchés et calfeutrés dans

1. Autrement dit, ce qu'il croyait être le secret des inscriptions cunéiformes de la seconde espèce.

2. Sur les déceptions successives de Gobineau, qui espérait pouvoir quitter Téhéran dès novembre 1857, cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 162-163, 166-167, 168. Pichon, le nouveau ministre, n'arrivera dans la capitale persane que le 28 janvier 1858. Gobineau lui remettra le service le 30 et quittera Téhéran le 31. Cf. dépêche n° 1 de Pichon à Walewski, Téhéran, 31 janvier 1858 (A. E., *Corr. polit.*, Perse, vol. 29, f° 8) et *Trois ans*, p. 486.

3. Car il s'agissait d'un voyage, pendant l'hiver, dans les montagnes de l'Arménie turque, « une vraie Sibérie ».

4. C'est à Gobineau que revient l'honneur d'avoir donné, le premier, dans *Trois ans* (pp. 338-370), un exposé d'ensemble de la religion des Ali-ilâhis, remarquable et neuf, et qui égale une réelle « découverte ». C'est encore lui qui employa, le premier, le vrai nom de ces sectateurs (*ibid.*, p. 338) : « la religion des *Ehl-è-Hekk* ou *gens de la vérité* ». Dans ses lettres à Prokesch, on trouve quelques détails sur la date et sur les circonstances où lui furent révélés les dogmes des Ali-ilâhis (voir *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 159-160, 168). — Sur la valeur des informations obtenues par Gobineau, cf. V. Minorsky, *Notes sur la secte des Ahlé-Haqq*, Paris, Leroux, 1922, pp. 8-9 et *Gobineau et la Perse*, « Europe », 1er octobre 1923, pp. 124-125.

le feutre et la paille ; moi, ah ! moi, voilà le triomphe de la civilisation vraie que je lègue à l'admiration de tous les siècles, je dis à l'admiration perpétuelle. Je commence par en bas. D'abord une paire de chaussettes de coton, pour ne pas débuter par rien d'étrange, par-dessus le bas d'un pantalon de cheval très fort et très épais attaché au cou-de-pied [1] avec des cordons qui, le rempliant, le doublent, par-dessus des bas de feutre blanc épais d'un demi-pouce et montant jusqu'au genou, par-dessus des kalzouns turcs, espèce de bottes en feutre qui montent si l'on veut jusqu'à mi-cuisse, en feutre, épaisses d'un pouce, par-dessus des bottes admirables que je me suis fait faire exprès, avec des éperons convenables pour réveiller un cheval ennuyé d'avoir pataugé dans la boue et dans la neige, allant un peu au-dessous du genou. A l'étage supérieur, le susdit pantalon. Plus haut, un paletot de drap épaississime doublé partout, dans les manches, dans le dos et sur la poitrine, d'une bonne peau d'agneau épaisse. Tu ne me fais pas l'injure de douter que ce paletot boutonne du haut en bas. Dessous un gilet de gros drap gris, boutonnant de même, dessous une ou deux chemises en cas d'urgence, dessous un gilet de cachemire, dessous une ceinture de flanelle. Par-dessus tout cela, un manteau très fort venant à mi-jambes et aussi boutonné du haut en bas, de sorte qu'en le relevant pour passer les mains, couvertes de gants de daim, plus de gros gants de laine sans doigts, il couvre encore toute mon intéressante personne. Et tout cela fait de façon que je suis leste et dégagé comme un hussard. Et voilà tout, plus ma casquette d'ordonnance pour me faire respecter du menu peuple, couverte d'une toile cirée pour la pluie. Et si par hasard j'ai froid aux oreilles, mon koufièh [2] arabe pour m'envelopper la tête. Je te dirai, entre nous, que ce costume dont la seule idée dépasse la conception moderne m'a été révélé par un texte cunéiforme comme ayant été porté par les rois d'Assyrie dans leurs campagnes.

Adieu, j'embrasse mille fois toi et mon excellent père.

Ton frère chéri,

A.

M. Pichon, mon supérieur et successeur, doit être près de la frontière persane [3].

1. L'autographe porte : *coup de pied.*
2. Châle pour se couvrir la tête.
3. Gobineau fera son pénible et long voyage de retour, à travers la Perse et la Turquie, en février et mars, « les deux pires mois de l'année ». On peut en lire le récit, dans *Trois ans*, pp. 486-519. Cf. *Corr. Gob.-Prok.*, pp. 172-173. — Le début de mai verra Gobineau près de sa femme et de ses enfants à Trie-Château.

APPENDICE [1]

Mon cher petit, nous voici à Schiraz qui n'est pas autrement drôle. Pas un monument, pas une chose à voir, pas une masure debout ; seulement un ciel incomparable et de très beaux jardins. Nous sommes logés dans une série de kiosques, au milieu d'un jardin magnifique et nous avons des bottes de roses et de jasmins. Bref, nous ne sommes pas mal. Tout le monde est bien portant. Nous partons ce soir ou demain pour Ispahan avec un nouveau Mihmandar, général, de naissance turque et bien supérieur à toute cette tourbe qui nous entoure. Je crois que nous serons bien avec lui. Je te renvoie pour les détails à des temps où nous aurons l'esprit plus net. On nous apporte une foule de médailles fausses et du benjoin. Clémence s'en amuse assez ; le Schahnadir [Schahzadèh ?], gouverneur de Schiraz, a été et est encore fort aimable et prévenant pour nous. Toutes les fleurs de la politesse persane nous ont été prodiguées. Bref, nous n'avons rien à dire. Il y a beaucoup d'observations ethnologiques à faire. Nous avons raison sur tous les points, mon vieux. —

Voici ce que je te demande instamment : fais-moi faire immédiatement : 1° une casquette comme celle des officiers de marine (souple et sans fil de fer, en carton dedans) en drap bleu, avec un galon d'or et sur le front, devant la visière, l'aigle impériale avec la couronne brodée en or. On ne porte pas autre chose en Perse où l'on est toujours avec ce bout d'uniforme. J'ai été obligé de me faire faire une casquette à bande d'or à Bouchir et elle n'est pas brillante. — Ceci est de première nécessité. 2° la gouvernante me dit qu'elle veut te donner elle-même la liste de ce qu'il me faut. Je reste donc là et t'embrasse comme je t'aime et de tout mon cœur. Le Bébé est étonnant. Il fait toutes les marches sur son âne et est incontestablement le plus vigoureux voyageur de toute la bande, toujours de bonne humeur, toujours prête, elle étonne tout le monde. Adieu.

A.

Je ne puis écrire à Hercule ni à Barral, ni à Caroline. Sois assez aimable pour leur mander à tous un mot de notre bon état. N'oublie pas d'aller vite me mettre aux pieds de M^me^ Bourée. J'embrasse les enfants. Dis à M^me^ Bourée que *** se porte comme trois Turcs et que nous parlons d'elle constamment. Pas plus tard qu'hier soir nous avons appris son nom aux échos embaumés de la vallée de Schiraz.

1. Pièce 137. Voir *R. L. C.*, n° 101, p. 66, note 2.

*
* *

Cher ami, on prétend que je dois te dire quelques mots de notre voyage de Bouchir à Schiraz qui est, comme tu sais, la partie inde [rude ?] de la route. Cette partie inde [rude ?], nous l'avons faite en buvant assez frais au moyen de la neige qui ne nous a jamais manqué. L'eau a été généralement bonne, rarement mauvaise et j'en ai bu de détestable qui m'a paru ravissante. Nous avons franchi les kotels, des montagnes presque à pic ou des sentiers tortueux dans lesdites montagnes, le tout encombré de grosses pierres, nous les avons franchies, dis-je, de la manière la plus heureuse. Clémence a été intrépide. Elle avait d'ailleurs pour la conduire un chef de golams qui a été plein de soins pour elle. Diane a été en partie à âne, en partie à bras, portée par mon Saïs arabe Mohamet, ou le marmiton qui répond au nom historique d'Ismaël. Bref nous voici arrivés à Schyraz et les principales difficultés sont vaincues. Te figures-tu Diane à cheval sur une route à pic, au milieu des rochers, devant un golam des plus sauvages ! Cela fut pourtant. Maintenant je me suis orné avant-hier d'un pichkedmet appelé Ali-Khan, magnifique à voir, et d'un kalioun d'argent inimitable. Le prince de Schiraz a déclaré qu'il aimait beaucoup le Naïb-i-ewwel, le premier Naïb, et envoie des abricots au Ministre en lui disant qu'il vient à l'instant de les cueillir lui-même et [le prie ?] de les manger en même temps qu'il en mange lui-même. Que peut-il manquer à notre bonheur ? Diane s'amuse beaucoup et joue à Mylord et Mylady au milieu du camp. Je te déclare qu'un homme de goût ne peut plus vivre ailleurs que sous la tente. Adieu, je t'embrasse tendrement. Tout va à merveille.

A.

Nous n'avons pas à cette date un seul mot, ni un seul journal d'Europe, et depuis l'Égypte rien !

A SPANISH FRANCOPHILE : EMILIA PARDO-BAZÁN

The centenary of Emilia Pardo-Bazán brings to mind not only her famous novels but also the mass of her articles, which are a mine of information about the intellectual life of the Spain of her day. She was among other things a distinguished interpreter of French culture, and, after a period of youthful Francophobia characteristic of Spanish conservatives, she became one of France's most enthusiastic supporters.

This Spanish Catholic lady, who had commented in so caustic a vein upon French Catholicism, was soon to revise her judgment. Deeming that France was the only great Catholic country which was not decadent (as Spain and Italy seemed to be) and that French culture was, despite everything, Catholic in essence, she was to adore that which she had hitherto reviled. This reversal of her attitude is manifest in *Cuarenta días en la exposición* (1900) ; in chapter xx ("Las misiones católicas") she recounts the work of the French missions, as illustrated in their Pavilion at the 1900 Paris Exhibition. Pardo-Bazán depicts these French missionaries as saints and martyrs.

It was natural that Doña Emilia should stress, though not unduly, the Catholic tradition in French literature. This tendency is evident in her three-volume work *La literatura francesa moderna.* Important in this respect is the chapter "El renacimiento religioso" (I, ii), which describes the Catholic revival among French Romantic writers. Pardo-Bazán had a great admiration for Chateaubriand, whose *Génie du christianisme* she defended against its numerous detractors. She attributed an even deeper importance to Bonald and to De Maistre. The theme is taken up again in chapter iv ("La segunda fase del renacimiento religioso"), in which are to be found her commentaries on Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Ozanam and Louis Veuillot. Pardo-Bazán somewhat exaggerates the importance of Ozanam, in whom she was particulary interested as a Romance scholar (he succeeded Fauriel in the Sorbonne) and as an authority on the Franciscan movement.

Despite this praise of French Catholicism, Doña Emilia was indifferent to those regions of France, such as Brittany or Lorraine, where Catholicism flourishes most. Although she makes passing references to the French provinces, her attention is directed almost exclusively toward Paris, the modern, progressive culture-radiating capital. The reader is tempted to think that Pardo-Bazán, in accepting French Catholicism, is unwittingly quieting her conscience and giving a *nihil obstat* to her "European" urge. One of Doña Emilia's first impassioned defenses of Paris was written in a polemic she had with Pereda concerning the relative merits of city and country life. After vindicating Madrid from the unjust attacks of the *montañés*, she considered the similar case of Paris :

« Esto de creer que en las grandes poblaciones se peca más y por estilos muy perfeccionados me recuerda la idea rara que suele formarse de París, — porque respecto a París todos los europeos somos provincianos. [How this remark would have annoyed

Unamuno ! Pardo-Bazán had fallen completely under the spell of Paris ; moreover, she probably realized that this was a sore point with Pereda, as with Unamuno.] Residiendo algún tiempo en la capital de Francia, se convence uno de que no hay pueblo (en conjunto) más laborioso, más metódico, más dominguero [1], más caritativo, más económico y más morigerado. El que se pasa allí quince dias y sólo busca picos pardos [2], tomará estas afirmaciones por paradojas [2]. »

But, alas, sighs Doña Emilia, Madrid and Paris are names which cannot be pronounced in the same breath. The French capital is a highly efficient metropolis, whereas the only modern Castilian town still has a touch of the African *aduar*. A visit to the Palais de Paris in the 1900 Exhibition led Pardo-Bazán to compare the municipal organization of the two capitals. She gives to this study [4] the title "Al Duque", because in it she invites the *alcalde* of Madrid, who was at the time the Duque de Santo Mauro, to visit the Paris Exhibition and (this is the implication) to learn a much-needed lesson. She also recommends to him the studies of Serrano Fatigati [5] on the causes of the excessive mortality in the Spanish capital. As for the parallel problem of the high birthrate, Pardo-Bazán seems (p. 160) rather skeptical about the attacks made by Zola in *Fécondité* [6] against the voluntary sterility of the Parisian middle classes, and points out that at least the children which are born are taken care of by a carefully organized system of child welfare. Pardo-Bazán says nothing about German activities in this field.

The contrast between the two capitals is largely due to the

1. *Dominguero* is defined by Roque Barcía *(Diccionario general etimológico)* : « Se aplica a la persona que acostumbra componerse y divertirse los domingos o días de fiesta *solamente* ».

2. *Andar* or *irse a picos pardos* is according to Barcía : « Frase familiar con que se da a entender que alguno, pudiendo aplicarse a cosas útiles y provechosas, se entrega a las inútiles o torpes por no trabajar, y por andarse a la briba ».

3. *Polémicas y estudios literarios*, pp. 32-33.

4. Chap. xxiii of *Cuarenta dias en la exposicion*.

5. Enrique Serrano Fatigati (1845-1918) : A distinguished polygraph who has been forgotten because his work, being purely erudite and scientific, and not artistic, has been surpassed. The breadth of his interests would make him attractive to Pardo-Bazán, although the studies she mentions are but by-products of Serrano Fatigati's activities ; he specialized in chemistry and archeology.

6. In *Fécondité* (1899), the first of *Les Quatre évangiles*, Zola, who had rather suddenly adopted a traditional morality, attacked the Parisian practice of birth control and preached *la famille nombreuse* : « Ah ! que l'éternelle fécondité monte toujours, que la semence humaine soit emportée par-dessus les frontières, aille peupler au loin les déserts incultes... » (*Oeuvres complètes d'Émile Zola* ; Paris : François Bernouard, 1928 ; II, p. 686). See notes (in edition quoted) by Maurice Le Blond ; also Ernest Seillière, *Émile Zola* (Paris : Bernard Grasset, 1923), pp. 278-79. This development should have brought Zola nearer to Pardo-Bazán, but as his attacks on Paris thwarted her Gallomania, she refused to pay much attention to them.

difference in character of their inhabitants. The Parisians are not, as is commonly said, dissipated monsters of vice but, affirms Pardo-Bazán, as hard-working as bees, whereas the *madrileños*, who virtuously disparage Parisian debauchery, are mere idle prattlers. This contrast is expressed in a long and important passage of *La quimera* (pp. 375 ff.) in which Silvio Lago describes his first reactions to Paris. It begins thus :

« Silvio encontraba en la sensación peculiar de Gustavo Moreau [1] mucho de lo que había supuesto en París, en el alma de París, y que no descubría en el Paris verdadero. Este nada tenía de común con la ciudad de fiebre y placer, cocotismo y despilfarro, de la leyenda internacional. La « Babel » era un telón efectista hecho jirones, y aparecía la colmena, el trabajo asiduo, normal, funcionando y saneando la atmósfera. Los zánganos, en apariencia numerosos, eran en realidad contados. Y de bracero con el trabajo, como esas parejas contentas de serlo que se esparcen por París al anochecer, Silvio veía a la razón, obrera metódica ; la voluntad al servicio de la invención. La lección severa de Lutecia era lo contrario de la sangría suelta de tiempo y energía de Madrid. »

The keynote to Paris is seriousness, or, to use the Spanish word, *seriedad*. This raises a curious historical problem. The "Generation of' 98", in its reaction against Restoration frivolity, advocated a cult of *seriedad*, a word which frequently occurs in their writings. The following passage is to be found in the dialogue "Con una alemana" : " La nación se gobierna a chistes ? Que peligra nuestro crédito exterior, o nuestra paz, o nuestra honra ? A buscar un *buen golpe*, une ocurrencia que inutilice a los bobos convencidos de que, como dijo Renan, lo único verdadero son las cosas serias." [2] This remark suggests that the cult of *seriedad*, indeed the use of the word, was largely due to the influence of Renan. Be that as it may, Renan is for Pardo-Bazán a good example of Parisian seriousness cloaked with a harmonious form.

Paris, being governed by reason and hard work, possesses a

1. In an enumeration of various painters and his judgments of them, Silvio Lago comes to mention Gustave Moreau (1826-1898), who enjoyed great popularity at the end of the last century.

2. *Nuevo Teatro Crítico*, I, Num 2, p. 65. Pardo-Bazán is undoubtedly referring to a passage in the opening chapter of *L'Avenir de la science* (Paris : Calmann-Lévy, 1890) : « En débutant par de si pesantes vérités, j'ai pris, je le sais, mon brevet de béotien. Mais sur ce point je suis sans pudeur ; depuis longtemps je me suis placé parmi les esprits simples et lourds qui prennent religieusement les choses. J'ai la faiblesse de regarder comme de mauvais ton et très facile à imiter cette prétendue délicatesse qui ne peut se résoudre à prendre la vie comme chose sérieuse et sainte » (p. 8). Pardo-Bazán seems to have been very much impressed by the *seriedad* of Renan. See also « Porvenir de la literatura después de la guerra », p. 14. But as for the mature Renan, she disliked « *el diletantismo renanista, suave y corrosivo* » (pp. 15, 26).

balanced and stable criterion which is totally lacking in Madrid. The capital of the Spanish world is ruled by uneducated caprice so that, without any reason, Silvio Lago rises to great fame. In Paris, however, he finds it extremely difficult to escape from obscurity, for Parisian capriciousness is merely a façade hiding a stern judgment : " Todo parecía decirle que en París no se improvisan ni fama, ni gloria, ni aun dinero. Rápidas surgen a veces las reputaciones ; en arrebato de locura brinda sus labios la parisiense, pero en esto, como en todo, bajo su apariencia alocada, es reflexiva, tiene en cuenta muchos antecedentes. En un día salda cuentos de años. Parece caprichosa, y ha calculado... La parisiense no se deja sorprender." [1]

For Doña Emilia, as for all Francophile Spaniards of her time, the *Revue des Deux Mondes* was undisputedly the critical organ which set the cultural tone in France and in letters and thought sifted the grain from the chaff. A Spanish critic and art patron, José Lázaro, founded in January, 1889, a monthly review *La España Moderna*, which was to be the *Revue des Deux mondes* of Spain [2]. As the "Prospecto" says : "Es innegable que hasta hoy, descontadas algunas tentativas cuyo mérito no debe discutirse, han carecido los lectores españoles de una publicación que sea a nuestra patria, y en general a los países en que se habla nuestra lengua, lo que a Francia la *Revue des Deux Mondes* : suma intelectual de la edad contemporánea, sin perder por eso, antes cultivándolo y estremandolo hasta donde razonablemente quepa, el carácter castizo y nacional." In the "Prospecto" Lázaro claims to have the collaboration of the leading Spanish writers of his day. Doña Emilia took up the idea enthusiastically and not only wrote for *La España Moderna* a large number of essays and short stories (which are listed in Cejador y Frauca's bibliography, pp. 285-86) but had the satisfaction of seeing her humorous tale "Morrión y Boina" published in a place of honor at the beginning of the first number. Pardo-Bazán was personally acquainted with the writers who were grouped around the *Revue des Deux Mondes* [3] thanks to the critic René Doumic.

According to Pardo-Bazán, the natural sciences have flourished in Paris with an almost unequalled brilliance. She does not recognize the supremacy of Germany ; Spain for various reasons has long looked rather to Paris for guidance in the sciences. This is exemplified in Doctor Moragas, the physician so pro-

1. *La quimera*, p. 418.
2. See Ronald Hilton, « José Lázaro y Galdiano and *La España Moderna* », *Hispania*, XXIII, No. 4 (December, 1940).
3. See « La España de ayer y la de hoy », « Al lector espanol », p. 8.

minent in *La piedra angular*. We see him, when the novel begins, opening the latest number of the *Revue de Psychiatrie*. For Doña Emilia, this devotion to French science is a proof of enlightenment ; she idealizes Doctor Moragas as the prototype of the generous and humanitarian physician. Again, when she saw the bust of Pasteur in the Paris Exhibition of 1900, she almost prostrated herself in admiration. In *Cuarenta días en la exposición*, she devotes the whole of chapter xxxvi (entitled " Otro busto ") to explaining the importance of Pasteur. She does not hesitate to say : " Si me preguntasen quién es el hombre más insigne de este siglo que va a terminar, respondería : Pasteur. "

Unamuno was an overt, indeed a vitriolic enemy of French science, and even more of Gallic *cientifismo*. Germs of doubt and mistrust occasionally weaken the vigor of Doña Emilia's admiration. As a Catholic, she could not be blind to the anti-Christian implications of many aspects of French science. She also felt its fundamental vanity. In *La Madre Naturaleza* (pp. 93-94), Gabriel Pardo, disappointed by *krausismo*, follows the new positivist current and studies geology under a university professor who has vacated his chair rather than submit to the decree of Orovio [1]. Before six months are past, Gabriel realizes the futility of the so-called positivist sciences. Their rapidly-won prestige, says Doña Emilia, is based largely on intellectual caprice and fashion. In " Recuerdos de un destripador ", [2] she gives direct expression to her feelings, this time with regard to French criminal pathology, which, in her opinion, is destroying the Catholic and " common sense " principle of personal guilt. She relates the story of a Galician lycanthrope or werewolf who was condemned to death for his crimes and then pardoned through the intervention of a French criminologist, M. Philips [sic] [3], who upheld then-revolutionary ideas about " electrobiology. " French criminologists, says Pardo-Bazán, are forgetting the existence of criminal intentions, non-pathological in their origin. She takes up cudgels on behalf of the Spanish doctors who had been unjustly slighted in this, the " Allariz [4] case ", which at the time was

1. The Liberal *krausismo* of Sanz del Río having provoked the ire of the Conservatives, the reactionary minister Manuel Orovio, whose inquisitorial zeal won him the title of *Marqués*, decreed in 1867 that all professors be required to sign a declaration of religious, political and dynastic faith ; many professors, including Sanz del Río, refused to do so and were deprived of their chairs. In 1875, just after the Restoration, Orovio, who was again minister, issued a similar but even more rigid decree. See J. B. Trend, *The Origins of Modern Spain* (Cambridge University Press, 1934), pp. 46, 64.

2. *De siglo a siglo*, pp. 84 ff.

3. Pardo-Bazán seems to be referring to M. Jean Philippe, a well-known French psychologist, who was at the height of his fame around the turn of the century.

4. A village in the Galician province of Orense.

much discussed throughout Spain. Pardo-Bazán was undoubtedly influenced in this matter by her friend Julián de la Bastida, a learned lawyer prominent in the lawsuit which ensued from this episode.

Pardo-Bazán devoted but little attention to French painting. She was more interested in Flemish art, the Catholic inspiration of which appealed to her, since her criterion was in no way technical. Yet she became a convert to modern French art when she visited, at the Paris Exhibition of 1900, the " Decennial Exhibition " (devoted to French painting of the last ten years), which she describes in two enthusiastic chapters (xxxvii-xxxviii) of *Cuarenta dìas en la exposición.* She does not hesitate to say that Rome, the capital of the Catholic world, is artistically dead and that Paris has been crowned in its place : " Roma es el pasado, lo actual es París " (p. 261).

Pardo-Bazán claimed, with what justice it is difficult to say, to have a discerning taste in music. Her discrimination rejected the music of France. She appreciated the deep qualities of German harmonies, the romantic character of the tunes of Italy, and the strained lyricism of Spanish songs — even the jollity of *zarzuela* melodies. But French music, she argued, had no special qualities. It was neither fish nor fowl [1]. In order to understand this harsh judgment, it must be remembered that she was thinking of composers such as Bizet, Félicien David, Berlioz and Massenet.

Nowadays France is considered to be one of the few countries in which women have few political rights and where men are, through their franchise, in a highly privileged situation. The comparative androcracy of contemporary France has been stressed by the gynocratic developments in other western countries, developments which in France have not matured and materialized. There was in Paris, around the turn of the century, an active feminist movement, whose leaders were friends of Pardo-Bazán. On the whole, they practiced prudence and allowed the feminists of the northern countries, chiefly England, to do the pioneer work. There were " evolutive " feminists of conservative views, such as M^me^ Bentzon [2] and M^me^ Coignet [3]. At the other

1. *Al pie de la Torre Eiffel*, pp. 94-95.

2. Thérèse Bentzon : The literary name of Thérèse de Solms, Dame Blanc (1840-1907). She contributed most of her work to the *Revue des Deux Mondes*, a fact which would make her doubly attractive to Pardo-Bazan. M^me^ Bentzon's feminism is well expressed in *Les Américaines chez elles* (1895).

3. Claire Coignet (born 1830) : It is noteworthy that Catholic Doña Emilia admired her, for M^me^ Coignet was decidedly anti-clerical and an advocate of laic schools. See *La Morale indépendante dans son principe et dans son droit* (1869), *Cours de morale à l'usage des écoles laïques* (1874) and *L'Evolution du protestantisme fran-*

extreme was the revolutionary group gathered around *La Fronde*, a virtually Socialist newspaper directed by an ex-actress, Marguerite Durand [1]. Doña Emilia was never quite at home with the Socialist movement, and her praise of *La Fronde* is decidedly qualified, chiefly on account of the amount of propaganda it was fabricating out of the Dreyfus affair. Yet their relations were quite cordial, as is proved by the fact that when Doña Emilia visited Paris in 1899, *La Fronde* organized a brilliant banquet in her honor [2], and devoted to her an enthusiastic article [3]. Her approval was won much more easily by the Christian Socialist newspaper *Le Pain* [4] and even by the mundane journal *Simple Revue*. The headquarters of all these feminists of widely differing tendencies was the " Ladies' Club ", opposite the Madeleine. Pardo-Bazán was loud in her praise of this association, although its conservative, purely gynecic character did not coincide with her radical conception ; she held that the ideal, which the future would doubtless bring, lay in mixed clubs.

Despite the advanced character of her feminist ideas, Doña Emilia did not approve of revolutionary feminism such as that of George Sand, who, in the novels of her first period (to employ the usual division of critics), advocated, indeed glorified, free love. Pardo-Bazán blamed George Sand for the erotic mania which, as Tolstoy observed, is universal in modern French novels : " No vacilemos en estampar un juicio severo cuando la verdad lo exige. La antiguedad fué viril y grande, porque, si elevó altares a Venus, se los consagró también a la sabia Minerva, a la casta y vigorosa Diana, al inspirado Apolo, y al sacro Jove ; y las islas donde exclusivamente se adoraba a la Afrodita quedaron infamadas [5]. "

Toward the end of her life, when World War I broke out, Doña Emilia's Francophilia, which had passed the height of its intensity, was put to a severe test. Her sympathies were divided, but

çais au XIX^e siècle (1908). Her feminist ideas are to be found in *De l'affranchissement des femmes en Angleterre* (1874).

1. Marguerite Durand (born 1865) became a journalist after a brilliant career at the Paris Conservatory and at the Comédie Française.

2. « La España de ayer y la de hoy », « Al lector español », p. 8.

3. A Spanish version of the article may be found in « La España de ayer y la de hoy », p. 103.

4. *Le Pain* devoted a warm article to Doña Emilia on the occasion of her 1899 visit. A Spanish version of the article is to be found in « La España de ayer y la de hoy », p. 104.

5. *La literatura francesa moderna*, I, pp. 253-54. Despite the protests of Pardo-Bazán and others, this erotic mania invaded all French literature toward the end of the last century, especially the theater, which Doña Emilia thus had a double reason for disliking. See Clifford H. Bissell, *Les Conventions du théâtre bourgeois contemporain en France* (Paris : Les Presses Universitaires de France, 1930) chap. iii, « L'amour, sujet principal du théâtre bourgeois contemporain ».

on the whole she favored a French victory. This she insinuated in the lecture " El porvenir de la literatura después de la Guerra", which she gave at the Residencia de Estudiantes on December 5, 1916 : " Conviene averiguar cuáles naciones nos convendrían que triunfasen, para el porvenir del Arte literario. Y no si me engaña mi simpatía constante hacia Francia ; pero se me figura que, para las letras, encierra menos peligros su triunfo que él de los germanos, por ejemplo. Verosímil parece que, a pesar de las tradiciones de libertad intelectual y filosófica de Alemania, esa propia fuerza de condensación y vigorización, ese cerrado patriotismo, ese culto de la acción y ese voto de obediencia social que a la nación caracterizan, sean funestas al Arte " (pp. 45-46). How unhappily prophetic is this passage ! It makes clear, moreover, that Doña Emilia was not overtly and declaredly a Francophile, as were Blasco Ibáñez and Unamuno. The explanation seems to be that the last two, besides possessing Iberian outspokenness, lived among liberals favorable to the Allies. Doña Emilia, on the contrary, frequented aristocratic and clerical circles, which were strongly Germanophile. Being polite and moderate, she would hesitate to express clearly an opinion which would be anathema to those around her. She had grown old and had lost her fighting spirit. Yet, the whole of the aforementioned lecture is based on the supposition — in 1916 ! — that France would win : " Séame permitido suponer que Francia sale vencedora : magullada, desangrada, dolorida, enlutada, pero con su territorio libre y su conciencia vigorizada por el sacrificio " (p. 32). This " hypothesis " was in reality the expression of a deep-rooted hope.

Ronald Hilton.

UNE LETTRE INÉDITE DE MALLARMÉ EN ANGLAIS

Nous connaissons très peu de lettres écrites par Mallarmé en anglais.

En voici une, datant de son séjour à Londres en 1875 :

15 Clifford's Inn
Fleet Street, London, E. C. [1]
18.75

care of Mr. John Payne
20 North Row
Hyde Park

Sir,

I am for a few days in
London and wish to express
you my thanks for having
forwarded to Mr. Swinburne
the copy of the Raven, which
my friend Bonaparte Wyse
had entrusted to your obligeance.
To go and work a few hours

[*verso*]

to the British Museum, where
I have some books to see, was
one of my intends when I came
to London : perhaps would you,
as being of the house, give me
some directions about the ways
I must follow to be admitted
there.

For both those causes I
ask you wether you would be
kind enough to tell me where
and when I may meet with you
in London. Believe me, Sir,
yours truly,
Stéphane Mallarmé [2]

Mallarmé était l'hôte de John Payne, cet avoué londonien, et aussi poète, qui avait publié en 1871, et dédié à Théodore de Banville, son second recueil de sonnets : *Intaglios*. Banville avait lu les poèmes de son admirateur en compagnie de Mallarmé

1. Adresse imprimée en haut et à droite de la lettre, mais biffée par Mallarmé.
2. Cette lettre est publiée avec le consentement du bibliothécaire de l'Université de Leeds et Conservateur de la Collection Brotherton. Cette lettre est collée à l'intérieur d'un livre de A. C. Swinburne : *The Duke of Gandia* (Chatto & Windus, Londres, 1908), conservé dans cette Collection. Je profite de cette occasion pour témoigner de l'aide généreuse accordée par le vice-bibliothécaire, Mr. D. Cox.

qui allait justement se rendre à Londres cet été-là, et profiter de cette occasion pour exprimer au poète anglais son estime et celle de ses amis [1]. C'est ainsi qu'a débuté cette longue « fraternité » (comme ils l'appelaient) entre Mallarmé et Payne ; ce dernier ne tarde pas d'ailleurs à tutoyer son nouvel ami, et va même jusqu'à le mettre en garde contre Bonaparte Wyse, chez lequel Mallarmé se rendit en 1871 et en 1872 [2].

John Payne vient à Paris en 1873. Mallarmé — qui l'accueille chez lui — le présente aux principales personnalités du monde littéraire parisien [3]. Lorsqu'en cette année 1875 Mallarmé revient à Londres, c'est donc chez son « frère » qu'il descend : il utilise même son papier à écrire, car l'adresse biffée est celle de l'étude du *solicitor*, dans le *Temple*. (D'ailleurs, en cet été 1875, Payne se met à son compte et transporte son étude 3, Clifford's Inn).

Vers 1888, l'avoué londonien était à ce point épris de Geneviève Mallarmé qu'il songeait sérieusement à l'épouser... mais il avait exactement le même âge que son père. C'est Payne qui donna à Mallarmé les qualificatifs parmi les plus beaux qu'on lui eût jamais offerts :

« *One of the sweetest souls that ever sanctified humanity* » [4].

La lettre de Mallarmé donnée ci-dessus ne comporte point l'indication du destinataire, exceptée une mention écrite au crayon par une main étrangère : « Edmund Gosse ». Mais il n'y a aucun doute, en effet, que ce soit à Edmund Gosse que Mallarmé s'adresse. C'est à lui que Bonaparte Wyse avait, en juin de cette année, donné la traduction du *Corbeau* de Poe pour qu'il la remette à Swinburne qu'il connaissait. Jusqu'au début du mois d'août 1875, Edmund Gosse, qui allait avoir bientôt vingt-six ans, avait rempli les fonctions modestes de commis au service du Catalogue au British Museum, qui constitue la Bibliothèque Nationale de l'Angleterre. Il est vrai qu'il était aussi un peu poète et très répandu parmi les écrivains d'alors. Mais lorsque Mallarmé arriva à Londres, deux événements modifièrent l'existence de Gosse : son mariage, le 13 août, et sa nomination comme traducteur au Ministère du Commerce, le 24 août. C'est Gosse qui se fera, quelques vingt ans après, l'introducteur

1. Lettre inédite de Banville datée du 19 juin 1871.
2. Wyse était « trop vulgaire », un « être grossier et brutal », écrit Payne à Mallarmé, le 18 décembre 1872 et le 12 juin 1877 (cité par M. Mondor, *Vie de Mallarmé*, pp. 337 et 392).
3. Voir Thomas Wright : *The Life of John Payne* (éd. par T. Fisher Unwin Ltd., 1919), pp. 42, 44-48, 100 ; mais cette biographie comporte quelques inexactitudes.
4. Dédicace à Mallarmé en tête de la troisième édition du *Villon* de Payne (1892).

de Mallarmé en Angleterre par un article assez compréhensif ; il est vrai que huit jours après la mort du poète, il écrira : « Now that he is no longer here, the truth may be said about Mallarmé. He was hardly a poet... He was attempting the impossible. » [1]

Nous sommes donc bien en 1875, et malgré l'absence de toute autre date précise, la visite londonienne de Mallarmé semble se situer vers la deuxième quinzaine du mois d'août et le début de septembre. M. Mondor a donné le texte d'une lettre adressée de Paris à Catulle Mendès, le 28 juillet : « Il faut que, pour être en état de recommencer une autre année parisienne, je disparaisse six semaines dans un jardin quelconque, dussé-je arroser les fleurs comme aide-jardinier... » La lettre suivante que nous connaissons est datée du 12 septembre : Mallarmé est à Equihem, près de Boulogne : « Me voici de retour de Londres... tout prêt à crayonner quelques souvenirs littéraires, véritablement neufs et curieux : la façon dont vivent en Angleterre les poètes célèbres... ce que nous avions dit. Je crois que peu de personnes sont en situation de voir ces choses par elles-mêmes comme j'ai pu le faire. » [2] Donc à la fin de juillet Mallarmé ne semblait pas encore savoir qu'il irait à Londres ; son retour a dû être bien avant le 12 septembre, car son hôte, John Payne, lui adressait une lettre datée du 1er septembre [3].

Mallarmé avait à Londres, parmi d'autres, un but bien défini : il avait à effectuer des recherches au British Museum, dont il essaie d'obtenir une carte d'admission. Mais, au British Museum, je n'ai point trouvé, sur le registre des entrées, le nom de Mallarmé [4] ; j'ai donc toute raison de croire que finalement il n'y est point allé : et ce n'est pas parce qu'en ce mois d'août Edmund Gosse n'était plus commis au Catalogue : il suffisait — comme il suffit aujourd'hui — de présenter la recommandation d'une personne honorable habitant Londres. La signature de son hôte, John Payne, *solicitor*, aurait donc suffi.

Mallarmé ne semble donc pas avoir eu le temps de mettre personnellement à profit sa visite en Angleterre : il y était venu aussi pour une autre raison. Il avait à « placer » les exemplaires

1. Dans la *Revue de Littérature Comparée* (n° 3 de 1951, pp. 355-362), j'ai publié deux autres lettres de Mallarmé à Gosse, à propos du premier article sur Mallarmé en Angleterre. Il y a donc, à ma connaissance, avec la lettre publiée par Jean-Aubry dans le *Figaro* du 3 juin 1933, quatre lettres de Mallarmé à Edmund Gosse.

2. H. Mondor : *Propos sur la Poésie*, pp. 97-98.

3. Mentionné dans Mondor et Jean Aubry : *Œuvres complètes de Mallarmé* (1945), p. 1515. (Plus loin cet ouvrage sera cité avec le seul titre de *Œuvres...*).

4. Parmi les 9.476 lecteurs qui ont signé en 1875 ce registre figure, à la date du 15 avril : « Marie, Georges, Germain Nouveau, domicilié 26a London Street, Fitzroy Square, London W. » qui, affirmant qu'il est majeur, obtient la carte n° 2844.

de sa traduction « *Le Corbeau* » de Poe, illustrée par Manet. Cette édition comportait le texte anglais en même temps que la version française, et pouvait donc susciter quelque intérêt dans les pays anglo-saxons, puisque les lecteurs français semblaient peu empressés à l'acquérir... Le poète avait bien fait parvenir un exemplaire à Swinburne, puis au spécialiste des études « poesques » John H. Ingram ; mais pensant que les contacts personnels sont plus fructueux, il se décide, en fin de compte, à se rendre lui-même à Londres : son ami Payne ne manquera pas de l'introduire dans les milieux littéraires, comme lui l'avait fait pour l'avoué londonien, deux ans plus tôt, à Paris. C'est Payne qui fera parvenir *Le Corbeau* au grand artiste Rossetti ; c'est Payne qui lui présentera le poète O'Shaughnessy [1] ; Ce dernier fait savoir à Mallarmé, le 1er septembre, qu'il a envoyé une note au sujet du *Corbeau* à l'*Athenaeum*. Malgré l'entrain de Mallarmé (que Gosse se souviendra avoir vu trottant par le quartier de Bloomsbury avec sous le bras l'immense serviette contenant le précieux livre), malgré le zèle de ses amis, malgré les mérites de la traduction, l'excellence des illustrations, les qualités de la présentation, les acheteurs d'un côté de la Manche comme de l'autre se montrèrent si peu nombreux qu'on ne put écouler les 240 exemplaires imprimés...

Malgré les mérites de la traduction, ai-je dit. M. Léon Lemonnier a récemment montré que Mallarmé, quoi qu'on en ait dit, savait l'anglais, et que sa traduction comportait surtout de fâcheuses coquilles. On se rappellera, d'autre part, que le poète Francis Viélé-Griffin a soigneusement annoté l'exemplaire que son ami Mallarmé lui avait offert. Cet exemplaire des *Poèmes de Poe* se trouve dans la collection de M. Mondor qui a reproduit ces annotations dans les *Notes* des *Œuvres complètes de Mallarmé* [2].

Il n'en est pas moins frappant que ce court billet reproduit textuellement plus haut, écrit d'ailleurs avec soin, comprend plus d'une douzaine de fautes, peu excusables de la part d'un professeur d'anglais, auteur des *Mots anglais* et des *Thèmes anglais* !

De son côté, Viélé-Griffin avait relevé dans les dix-huit strophes de la traduction du *Corbeau* au moins quatre contre-sens, plus d'une demi-douzaine d'inexactitudes, et bien des paraphrases ou omissions. On peut donc dire que Mallarmé, tout professeur

1. Dans les *Œuvres...* (p. xxii) il est dit que c'est au B. M. que Mallarmé a rencontré Gosse et O'Shaugnessy. C'est par Bonaparte Wyse que Mallarmé a connu Gosse et c'est grâce à Payne qu'il est entré en rapport avec O'Shaugnessy.
2. *Œuvres...*, pp. 1523-28.

d'anglais qu'il fût, n'avait guère un sens très exact de cette langue ; les fautes contenues dans sa lettre à Gosse sont plutôt étonnantes, car l'expérience montre qu'un élève de nos lycées ne les aurait pas faites, ou au moins, faites toutes. Cette lettre atteste aussi à quel point il n'avait pas *assimilé l'esprit* de la langue, car l'expression y est encore typiquement française.

Mais une fois qu'on a dit cela, on doit reconnaître que si Mallarmé ne possédait pas l'anglais d'une façon très sûre, il était par contre tout à fait capable de le sentir, de saisir par intuition ou instinct de poète, les beautés et les finesses d'un texte. Il a peut-être compris Poe mieux que bien des personnes dont l'anglais est la langue maternelle, et sa traduction a certainement les hautes qualités que demandait Rossetti :

" The life-blood of rhythmical translation is this commandment : — that a good poem shall not be turned into a bad one. The only motive of putting poetry into a fresh language must be to endow a fresh nation, if possible, with one more possession of beauty. Poetry, not being an exact science, literality of rendering is altogether secondary to this chief law, yet, when it can be obtained, the translator is fortunate to unite them. "

Roger Lhombreaud.

CHRONIQUE

Nouvelle polémique sur le comparatisme en Union soviétique. — Les discussions qui mirent en cause il y a trois ans, en Union Soviétique, avec l'école de Veselovski, les principes et les méthodes du comparatisme [1], viennent de rebondir à l'occasion d'un article de G. Tikhomirov, « A propos de la tradition et des influences idéologiques », publié par la *Revue de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.* [2]. L'auteur y reproche aux historiens soviétiques de la littérature de nier, sous prétexte de lutter contre la servilité à l'égard de la culture occidentale, toute influence, fût-elle progressive : « le mot même d'influence, dit-il, est devenu dans notre critique l'objet de la plus vive animosité » ; il voit là un retour aux vieilles théories slavophiles de l'originalité irréductible de la vie russe (samobytnost) qui, aujourd'hui, rejoignent « les déformations nationalistes tant de fois condamnées chez les écrivains des républiques fédérées ». Or, dit-il, la pensée russe, dont le développement s'est fait, pour des raisons historiques, plus tard que dans les autres états européens, « a utilisé l'expérience des autres pays dans le domaine social et dans le domaine des idées ». Et il appuie sa thèse d'une part sur les remarques de J. Staline, S. Kirov et A. Jdanov à l'occasion de l'examen d'un manuel d'histoire de l'U.R.S.S., d'autre part sur les travaux de Belinski, de Tchernychevski et de Plekhanov.

1. On trouvera les principaux éléments de cette polémique dans la revue *Oktiabr*, 1947, nº 12 : pour Veselovski, V. Chklovski, « Alexandre Veselovski historien et théoricien », et V. Chichmarev, « Alexandre Veselovski et ses critiques » ; contre Veselovski, N. Glagolev, « A propos des conceptions de Veselovski », I. Dmitriakov et N. Kuznetsov, « Alexandre Veselovski et ses continuateurs » ; V. Kirpotine, dans un article appuyé sur de nombreuses références à l'œuvre de Veselovski, tire de la discussion des conclusions hostiles aux « veselovskistes » : « De la servilité devant le capitalisme, d'Alexandre Veselovski, de ses continuateurs, et de l'essentiel » (*Oktiabr*, 1948, nº 1). Enfin on trouvera le compte rendu de la séance consacrée par l'Académie à cette question, ainsi que la résolution qui suivit, dans les *Izvestiia Akademii Nauk, otdelenie literatury i iazyka*, t. VII, pp. 362-364, sous le titre : « Contre l'idéalisation de la doctrine de Veselovski ». Sur ces polémiques, Cf., aussi *Figaro Littéraire*, 10 sept. 1949.

2. Tome X, 5e livraison.

Dans le *Journal Littéraire* du 20 décembre 1951 [1], le rédacteur en chef-adjoint, B. Rurikov, prend violemment à parti l'étude de G. Tikhomirov dans un article intitulé « Vieilles erreurs sous un nouveau déguisement ». Il remarque qu'en dénonçant le « comparatisme bourgeois », personne n'a songé à nier l'existence d'influences dans le domaine des idées ou de la littérature : « la discussion portait sur les forces déterminantes du développement de la littérature, sur ce qui donne un contenu aux images qu'elle crée, bref sur les racines de l'art dans la vie, dans la nation, dans le peuple, sur l'aptitude du peuple à créer l'art. » La « filiation des idées », la « migration des sujets » chères à A. Veselôvski, sont, selon lui, des termes faussement scientifiques qui dissimulent un système d'idées fondé sur la conviction que le peuple russe est incapable de créer par lui-même sa culture. Or il n'y a rien de pareil dans les remarques de J. Staline, A. Jadnov et S. Kirov à propos du manuel d'histoire alors incriminé : s'ils soulignaient en effet l'importance des idées progressistes des révolutionnaires occidentaux pour la formation de l'idéologie des révolutionnaires russes, c'était pour inviter à étudier comment ceux-ci avaient transformé l'expérience étrangère. En effet, on ne peut étudier l'influence des idées sans étudier en même temps leur origine. Or, explique B. Rurikov, comme l'a montré Staline, « l'origine des idées ne doit pas être cherchée dans les idées elles-mêmes, mais dans les conditions matérielles de la vie sociale, dans la réalité sociale. Si à différentes périodes de l'histoire on observe des idées, des théories sociales différentes, l'explication n'en doit pas être recherchée dans une propriété des idées elles-mêmes, mais « dans les conditions différentes de la vie matérielle aux différentes périodes de l'évolution sociale ». On ne peut donc discuter d'influence idéologique, sans tenir compte de la théorie marxiste.

B. Rurikov cite une série d'études récentes qui lui paraissent satisfaire à ces exigences : les livres de D. Blagoï : *La carrière créatrice de Pouchkine*, de G. Makogonenko : *Nicolas Novikov et la philosophie russe des lumières au XVIII*e *siècle*, de D. Tchesnokov : *La philosophie de Herzen*, de V. Krujkov : *La philosophie de N. A. Dobrolioubov*, de Ia. Elsberg : *A. I. Herzen*, de S. Makachine : *Saltykov-Chtchédrine*. « Ces livres, écrit-il, montrent avec une parfaite netteté comment les écrivains progressistes russes, en construisant le bel édifice de la culture russe, ont en même temps assimilé audacieusement, en créateurs, les conquêtes de la culture progressiste de l'Occident... »

1. *Literaturnaia Gazeta*, nº 150 (2868).

B. Rurikov conclut sur ces considérations générales : « La méthode marxiste fournit tous les principes qui permettent de déceler le contenu fondamental du processus littéraire en rapport avec la vie et avec les luttes sociales, de découvrir comment s'incarne dans une création littéraire autonome et vivante l'expérience des écrivains nationaux étrangers. Le problème des « influences » se trouve alors remis à sa vraie place. »

J. P.

Au Collège de France. — Le nouveau titulaire de la *Chaire de littérature et civilisation italiennes*, M. André Pézard, professeur honoraire à l'Université de Lyon, a consacré sa leçon inaugurale, le 4 décembre 1951, à l'italianisme français au Collège de France. Il a retracé les étapes de cet enseignement depuis Edgar Quinet et Jean-Jacques Ampère, en passant par Paul Hazard, jusqu'à Etienne Gilson et Augustin Renaudet, et son élégant et savant panorama a fait une place légitime aux études et aux représentants de la littérature comparée.

M. M. Bataillon fait au Collège de France son cours sur *La découverte spirituelle du Nouveau Monde, de Las Casas à Acosta*. Il consacre des études au *Viaje de Turquia* attribué à Andreas Laguna.

Dans les Universités. — M. R. Ricard, professeur à la Sorbonne, a examiné le 15 mars 1952, dans une conférence donnée à l'Institut catholique (Centre d'études et de recherches Ibéro-américain) *quelques aspects de la littérature religieuse en France, en Espagne et au Portugal.*

Dans le cadre des conférences données à la Sorbonne sur l'Encyclopédie, M. Henri Bédarida a fait, le 31 mars, une conférence sur l'*Encyclopédie et l'Italie.*

M. Ch. Dédéyan, professeur à la Sorbonne, a fait en janvier-février une série de conférences en Suisse alémanique et en Italie du Nord au cours de laquelle il a traité plusieurs sujets de littérature comparée. A l'Université de Bâle, il a examiné *Diderot et Sterne*, à l'Université de Pise *Le cosmopolitisme français à l'époque romantique*, à l'Académie de Lucques *Lucca e gli scrittori francesi.*

M. Bourgoin, Vice-président des « Amis de la Yougoslavie », a fait, le 16 décembre 1951, à l'occasion du Centenaire de la mort de Niegoch, poète et héros national, à la Société de Géographie, une conférence sur *Niegoch et la France.*

M. Z. L. Zaleski, professeur à l'Université de Varsovie,

membre correspondant de l'Institut de France, a repris à l'Institut catholique de Paris, à partir du 9 janvier 1952, son cours sur *L'univers tragique de Stanislas Wyspianski* et son caractère européen.

Travaux en cours. — A. *Thèses de doctorat récemment inscrites à Paris* (à ajouter aux listes des nos de janvier et octobre 1949, juillet 1950, janvier et avril 1951, janvier 1952).

M. Cl. Pichois. *Jean-Paul en France* (D. E. Thèse complémentaire).

Mlle A. C. Haguenau. *Les Hollandais comme intermédiaires entre les lettres anglaises et françaises de 1734 à 1784* (D. U.).

Mme M. Krampp. *La conception de la vie héroïque chez Romain Rolland* (d'après Beethoven, Michel-Ange et Tolstoï (D. U.).

B. *Thèses inscrites à Strasbourg.*

M. J. Strich. *Les influences allemandes dans l'œuvre de Maeterlinck* (D. E.).

M. Ross Roy. *L'influence de George Sand sur Walt Whitman* (D. U.).

Soutenances de thèses à Paris.

Miss Th. Lindstrom. *Tolstoï, la France et les Français* (D. U.), 1er déc. 1951.

M. Robert Gilkey. *Mark Twain voyageur et son image de l'Europe* (D. U.). 20 déc. 1951.

M. René Etiemble. *Le mythe de Rimbaud dans la littérature* (D. E.). I. *Genèse du mythe.* (Thèse complémentaire). II. *Structure du mythe.* (Thèse principale). 12 janvier 1952.

M. Ghoneimi el Hilal. *L'influence de la prose arabe sur la prose persane aux Ve et VIe siècles de l'Hégire.* (Thèse principale). — *Le thème d'Hypatie dans la littérature française et anglaise du XVIIIe au XXe siècle.* (Thèse complémentaire). 23 février 1952.

Mme L. Culcase Gugenheim. *Maupassant et l'Italie* (D. U.), 22 mars 1952.

M. Georges Markow. *La France dans la jeunesse de Henry James* (1843-1876) (D. U.). 2 avril 1952.

Le 25e Anniversaire de Books abroad. — La Revue internationale *Books abroad* a commémoré, elle aussi, le 25e anniversaire de sa fondation et a reçu, à cette occasion, des messages de MM. Angelloz, F. Baldensperger, G. Cohen, J.-M. Carré, Léon Feuchtwanger, de Figueiredo, Th. Mann, Armand Godoy, Alfonso

Reyes, Comte Sforza, Upton Sinclair, A. Maurois, von Unruh, etc. Son directeur Ernst Erich Noth vient de faire un grand voyage d'information en Europe, au cours duquel il a visité l'Angleterre, la France, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne, la Suède, l'Autriche, la Suisse, l'Italie, l'Espagne et le Porgugal. Par la voix de J.-M. Carré, la *Revue de littérature comparée* a salué « dans l'excellente revue américaine un effort complémentaire du sien, tendant vers le même but, vers la réalisation d'un humanisme international et une compréhension mutuelle de toutes les formes de civilisation ». Si la R. L. C. a gardé un caractère plus historique, plus érudit, plus limité, elle bénéficie pour ses bibliographies trimestrielles de nombreux comptes rendus rassemblés par *Books Abroad* et de ses commentaires sur les œuvres contemporaines. Il était donc tout indiqué qu'elle s'associât à son « jubilé ».

Société japonaise de littérature comparée. — La Société japonaise de littérature comparée dont nous avons annoncé la fondation (cf. nos d'oct.-déc. 1950, p. 585) a tenu, en 1951, dix réunions mensuelles au cours desquelles des communications ont été faites, entre autres, par MM. Kobayashi (Comparative literature and comparative philology), Kaneko (Influence of Chinese literature on Japanese literature), Matsuda (French literature in Japan), Itagaki (French naturalism and Japanese naturalism). Des conférences générales ont eu lieu par exemple à Tokyo (*Balzac et le Japon*, par M. Ryo Mizuno, *Rilke vu par un comparatiste*, par M. Hideo Fujikawa), à Kyoto (*L'influence de la littérature française sur Nagai-Kafu*, par M. Sueo Goto), et à Osaka (*Problèmes de littérature comparée*, par M. Kenzo Nakajima. Une *Introduction à la littérature comparée*, éditée par la Société, permettra à un plus large public japonais de s'initier aux aspects essentiels de notre discipline. Une première partie, méthodologique et historique, s'achève fort heureusement par un chapitre montrant l'intérêt du comparatisme par l'étude même de la littérature nationale du Japon. La seconde partie rassemble une série d'essais où sont passés en revue quelques problèmes essentiels de la littérature comparée en Europe : fortune de Shakespeare et de Gœthe, préromantisme et romantisme, Balzac, le symbolisme, etc. La troisième partie est celle qu'on souhaiterait le plus vivement voir traduite dans une langue européenne : elle traite en effet des dettes que les lettres nipponnes ont contractées envers l'Europe, qu'il s'agisse du christianisme, de la poésie et du naturalisme. La *Revue de littérature comparée* maintient le contact avec la Société. Elle est heureuse,

d'autre part, de signaler qu'elle a établi la liaison avec M. Marcel Robert, agrégé de l'Université, de la Maison franco-japonaise de Tokyo, dont les deux beaux livres sur *Lafcadio Hearn* (I. Europe-Amérique, II. Asie) seront l'objet d'un prochain compte rendu.

Fédération Internationale des Langues et Littératures modernes. — Cf. *Revue de littérature comparée*, juillet 1952, pp. 363-365). — La Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes a tenu, le 24 février, une réunion d'information présidée — en l'absence de M. Carlo Pellegrini, souffrant, et de M. Ch. Dédéyan, retenu à l'U.N.E.S.C.O. par le budget de la Fédération — par M. Bédarida, professeur à la Sorbonne.

Étaient présents : MM. Aston, J. Bonnerot, Branca, Frappier, Gill, Markovitch, Mossé, Munteano, Pommier, Schutz, Zaleski, Furent examinées les questions :

— des *cotisations* : La proposition d'une contribution de 5 % du budget des Associations de spécialistes est maintenue à titre indicatif.

— des *statuts* qui fixeront définitivement le montant des cotisations et détermineront les conditions dans lesquelles seront désormais admises les nouvelles Associations. Une sous-commission, chargée de les élaborer, est créée, composée de MM. J.-M. Carré, Colleville, Ch. Dédéyan, Josserand et Schutz.

— du *Congrès* prévu pour 1956, à Oxford, du 8 au 15 sept. Pour qu'on en puisse décider le thème central,

soit *Le rôle des éléments populaires dans les langues et littératures modernes* ;

soit *Les modes d'expression dans les langues et littératures modernes* ;

soit *L'élément humain dans les langues et littératures modernes*,

les différentes associations sont priées de donner leur avis sur ce point, avant le 1er octobre 1952, au Secrétaire Général, M. Ch. Dédéyan.

— M. Mossé, professeur au Collège de France, fit part enfin d'une proposition de M. Jean Bonnerot, Conservateur à la Sorbonne, relative à l'établissement d'un fichier bibliographique permanent, destiné aux principales Universités, et auquel collaborerait l'ensemble des périodiques.

La subvention promise en principe par l'U.N.E.S.C.O. à la Fédération pour les années 1952 et 1953, s'est avérée beaucoup moins considérable qu'on ne l'espérait, et les budgets respectifs

des différentes associations devront en tenir compte. Des précisions seront données ultérieurement.

La Littérature Comparée à Bordeaux. — Depuis la rentrée de 1951-1952, fonctionne à la Faculté des Lettres de Bordeaux, en marge de la section de Littérature Comparée nouvellement créée, un Centre d'Études et de Discussions de Littérature Générale. Y participent les étudiants et les professeurs de diverses sections littéraires (français, anglais, espagnol, portugais, allemand, scandinave, italien, langues slaves, etc.). Le but est de confronter les notions des différentes spécialités sur des faits littéraires qui les intéressent à divers degrés. La question mise en discussion au cours de cinq premières séances a été « Le Roman Picaresque ». Y ont participé : MM. Barrière, Villanueva (français), Loiseau (anglais), Rouché (allemand), Salomon, Mlle Larrieu (espagnol) et M. Escarpit (littérature comparée). Les comptes rendus ronéotypés des diverses séances ont été réunis.

M. Escarpit, chargé de la maîtrise de conférences de Littérature Comparée à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a donné le 17 mars à l'Institut Français de Bilbao et le 18 mars à l'Institut Français de Saint-Sébastien deux conférences sur la méthode et les buts de la Littérature Comparée.

Réapparition des « Études Anglaises ». La *Revue de littérature comparée* est heureuse de signaler la réapparition de l'excellente revue *Études anglaises* avec laquelle elle avait entretenu de bons rapports avant la dernière guerre et lui souhaite longue vie et prospérité. Directeur : MM. A. Koszul, M. Le Breton, F. Mossé. Secrétaire général : M. L. Bonnerot.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Bibliographies.

*855. Pierce (F.). [Spanish Literature, 1490-1700. I, 1940-1948. — II, 1949], *The Year's Work in Mod. Language. Studies*, vol. XI, 1951.

*856. Valle (R. H.) et Romero (E.). *Bibliografía Cervantina en la America Espanola*, Mexico, 1950.

*857. [Aguilera (F.), Editor], *Handbook of Latin American Studies* : 1947 (nº 13), Harvard Univ. Press, 1951.

*858. Spemann (A.). *Vergleichende Zeittafel der Weltliteratur*, Engelhornverlag, Stuttgart, 1951.

*859. Buchwald (R.) et Sierks (R.). *Gœthe Studienführer*, Hamburger offentliche Bücherhallen, 1951.

*860. Dickson (A. J.). *Gœthe in England*, 1909-1949. Pub. of the English Gœthe Society, vol. xix, 1951.

*861. Monnig (R.). *Amerika und England im Deutschen, Österreichischen und Schweizerischen Schrifttum*, 1945-1949, *Eine Bibliographie*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1951.

862. Ciechanowska (Z.). Bibliographie de Gœthe en Pologne. *Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejetnosci* [Cracovie], 1950, nº 6.

1. Abréviations ;

BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
CL	Comparative Literature. Univ. of Oregon.
Hisp	Hispania. Washington.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
MLQ	Modern Language Quarterly. Washington.
MLR	Modern Language Review. Cambridge Univ. Press.
MP	Modern Philology. Chicago.
NRFH	Nueva Revista de Filologia Hispanica. Mexico.
RFE	Revista de Filologia Española. Madrid.
RP	Romance Philology. Berkeley.
R de P	Revue de Paris.
ASEER	American Slavic and East European Review.
M de F	Mercure de France.
MLN	Modern Languague Notes.
RHLF	Rev. d'Histoire Littéraire de la France.
RDM	Rev. des Deux Mondes.
YFS	Yale French Studies.

Théorie.

863. Chadbourne (R. M.). Renan's Revision of his « Libertés de Penser-Articles » [influence de l'Italie], *P M L A*, déc. 1951.

864. Crane (M.). Pygmalion : Bernard Shaw's Dramatic Theory and Practice, *Ibid.*

865. Hankiss (J.). La littérature et la vie. Problématique de la création littéraire [Préface de Fidelino de Figueiredo], *Bol. de la Faculd. de Filosofia, Ciências e Letras*, Univ. de São Paulo, t. CXXIV, Letras, nº 8, São Paulo, 1951.

866. Etiemble. La poésie : expérience mystique ou plaisir musculaire ? *Temps Modernes*, juin-juil. 1951.

867. Franicevic (M.). Le révisionisme dans la critique et la théorie littéraire soviétiques, *Socialisticki Front* (Zagreb), 1950, nº 4. [En croate].

*868. Markiewicz (H.). *Le matérialisme historique et la méthode de l'histoire littéraire*, Wrocław, 1950. [En polonais].

869. Bernik (F.). Les méthodes de la critique littéraire, *Mladinska revija* (Liubliana), 1950-51, nº 1. [En slovène].

*870. Borland (H.). *Soviet Literary Theory and Practice during the First Five-Year Plan*, 1928-1932, New-York, King's Crown Press, 1950.

871. Kucharski (H.). Der Sieg des Realismus. Über Lenins Beitrag zur Literaturwissenschaft, *Boersenblatt für den Deutschen Buchhandel* (Leipzig), 1949, nº 29.

*872. Jedlicka (J.). *Joseph Jungmann et la terminologie de la science littéraire tchèque*, Prague, Académie Tchèque, 1949. (en tchèque).
Compte rendu : F. Sverak, *Listy filologické* (Prague), 1951, nº 2. (En tchèque).

873. Eppelsheimer (H. W.). Weltliteratur. Ein Versuch, *Imprimatur*, 1951, Band X.

Genres littéraires.

874. Bauer (R.). Les épopées de J. B. von Alxinger, *Et. Germ.* juil.-déc. 1951.

875. Singleton (M.). The two Techniques of the « Poema de Mio Cid ». An interpretative Essay, *R P*, nov. 1951-fév. 1952.

876. Trautmann (R.). Vom russischen Heldenlied, *Neuphilologische Zeitschrift* (Hannover), 1949, fasc. 2.

877. Ricard (R.). Compte rendu de : *A épica portuguesa no século XVI*, cf. 484 (1951), *Lettres Romanes*, 1952, nº 1.

878. Spina (S.). Fenómenos formais da Poesia Primitiva, *Bol. da Faculd. de Filosofia, Ciências e Letras*, Univ. de São Paulo, t. CXXV, Letras, nº 9, São Paulo, 1951.

879. Fineman (D. A.). The motivation of Pope's Guardian 40, *M L N*, janv. 1952.

880. Belic (O.). Corneille et le drame bourgeois, *Casopis pro moderni filologii* (Prague), nov. 1950.

881. Astre (G. A.). L'apport américain au roman contemporain, *Age Nouveau*, n° 68.

882. Nathan (M.). Deux romanciers catholiques en Angleterre [Graham Greene et E. Waugh], *Ibid.*

883. Petrow (S.). Der historische Roman in der Sowjetliteratur, *Sowjetliteratur* (Moscou), 1949, n° 2.

884. Posin (J. A.). Soviet Satire, *The Russian Review* (New-York), 1950, n° 4.

885. Spriel (S.) et Vian (B.). Un nouveau genre littéraire : la « Science-Fiction », *Temps Modernes*, oct. 1951.

Thèmes et Types.

886. Towne (F.). « White Magic » in *Friar Bacon and Friar Bungay*, *M L N*, janv. 1952.

887. Grafenauer (I.). Le thème des Turcs devant Vienne dans les chansons populaires slovènes des ans 1529-1683, *Slavisticna revija* — (Liubliana), 1951, fasc. 1-2. [En slovène — résumé en allemand].

888. Schrickx (W.). Solar Symbolism and Related Imagery in Shakespeare. Some possible Inferences, *Rev. Belge de Philol. et d'Hist.* 1951, n° 1.

*889. Bray (R.). *La Préciosité et les Précieux, de Thibaut de Champagne à Jean Giraudoux*, Paris, Albin-Michel, 1948.

Compte rendu : R. Lespiré : *Rev. Belge de Philol. et d'Hist.* 1951, n° 1.

890. Kolbuszewski (S.). Les motifs autobiographiques dans les œuvres de Mickiewicz, *Sprawozdania Polskiej Academii Umiejetnosci* (Cracovie), 1949, n° 10 [En polonais].

*891. Achoukine (N.). *Moscou dans la vie et dans les œuvres de Pouchkine*, Moscou, 1949. [En russe].

892. Zatloukal (A.). Les problèmes sociaux dans les romans de Victor Hugo, *Casopis pro moderni filologii* (Prague), juillet 1951. [En tchèque].

893. Dolansky (J.). L'écho de la Commune de Paris dans l'œuvre du poète tchèque Svatopluk Cech, *Slovansky prehled* (Prague), mars 1951. [En tchèque].

*894. Stefanek (J.). *Moscou dans la littérature tchèque*, Prague, 1949. [En tchèque].

*895. Gifford (H.). *Hero of His Time : a theme in Russian Literature* ; New-York, Longmans Green, 1950.

*896. Dontchev (P.). *L'individualisme dans la littérature bulgare*, Sofia, Balg. pisatel, 1949. [En bulgare].

897. Prozhogin (V.). Labor in Maxim Gorky's Works, *Soviet Literature* (Moscou), juin 1950.

*898. Nilson (N. A.). *Die Appolonius-Erzählung in den Slavischen Literaturen*, Uppsala, Almqvist Wiksells Bocktryckeri, 1949.

Compte rendu : F. Svejkovsky, *Listy filologické* 1951, n° 1. [En tchèque].

899. Bédarida (H.). Christophe Colomb, héros de quelques drames français de Rousseau à Claudel, *Annales de l'Univ. de Paris*, oct.-déc. 1951.

900. Gravier (M.). La « Simplicité » de Simplicissimus, *Et. Germ.* juil.-déc. 1951.

*901. Bomli (P. W.). *La femme dans l'Espagne du Siècle d'Or*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1950.

Compte rendu : B. W. Wardropper, *M L N*, janv. 1952.

902. Mc Killop (A. D.). Peter the Great in Thomson's « Winter », *M L N*, janv. 1952.

903. Siebenschein (H.). Deux poètes de Faust : Gœthe et Heine, *Casopis pro moderni filologii* (Prague), 1951, n^{os} 2-3. [En Tchèque].

904. Nikolaieff (A. M.). Boris Godunov and the Ouglich Tragedy, *The Russian Review*. (New-York), 1950, n° 4.

905. Wszelaki (S.). Le médecin dans la littérature polonaise, *Tworczosc* (Varsovie), 5 avril 1949. [En polonais].

906. Rosenbaum (K.). Le personnage de Staline dans la poésie slovaque, *Slovenské pohlady*. [Turciansky Sväty Martin], 1950, n° 1. [En slovaque].

Relations générales.

907. Vernet (A.). Compte rendu de : *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, cf. 8 (1950), *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XII, 1950.

908. Goult (P.). Compte rendu de : *Les Français en Espagne aux XI et XII^{e} siècles*, cf. 56 (1951), *Lettres Romanes*, 1952, n° 1.

*909. Stocki (R. S.). *Slavs and Teutons, the Oldest Germanic-Slavic Relations*, Milwaukee, Wis. Bruce, 1950.

910. Kriaras (E.). La littérature grecque médiévale, *Hell. Contemporain*, juil.-oct. 1951.

911. Rémy (P.). Compte rendu de : *Hispano-arabic poetry and its relations with the old Provençal Troubadours*, cf. 138 (1949), *Rev. Belge de Philol. et d'hist.* 1951, n° 1.

*912. Bodart (R.). *Dialogues européens. De Montaigne à Sartre*, Bruxelles, éd. des Artistes, 1950.

*913. *Gœthes Bicentennial Studies*. Indiana Univ. 1950.

*914. *Gœthes Neue Folge des Jahrbuchs der Gœthe Gesellschaft, XII*, 1950, Weimar, Bohlau, 1951.

915. Weidlé (W.). Puschkin und das Abendland, *Merkur, Deutsche Zeitschrift für europäisches Denken* (Baden-Baden), 1949, fasc. 7.

916. Shirmunsky (W.). Puskin und die Literatur des Westens, *Sinn und Form* (Postdam), 1949, n° 3.

917. [Anon.]. Puschkin und die Weltliteratur, *Roland von Berlin*, 1949, n° 23.

918. Lefèvre (C.). Gogol and Anglo-Russian Literary Relations during the Crimean War, *A S E E R*, avril 1949.

919. Tramer (B.). Dostoïevski et Nietzsche, *Slavia* (Prague).

920. Orrok (D. H.). Hemingway, Hugo and Revelation, *M L N*, nov. 1951.

921. Lang (R.). Rilke and Gide : their reciprocal translations. *Y F S*, 1951, nº 7.

922. Fahir Iz. Turkey and Western Literatures, *Intern. P. E. N.*, juillet 1951.

923. Isopescu (Cl.). As Primeiras notícás estrangeiras sôbre a vida literária na Romênia [avec un résumé en français], *Revista de Historia* (São Paulo), 1951, nº 8.

924. Zschelletzky (H.). Wechselbeziehungen der deutschen und russischen Literatur, *Heute und Morgen* (Schwerin), 1949, fasc. 1.

925. Guins (G. C.). East and West in Soviet Ideology, *The Russian Review* (New-York), 1949, nº 4.

926. Struve (G.). Anti-Westernism in recent soviet literature, *Yale Review*, déc. 1949.

927. Pisut (M.). Les littératures occidentales dans la science littéraire soviétique, *Slovenské pohlady* (Turciansky Swäty Martin), 1950, nº 1. [En slovaque].

Intermédiaires.

928. Young (M. L. M.). Jean des Moustiers, dit Le Fresse and his account of Scottland (1538), *French Stud.*, janv. 1952.

929. Bataillon (M.). Nouvelles recherches sur le « Viage de Turquia », *R P*, nov. 1951-fév. 1952.

*930. Montlosier (Comte de), Souvenirs d'un émigré (1791-1798), publiés par le Comte de Larouzière-Montlosier et E. d'Hauterive, Paris, Hachette, 1951.

Compte rendu : P. Audiat, *R. de P.*, janv. 1952.

931. Coleman (M. M.). A Yale Man Studies Russian. James G. Percival (1795-1856) in New Haven a Century Ago, *The Russian Review* (New-York), 1949, nº 2.

932. Zakrzewski (B.). Mickiewicz à Berlin, *Przeglad Zachodni* (Poznan), 1949, fasc. 3-4. [En polonais].

933. Szyjkowski (M.). Les voyages de Mickiewicz à Prague, *Przeglad Zachodni* (Poznan), 1949, fasc. 11. [En polonais].

*934. Gomolicki (L.). *Le journal de Mickiewicz de son séjour en Russie, en* 1824-1829, Varsovie, 1949. [En polonais].

935. Behrsing (S.). Wie übersetzt man Puschkin ? *Neue Welt* (Berlin), 1949, nº 10.

936. [Anon.]. Als Turgenjew in Berlin war, *Roland von Berlin*, 1949, nº 37.

937. Lind (I.). The Inadequate Vulgarity of Henry James, *P M L A*, déc. 1951.

Époques et Mouvements.

938. Peiffer (J.). Compte rendu de : *Das Problem der Perioden in der Literaturgeschichte*, cf. 412 (1951). *Rev. Belge de Philol. et d'Hist.*, 1951, n° 1.

939. Rupel (M.). La Réforme et notre histoire littéraire [slovène], *Slavisticna Revija* (Liubliana), 1951, fasc. 1-2. [En slovène-résumé en français].

940. Finci (E.). L'esprit de la Renaissance dans la littérature yougoslave, *Knjizevne novine* (Belgrade), 12. ix. 1950.

941. Mesnard (P.). Jean Bodin et le problème de l'éternité du monde, *Bull. de l'Association Guillaume Budé*, déc. 1951.

942. Ricard (R.). Humanisme et Colonisation aux origines de l'Amérique espagnole, *Ibid.*

943. Alonso (D.). Sobre Erasmo y Fray Luis De Granada, *Quarderni Ibero Americani* (Turin), déc. 1951.

944. Magr (A. S.). Du baroque slave littéraire, *Slavia* (Prague), 1951, fasc. 2-3. [En tchèque].

945. Vernière (P.). Le Spinozisme et l'Encyclopédie, *R H L F*, juil.-sept. 1951.

*946. Lubbers — Van der Brugge (C. J. M.). *Johnson and Baretti. Some Aspects of Eighteenth-Century Literary Life in England and Italy*, Groningue, Wolters, 1951.

947. Wardropper (B. W.). Compte rendu de : *A Short History of the Romantic Movement in Spain*, cf. 740 (1951), *M L N*, déc. 1951.

948. Mirambel (A.). La littérature néohellénique il y a un siècle, *Langues Mod.*, nov. 1951.

949. Isopescu (Cl.). La littérature roumaine en 1850, *Ibid.*

*950. Cornell (K.). *The Symbolist Movement*, New Haven, Yale Univ. Press, 1951.

951. Manning (C. A.). Socialistic Realism and the American Succes Novel, *South Atlantic Quarterly*, avril 1949.

952. Novicov (M.). La littérature de la République Populaire Roumaine sur la voie du réalisme socialiste, *Revue Roumaine* (Bucarest), 1950, n° 7.

Influences antiques.

953. Morreale (M.). Imitación de Luciano y Sátira social en el cuarto canto de « El Crótalon », *B Hi*, 1951, n° 3.

954. Carrière (F.). Le théâtre de Shakespeare reflet du monde platonicien, *Langues Mod.*, nov. 1951.

*955. Knight (R. C.). *Racine et la Grèce*, Paris, Boivin, 1951.

956. Knight (D.). *Pope and the Heroic tradition, a Critical study of his « Iliad »*, New Haven, Yale Univ. Press. 1951.

*957. Grønbech (V.). *Lyset fra Akropolis*, Copenhague, Glydendal, 1950.

958. Wasik (W.). Aristote en Pologne. *Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejetnosci* (Cracovie), 1950, n° 2. [En polonais].

959. H. G. La traduction croate de l'Iliade, *Novi svet* (Liubliana), 1950, n° 2. [En slovène].

960. Vysoky (Z. K.). L'influence de la tragédie grecque sur la pièce « Héraclès » du poète tchèque Otokar Fischer, *Listy filologické* (Prague), 1949, n^{os} 2-3. [En tchèque].

961. Lida de Malkiel (M. R.). La tradición clásica en España, *NRFH*, avril-juin 1951.

Influences italiennes.

962. Fucilla (J. G.). Una scena in « Los Amantes » di Rey De Artieda e un sonetto Petrarchesco, *Quaderni Ibero-Americani* (Turin), déc. 1951.

963. Françon (M.). Sur une source possible de Rabelais [Folengo], *M L N*, nov. 1951.

964. Owen (W. J. B.). « Orlando Furioso » and Stanza. Connection in « The Faerie Queene », *M L N*, janv. 1952.

965. Lambin (G.). Sur la trace d'un Shakespeare inconnu [Fin de précédents articles], *Langues Mod.* nov. 1951.

966. Crown (A. D.). Compte rendu de : *L'esprit de la Commedia dell' Arte dans le théâtre français*, cf. 97 (1951), *French Stud.*, janv. 1952.

967. Dédéyan (Ch.). Stendhal adaptateur dans « Vittoria Accoramboni ». *Symposium*, nov. 1951.

968. Mele (E.). Un traduttore Argentino delle « Odi Barbare » del Carducci, *D. Juan Francisco Ibarra, Quaderni Ibero-Americani* (Turin) déc. 1951.

969. Masson (A.). Venise retrouvée [Gœthe, Andersen, Chateaubriand, Nietzsche, Barrès, H. de Régnier, Byron, O. Mirbeau... à Venise] *Critique*, nov. 1951.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

970. Gili Gaya (S.). El primer Diccionario español-francés [Juan Palet], *Clavileño*, nov.-déc. 1951.

971. Hollmann (W.). Thomas Mann's « Felix Krull » and Lazarillo, *M L N*, nov. 1951.

972. Gieselska-Borkowska (S.). Les traductions polonaises de « Don Quichotte », *Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejetnosci* (Cracovie), 1949, n° 5. [En polonais].

973. Comptes rendus de *Cervantes in Russia*, cf. 269 (1950), *ASEER*, avril 1951 — B. D. Wolfe, *The Russian Review*, janv. 1951.

974. Bataillon (M.). Publications cervantines récentes, *BHi*, 1951, n° 2.

975. Clavería (C.). Nota sobre Gracián en Suecia, *HR*, oct. 1951.

976. Davril (R. E.). John Ford and La Cerda's « Ines de Castro » *M L N*, nov. 1951.

977. Bertini (G. M.). Drammatica Comparata Ispano-Italiana, *Letterature Mod.* (Milan), juil.-août 1951.

978. Piétri (F.). L'Espagne de Victor Hugo, *R D M*, 15 août, 1er sept. 1951, 1er janv. 1952.

979. Pendle (G.). The Literature of Modern Spanish speaking America, *Intern. P. E. N.*, oct. 1951.

Influences portugaises et brésiliennes.

980. De Ferdinandy (M.). Unamuno y Portugal, *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unanuno*, Univ. de Salamanca, 1951.

*981. Feder (E.). *Gœthes Liebe zu Brasilien*, Ijui (Brésil), 1950.

Influences françaises.

982. Vinja (V.). Rabelais dans la traduction de Vinaver, *Republica* (Zagreb), 1951, nº 2.

983. Bar (A.). Descartes en Pologne, *Kwartalnik Filosoficziny* (Cracovie), 1950, fasc. 1-2. [En polonais].

984. Mandach (A. de). The First translator of Molière : Sir William Davenant or Colonel Henry Howard, *M L N*, déc. 1951.

985. Pigon (S.). Le Jay en Pologne, *Sprawoszdania Polskiej Akademii Umiejetnosei* (Cracovie), 1949, nº 2. [En polonais].

986. Meyer (P. H.). Voltaire and Hume's « Descent on the Coast of Britany », *M L N*, nov. 1951.

987. Lovell (E. J. Jr.). Byron et « la Nouvelle Héloïse », *MLN*, nov. 1951.

988. Sánchez Barbudo (A.). Los últimos años de Unamuno. « San Manuel Bueno » y el Vicario Saboyano de Rousseau, *HR*, oct. 1951.

989. Coe (C. N.). A Source for Wordsworth's « The Affliction of Margaret », 57-63 [de Saussure : « Voyage dans les Alpes »], *MLN*, janv. 1952.

990. De Cesare (R.). Alfred de Vigny e l'Italia. Contributo bibliografico alla fortuna del Vigny in Italia, *Studi Urbinati* (Milan), 1951, nº 2.

991. Rousselet (J.). First Reactions to « Les Misérables » in the United States, *MLN*, janv. 1952.

992. López de Meneses (A.). Pliegos sueltos románticos, La Torre de Nesle, Catalina Howard, El Conde de Montecristo, y Lucrecia Borgia en España, *BHi*, 1951, nº 2.

993. Block (H. M.). Flaubert, Yeats and the National Library, *MLN*, janv. 1952.

994. Zlotorzycka (M.). Les Polonais et la Commune de Paris, *Wieda i Zycie* (Varsovie), 1951, nº 3. [En polonais].

*995. Baym (M.). *The French Education of Henry Adams*, New-York, Columbia Univ. Press, 1951.

*996. *Romain Rolland et la Belgique, Hommages, textes, souvenirs*, Bruxelles, 1950.

Influences anglaises.

997. Olson (Ch.). Melville et Shakespeare, *Temps Modernes*, oct. 1951.

998. Filipovic (D.). Shakespeare chez les Croates au XIX^e siècle, *Slavisticna revija* (Liubliana), 1949, fasc. 3-4. [En croate].

999. Moravec (D.). Les Slovènes et Shakespeare, *Ibid.* [En slovène, résumé en anglais].

1000. Strnad (M.). Quelques remarques sur Shakespeare en Bohême, *Slovesná Vèda* (Prague), 1949, 2. [En tchèque].

1001. Bejblik (A.). Deux notes sur Shakespeare en Bohême, *Listy filologické* (Prague), 1951, n^os 5-6. [En tchèque].

1002. Hergesic (I.). Shakespeare en Croatie, *Hrvatsko Kolo* (Zagreb 1949, fasc. 2-3. [En croate].

1003. Bejblik (A.). L'influence de Beaumont et Fletcher [« The Maid's Tragedy »] sur Julius Zeyer, *Casopis pro moderni filologii* (Prague), mars 1949. [En tchèque].

1004. Lebègue (R.). Corneille connaissait-il le théâtre anglais ? *Rev. d'hist. du théâtre*, 1950, II.

1005. Thielmann (L. J.). Thomas Hobbes dans l' « Encyclopédie », *RHLF*, juil.-sept. 1951.

1006. Charlier (G.). Compte rendu de : *La culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française, de la Paix d'Utrecht aux « Lettres Philosophiques »*, cf. 48 (1949), *Rev. Belge de Philol. et d'Hist.*, 1951, n° 1.

1007. Goddard (N. G.). Maupassant and the English, *French Stud.*, janv. 1952.

Influences nord-américaines.

1008. Surkow (E.). Maxim Gorkis Pamphlete über America, *Sowjetliteratur* (Moscou), 1949, n° 7.

1009. Kojic (B.). Maxime Gorki sur Jack London, *Hrvatsko Kolo* (Zagreb), 1950, n° 3. [En croate].

1010. Laserson (M. M.). Alexander Radishchev. An Early Admirer of America. *The Russian Review*. (New-York), 1950, n° 3.

Influences germaniques.

1011*. Zeydel-Morgan, *The « Parzival » of Wolfram von Eschenbach, translated into English Verse, with introduction, notes and connected Summaries*, Univ. of. N. C. Studies in Germanic Lang. and Lit. Chapel Hill. 1951.

1012. Bartos (F. M.). Lessing à Prague ; son influence sur Joseph Dobrovsky, *Listy filologické* (Prague), 1950, n° 1. [En tchèque].

1013. Green (D. B.). Keats and Schiller, *MLN*, déc. 1951.

1014. Suteliffe (F. E.). Hegel et Valéry, *French Stud.*, janv. 1952.

1015. Kaiser (B.). Gœthe und Puschkin. *Neue Gesellschaft* (Berlin), 1949, n° 8.

1016. Seeger (K.). Puschkin. Ein goethescher Mensch Russlands, *Die Weltbühne* (Berlin), 1949, n° 23.

1017. Leroux (R.). Guillaume de Humboldt et J. Stuart Mill, *Et. Germ.*, juil.-déc. 1951.

1018. Havel (R.). Le poète tchèque Otokar Brezina et Schopenhauer *Listy filologické* (Prague), 1949, n° 1. [En tchèque].

1019. Gspan (A.). La traduction de « Venetianer Trias » de Grün par le poète slovène Preseren, *Slavisticna Revija* (Liubliana) 1951, fasc. 1-2. [En slovène — résumé en français].

Influences scandinaves.

1020. Tabak (J.). H. Chr. Andersen, traduit par Vinaver, *Republika* (Zagreb), 1950, n° 5. [En croate].

Influences slaves.

1021. Hemmings (F. W. J.). Compte rendu de : *Le Mirage russe en France au XVIII^e siècle*, cf. 460 (1951), *French Stud*, janv. 1952.

*1022. Harkins (W. E.). *The Russian Folk-Epos in Czech Literature*, 1800-1900, New-York, King's Crown Press, 1951.

1023. Curnier (P.). A. Gide, Dostoievski, et les problèmes du roman contemporain, *L'Information littéraire*, nov.-déc. 1950.

1024. Charques (R. D.). Dostoevsky and the Slavic idea, *Fortnightly* avril 1951.

*1025. Hepner (B. P.). *Bakounine et le Panslavisme révolutionnaire*, Paris, Rivière, 1950.

Compte rendu : M. Blinoff, *The Russian Review* (New-York) 1951, n° 4.

1026. Dolansky (J.). A Jirasek et les Slaves, *Slovansky prehled* (Prague), sept. 1951. [En tchèque].

Influences hongroises.

1027. Rousselot (J.). Présence des Poètes défunts [à propos d'une nouvelle traduction en français des œuvres de A. Ady], *Age Nouveau*, n° 67.

Influences helléniques.

1028. Mirambel (A.). L' « Histoire d'une Grecque moderne » de l'Abbé Prévost (1741), *Bull. de l'Association Guillaume Budé*, oct. 1951.

1029. Hommage à la mémoire d'Angelos Sikilianos, *Hell. cont.* juil.-oct. 1951.

Influences orientales.

*1030. Gaulmier (J.). *L'idéologue Volney (1757-1820), d'après des documents inédits. Contribution à l'histoire de l'orientalisme en France*, Beyrouth, 1951.

1031. David (Cl.). Note sur le « Divan », *Et. Germ.*, juil.-déc. 1951.

1032. Frandon (I. M.). L'Orient de Maurice Barrès. Une étude de genèse, *Le Pays lorrain* (Nancy), juil.-sept. 1951.

1033. Schwab (R.). Connaissance de l'Inde [note bibliographique], *M de F*, déc. 1951.

1034. Sacy (S. de). La Renaissance orientale, *M de F*, avril 1951.

Influences arabes.

1035. Folkierski (W.). Dante et l'Islam [résumé de la communication présentée au IX^e^ Congrès international des Sciences historiques, à Paris, 1950], *Teki historyczne* (Londres), 1950, n° 4.

Avis très important. — Le Service des Douanes nous imposant des formalités et des démarches longues et coûteuses pour tous les livres envoyés *de l'Etranger* pour comptes rendus dans la *R. L. C.*, nous prions instamment les *Auteurs* et *Editeurs*, qui nous feraient de tels envois, d'apposer bien visiblement, sur l'étiquette ou sur le paquet, la mention : **Service de Presse.**

Les ouvrages qui ne porteraient pas cette mention seront retournés à l'expéditeur directement par la Douane.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Fernand Baldensperger and Werner P. Friederich. **Bibliography of Comparative Literature.** Univ. of North Carolina Studies in Comparative Literature. Chapel Hill, 1950. In-8°, xxiv-701 pp. (à deux colonnes).

La publication de cette vaste synthèse bibliographique au tournant même de notre siècle, marque à bien des égards une date ; ainsi qu'il arrive toujours aux ouvrages de ce genre, celui-ci se situe au confluent de deux mondes, en ce sens qu'à plus d'un titre il préfigure l'avenir tout autant qu'il cerne le passé.

En fait de passé, nous pensons d'abord à celui de l'ouvrage lui-même, qui a aussi son histoire, bien significative, depuis ses débuts, en 1897-1900, par les soins de L.-P. Betz, et sa seconde édition, améliorée, en 1904, jusqu'à sa récente recristallisation en Amérique, où M. Friederich fut appelé à joindre sa propre information à celle du dernier éditeur, M. Baldensperger, qui n'avait cessé, durant quarante ans, d'enrichir sur fiches l'œuvre dont il avait assumé la tâche. L'histoire de l'ouvrage, où l'on vit dès le début s'associer d'autres initiateurs encore, J. Texte et A. Farinelli en particulier, reflète par là celle de la littérature comparée elle-même, avec ses idéals et ses étapes ; et il est intéressant de voir définir les uns et retracer les autres par J. Texte, dans sa Préface de 1900, et à cinquante ans d'intervalle, avec leur optique personnelle, par des savants de génération différente comme M. J.-M. Carré et M. Baldensperger [1].

Toute synthèse bibliographique mesure, en effet, le chemin parcouru par la discipline qu'elle couronne provisoirement. Là-dessus, il ne suffit pas de comparer l'ouvrage matériel que nous avons sous les yeux à son lointain ancêtre de 1904, ni d'opposer les quelque 33.000 titres d'aujourd'hui aux 6.000 de naguère : ce calcul ne rend qu'un compte superficiel des progrès accomplis, car un titre n'en vaut pas un autre. Il faudrait ici

1. F. Baldensperger, *Antécédents du comparatisme actuel*, en tête de la revue américaine *Symposium*, nov. 1946. — J.-M. Carré, *La litt. comparée depuis un demi-siècle. Annales du Centre Universitaire Méditerranéen*, III, 1948-50. — Dans son article, M. Baldensperger présente aussi la personnalité de Betz et rend compte des différents états de sa *Bibliographie*. — Cf. encore la *Préface* de M. Baldensperger à l'éd. de 1904.

non seulement compter, mais peser. Que peut-on opposer, avant 1904, au *Goethe en France*, de 1904 précisément, à l'*Ossian* de Paul Van Tieghem, au *Schiller* d'Edmond Eggli, au *Romanticismo* d'Arturo Farinelli, à tant de travaux massifs et décisifs qui sont venus depuis, en rangs serrés, jeter des ponts par-dessus les frontières linguistiques, situer une foule d'auteurs étrangers, établir des rapports, jadis inaperçus, entre réalités de tous ordres ? Et ce n'est assurément pas le moindre résultat de la *Bibliography* que de montrer d'une manière aussi saisissante combien la littérature comparée a gagné en étendue et en profondeur le long d'un demi-siècle bouleversé par deux guerres mondiales et par les graves conséquences que celles-ci n'ont pas failli d'entraîner dans l'orientation de l'esprit.

En mettant au jour les inévitables tâtonnements, le déterminisme intérieur et les problèmes de sa discipline, toute Bibliographie se montre riche d'enseignements. La nôtre révèle à chaque pas l'existence d'un double processus parallèle, également irrépressible, de spécialisation et de réintégration. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'examiner la nature et la portée de ses divisions. On est aussitôt frappé du grand nombre des chapitres et paragraphes que nous appellerions *de relation*. Nous pensons, non seulement aux strictes relations littéraires entre langues et nations, dont l'étude forme l'objet immédiat de la littérature comparée ; mais au vaste réseau de relations dont seule elle permet d'apercevoir la vraie et profonde raison d'être. On peut, à première vue, se demander ce que, dans une Bibliographie de la littérature comparée, viennent chercher des chapitres comme ceux de *Littérature et Politique* (pp. 12-22), ou bien ceux de *Littérature, Arts et Sciences* (pp. 23-31), qui ne figuraient guère en 1904, où l'on ne s'occupait, tout juste, que de l'*Histoire dans la Littérature* (nos 5212-5480). Apparaissent de même, sous le titre *Intermédiaires* (p. 32), des chapitres tout neufs sur le problème des traductions, sur le rôle des voyages, sur les émigrés, les colonies, les périodiques, l'éducation, les diplomates, les salons, les bilingues, etc. D'autre part, le chapitre de 1904 sur l'*Antiquité et l'Orient*, qui tenait alors en moins de soixante colonnes (281-337) a beaucoup gagné en extension, s'est enrichi de rubriques spéciales, et occupe actuellement plus de deux cents colonnes (pp. 215-321). La prolifération des travaux sur ce terrain fait bien apparaître, bien mieux qu'auparavant, que l'antiquité extrême — et moyen-orientale, hébraïque, grecque, romaine, islamique, etc., est venue fournir un fonds commun de données que les littératures modernes ont adaptées et retravaillées sous mille formes, ce qui ne laisse pas de multi-

plier encore le nombre des faits de relation. Nous en dirons autant du chapitre des *Thèmes*, que M. Baldensperger avait pris l'heureuse initiative de créer en 1904, mais qui renfermait alors moins de cinq cents titres, répartis en deux divisions, *Thèmes à caractère religieux* (nos 5481-5698) et *à caractère profane* (nos 5699-5969), alors qu'il en renferme aujourd'hui plus de deux mille, répartis en un grand nombre de paragraphes spécialisés. Cette fois encore, la multiplication des thèmes et des études de thèmes apparaît significative.

En effet, le développement de ces derniers chapitres et la nouveauté des précédents, prouvent à l'évidence que le champ des relations s'est démesurément étendu et nuancé et qu'il englobe maintenant de nouveaux termes, des réalités nouvelles, que l'on n'apercevait pas nettement il y a cinquante ans. Or, le fait qu'une Bibliographie de la littérature comparée est conduite à plonger le système de relations qui forme la contexture immédiate de cette discipline dans un ensemble de relations couvrant à peu près la totalité du savoir humain, montre avec force que la matière en cause l'y engageait elle-même formellement. On ne s'étonnera point qu'il en soit ainsi, puisque toute contiguïté en suggère ou entraîne une nouvelle, et que toute frontière franchie incite à en franchir d'autres. La littérature comparée a débuté jadis comme une branche bien spécialisée de l'histoire et, à une époque où science et spécialité passaient à peu près pour synonymes, il le fallait bien, dans l'intérêt même de sa réputation « scientifique » et des premiers objectifs qu'elle se proposait d'atteindre. Mais elle contenait le germe de tous les dépassements, y compris le sien propre. Ceux-ci s'opérèrent comme d'eux-mêmes, par la nature des choses, et sans que l'on y prît garde expressément. A force de chercher les points d'insertion et d'intersection de faits littéraires hétérogènes ; et à force de révéler avec éclat dans le domaine littéraire la stricte dépendance mutuelle de réalités apparemment discontinues ; elle en vint à suggérer d'analogues entre son propre domaine et tous les autres domaines de l'esprit et de la connaissance. Elle fit mieux : dans les équations politique-littérature, religion-littérature, philosophie-littérature, beaux-arts-littérature, dont on s'occupait un peu depuis toujours, mais comme d'un jeu sans grande conséquence, nous voulons dire sans conséquence proprement *littéraire*, la littérature comparée permit de découvrir, comme dans les tonalités musicales, des processus transpositifs ou simplement déformants et, par là même, puissamment féconds, — tout analogues aux processus d'influence inter-linguistique qui tombent au premier chef sous sa juridiction. Si bien qu'aujour-

d'hui, révoquer en doute, comme il arrive de temps à autre, la légitimité de la littérature comparée, ne semble pas moins absurde que d'en prêcher l'isolement et l'absolue autonomie. A considérer les rubriques, disons, d'*intérêt commun* que les auteurs de la *Bibliography* ont prévues en si grand nombre et qui accusent si bien la dépendance des espaces géographiques, sociaux et linguistiques entre eux et avec les espaces idéaux de toutes les connaissances humaines, on se prend à penser que le destin de l'homme se joue réellement aux limites, à toutes les limites matérielles et idéales, de la nature et de l'esprit. Apparaît ainsi, d'une manière éclatante, à la fois l'unité de l'esprit et l'instabilité de ses composants, avec tout ce que ce double phénomène comporte de reflets, de demi-teintes, de colorations et de contaminations mutuelles, de jeux fécondants de tous ordres — transplantations, adaptations, transfusions, déformations, métamorphoses. Et il se peut que, désormais, le grand point de méthode à élucider dans nos disciplines, consiste précisément à concilier la matière et la pensée, autrement dit la diversité des faits et tout ce qu'elle comporte d'information, d'érudition, d'analyse, et donc de spécialisation, avec les exigences unificatrices et synthétiques de l'esprit.

En faisant ressortir cette universelle loi de relation, la *Bibliography* montre que la littérature comparée rejoint les objectifs, en tous points analogues, de l' « histoire des idées », telle que M. A. O. Lovejoy la cultive à Baltimore, depuis 1923, avec la savante équipe de son « club » et, depuis 1940, dans son *Journal of the History of Ideas*. M. Lovejoy a doté sa discipline de principes — notamment la contiguïté naturelle des disciplines historiques, la fluidité et l'instabilité foncières de l'idée, le jeu fécond des limites — fondés sur une fine connaissance des démarches de l'esprit individuel et collectif, principes dont les purs historiens ne se préoccupent peut-être pas toujours suffisamment. (Nous croyons savoir que M. Louis Bonnerot, professeur à l'Université de Caen, fera bientôt valoir ces principes dans une étude d'ensemble sur l'œuvre de Lovejoy). Et ce n'est assurément pas pur hasard si la *Bibliography* signale (pp. 137, 339, 355, etc.) plusieurs ouvrages et articles de M. Lovejoy, et en particulier l'article programme qu'il mit jadis à la tête de son *Journal*[1]. Pour

1. Cet article figure au chap. *Epochs, Traditions, Generations*, p. 339. Nous pensons que sa vraie place était au chap. des *Généralités*, p. 5, et qu'il y avait avantage à le flanquer des autres articles-programmes où M. Lovejoy précise sa pensée, à savoir l'*Introduction* à *The Great Chain of being*, 1942, (Cours donné à Harvard en 1933) ; et *Proceed of the Americ. Philos. Soc.*, 1938. Les *Essays* de 1948, précédés, eux aussi, d'une importante *Préface*, ont paru peut-être trop tard pour que l'on pût les recenser.

donner à la question l'ampleur qu'elle comporte, il n'était pas inutile d'y joindre l'étude à tendances analogues d'Emil Ermatinger, dans les *Raschers Monatshefte*, Zürich, 1931 : *Wissensspaltung und geistige Einheit*. Apparaît encore mieux ainsi l'accord multilatéral qui s'est tacitement produit au cours des années sur des principes salutaires dont, pour sa part, la littérature comparée bien comprise a toujours tiré avantage, et qui révèlent une des orientations essentielles de notre temps.

Tout ne se conjugue pas aussi bien, loin de là, dans l'effort demi-séculaire dont la *Bibliography* consigne les résultats parfois contradictoires. La crise qui s'était déclarée au sein de l'histoire littéraire avec les célèbres thèses de G. Larroumet (1882) et de G. Lanson (1887), n'a pas cessé de sévir depuis. L'étude de la littérature en tant qu'histoire et à base d'érudition, d'analyse, de critique et d'induction ; ou bien en tant qu'expression, à base d'intuition ; ou bien en tant que pure contemplation esthétique ; ou bien en tant que document au service de la sociologie, de la psychologie, de la philosophie, de la métaphysique, de la *Geistesgeschichte*, voire de la *Geisteswissenschaft* : autant de directions plus ou moins divergentes, où s'engagèrent quelques-uns des meilleurs spécialistes, voire des meilleurs esprits de ce temps — Lanson, Croce, Ermatinger, Petersen, Dragomiresco, Walzel, Cysarz, Spingarn, Van Tieghem, Paul Hazard, Cazamian, Baldensperger... Et ce fut la bataille des méthodes, des périodes, des genres — celle qui s'engagea dans la *Romanic Review* en 1926-1928, autour de la thèse de M. M. Magendie, et qui mit aux prises MM. J.-E. Spingarn, D. Mornet, B. Fay ; celles qui se donnèrent pour théâtres les Congrès de Budapest (1931), d'Amsterdam (1935), de Lyon (1939) ; celle qui, vers 1930, entraîna dans la conscience d'un historien érudit comme Arturo Farinelli les doutes et les déchirements que l'on sait...

A les bien lire, certains paragraphes de la *Bibliography*, dans leur abstraite austérité, retentissent encore de ces savantes discordes et disputes. Et l'on ne saurait assez féliciter les auteurs d'avoir réservé une place à la théorie, non seulement de la stricte littérature comparée, mais à tout l'enchevêtrement des tendances historiques et esthétiques de notre temps. L'ouvrage de 1904 accordait bien son premier chapitre aux *Etudes théoriques*, mais n'y pouvait grouper que 75 titres. Et, là encore, on mesure bien la distance quand on parcourt les actuels chapitres de la *Théorie*, des *Buts*, des *Définitions* et des *Tâches de la littérature* (pp. 3-11) ; ceux des *Comparaisons*, des *Sources*, de l'*Originalité*, de l'*Imitation*, de l'*Influence* (pp. 55-69) ; ceux des *Genres*, y compris la *Critique littéraire* (pp. 179-212), sans parler d'un certain

nombre de titres portés au compte des influences générales ou individuelles.

La discorde de nos savants n'aura pas été vaine. Est-ce l'illusion de voir leurs réclamations, déclarations, interrogations, récriminations, si sagement voisiner dans les colonnes imperturbables de la *Bibliography* ? On y croit déchiffrer une invite à la conciliation et, après de si graves divisions, un retour à l'unité. En matière de théorie, les extrêmes finissent toujours par se toucher, et il semble bien que, de guerre lasse, esthéticiens, historiens et philosophes de la littérature en sont venus à moins se mépriser, et même à se chercher des terrains mitoyens, où ils puissent unir leurs efforts. Le chapitre bien fourni que la *Bibliography* réserve aux *Courants*, aux *Epoques*, aux *Générations* (pp. 327-359) désigne précisément un de ces terrains, où des esprits de tous bords et de toute obédience se rencontrent dans le souci commun de ramener le divers à l'un, de capter d'ineffables lignes de vie, d'offrir au chaos historique la tentation des catégories cohérentes et intelligibles.

L'étude de la langue, du style, de la forme en général, paraît offrir un autre terrain d'entente. Là-dessus, la *Bibliography* couronne les parties dévolues aux diverses influences nationales d'un chapitre sur la langue respective, sa portée littéraire, sa diffusion dans le monde. Mieux encore, elle a prévu un chapitre fort bien venu pour les *Formes littéraires*, la *Versification*, la *Métaphore*, etc. (pp. 209-212), dont l'importance pour la littérature comparée ne saurait échapper à personne. Qu'elle le veuille ou non, la littérature comparée se double d'une stylistique comparée, merveilleusement révélatrice et féconde. Il n'est, pour en tomber d'accord, que de songer au récent ouvrage de M. John Arthos (1949) sur le langage de la description dans la poésie anglaise du XVIII^e^ siècle, où certains termes descriptifs d'un Thomson, par exemple, se trouvent vivement éclairés par leurs analogues antiques et français. La *Bibliography* se fera sans doute un devoir d'accueillir cet ouvrage dans son prochain Supplément.

Extrême complexité du phénomène littéraire, que l'on saisit ici admirablement, bien mieux que par la seule intuition ; recherche d'une synthèse multilatérale et multiplication des terrains communs ; danger des cloisons étanches ; nécessité d'élargir son champ visuel pour s'adapter au caractère foncièrement mouvant d'un réel que l'on fausse à coup sûr dès qu'on l'envisage sous les seules espèces de sa cristallisation momentanée... Voilà, en gros, les enseignements que l'on peut tirer d'un demi-siècle de labeur littéraire, tel que la *Bibliography* le condense dans ses colonnes. Et ces leçons ne valent pas moins pour

le futur que pour le passé, s'il est vrai que les routes de l'un sont virtuellement incluses dans l'autre. Mais cette rétrospective ouvre des perspectives plus précises encore, et immédiates. Toute Bibliographie méthodique est un ferment. En mettant à jour certains vides, il est à prévoir que la *Bibliography* suggérera de nouveaux thèmes d'études et qu'elle va par là influer pour un temps sur l'orientation de nos travaux.

Le plan de l'ouvrage, très analytique, on l'a vu, est à la fois rigoureux et souple, et nous pensons qu'il convient de s'en féliciter. Demandons néanmoins quelques explications. Que signifient, par exemple, les *Genres individuels* (p. 179), opposés aux *collectifs* (p. 189) ? Cette division n'est pas, que nous sachions, courante. Et ne fallait-il pas placer la *Poésie épique* sur le même pied que les divers genres dramatiques, etc., et lui accorder en conséquence un chapitre particulier, au lieu de la reléguer p. 182, parmi les genres « individuels » (?), côte à côte avec l'*Epitaphe*, le *Dialogue*, etc. ? De même, il y avait intérêt à grouper l'*Eglogue* (p. 181), l'*Elégie (ibid.)*, la *Pastorale* (p. 185), la *Satire* (p. 187), etc., au sein d'un grand chapitre de la *Poésie* — lyrique, descriptive, didactique, etc. — qui eût remplacé avantageusement le trop bref chapitre actuel (p. 200) portant ce titre. — Parmi les nombreux groupes de *Thèmes*, il y avait peut-être lieu d'en prévoir un pour la *Mélancolie*, et y porter, par exemple, l'ouvrage de Miss Sickels sur les thèmes mélancoliques de Gray à Keats, lequel figure, p. 35, à *Pessimisme*. — Et Napoléon ? Il méritait bien d'être promu thème littéraire, de figurer comme tel à la p. 127, et d'englober des ouvrages comme ceux de J. Deschamps et H. Delahaye, portés à la p. 544, sans oublier celui de M^lle^ Maria Dell'Isola, *Napoléon dans la poésie italienne à partir de 1821*, Paris, 1927, que nous ne voyons d'ailleurs paraître nulle part. — Prévoyons enfin la création d'un paragraphe dévolu aux grands auteurs — Baudelaire, Dostoïevski, Rimbaud, Joyce, Gide — que leur originalité même, par sa force et son mystère, voue à la légende déformante, nationale et internationale. C'est là un admirable sujet d'études « comparées », et il est probable que le récent *Mythe de Rimbaud* de M. Etiemble, à retenir pour le futur Supplément, attirera l'attention des chercheurs sur des cas analogues.

En multipliant, si heureusement à notre sens, les rubriques, M. Baldensperger — car c'est à lui qu'en revint la charge et l'honneur (cf. *Préface*, p. XI) — a multiplié du même coup les difficultés de classement. Comme on ne saurait tout lire et que les titres n'en disent pas toujours assez long sur le contenu

de l'ouvrage, certains flottements demeurent, surtout dans des chapitres limitrophes comme *Littérature et Science*, etc., et M. Friederich (p. XVII) s'en plaint justement. Proposons donc, ici encore, quelques retouches. Le court, trop court chapitre des relations de la Littérature avec la Philosophie et l'Histoire (p. 24) contient des titres comme ceux de Jockers, Messac, G. E. Müller, qui eussent bien mieux figuré au chap. théorique des *Généralités* (p. 5), puisqu'on y considère proprement la philosophie *de* la littérature. — Le chap. *Littérature et Arts*, p. 27, note les articles de Bates et de Brandl, qui traitent exactement des rapports de Shakespeare avec l'Histoire, et qui devaient, comme tels, entrer dans le chap. *Histoire*, p. 24 ; et celui de Miss Ash, qui traite des relations anglo-françaises dans *King John*, ce qui semble concerner un tout autre chapitre. — L'ouvrage de Hinstorff sur les *Archives littéraires*, bien à sa place, sans doute, au chap. des *Influences allemandes*, p. 625, serait évoqué fort utilement, par une référence, au chap. des *Périodiques*, p. 41. (Ajoutons, puisque nous en sommes là, que la *R.L.C.* de 1951 a publié, sur le même sujet, un article de R. Mortier qui ne manquera pas de figurer au prochain Supplément). Le nom du prince de Ligne n'apparaît guère au chap. du *Cosmopolitisme*, p. 16, où on l'attendait, mais au chap. des *Intermédiaires* p. 50, où il est assurément bien placé, quoique l'ouvrage de M^me^ Marthe Oulié sur le *Cosmopolitisme* de ce personnage se réclame plutôt du premier de ces chapitres ; un renvoi n'eût pas été de trop. — Enfin, puisqu'on a prévu une rubrique spéciale pour Aristote « critique », p. 205, il était juste d'y porter des ouvrages comme celui de Butcher, qui est tout à fait dans cette ligne, et qui n'apparaît pourtant qu'à la p. 249, au chapitre général d'Aristote.

Cependant, le plan de la *Bibliography* pose une question autrement grave : ordonné suivant le critérium de l'émetteur, ce qui était assurément indispensable, il fait complètement abstraction du récepteur. Nous voyons bien l'influence *exercée*, mais ignorons tout de l'influence *subie*. Or, il se trouve qu'une influence ne devient vraiment créatrice de valeurs qu'une fois subie. Dès lors, le point d'arrivée, et la réaction qu'il déclenche, importe au moins autant que le point de départ, et l'action qu'il entraîne. J'étudie, du premier point de vue, La Fontaine ou Sainte-Beuve, je cherche à reconstituer les données extérieures de leur personnalité, de leur œuvre. En l'état actuel des choses, la *Bibliography* ne m'y aide guère. Comment saurai-je que La Fontaine et Sainte-Beuve ont subi l'influence de saint Augustin, par exemple, et que cette influence a été étudiée ? Il en est bien question, mais

à saint Augustin en tant qu'émetteur, p. 320, et nullement aux chapitres des auteurs que j'étudie. Que dois-je faire ? Je veux bien tâtonner, lutter avec la Table des Matières, si complexe, me reporter au hasard à tel ou tel chapitre, faire un effort d'imagination. Mais imagination, hélas, n'est pas science, et moins encore prescience. Pour vraiment bien faire, il ne me reste qu'à *lire* quelques centaines de pages de titres, et à y glaner les indications utiles. D'où, la nécessité majeure d'un second regroupement des matières suivant le critérium du récepteur, fût-ce sous la forme d'un *Index*.

Cet *Index*, nécessaire surtout dans un ouvrage aussi analytique, aussi louablement analytique, eût rendu beaucoup d'autres services encore. Je m'intéresse, par exemple, à Proust, à Rilke, à Shakespeare, dans leurs rapports avec les Arts, et je ne trouve, bien entendu, rien de tel aux chapitres respectifs de ces auteurs. En revanche, le chapitre collectif *Littérature et Arts*, p. 27, m'instruit bien sur ce point. A défaut d'un *Index*, il fallait du moins y renvoyer. On ne se dissimule pas le labeur supplémentaire que le regroupement des matières suivant le récepteur ou, mieux encore, un Index général, eussent imposé aux auteurs. Mais combien l'instrument qu'ils nous offrent eût été plus maniable, partant plus utile encore ! Il n'est pas trop tard d'y pourvoir. En prévision de ce nouvel événement bibliographique, nous regrettons l'absence d'un numérotage général des titres, qui eût permis la réalisation, aux moindres frais, du regroupement proposé ou de l'Index général et qui, même en l'état actuel de l'ouvrage, eût facilité la multiplication et la précision des renvois [1].

Devant la richesse de l'ouvrage, on éprouve quelque gêne à parler de lacunes. Il y en avait d'inévitables, et l'on comprend l'embarras de M. Friederich (*Préf.*, p. XVII) face, par exemple, aux chapitres limitrophes dont il a déjà été question, où le juste milieu est affaire d'interprétation et où l'on court constamment le risque de dire trop ou trop peu. Le même risque se présente d'ailleurs, plus ou moins, pour l'ensemble de l'ouvrage, où l'on ne s'explique pas toujours certaines absences, dues à une sorte d'inégalité de traitement. Cela semble vrai d'abord pour les époques reculées, antérieures à 1830, où les auteurs ont eu l'heureuse idée de remonter. Pour commencer avec le chap. des *Généralités*, p. 5, on est ravi d'y rencontrer Morhof, Batteux, etc.,

1. A défaut de ce numérotage, la *Bibliography* en est réduite à renvoyer à des chapitres et paragraphes, comme pour Shakespeare, p. 565 : I, V, 1 ; I, II, 5, etc., ce qui nous oblige chaque fois à passer par la *Table*. L'indication supplémentaire des pages où figurent ces chapitres eût remédié à cet inconvénient.

mais on s'étonne de ne point trouver, dans la même colonne, l'importante *Poétique*, 2 vol., 1763, et les *Eléments de Littérature*, 6 vol., 1787, de Marmontel ; ni *De la Littérature et des littérateurs*, Yverdon, 1778, de S. Mercier ; ni, surtout, Diderot, où il y avait tant à prendre dans cet ordre d'idées. — Au même chapitre, p. 6-7, avant Elster, Lacombe et Renard, n'y avait-il pas lieu de noter *La critique scientifique*, 1888, d'Émile Hennequin ; et, en même temps qu'à Getto, à Rickert, à Walzel, à Wellek, etc., de faire une place aux différentes études de G. Lanson (1909, 1911, 1925), aux *Techniques* de G. Rudler (1923), aux *Problems* d'A. Morize (1923), au *Methodical Study* de F. Boillot (1924), à l'étude de M. R. Bray sur les *Méthodes*, dans la *R.H.L.* de 1930 ? Nous nous expliquons moins encore l'absence de l'*Esthétique* de Croce, qui est au fond de la plupart des controverses littéraires depuis cinquante ans et qui accompagne de ses nombreuses éditions l'acheminement même de nos disciplines. Ne devait pas non plus manquer à la fête l'ouvrage d'Otto Koischwitz, *Die Revolution in der deutschen Literaturwissenschaft*, Berlin-New York, 1926. — L'important recueil collectif qu'Émile Ermatinger a publié, en 1930, sous le titre *Philosophie der Literaturwissenschaft*, eût bien figuré comme tel à la p. 6. Si l'on en retient, p. 5, l'article de F. Strich, nous ne voyons point paraître celui d'Ermatinger lui-même, *Das Gesetz in der Litwiss.*, ni plusieurs autres. — Le *Festschrift* offert au même Ermatinger en 1933, sous le titre *Dichtung und Forschung*, méritait le même honneur. Là encore, on en signale bien, p. 627, l'article de Bleyer, mais non celui d'H. Cysarz, *Zwischen Dichtung und Philosophie, oder Literaturhistorie als Schicksal*, qui eût été à sa place, soit à la p. 6, soit à la p. 200. — Et c'est toujours à ce titre collectif que nous proposerions d'insérer, p. 5, les Actes du Congrès de Budapest, consacrés aux Méthodes de l'histoire littéraire et réunis dans le *Bull. of the Intern. Comm. of hist. Sc.*, n° 14, 1932. — Enfin, p. 7, à côté de son article de 1922, il était nécessaire d'inscrire à l'actif de M. Jean Pommier les conférences qu'il fit à l'École Normale et qu'il publia, en 1945, sous le titre *Questions de critique et d'histoire littéraire* [1].

Au chapitre *Fine Arts and Gardens*, p. 23, aux côtés de Du Bos, de Lessing, du très médiocre Sobry, on ne voit point paraître Caylus, avec ses *Tableaux*, 1757, ni J.-M. Morel, avec sa *Théorie*

1. A noter encore W. A. Amiet, *The Practice of Literary History*, Sidney, 1936, 263 pp. — Etc. — Pour *Litt. et Politique*, p. 15, où il est beaucoup question des caractères nationaux : S. de Madariaga, *Anglais, Français, Espagnols*, Paris, 1930 ; il en existe aussi une éd. anglaise. — L'article de H. Gumbel sur la litt. dans ses rapports avec la nationalité (recueil collectif d'Ermatinger, 1930), était aussi à retenir. — Ch. Beuchat, *Ed. Rod et le cosmopolitisme*. Paris, 1930. — Etc.

des Jardins, 1774, ni plusieurs autres ; et, ici encore, nulle trace de Diderot, de ses *Salons*, de son *Essai sur la Peinture*, etc. On s'est beaucoup occupé, ces temps-ci, de la correspondance des arts, et l'on en a parlé d'abondance au récent Congrès de Florence, où M. Kurt Wais, parmi d'autres, a fourni sur le sujet de précieuses indications bibliographiques. La matière est vaste [1].

Parmi les *Intermédiaires*, nous réclamerions, p. 54, une modeste place pour Suard, le fervent d'Ossian, ne fût-ce que pour renvoyer à l'ouvrage de Hunter, lequel n'apparaît qu'aux *Influences anglaises*, p. 608 ; pour La Place, le traducteur de Shakespeare ; pour P.-A. Stapfer, l'ambassadeur helvétique à Paris ; pour W. von Humboldt, dont il est un peu question p. 651, mais dont la Correspondance et certains autres écrits, riches d'aperçus psychologiques et littéraires franco-allemands, valent que l'on s'en souvienne ; et même pour un franco-italien comme Ferri de Saint-Constant, dont on a beaucoup discuté, en 1804, le gros ouvrage en 4 vol. sur *Londres et les Anglais*, et qu'il était bon de porter, à côté des *Lettres* de Fiévée, aux *Influences anglaises*, p. 551, et y renvoyer. — On note bien, p. 51, l'ouvrage de Mlle Stadler sur P.-H. Mallet, mais il y avait aussi intérêt à faire état, aux *Influences scandinaves*, des propres écrits de cet intermédiaire, 1755 et 1756, et y renvoyer de même. — Ch. de Villers est bien traité, p. 54 ; mais son *Kant* de 1801 n'y paraît point, non plus qu'aux *Influences*, p. 646, bien qu'ailleurs, p. 333, on cite avec raison sa *Réformation de Luther*. — Un seul titre, p. 53, pour A.-W. Schlegel, lequel ne figure substantiellement qu'aux *Influences*, p. 655 ; mais son important *Cours de littérature dramatique*, dont la vraie place était à *Genres*, n'apparaît nulle part. (L'ouvrage de J. Körner, *Die Botschaft*, etc., porté à *Romantisme*, p. 354, n'est en fait qu'une étude sur ce *Cours*, et devait l'accompagner, ne fût-ce que sous la forme d'une référence). — Nous ferons une observation analogue sur H. Crabb Robinson, dont il est question à la fois p. 53 et p. 665, mais dont

1. Voici, un peu au hasard, quelques autres titres, du même ordre que ceux, retenus p. 23, de Bebermeyer, de Binyon, etc. : W. Waetzoldt, *Deutsche Wortkunst und deutsche Bildkunst*. Berlin, 1916. — Mlle A. M.-Chaix, *La correspondance des arts dans la poésie contemporaine*. Paris, 1919. — P. Dorbec, *Les Lettres françaises dans leurs contacts avec l'atelier de l'artiste*. Paris, 1929. — H. Rosenfeld, *Das deutsche Bildgedicht. Aus dem Grenzgebiet zwischen bildender Kunst und Dichtung*. Leipzig, 1935. — Kurt Wais, *Symbiose der Künste...* Stuttgart, 1936. — A. Baratono, *Arte e Poesia*. Milan, 1945. — La bibliographie critique de S. Skard, *The use of Color in Literature*. In *Proceed. of the Am. Philos. Soc.*, 1946. — E. Souriau, *La correspondance des arts*. Paris, 1947. — Etc. — Page 29, on ne rencontre pas C.-A. Fusil, *La poésie scientifique de 1750 à nos jours...* Paris, 1918. — Au chap. des *Périodiques*, p. 41, E. Hatin, avec sa *Bibliogr.* et son *Hist. de la Presse*, ne devait pas manquer ; ni *Le Livre du Centenaire du J. des Débats*. Paris, 1889.

la Correspondance, extraite par Miss E. Morley, Oxford, 1929, a été omise. — De même, Sismondi revient par trois fois, pp. 54, 364 et 446, moins l'ouvrage sur lui de M. C. Pellegrini, Genève, 1926. Il y avait lieu, là comme ailleurs, de remédier à cette dispersion, parfois inévitable, par un système de références que le numérotage des titres eût seul rendu vraiment praticable [1].

Le chapitre *Originality, Imitation*, etc., p. 69, qui accueille fort opportunément Batteux et Duclos, ne devait pas se passer de G.-J. Vossius, avec son retentissant *De Imitatione*, 1647 ; ni d'Edward Young, avec ses capitales *Conjectures on original Composition*, 1759. — N'insistons pas sur les *Thèmes* [2]. La Partie des *Genres* suggère des remarques du même ordre. Puisque, pour l'*Epopée*, on retient p. 182, l'*Essai* de Voltaire, ne fallait-il pas en même temps évoquer celui de R. Blackmore, 1716, et même le *Traité* de Le Bossu, 1675 ? D'Aubignac et les *Discours* de Corneille n'eussent pas fait mauvaise figure au chap. du *Théâtre*, où nous aurions vu aussi avec plaisir, non seulement le *Cours* allemand et français d'A.-W. Schlegel, mais la *Préface* de B. Constant à son *Wallstein*, ainsi que le *Lycée* de La Harpe, si riche en aperçus théoriques sur la tragédie, et le *Cours* de N. Lemercier qui n'est, lui, d'un bout à l'autre, qu'une étude, très curieuse, des différents genres dramatiques. — Ajoutons, pour les chapitres respectifs, le *Traité de l'origine des romans*, 1670, de Huet; et les *Réflexions sur la poésie*, 1747, de Louis Racine. — Enfin, p. 189, il fallait peut-être consigner l'ensemble des Actes du Congrès de Lyon, entièrement voué au problème des *Genres* (*Helicon*, II, 1940) et dont on signale tout juste quatre Mémoires, alors qu'il en entendit une bonne douzaine [3].

Aux *Epoques*, *Courants*, etc., quelques autres absences nous frappent — p. 333, celle de W.-G. Moore, avec son *Luther en France*, Paris, 1930 ; p. 351, celle de M. Paul Hazard, avec sa *Pensée européenne au XVIII*e *siècle*... Paris, 1946. — Rappelons

1. Miss L. Cobb, *P.-A. de La Place* (1707-1793). Paris, 1928. — R. Luginbühl, *Ph.-A. Stapfer*... (1766-1840). *Ein Lebens-und Kulturbild.* Basel, 1887. — L'énorme thèse de P. Yvon, *H. Walpole* (1717-1797). Caen, 1924.

2. Voici toutefois, sauf erreur, quelques titres oubliés : N. Cartojan, *Fiore di Virtù în literatura românească.* (In *Mémoires de l'Académie Roumaine*). Bucarest, 1928. — Miss A.-E. Terry, *Jeanne d'Arc in periodical lit.*, 1894-1929. New York, 1930. — Mme A. Belciugateanu, *Carpe rosam. Tema poetica a trandafirului in literatura italiana si franceza a Renasterii.* Bucarest, 1931. — R. Wray, *The moon in literature.* In *Atl. Monthly*, mars 1922. — H.-W. Garrod, *The nightingale in poetry.* In *Profession of Poetry.* Oxford, 1929. — D. Caracostea, *Lenore. O problema de litaratura comparata si folklor.* Bucarest, 1929.

3. Pour le chap. *Critique* : O. Schlapp, *Kants Lehre vom Genie und die Entstehung der Urteilskraft.* Göttingen, 1901. — L'opuscule d'O. Walzel, *Vom Wesen der Dichtung.* Leipzig, 1928. — Marta Weber, *Schiller als Kritiker.* In *Festschrift* Ermatinger, 1933. — Quelques articles de Spingarn, etc.

aussi que le Congrès d'Amsterdam, consacré à l'étude des *Périodes*, a publié ses Actes dans le *Bull. of the Intern. Comm. of. hist. Sc.*, n° 36, 1937 [1]. — Un peu plus loin, il semble bien que la curieuse *Gaule poétique*, 1813, de Marchangy, avec son sous-titre si suggestif, s'imposait, soit au chap. du *Moyen Age*, p. 340, soit aux *Infl. celtiques*, p. 381 ; et que la copieuse *Histoire littéraire d'Italie*, 1811, par Ginguené, ne devait pas faire défaut, p. 396, aux *Infl. italiennes* [2]. Faut-il prétendre que les chap. *Classicisme* et *Romantisme*, déjà bien fournis, le soient encore davantage ? En tout cas, on n'y trouve point, p. 354, le copieux recueil de textes que MM. E. Eggli et P. Martino ont publié, avec une précieuse *Introduction*, sous le titre *Le Débat romantique en France*. 1813-1830. Paris, 1933.

On regrettera, enfin, que la *Bibliography* fasse si rarement état des comptes rendus. Il en est qui, par l'information supplémentaire et les réflexions qu'ils proposent, doivent toujours accompagner les ouvrages envisagés ; tels, au hasard, le compte rendu d'H. Hauvette sur le *Dante* d'A. Counson, *R.H.L.F.*, 1907 ; ou bien celui de M. Paul Van Tieghem sur Ermatinger, *R.L.C.*, 1931. Sans compter que certains comptes rendus analytiques remplacent tant bien que mal les livres mêmes, lorsque ceux-ci s'expriment en des langues de faible circulation [3]. Et, puisque nous en sommes aux « petites » littératures, peut-on former le vœu qu'elles soient traitées plus généreusement à l'avenir ? Nous sentons bien ce qu'une telle objection comporte de cruel...

On pourrait continuer [4]. Mais, ici encore, la vraie question n'est point de compter, mais de peser, non pas d'énumérer des lacunes, mais d'en évaluer la gravité relative. Il faudrait, pour y parvenir, des sondages plus nombreux encore, et surtout plus systématiques, et une compétence pratiquement universelle. On nous eût aidé dans cette tâche en nous instruisant explicitement de la manière dont cette vaste information a été réunie. La longue liste des périodiques « the most frequently used » — ils sont plus de deux cents ! — semble indiquer la principale source de l'ouvrage. Encore aimerait-on recevoir l'assurance que ces collections ont été systématiquement dépouillées et inventoriées.

1. P. 339, on ne trouve pas l'importante étude de M. J. Pommier sur *L'Idée de génération*, 1942, publiée dans le volume que nous avons déjà signalé.

2. Notons, en passant, à propos d'*Influences* : F. Neri, *Il Chiabrera e la Pleiade francese*, 1920, que nous ne voyons ni p. 490, ni p. 526 ; et W. Mönch, *Ch. Nodier und die deutsche und englische Literatur*. Berlin, 1931, qui n'est pas à la p. 664.

3. Citons, à titre d'exemple, la longue analyse que la *R. L. C.* de 1926, pp. 174-suiv., a donné de l'ouvrage roumain du regretté Charles Drouhet sur *Alecsandri et les écrivains français*.

4. Nous communiquerons directement à M. Friederich d'autres titres manquants.

Sur ce point et, en général, sur les méthodes de recherche et les critères d'appréciation dont on s'est servi, nous engageons M. Friederich à s'expliquer formellement dans le prochain Supplément. Ce qui, entre autres, nous fait souhaiter cette explication, c'est que, tout en retenant de minuscules articles, comme ceux de la modeste *Europe Centrale* de Prague, la *Bibliography* en omet de beaucoup plus substantiels.

Quoi qu'il en soit, afin d'en juger équitablement, il convient de ne pas perdre de vue que la *Bibliography* est l'œuvre, combien impressionnante, non pas de quelque Institut bien outillé, bien stipendié et travaillant en équipe, mais d'un dévouement individuel, et que, par là aussi, elle force le respect et appelle l'hommage. On n'oubliera pas non plus que, portant sur tant d'époques, de langues et de problèmes, toute synthèse bibliographique de la littérature comparée est, à quelque degré, affaire de coopération internationale. Et nous sommes persuadé que l'appel de M. Friederich sollicitant le concours des spécialistes pour le supplément de 1955, ne restera pas sans écho.

C'est assez dire que les doutes, additions et retouches que l'on vient de proposer, n'entament pas sensiblement la valeur de l'ouvrage. On peut toujours, certes, faire mieux, ou en rêver. Mais ici, plus encore qu'ailleurs, le mieux est l'ennemi du bien, car ce « mieux » nous eût privés, pour des mois ou des années, d'un instrument de travail que, dans l'intérêt de nos études, il importait de mettre au plus vite dans toutes les mains. Or, rarement ouvrage vint mieux à son heure. Et c'est là un titre de plus à notre gratitude.

Signalons ici rapidement quelques imperfections et menues erreurs. En haut de la p. 646, un accident a fait sauter le nom de l'auteur et une partie du titre. — Il a fallu, certes, abréger. Mais, dans un grand nombre de cas, le sous-titre était indispensable. Ainsi, p. 545, on ne fait point entendre que *La France révolutionnaire et impériale* de M. Monglond est une bibliographie ; ni, p. 6, que l'ouvrage de R. S. Castro est un recueil de morceaux traduits. — La 1re éd. d'E. Ermatinger, *Das dichterische Kunst* (p. 6) n'est pas de Berlin, 1929, mais de Leipzig, 1921. — Y a-t-il (p. 339) un livre de J. Petersen, *Die lit. Generationen*, Berlin, 1930 ? Nous ne connaissons de l'auteur, sous ce titre et à cette date, que l'article du recueil collectif d'Ermatinger. — P. 6, le vrai titre d'un article d'Ermatinger a été indûment abrégé : *Die deutsche Litwiss.* [*in der geistigen Bewegung*] *der Gegenwart.* — Certains comptes rendus sont pris pour des articles, tel celui d'A. Guillermou, *La Litt. roumaine et l'Europe*, en haut de la p. 374. — Pour un certain nombre d'articles, tel celui de D. W. Jefferson, p. 204, on indique le tome du périodique, mais non point le millésime, autrement important. — Enfin, nous avons relevé un certain nombre de fautes d'impression, que nous soumettrons directement à M. Friederich, ainsi que le détail de nos observations sur les points ci dessus.

B. Munteano.

M.-F. Guyard, **La littérature comparée,** avec un avant-propos de J.-M. Carré, Collection *Que sais-je ?*, Presses universitaires de France, Paris, 1951.

Vingt ans avant ce petit livre, le regretté Paul Van Tieghem publiait sous le même titre un manuel de vulgarisation qui a rendu d'inestimables services. Le développement des études de littérature comparée a légitimement convaincu M. Guyard, Assistant à la Sorbonne, de l'opportunité d'une nouvelle mise au point. Mais l'optique n'est plus tout à fait la même. Alors que les trois derniers chapitres du livre de P. Van Tieghem portaient sur la « littérature générale », M. Guyard, moins ambitieux que son éminent devancier, revient dans son chapitre final à un point de vue résolument français en traitant de « L'étranger tel qu'on le voit ». Il s'est essentiellement proposé d'établir un bilan en limitant généralement son enquête au domaine des études universitaires françaises.

D'où le grand mérite du livre — et peut-être, à notre sens, un défaut que n'excuse pas entièrement le caractère nécessairement succinct de l'exposé. Son mérite est d'être pratique : l'auteur a voulu « marquer les limites » de la littérature comparée (p. 7), et résistant sagement à la tentation de suivre P. Van Tieghem, il s'en tient avec son maître J.-M. Carré et « la plupart des comparatistes français » à l'étude de ce que ce dernier appelle les *rapports de fait* dans « l'histoire des relations littéraires internationales ». Mais, faisant surtout état des résultats obtenus par l'école comparatiste française, M. Guyard est amené à fausser légèrement, par excès de scrupule, les résultats même de son bilan. D'importantes contributions étrangères, constituant pour l'étudiant français d'indispensables instruments de travail, risquent d'être ainsi passés sous silence. (Un seul exemple : les excellents tableaux synoptiques de la fin du volume ne mentionnent pas (p. 125) le *Voltaire in Deutschland* de Korff). C'est ainsi encore que l'Introduction eût été complétée utilement, pensons-nous, par un rapide aperçu des conceptions autres que françaises du comparatisme ; car si les Italiens comprennent à peu près comme nous cette discipline, il n'en est pas de même de nombreux savants américains, par exemple. Il est seulement fait allusion ici à l'école allemande (p. 49)[1]. De même, les données du problème eussent été plus nettes encore si l'Introduction avait posé explicitement les limites historiques (les comparatistes français, à la différence

1. Cf. à ce sujet les articles de Walter Höllerer : *Methoden und Probleme vergleichender Literaturwissenschaft* dans la *Germanisch-Romanische Monatschrift* (janv. 1952), de E. Merian dans *Erasmus* (II, 1952), de Robert Escarpit, *La Littérature Comparée* dans *Le Monde* (22 janvier 1952), suivi d'une correspondance Cazamian-Escarpit (*id.*, 23 et 29 janv.). N. D. L. R.

de leurs collègues anglais, n'étudient guère la littérature du Moyen âge) et géographiques (il n'est question ici que des littératures occidentales).

On pourrait repérer une erreur vénielle (Mme de Staël fille d'une Anglaise, p. 35), mais on aurait mauvaise grâce à relever des omissions d'ordre bibliographique dans un ouvrage qui réussit le tour de force de traiter en 128 pages l'essentiel d'un si vaste sujet. L'*Histoire de la langue française* de F. Brunot et Ch. Bruneau, bien que n'étant pas l'œuvre de comparatistes, devrait pourtant être mentionnée p. 27 dans le paragraphe consacré aux *Connaissances linguistiques*. Précisons, car P.-G. Castex serait sûrement le premier à « rendre à César », que les noms de Mistler et de Ricci ne peuvent être omis à propos des études sur Hoffmann en France (p. 66), et signalons une erreur de nom propre p. 89, n. 1 (il faut lire *E.J.H. Greene* au lieu de F. C. Green).

Au cours des huit chapitres *(Origines et histoire — Objet et méthode — Agents du cosmopolitisme littéraire — Genres, thèmes, mythes — Influence et succès — Sources — Grands courants européens : idées, doctrines, sentiments — L'étranger tel qu'on le voit)* se précisent les frontières entre la littérature comparée et ses voisins : l'histoire littéraire (p. 38), le folklore (p. 49), l'histoire (p. 54), l'histoire des idées (pp. 57, 96). En même temps sont clairement posés des problèmes de méthode (traductions, pp. 28, 33, — étude des thèmes ou des types, p. 53, — études d'influence, p. 77). L'exposition est heureusement illustrée de résumés d'ouvrages représentatifs de chaque type d'étude envisagé ; l'apprenti comparatiste fera ainsi commodément connaissance avec les grands livres des maîtres français d'hier et d'aujourd'hui : J. Texte, A. Lirondelle, P. Hazard, P. Van Tieghem, F. Baldensperger, J.-M. Carré, H. Peyre, Ch. Dédéyan.

Ce petit livre paraît au moment où dans les universités françaises l'organisation de la licence moderne appelle à un nouvel essor la littérature comparée. Il atteint pleinement son but, qui est de faire connaître et aimer cette jeune et belle discipline.

J. Voisine.

Avis très important. — Le Service des Douanes nous imposant des formalités et des démarches longues et coûteuses pour tous les livres envoyés *de l'Etranger* pour comptes rendus dans la *R. L. C.*, nous prions instamment les *Auteurs* et *Editeurs*, qui nous feraient de tels envois, d'apposer bien visiblement, sur l'étiquette ou sur le paquet, la mention : **Service de Presse.**

Les ouvrages qui ne porteraient pas cette mention seront retournés à l'expéditeur directement par la Douane.

Le gérant : Henri Leduc.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — *N° Édit. :* 186.

A l'occasion du 150e anniversaire de la naissance du poète, célébré le 10 Juin au Panthéon, la Revue de littérature comparée *eût souhaité consacrer intégralement ce numéro à Victor Hugo et à ses rapports avec l'étranger, comme elle l'a fait pour Gœthe, Pouchkine, Chateaubriand et Balzac. Mais elle doit interrompre l'onéreuse tradition de ses numéros spéciaux et faire place, dans ce sommaire, à côté d'une grande actualité littéraire, aux études qui sollicitent couramment les curiosités variées des comparatistes.*

LES DIRECTEURS.

HORIZONS INTERNATIONAUX DE VICTOR HUGO

Victor Hugo s'est défini lui-même en définissant le poète :

Un poète est un monde enfermé dans un homme.

Si l'on veut se représenter le monde qui était enfermé en lui, il faut reprendre une de ces images architecturales où il se plaisait à figurer en portiques, en terrasses, en escaliers fantastiques les civilisations et les empires. C'est ainsi qu'il voyait l'humanité : en paysages de siècles, en cités symboliques, — pyramides ou écroulements. Ce sont, dans le monologue de don Carlos, ces étagements de peuples au sommet desquels se dressent le Pape et l'Empereur ; dans les *Jumeaux*, la carte où se dessine, aux yeux de Mazarin, l'Europe qu'il rêve de bâtir pour la paix ; dans le poème *Que la musique date du seizième siècle*, ce vaste amas

De donjons, de beffrois, de flèches élancées,
D'édifices construits pour toutes les pensées,

et, dans le lointain, la lune de l'art moderne montant

Entre Tasse et Luther, ces deux chênes touffus.

En tête de *la Légende des Siècles*, c'est *la Vision d'où est sorti ce livre;* au cœur des *Feuilles d'Automne*, c'est *la Pente de la Rêverie* : le poète voit et entend sortir du sein de la mer « les cités vivantes des deux mondes »,

Le genre humain complet comme au jour du remords,...
Le pélage d'Orphée et l'étrusque d'Evandre,...
La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien...

D'où lui venait l'obsession de cette Cosmopolis ? « Je parcourus la terre avant la vie », dit-il, non sans exagération. Bien jeune, il avait vu l'Italie comme on peut la voir à cinq ou six ans, l'Espagne comme on peut la voir à neuf ans. Avec des yeux qui n'oublient pas, un regard avide. Plus tard, il reprendra les grandes routes avec le *Guide des Pyrénées* [1], ou le *Guide des voyageurs à Heidelberg* [2]. Ses évasions amoureuses s'accompagneront d'enquêtes sur l'art, le folklore, le génie des peuples et des lieux. Mais surtout, il s'aide de livres et d'images [3].

Une image de sa chambre, aux Feuillantines, le fait rêver des bords du Rhin. Et que de lectures mêlées, dès l'adolescence, dans le cabinet de Royol ! Son frère Abel regarde vers l'Espagne et l'Orient ; lui-même se pique d'une connaissance familière de l'Espagne. En 1825, il révélait la poésie espagnole à Charles Nodier, qui lui révélait Shakespeare. Il est vrai qu'une préface de *Han d'Islande* indique ces autres degrés d'initiations de l'adolescence : Ducray-Duminil à onze ans, Auguste Lafontaine à treize, Shakespeare à seize. Puis, le baron d'Eckstein lui révèle l'Inde, et les mythologies du nord qu'il retrouvera chez Xavier Marmier. Sur les chemins de l'Orient, d'autres informateurs

1. Richard, 1839 (pour le voyage de 1843).
2. Elmine Chézy, 1818 (pour *le Rhin*).
3. Cf. J. B. Barrère, Les livres de Hauteville House, V, Classiques étrangers, *R.H.L.F.*, janv.-mars 1952.

l'ont guidé : comme Ernest Fouinet ; plus tard, Pauthier, Mathieu. Gérard de Nerval lui a communiqué le secret de la poésie allemande. Bernard Picard l'a instruit sur *les Cérémonies de tous les peuples du monde* ; le vieux Beeverell sur *les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.* Ce n'est pas un vain sujet que d'étudier, comme on l'a fait, l'Angleterre dans son œuvre [1] ; les *Victor Hugo's Urteile über Deutschland* [2] ; ses emprunts à Dante [3] ; ou encore, comme M. Raymond Schwab, l'appel qui lui est venu de l'Inde [4]. M. Georges Le Gentil et, parmi les Espagnols, Azorin, ont parlé de la part de l'Espagne, M. Paul Berret des *Sources du Moyen Age européen dans la Légende des Siècles* [5].

Son siècle l'entraîne à des vues universelles, où s'ordonnent les destinées des peuples en philosophies de l'histoire. Qui n'a rêvé, à cette époque, de quelque évolution mystérieuse de l'humanité, où les *corsi*, les *ricorsi*, les palingénésies s'ordonnaient de façon à donner à chaque région de la terre sa signification et sa mission ? Dans un fragment de sa vingt-cinquième année, Hugo déroulait « l'histoire entière de la civilisation », flambeau qui passait de continent en continent, par une providentielle transmission. La même année, la préface de *Cromwell* transportait le lecteur, en une large fresque des âges successifs, du monde de la Genèse au monde d'Homère, du monde d'Homère à celui de Shakespeare. « La légende des siècles, a écrit Camille Jullian, Victor Hugo l'a écrite toute sa vie. » La légende des peuples aussi.

Légende confuse, contrastée. Ses bigarrures soulignent le drame historique des civilisations. Des figures allégoriques résument ces oppositions : la Lyre et la Harpe dans les *Odes* ; la Fée et la Péri dans *les Orientales* ; l'Esprit de l'Orestie et celui de l'Apocalypse en tête de *la Légende des Siècles.* Chaque peuple a son ton, sa syntaxe ; et le mimétisme poétique de Victor Hugo se prête à les traduire tour à tour. Il n'est pas jusqu'au rythme de son vers qui ne s'accorde

1. J. Heywood Thomas, *L'Angleterre dans l'œuvre de Victor Hugo*, Paris, 1933.
2. Cf. Schriebnies, Diss. Königsberg, 1914.
3. Cf. A. Counson, *Dante et les Romantiques Français*, *R.H.L.F.*, 1905 et W. Friederich, *Dante's Fame Abroad*, Rome, 1950.
4. *La Renaissance orientale*, Paris, 1950.
5. Thèse Paris (1912).

aux musiques étrangères. Sur une phrase musicale de Beethoven, il écrit une phrase verbale des *Châtiments* : « Là-haut, qui sourit... » ; M. Baldensperger a montré que le galop éperdu de *l'Aigle du Casque* suivait le *tempo* d'une ballade de Bürger, *Der wilde Jäger*, traduite par Gérard de Nerval en 1830, dans son recueil de poésies allemandes [1].

« Non qu'il faille faire, avait-il dit à propos de *Cromwell*, de la *couleur locale...* » A son sujet, c'est plutôt de lumière locale qu'il faudrait parler. Poèmes, drames, romans, se situent dans la lumière orientale, dans une lumière de vitrail, dans la chaude lumière d'une sierra, dans la froide lumière qui tombe d'une meurtrière de burg, dans la lumière voilée de l'archipel de la Manche. Le reste n'est que suggestion sonore, musique de scène empruntée aux syllabes étrangères, vocables mystérieux sortis, au hasard, du dictionnaire de Moreri. Mais quel splendide poudroiement, quelle sorcellerie évocatoire ! Par le plus simple procédé énumératif, les hémistiches nous font faire, d'un bond par-dessus une césure, le tour de la terre ; les fleuves illustres se rejoignent, du Rhin au Nil, du Nil au Gange. Ce serait un plaisant et pittoresque sujet, que la géographie imaginaire de Victor Hugo. On chercherait, sur la carte des pays utopiques, la cité de Gur, la montagne Jebel Kronnega, le puits d'Albouféia ; et ces autres montagnes qui portent des noms de rois de Hongrie, ces cités d'Espagne qui se confondent avec celles de l'Amérique, ces cimes pyrénéennes qui sont, à la vérité, des villes des Philippines.

Ces mélanges répondent à la fois à un instinct de poète et à une pensée. L'âme humaine ne connaît-elle pas les mêmes drames sous tous les ciels ? C'est ce qu'il appelait des « assonances ». N'y a-t-il pas des vérités générales où le Romancero rencontre Job, où Dante se heurte à Shakespeare ? C'est ce qu'il appelait des « confluents ». Et il ajoutait, dans un projet de préface : « Tentative de mélange des deux courants, d'amalgame des deux souffles, de fusion des deux éléments. »

Hors des lieux, hors des temps, institutions, religions, événements se surimpriment en un fourmillant syncrétisme.

1. *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, juin 1911.

Les Eddas, les Vedas s'appellent, par le jeu des allitérations. Le duel de saint Georges et du démon se distingue à peine du combat d'un centaure avec un brucolaque ; Orphée qui a vu Pluton, de Dante qui a vu Satan ; les temples sanguinaires de Baal, des menhirs de Teutatès. Le poète a saisi des jeux mystérieux de clarté

Où l'Inde finissait par être l'Allemagne.

Mobilisation du divin, comme disait Barrès : Isis, Indra, le Calvaire se répondent ; Ève sourit à Psyché ; le Mamré de la Genèse échange ses oracles avec les arbres de Dodone ; Delphes avec la grotte d'Endor. Le groupe des Idylles prête à Racan un hymne qui

Mêle Astrée, Éros, Gabriel,
Les dieux et les anges, — crédule
Aux douces puissances du ciel.

Et, par des étymologies complaisantes, le poète marie toutes les conceptions ternaires autour desquelles gravitent mystérieusement les croyances des peuples :

Trimourti ! Trinité ! Triade ! Triple Hécate !

ou encore toutes les formes de l'amour mystique et de l'adoration :

Brahma, c'est Abraham ; dans Adonis éclate
Adonaï ; Jovis jaillit de Jéhovah.

Ne croirait-on pas entendre un sonnet des *Chimères* ? Gérard de Nerval faisait le même accueil à toutes les ombres divines, réconciliées.

Sans distinction ni choix, la table tournante convoque des esprits de tous les pays, qui tous parlent français, et tous dans le style de Victor Hugo. Elle est comme une « Internationale » de l'au-delà. Mais il est d'autres « Internationales », et qui ne sont pas moins sacrées.

D'abord, celle des Mages. Dispersés aux quatre coins de la terre, s'ignorant, et chacun se croyant seul, ils forment une société invisible, une république universelle ; liés à leur insu par la communauté de leur pensée. Le romantisme politique et social, le romantisme esthétique aussi, ont été

obsédés d'un hallucinant messianisme, qui était, chez un Mickiewicz, une grande flamme d'espérance patriotique et humaine. On en trouve une lueur chez Chateaubriand, dans le thème des « génies-mères ». Les « génies-mères » sont devenus, chez Victor Hugo, les quatorze génies suprêmes du genre humain, ces pairs dont il dit : « L'art est la région des égaux. » Ils suscitent des races selon l'esprit, qui l'emportent sur les races selon la chair. Ils sont ce décor de grandeur, cette chaîne de montagnes sur laquelle se découpe l'effigie cyclopéenne de Guernesey.

Les peuples composent une autre chaîne du paysage symbolique. Leur internationale se forme lentement. Au-dessus d'elle, une internationale des rois tisse sa toile : Metternich, l'Autriche, le Spielberg ; l'Espagne et son roi sombre ; le tsar sous la croix du vieil Ivan ; même la reine Victoria, contre laquelle ne désarme pas la rancune des exilés. Mais l'espoir non plus ne désarme pas. Le poète croit à la famille des nations, quoiqu'elles lui aient infligé plus d'une désillusion : la Germanie, jadis exaltée, et qui est devenue l'Allemagne de 1870 ; la jeune république américaine, qui lui a refusé la grâce de John Brown. Il voit, autour de la France, « des peuples entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse, ou qu'on met aux fers ». Il voit la guerre, et lui déclare la guerre : le glaive est, avec le gibet et le bagne, une des trois malédictions que l'homme moderne n'a pas encore conjurées. Entre les peuples, l'océan crée les obstacles qui séparent : il faut vaincre l'océan. Au-dessus des peuples, le ciel ouvre les espaces qui unissent : il faut conquérir le ciel. Au congrès de la Paix, à Lausanne, Victor Hugo annonce, en 1869, le jour où « l'Europe sera constituée comme ce noble peuple suisse ». Le 14 juillet 1870, il plante dans le jardin de Hauteville-House le chêne des Etats-Unis d'Europe. Cinq jours après, la guerre éclate.

Après la guerre, la Commune, de nouveaux exils, de nouvelles haines. Mais Victor Hugo continue à croire. Il croit à « l'épanouissement du genre humain », à « la transfiguration paradisiaque de « l'enfer terrestre ». En somme, à l'homme conquérant sa planète. A l'homme ; mais peut-être, surtout, à la France.

Il avait entrevu, un jour de son enfance, au Panthéon,

un grand homme qui projetait de réaliser l'unité des nations dans le rayonnement de la France :

Déjà, dans sa pensée immense et clairvoyante
L'Europe ne fait plus qu'une France géante.

Comme Napoléon, il ne conçoit pas d'autre capitale que Paris, pour la future patrie internationale : il le dit en 1867, dans *Paris-Guide*. Paris n'est-il pas lui-même l'alliage où se fondent, en un creuset, tous les peuples, toutes les religions ? Il l'avait dit, en 1837, dans *les Voix Intérieures* :

A tout peuple, heureux, brave ou sage,
Il prend ses lois, ses dieux, ses mœurs.
Dans sa fournaise, pêle-mêle,
Il fond, transforme et renouvelle
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains ;
Puis il rejette aux peuples blêmes
Leurs sceptres et leurs diadèmes,
Leurs préjugés et leurs systèmes,
Tout tordus par ses fortes mains.

La mission de Paris est celle de la France même. Elle aussi, jusque dans ses deuils, est l'âme du monde :

L'immense cœur du monde en sa poitrine bat.

Et, du sein des calamités, ce beau vers éclate, que Gabriele d'Annunzio a emprunté à Victor Hugo, et que nous attribuons volontiers, maintenant, à d'Annunzio, comme pour donner raison au pacte fraternel qui unit les Mages :

France, France, sans toi le monde serait seul.

Pierre Moreau.

QUAND SHAKESPEARE A JERSEY PARLE A VICTOR HUGO

On sait comment, en septembre 1853, Mme Emile de Girardin, vint rendre à l'illustre proscrit de Jersey, une rapide visite ; et comment, pleine de foi dans le spiritisme, elle convertit à ses doctrines non seulement Victor Hugo, mais à peu près tous les hôtes de Marine-Terrace : la femme du poète, son fils aîné, Charles, et Auguste Vacquerie, « le frère de ses fils ». Seul, François-Victor, futur traducteur de Shakespeare, se retranchait dans une prudente réserve. Mme de Girardin, cependant, aurait-elle obtenu l'adhésion des proscrits si, en même temps que les dogmes elle ne leur avait enseigné les rites, et l'art merveilleux de « faire des tables » ; si, de plus, des circonstances douloureuses n'avaient préparé l'âme des néophytes à l'acceptation d'un mysticisme accordé à leurs secrètes espérances !

« Faire des tables » — et tout Paris, depuis le printemps était engoué de cette étonnante pratique — c'était les faire mouvoir par la seule imposition de plusieurs mains conjointes ; les faire tourner, virer, cabrioler ; même et surtout, au moyen de frappements judicieusement interprétés, les faire parler. Bougeantes ou parlantes, en effet, c'est que des esprits consentaient à les animer ; esprits purs, ou d'anciens humains. Par les tables, où ils descendent, une communication devient possible entre cet univers et l'autre, un lien s'établit entre les vivants et les morts ; une porte s'entr'ouvre sur l'éternel mystère.

Dans une lettre écrite de Paris vers l'automne, Mme Paul Meurice, récente initiée, raconte à Mme Victor Hugo qu'elle tenta en vain de s'acquitter auprès des esprits d'un message dont son amie l'avait chargée. La table déclara, explique-t-

27 j. 92 1/2 Ch. m. S.

12

es-tu le Shakspeare? — oui
parle de toi-même.
quand eschyle pensif sculpte la méduse,
quand Cervantes songeur fait son grave hidalgo,
quand Lamèr poquelin plisse le front d'alceste,
quand je rêvais Desdemone à l'ombre d'Iago,

quand du tremblant hamlet je fais l'âpre éministe
du spectre qui lui dit: venge-moi! chaque soir;
et seigneur, quand je mets sur ton donjon sinistre,
le doute en sentinelle au créneau du devoir;

lorsque dans caliban je peins l'être vorace,
ou que dans Richard trois je peins l'homme inhumain,
quand à la lady Macbeth refusant toute grâce,
sombre, avec son forfait, je lui, gante la main,

quand je fais juliette et dante Béatrice,
quand je fais mon Roi Lear et vous vos Triboulets
~~quand~~ (interruption. on relit les vers. le tableau)
quand, comme une caverne
(interruption. le tableau reste muet et immobile)

— vous avez changé quelque chose dans ce que précède? — oui
— dans quelle strophe? — la 4e.
— quel vers? — le premier.
— vous avez changé autre chose? — oui.
à juliette un soir quand je dis ma romance,
quand je fais mon roi Lear et vous vos Tribouletts
quand, comme une caverne au fond d'un bois immense,
l'antre de grandgousier s'ouvre dans Rabelais.

Fac-simile du début du procès-verbal autographe du 27 janvier.

elle, « que ce que vous demandiez m'impressionnerait trop, que je n'étais pas assez forte pour de telles révélations. » Qu'avait donc sollicité Mme Hugo ? « Des détails sur le mystère » ; car, avouait-elle, « j'ai soif de l'inconnu ; le connu est si triste ! » Des expériences de lévitation avaient clos la soirée. « J'aimerais mieux, soupirait Mme Meurice, entendre dicter des pages splendides comme celles que vous avez ! » A Jersey, en effet, l'exilée, depuis la visite de Mme de Girardin, disposait d'une table admirablement éloquente ; et pour l'interroger, et pour l'animer, de ce prodigieux inspirateur : Victor Hugo.

En ce début de septembre 1853, le grand proscrit et les siens venaient d'achever la première année de leur séjour à Jersey :

Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers !

Terre libre, mais, hélas ! terre d'exil. Et la tristesse de l'exil était doublée par celle de l'installation. A peine débarqués, ils s'étaient établis, comme l'écrivait Mme Victor Hugo, dans « une petite maison à la porte de Saint-Hélier, bâtie sur le bord de la mer. Le mur qui clôt cette maison est construit sur la grève même ». Entre le jardin sans fleurs et le mur, une terrasse qu'aux heures des marées, la mer secouait avec violence et d'où la demeure tirait son nom, *Marine-Terrace*. Travaillant et couchant au deuxième étage, le poète avait toujours les vagues sous les yeux et, dès les premières tempêtes d'équinoxe, il goûtait le farouche plaisir de voir « les Océanides essuyer leur chevelure à sa vitre ».

L'intérieur de son logis ne lui paraissait pas plus avenant. Il a décrit dix ans plus tard sans complaisance cette « maison toute blanche, de cette blancheur anglaise » qui « semble vous offrir l'hospitalité de la neige » ; ses « chambres propres, froides, meublées sommairement, repeintes à neuf, avec des linceuls blancs aux fenêtres ». Au total, « un lourd cube blanc, à angles droits, qui avait la forme d'un tombeau. »

D'un tombeau près duquel rôdaient des fantômes ; car si la location de Marine-Terrace avait été facile, c'est que, dans le pays, grève et maison passaient pour être « hantées ». D'un tombeau où le poète, qui venait de franchir le versant mélancolique de la cinquantième année, ensevelissait les plus

chères de ses illusions perdues ; où il était, en même temps, obsédé par le souvenir d'un autre tombeau, — celui qui conservait, à Villequier, les restes de sa fille préférée Léopoldine.

Le dixième anniversaire funèbre, — celui du 4 septembre 1843 — revenait dans ces jours où Victor Hugo achevait de composer les *Châtiments*, qui, pendant quelque douze mois, avaient offert à tous ses chagrins comme une magnifique diversion. Tandis que le recueil commençait de s'imprimer à Jersey sous ses yeux, il méditait profondément. La mort de l'adorable « Didine » avait inauguré pour son âme comme une vie nouvelle. Un jour avait suffi pour creuser un abîme au centre de cette vie. Hors de cet abîme, la tombe de Villequier dressait un phare étincelant et sombre qui, pour le poète, éclairerait désormais l'univers. Il allait écrire dans les *Contemplations* :

Je t'ai perdue, ô fille chère,
Toi qui remplis, ô mon orgueil,
Tout mon destin de la lumière
De ton cercueil...

Les deux foudroiements simultanés par lesquels le coup d'Etat et le brutal exil déracinèrent sa vie quotidienne, le ramenant d'abord à la gêne et à l'insécurité matérielle de sa première jeunesse, semblent avoir renforcé l'intensité de sa méditation sur les problèmes de la destinée. Il souhaitait d'élaborer une philosophie de l'univers, réfléchissait sur les formes possibles d'une vie future, lisant avidement les ouvrages des cabbalistes, fouriéristes, occultistes, tâtonnant, d'une pensée encore hésitante et maladroite, à travers les ténèbres de l'infini.

Or, la pratique des tables parlantes ne permettrait-elle point d'espérer qu'entre son esprit inquiet et la multitude innombrable des esprits disparus, la porte d'ombre allait s'entrouvrir ? M^me^ de Girardin l'affirmait. Incrédule d'abord, le poète sentit la foi l'envahir dans une sorte de fulguration lorsque, le soir du 11 septembre, l'esprit de Léopoldine se manifesta dans la table :

— Qu'es-tu ? interroge le pythonisse.
— Fille. Morte.
— Es-tu heureuse ? demande Victor Hugo. — Oui. — Où

es-tu ! — Lumière. — Que faut-il faire pour aller à toi ? — Aimer. — Qui t'envoie ? s'enquiert enfin Mme de Girardin. — Bon Dieu.

Intensité décisive de cet instant ! C'était la première séance de spiritisme à Marine-Terrace ; tous, d'abord, plus ou moins doutaient ; nul, désormais, ne doute plus. Et Victor Hugo, jusqu'alors le plus rebelle, devient aussitôt le plus convaincu. Pendant deux ans, presque chaque jour, il consulte ou fait consulter les esprits, il croit communiquer avec l'au-delà et subit une véritable crise mystique, dont l'influence se reflète dans les grands poèmes qu'il compose pour former le livre VI des *Comtemplations*, poèmes que lui-même appelle ses « apocalypses » ; comme eux, *La Fin de Satan* intitulée d'abord *Satan pardonné* et le vaste poème *Dieu*, doivent à cette crise et leur conception et une importante partie de leur enfantement [1].

Depuis le 12 septembre 1853 jusqu'au début d'octobre 1855, toutes les séances de tables parlantes furent l'objet d'un enregistrement immédiat et rigoureux. « On convenait avec les tables, explique Vacquerie, que les coups qu'elles frapperaient seraient les lettres de l'alphabet, et qu'on écrirait la lettre à laquelle elles s'arrêteraient. On obtenait ainsi, lettre à lettre et mot à mot, des phrases et des pages entières ». Un seul frappement net signifiait *oui* ; deux constituaient un refus ou une négation. Chaque lettre dictée par ce procédé était reproduite au fur et à mesure des frappements. Victor Hugo, plus d'une fois, remplit avec une attentive ferveur cette fonction de sténographe bénévole.

Presque aussitôt, les originaux des procès-verbaux ainsi établis étaient copiés, pour ainsi dire sous ses yeux, par quelqu'un de ses familiers. Ces copies, vers l'été de 1855, formaient deux gros cahiers, correspondant à deux volumes que le poète songeait à publier un jour ; les « révélations » des tables constitueraient ainsi une « Nouvelle Bible de l'Humanité ». Mais à la publication ainsi envisagée, les tables elles-mêmes conseillèrent de surseoir. Les temps n'étaient point mûrs pour le nouvel Evangile. La « Bouche d'Ombre » des *Contemplations* demeurerait longtemps privée des commentaires émanés de l'au delà.

1. Voir nos deux articles récemment parus dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 mai et 1er juin 1952 sous le titre : *La Crise mystique de Victor Hugo à Jersey.*

Gustave Simon, successeur des premiers exécuteurs testamentaires, se décida seulement en 1923 à publier sous le titre *Les tables tournantes de Jersey*, le texte de soixante-six procès-verbaux [1] ; sorte de choix qu'un second volume annoncé devait compléter ; celui-ci n'a point paru.

Dans notre essai récent sur la « crise mystique » du poète, nous avons pu ajouter aux textes connus celui de cinq procès-verbaux particulièrement significatifs ; l'un est éclairé par une page de confession autographe ; un autre est un enregistrement discret fait avec grand soin par le poète. Nous devons ces précieux documents, par l'entremise de notre collègue et ami, M. Jean-Marie Carré, à la confiante bienveillance des descendantes de Paul Meurice, Mme A. Clemenceau-Meurice, sa fille, et sa petite-fille Mme Langlois-Berthelot. Elles nous ont confié la mission de classer les papiers — malheureusement assez peu nombreux, — que Victor Hugo avait réunis sans ordre dans le premier dossier venu — une romance du temps, paroles et musique, rejetée peut-être par sa fille Adèle, pliée par lui en deux ; sur ce dossier improvisé, en écrasant sa plume d'oie, ou plutôt en utilisant une allumette grossièrement taillée, il a tracé en larges capitales ce simple mot : *Tables.* Parmi ces feuillets disparates et fragiles figurent les procès-verbaux de plusieurs séances dont Shakespeare fit les frais, séances capitales que, par le truchement de la table, le fantôme de l'auteur d'*Hamlet* remplit de sa prose, et, surtout, de ses vers. Six séances en tout : 22, 25, 27, 29 janvier, 1er et 6 février 1854, dont cinq eurent Victor Hugo pour secrétaire, et la sixième (sauf erreur) Auguste Vacquerie. Six séances sur les neuf dont le compte rendu se trouve dans le recueil de Gustave Simon...

*
* *

Car à peine le contact était-il établi entre la table de Marine-Terrace et l'au-delà, que les esprits se pressèrent autour de ce phare puissant, les plus imprévus, comme ceux

1. Il convient d'y ajouter quelques pages des « copies », appartenant à M. Jean Hugo, présentées en son nom par M. Henri Guillemin dans le *Figaro Littéraire* du 26 février 1949.

de l'ânesse de Balaam et du lion d'Androclès ; les plus paradoxaux, comme les anges qui animent, pensait Victor Hugo, un peu à la façon des Idées de Platon, certaines entités, la Critique, la Tragédie, la Mort, le Tombeau. Mais les plus hauts esprits également, ceux des génies qu'allait bientôt célébrer le poète des *Mages* et que, dans son for intime, il considérait comme ses pairs. Dante, dès la troisième séance, le 13 septembre avait fait une brève apparition. Il se nomme ; et tout de suite, Victor Hugo :

— Dante, tu sais que je t'aime et t'admire. Je suis heureux que tu sois ici. Parle.

— L'exil vient au bord de la tombe... L'amour est. La haine n'est pas.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— La patrie.

— Parle.

— J'ai lu ma *vision.*

Victor Hugo avait écrit, en effet, peu de mois auparavant un grand poème *La Vision de Dante*, destiné d'abord aux *Châtiments*, et qu'il ne devait publier que trente ans plus tard.

— En es-tu content ! demande-t-il.

Il n'obtint que cette réponse dédaigneuse :

— Béatrix chante, je l'écoute.

Il fut plus heureux avec Eschyle, Shakespeare et Molière, ses trois admirations dramatiques essentielles, génies dont les discours des tables se plaisaient à entrelacer les noms. Le 19 septembre, l'ange de la Critique, interrogé par lui :

— Qu'est-ce que Shakespeare ?

répondit en trois mots abrupts :

— Plongeur de l'âme.

Sollicité, il développe ainsi sa formule :

— L'âme humaine avant Shakespeare était une mer insondée. Eschyle avait eu tout de la mer, la tempête, le vent, l'éclair,

l'écume, le roc, le ciel, tout excepté la perle. Shakespeare a plongé et il en a rapporté l'amour.

Quant à Molière, il

a révélé le cœur humain, il a fait le tour de l'âme ; il a découvert la douleur dans le rire.

Simple prise de position. On attendait mieux, Shakespeare lui-même. C'est seulement le 13 janvier 1854 — un vendredi 13 : Victor Hugo avait la superstition, comme il l'a noté sur le manuscrit de la *Bouche d'Ombre*, de cette rencontre entre un chiffre et un jour également fatidiques — que l'auteur d'*Hamlet* se manifesta dans la table. L'activité et la curiosité des néophytes s'étaient ralenties en décembre, Charles Hugo le meilleur des « médiums », avec sa mère, ayant soudain manifesté comme « une terreur du fluide » que lui-même dégageait. « Et puis, écrivait alors Vacquerie à Meurice, on a discuté les explications (du phénomène) et puis on s'est divisé, et puis Charles s'est fatigué. Dans ce moment, il y a calme plat, indifférence, si ce n'est de la part de M^me^ Hugo plus vaillante et plus enthousiaste que jamais. » Enthousiasme et ferveur se déchaînèrent de nouveau à la fin de décembre et au début de janvier. Après d'assez étranges séances consacrées à André Chénier, Vacquerie pria celui-ci d'avertir Shakespeare qu'on « voudrait bien le voir » ; le poète des *Élégies* prit en son nom rendez-vous pour le 13. Et Shakespeare fut exact. Ce soir-là, Victor Hugo, en le tutoyant d'emblée, assura qu'il le considérait comme « un des quatre ou cinq plus grands créateurs de l'humanité ». Mais il s'inquiétait de savoir à quoi ce créateur occupait son génie dans « la lumière » de l'autre monde :

— Continues-tu ton œuvre ? Si tu la continues, si cela est (vrai) de toi, cela doit être de tous les autres génies. De sorte qu'à côté de la création directe de Dieu, il y aurait ce qu'on pourrait appeler la création indirecte, c'est-à-dire la création de Dieu à travers les grands esprits. Ceci ouvre un horizon immense et nouveau. Veux-tu répondre à ma question ? Continues-tu ton œuvre ! Si tu la continues, est-ce selon le monde des hommes que tu as habité ou selon le monde des âmes que tu habites maintenant ?

A quoi fort raisonnablement Shakespeare objecte que la question n'a pas de sens :

— La vie humaine a des créateurs humains. La vie céleste a le créateur divin. Créer, voilà le travail ; contempler, voilà la récompense... Le ciel serait incomplet si je créais quelque chose, un chef-d'œuvre destituerait Dieu. Je suis condamné à l'admiration, moi l'admiré. Je suis perdu dans la foule des spectateurs, moi le créateur. Dieu refuse un parterre de demi-dieux...

Cette idée, Shakespeare la reprend de lui-même, *ex-abrupto*, le 22 janvier :

— Je vous le demande un peu, pauvres hommes de génie, qu'est-ce que c'est que votre immensité, pour oser *défier* le Dieu des abîmes ? Qu'est-ce que c'est que *vos* chefs-d'œuvre pour oser jeter le gant au Dieu de l'éternité ? *Qu'est-ce que c'est que vos Ruy Blas*, qu'est-ce que c'est que vos drames, qu'est-ce que c'est que vos mondes devant la création ? [1].

Et presque aussitôt :

— Ce sont des vers que je veux vous dire.
— En anglais ou en français ? demande Victor Hugo.

Alors, sort des lèvres du grand Shakespeare cette déclaration étonnante :

— La langue anglaise est inférieure à la langue française.

Suivent trois quatrains, dont le dernier exprime avec éloquence l'idée déjà émise :

« O mon Dieu j'agenouille à tes pieds mes victoires ;
Hamlet, Lear, à genoux ! à genoux, Roméo !
Courbez-vous, mes drapeaux, devant le Dieu des gloires !
Vous chantiez *Homini*, la tombe dit *Deo*. »

A partir de cet instant, c'est presque exclusivement en vers que parlera Shakespeare. Et, pour cette séance et pour quatre autres, le dossier remis à Paul Meurice a conservé les procès-verbaux dus à la main de Victor Hugo. Quelles leçons en peut-on tirer ?

1. Voir Gustave Simon, p. 141. On imprime en italiques les corrections ou additions faites ici, d'après le manuscrit, au texte publié.

*
* *

Ils apportent, hélas ! assez peu de nouveau. Les copies d'après lesquelles Gustave Simon les a insérés dans son recueil ne comportaient qu'un petit nombre d'erreurs, et seulement deux ou trois omissions, sans doute involontaires. Pour les erreurs, on en a relevé trois un peu plus haut. En voici quelques autres :

Au lieu de :

Ainsi que ces captifs qui suivaient dans vos fêtes,
Couronnés, mais vaincus, Césars, vos chars vermeils...

Il faut lire :

Ainsi que *les* captifs... [1]

Le 25 janvier la table vient de dicter une strophe qui s'achève ainsi :

... Continuez, penseurs, les choses que vous faites,
Ce n'est pas un larron que l'ombre de la mort.

Vers après lesquels le texte imprimé continue :

La mort n'est pas un vol à l'immortalité.
Le ciel garde la gloire, ô Dieu, quand tu la donnes,
... Dieu n'ôte pas Shakespeare à son immensité.

Sur quoi, G. Simon observe justement que cette strophe commençant, comme l'autre finissait, par une rime masculine, la loi de « l'alternance ne se trouve plus observée » ; et il croit qu'en dictant la strophe qui va suivre la table a voulu supprimer ces trois vers. Méprise : le manuscrit donne le vers manquant dont la rime est féminine. Le copiste l'avait seulement omis ; et il avait mal lu le suivant. Voici ces deux alexandrins :

La mort ne vole pas leurs fleurons aux couronnes.
La mort n'est pas un vol *de* l'immortalité, etc. [2].

Tout, ainsi, est réparé ; et Shakespeare ne peut plus être accusé de contravention à une loi essentielle de notre prosodie.

1. *G. Simon*, pp. 143 et 187.
2. *Idem*, pp. 149 et 187, où il y a lieu de rétablir le quatrain ainsi supprimé.

Le 27 janvier, dès que Shakespeare s'est nommé, on le prie, en renonçant à le questionner, de « parler de lui-même ». Il dicte aussitôt une belle suite de quatrains. Une grave faute (pour le sens comme pour la prosodie) s'est glissée au troisième vers imprimé :

Quand l'amer Poquelin *plie sous* le front d'Alceste...

Le manuscrit permet de rectifier :

Quand l'amer Poquelin *plisse le* front d'Alceste...

Il permet, aussitôt après, d'enrichir le poème d'une strophe — quatre beaux vers, vraiment — que le copiste avait omis :

— Quand j'endors Desdemone à l'ombre d'Iago ;

Quand du tremblant Hamlet je fais l'âpre ministre
Du spectre qui lui dit : Venge-moi ! chaque soir ;
Elseneur, quand je mets sur ton donjon sinistre,
Le doute en sentinelle au créneau du devoir ;

Lorsque dans Caliban, je peins l'être vorace, etc.

Dans la séance du 29, c'est l'ange nommé « l'Ombre du Sépulcre » qui parle au nom de Shakespeare ; l'omission d'une phrase rend sa déclaration peu intelligible. Voici le passage correctement rétabli :

— Quand Shakespeare vient et vous dit : c'est moi, vous êtes condamnés à chercher son identité et à en douter. Vous êtes des rois de la vie qui recevez les ambassadeurs de la mort, mais, comme ils ont un masque d'ombre, vous ne pouvez pas voir *leur visage. Vous ne pouvez voir que leur couronne.* Leur couronne, c'est leur âme, etc. [1].

La fin du procès-verbal de cette séance a été altérée dans la copie [2]. L' « Ombre du Sépulcre » ayant démenti Nemrod, lequel avait affirmé qu'il était « une âme heureuse », Victor Hugo, d'après le manuscrit, reprend ainsi la parole :

— Nous avons à te demander des choses très sérieuses...

1. *G. Simon*, p. 162.
2. *Idem*, p. 163.

Lesquelles ? Nous n'en saurons rien, car après cette question le poète laisse en blanc la valeur de cinq ou six lignes. Fut-il alors dérangé ? ou bien comptait-il prier sa femme d'inscrire elle-même sa question ?... — Il reprend la plume pour noter la réponse :

— Ce qui est fait est bien fait. Pour l'avenir, faites comme vous voudrez.

— Si l'âme punie dit qu'elle est récompensée, pouvant mentir, elle nous tromperait ?

— J'interviendrais alors.

— L'ânesse de Balaam nous a dit que le phénomène [1] était passager, etc...

— Ne vous pressez pas.

— Peux-tu me dire si l'homme de Guernesey [2] sera sauvé ?

— Non.

— *Mme Victor Hugo.* — L'archange amour, ta sœur, reviendra-t-elle ?

— Oui.

(Mouvement de la table. Il est onze heures du soir).

Si l'on parla de Shakespeare dans cette séance, il n'avait fait qu'apparaître au début ; il apparut de nouveau pour disparaître presque aussi rapidement vers la fin ; ou plutôt dans une seconde séance, car un procès-verbal inédit — et fort bref — témoigne qu'après quelques minutes d'interruption la table fut de nouveau remise en mouvement :

29 janvier, 11 heures du soir.

— Qui es-tu ?

— Shakespeare.

— Es-tu une âme heureuse ? [3]

— Oui.

— Charles est fatigué. Peux-tu revenir mercredi à 9 heures ?

— Oui.

— Veux-tu prier André Chénier de venir à nous ?

— Oui.

1. Celui des tables.

2. L'assassin Tapner, qui fut exécuté le 10 février. On sait que Victor Hugo était l'adversaire de la peine de mort.

3. Victor Hugo se souvient du conseil donné une heure plus tôt par l'*Ombre du Sépulcre.*

— Dans l'autre vie, toi si méconnu et si oublié de ton vivant, entends-tu le bruit de ta gloire, et en jouis-tu ?

(Silence).

— Y a-t-il quelqu'un là ?
— Oui.
— Shakespeare ?
— Non.
— Qui es-tu ?
— Luther.
— As-tu une communication à nous faire ?
— Non.
— Peux-tu revenir vendredi, à 9 heures du soir ?
— Oui.

Le vendredi 3 février, Luther fut, en effet, exact au rendez-vous et partagea les honneurs de la séance, fraternellement, avec Shakespeare.

Trois jours plus tard, un curieux incident se produisit ; comme Shakespeare hésitait en dictant ses vers, Victor Hugo, impatient, et qui semblait, comme on dit, « bouillir sur place », n'hésita pas, en lui imposant une sorte de collaboration, à lui donner une excellente leçon de technique et de poésie. Il faut citer ici *in-extenso* son procès-verbal autographe ; le texte imprimé, par un résumé maladroit, a déformé le caractère pittoresque et presque plaisant de la scène :

6 février. — 10 heures du soir. Ma f-(emme) et Ch(arles) à la table. Suite de la pièce dictée (par Shakespeare), le 27 janvier.

La séance avait commencé à 9 heures ; Victor Hugo, quoique présent et intervenant, avait laissé à Vacquerie le soin d'enregistrer le début du dialogue. — Le poème commencé développait le thème de l'abdication nécessaire du poète dans l'au-delà, devant Dieu, seul et immense créateur.

— ...Vous avez fait Eschyle avant qu'il fît Oreste ;
Vous avez fait Shakespeare avant qu'il fît Hamlet ;
Vous avez fait Molière avant qu'il fît Alceste ;
Nos rayons sont formés de vos gouttes de lait.

Vous avez fait bien plus, vous avez fait l'espace,

La nature allumée ainsi qu'un encensoir,
L'astre-fleur qui

(Hésitation. La table tourne sur un pied. Long silence. *Trois coups*).

— Que refais-tu ?

— Tout, à partir du second vers.

Vous êtes la racine auguste de la fleur ;
Vous êtes sur nos maux l'inépuisable grâce ;
Vous fîtes le pardon, le soir de la douleur.

A. Vacquerie. — Je ne comprends pas bien. Es-tu content de cette strophe ?

— Oui.

— Je ne la comprends pas bien. Surtout le dernier vers.

— Comprendrais-tu :

Vous fîtes le pardon le jour de la douleur ?

Victor Hugo. — Je comprends que tu veux dire que le pardon est l'enfantement sublime de la douleur ? Est-ce là le sens ?

— Oui.

Je dis à Auguste : — s'il y avait une autre rime, et en disant *tu*, on pourrait traduire par ce vers :

Tu fis à la douleur enfanter le pardon.

(Interruption. La table va et vient).

— Vous fîtes du pardon l'autre nom de douleur.

Victor Hugo. — En ce cas, il faudrait DE *pardon.*

— Vous fîtes du pardon l'aîné de la douleur.

Victor Hugo. — J'aimerais mieux l'autre avec *de pardon.*

— Vous pensiez au pardon en écrivant douleur.

(Suspension. Agitation de la table).

— Un ange lut pardon, vous écriviez : douleur.

Victor Hugo. — Le vers serait bien plus beau ainsi :

Vous écriviez douleur, un ange lut : pardon.

Mais en ce cas, il faut refaire toute la strophe à laquelle il ne se relie plus. Je te le conseille. Es-tu de mon avis ?

— Oui.

Victor Hugo. — Eh ! bien. Refais la strophe.

(La table s'agite).

Victor Hugo. — Je te conseille de faire deux strophes plutôt qu'une pour amener le vers.

— Oui.

Vous avez fait bien plus. Vous avez fait les mondes ;
L'espace, abîme où vont se perdre nos rayons,
La robe de la nuit aux

(Interruption. Rotation. Mouvements en sens divers. Glisse-

ment de la table avec changement de pied et coups intermittents, sans signification).

caresses profondes,

Po (r. Agitation).
ur bercer le sommeil de vos créations ;
Vous avez fait, mon Dieu, la vie et la clémence,
Et chacun de vos pas est marqué par un don ;
C'est à votre regard que la
(z. z.[1] Suspension).
Victor Hugo. — Moi à demi-voix :
Le jour où dans vos mains s'ouvrit le livre immense,
Vous écriviez : douleur ; un ange lut : pardon.
— (La table reprend).
(que) tout amour commence.
Vous écriviez : douleur ; un ange lut : pardon ».

Shakespeare adoptait finalement le vers choisi par Victor Hugo comme le plus beau, après l'avoir d'ailleurs refait ; il n'avait point, cependant, entendu le vers précédent que le poète par discrétion n'avait « soufflé » qu'à mi-voix ; on peut croire que c'est dommage.

Ainsi, par le truchement de la table, un courant poétique intense semblait relier l'âme de Victor Hugo à celle de ses « génies » préférés ; Eschyle dicte des vers sur le destin des bons et des méchants, obligés par la fatalité à devenir bourreaux les uns des autres ; Molière en dicte sur le poème des *Rayons et des Ombres* où il avait été parlé de lui ; il en dicte sur les *Femmes Savantes*, qu'il interrompt étrangement pendant un an... Mais le plus abondant, le plus grandiloquent, c'est Shakespeare. On vient de voir pour ainsi dire *in-extenso*, et par un exemple *inédit*, comment, à l'instar de ses illustres confrères, il hésite souvent en improvisant vers et strophes, « se reprend, comme dit une note d'un procès-verbal, s'interrompt, hésite, efface, refait », comment Vacquerie, censeur vétilleux qu'aucune gloire n'intimide, comment Victor Hugo plein de révérence et d'indulgence envers les fantômes de ses grands aînés, auxquels il adresse cependant un tutoiement sans façon (entre égaux, n'est-ce pas ?) — s'engagent avec lui aux dédales d'une

1. La lettre z correspond à 24 frappements du pied de la table ; elle marque, en ce cas, le comble de l'embarras.

véritable collaboration ; on croit assister souvent en feuilletant le recueil de G. Simon aux efforts conjoints d'une véritable collaboration, à l'enfantement d'un ou de plusieurs cerveaux.

C'est par là que, d'abord, les tables suscitèrent l'enthousiasme de ceux qui les faisaient mouvoir. Vacquerie mandait, vers la fin de février 1854, à son ami Meurice : « ... Je n'ai jamais été plus en train. Je fais de tout, entre autres choses beaucoup de vers. Shakespeare, Eschyle et Molière sont venus nous parler en vers. Au commencement, cela a été à merveille ; ils faisaient leurs vers et nous les donnaient pour rien avec la prodigalité des génies morts ; mais ils sont devenus plus exigeants et ne veulent plus répondre que quand on les interroge en vers. Viens donc ici. Tu manques tout simplement la seule chose qui vaille la peine de vivre. »

Pour se reconnaître au labyrinthe des vers défaits et refaits le long des séances, il en avait dégagé le « texte définitif », qu'il avait recopié — et G. Simon l'a imité — sous la forme de trois poèmes — quatre-vingt-quatre vers pour le premier, quatre-vingt-huit pour le second auquel se doivent ajouter ceux du quatrain que nous venons d'exhumer de l'autographe, soixante pour le troisième. Les deux premiers développent l'idée que l'art, « immortel sur la terre » nécessairement devient mortel au ciel ; devant Dieu, auquel il se fond, il n'a plus de sens ni de vie. « Suicidez-vous », crie Shakespeare à ses pareils,

Suicidez-vous tous à la porte du ciel !

Dans la troisième pièce, il remercie les nouveaux écrivains de comprendre et de continuer les œuvres de leurs aînés, en particulier ceux qui, comme Hugo et Vacquerie, se laissent guider par les « deux phares géants » de l'art pur et de l'exil. Mais Shakespeare leur rapelle l'inéluctable loi :

Et quand ils sont vainqueurs, ils entrent dans la mort.

Grandes idées certes, émises non sans répétitions ni redondances, avec le secours de quelques belles images, en des vers d'un estimable éclat romantique. Grandes idées dont il ne serait pas impossible de retrouver plus d'un reflet dans *William Shakespeare*, cet évangile trop dédaigné encore et

trop mal lu de l'esthétique telle que Victor Hugo la concevait dans l'épanouissement de sa première vieillesse, au plein apogée de ses puissances poétiques. Mais si l'esprit de Shakespeare avait pris vraiment la parole dans la table de Jersey, n'est-ce pas d'autres déclarations, d'autres révélations surtout qu'il convenait d'attendre de lui ?

Dès le milieu ou la fin de 1854, Auguste Vacquerie sentait faiblir son enthousiasme ; il tendait à croire que les tables, « nous rendent notre pensée et que c'est tout bonnement un effet de mirage ». Avait-il tort ? Quand Shakespeare à Jersey parle à Victor Hugo, il parle comme Victor Hugo. Admirable effet de miroir magique, sans doute ; illustre exemple que psychologues, et psychiatres, ont encore négligé d'expliquer ; car lorsqu'ils se sont réfugiés dans ce seul mot « l'inconscient », eux seuls, vraiment, peuvent croire qu'ils ont donné une explication.

Maurice Levaillant.

VICTOR HUGO EN ROUMANIE

Une monographie portant ce titre viendrait fort à propos, en cette année commémorative, ajouter quelques traits au visage européen du poète et en retoucher peut-être quelques autres. Elle jetterait du même coup une vive lumière sur la composition et l'orientation de la poésie roumaine moderne. Par malheur, faute d'une documentation dont l'essentiel — éditions, périodiques, etc. — n'existe qu'en Roumanie, c'est-à-dire hors de portée, une telle monographie n'est pas réalisable à l'étranger, où les moyens du bord ne permettent tout au plus que d'en tracer les grandes lignes approximatives [1]. Cette esquisse même, nous ne sommes pas en mesure de l'offrir ici, où nous nous contentons de proposer à titre purement indicatif quelques noms et quelques dates : si la gloire de Hugo peut à la rigueur s'en passer, la Roumanie, elle, ne saurait manquer à la fête et se doit d'y apporter sa branche de laurier.

C'est après 1830 que la présence poétique de Hugo vient doubler chez les Roumains celle de Lamartine, antérieure de près de dix ans : un bon mémorialiste, Ion Ghica, témoigne qu'on se réunissait alors dans certain salon de Bucarest pour lire les poètes « en vogue » — Lamartine, Hugo, Béranger. Vers le même moment, Eliade-Radulesco, le grand initiateur de la littérature roumaine moderne, qui venait de traduire les *Méditations* (1830), songe aussi,sans doute, à traduire ou à faire traduire Hugo, dont le nom figure au pro-

1. L'ouvrage d'ensemble de N. I. Apostolesco, *L'Influence des romantiques français sur la poésie roumaine*, Paris, 1909, apporte quelques suggestions utiles, mais rarement décisives. — Il en est autrement de l'ouvrage roumain du regretté Ch. Drouhet sur *Alecsandri et les écrivains français*, Bucarest, 1924, qui éclaire admirablement la question quant au poète qu'il envisage ; nous l'avons longuement analysé dans la *R. L. C.*, 1926, pp. 174-184. — L'auteur avait donné de son ouvrage un aperçu en français dans les *Mélanges* offerts à G. Lanson, 1922, pp. 479-487.

gramme, qu'il ne divulguera qu'en 1846, de son projet de *Bibliothèque universelle*. C'est plus tard encore, en 1850, à Paris, qu'il allait composer une *Ode* de sept strophes en l'honneur du poète et traduire, des *Orientales*, le *Danube en colère* : le tout reste à étudier, comme d'ailleurs l'ensemble d'une influence que l'on sait ou pressent multiple et féconde chez cet écrivain complexe — poète, philosophe et un peu mage.

S'il ne traduit pas lui-même, Eliade encourage le zèle des autres. C'est dans son *Courrier* (1836-1838) que le grand prosateur C. Negruzzi traduit le *Derviche*, tiré des *Orientales*, et c'est dans la propre typographie d'Eliade encore qu'il fait imprimer ses traductions de *Marie Tudor* et d'*Angelo* en 1837, l'année même où César Bolliac, poète et journaliste de mérite, donnait de son côté une *Lucrèce Borgia* et un autre *Angelo*. Dans la fortune roumaine de Hugo, cette année 1837 fait figure de terme initial : elle voit encore paraître, de l'archaïque Al. Hrisoverghi, la version d'une poésie de Hugo, non identifiée.

Notons surtout, de Negruzzi, la traduction des *Ballades* en 1845, rééditée en 1868, particulièrement importante par ses efforts d'adaptation métrique. Et passons rapidement en revue le rude et pittoresque C. Stamati, le byronien Al. Deparatianu, épris de l'Espagne, N. Nicoleanu, M. Zamphiresco, N. Scurtesco : dans la production de ces romantiques plus ou moins décidés, laquelle se situe entre 1850 et 1880, les reflets et les réminiscences des *Orientales*, des *Ballades*, voire des *Contemplations*, paraissent nombreuses : il faudra en mesurer la portée.

Dans ce palmarès, le désuet et chantant Démètre Bolintineanu (1819-1872), longtemps célèbre dans son pays, mérite d'occuper une place à part. Il y a chez lui beaucoup de Lamartine, de Gautier et sans doute aussi de Hugo. Ses premières *Légendes historiques* paraissent au même moment que la *Légende des siècles*, en 1859 ; d'autres, paraîtront en 1865 : l'influence de Hugo est, ici encore, à déterminer. Ses *Fleurs du Bosphore*, naïvement exotiques, font-elles mieux qu'évoquer le souvenir des *Orientales* ? Le tout, sous le titre *Brises d'Orient* et dans la traduction de l'auteur, revit le jour à Paris, en 1866, avec une *Préface* flatteuse de Philarète

Chasles, et l'on en fera cas encore vingt ans plus tard [1]. Et n'oublions pas que, dès 1862, ce poète traduit en collaboration *Les Misérables*.

On surprend chez B. P. Hasdeu (1836-1907), grand historien et philologue, mais aussi dramaturge et poète, une transposition de certains thèmes et procédés d'*Hernani* et de *Ruy Blas* dans son drame historique et bien romantique de *Rasvan et Vidra*, 1865 ; la connaissance certaine des *Odes*, dont il tire, toujours en 1865, une épigraphe pour telle de ses études historiques ; des incidences possibles des *Contemplations* et peut-être des *Châtiments*. Plus près de nous, un D. Zamfiresco (1858-1922) qui traduit, en 1882, le 1er acte d'*Hernani* ; un H. Lecca (1873-1920), qui traduit *Hernani* tout entier vers 1905 ; un Al. Macédonski (1854-1920) dont le très beau talent lyrique aura trempé à toutes les sources françaises ; d'autres encore, dans leurs poèmes, dans leurs drames, dans leurs romans, ont dû frayer avec Hugo, l'imiter, le transposer ou simplement s'en souvenir à l'occasion.

Nous avons réservé Basil Alecsandri (1819-1890), le plus important et le plus fécond parmi les poètes que l'on vient d'énumérer et celui de tous qui a le plus visiblement subi l'influence de Victor Hugo, non moins d'ailleurs que celle de Lamartine et de plusieurs autres poètes et dramaturges français. Influence profonde, assurément, mais partielle, Alecsandri, de par sa nature optimiste, toute en dehors, n'ayant été sensible qu'aux apparences pittoresques, spectaculaires et grandiloquentes de son modèle. A peine y peut-on noter quelques emprunts plus ou moins caractérisés des *Chansons des rues et des bois* et des *Contemplations*. L'inspiration apocalyptique, ténébreuse et véritablement lyrique du Hugo seconde manière ne lui est guère accessible. Descriptif, il s'en tient à l'exotisme facile des *Orientales*, dont on surprend certains motifs et clichés dans des « Orientales » de sa façon et jusque dans son Journal de voyage. Ses *Légendes*, recueillies en 1875, bien que de source locale, historique ou populaire, doivent à celles de Victor Hugo, ainsi qu'aux *Odes et*

1. Virgile Rossel, dans son *Histoire de la littérature française hors de France*, 1895, et dans son article *La poésie française en Roumanie*, *R. H. L. F.*, 1898, en parlait avec insistance.

Ballades et aux *Orientales*, nombre de thèmes, de situations, de procédés d'expression ou de mise en scène, et jusqu'à des personnages curieusement déguisés ou transposés. Enfin, après 1870, les drames de Hugo influent puissamment, de toutes les manières, non seulement sur son *Despote-Voda*, dont il prend le sujet dans les annales du pays, mais même sur son drame « antique » d'*Ovide*, voire sur sa comédie sociale des *Seigneurs et Parvenus*, où ils contrarient fort les éléments bien plus efficaces qu'Alecsandri empruntait d'autre part à Emile Augier. Nous n'avons pas à insister sur cet enchevêtrement d'emprunts, de transpositions et de métamorphoses, que Ch. Drouhet a dûment démêlé et analysé.

Restent les poètes roumains d'expression française, à commencer par Julie Hasdeu (1869-1888), la fille de l'historien. A l'âge de seize ans, elle se donne pour « devise » certaine invite à l'au-delà tirée des *Chants du Crépuscule*, demeure inconsolable de n'avoir jamais rencontré son grand homme et, à l'annonce de sa mort, sent « comme un coup de poignard dans le cœur »... On pense bien que l'œuvre, très prometteuse, de cette jeune morte est toute imprégnée de Hugo, du poète de toutes les époques, comme du romancier de *Notre Dame de Paris* [1]. Au-dessus du caveau où elle repose, son père a fait encadrer le buste du Christ de ceux de Shakespeare et de Victor Hugo : c'était justice.

Il serait grand temps d'entreprendre l'étude comparée d'Hélène Vacaresco et de la Comtesse de Noailles : elles ont souvent rimé à la manière de Hugo, dont elles doivent tenir à quelque degré leur ton inspiré, leur goût de l'éloquence et des éblouissements colorés.

Tout ou presque tout, on le voit, reste à faire, ou à refaire, sur ce terrain, dont nous n'avons pu qu'indiquer l'existence et suggérer la richesse. En attendant la monographie que nous appelons de nos vœux, on croit en deviner certaines conclusions : arbitraire et disparate agissant peut-être davantage en surface qu'en profondeur, l'influence de Victor

1. Apostolesco, *o. c.*, pp. 358 suiv., s'efforce de cerner cette influence. — L'ouvrage de I. Haseganu, *La France dans l'œuvre des écrivains roumains contemporains de langue française*, Paris, 1940, (thèse de Strasbourg) n'ajoute rien au précédent sur ce point. Les chapitres que ce dernier auteur consacre à Hélène Vacaresco, à la Comtesse de Noailles, etc., n'abondent pas davantage en recherches comparatistes.

Hugo a dû fournir aux Roumains plus de visions pittoresques et de thèmes à développements éloquents ou descriptifs que de notes proprement sentimentales et lyriques. D'autre part, il apparaît déjà certain qu'à une époque où le langage poétique et la versification en étaient encore chez les Roumains au stade de formation, les énormes ressources verbales de Hugo, son imagerie, ses artifices, de même que sa virtuosité de versificateur, ont puissamment agi sur des apprentis de talent comme Negruzzi et tous autres, sans en excepter le jeune Alecsandri lui-même.

Ajoutons enfin, comme indice d'une plus vaste popularité, que telle *Chanson* langoureuse des *Contemplations* — « Si vous n'avez rien à me dire »... — traduite par un inconnu et mise en musique par un bon compositeur vers la fin du siècle, fera longtemps les délices du grand public roumain en mal de rêverie amoureuse.

B. Munteano.

VICTOR HUGO EN SERBIE [1]

On sait l'émoi que provoqua en France la nouvelle du massacre des Serbes par les Turcs en 1876. Le 29 août, Victor Hugo publie un manifeste *Pour la Serbie.*

On assassine un peuple,

s'écrie-t-il, et il fait appel à la conscience de l'humanité, réclamant une intervention urgente en faveur de ce pays où

l'on massacre, incendie, pille, extermine, égorge les pères et les mères », où l'on « vend les petites filles et les petits garçons ; les enfants trop petits pour être vendus, on les fend en deux d'un coup de sabre ; on brûle les familles dans les maisons ; les cimetières sont encombrés de plus de cadavres qu'on n'en peut enterrer... On ouvre les femmes grosses pour leur tuer les enfants dans leurs entrailles. Les chiens rongent dans les rues les crânes de jeunes filles violées. Quand finira le martyre de cette petite nation [2] ? Ce qui se passe en Serbie démontre la nécessité des Etats-Unis d'Europe. Plus de guerre, plus de massacres, plus de carnages ; libre-pensée, libre échange ; fraternité. La République d'Europe, la Fédération continentale, il n'y a pas d'autres politiques que celle-là. Ce que les atrocités en Serbie mettent hors de doute, c'est qu'il faut à l'Europe une nationalité européenne, un gouvernement un, un immense arbitrage fraternel, la démocratie en paix avec elle-même, toutes les nations sœurs ayant pour cité et pour chef-lieu Paris, c'est-à-dire la liberté ayant pour capitale la lumière. »

Point n'était besoin de cette intervention généreuse pour assurer la popularité de Victor Hugo en Serbie. Nombreux

1. Allocution prononcée au P.E.N. de Paris le 2 avril 1952.

2. Un suggestif dessin d'Ernest Delahaye, envoyé à Verlaine, intitulé : « Un Marché en Bulgarie » (1876) fait écho à cette protestation de V. Hugo en ce qui concerne la Serbie à la même époque. Cf. J. M. Carré, *Autour de Verlaine et de Rimbaud,* Dessins inédits publiés par les Cahiers Jacques Doucet (1949), Planche 127.

étaient les Slaves et les Serbes, parmi eux le jeune poète Lioubomir Nenadovitch, qui avaient assisté ou pris part aux journées de 1848 et qui, au mois de juin, lorsque fut planté, Place des Vosges, l'Arbre de la liberté, avaient applaudi le grand poète exaltant « la liberté universelle, la république universelle ». Les paroles que Victor Hugo prononcera l'année suivante à Paris, à la clôture du Congrès de la Paix, le 21 août, trouveront un écho dans tous les cœurs serbes. S'adressant aux délégués « du monde entier », le poète dit alors :

Dans cette ville qui n'a encore décrété que la fraternité des citoyens, vous venez de proclamer la fraternité des hommes. Nous sommes frères, nous avons désormais une pensée commune ; et une pensée commune, c'est en quelque sorte une commune patrie. A dater de ce jour, nous tous qui sommes ici, nous sommes compatriotes.

Et quand, quelque vingt ans plus tard, en 1869, à Lausanne, le grand tribun serbe Svetozar Markovitch assistera au Congrès international de la Ligue pour la paix et la liberté dont Victor Hugo était l'âme, il en rapportera dans la capitale de la petite principauté serbe une impression profonde et parlera avec enthousiasme du « grand poète de la liberté », du défenseur « des pauvres contre la tyrannie ».

Mais, bien avant ces événements, l'œuvre de Victor Hugo était connue en Serbie. Dès 1838, alors que la petite principauté était encore vassale de l'Empire Ottoman, *Claude Gueux* fut traduit en serbe, et le traducteur prédit que le nom du poète français « serait transmis, écrit en lettres d'or, aux générations futures ». Dès cette époque, les romans de Victor Hugo sont traduits en serbe aussitôt après leur publication en France et en Belgique, et leur succès est immense. Le nombre d'imitateurs, de disciples et de lecteurs est sans doute plus grand, relativement à la population, qu'en aucun autre pays du monde.

C'est que, pour la petite Serbie du XIX^e^ siècle, les mots de tyrannie et de liberté n'étaient pas des abstractions, des théories, mais le pain quotidien et la raison de vivre. Un peuple opprimé depuis des siècles sans jamais s'être résigné à la servitude, trouvait chez Victor Hugo l'exacte expression

de ses sentiments. Ce qui peut sembler aux Français d'aujourd'hui des déclamations grandiloquentes lui paraissait simplement éloquent. Au service des causes généreuses, rien n'était trop emphatique à ces hommes sincères et passionnés.

Le plus fervent admirateur de Victor Hugo, à la fois son traducteur, son imitateur et son disciple, fut le grand poète populaire Yovan Yovanovitch Zmaï. Dans une belle page consacrée au « fils le plus glorieux du peuple français », à ce « citoyen du monde... ce génie, le plus grand poète du siècle », Zmaï écrit :

Quand je songe à son œuvre... où brûle une flamme d'enthousiasme pour tout ce qui est noble, pour tout ce qui est bon... je me sens comme une fourmi au seuil de quelque cathédrale.

Il ajoute naïvement, s'adressant à Hugo :

Je me plains au ciel
Que tu sois si grand
Que je ne puisse t'embrasser !

La parole de Hugo, poursuit-il, est une semence tombée du ciel sur une terre fertile. Là, baignée de « pure rosée », elle germera et croîtra dans le cœur de l'homme. Et le poète serbe, qui n'a pas encore épuisé cette image... fertile, souhaite que la semence, tombée déjà dans son encrier, germe dans les cœurs des enfants serbes qu'il a tant aimés et auxquels il a consacré une grande partie de son œuvre poétique. Il leur donne à contempler un portrait de Victor Hugo :

Regardez-le bien, mes enfants, leur dit-il, car il vous a donné son cœur. A genoux, vous aussi, petits enfants serbes et dites : gloire à notre grand-père Hugo !

Yovan Yovanovitch Zmaï avait avec Victor Hugo de profondes affinités. Lui-même imbu des doctrines de 1789, il considérait le poète des *Châtiments* comme l'incarnation des idées libérales et humanitaires dont la France était le symbole. Il admirait aussi que Victor Hugo ait mis son œuvre en action, n'ait pas « vendu sa plume aux grands de la terre », et soit resté « un guerrier qui prend les armes »

contre la tyrannie. Zmaï lui-même n'avait rien du poète retiré dans sa tour d'ivoire, et, comme Victor Hugo, il est profondément « engagé ». Il considérait ses poèmes comme des armes politiques très efficaces, « des pamphlets ou des articles en vers, des placards incendiaires ». S'inspirant très fidèlement de l'idéal patriotique et humanitaire de Hugo, il défend avec un enthousiasme communicatif les principes des libertés politiques, et expose ses convictions républicaines. Lorsqu'il prend à partie les ennemis du peuple, ses poèmes deviennent véritablement des « châtiments » et comme tels ils exercèrent une action considérable sur l'opinion.

Derrière Zmaï, toute une génération de poètes, de romanciers, d'hommes politiques, entretiendra le culte de Victor Hugo, et pour les mêmes raisons. L'un d'eux voit dans les œuvres du grand poète français

> des batailles victorieuses pour la délivrance de l'humanité souffrante ; elles secouent la torpeur de la conscience universelle et réveillent les sentiments humains ; elles relèvent les pauvres et les déshérités en les tirant de leur bassesse.

Aussi l'influence de Victor Hugo sur la littérature serbe fut-elle considérable. Un critique le considère même comme le « réformateur de la littérature serbe » qui contribua « à transformer le romantisme national en romantisme social ». On retrouve dans les romans de l'époque de nombreux personnages des *Misérables* : Fantine dans *La Misérable* de Laza Nantchitch, Jean Valjean dans *Le Philosophe des Voleurs* du même auteur, Bienvenu dans le conte du classique Laza Lazarevitch, *l'Icône de l'Ecole*. D'autres personnages de roman expriment leur admiration pour Victor Hugo. Yanko, dans l'*Allemande*, du même Laza Lazarevitch, lisait Victor Hugo « avec passion, parlait de lui avec exaltation, et, au fond de son âme, couvait un ardent désir d'héroïsme romantique ». De même Vilovitch, héros de la *Mer sans Rivage*, d'un autre conteur serbe connu, Yanko Vesselinovitch, est enthousiaste des *Travailleurs de la Mer*. Simo Matavoulj, le grand classique serbe, doit aussi beaucoup à celui qu'il considère comme « le plus grand poète européen ». Se trouvant à Paris le jour de la

mort de Victor Hugo, il veut célébrer « comme un requiem », dit-il, en relisant avec émotion les œuvres du poète français.

La liste des disciples serbes de Victor Hugo aux XIX^e^ et XX^e^ siècles serait longue. Il n'en est aucun, même parmi les plus grands écrivains, comme les poètes Voïslav Ilitch et Milan Rakitch, qui n'ait reçu son empreinte.

Quant au grand public, il continue à lire les romans de Victor Hugo avec autant de passion que lorsqu'ils furent traduits, dès leur parution dans l'original. De même, depuis la première traduction d'*Angelo* par Yovan Steria Popovitch en 1840, suivie bientôt d'*Hernani*, les drames de Victor Hugo : *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Marion Delorme*, *Le Roi s'amuse*, *Ruy Blas*, trouvent un public fidèle et enthousiaste sur les scènes de nos théâtres nationaux.

Un critique, parlant de l'influence de Victor Hugo en Serbie, a dit : « Comme une image projetée sur un écran lointain, la distance de Hugo à ce coin écarté de l'Europe a ajouté encore à sa grandeur. Les derniers romantiques serbes, avides de grandiose et de puissance lyrique, et pour lesquels admirer était un besoin, ont fait de Hugo un symbole de vertu ; il fut pour eux, non seulement le plus grand génie par l'intelligence, mais le Christ de notre siècle par sa pitié et son amour de l'humanité souffrante. Son exil fut la croix qu'il porta avec la résignation et la fierté d'un Dieu, dans l'abnégation totale de soi-même. Ses batailles furent des leçons d'audace, et il fut considéré par les Serbes comme un maître d'énergie. »

Les liens qui unissent les Serbes à Victor Hugo ont leurs racines dans des affinités étroites débordant le domaine des seules influences littéraires. C'est donc à plus d'un titre que les écrivains serbes s'associent à l'hommage que la France et le monde rendent aujourd'hui à l'un des plus puissants génies poétiques qu'ait donnés l'humanité.

Milan MARKOVITCH.

VICTOR HUGO ET LA CAUSE DE LA POLOGNE [1]

Je ne m'étendrai pas ici sur ce que l'on appelle couramment la fortune de Victor Hugo en Pologne. Les traductions sont innombrables. Celle d'*Hernani* paraît déjà en 1830. En 1862, le père de Joseph Conrad, Apollon Korzeniowski, en fait une nouvelle (quatrième) version. *La Légende des Siècles*, *Les Misérables* paraissent dans l'année qui a suivi leur publication en France. Parmi les traducteurs, on compte des poètes éminents pour ne citer que Falenski et Miriam-Przesmycki. *Les Misérables* en particulier conquièrent les cœurs des jeunes. En voici un petit fait significatif. Dans un collège polonais le professeur de littérature demande à ses élèves de faire pendant les vacances quelques lectures à leur choix. Or, 27 sur 40 choisissent *Les Misérables*. Étonnement ! Surprise !... Il est vrai que sans être formellement interdite, la lecture de cet ouvrage avait été déconseillée par l'aumônier de l'école !

Mais ce que je tiens à rappeler ici, c'est l'attitude de Victor Hugo en face de la Pologne et des Polonais. L'événement capital, la révolution de Novembre 1830, arrache tout d'abord au poète un cri d'indignation qui termine toute une litanie d'invectives contre les oppresseurs.

> Quand un cosaque affreux, que la rage transporte
> Viole Varsovie échevelée et morte...

Plus tard, en 1833, la révolution de Varsovie éveille chez Victor Hugo un bref souvenir élégiaque où il esquisse en sourdine une sorte d'allusion à la solidarité historique de la France et de la Pologne.

1. Allocution prononcée au P.E.N. de Paris, le 2 avril 1952.

Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir
Tu dis : « France, ma sœur ! ne vois-tu rien venir ? »

Pressentait-il que la révolution polonaise de Novembre fut en réalité — la correspondance du tsar Nicolas le prouve — une manifestation de solidarité occidentale spontanée ?

Ce petit poème intercalé dans *Les chants du crépuscule* nous frappe par sa tonalité suave et endolorie. Il semble céler en effet plus de pitié embarrassée que d'indignation ou de colère.

Balzac énivré d'action sait aussi trouver alors des accents émouvants. Lamennais, Montalembert, Alfred de Vigny et tant d'autres font entendre leurs voix.

Et cependant cette mélodie qui chez Victor Hugo sourd doucement, presque timidement, s'élargit peu à peu et s'enrichit de nouvelles sonorités. Les événements politiques de l'époque où l'incidence polonaise apparaît si souvent et les relations avec les Polonais y jouent un rôle non négligeable. En 1831, Victor Hugo se fit inscrire dès le début au Comité Polonais présidé par La Fayette. Au commencement de 1833, il reçoit chez lui, rue Notre-Dame-des-Champs, Adam Mickiewicz, déjà célèbre en Pologne, en Russie et dans d'autres pays slaves, mais encore peu connu en France : accueil de pure courtoisie et de simple politesse. L'année suivante, en janvier, c'est Julien Niemcewicz, patriarche des émigrés polonais, poète, homme d'action et homme politique, qui se rend chez Victor Hugo dans son logis de la Place Royale. Il garde d'ailleurs de cette visite un souvenir bien décevant... Mais voici que *Le Livre des Pèlerins* de Mickiewicz paraît chez Renduel traduit par Charles de Montalembert dans une langue privée, certes, de la flamme et de la force abrupte de l'original, mais belle pourtant dans sa noble élégance oratoire. Dans une lettre adressée au traducteur le 23 juin 1833, Victor Hugo témoigne son admiration pour cette œuvre et note en passant : « Je suis aussi Polonais que vous. »

Ce n'est qu'aux environs de 1840 cependant que cette sympathie quelque peu distante et plutôt doctrinale pour les choses polonaises se colore d'une teinte plus chaude,

plus vivace. Le poète habite alors la Terrasse à Montmorency et plus tard, en 1842, le Pavillon. Montmorency est le lieu où il semble s'initier à la morale des émigrés polonais : fidélité à la patrie vivante dans leurs cœurs, fidélité aux morts dont la présence au cimetière sur la colline a une signification douce et pathétique à la fois [1].

Le 19 mars 1846, Victor Hugo prononce son premier discours politique à la Chambre des Pairs. Ce discours est entièrement consacré à la Pologne. Les massacres de Galicie organisés par le gouvernement autrichien lui servent d'occasion ou plutôt de prétexte pour énoncer une sorte de doctrine générale et de son application à un cas particulier. Cette doctrine c'est l'unité de la civilisation européenne. — « C'est la civilisation même — dit-il — qui est compromise, qui est offensée ». En même temps le poète y assigne une place à la France et à la Pologne.

> La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie... Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe — dit-il — le peuple polonais en a été le chevalier.

Ces formules d'une symétrie par trop impeccable correspondent strictement aux idées d'un Michelet qui les exprimera sans doute avec plus de compétence historique.

Depuis cette manifestation oratoire officielle nous assistons à une sorte d'annexion spirituelle du grand poète non seulement à la cause de la Pologne, mais à celle de tous les peuples aspirant à la délivrance, à l'indépendance. Ainsi par exemple Victor Hugo prend part à une série de « banquets » commémorant chaque année la révolution polonaise. Ce rapprochement de plus en plus intime s'accentue encore tout naturellement depuis son propre exil à Jersey et à Guernesey où il rencontre des exilés de tous les pays et se sent de plus en plus leur *socius doloris*, leur frère d'espérance et de combat. C'est à Jersey qu'il prononce, en novembre 1852, un discours vigoureux et qui dépasse nettement le niveau

1. M. Maurice Levaillant, dans une conférence suggestive faite à la Bibliothèque Polonaise de Paris le 21 juin 1935 — qu'il n'a malheureusement pas publiée — remarquait que la petite vallée de Montmorency s'était glissée comme un intermédiaire entre Victor Hugo et les émigrés polonais.

des habituelles déclarations de sympathie internationale. Il y trace un parallèle bien sévère entre la Turquie, « cette Asie chaude, colorée, ardente, la lave qui met le feu, mais peut féconder », et la Russie... Citons, purement à titre de curiosité, les trois lignes terminales de ce discours exactement centenaire :

Je résume ceci d'un mot — dit le poète — après les Turcs la Grèce a survécu ; l'Europe ne survivrait pas après les Russes... O Polonais, je vous le dis du fond de l'âme, je vous admire...

Nous retrouvons cette admiration dans quelques autres discours d'anniversaires, mais surtout plus tard dans une page des *Misérables*. Cette admiration, cette fidélité, et somme toute cette grande et large amitié morale et politique, sont personnifiées ici en le modeste Feuilly

qui dans ce jeune cénacle d'utopistes — dit Victor Hugo — avait pour spécialité la Grèce, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, l'Italie... Il ne tarissait pas sur cette date infâme 1772 (premier partage de la Pologne), sur ce noble et vaillant peuple supprimé par trahison, sur ce crime à trois... Ce pauvre ouvrier, conclut Victor Hugo au milieu des formules éloquentes, s'était fait le tuteur de la justice et elle le récompensait en le faisant grand.

Je laisse de côté de nombreuses manifestations oratoires et des actes plus directs, plus significatifs, telle par exemple l'intervention efficace auprès du général Cavaignac (9 août 1848) en faveur du mystique polonais Towianski.

Mais n'est-ce pas précisément cette mystique de la patrie et de l'homme prédestiné, poète, prophète et mage à la fois — qui a contribué un peu au développement de certaines conceptions mystiques du grand poète ?...

Le 17 mars 1867, en parlant de Mickiewicz, Victor Hugo affirme son « droit de fraterniser avec une ombre au nom du malheur », car — dit-il — « je suis le cri de l'exil ». Et cette fraternité quasi mystique l'entraîne à s'élever encore comme pour mieux embrasser l'ensemble de cette réalité dissonante de l'Exil et d'y voir en quelque sorte l'envers d'une Europe — moins fanée peut-être que l'endroit — d'une Europe aspirant à l'unité dans la plénitude de la liberté.

« La Pologne — dit-il le 18 août 1868 à Bruxelles — est devenue un symbole. La Pologne aujourd'hui représente les nations. » Ce pluriel est ici bien significatif. En poète visionnaire et en homme de cœur Victor Hugo a senti ou pressenti ici cette vérité profonde et qui se rapporte non pas à la Pologne seule, mais à tout cet ensemble de peuples vivant à côté d'elle dans un cercle enrichi d'une expérience européenne essentielle, de cette Union polono-ruthéno-lithuanienne qui, dès le Moyen-Age, pendant quatre siècles, dans un tumulte de contradictions et d'âpres controverses, semblait préparer ou préfigurer l'avenir.

Et même après le désastre de 1870, protestant à Bordeaux contre la paix prématurée, affirmant que « prendre n'est pas posséder », il ajoute :

> Possession suppose consentement. Est-ce que la Turquie possédait Athènes, est-ce que l'Autriche possédait Venise, est-ce que la Russie possède Varsovie ?...

C'est pourquoi, bien que certaines inflexions de son illustre voix nous semblent trop majestueuses, bien que derrière son attitude de mage et de prophète on craigne parfois d'entrevoir celle de pontife — sa fidélité à l'idéal humain nous émeut, sa foi lucide nous rassure.

Z. L. Zaleski.

VICTOR HUGO
ET L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE

Victor Hugo tient l'une des toutes premières places dans la lignée des grands artistes français que la Grèce a inspirés, depuis Ronsard dans ses Odes, tirées de Pindare, jusqu'à Delacroix dans ses toiles, ou Fauré et Ravel dans leurs thèmes musicaux. Non seulement parce qu'il a redonné vie aux sujets éternels de la Grèce antique, mais aussi et surtout, parce qu'il a participé par son verbe, son élan, son enthousiasme à notre guerre de libération.

Il a été certainement, avec Lord Byron, le plus émouvant des chantres de la Grèce ressuscitée.

Les mots éclatants et sonores vidés par l'âge, les mythes antiques usés par des siècles d'exercices scolaires ont avec lui repris une vie *nouvelle* :
Quand il évoque le passé :

> Quand Platon s'en allait rêver sur le Soracte
> Et revenait avec des roses à la main... [1]

ou quand il contemple Cérès :

> La déesse en riant vint à moi ; la lumière
> Dorait sa gorge ronde et le pur modelé
> De son bras entrevu sous la gerbe de blé...

ou quand il tire d'un thème antique un poème tout moderne comme le « Moschus » du Groupe des Idylles, de la *Légende des Siècles*, ou bien encore quand il prend le *Satyre* comme porte-parole de l'homme prophétisant face aux Dieux de l'Olympe, partout ne recrée-t-il pas la vie ? Et, partant

1. *Pierres.*

d'une Grèce, que ressuscite son génie de visionnaire, ne retrouve-t-il pas à travers celle d'hier, la nation d'aujourd'hui, la nation de toujours ?

Nous n'ignorons pas, avec quelle habileté il a su utiliser des matériaux amassés par d'autres.

Ainsi, lorsqu'il peint la beauté de la femme grecque :

Elle est grande, elle est svelte, et quand d'un pas joyeux
Sa corbeille de fleurs sur la tête, à nos yeux
Elle apparaît vive et folâtre,
A voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs
On croirait voir de loin, dans nos temples croulants,
Une amphore aux anses d'albâtre...

ou bien encore lorsqu'il reprend un rythme de chanson populaire :

J'irai chez la fille du prêtre,
Chez la blanche fille à l'œil noir,
Qui le jour chante à sa fenêtre
Et joue à sa porte le soir... [1]

il s'inspire, entre autres, de Fauriel, qui venait de faire paraître en 1824 les *Chants populaires de la Grèce moderne*, qui eurent un immense succès en France et à l'étranger.

Dans ces œuvres de Fauriel, toutes imprégnées de la poésie du terroir, l'amour de Victor Hugo pour ce qui est populaire, par opposition au conventionnel, trouve certes un aliment de choix. C'est d'ailleurs la preuve que sa sensibilité s'accorde avec celle du peuple grec. C'est justement son grand mérite d'avoir ainsi *efficacement* appuyé, propagé, *exalté* le philhellénisme de ses contemporains.

Nous savons que ce n'est pas lui qui a suscité ou inauguré le mouvement d'opinion en faveur de la Grèce insurgée ; car il nous faut mentionner l'influence d'André Chénier ; il nous faudrait aussi citer les noms de Viennet, Casimir Delavigne, Lamartine, Sainte-Beuve, Béranger et tant d'autres ; il nous faudrait rappeler que l'Académie française choisit pour sujet de son concours annuel de poésie, l'Indépendance de la Grèce. La société parisienne récitait alors dans les salons *Les Messéniennes* de Casimir Delavigne,

1. Vœu. *Orientales*, 22.

admirait la célèbre toile de Delacroix *Le Massacre de Scio* et applaudissait les chansonniers qui s'inspiraient presque tous des œuvres rassemblées par Fauriel.

N'oublions pas aussi, qu'on s'intéressait au sort des Grecs « chrétiens » dressés contre les Turcs « infidèles », car le Romantisme avait remis les croisades en faveur. Et n'oublions pas, en fin de compte, l'influence de notre grand compatriote Adamantios Koraï, qui, vivant à Paris, s'attacha avec un pieux zèle à faire aimer notre patrie et à reconstituer notre langue.

Tout cela est vrai, et quelles qu'en soient les raisons, même politiques, c'est la gloire des écrivains d'Occident, surtout français, d'avoir pris parti avec enthousiasme, pour la Grèce qui voulait renaître.

Mais leurs mérites ne diminuent en rien celui du plus grand d'entre eux. Dans une note qui prendra place plus tard dans le *Post-scriptum de ma vie*, Victor Hugo écrira ceci :

> Comme l'antique Jupiter d'Egine qui a trois yeux, le poète a un triple regard, l'observation, l'imagination, l'intuition. Par l'observation le poète est philosophe ; par l'imagination il est mage et créateur ; par l'intuition il est poète et révélateur. Révélateur de faits, il est prophète ; révélateur d'idées, il est apôtre. Dans le premier cas, il est Isaïe ; dans le second il est saint Paul.

Il semble que cette explication que Victor Hugo a donné de lui-même s'applique à merveille à son action généreuse en faveur de la Grèce. Philosophe, il s'est magnifiquement identifié au sursaut des consciences des philhellènes. Mage et créateur, il s'est fait le chantre des souffrances héroïques de la Grèce. Révélateur, il fut et reste pour nous le prophète de notre résurrection et l'apôtre de la liberté des peuples.

On a parfois tendance à ne retenir des *Orientales* qu'une belle leçon littéraire d'exotisme romantique et à n'y goûter que les couleurs brillantes. Elles sont beaucoup mieux que cela. Elles forment un recueil épique dédié à l'héroïsme grec. Ce ne sont pas seulement des beaux vers, frappés comme des médailles, par un magicien du rythme, mais

c'est l'œuvre d'un poète au sens étymologique du mot. Hugo le rappelait volontiers, le poème est un acte. D'un ordre différent, sans doute, de l'acte d'un Byron qui allait offrir sa vie à Missolonghi, ou de celui des femmes Souliotes dansant sur le rocher avant de se précipiter dans l'abîme pour échapper à l'ennemi. Mais le geste du poète n'est pas indigne cependant, d'être comparé à des actes de bravoure et de chevalerie, et il s'apparente même en quelque sorte à eux, puisque par lui s'exprime la volonté de défendre la dignité de l'homme et la Liberté !

Comme un Tyrtée moderne, Victor Hugo a mis sa lyre au service des victimes, contre les bourreaux de la Grèce : à travers ses poèmes sanglants paraissent tous les héros de l'Indépendance : Canaris, Botzaris, Miaoulis...

> Voilà tous nos héros ! Costas le pallicare ;
> Christo du Mont Olympe ; Hellas des mers d'Icare ;
> Kitsos qu'aimait Byron, le poète immortel ;
> Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule,
> Mayer qui rapportait aux fils de Thrasybule
> La flèche de Guillaume Tell !

On connaît l'admirable appel aux armes de Canaris, dans les *Fêtes du Sérail*, ainsi que *L'Enfant Grec* que tous les écoliers de Grèce et de France apprennent par cœur.

Les héros obscurs, anonymes, ont eux aussi leurs noms dans ce glorieux palmarès : les Armatoles, les Pallicares, les pauvres Klephtes eux-mêmes :

> Un Klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits
> Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
> La liberté sur la montagne.

Tous, depuis les nobles volontaires étrangers, jusqu'au plus modeste des combattants, ils luttent en effet pour la liberté. Et c'est de cette Liberté que Victor Hugo s'est institué le prophète.

Ses accents n'étaient point ceux d'une émotion éphémère chez un poète de génie, qui joue habilement de thèmes d'actualité. Toute sa vie est là pour prouver le contraire, et l'amitié qu'il avait vouée à la Grèce moderne ne se démentit jamais. Bien plus tard, en 1864, lors des soulèvements

en Crète, il prendra en effet de nouveau parti, fougueusement, pour les libertés grecques.

Les lauriers de la guerre de l'Indépendance sont toujours vivants grâce à la couronne de vers inoubliables qu'il a tressée lui-même, et à ceux-ci viennent s'ajouter, dans cette dernière décade, les lauriers nouveaux que le peuple hellène a su cueillir dans sa lutte opiniâtre pour la liberté.

Georges Avéroff.

LES IDÉES DE FRANCESCO PATRIZZI SUR L'HISTOIRE ET LE RÔLE D'ACONTIUS DANS LEUR DIFFUSION EN ANGLETERRE

Le 20 novembre 1562, le protestant italien Acontius [1] écrivit de Londres, au jeune érudit zurichois Johannes Wolfius, une longue épître qu'il jugea digne par la suite de reproduire à la fin de son plus important ouvrage. Giacomo Aconcio — que j'appellerai Acontius puisqu'il est surtout connu comme écrivain de langue latine — s'était, quelques années auparavant, lié d'amitié avec Wolfius lorsque après son départ de Milan il avait cherché refuge en Suisse protestante. Après Bâle et Zurich il avait séjourné à Strasbourg qui était devenu l'asile de nombreux Anglais réfractaires au catholicisme. Et lorsque Elisabeth succéda à Marie Tudor, l'Angleterre l'attira comme une terre d'espoir. Il devint le sujet et le protégé de la Reine et, si l'on excepte un voyage en Suisse, resta dans son pays d'adoption jusqu'à la fin de ses jours. Cet Italien déjà vieux qui avait étudié le droit dans sa jeunesse, exercé le métier de notaire, puis acquis l'expérience des affaires publiques à la cour de Maximilien II et auprès du gouverneur de Milan, le cardinal Madruzzo, gagna sa vie en Angleterre comme ingénieur civil et militaire. Ce fait nous révèle la tournure pratique de son esprit et sa faculté d'adaptation.

1. On pourra consulter, sur cet auteur : E. Hassinger, *Studien zu J. Acontius* (Abhandlungen zur Mittleren und Neueren Geschichte. Heft 76, Berlin, 1934) ; W. Köhler et E. Hassinger, *Acontiana* (Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Heidelberg, 1932) ; *De methodo e opuscoli religiosi e filosofici*, Firenze, 1944, édition G. Radetti, précédée d'une étude d'ensemble et d'une bibliographie.

Au moment où il écrivait à Wolfius, il avait déjà eu des démêlés avec l'évêque Grindal pour avoir pris la défense d'Adriaan van Haemstede, pasteur de l'église hollandaise de Londres. Ce dernier avait adopté une attitude tolérante à l'égard d'opinions contraires au dogme anglican sur des points qu'il ne jugeait pas essentiels pour le salut de l'homme. On voit donc que les idées qui allaient trouver leur expression dans sa belle défense de la liberté de conscience, *Satanæ stratagemata* (1565) commençaient à prendre forme dans l'esprit d'Acontius. Elles l'inspiraient déjà dans cette lettre à Wolfius qu'il fit imprimer à la suite des *Stratagemata*. Cet ouvrage fut édité à Bâle par les soins de Perna, qui avait déjà publié son traité *De la méthode* (1558) et, vraisemblablement, les deux essais sur des questions religieuses qui parurent la même année sans indication de lieu [1].

Dans sa lettre, Acontius conseille son ami sur le choix d'un sujet digne d'être traité par un jeune érudit fidèle à la Réforme. Wolfius doit d'abord s'en remettre à son propre jugement, comme firent ceux qui défièrent les premiers l'autorité romaine, puis procéder à un examen modeste et sincère de ses talents en se souvenant qu'il vit en un siècle de progrès. Les écrits d'un précurseur comme Jean Huss étaient admirables pour leur temps, mais ne suffisent plus à contenter les lecteurs d'aujourd'hui. S'il traite un sujet religieux, Wolfius ne doit pas se laisser emporter par la passion et, s'il est mêlé à des polémiques, il lui faut se montrer honnête, courtois, et convaincre son adversaire par une démonstration rigoureuse, fondée sur des textes bibliques choisis pour leur clarté, qui les place au-dessus de toute controverse. Acontius pense en effet que, jointe à l'esprit de charité, la pratique de la discipline intellectuelle définie dans son traité *De la méthode* comme un sûr moyen de parvenir à la vérité contribuera grandement à l'apaisement des conflits. Mais si Wolfius préfère se distinguer comme huma-

1. Éditions modernes : *De methodo, hoc est, de recta investigandarum tradendarumque ratione.* L'édition H. J. De Vleeschauwer (Universiteit te Gent, Antwerpen-Paris, 1932), précédée d'une étude, contient beaucoup d'erreurs ; on lui préférera celle de Radetti, *ut supra.* — *Dialogo di Giacomo Riccamati* et *Somma brevissima della dottrina Christiana;* dans *Acontiana* et avec *De Methodo,* éd. Radetti. — *Satanæ stratagemata,* éd. W. Köhler, Monaci, 1927 ; éd. Radetti, Firenze, 1946. — *Epistola de ratione edendorum librorum, ad Joannem Wolfium Tigurinum,* avec *De methodo,* etc., éd. Radetti.

niste, il tirera grand profit de l'exemple de Francesco Patrizzi dont les premiers ouvrages, des dialogues sur l'histoire et la rhétorique, récemment publiés [1], donnent à l'enthousiaste Italien l'impression d'assister à l'aube d'une ère dont la culture sera supérieure encore à celle du temps présent. Ce qu'il faut admirer chez Patrizzi, outre l'élégance du style, c'est la précision de la méthode :

> Je crois que, par son exemple, il soulèvera dans beaucoup d'esprits l'espoir que, s'ils s'y appliquent sérieusement, ils pourront acquérir de toutes choses une connaissance plus pleine et plus solide qu'il ne semblait jusqu'ici possible à quiconque. De plus (à moins que je ne juge mal le lion d'après ses griffes) il montrera le plus court chemin pour atteindre ce but, enfin il restaurera, après une interruption de plusieurs siècles, un mode de discussion incomparablement subtil et précis [2].

Il en est cependant qui tiennent les démonstrations de Patrizzi pour de puériles arguties, mais à travers lui ils visent Platon qui passe autant de temps à examiner ce qu'il faut entendre par un sophiste, ou un roi, que Patrizzi à chercher la définition de l'histoire. Mais ce dernier possède une supériorité sur son modèle, il ne place jamais dans la bouche d'un interlocuteur stupide les thèses qu'il veut réfuter et il ne passe pas sous silence les meilleurs arguments qu'on puisse invoquer en leur faveur.

J'ajouterai qu'ayant eu lui-même recours au dialogue comme moyen d'expression [3], Acontius est capable d'apprécier le charme littéraire de *Della historia* qui, comme les meilleurs essais composés dans ce genre durant la Renaissance italienne, élève le débat au-dessus du niveau purement utilitaire et évoque pour nous l'atmosphère de ces cercles cultivés dont le luxe suprême était de chercher à loisir la vérité et de la formuler avec élégance. Le lecteur, invité à saisir la pensée sur le vif, voit naître et croître sous ses yeux des idées qui atteignent par degrés leur forme parfaite. La vivacité du style, les traits d'ironie ou de fantaisie, ôtent à l'effort d'attention son caractère pénible. Patrizzi

1. *Della historia, dieci dialoghi*, Venetia, 1560 ; *Della retorica, dieci dialoghi*, Venetia, 1562.
2. Radetti, p. 352.
3. *Dialogo di Giacomo Riccamati.*

adopte parfois, avec une gaminerie enjouée qui n'ôte rien à sa sincérité, certaines attitudes platoniciennes qui tendaient à devenir conventionnelles, feignant plaisamment l'ignorance ou se prétendant divinement inspiré. Il n'y avait pas place pour ces jolis jeux de la pensée dans le traité *De la méthode* où Acontius se souciait exclusivement de mettre au point de rigoureux procédés d'investigation. Je suppose qu'il avait quelques doutes, en tant que logicien, sur la valeur des spéculations que, dans son troisième Dialogue, Patrizzi consacrait aux cycles de corruption et de régénération qu'aurait subis la terre dans un passé lointain, ou à l'histoire des temps futurs tels que peuvent les connaître les prophètes. Mais la méthode de discussion employée par Socrate, et par Patrizzi lui-même lorsqu'il décidait de faire plein usage des ressources de la logique, ne pouvait manquer de satisfaire les exigences d'Acontius. Celui-ci conseillait à Wolfius de prendre les mathématiciens pour modèles :

> Tu les vois commencer leurs démonstrations par des propositions si certaines et si connues qu'on aurait honte de ne pas les comprendre. Puis ils enchaînent leurs raisonnements dans un ordre tel qu'ils n'omettent aucun intermédiaire et ne placent jamais en premier ce qui est moins connu. C'est pourquoi il est nécessaire que tu approuves leurs conclusions aussi bien que leurs prémisses [1].

En partant de notions simples, indiscutables, et en respectant toujours le principe d'identité, on devrait pouvoir atteindre aussi la certitude dans d'autres domaines de la connaissance.

Le dialogue platonicien, dans sa forme la plus rigoureuse, se déroule selon cet ordre. Socrate — ou quiconque joue le rôle de celui qui cherche le savoir — commence par une vérité évidente et oblige son interlocuteur, à chaque étape de sa démonstration, à admettre la justesse de ses déductions. Ou bien si c'est l'autre qui, le premier, exprime une opinion, il le contraint à en examiner l'une après l'autre toutes les conséquences, pour s'assurer qu'elle n'implique aucune contradiction. Voici un exemple de l'usage que Patrizzi fait

1. Radetti, pp. 340, 342.

de cette méthode. Dans le premier Dialogue, Signor Bidernuccio cite la définition que Lucien donne de l'histoire. Patrizzi la juge vicieuse parce qu'elle se ramène à une énumération des différentes parties de son objet. Il imagine alors plaisamment un dialogue entre lui-même et son esprit.

Il discute avec moi de cette façon : Ma chère ombre, si tu voulais savoir ce qu'est un homme, ne le chercherais-tu pas dans sa définition ? Certes, dis-je. Laquelle, ajoute-t-il, lui serait si appropriée qu'elle ne pourrait convenir à d'autres ? Oui, c'est cela. Et que serait la suivante, l'homme est un animal possédant une tête, deux bras et deux pieds, avec des épaules, une poitrine, un ventre et des cuisses ? Peut-être est-ce celle-là, répondis-je. Et si tu voulais, poursuit-il, définir un singe, un babouin ou un satyre, ne dirais-tu pas que c'est un animal possédant une tête, deux bras et deux pieds, avec des épaules, un ventre et des cuisses ? Oui, en effet. Comment cette définition peut-elle donc être propre à l'homme si elle l'est également à ces autres créatures ? En aucune façon, réponds-je tout stupide. Mais peut-être celle-ci lui sera-t-elle bien appropriée, dit-il, que c'est un animal raisonnable et mortel, parce qu'aucune de ces autres créatures n'est raisonnable, et qu'aucun ange ou démon n'est mortel. C'est vrai, dis-je. Et cette définition de l'homme est, elle aussi, vraie et appropriée ? Elle est vraie et appropriée ; mais qu'entends-tu par cela, mon esprit ? Qu'il ne convient pas pour savoir l'essence d'une chose, de la diviser en toutes ses parties, qui toutes sont également communes à beaucoup, d'autres choses, etc. [1].

Rien ne pouvait plaire davantage à Acontius que cette insistance de Patrizzi à exiger des définitions correctes. Dans son traité *De la méthode*, il leur consacre un important chapitre (ch. x). Elles doivent, pense-t-il, décrire simplement, clairement et sans ambiguïté la nature des choses définies. Comme Patrizzi il donne la définition classique de l'homme, selon l'École, et l'oppose à des définitions trop larges ou trop étroites dont le vice résulte, en fin de compte, d'une mauvaise classification. Définir une chose c'est en effet, pour lui, trouver le genre et l'espèce qui la contiennent et les différences significatives qui la distinguent des autres

1. *Della historia*, f. 3 r.-v.

objets de la même classe. Patrizzi connaît lui aussi le danger des définitions trop vastes ou trop restreintes et s'attache à délimiter le domaine propre de l'histoire, aboutissant à cette formule : *la historia è memoria delle cose humane.* Cette formule, peut-être trop lapidaire a, si l'on en juge par sa lettre à Wolfius, dû satisfaire Acontius qui réclamait des définitions simples comme celle qu'il donnait lui-même de la méthode : « connaissance d'une chose que celui qui l'étudie désire atteindre, et que celui qui l'enseigne s'efforce de communiquer aux autres [1] ».

Pour Acontius, l'histoire est un domaine où peut s'appliquer avec fruit sa méthode, et les *Dialogues* de Patrizzi l'ont intéressé au point de lui inspirer des *Observations* sur l'art de lire avec profit les livres d'histoire [2]. Cet essai, sur lequel je reviendrai, est dédié à son protecteur, le comte de Leicester, favori de la Reine. Acontius distingue, dans son traité *De la méthode*, les fonctions du savant et du pédagogue, mais il les juge complémentaires et il lie la théorie et la pratique : tout savoir est aussi un savoir-faire qu'il faut acquérir et transmettre. C'est également ce que pense Patrizzi. Les hommes, dit-il, cherchent à vivre dans un état de bien-être qui ne peut se concevoir qu'au sein d'une communauté où règnent de bonnes mœurs et de bonnes institutions. L'utilité de l'histoire est d'aider les humains dans leurs efforts, grâce aux enseignements du passé, et son étude est particulièrement recommandée à ceux qui gouvernent ou occupent des charges publiques [3]. Mais un problème épineux se pose, celui de la véracité. Il naît de la complexité de la réalité historique, de la diversité contradictoire des témoignages dont l'esprit partisan ou la crainte de déplaire au prince viennent trop souvent fausser l'objectivité. L'histoire telle que l'écrivent des courtisans serviles est une personne au beau visage, mais qui cache ses jambes difformes sous une longue robe que le vent de la vérité viendrait indiscrètement révéler [4]. Malgré ces obstacles il

1. *De methodo*, p. 18 de l'édition originale dont la pagination est reproduite en marge par Radetti.
2. *Delle osservationi et avvertimenti che haver si debbono nel leger delle historie*, Londres, Record Office, Domestic, Elizabeth, 34 n. 53.
3. Dial. IV, *Del fine dell' historia.*
4. Dial. V, *Della verita dell' historia.*

croit possible de dégager la vérité en établissant pour l'histoire générale une série de solides points de repère, en comparant et en classant documents et témoignages qui tous doivent être soumis à une sévère examen critique [1]. Protégé de la Reine et de son favori, Acontius avait de bonnes raisons pour ne point reprendre à son compte, dans ses écrits, la satire que Patrizzi fait des princes, mais il ne pouvait qu'approuver une méthode destinée, comme la sienne, à distinguer le vrai du faux. La ressemblance des deux méthodes éclate à nos yeux lorsque Patrizzi (feignant de pêcher de gros poissons qui opposent une vive résistance) en vient à analyser les éléments constitutifs d'une action prise isolément. Le fait historique résulte pour lui d'une série de causes : matérielles, formelles, efficientes et finales. Acontius a recours à ces mêmes distinctions scolastiques dans son étude des causes susceptibles de réaliser les fins que se proposent le savant, le technicien, le pédagogue. Comme Patrizzi il distingue celles qui dépendent de la nature et du hasard et celles qui résultent de l'industrie humaine, avec le souci d'accroître la part de la volonté raisonnable, de la connaissance claire de la fin et des moyens. Cette fin est pour lui un bien, un état de perfection ; il en est de même pour Patrizzi qui pense que l'action doit avoir pour but le bonheur de la cité, et que l'éducation, la culture de soi, ont pour effet d'augmenter la lucidité, l'esprit de décision en même temps que les qualités morales de celui qui doit assumer la principale responsabilité de l'action.

Le texte original des *Observations* d'Acontius, inspirées par la lecture des *Dialogues* de Patrizzi sur l'histoire, n'a été publié que de nos jours [2]. Ce bref manuscrit ne porte point de date, mais sa composition se situe vraisemblablement entre novembre 1562, puisque la lettre à Wolfius parle des *Dialogues* de Patrizzi comme d'une découverte toute récente, et le 29 septembre 1564, date où Dudley reçut le titre de comte de Leicester, puisque dans sa dédicace Acontius le nomme simplement « il signor Roberto

1. Dial. VI, *Dell' historia universale.*
2. Par A. Galante, *Pro cultura* (II), 1911, pp. 325 sq. ; dans *Acontiana* et avec *De methodo*, éd. Radetti.

Dudleo ». Celui, dit Acontius, qui veut lire avec profit les livres d'histoire doit connaître les trois buts principaux de ceux qui les écrivent :

Le premier, pour que nous puissions reconnaître la providence du Très-Haut dans le gouvernement de toutes choses. Le second, pour que des exemples nombreux nous rendent sages dans nos actions privées et publiques, en temps de paix comme en temps de guerre. Le dernier, pour nous exhorter à agir vertueusement et à nous abstenir du contraire [1].

Le premier enseignement de l'histoire ne nécessite pas à ses yeux de longs commentaires :

Pour ce qui est de la providence de Dieu, nous devons observer comment il élève ou abaisse les royaumes, et quelles circonstances, quels moyens il utilise à cette fin. Nous devons noter également que si bien des fois les événements viennent confirmer les prévisions de la prudence humaine, celle-ci se trouve pourtant assez fréquemment prise au piège, et que souvent des faits que nous méprisons fort servent finalement à Dieu pour produire des effets merveilleux. Nous devons remarquer enfin que, bien qu'il laisse prospérer la plupart des méchants, et souffrir les bons, néanmoins il montre clairement, par les illustres exemples et des châtiments qu'il inflige parfois aux premiers, et de la protection qu'il accorde aux seconds, que rien n'arrive par hasard mais que tout résulte de ses très sages délibérations [2].

Ce passage est sans équivalent dans l'ouvrage de Patrizzi, bien que celui-ci émette dans son neuvième Dialogue, sous une forme platonicienne ou plus exactement plotinienne, une idée assez voisine : les dieux font jouer aux hommes des tragédies, comme nous en faisons jouer nous-mêmes aux acteurs. Cette page d'Acontius résume une conception qui trouve peut-être dans *La cité de Dieu* son expression la plus complète. La faiblesse de l'esprit humain, incapable de pénétrer les desseins de Dieu, s'y trouve invoquée pour concilier l'existence d'une Providence sans cesse active avec le triomphe fréquent de l'injustice. C'est d'ailleurs, selon saint Augustin, au Ciel et non ici-bas que le juste doit recevoir sa palme. Les théologiens réformés insistaient tout

1. Radetti, p. 306.
2. *Ibid.*

spécialement sur l'intervention constante de la Providence dans les affaires humaines. Et l'on constate, au cours du XVI^e siècle anglais, un déplacement de l'intérêt religieux de l'au-delà vers l'ici-bas qui va de pair avec une curiosité croissante pour l'histoire considérée soit comme le théâtre des jugements de Dieu, soit comme un livre riche en exemples instructifs. Cette tendance, lorsque écrit Acontius, est déjà très sensible au théâtre, et dans la première partie (1559) du *Miroir des Magistrats*. Elle ira en s'affirmant (malgré certains contre-courants) et trouvera sa manifestation la plus complète dans l'*Histoire du Monde* (1614) de Ralegh [1]. Acontius lui-même hésite entre les deux conceptions et, dans les conclusions de son essai, il est amené à faire une plus large place à la justice immanente, à la valeur stimulante des exemples de vertu récompensée.

Les desseins providentiels ne peuvent d'ailleurs faire l'objet d'aucune science, et pour obtenir l'aide du Ciel il faut d'abord s'aider soi-même. Acontius revient donc bien vite à la méthode. Épris de divisions ternaires, il distingue trois parties dans la prudence humaine. La première nous permet, par l'exemple d'autrui, de connaître les biens véritables, et les efforts, les risques que comporte leur acquisition. La seconde nous enseigne à adapter les moyens aux fins, la troisième à saisir les occasions et à prévoir les périls. C'est à propos de la seconde qu'il conseille, pour lire avec profit le récit d'un événement historique, une guerre par exemple, une méthode qui consiste à revenir progressivement en arrière après avoir suivi l'ordre chronologique. Cette démarche permet en effet de bien comprendre l'enchaînement des moyens mis en œuvre et des résultats obtenus :

> Le second [ordre] est très utile pour juger ce qui a été bien ou mal fait, et pour examiner beaucoup de choses que l'on n'a pas bien saisies la première fois. Car, si les derniers moyens employés ne sont pas suivis de la fin désirée, nous considérerons si elle aurait pu être amenée par un autre moyen ; de même, si

1. Cette évolution se trouve décrite dans l'ouvrage de Willard FARNHAM, *The Mediaeval Heritage of Elizabethan Tragedy*. Berkeley, University of California, 1936. On consultera aussi Lily B. CAMPBELL, *Shakespeare's " Histories ", Mirrors of Elizabethan Policy* (Huntington Library, San Marino, California, 1947).

aucun n'aurait pu, par force majeure, assurer la victoire, il faut voir si l'on aurait pu trouver quelque avantage de lieu, de temps, d'occasion ou d'autre chose. Et ainsi, en quelque endroit que se trouve rompu le fil des moyens, et que fasse défaut l'une des choses ordonnées ou requises pour la fin proposée, c'est là que nous examinerons si cela pouvait s'obtenir par d'autres moyens. Et si rien ne peut nous aider à cet égard, nous considérerons si dans d'autres récits où une fin semblable est recherchée et obtenue, ce que l'un n'a pas pu, ou n'a pas su faire d'une certaine manière, un autre l'a fait d'une autre manière. Et agissant de même pour beaucoup de récits semblables, nous en viendrons à comprendre tous les bons moyens qui peuvent conduire à une fin quelconque, et ceux qui ne sont pas à propos [1].

Acontius fait remarquer aussi que souvent les mêmes moyens ont été employés aux mêmes fins, mais pas toujours avec un même succès, et que là encore il faut tenir le plus grand compte des circonstances. En distinguant ces deux « ordres », il ne fait qu'appliquer à une discipline particulière les méthodes que dans son traité il appelle « compositive » et « résolutive ». L'une a la fin pour aboutissant et suit l'ordre de l'exécution. L'autre part de la notion de fin, remonte vers les causes et suit l'ordre de la réflexion. L'une est celle de l'exposition, de l'enseignement, de la synthèse, l'autre est celle de l'analyse, de la recherche [2]. Il propose encore dans son essai un troisième ordre, le classement des moyens par genres, qui correspond dans son livre à la méthode de « division » et qui a pour but d'aider la mémoire et de faciliter à celui qui occupe un poste de responsabilité la distribution des tâches.

L'auteur de ces quelques pages claires et riches d'idées neuves n'avait pas tort de railler ceux qui, d'une longue étude de l'histoire, ne retiennent que des dates et des généalogies.

Le manuscrit des *Observations* ne fut pas publié du vivant de l'auteur mais il fut utilisé par un admirateur d'Acontius, Thomas Blundeville, dans un petit ouvrage, *L'ordre et la méthode véritables pour écrire et lire les livres d'histoire d'après*

1. Radetti, pp. 309-310.
2. *De methodo*, ch. XII, pp. 87 sq. de l'édition originale.

les préceptes de Patrizzi et d'Acontius (1574)[1]. L'auteur déclare dans sa dédicace à Dudley, devenu comte de Leicester : « J'ai recueilli ces préceptes, d'une part dans les dix Dialogues de F. Patrizzi, qui a traité cette question avec méthode, et d'autre part dans un petit traité en italien que mon vieil ami Acontius, d'heureuse mémoire, offrit à votre honneur il y a quelques années. »

Blundeville avait déjà dédié plusieurs livres à Leicester dont il était, comme Acontius, le protégé. Son premier ouvrage connu est une traduction de trois traités moraux de Plutarque (1561), qui nous révèle son souci d'instruire le prince et les magistrats, et de formuler des règles pratiques de conduite. Sa conception de l'humanisme est celle de Thomas Elyot et de Roger Ascham mais, conscient de ses limites, il se contente d'adapter les œuvres d'autres écrivains, de rendre leur pensée accessible sous une forme plus simple. Après avoir concentré ses efforts sur l'art équestre, si important pour l'éducation d'un gentilhomme, il publia en 1570 un recueil de préceptes[2] traduit du latin de Johannes Sturmius, directeur de l'école de Strasbourg. Il se peut qu'Acontius lui ait suggéré cette idée car, durant son séjour à Strasbourg, celui-ci avait eu vraisemblablement des contacts personnels avec Sturmius, qui entretenait d'étroites relations avec les réformés italiens réfugiés à Bâle[3]. La même année Blundeville fit paraître un traité sur le choix des conseillers d'un prince[4], non pas traduit de l'original espagnol de Federigo Furio Cériol, mais adapté et condensé d'après la version italienne d'Alfonso d'Ulloa. La dédicace à Leicester nous apprend que c'est à la requête de G. B. Castiglioni qu'il avait entrepris cette tâche. Maître d'italien d'Elisabeth, Castiglioni était l'homme de confiance de la Reine et de son favori. Protecteur des écrivains et des artistes, et en particulier des Italiens, il était l'ami d'Acon-

1. *The True order and Methode of wryting and reading Hystories, according to the precepts of Francisco Patricio, and Accontio Tridentino, two Italian writers, no lesse plainly than briefly, set forth in our vulgar speach, and to the great profite and commoditye of all those that delight in Hystories.* — J'ai utilisé l'exemplaire du British Museum, et n'ai pas encore pu consulter l'édition critique de Hugh Dick dans le *Huntington Library Quarterly* (3), 1940, pp. 149-170.
2. *A Ritch Storehouse or Treasure for Nobilitye and Gentlemen.*
3. Radetti, p. 13.
4. *A very briefe and profitable Treatise declaring howe many Counsells, and what maner of Counselers a Prince that will governe well ought to have.*

tius et publia un manuscrit, *Exhortation à la crainte de Dieu*, que celui-ci avait laissé à sa mort [1]. Blundeville écrit dans son adaptation de l'ouvrage d'Ulloa que le bon conseiller doit avoir voyagé, connaître les langues, être versé dans l'étude de la morale, de la politique et aussi de l'histoire qui nous offre des répertoires d'expériences vécues dans les circonstances les plus diverses [2]. Le petit traité sur l'histoire qu'il composa quelques années plus tard se rattache donc à un programme d'éducation, destiné à ceux qui assument les responsabilités du pouvoir, qu'il s'efforça de réaliser au cours de sa vie.

Dans ses premiers chapitres il résume ce qui, chez Patrizzi, lui semble présenter un intérêt pratique, omettant tout ce qui relève de l'esthétique ou de la philosophie. Il énonce le résultat des réflexions de son modèle sans refaire le difficile chemin suivi par celui-ci. Il emprunte au sixième Dialogue un développement sur la croissance, l'apogée et le déclin d'un État, et sur l'utilité d'en étudier l'histoire du point de vue des ressources nécessaires à la vie des citoyens, des revenus publics, de la force armée et du mode de gouvernement [3]. Puis il passe au septième qui, nous l'avons vu, est consacré à un fait historique particulier résultant à la fois de causes extérieures (fortune, destin) et intérieures à l'homme (raison, passions). Il examine donc tour à tour les circonstances et les moyens mis en œuvre par le principal acteur [4]. C'est encore de cet acteur qu'il est question au chapitre suivant qui fait de larges emprunts au neuvième Dialogue. De quels personnages convient-il d'écrire l'histoire ? De ceux qui occupent des fonctions publiques et surtout des princes dont la vie nous offre des exemples de vices ou de vertus. Suit une description des vertus civiles, Prudence, Justice, et militaires, Prudence et Force. Puis vient une analyse des mobiles du prince et de l'influence que peuvent avoir sur ses passions et sur sa raison l'habitude et l'éducation. De tout cela l'historien devra tenir compte

1. *Una essortatione al timor di Dio. Con alcune rime Italiane, nuovamente messe in luce...*, Londres, s. d. — Dans *Acontiana* et avec *De methodo*, éd. Radetti. — Sur Castiglioni, voir Radetti, pp. 288 et 305, en note.
2. *A very briefe and profitable Treatise*, pp. 27 et 59-60.
3. Blundeville, pp. 5-7 ; Patrizzi, ff. 32v.-35.
4. Blundeville, pp. 9-18 ; Patrizzi, ff. 39-43.

et il achèvera de rendre sa peinture fidèle et vivante en rapportant toutes sortes de paroles, de signes, d'apparence menue, mais révélateurs de l'esprit d'un personnage [1]. Laissant de côté les réflexions sur l'histoire et le théâtre inspirées à Patrizzi par un sens du destin tragique de l'homme qui ne trouvera sa pleine expression en Angleterre qu'au moment où le drame élisabéthain atteindra son apogée, Blundeville reproduit quelques pages du neuvième Dialogue dont l'utilité lui paraît plus évidente. Patrizzi n'aurait pas souscrit à une parole qui depuis a fait fortune et selon laquelle la guerre ne serait que la continuation de la politique. Il fait de la paix le but suprême ; guerre et sédition sont des crises qui doivent se terminer par un retour à l'ordre et à la tranquillité. La paix intérieure est contemplation, calme succédant au tumulte des passions. La paix extérieure résulte du contentement des citoyens, et dépend de la morale civique, de l'éducation et des lois. Elle est en danger lorsqu'une partie des citoyens manque du nécessaire ou lorsque ses voisins menacent les frontières. Blundeville examine alors les moyens de parer ou de faire face à un soulèvement, à une agression [2]. Puis parlant des devoirs de l'historien il se contente d'affirmer que celui-ci ne doit jamais s'écarter de la vérité. Quant à l'ordre de l'exposition, il ne doit pas être purement chronologique ; pour éviter la confusion il faut étudier en une fois chaque action avec les circonstances et les moyens qui s'y rattachent [3].

Dans son dernier chapitre Blundeville traduit ou paraphrase les *Observations* de son ami, qu'il rend ainsi accessibles au lecteur anglais. L'enthousiasme pour l'histoire qu'Acontius avait su lui communiquer se retrouve dans des travaux ultérieurs. La page de titre de son petit ouvrage sur l'utilisation des cartes géographiques (1589) [4] déclare qu'elles sont aussi indispensables à ceux qui lisent l'histoire qu'aux voyageurs. Ce petit traité fut incorporé par la suite à ses *Exercices*, manuel dont on compte sept éditions de 1594 à 1636, et qui traite de toutes les sciences utiles à la

1. Blundeville, pp. 18-27 ; Patrizzi, ff. 45-48.
2. Blundeville, pp. 28-38 ; Patrizzi, ff. 51-53.
3. Blundeville, pp. 39-43 ; Patrizzi, *Dial.*, X, ff. 61v.-63.
4. *A Briefe Description of Universall Mappes and Cardes.*

navigation. Il est fort probable que l'influence du logicien et ingénieur italien contribua à orienter Blundeville dans cette voie. On sait quel fut l'essor, sous le règne d'Elisabeth, de l'exploration et du commerce maritimes. La découverte de terres nouvelles, le trafic avec les pays lointains allaient devenir les thèmes de l'historien (Hakluyt) et du poète *(Le marchand de Venise, La Tempête)*. Le succès de ces entreprises était lié aux progrès de l'astronomie et des mathématiques, et Blundeville, dans ses *Exercices*, sert d'intermédiaire entre les savants d'une part et, de l'autre, les navigateurs et tous ceux qui s'intéressent aux voyages. Il expose avec clarté les éléments de sciences devenues nécessaires à la culture générale, et l'usage des cartes, tables et instruments indispensables au praticien. La méthode d'Acontius le guida certainement dans sa tâche pédagogique. Nous en trouvons la preuve dès les premières pages de son *Art de la logique* (1599). Il convient de citer le passage puisque ce lien entre les deux hommes n'a pas encore été remarqué.

La logique a deux objets ou deux buts principaux : l'un est de distinguer par la discussion le vrai du faux dans un discours quel qu'il soit, l'autre est d'enseigner une manière succincte d'acquérir un art ou une science quelconque. C'est pourquoi certains définissent cette partie de la logique comme l'art des arts, et la science des sciences, non qu'il enseigne les principes de chacun en particulier (car on doit apprendre ces principes de ceux qui pratiquent ces arts ou ces sciences) mais parce qu'il montre la méthode, c'est-à-dire l'ordre véritable et la vraie manière qu'il faut observer lorsqu'on cherche à parvenir à la connaissance parfaite de tout art ou de toute science. Sur cette partie qui concerne la méthode mon vieil ami, le Trentin J. Acontius, a écrit en latin un traité très compétent et très profitable : et c'est pourquoi je ne m'occuperai ici que du premier objet de la logique qui est de discuter et de discerner le vrai du faux dans tout discours ou toute question proposée [1].

Blundeville a donc rédigé lui-même le traité, sur cette autre partie de la logique, qu'Acontius avait promis à ses lecteurs mais qu'il ne semble pas avoir écrit. *L'art de la logique* est destiné à compléter *De la méthode* et Blundeville

1. *The Art of Logick* (1599), pp. 1-2.

suit de près ce dernier livre dans les chapitres qu'il consacre aux définitions, et aux méthodes par « composition », « résolution » et « division » dont il a été question plus haut [1].

Notons aussi que Blundeville dédie son livre non seulement à la jeunesse studieuse mais aux ministres du culte qui n'ont pas été formés dans les universités. Il se souvient de la lettre à Wolfius où Acontius exprime le vœu que la rigueur logique se substitue aux passions partisanes dans les discussions théologiques. Mais il ne semble pas avoir compris que chez son ami cette préférence était dictée par l'esprit de tolérance : à son avis la raison, en matière religieuse, doit servir avant tout à défendre l'orthodoxie. [2].

Le livre de Blundeville a contribué sans doute à la réputation du traité *De la méthode* que l'on réimprima plusieurs fois au cours du siècle suivant. Dans une lettre à Mersenne que Baillet a rendue célèbre, Hübner saluait en Acontius l'humble précurseur de Descartes [3]. Mais son admiration pour le logicien s'expliquait en partie par une sympathie d'idées pour le champion de la tolérance. Hübner entretenait en effet des relations très amicales avec John Durie, partisan de la réconciliation des Églises et l'un de ceux qui prirent l'initiative de publier en anglais *Satanae stratagemata* [4].

Je me suis borné jusqu'ici à décrire un jeu complexe d'influences et le cheminement de certaines idées d'Italie vers l'Angleterre par le détour de la Suisse protestante. Ces essais sur l'histoire prennent leur vraie signification lorsqu'on les replace dans un ensemble. Leurs auteurs demeurent fidèles à la conception humaniste qui associe volontiers les règles morales et les conseils pratiques. Et, malgré leurs efforts pour définir une méthode scientifique, il leur est difficile de rompre avec la routine scolastique et les catégories d'Aristote. Ils représentent cependant un

1. *Ibid.* Livre II, cinq premiers chapitres.
2. " A very necessary Booke ... for such zealous Ministers as have not beene brought up in any University, and yet are desirous to know how to defend by sound argumentes the true Christian doctrine, against all subtill Sophisters, and cavelling Schismatikes " (page de titre).
3. A. Baillet, *La vie de M. Des Cartes*, 1691, P. II, p. 138. Voir Radetti, pp. 42-3.
4. *Satans Stratagems or the Devils Cabinet-Councel Discovered*, London, 1648.

état d'esprit nouveau qui tendra à s'imposer au siècle suivant. Nous ne nous étonnons point de voir des Italiens comme Patrizzi et Acontius se livrer à une discussion de ces problèmes. Depuis Pétrarque et Boccace, la biographie et l'histoire sont en honneur dans la péninsule. Chaque État, chaque prince, chaque cité veut que son souvenir se perpétue dans la mémoire des hommes. Et Patrizzi a raison de s'inquiéter de ce souci de gloire qui pousse souvent le narrateur officiel à maquiller la vérité sous prétexte de l'embellir, voire même, pour plaire au monarque, à cacher la réalité difforme sous les plis d'un vêtement somptueux. Il a raison aussi de condamner ce goût de la rhétorique qui porte souvent les auteurs à faire tenir aux personnages anciens des discours inventés de toutes pièces, ou à orner leurs narrations d'épisodes imaginaires. Il ne souhaite pas le divorce de l'histoire et de la littérature, et fait une large place aux belles descriptions, aux récits animés, aux portraits vivants, mais l'imagination doit selon lui faciliter seulement l'intelligence du passé et l'évocation du réel : l'histoire se distingue de la fable morale qui est du domaine de la poésie [1]. Patrizzi admirait Venise, où il fit paraître son ouvrage, mais sans doute se rendait-il compte de la faiblesse des historiens de la République. L'ouvrage de Bembo, publié en 1551, renferme tous les défauts que condamnent les *Dialogues* : absence d'indépendance à l'égard du pouvoir, recherche d'effets littéraires et oratoires au détriment du réel, indifférence à l'égard des documents, incapacité de dégager les faits essentiels et de saisir leur enchaînement [2].

Bien entendu, à la date où écrit Patrizzi, les historiens italiens avaient déjà fourni un apport considérable par l'ampleur des faits embrassés et la valeur des récits. Les Florentins notamment avaient su, même au temps des Médicis, garder leur liberté de jugement. Et dès le XV^e^ siècle des auteurs comme Blondus (Flavio-Biondo) et Laurent Valla avaient su montrer la valeur des recherches patientes

1. *Della historia*, ff. 23 v., 57 r-v.
2. Eduard Fueter, *Histoire de l'historiographie moderne* (traduction E. Jeanmaire), Paris, 1914, pp. 41-3. Cet ouvrage m'a été d'un grand secours pour tout ce qui concerne l'historiographie italienne.

et de l'étude critique des documents. Cependant la date de 1560, celle des *Dialogues*, marque une étape. Quelques années plus tard, en 1566, parut un ouvrage d'une toute autre importance mais dont la parenté avec les *Dialogues* est évidente, *La méthode pour faciliter la connaissance de l'histoire* de Jean Bodin [1]. Le chapitre IV contient, sur la critique des témoignages, sur le juste milieu à tenir entre la crédulité et le scepticisme, sur le moyen de discerner la vérité en confrontant des récits tendancieux et contradictoires, des vues singulièrement proches de celles de Patrizzi. Bodin se rencontre aussi avec Patrizzi et Acontius lorsqu'il parle de l'ordre qu'il convient de suivre dans les narrations, ou conseille au lecteur diligent de classer les lieux communs historiques sous forme de répertoires où il est facile de puiser. Mais il les dépasse par l'étendue de son érudition et de son expérience et par les exemples remarquables qu'il donne, dans des chapitres essentiels sur l'influence géographique et sur la constitution des républiques, de ses facultés d'analyse et de synthèse. Au surplus il demeure aussi attaché que Patrizzi, Acontius et Blunderville à la tradition humaniste qui met le savoir au service de l'éthique en même temps que de la politique. L'histoire humaine, dit-il, nous apprend à distinguer l'honnête du honteux, et si à cette connaissance, jointe à celle du vrai et du faux, vient s'ajouter la piété nous atteindrons la sagesse qui est le bien suprême [2]. Quoi qu'il rende incidemment à Machiavel un hommage qui ne va pas sans réserves [3], cette croyance en la perfectibilité de l'individu et des sociétés fait contraste avec le réalisme pessimiste de l'auteur du *Prince* dont les maximes tendent, sinon à dissocier la morale de la politique, du moins à montrer la difficulté d'une conciliation jusqu'alors jugée naturelle et aisée.

Au même moment que la *Méthode* de Bodin paraît pour la première fois dans son entier, l'*Histoire d'Italie* de Guichardin. La lucidité, l'expérience des affaires, et des vues assez sombres sur la nature humaine caractérisent aussi

1. *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, traduction P. Mesnard d'après l'édition revue et augmentée de 1572 (Alger, 1941).
2. Traduction Mesnard, p. 1.
3. *Ibid.*, p. 139.

l'œuvre de cet autre Florentin. Bien qu'il ne soit pas exempt de parti-pris, il sait mettre dans son vaste sujet l'ordre logique et la science de l'enchaînement des causes que réclament Patrizzi et ses continuateurs. Il est intéressant de voir un autre réfugié italien, Caelius Secondus Curio, qui fréquenta probablement Acontius à Bâle, donner en 1556 une traduction de Guichardin qu'il fait précéder d'un essai sur l'*Utilité de l'histoire*. La question paraît avoir soulevé beaucoup d'intérêt chez les humanistes bâlois ; en effet, dès 1531, Simon Grynæus avait accompagné l'*Histoire* de Justin d'un essai du même genre, où il traitait le sujet en moraliste, et qui fut maintes fois réimprimé avec l'ouvrage. En 1576, puis en 1579, le même Perna qui avait été l'éditeur d'Acontius fit paraître la *Méthode* de Bodin, et les *Dialogues* de Patrizzi, suivis d'une quinzaine d'essais sur l'histoire [1]. L'auteur de cette collection était un certain Johannes Wolfius dans lequel j'aurais aimé, pour la belle ordonnance de cette étude, pouvoir reconnaître le correspondant d'Acontius. Mais ce dernier, pasteur à Bâle, mourut en 1572, laissant derrière lui une œuvre consacrée tout entière à la théologie, et c'est un autre Wolfius qui réunit cette importante collection d'études sur la méthode historique [2].

Je n'ai pas rencontré de preuves d'une influence directe du petit livre de Blundeville sur les historiens anglais. Mais il marque lui aussi une étape. On rencontre dans la littérature, de 1580 à 1625, un certain nombre d'allusions à la *Méthode* de Bodin et, en 1608, Thomas Heywood fait précéder sa version de Salluste d'une traduction du ch. IV de Bodin [3]. J'ai déjà mentionné cet intérêt pour l'histoire dont les signes se multiplient au cours du siècle et qui se manifeste avec intensité durant les dernières décades. Rappelons quelques œuvres dont la date de publication suit de très près celle du livre de Blundeville : les *Chroniques* de

1. *Jo. Bodini Methodus historica, duodecim eiusdem argumenti scriptorum tam veterum quam recentiorum commentariis adaucta*, Basileæ, 1576. — *Artis historicæ penus, octodecim scriptorum tam veterum quam recentiorum monumentis, et inter eos Jo. præcipue Bodini libris Methodi historicæ sex, instructa*. Basileæ, 1579.

2. Voir Schiess, " Bullingers Korrespondenz " dans *Quellen zur Schweizergeschichte* (25), Basel, 1906, lettre du 28 nov. 1572. — L'autre J. Wolf est probablement le jurisconsulte et historiographe allemand mort en 1600 que mentionne la *Biographie Universelle* de Michaud.

3. Leonard F. Dean, " Bodin's ' Methodus ' in England before 1625 ", dans *Studies in Philology* (39), 1942, pp. 160-6.

Raphaël Holinshed (1578) et de John Stow (1580, dédiées au comte de Leicester), *Britannia* de William Camden (1582), description toute remplie des souvenirs du passé, *La République d'Angleterre (The Common Wealth of England*, 1583) de Thomas Smith, consacrée à l'histoire des institutions et des lois. Les chroniques nationales qui, pour les temps reculés, se bornent à transmettre des récits plus ou moins légendaires et qui narrent les événements contemporains, d'une manière souvent colorée et vivante, mais sans autre ordre que celui de leur succession, sont en voie de transformation. Un homme comme Camden, par exemple, que passionnent la topographie et l'étude des antiquités locales, fera preuve dans ses *Annales* (1615 et 1627), à défaut d'un sens aigu de la critique des témoignages, d'un souci de documentation précise. Cependant John Hayward va composer une série d'ouvrages où il se montrera capable d'organiser la matière choisie, de lui conférer une unité artistique : au respect du document il joindra, en admirateur des historiens latins, le goût des sentences et des belles périodes. D'autre part se poursuit, volume après volume, de 1559 à 1610, la publication du *Miroir des Magistrats* qui prolonge la tradition, transmise par Lydgate, du *De casibus virorum illustrium* de Boccace. A ce cycle il faudrait ajouter nombre de poèmes narratifs inspirés par les infortunes des grands de ce monde. Enfin le drame historique va quitter le domaine du théâtre universitaire pour la scène populaire. Durant la dernière décade du siècle, nul genre ne sera mieux apprécié du public que les *chronicle plays* : c'est à cette école que se formera Shakespeare et qu'il s'élèvera par degrés jusqu'à la tragédie véritable.

Les causes de ce vaste courant d'intérêt pour tout ce qui est évocation du passé sont multiples, et certaines seulement jouent en faveur de l'histoire, fondée sur une méthode sûre, telle que nous la concevons. Il y a, certes, le sentiment d'unité nationale que renforcent la lutte victorieuse contre l'Espagne et la politique habile de la souveraine. Mais la curiosité des élisabéthains ne s'arrête pas aux limites de leur pays. Et les mobiles de cette curiosité qui les pousse à participer, comme lecteurs ou spectateurs, à des événements historiques, sont eux-mêmes complexes.

Nous distinguerons donc : 1) le goût de l'action, des émotions fortes, qui explique le rythme rapide, le caractère violemment concret des œuvres dramatiques ; 2) le souci d'édifier et d'instruire en même temps que de plaire, de fournir des exemples dont on puisse tirer des applications pratiques ; 3) un effort pour saisir le rapport entre les actions humaines et l'ordre universel, l'histoire et la Providence, l'individu et le destin ; 4) le besoin de reconstitution précise, le désir de connaître les événements du passé tels qu'ils se sont vraiment déroulés.

On remarquera que de ces mobiles seul le dernier, qui n'est pas le plus fréquent, pourrait jouer en faveur d'une conception scientifique de l'histoire. L'évocation du passé est, pour une bonne part, entre les mains des poètes et, qu'ils exaltent le patriotisme, qu'ils déduisent d'exemples illustres des préceptes moraux ou méditent sur la situation tragique de l'homme, ils font bon marché de l'exactitude des faits, étant par définition des inventeurs. C'est leur droit, c'est la portée de leur message que Sir Philip Sidney soutient contre les méticuleux fouilleurs d'archives dans sa *Défense de la poésie* [1]. Patrizzi au contraire jugeait la mission de l'historien plus noble, parce qu'elle exigeait un respect absolu de la vérité.

Sur le plan de la morale et de l'utilité pratiques, Patrizzi, Acontius et Blundeville ont eu le mérite de penser, avec Bodin, que l'historien ne peut rendre des services que s'il est le scrupuleux observateur des faits. Sur le plan de la théologie, l'attitude d'Acontius, nous l'avons constaté, est hésitante. Après avoir affirmé que les desseins de la Providence nous sont en grande partie cachés, que vertu et réussite vont rarement de pair, il définit une méthode d'interprétation et de prévision qui doit assurer le succès sans faire entorse à la morale. Un demi-siècle après lui, nous verrons Bolton déplorer l'attitude : « des auteurs chrétiens qui, pour leur commodité, rendent confuses les raisons des événements en rattachant brièvement toutes les causes, d'une manière immédiate, à la Volonté divine, et qui, en général, négligent d'informer leurs lecteurs des moyens ordinaires

1. *Works*, éd. Feuillerat, Cambridge, 1928, vol. III, p. 12.

de se conduire dans les affaires humaines, et de ce fait estropient singulièrement leurs narrations [1]. » A ne lire que la Préface de son *Histoire du Monde* on pourrait croire que Ralegh se range parmi ceux qui voient dans l'histoire humaine une tragédie dont Dieu seul est l'auteur, et qui tiennent le savoir humain pour vanité. Mais l'œuvre elle-même nous prouve qu'il attache une grande importance à l'étude des causes secondes et met à profit son expérience de l'action. De plus, si le souci d'orthodoxie nuit souvent à son esprit critique, il sait ordonner une masse énorme de faits et de documents d'une manière qu'auraient admirée Patrizzi et Acontius.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans sa Préface, Ralegh renvoie le lecteur, pour tout ce qui concerne la méthode, aux passages de l'*Avancement des sciences* consacrés à l'histoire. On trouvera dans ce texte, reproduit avec des adjonctions et des variantes dans *De augmentis scientiarum*, des idées que Bodin, Patrizzi et ses continuateurs avaient rendues familières. De la véracité de l'historien, dit Bacon, dépendent l'efficacité des leçons du passé, les fondements de la politique et la réputation des hommes. Mais :

> examiner avec diligence, rapporter librement et fidèlement, et, grâce à la lumière des mots, placer pour ainsi dire sous les yeux du lecteur les révolutions du temps, le caractère des personnages, les fluctuations des délibérations, le cours des actions, ce que dissimulent les prétextes, et les secrets des gouvernements, est une tâche qui exige beaucoup de travail et de jugement, d'autant plus que dans les affaires anciennes la vérité est difficile à établir, et dans les modernes dangereuse à dire.

Bacon énumère alors les défauts ordinaires de l'historien : manque d'ordre, impuissance à dégager l'essentiel, esprit de faction, parti pris doctrinal [2]. La tâche est délicate, mais non impossible. Et s'il est disposé à admettre que le divin Artisan suspend volontiers « les plus grands poids aux fils

1. *Hypercritica; or a Rule of Judgment for writing or reading Historys*, dans J. E. Spingarn, *Critical Essays of the Seventeenth Century*, Oxford, 1908, vol. I, pp. 84-5. — Cité dans la brochure de L. F. Dean, *Tudor Theories of History Writing*, University of Michigan, 1947, qui consacre quelques paragraphes à la version anglaise de l'essai d'Acontius, pp. 10-11.

2. *De augmentis scientiarum*, dans *The Works*, éd. Spedding, vol. I, pp. 504-5.

les plus ténus », il ne voit pas là un obstacle à la connaissance des ressorts cachés de l'histoire, à condition qu'on se limite d'abord à l'étude fouillée d'une biographie ou d'un événement remarquable, au lieu d'embrasser d'emblée une vaste période, au risque de combler par l'imagination les lacunes de l'information. Bref, ici comme ailleurs, l'historien du règne d'Henri VII abandonne aux théologiens l'étude des causes premières et revendique pour la science le domaine, qu'il veut aussi étendu que possible, des causes secondes. D'autre part il distingue, plus clairement que ne le faisaient d'ordinaire les élisabéthains, l'histoire de la fiction. Il définit la poésie — d'une manière évidemment très discutable — comme une histoire feinte, destinée à donner à l'esprit humain une ombre de satisfaction :

> parce que les conséquences des actions que l'histoire véritable nous propose ne sont pas assez conformes à ce que méritent la vertu et le vice, la poésie feint qu'elles soient plus justes et mieux en accord avec l'idée révélée d'une Providence [1].

On ne s'étonne pas en lisant ces lignes que Bacon ait tenu Machiavel en grande estime et se soit attaché à assouplir la morale dans le sens de l'opportunisme sous prétexte de la rendre plus concrète [2]. Il a du moins le mérite, ou l'excuse, de juger moins faciles certaines conciliations que ne le pensaient Patrizzi, Acontius ou même Bodin.

Il est évident que le climat change, que l'histoire est en train de devenir une science. La littérature y perdra-t-elle ? Non, car le drame, le roman qui s'inspirent d'événements révolus ont encore de beaux jours à vivre. Quant à l'historien, il sera toujours un artiste en même temps qu'un savant, puisque des dons de style, de composition, d'imagination, de finesse psychologique sont indispensables à qui veut faire revivre le passé.

Jean JACQUOT.

1. *The Advancement of Learning*, *ibid.*, vol. II, p. 343.
2. *De augmentis scientiarum*, *lib.* 7 et 8.

NOTES ET DOCUMENTS

ALFRED MEISSNERS BEZIEHUNGEN ZU PARIS UND HEINRICH HEINE

Der österreichische Dichter Alfred Meissner, der Sohn des Teplitzer Badearztes Eduard Meissner, dessen Schicksal Henrik Ibsen in seinem Volksfeind dramatisch gestaltet hat, der das Urbild Dr Stockmanns gewesen ist, musste wegen seiner freiheitlichen Gesinnung als politischer Flüchtling seine Heimat verlassen und floh nach Dresden, wo ihn aber die Fangarme der Reaktion wieder erreichten. Nur durch einen in seinem Hause wohnenden Barbier wurde Meissner noch rechtzeitig aufmerksam gemacht, das ungastliche Land schleunigst zu verlassen und über die Grenze zu fliehen.

Während seines Exils besonders in *Paris* traf er mit Männern zusammen, die als Dichter und Literaten damals und auch heute einen Namen haben und über die wir durch seine Erinnerungen, die unter dem Titel « Geschichte meines Lebens » erschienen sind, eingehend unterrichtet wurden.

Ueber Brüssel, wo er sich einige Tage aufhielt und wo es « dazumal von Flüchtlingen und Emigranten aller Art wimmelte », langte der von den Schergen Metternichs verfolgte Dichter « an einem schneidend kalten Wintermorgen — genau gesagt, am 8. Feber 1847 » — in Paris an.

Wir besitzen von Meissner in seiner Selbstbiographie eine anschauliche und ausführliche Dartsellung der traurigen Lebensverhältnisse *Heines* in Paris. Aus ihr entnehmen wir auch, wie schwer er oft bei seiner Krankheit, die ihn Jahre lang ans Bett fesselte, unter dem gleichgültigen, lieblosen Verhalten seiner Frau zu leiden hatte, die oft Tage lang die Wohnung verliess, um Einkäufe zu besorgen oder ihren Vergnügungen nachzugehen.

Wenn ihm auch am Anfang seiner Ehe die Natürlichkeit und Naivität Mathildens angezogen und bestrickt hatten, so lasteten doch später ihre Unbildung und ihre mangelnde Intelligenz wie ein schwerer Alpdruck auf des kranken Dichters Seele.

Ihre Gefühllosigkeit und Gleichgültigkeit dem todkranken Dichter gegenüber, der hilf-und wehrlos seiner Gattin ausgeliefert war, kommen auch in dem Gemälde von *Ernst Benedikt Kietz* treffend zum Ausdruck, das uns Heine in seiner mit tiefster Resignation und einer Engelsgeduld getragenen Krankheit einerseits und seine ihm trotzig den Rücken zuwendende Frau, die mit der Lektüre eines Modejournals beschäftigt ist, andererseits zeigt. In ihrer ganzen Haltung und in ihrem Gesichtsausdruck zeigen sich deutlich Interesselosigkeit an ihrem dem Tode geweihten Manne und Reue über ihr « verpfuschtes » Leben...

Zwei Tage vor seiner denkwürdigen Begegnung mit dem in seiner Matratzengruft schmachtenden Dichter, mit *Heinrich Heine*, betrat Meissner das Haus in der Rue de Provence Nr 16, in dem seine Karlsbader Jugendliebe Celeste bei Madame Alibert wohnen sollte.

Was er hier erlebte und empfand, in welcher Gesellschaft er das einst heissgeliebte Mädchen erblickte, welche Enttäuschung ihm, der ein frohes Wiedersehen mit der schönen polnischen Komtesse in Paris feiern wollte, diese Begegnung brachte, hat uns Meissner in einer packenden, eindrucksvollen Schilderung vermittelt, die neben dem einzig dastehenden Heinebericht in seiner « Geschichte meines Lebens », I. B., S. 202-210, einen Höhepunkt seiner ergreifenden psychologischen Darstellung bildet.

Bei der Lektüre dieser Stelle fiel mir ein im Jahre 1909 oder 1910 im « Simplicissimus » erschienenes Gedicht Hans Adlers ein, das ein gleiches Wiedersehen wie das Meissners und Celestes in folgenden Versen dichterisch gestaltet und das ich, so weit ich es in Erinnerung habe, den Lesern meiner Studie nicht vorenthalten möchte :

« Die Wangen rosenrot gepudert,
die Augen kohlenstrichumrändert,
Herrgott, wie hast Du Dich verändert,
in den paar Jahren so verludert ?

Du, meiner Jugend höchstes Ideal,
Du blondgelockte Göttin meiner Lieder,
in diesem schlechtgelüfteten Lokal
treff' ich Dich wieder ?... »

Zu derselben Erkenntnis ist Meissner gekommen, als er am 8. Februar 1847 mit Celeste sprach und die Zustände im Hause der Madame Alibert kennen lernte.

. . . . . .

Während seines Pariser Aufenthaltes lernte Meissner durch Vermittlung einer literarisch gebildeten Dame, die, wie er in seiner

« Geschichte meines Lebens », I., S. 267 schreibt, « *ich von Karlsbad her kannte,* auch den berühmten französischen Romancier *Alexander Dumas,* auf seinem fürstlich eingerichteten Schlosse Monte Christo in St. Germain en Laye kennen.

Die lesenswerte Darstellung dieses Besuches mit allen Einzelheiten, die noch heute den Kultur — und Literarhistoriker interessieren wird, findet sich auf S. 265 *bis* 280 der oben angeführten Selbstbiographie Meissners [1].

Frederic TRAMER

TAINE AND AMERICAN REALISM

The young Hippolyte Taine listened with fascination as his uncle read to him out of the *Sketch Book* of Washington Irving, and the stories of Rip Van Winkle and the headless horseman led the future critic to his early study of English literature [2]. It is a pleasant coincidence, therefore, that Taine should have repaid Irving's native country by providing, with his philosophy of art and literature, a strong influence upon the development of American realism.

Taine was known in America before 1870, but the notice of him was brief, and the general attitude of his American reviewer was that here is a young and brilliant Frenchman with a rather difficult philosophy of aesthetics and criticism in which we are interested but with which we cannot wholly agree [3]. Then Edward Eggleston, an Indiana teacher, read Taine's *Philosophy of Art in the Netherlands,* and wrote a brief, but commendatory, review of it for *The Independent* in 1870. A few months later, he was pressed to write a story for the same magazine. The story extended through three issues ; and while he was writing it, Eggleston remembered the philosophy of art formulated by Taine — that to be a great artist, one must express one's own times, and the attitudes of one's own people ; the greatness of the art of the Netherlands was its willingness to use common materials and familiar subjects [4]. Eggleston

1. Extrait d'un ouvrage manuscrit : *Vier österreichische Dichter — Franz Grillparzer, Friedrich Hebbel, Alfred Meissner* und *Robert Hamerling — in ihren Beziehungen zur slavischen Welt* ».
2. F. C. ROE, *Taine et l'Angleterre* (Paris, 1923), p. 2.
3. « French Critics and Criticism — M. Taine », *North American Review,* XCIII, 99-107 (July, 1861). The article is unsigned, but *Poole's Index* gives the author as « H. Harisse ».
4. William Pierce RANDALL, *Edward Eggleston* (New York, 1946), 123.

came to his brother, George Cary Eggleston, and announced that he was going to " write a three-number story, founded upon your experiences at Riker's Ridge. . . " Then, George records, the incipient novelist went on to " set forth his theory of art — that the artist, whether with pen or brush, who would do his best work, must choose his subject from the life he knows. " And to justify his choice of theme, Eggleston " cited the Dutch painters " as well as referring to " Lowell's success with the Bigelow papers. " [1]

Out of this fortuitous combination, out of Taine, Lowell, and the desire of the *Independent* for a story from Eggleston, came *The Hoosier Schoolmaster,* an early landmark in the development of realism in America. Despite some sentimentalism, the novel is rich with the dialect of Indiana, and remorseless in its truthful portrayal of the hard-shelled farmers of Indiana. And in 1874, Eggleston added to his picture of the midwest in *The Circuit Rider.* In the preface to this book, he expressed with clarity and precision the aim of realism in literature, and it was an expression which clearly shows the influence of the Frenchman who pointed out that an artist must deal with his contemporaries. Eggleston asked the reader who might be offended by his treatment of the rougher side of religion to remember ,, the solemn obligations of the novelist to tell the truth. " He insisted that the title of " novelist " could only be given to him who tries with whole soul " to produce the higher forms of history, by writing truly of men as they are, and dispassionately of those forms of life that come within his scope [2] ".

William Dean Howells, assistant editor of the *Atlantic,* and writer of most of its reviews of fiction, had hailed *The Hoosier Schoolmaster* as a contribution to the development of a native school of realism [3]. But this review had been one of a group which Howells wrote from 1867 to 1872 which had shown a catholicity of taste confounding to any attempt to draw consistent attitudes from them. They had praised historical romances and imaginative fantasies of Charles Reade, Edward Everett Hale, and Dion Boucicault, as well as the realism of De Forest and Eggleston. But in 1872 Howells, too, read and reviewed a work of Taine's — this time his *History of English Literature.*

Now Hippolyte Taine was Auguste Comte's most famous disciple ; his transformation of Comte's philosophy of social positivism into the conception of literature as a product of the

1. George Cary Eggleston, *The First of the Hoosiers* (Philadelphia, 1903).
2. Edward Eggleston, *The Circuit Rider* (New York, 1874), vi-vii.
3. *Atlantic,* XXX, 362-4 (March, 1872).

" race, milieu, et moment " of each author is well known. What has not been remembered was Taine's penetrating for mulation of the moral justification, even the moral necessity for a literature which plays its part in the positivist program. Literature, Taine said in essence, must be the principal method by which society and men are observed, analyzed, and classified [1]. Fiction should be the scientific laboratory of society — the laboratory in which the complex components of our social system are mixed with each other, so that the race may watch the experiment, see the result, and be better able to make decisions affecting its life.

The romantics, said Taine, were afflicted by the malady of the age — the bewilderment that came from the " reign of democracy which excited our ambitions without satisfying them " and the " philosophy which kindled our curiosity without satisfying it. " They agreed that " there is a monstrous disproportion between the different parts of our social structure [2] ",

1. Howells saw this point as the distinction between the nineteenth and eighteenth centuries : ,, After its tremendous affirmations and negations, the moment came for science when it could no longer affirm or deny so unsparingly, and when it began to say that it denied nothing, that it merely ascertained and registered... " " Editor's Easy Chair ", *Harper's*, CVIII, 641 (March, 1904). Seventeen years earlier, Howells had set up the positivistic criterion for criticism. He had said that the main trouble with the modern critic was that : " . . . it is hard for him to understand that the same thing may be admirable at one time and deplorable at another ; and that it is really his business to classify and analyze the fruits of the human mind as the naturalist classifies the objects of his study, rather than to praise or blame them ; that there is a measure of the same absurdity in his trampling on a poem, a novel, or an essay that does not please him as in the botanists grinding a plant underfoot because he does not find it pretty. He does not conceive that it is his business rather to identify the species and then explain how and where the specimen is imperfect and irregular. " " Editor's Study ", *Harper's*, LXXV, 156 (June, 1887).

2. There is an echo of these words in Howell's appraisal of Ibsen, many years later. Of the Scandinavian dramatist, Howells declared : " He is a humorist in the presence of these dreadful facts not because he is a hardhearted cynic, but because he sees that the world which a wise and merciful and perfect God has created seems full of stupidity and cruelty and out of joint to utter deformity, and he shows it as he sees it. If he is apparently inconsistent, it is because the world is really inconsistent. . . " William Dean Howells, " Henrick Ibsen ", *North American Review*, CLXXXIII, 6 (July, 1906).

Apart from a host of echoes of Taine in Howells' criticism and novels, there are many direct references to the French critic in his writings. Besides the review of Taine's *History of English Literature* which we notice below, Howells frequently alluded to the works and doctrine of the French critic. He wrote a favorable review of Hutcheson Macauley Posnett's *Comparative Literature*, and Thomas Perry's *English Literature in the Eighteenth Century*, and noted that both men were disciples of Taine, and both criticized literature as products of the social milieu. " Editor's Study ", *Harper's*, LXXIII, 318-19 (July, 1886). Garland wrote his *Life of Grant* in 1897, and Howells, while saying it was " interesting ", told Garland to " Read Taine's *French Revolution* a little, and see how he *packs* his material, and yet makes every word tell. " Unpublished letter to Hamlin Garland, January 24, 1897, in the Library of the University of Southern California. In 1909, when he was seeking for an explanation of the lack of sublimity in a sight that should

and saw that " human destiny is vitiated by this disagreement ". But the answers these unfortunates had were to " let deep and strong sensations reign upon you. . . cultivate your garden, re-enter the flock. . . take holy water, abandon your mind to dogmas ".

These answers, said Taine, proved ineffectual, and now his generation sees the true reply, the " deeper answer . . . in which issue all the labor and experience of the age, and which may perhaps be the subject matter of future literature : ' Try to understand yourself, and things in general ' ". Yes, said this wise man from France, our generation, too, is afflicted with the malady of the age, and all we can hope to do, in hopes of an eventual cure, is to strive to arrive at the truth ; we must study man ; he is not " an abortion or a monster, but he is in his place and completes a chain . . . He is like everything else, a product, and as such it is right he should be what he is ". The task of literature is to seek the truth about him, in all his relations. In this employment of science, and in its counterpart in letters — realistic fiction — " there is a new art, a new morality, a new polity, a new religion . . . " [1]

Now we know that Howells read Taine's *History of English Literature*, because he reviewed the work at length in the February, 1872, issue of the *Atlantic*. His review was concerned solely with the general materialism of Taine's approach to literature. He called Taine's method of showing the influence of environment upon art " admirably brilliant and effective [2] ". But he warned the reader against a too inflexible application of this theory. Howells pointed out that the personal circumstances of each great writer must be considered along with the general circumstances of his time and people [3]. Despite

be sublime — the New York skyscrapers — he alluded to Taine's formulation of the sublime and the beautiful. " Editor's Easy Chair ", *Harper's*, CXVIII, 480 (February, 1909).

1. Hippolyte Taine, *History of English Literature* (New York, 1879), 310-12.

2. [William Dean Howells], " *History of English Literature*, by H. Taine ", *Atlantic*, XXVIII, 241 (February, 1872).

3. Twenty years later, Howells wrote a novel which was a sermon on Taine's text regarding the effect of environment on the individual. *The Quality of Mercy* (1893) is largely a defense of an embezzler on the grounds of the responsibility of society for the conditions which make defalcation not only possible but inevitable. Brice Maxwell, the young reporter, writes an article on Northwick's crime, and Howells says : " He aimed at the historical attitude, and with some imitation of Taine's method and manner, he achieved it. " Two pages later, Howells writes that Maxwell " . . . maintained that not only was there nothing exceptional in Northwick's case, but that it might be expected to repeat itself indefinitely. On one hand, you had men educated to business methods which permitted this form of dishonesty and condemned that ; their moral fibre was strained, if not weakened by the struggle for money going on all around us ; on

this one point of disagreement, Howells showed himself impressed by the Frenchman's theory, and he echoed it a year later when reviewing the *Cameos* of Walter Savage Landor. He sought to explain why Landor, despite great technical skill and finely polished style, missed true artistic greatness. He found part of the answer in Landor's refusing to be a man of his own nationality and in his seeking fulfillment in dreams of the dead Roman Republic. This idea of the necessity of being artistically of one's own nationality Howells ascribed to Tourgenieff. But he goes on to add that " a man achieves little who refuses to be his own contemporary [1] ". And this concept we may trace back directly to the work of Taine which he had absorbed a year earlier.

From his first contact with Taine, therefore, Howells derived the same message as Eggleston — and artist must be of his own times. And then, three months later, Howells became thoroughly saturated with Taine's theory of realistic literature as the laboratory of mankind. For in April, 1873, A. G. Sedgewick, normally the political reporter for the *Atlantic*, stepped out of his conventional role and wrote a review of George Eliot's *Middlemarch* which applied the philosophy of Taine to contemporary literature in English. Sedgewick was trying to discover why Eliot with her moralizing and her analysis of human action was so great a figure in contemporary literature. He found the answer in Taine. He started his review with a long quotation from the *History of English Literature*, and these are the words which Howells, if he had not already read them, must have read and re-read in manuscript, proof, and final form in the office of the magazine he was editing [2]. Sedgewick quoted Taine

the other hand, you had opportunity, the fascination of chance, the uncertainty of punishment. The causes would continue the same, and the effects would continue the same. " *The Quality of Mercy*, 158 and 160.

1. [William Dean Howells], " *Cameos*, by Walter Savage Landor ", *Atlantic*, XXXIII, 368 (March, 1874).

2. Howells has left a record of his editorial procedure : " . . . the proof-reading of the *Atlantic Monthly* was something almost fearfully scrupulous and perfect. The proofs were first read by the under proof-reader in the printing-office ; then the head reader passed them to me perfectly clean as to typography, with his own abundant and most intelligent comments on the literature ; and then I read them, making what changes I chose, and verifying every quotation, every date, every geographical and biographical name, every foreign word to the last accent, every technical and scientific term. Where it was possible or at all desirable the proof was next submitted to the author. When it came back to me, I revised it, accepting or rejecting the author's judgment according as he was entitled by his ability and knowledge or not to have them. The proof now went to the printers for correction ; they sent it again to the head reader, who carefully revised it and returned it again to me. I read it a second time, and it was again corrected. After this it was revised in the office and sent to the stereotyper, from whom it came to the head reader for the last revision in the plates. " *Literary Friends and Acquaintances*, 138-39.

in the failure of the romantic writers from 1800-1830 to give any answers to the great problems facing the nineteenth century. Sedgewick then continued the long quotation in which Taine asks, concerning these romantics :

What advice have they given us for its remedy ? They were great : were they wise ? " Let deep and strong sensations rain upon you ; if your machine breaks, much the worse . . . Turn believer again, take holy water . . . aspire to power, honor, wealth ". Such are the various replies of artists and citizens, Christians and men of the world . . . There is another and deeper answer, which Goethe was the first to give, which we begin to conceive, in which issue all the labor and experience of the age, and which may perhaps be the subject matter of future literature. ' Try to understand yourself and things in general. ' A strange reply, seeming barely new, whose scope we shall only hereafter discover. For a long time yet, men will feel their sympathies thrill at the sobs of their great poets. For a long time they will rage against a destiny which opens to their aspirations the career of limitless space, to shatter them, within two steps of their goal, against a wretched post which they had not seen. For a long time they will bear like fetters, the necessities which they embrace as laws. Our generation, like the preceding, has been tainted by the malady of the age, and will never more than half be quit of it. We shall arrive at the truth, not calm. All we can heal at present is our intellect ; we have no hold upon our sentiments. But we have a right to conceive for others the hopes which we no longer entertain for ourselves, and to prepare for our descendants the happiness, which we shall never enjoy [1].

But, Sedgewick wrote, we are not anywhere near those fortunate times which Taine foresaw in the future. " For the present, we ", like the romantics, " live in a period of intellectual and moral tumult [2] ". Modern life, Sedgewick continued, is " too complicated, too revolutionary, too full of sudden surprises and absurdities, too sad, too merry, too horribly real, shamefully false ", to be the environment to produce " happy art ". " Our business ", said Sedgewick, " *is not creation, but criticism* ". Our motto is, he continued, only slightly to alter Taine's words : " Know thyself and things in general [3] ".

Before Sedgewick's article appeared, Howells had seemed in doubt about the relationship between the impartiality which

1. [A. G. Sedgewick], " *Middlemarch*, by George Eliot ", *Atlantic*, XXXI, 492 (April, 1873).
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

he had felt was the hall-mark of artistic fiction, and the moral purpose which he felt literature should have. In his February, 1873 review of Tourgenieff, he had declared : " It is hard to reconcile the sense of this artistic impartiality with one's sense of the deep moral earnestness of the author's books [1] ".

But in 1874, nine months after Sedgewick's recapitulation of Taine, Howells seemed able to reconcile art and morality, and the reconciliation was based on the philosophy of Taine. In that year Howells wrote that autobiography is " the most precious contribution of men's knowledge of each other ", and that inventive writing reaches its greatest ethical heights when it enables men to know each other better by giving the reader the " facts of men's consciousness or experience [2] ". In 1881, when reviewing Aldrich's fiction, Howells admired the realistic parts of *The Stillwater Tragedy* because " the description of the strike is a contribution to our knowledge of such matters ; it is a vivid spectacle left to its own forcibleness for impression [3] ". And in 1885, Howells through one of his sympathetic characters, pointed out the immorality of sentimental literature. The Reverend Mr. Sewell, addressing the Coreys' dinner guests in *The Rise of Silas Lapham*, said,

> . . . those novels with old-fashioned heroes and heroines in them . . . are ruinous ! . . . The novelists might be the greatest possible help to us if they painted life as it is, and human feelings in their true proportion and relation, but for the most part they have been and are altogether noxious [4].

The following year, Howells began writing the series of monthly essays in the department of *Harper's* called " The Editor's Study ". For six years, he made these articles the medium through which he tried to convince the public and other writers

1. [William Dean Howells], " *Liza*, by Ivan Tourgenieff ", *Atlantic*, XXXI, 239 (February, 1873).
2. [William Dean Howells], " *Threading My Way*, by Robert Dale Owen ", *Atlantic*, XXXIII, 232 (February, 1874).
3. [William Dean Howells], " Mr. Aldrich's Fiction ", *Atlantic*, XLVI, 696 (November, 1880).
4. *The Rise of Silas Lapham* (Boston, 1885), 278. Howells wanted no falsifying of the actual conditions of any area of society. He wrote of *Mark Rutherford* : „ If there is no false shame in depicting these common people and conditions, neither is there any boastfulness, or anything of the foolish superstition that there is merit in narrow circumstances of themselves. Perhaps the self-respectful attitude in regard to this material is kept so well because it is the inner life of these men and women that is portrayed — that experience so sweet, so bitter, so precious, of almost any human soul, which we should always be better and wiser for knowing, but which we so often turn from in the stupid arrogance of our cultures and respectabilities. " " Editor's Study ", *Harper's*, LXXII, 486 (February, 1886).

of the merits of realism. And the attribute of realism which he consistently lauded was its ability to enable humanity to know itself better. It was in one of these essays that he echoed Sedgewick's paraphrase of Taine, and said that he " could not thank " the writer of false fiction who " teaches us not to know, but to unknow our kind [1] ". Although this is the closest he comes to the writings of the French critic in actual phrasing, his other articles are permeated with the positivistic philosophy of realistic fiction. " One of the uses of realism ", he wrote, " is to make us know people. . . [2] " He was talking about Valdés' *Marta y María* at the time, and so he pointed out that in the particular instance under discussion the Spaniards were the segment of mankind that the realistic novelist was making known to the rest of men. We learn, he wrote, that they are not " the remote cloak-and-sword gentry of opera which romance has painted them, abounding in guitars, poniards, billets, autos-da-fé, and confessionals, but are as ' like folks ' as we are [3] ".

Howells, it is clear then, received a strong impetus towards the development of a theory of realism from Hippolyte Taine. Like Eggleston, Howells was impressed by Taine's insistance upon the relation between art and environment. More than Eggleston, and with the help of Arthur Sedgewick, Howells absorbed, and reshaped for his American audience, Taine's justification for realistic literature as the laboratory of mankind. And that Howells practiced the theory as well as he preached it, is verified by both his great Anglo-American contemporary and his French master. Henry James, when eulogizing Howells on his seventy-fifth birthday, hoped that Howells remembered — and said that he liked to recall — " how the great and admirable Taine, in one of the fine excursions of his French curiosity, greeted you as a precious painter and a sovereign witness [4] ". So another few billions must be added to the intellectual debt of America to France. One of the earliest pioneers in the realistic novel, Edward Eggleston, and the man who is the acknowledged prophet of American realism, William Dean Howells, at crucial stages in their early development, found in Hippolyte Taine encouragement and direction for their first uncertain gropings toward a realistic technique.

Everett Carter.

1. " Editor's Study ", *Harper's*, LXXV, 639 (September, 1887).
2. " Editor's Study ", *Harper's*, LXXII, 811 (April, 1886).
3. *Ibid.*
4. Henry James, " Letter to Mr. Howells ", *North American Review*, CLXCV, 562 (April, 1912).

T. S. ELIOT, LES IMAGISTES ET JEAN DE BOSCHÈRE

Antonin Artaud écrivait en 1927 :

Jean de Boschère m'a fait. Je veux dire qu'il m'a montré combien lui et moi nous nous ressemblions et nous étions proches, et cette preuve, au moment où je suis m'est plus précieuse que tout le reste. Il a établi l'unité tremblante, centrale, de ma vie et de mon intelligence [1].

Témoignage sans réticence : la démarche de Boschère ouvrait des voies nouvelles ; sa voix avait d'incomparables accents ; Artaud reconnaissait une dette. D'autres la taisent ; ou n'avouent qu'à regret. Boschère, « l'un des premiers », fit jaillir du langage, « l'idée, la sensation, l'image », à vif et sans alliage de « clichés » ou de « littérature », dans leur pureté primitive de minéraux. N'est-ce pas proclamer l'impulsion qu'il donna au mouvement que les poètes anglo-américains de 1912 nommèrent l'*Imagisme*, — avant d'appeler *Vorticisme* l'exaspération de ces tendances ? Il semble qu'on n'ait pas compris, — ou voulu comprendre, — cette influence déterminante. Tout se passe comme si une conspiration du silence... Jean de Boschère n'a pas encore publié les 150 pages du manuscrit de ses *Mémoires* qui content sa vie à Londres ; mais déjà, tel fragment paru dans une revue éveille la curiosité. Voici un résumé éloquent dans sa brièveté :

Je rencontrai les Imagistes au cours de la première semaine de 1915, — parce que je me souviens que c'est le premier janvier de cette année que, par la noire piste des fraudeurs d'essence, je sortis des griffes allemandes. *The Poetry Bookshop*, d'où F. S. Flint m'avait écrit avant la guerre, était caché derrière une petite vitrine (au n° 35), dans une pauvre rue, à peu près au seuil du East-End, qui se nomme Devonshire Street, Theobalds Road, London [2]. C'est dans une chambre de dimensions très limitées que je les vis. Elle contenait mal la fumée de ceux qui devaient être mes compagnons, certains mes très fidèles amis, pendant une dizaine d'années, c'est-à-dire pendant la période la plus active de

1. *Automate personnel*, Les Cahiers d'Art, éd. — Reproduit dans *France-Asie* (Saïgon, sept. 1948 ; n° 30, p. 1045).

2. Le *Poetry Bookshop* fut fondé en 1912 par Harold Monro (1879-1932). Né à Bruxelles, étudiant à Cambridge, auteur d'une demi-douzaine de recueils de poèmes, Monro, avec l'aide de sa femme, dirigeait la collection : *Georgian Poetry*, éditée par Edward Marsh. Il a défini la poétique des Imagistes par une excellente formule : « Le phénomène qui passe est tout pour eux ». (*Imagists Discussed. Egoist*, 1er mai 1915). A propos de Boschère, il émet cette acide remarque : « I think that man very clever to be so clever ».

l'Imagisme... Au *Poetry Bookshop*, on retrouvait F. S. Flint, traducteur de Verhaeren et de moi-même ; Richard Aldington, depuis l'auteur de *Death of a Hero* ; J. G. Fletcher, adorable poète et compagnon ; Ezra Pound, le célèbre nomade ; H. D. (Hilda Doolittle), hellénisante sévère ; Aldous Huxley, celui qui est aujourd'hui universellement admiré par ceux qui ont le droit d'admirer ; et Lawrence, le prodigieux poète trop peu connu, sauf par les amateurs de livres proscrits. Articles de théories et doctrines, nous les publiions dans l'*Egoist*, *The Little Revue*, *Poetry*, etc. T. E. Hulme, l'initiateur du mouvement, avait déjà disparu. Pound en était à présent l'animateur. Ce dernier partageait la poésie en trois sections : la poésie imagiste, la poésie verbaliste et la poésie musicale [1]...

Les recueils des « années anglaises » de Boschère furent imprimés grâce à l'intervention de tiers généreux : *The Closed Door*, avec version anglaise par F. S. Flint, préface de May Sinclair qui, sans consulter l'auteur, offrit le manuscrit à John Lane (1917) ; *Job le Pauvre* avec traductions de Helen Rootham, Aldous Huxley, Edith Sitwell, Edward O'Brien, May Sinclair, Harry Melvill, F. S. Flint, Rebecca West, qui publièrent ce livre chez John Lane, en 1923. Les noms des traducteurs, devenus célèbres pour la plupart, témoignent à eux seuls de l'importance accordée à ces poèmes. Boschère a encore publié en anglais des romans et contes : *Christmas Tales*, *Beasts and Men*, *The City Curious*, — chez Heinemann, en 1918, 1919 et 1920, et *Weird Islands*, chez Chapman, 1921. Boschère fut en relations suivies avec Yeats le poète irlandais qui, au dîner offert par *Poetry*, de Chicago, en 1914, proclamait « Ce n'est pas parce que vous êtes trop loin de l'Angleterre », (que la poésie américaine accusait un certain retard), « mais vous êtes trop loin de Paris. C'est de Paris que presque toutes les grandes influences artistiques et littéraires nous sont venues depuis Chaucer jusqu'à présent. Aujourd'hui les expériences prosodiques des poètes français sont imposantes de variété et de délicatesse. » Si l'on ajoute qu'un ouvrage : *The World of Jean de Boschère*, lui a été consacré par Samuel Putman, (The Fortune Press, London, 1931), — on peut s'étonner que le rôle joué par l'auteur de *Satan l'Obscur* dans l'évolution de l'Imagisme n'ait été évoqué, — fût-ce même par allusion, — ni dans le cours de Jean Catel sur *La Poésie moderne aux États-Unis* [2], — qui dit seulement : « La renaissance de la poésie anglaise... trouvait des appuis précieux à Londres et à Paris où résidaient des artistes de langue anglaise »

1. *Pages de Journal* ; *France-Asie* nº 24, p. 342. — Cf. *Jean de Boschère l'Admirable, poète de demain ;* par Luc Estang, Hélène Frémont, Ch.-André Grouas et André Lebois. (Au Parchemin d'Antan ; 1952).

2. *Revue des Cours et Conférences* ; 15 mai ; 30 mai 1933 ; 15 mai, 30 mai 1934.

(pp. 251 ; 15-5-34) ; ni par Léonie Villard ou Ch. Cestre [1] ; ni dans l'avant-propos de Pierre Leyris, traducteur de T. S. Eliot [2] ; ni dans l'introduction de Maurice Le Breton à son Anthologie [3]. Silence d'autant plus surprenant que René Taupin, qui pourtant n'envisageait que la période de 1910 à 1920, pendant laquelle les poèmes de Boschère, parus seulement en 1917, eurent à peine le temps d'exercer une action quelconque, — avait attiré l'attention sur l'audience qu'ils rencontraient en Amérique et en Angleterre, dès la fin de la période envisagée.

Les dates excluent l'hypothèse d'une influence de l'Imagisme sur Boschère. Question capitale pour un auteur, dont l'œuvre, en partie, s'effondrerait, si l'on pouvait convaincre le public — et convaincre l'auteur ! — que Boschère a emprunté à un ton, à un vocabulaire, à un plan. Selon lui, le poète ne doit passer que par une ascèse personnelle, pure de tout alliage. Qu'un écrivain se laisse, volontairement, ou inconsciemment, influencer, — il découvre un manque dans sa puissance, et Boschère est ébranlé dans la confiance qu'il pourrait donner à sa pensée, à ce que cet écrivain nous apporte.

Aussi les lignes restrictives de Pierre Leyris, dans *Esprit et Vie* [4], ont-elles amené Boschère à exhumer au moins du document irréfutable. Tous les poèmes de *The Closed Door* étaient traduits en 1916, le recueil parut au début de 1917. *Prufrock* parut en fin 1917. Le fragment ci-dessous, signé de Conrad Aiken, est extrait de la revue américaine *The Dial, 31 janvier 1918*. Eliot fit des reproches à Aiken, qui lui répondit que son avis était corroboré par ce qu'avaient publié le *Times* et d'autres journaux, bien avant son propre article.

From Mr. Eliot, to M. Jean de Boschère, the Flemish poet, whose volume « The Closed Door » has now been translated into English by Mr. F. S. Flint, — is a natural and easy step. It would appear indeed, that Mr. Eliot has learned much from M. de Boschère ; certainly, he is, in English, the closest parallel to him that we have. It is a kind of praise to say that in all likelihood, Mr. Eliot's « Love Song of J. Alfred Prufrock » would not have been the remarkable thing it is, if it had not been for the work of

1. Léonie Villard : *La poésie américaine*, Paris, Bordas, 1945. — Charles Cestre *Les Poètes Américains*, Paris, P. U. F., 1948.
2. T. S. Eliot : *Poèmes* 1910-1930 (Seuil, 1947).
3. *Anthologie de la poésie américaine contemporaine* ; (Denoël, 1948).
4. « Pour le langage, c'est du premier Eliot, qu'il (Boschère) se rapproche le plus, j'entends de l'Eliot de *Prufrock*. Lequel influença l'autre, je ne saurais le dire, car *The Closed Door* et *Prufrock* sont tous deux datés de Londres, 1917. Mais la parenté saute aux yeux ». (Pierre Leyris, *Esprit et Vie*, février 1949, p. 149).

Jean de Boschère : in several respects de Boschère seems like a maturer and more powerful Eliot.

What then is the work of M. De Boschère ?

To begin with, and without regard to the matter of classification, it must be emphatically said, that this book has the clear, unforced, and captivating originality of genius...

Albion adopte la vision du monde de ce Flamand, frère de James Ensor et de Max Elskamp. L'Amérique n'est pas moins séduite. Dans le temps que Aiken précise, pour la postérité que nous sommes, la filiation Boschère-Eliot, Stanislas Szukalski écrit, sur quatre planches de dessins : les deux premières sont négligeables, — l'une est du Frederick J. Waugh, — l'autre de l' « Egyptianized Klimt » ; mais les deux dernières :

Now ! let us come close and listen to his laughters, pressing our ears to his stomach, for he holds them there, reboiling them into black tar which runs into veins that feed his shrieking pen...

As for first two drawings I care not to notice them, and as to last two remaining I have tremblance of enthusiastic appreciation.

When artist « gives » and is present on his very end of tip, he will get breathless respond. He forces his audience to « give » appreciation.

Ay ! but you gave beautifully, Boschère !

Ces éloges parurent dans une des revues de l'Imagisme : *The Little Revue* de novembre 1918, p. 45. Cette adhésion fut durable, et, en 1935 encore, Jean Cassou la signalait, dans *Pour la Poésie* :

Il commença, ce Boschère, par des illustrations où se reflétait le préraphaélisme du moment, et qui, prolongeant les féeries de Rackham, [1] — firent la joie de Londres et du monde anglo-saxon. A ce titre, son succès est resté constant en Angleterre et aux États-Unis... (qui apprécient)... ce goût vital et originel pour tout ce qui, fleur, insecte ou poisson, exprime la liberté de la nature, son premier jet, les premières ébauches aveugles de son désir de beauté, son aspect le plus grouillant et le plus vénéneux [2].

Aussi Boschère salue-t-il comme un « adorable poète et compagnon » John Gould Fletcher, peintre autant que poète, jusque dans les titres de ses recueils : *Irradiations* (1915), *Goblins and Pagodas* (1916), *Breakers and Granite* (1921). Biographe de *Paul*

1. Rackham (Arthur) a illustré vers 1900 Shakespeare, Wagner, les *Märchen* germaniques, Rip van Winkle et Peter Pan, — et *Alice in Wonderland*, que Boschère à son tour illustra en 1945 pour les éditions Stock.

2. *Pour la poésie* ; Corréa, 1935, p. 207. Cf. l'article de Jean-Marie Carré, Arthur Rackham, dans l'*Art et les Artistes*, Paris, juin 1912.

Gauguin (1921), Fletcher n'a pas seulement tenté, en poésie, des marines et des orages, il a dans son *Elegy on London*, évoqué les ombres, les gris et les lumières d'une grande ville, comme le fit le prosateur de *L'Obscur à Paris* ou de *Paris clair-obscur*. Ici et là, il s'agit d'une

City half-visioned, seen through endless haze

aux « mysterious, narrow, winding streets », comme cette rue de Buci qu'il faudra un jour nommer rue de Boschère [1]. A la même date, Fletcher oppose les flèches de Londres, — Boschère, celles de Rome, — et leur triste éternité, aux drames et aux pièges que vivent et qu'évitent, en grande douleur, les humains. L'un gémit :

Over the infinite stir of human effort,
Over the waking war of the street traffic,
The steeples of London clash together
Their bells for noon ;...

Like sentinel angels weary and yet sad,
The slender snow-white steeples are tingled with the gold pale
Of the wan sunlight of September trickling down
Amorphous masses of smoke and sooty stone.

And around about their feet,
Millions of weak, magnificent souls are scattered ;
Each one a wave that surges in retreat
Against the densely-clustering rock, in vain [2].

Le second, devant six statues de brique rouge,

Statues aujourd'hui arrêtées dans Valle Julia,
d'où je vois Saint-Pierre du seul Dieu,
Saint Clément, stratification d'églises
et la corbeille qui est une chapelle Paradiso,

ôte « ce masque gris, l'antique emplâtre du mensonge », et, « l'épée d'angoisse sur le cœur », pense « avec fureur à escalader le piège humain [3]. »

Boschère ne cite pas Amy Lowell, dont la formation poétique était en effet achevée quand elle écrivit *Six French Poets*, en 1915.

1. Cf. T. S. Eliot : *What the thunder said* :

Jerusalem Athens Alexandria
Vienna London
Unreal

2. Fletcher : *XXIV Élégies* (1935).
3. *Élans d'Ivresse* (Sagesse ; 1935 ; *Escalader le piège*).

Férue de « prose polyphonique », disciple d'Henri de Régnier et surtout de Paul Fort, la très consciente impressionniste de *What's O'Clock* ? morte assez jeune, en 1925, ne doit rien à « Job le Pauvre ». Pourtant, combien leurs théories sont proches ! Bannir clichés et pensées conventionnelles, retrouver partout la sensation pure et l'exprimer en images justes, précises, qui s'imposent au poète comme au lecteur par leur évidente nécessité, — c'est bien aussi l'a b c de la poétique de Boschère.

Avec Ezra Pound [1], à qui il consacra des articles dans *The Egoist* (janvier, février, mars 1917), Boschère n'a pas seulement en commun le nomadisme qu'il signale, et qui, pour Boschère, devait aboutir à la Châtre, où il vit depuis dix ans. Pas seulement le dandysme (monocle, canne d'ébène ouvragé, œillet blanc à la boutonnière, ongles d'onyx) ou les attitudes d'esthètes destinées à secouer le joug des conformistes. Pas seulement l'individualisme éruptif, l'orgueil intellectuel agressif et tyrannique, avide de déplaire pour s'imposer. Pas seulement la préciosité jusque dans l'esprit de contradiction. Mais un amour passionné pour l'art, une insatiable curiosité intellectuelle, et cette volonté d'atteindre, à travers le chaos du poème, dans le dédale des « vers boiteux, manchots », au cri arraché à la chair.

Le « couteau poème », on le voit luire parfois dans les *Cantos* d'Ezra Pound. Mais le tragique, on le discerne dans chaque ligne de Boschère ; et, dès 1918, le principal critique du groupe imagiste, Conrad Aiken, — « un de ceux qui savent distinguer l'éphémère du permanent et dire nettement leur pensée » [2] — en analysait les éléments dans un très bel article. Mainte page, disait-il, est une parabole ; dans *Ulysse bâtit son lit*, sous l'apparente « matter-of-fact comedy »,

we hear in the midst of this gay cynicism the muffled crash of a remote disaster, and that disaster arises from the attitude of the animally selfish crowd towards the man of outstanding achievement. He refuses to be one of them, so they kill him. « They roast Ulysses, for he is theirs » ;

Ils cuisent Ulysse
Car il est bien à eux.

1. A consulter : René Taupin : *La poésie d'E. P.*, Revue Anglo-Américaine, fév. 1931, pp. 221 à 236. — Pierre Isoré : *L'originalité d'Amy Lowell*, ibid., avril 1929, pp. 317-326.

2. Maurice Le Breton : *Anthologie de la poésie américaine contemporaine* ; (Denoël, 1948, p. 53). On trouvera des poèmes de Conrad Aiken dans le n° spécial de *Fontaine* : *Écrivains et poètes des États-Unis*, n° 28, août 1943, pp. 168 à 172. — René Taupin constatait : « Aiken n'est pas très loin d'Eliot... quand il juge Jean de Boschère ». (*Ouvrage cité*, p. 248).

Likewise, in « Gridale », we do not witness a merely personal tragedy ; the tragedy is universal. We see the crucifixion of the disillusioned questioner by the unthinking idolaters. In « Doutes », under a surface apparently idiosyncratic in its narration of the humorously bitter discoveries and self-discoveries of a child, we have really an autobiography of disillusionment which is cosmic in its applicability :

Et voilà qu'il croit encore
L'homme burlesque
Qui s'est donné un univers
Et un dieu comme un incendie immense
Dont il sent la fumée ;
Et certes ce n'est peut-être qu'un bûcher
Fait avec les fanes de pommes de terre.

Alors, il croit pourtant,
Le burlesque croit, la hache à la main ;
il va équarrir son rêve dans les cœurs...

Il n'y a pas à rire, rien à objecter,
On n'est pas un animal
Qui vit pour nourrir ses graines
Il y a des choses à croire.
Tous les hommes ne sont pas faits de viande de porc.
Il y a des choses à croire...

Qui a dit que je suis un pauvre,
Une pauvre épave
Séparé de son dieu imaginaire [1] ?

1. Nous rétablissons le texte original ; Conrad Aiken donnait la version anglaise :

And yet he still believes,
This burlesque of a man
Who has given himself a universe
And a god like an immense conflagration
Whose smoke he smells ;
And indeed it is perhaps only a bonfire
Made with the green tops of potatoes.

Nevertheless he still believes,
Axe in hand, this burlesque of a man still believes ;
He will cut his dreams, four-square, in the hearts of men...

There is nothing to laugh at, nothing to object to,
We are not animals
Living to feed our seed.
There is something to believe.
All men are not made of pig's flesh.
There is something to believe.

Who said that I am a poor wretch,
Mere flotsam
Separated from its imaginary god ?

Again, in « Homer Mare », we make the acquaintance of the gentle recluse who loves and is loved by his house, his fire, his kettle, his pipe and tobacco, his dog, his bees ; but he goes away to travel, and lends his house to his friend Peter ; and on his return finds to his bewilderment and despair that all these beloved things have curiously turned their affections to Peter. The tone is lyric, seductively playful and simple ; the overtone is tragic. It is a translation into action of the profound fact that ideas, no matter how personal, cannot be property ; that they are as precious and peculiar and inevitable in one case as in another, a natural action of forces universally at work.

Mais, poursuivait le critique, certains poèmes de *The Closed Door* ne se laissent pas réduire à une parabole ; ils sont trop lyriques, trop naturellement mystiques. En dépit de leur préciosité, de leur « sophisticated primitivism », l'émotion qu'ils dégagent est terrible :

What is the secret of this amazing magic ? It is not verbal merely, nor rhythmic ; for it remains in translation. It springs from the ideas themselves : it is a playing of ideas against one another like notes in a harmony, ideas presented always visually, cool images in a kind of solitude... (Boschère) felicitously marries the lyrical to the matter-of-fact, the sad to the ironic, the innocent to the secular, — the tender to the outrageous... He finds images with the dew of truth still on them... These novelties have meanings, unlike many of those factitiously achieved by some members of the Others group. This is a poet whose quaintness and whim and fantasy are always thought-wrinkled ; they are hints of a world which the poet has found to be overwhelming in its complexity... And it is a part of his genius that, although hyperaesthetic, he is able to keep clearly in mind the objective value of such images, and to contrast them deliciously with the sentimental, or the decorative, or the impassioned [1].

Retenons de cette perspicace étude cette constatation : la magie de ces poèmes demeure dans la traduction : cela explique l'osmose possible, et l'influence de Boschère même sur des poètes peu familiers avec le français. Retenons encore que Boschère apparaît aux Anglo-Saxons comme un interprète à la fois exact et profond de la complexité du monde moderne. Il répondait aux souhaits d'un Ford Madox Ford, par exemple : enregistrer l'époque en termes de l'époque. Ce dernier déclarait. « La vie moderne est si extraordinaire, avec pourtant des points tellement définis et tellement concrets que je suis constamment sur le qui-vive pour trouver quelque poète qui l'exprimera dans toutes ses valeurs [2] ».

1. *The Dial* ; January 31, 1918 ; pp. 112-113. Reproduit dans *Skepticisms*, p. 160.
2. Cité par Jean Catel, dans son cours de la *R. C. C.*

Le premier, et jusqu'ici le seul, René Taupin a tenté de préciser l'apport de Boschère et ses points de contact avec les Imagistes. Après avoir cité quelques lignes de la préface de May Sinclair à *The Closed Door*, — « Jean de Boschère s'apparente au symbolisme de la religion grecque bien plutôt qu'à celui de la religion chrétienne qui répudie la terre comme profane », — il notait qu'on pouvait en dire autant de la poésie imagiste et en particulier de H. D.

Mais l'influence de Boschère fut encore plus nette sur la deuxième phase de l'imagisme, d'où se détache T. S. Eliot.

*
* *

On s'étonne que, dans les nombreuses « interviews » qu'il eut à subir depuis le succès de *Murder in the Cathedral*, et surtout depuis le prix Nobel, Eliot ait passé sous silence ses lectures de *The Closed Door* et de *Job le Pauvre*. Faut-il admettre que les journalistes de lettres aient ignoré Boschère au point que toute allusion à son œuvre les aient déconcertés ?... Ou bien est-il plus aisé de rendre hommage aux morts qu'aux poètes encore vivants ?... Une *Visite à T. S. Eliot*, rédigée par Cecily Mackworth, et qu'a publiée *Paru*, lui fait dire seulement : « La poésie française a eu également sur moi une forte influence, surtout le courant qui a commencé avec Baudelaire et les Symbolistes. Avant cela, — bien entendu, — François Villon. » La déclaration est un peu vague [1].

On sait que pendant son séjour de 1910-1911 à Paris, T. S. Eliot avait été l'ami d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière. Ce dernier ne manqua pas, par la suite, de tenir T. S. Eliot au courant des ouvrages publiés par Jean de Boschère, dont il était l'admirateur. Boschère est souvent cité dans la correspondance de Rivière avec Alain-Fournier.

René Maupin avait observé que T. S. Eliot, avide de modèles de style « physique », d'un réalisme intense et dense, où l'émotion fût transcrite par « une association d'objets, sans mélange d'abstraction », les trouvait chez Pound et Corbière sans doute, mais aussi chez Boschère. Parmi vingt exemples que l'on pourrait donner, je retiens ceux-ci, qui datent de ce que Boschère nomme sa période « pseudo-symboliste » ; on lit dans *Dolorine et les ombres* (1911) :

Mais Dolorine pense, il est encore devant moi, comme une pêche chaude, à côté d'un couteau brillant sous une lumière brûlante ;

1. Voir encore : J. J. Laboulle : *T. S. Eliot and some French Poets* ; R. L. C. — avril-juin 1936, p. 389. — E. J. H. Greene : *Laforgue et T. S. Eliot*, ibid., juillet sept. 1948. — Van Tieghem : *Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique*.

le parfum du vin monte de sa peau en velours, se mêle aux résines puissantes des thuyas.

et plus loin :

Amour, amour,... tu me verras à ton seuil, comme la bouteille de lait à la porte de l'étudiant pauvre.

René Taupin jugeait particulièrement pénétrés de la technique de Jean de Boschère *Mr Apollinax* et *Gerontion*, « où chaque mot est une présentation d'un objet réel dépouillé de toute buée et de toute poussière, d'émotion ou de sentimentalisme ». Et, certes,

He laughed like an irresponsible foetus

est une de ces surprises d'une ironie grinçante et amère, girouettes en deuil, comme on en entend souvent glapir dans les poèmes de Boschère. Et aussi la clausule :

I remember a slice of lemon, and a bitten macaroon.

Toutefois, la date de *M. Apollinax* (Oxford, 1915) ne permet de voir ici que rencontre, et non filiation. Il n'en va pas de même pour *Gerontion* ; (Londres, 1919). Ce ton agressif est bien celui de Boschère, plus encore que de Corbière :

My house is a decayed house,
And the jew squats on the window sill, the owner,
Spawned in some estaminet of Antwerp,
Blistered in Brussels, patched and peeled in London.
The goat coughs at night in the field overhead ;
Rocks, moss, stonecrop, iron, merds.

Et l'inquiétude du « vieil homme », celle qu'exprimera toute sa vie, l'auteur de *Dressé, actif j'attends !*, — T. S. Eliot trouvera dans le catholicisme un apaisement. (Boschère stigmatise ce « conformisme de presbytère », qui contraindrait le poète des *Four Quartets* à trahir, à renier les révoltes de leur jeunesse). En 1919, *Gerontion* faisait écho aux rancœurs de Boschère :

I have lost my passion : why should I need to keep it
Since what is kept must be adulterated ?
I have lost my sight, smell, hearing, taste, and touch :
How should I use them for your closer contact ?

Boschère avait écrit :

Tu es à côté du monde. —
Un jour tu seras découvert. —
Tu es un voleur d'amour,
Une chose horrible que l'on croit un homme.
(Et puis enfin... in *The Closed Door)*

La parenté d'inspiration et d'expression est plus sensible quand T. S. Eliot écrit en français : *Lune de Miel* et *Dans le Restaurant* (Londres, 1917).

Le garçon délabré qui n'a rien à faire
Que de se gratter les doigts et se pencher sur mon épaule...
(Dans le restaurant)

Et un bien vieux, un homme de chanvre,
Met ses os de mains sur mon épaule
(Ouvrez la Divine Comédie,
in *The Closed Door)*

Eliot : (*ibid.*).

Va-t-en te décrotter les rides du visage !
Tiens ma fourchette, décrasse-toi le crâne...
Tiens, voilà dix sous, pour la salle de bains.

Boschère : (*ibid.*).

Le vieux pue la peau froide et le ver de terre...
Et il a une égratignure rouge sur le nez...
Humide parfum de laine...
L'horrible odeur de laine compissée...

René Taupin a rapproché ce passage d'Eliot, (malgré R. Aldington qui y relevait surtout le souvenir de Corbière) [1] :

En Amérique, professeur,
En Angleterre, journaliste,
C'est à grands pas et en sueur
Que vous suivrez à peine sa piste ;
En Yorkshire, conférencier,
A Londres, un peu banquier ; etc...

de *Homère Mare habite sa maison*, dont nous avons vu que Conrad Aiken avait souligné l'importance, dans l'œuvre de Boschère :

Pendant quatre saisons, Homère voyage
Et dans chaque ville il est un autre personnage ;
Bleu sous le ciel bleu-gris de Londres,
Recueilli à Paris, perverti à Rome

1. « On reprochait tous les jours à Pound de vouloir faire une revue bilingue : il n'a cessé de penser qu'un auteur anglais qui ne sait pas le français part avec des chances de succès réduites... Cette base bilingue sur laquelle il voulait asseoir la poésie américaine a reçu quelques matériaux avec les poèmes en français de T. S. Eliot en juillet 1917, avec celui de R. Aldington en mars 1919, avec la publication dans l'original de poèmes d'André Spire (*St Moritz, Blamont*, oct. 1918) et de Jean de Boschère (même date), sans reparler des numéros consacrés soit à la poésie française moderne, soit à *La Wallonie*, soit à Remy de Gourmont, qui sont pleins de citations en français ». — René Taupin ; ouvrage cité, p. 263.

Parmi l'ordre de la tombe des tombes ;
Byron dans les îles, et Shakespeare encore
Dans la poussière d'hommes de Rome
Mais jamais il n'est Mare.

Et ce n'est sans doute pas coïncidence si Eliot se nomme Tirésias, ou Phlébas le Phénicien, comme Boschère s'était nommé Ulysse. Le procédé, — il faut bien nommer procédé un artifice poétique dont un auteur use plusieurs fois — qui consiste à faire intervenir dans la vie moderne des aspects de l'antiquité classique ; — (c'est un des charmes d'*Ulysses*, de Joyce) ; ce procédé qui permet un admirable envol à la dernière strophe de *Sweeney among the Nightingales* (Londres, 1918), on le trouve souvent chez Boschère. *Avec d'autres masques...* montrait Boschère évadé d'un thé mondain et conversant avec Harpocrates, dieu du silence ; Sweeney, en proie à des dames expansives, éprouvera la même lassitude :

Avec d'autres masques, Lalie prend du thé ;
Loin, je n'entends point ces mouettes travesties,
Ni aucun autre bruit de mauvaise poulie,
Alors, ce soir, Harpocrates est venu me visiter.

The silent vertebrate in brown
Contracts and concentrates, withdraws ;
Rachel *née* Rabinovitch
Tears at the grapes with murderous paws ;

... Une fois Lalie prenait du thé
Harpocrates écoutait un chevalier
Harpocrates sans mot dire
Riait comme tous les Dieux.

The host with someone indistinct
Converses at the door apart,
The nightingales are singing near
The Convent of the Sacred Heart,

And sang within the bloody wood
When Agamemnon cried aloud,
And let their liquid siftings fall
To stain the stiff dishonoured shroud.

Cette intrusion de l'autrefois dans le présent, on sait qu'elle est une des clés du recueil de T. S. Eliot : *The Waste Land*. John Hayward, qui a établi les notes pour l'édition française, met en exergue cette citation de H. L. Gardner :

« Le problème de l'histoire et du mécanisme du temps est l'un

des grands thèmes de *La Terre Vaine* ; il s'y mêle au désir de salut cosmique et personnel. Jamais poème n'a montré un sens plus profond de la pression du passé sur le présent et de son existence dans le présent [1].

Cette présence de jadis, plus perceptible à Londres qu'ailleurs peut-être, donne à la ville l'aspect irréel que T. S. Eliot a tenté de suggérer :

Unreal City,
Under the brown fog of a winter dawn,
A crowd flowed over London Bridge, so many,
I had not thought death had undone so many.

Sans doute une note du poète indique Baudelaire comme la « source » de ces lignes :

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,
Où le spectre en plein jour raccroche le passant.

Mais aussitôt après viennent les références à l'*Inferno*, et comment alors oublier la pathétique affirmation de Boschère blessé (*Les Femmes le lavent...*) ?

— Partir vers la ville c'est relire la Divine Comédie. « L'homme d'os et de cuir », roulé par les infirmières, au bord de la pelouse, dans le jardin de l'hôpital, avait de Londres une vision que n'oublia pas T. S. Eliot :

1. Il a fallu aux lecteurs européens un quart de siècle pour pénétrer les intentions de T. S. Eliot. On ne s'étonnera pas que la poésie de Boschère, lequel n'a pas écrit pour le théâtre, (ses admirables romans sont trop hautains pour le grand public), rencontre encore des résistances. Il serait piquant de rapprocher des pages d'André Rousseaux sur *T. S. Eliot entre le temps et l'éternité (Littérature du XX^e siècle* ; t. III, pp. 201 à 211 ; Albin Michel, 1949), la note suivante due à un critique averti quand *The Waste Land* n'avait que deux ans :

« Poésie nouvelle. Décadente ou dadaïste ? Cinquante pages d'énigmes, avec cinq sous-titres, sans points, ni points-virgules. Rhapsodies étranges, somptueuses ou vulgaires, ardentes ou impassibles, lyriques ou sauvages, jetées à la volée, sans lien que la pensée ou l'émotion de l'auteur, qu'il garde jalousement cachées derrière ces symboles. Des notes rares, cryptiques, nous annoncent que Bouddha, la Bible, Dante, Shakespeare, les Niebelungen, les mythologies révélées par M. Frazer, Baudelaire et Verlaine ont fourni à l'auteur des suggestions, des thèmes, des citations qu'il a incorporées dans son texte, pêle-mêle avec des scènes de la rue, des tête-à-tête adultères, des fornications de cabinet particulier. Un chef de chœur à la manière antique, Tirésias androgyne à barbe blanche et aux seins de femme flétris, tire de cette fantasmagorie de spectacles variés, des réflexions anthropologiques. Des spectres passent en plein jour, dans le brouillard, sur le pont de Londres, les trois « filles de la Tamise » chantent en flottant au fil de l'eau, un coq lance *Co-co-ri-co*, des voix hindoues clament *Da, Datta, Damayata* et Baudelaire prête *in fine* un vers énigmatique :

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère.

Quelques resplendissantes descriptions de palais féeriques font surgir des oasis de beauté, ou le lecteur respire un moment un souffle de fraîcheur. »

C. Cestre, in *Revue Anglo-Américaine*, 1924, t. VI, p. 559.

Tamise. Abbaye de Westminster couchée
Tel un train arrêté, avec un tuyau un cadran d'heures,
Bus sur le pont, rouges, jaunes, peinture
Dirigeable semblable à une conserve dans sa boîte de fer-
[blanc
Innocente toupie, trop rapide jouet sans nuances.

Moins riche en ornements coloriés, mais tout aussi tragique que le Londres des zeppelins, apparaît Londres d'après-guerre.

(A crowd)
Flowed up the hill and down King William Street,
To where Saint Mary Woolnoth kept the hours
With a dead sound on the final stroke of nine.

Des vers très courts, ici et là, disent la dérive des gabares sur le fleuve, traversé soudain de parfums ou d'appels de cloches :

Le parfum des roses blanches,
Passe avec celui de la pluie
Que pousse la brise de la Tamise [1].
L'église bruit des heurts de l'ennui
Et du pas du prêtre jeune,
Aux cheveux jaunes.
(In the Collège)
The barges wash
Drifting logs
Down Greenwich reach
Past the Isle of Dogs.

... Southwest wind
Carried down stream
The peal of bells
White towers
(The Fire Sermon)

Des vers suivants, dans *What the Thunder said*,

A woman drew her long black hair out tight
And fiddled whisper music on those strings
And bats with baby faces in the violet light
Whistled, and beat their wings
And crawled head downward down a blackened wall
And upside down in air were towers
Tolling reminiscent bells, that kept the hours
And voices singing out of empty cisterns and exhausted wells,

T. S. Eliot pense « que l'imagerie de ce passage lui fut, en partie, suggérée par une peinture de l'école de Jérome Bosch ». C'est

1. Cf. Eliot : Then a damp gust Bringing rain. *(What the Thunder said)*.

reconnaître au moins la profonde parenté de sa poésie avec celle de Boschère, qui doit aux primitifs flamands, aux Breughels, à Quentin Metsys, de nombreuses suggestions de ce genre. Boschère vient d'ailleurs de publier un *Jérome Bosch* (Éd. du Cercle d'Art, 1947). Dès ses premiers poèmes, s'il veut donner l'impression du vertige, il rencontre lui aussi des « bats with baby faces » :

Et l'on est avec tant d'ardeur
Ailleurs,
Que les hommes
Sont des araignées, des mouches sans ailes,
Et des squelettes, et des vers roses à ventre gros.

*
* *

L'Imagisme une fois dépassé, chacun des poètes a poursuivi sa marche, en des directions souvent divergentes, qui vers le roman, qui vers la critique, qui vers une poésie plus directe, accessible à un plus large public. Entre T. S. Eliot, mondialement célèbre, fêté, dont la jeunesse des pays anglo-saxons sait par cœur des poèmes entiers, et qui a fait maintes fois profession de catholicisme, — et Jean de Boschère, solitaire, hautain, mystique en marge des dogmes, — il n'y a aujourd'hui plus rien de commun. On s'en convaincra aisément en comparant aux *Four Quartets*, par exemple, le recueil que Boschère nomme *Derniers « Poèmes » de l'Obscur* (Sagittaire, 1948) — sauf, bien entendu, les pages de jeunesse qu'il y a reproduites pour que la courbe de son œuvre poétique fût plus visible. Il n'était que plus intéressant, nous a-t-il semblé, de montrer ici, l'origine commune des deux œuvres, et de souligner l'importance du rôle joué par un des écrivains qui honorent le plus notre langue, dans l'évolution de la poésie anglo-américaine des années 1915 à 1925.

André Lebois.

CHRONIQUE

Une exposition Victor Hugo à New-York. — A l'occasion du 150e anniversaire de Victor Hugo, les services culturels de l'Ambassade de France ont organisé une remarquable exposition avec le concours de la Bibliothèque Morgan qui prêta le manuscrit du journal d'Adèle, de la Bibliothèque de Princeton qui prêta le manuscrit de l'appel pour John Brown et de différentes collections particulières (Dr Sylvain Brunschwicg, M. le ministre Delalande, M. de Messières, M. Perès, etc.) sans compter les envois du Musée Victor Hugo de Paris. Cette exposition (16 février — 15 avril) permit de voir des carnets de notes ayant servi à la composition de la *Légende des siècles* à Guernesey et à celle des *Misérables*, de très rares éditions anglaises et françaises (comme celle des *Châtiments* avec l'autographe de Swinburne) et une abondante iconographie (en particulier des programmes des représentations du théâtre de V. Hugo aux États-Unis, *Hernani*, *Ruy Blas*, *Esmeralda*, *Lucrèce Borgia*). A noter aussi dans le catalogue une bibliographie des principaux ouvrages sur Victor Hugo parus depuis 20 ans. Le programme de cette belle exposition, dont l'initiative revient à M. de Messières [1] s'inscrit fort à propos dans le cadre des études américaines parmi lesquelles la thèse de Margaret Herring Gamble : *L'Amérique dans l'œuvre de Victor Hugo* (Univ. of Pennsylvania, Philadelphie, 1946), encore inédite, mérite d'être retenue et complétée.

Les expositions Victor Hugo à Paris. — Une exposition consacrée à la jeunesse de Hugo, a eu lieu en mai à la maison du poète, Place des Vosges ; organisée par le Conservateur du Musée M. Jean Sergent, elle s'est terminée le 8 juin. On y trouvait parmi de multiples documents relatifs à l'enfance et à la jeunesse, un dessin de David représentant le Pont et le château St Ange qui furent pour les enfants « un éblouissement » (1808),

1. Cf. R. de Messières, Victor Hugo et les États-Unis d'Europe. *French Rev.* Mai 1952.

un dessin par Victor Hugo de la Maüsethurm (27 sept. 1840) qui rappelle un souvenir de son enfance, — don d'une servante allemande accroché au mur de sa chambre, — en attendant *Le Rhin*, enfin quelques gravures relatives à son premier séjour en Espagne (Cathédrale de Burgos, Alcazar de Ségovie, Escurial, Collège des Nobles à Madrid en 1811-1812), qui nous aident à reconstituer l'atmosphère et les visions de l'époque.

L'exposition qui s'est ouverte à la Bibliothèque nationale, dans la Galerie Mazarine, le 20 juin, a présenté l'œuvre de l'écrivain et de l'artiste dans son magnifique ensemble. Les manuscrits et les dessins y occupèrent la place la plus importante. Les manuscrits figurèrent au Catalogue avec leurs cotes nouvelles et définitives qui permettront par la suite aux travailleurs d'en avoir librement communication, l'entrée de l'œuvre dans le domaine public coïncidant avec le cent-cinquantenaire. A côté des manuscrits, on put voir dans les vitrines, les éditions originales imprimées pour Ladvocat, Canel, Gosselin, Renduel et autres, avec leurs frontispices et vignettes gravées par Achille Deveria, Célestin Nanteuil, ou Tony Johannot. L'œuvre graphique personnelle du poète, jusqu'ici non cataloguée dans son ensemble, très nombreuse et dispersée, est encore assez mal connue. Les dessins, qui couvrirent les murs de la Galerie Mazarine, ont retenu l'attention du public qui y a reconnu, à côté de souvenirs de voyages ou de rêveries fantastiques, des illustrations de l'œuvre littéraire : en particulier *Le Rhin*, *La Légende des siècles*, etc.

Cette œuvre a été encadrée de documents rappelant les principaux faits de la vie privée et de la vie publique de l'auteur : lettres de Juliette Drouet ou de Sainte-Beuve, dessins et gravures de décors et de costumes de théâtre, vues de Jersey et de Guernesey, portraits, peints par Châtillon et Boulanger, caricatures lithographiées par Daumier ou Benjamin Roubaud, et photographies directes prises en particulier à Jersey par Charles Hugo. Ces documents divers juxtaposés aux manuscrits et éditions originales ont permis avec les dessins, de suivre l'auteur pas à pas au cours de sa longue carrière littéraire, depuis 1816 jusqu'à sa mort.

Le Centenaire de la Mort de Gogol. — Pour célébrer le centenaire de la mort de Gogol, un « Comité Gogol » s'était constitué à Paris dans le courant de février. Il comprenait MM. André Barsacq, comédien, J.-M. Carré, professeur de littérature comparée à La Sorbonne, Marc Chagall, peintre, André Chamson, écrivain, Pierre Descaves, président de la Société des Gens de

lettres, Mlle Ehrhard, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, MM. Joseph Kessel, écrivain, Louis Martin-Chauffier, président du Comité National des Écrivains, André Mazon, professeur honoraire au Collège de France, Mme Elsa Triolet, écrivain, M. Boris de Schloezer, écrivain. En collaboration avec le Comité National des Écrivains, il organisa, le 17 mars, au théâtre de l'Atelier, une soirée au cours de laquelle, après une conférence de M. Claude Roy, la troupe André Barsacq joua le 2e acte du *Révisor*, et la Compagnie Marcel Marceau mima le *Manteau*. Le C. N. E. organisa d'autre part, à la Maison de la Pensée Française, une exposition photographique consacrée à la vie et à l'œuvre de Gogol. Enfin le 12 mai l'Université de Paris, en collaboration avec le Comité Gogol et le Comité National des Écrivains, rendit à son tour hommage à Gogol : à l'amphithéâtre Richelieu, sous la présidence de M. le Doyen Chatelet, remplaçant le Recteur de l'Académie de Paris, après des allocutions de M. André Mazon, au nom de l'Université, de M. Martin-Chauffier, au nom du Comité Gogol, et de Mme Elsa Triolet, au nom du C. N. E., M. André Maurois, de l'Académie Française, fit une brillante conférence sur Gogol. La radiodiffusion française, de son côté, avait consacré une émission à Gogol. Le succès remporté par ces diverses manifestations a montré que l'intérêt porté à Gogol par le public français était plus grand qu'on ne le croyait généralement.

Ce centenaire n'a été marqué que par un petit nombre de publications nouvelles : une traduction du *Portrait*, par Mme Elsa Triolet, avec des illustrations des Koukryniksy (Éditeurs Français Réunis), une première traduction des *Joueurs*, par A. Pfulb et P. B. Marquet (« Action », 4-10 avril). La revue « Europe » consacre un numéro spécial à Gogol. Ce numéro contient l'hommage à Gogol du Vicomte M. de Vogüé, un article d'André Mazon : *Nicolas Gogol et l'œuvre dont il s'est détourné*, la première traduction, par Victoria Achères, d'un passage censuré des *Ames Mortes*, « l'histoire du capitaine Kopeïkine », ainsi que la Préface à la 2e édition du 1er volume, une traduction nouvelle d'*Une terrible vengeance*, par Gabriel Arout.

M. Pierre Pascal, professeur à la Sorbonne, a publié enfin une pénétrante introduction aux *Méditations sur la Divine Liturgie* (traduites en français par Victor Balalaeff) sous le titre :

« Le drame spirituel de Gogol » (Desclée De Brouwer, 1952.)

La presse française a fait, dans son ensemble, peu de place à cette commémoration. Les uns, à la suite de Belinski, ont vu surtout en Gogol l'écrivain réaliste d'inspiration nationale — « Les lettres françaises », 6 mars (Elsa Triolet), « La Pensée » no 42 (J. Huntzbuckler), « La Nouvelle Critique » no 39 (Elsa

Triolet) ; les autres ont mis l'accent sur ses « tourments » et ont vu en lui le précurseur de Dostoievski — ainsi « Combat » (E. M. Cioran, Dominique Arban). Citons enfin deux articles comparatistes, l'un d'André Pierre (« Le Monde », 4 mars) sur Gogol et Mérimée, l'autre de J. Pérus (« Parallèle 50 », 6 mars) sur Gogol en France.

J. P.

Le XXV^e^ anniversaire de la Revue de Littérature comparée. — Comme suite aux messages d'encouragements publiés dans le n° de janvier 1952, la *Revue* est heureuse de publier celui-ci, émanant de la direction de *Comparative Literature*, qui nous est parvenu trop tard pour paraître dans le numéro précédent.

« To the editors and the readers of *Comparative Literature* the successful completion of the twenty-fifth year of the *Revue de Littérature comparée* is far more than an inspiring example of valiant perseverance in the face of untold economic and political hardships. It arouses our profound admiration and calls forth our heartiest congratulations mainly because you are and remain the real pioneers in our chosen field of study. The Swiss in me might point to figures like Bodmer, M^me^ de Staël and Sismondi who preceded the best efforts of France by at least one century, and the American in me might happily point to the encouraging progress we have made in recent years in assuring to Comparative Literature the place in American curricula and research it so richly deserves — but the fact remains that it was the School of Paris, the example set by Messrs. Baldensperger, Hazard and van Tieghem, and by their worthy successors, Messrs. Bataillon and J.-M. Carré, which set the great pattern for all of us to learn from and to emulate.

Local traditions and different academic backgrounds may often cause us Americans to deviate a little from this French pattern or to shift the emphases slightly — but that will never keeps us from being forever indebted to our French colleagues and to wish them, too, the best of luck in their noble effort to fight for a general recognition of their cosmopolitan ideals in a world which, in spite of encouraging intercontinental consolidations, is not yet half as cosmopolitan as we should wish it to be. We in America may not shout « One World ! » as joyously and optimistically as Wendell Willkie once did, but we certainly will never desert you to the point of giving up our faith in these challenging words,

words, which we comparatists can help come true better than anybody else in the field of the Humanities.

The very composition of the Editorial Board of our journal is an indication not only of the beautiful and promising heterogeneousness which is America, but also an earnest affirmation of our belief that men of all national and racial backgrounds must always work together in peace. The fact that we accept articles in five different languages and that our contributors are from universities as distant from one another as California and the Canary Islands or Boston and Bonn is but another proof of our sincere wish to translate our beliefs into action. While respecting the rich diversity of different nations and epochs, we shall never tire of pointing, too, to the essential oneness of humanity — and in striving for a more genuinely cultural understanding among the peoples of this world it is reassuring to know of the good will of a powerful ally and an older brother such as the *Revue de Littérature comparée.*

Werner P. Friederich. »

Dans les Universités. — M. B. Munteano a donné, du 21 au 28 mars, cinq conférences, dont deux à l'Institut des Hautes Études de Belgique, à Bruxelles : *Les perspectives romantiques de quelques préceptes classiques* et *De Marivaux à Jean Anouilh, la stratégie amoureuse au théâtre* ; et trois à l'Université d'Amsterdam, où il a traité notamment *Des « passions » classiques au « sentiment » romantique*, et de *L'Équivoque préromantique de la sensibilité.*

Sous les auspices de l'Association France-Grande-Bretagne », l'éminent écrivain anglais Harold Nicholson a fait, le 20 mai, à la Sorbonne, une conférence sur *Swinburne et Baudelaire.*

Soutenances de thèses. — M. Tara Prasad Dash a soutenu le 31 mai en Sorbonne ses thèses de Doctorat ès lettres : *L'Inde et les écrivains français d'après la Revue des Deux Mondes* (thèse principale), *La connaissance de l'Inde en France de 1870 à 1914.* Essai de bibliographie (Thèse complémentaire).

M. Robert Escarpit, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a soutenu en Sorbonne le 14 juin ses thèses de Doctorat ès lettres : *Lord Byron* (Th. princ.). — *L'Angleterre dans l'œuvre de M^me^ de Staël* (Th. compl.). — M. Amin Wassef a soutenu, le 17 Mai, pour le doctorat d'Université, sa thèse intitulée : *L'information et la presse en Égypte jusqu'à la fin de l'occupation française.*

M. Martin Ackerman a également soutenu, le 24 mai, sa thèse

d'Université : *Quelques aspects de l'opinion publique en France sur le problème allemand* (1920-1940).

— L'Université de la Sarre à Sarrebruck a eu le 14 mars sa première soutenance de thèse de doctorat. Le sujet : *Die politische Dichtung Heinrich Heines im Urteil der französischen Kritik*, a été présenté à la Faculté des Lettres par un jeune Sarrois, M. Gunther Schweig, qui a fait ses études en France. Le recteur de l'Université, M. J.-F. Angelloz, germaniste français connu en particulier pour ses travaux sur R. M. Rilke, avait pris à titre exceptionnel la présidence et prononcé une allocution de circonstance. Ses assesseurs étaient MM. Bémol, biographe exégète de Paul Valéry, et Fr. Hirth, spécialiste mayençais de la correspondance de Heine.

L'enseignement de la Littérature comparée dans les Universités de province. — Sous ce titre, la Revue a reproduit dans son numéro de janvier-mars les questions inscrites au programme des Facultés des lettres de Lyon, Strasbourg, Sarrebruck, Lille, Dijon, Toulouse et Bordeaux. La Faculté de Clermont-Ferrand vient de nous faire connaître son programme pour 1952-53, dont le service est assuré par M. Jean F. A. Ricci, germaniste, aidé par ses collègues d'anglais, de français et d'histoire.

1. Le « mal du siècle » dans le roman européen de la fin du XVIII^e^ et du commencement du XIX^e^ siècles.
2. Le drame romantique en Europe.
3. Shakespeare hors d'Angleterre (notamment : influence en France et en Allemagne).
4. Le thème de Don Juan en littérature.

Le cours est sanctionné par un certificat de licence — La première section d'examens aura lieu en juin 1953. La littérature comparée crée donc, ici encore, un lien entre des disciplines qui restaient quelque peu isolées.

La littérature comparée et l'enseignement supérieur britannique. — Le 23 mars 1952 s'est tenu à Worcester College, Oxford, un congrès des professeurs de français dans les Universités britanniques ; le programme avait prévu une discussion sur la place que doit tenir la littérature comparée. Le professeur Garnett Rees, de Swansea, lut une communication d'où l'on peut dégager les objections suivantes :

1° il est difficile de faire comparer des auteurs — ou périodes — incomparables. Le parallèle Shakespeare-Racine est vain. Les « sommets » des littératures nationales ne peuvent être mis sur le même plan.

2° il est ardu de déceler des influences littéraires, et les résultats qu'on peut donner dans ce domaine n'ont aucun caractère définitif. Il n'est qu'à noter qu'en dépit du goût qu'une nation peut avoir dans le jugement de ses auteurs, les admirateurs des écrivains d'au delà des frontières sont peu sûrs : les Français ont vanté à la fois Poe, F. Cooper, et le roman américain contemporain ; les Anglais sont allés à la fois vers Dumas, Maupassant et Maurois.

3° L'étude de la littérature comparée suppose une grande maturité d'esprit, une érudition, une absence de tout parti pris, une subtilité qu'il n'est pas permis de penser comme faisant partie du bagage des étudiants ! Les étudiants qui apprennent la langue et la littérature françaises connaissent fort mal les auteurs français et sont à peu près ignorants de leur littérature nationale : réduite à ce niveau la littérature comparée risque fort bien d'être la comparaison entre deux inconnues. Les facultés françaises ont un certificat de littérature comparée et des programmes et des cours pour y préparer les étudiants à la Licence : mais l'examen des questions posées fait ressortir une telle ampleur des matières à étudier et une telle complexité des sujets qu'on se demande ici quelle profondeur on est en droit de demander aux candidats et quelles méthodes de correction ont les examinateurs !

4° En Grande-Bretagne, des difficultés d'ordre administratif et pratique, en même temps que l'état des connaissances des étudiants ne permettent pas de considérer comme possible l'enseignement de la littérature comparée en tant que tel. Il semble que le « comparatisme » possède une raison d'être sur le plan des idées générales, ou des idées esthétiques, politiques, historiques ; cela doit être plus la comparaison des mouvements que de leurs évolutions. De toutes façons plus on pourra reculer cet enseignement, mieux cela sera. Et si des allusions « comparatistes » peuvent être données, c'est beaucoup préférable que ce soit dans le cadre des *tutorials* que dans celui de cours dans un amphithéâtre. Il est préférable aussi de laisser l'étudiant lui-même trouver les rapprochements. Et qu'en aucune façon il n'y ait un examen ou un certificat pour sanctionner cette discipline.

Sur le plan de la recherche les mêmes remarques qui ont été données au sujet des étudiants de licence (B. A.) sont applicables pour ceux qui sont engagés sur les mémoires pour le *M. A.* ou les thèses pour le *D. Litt.*

En conclusion M. Rees a montré les désavantages de cet enseignement et même ses grands dangers. Mais cela n'empêche pas que dans les cours les professeurs, incidemment, fassent des rapprochements et des parallèles ; car comme disait M. Jourdain

dans un autre contexte, « nous sommes tous des comparatistes sans le savoir ».

N. D. L. R. — La communication du professeur Garnett Rees, dans la mesure où nous avons pu en avoir connaissance, souligne une fois de plus le malentendu entretenu autour de la littérature comparée, malentendu qui explique bien des préventions, spécialement chez nos amis britanniques. Chacune des objections retenues par M. Rees est au fond une fausse difficulté, précisément parce qu'elle repose sur ce quiproquo.

1° Comparer des auteurs en effet incomparables, sinon d'un point de vue rhétorique, n'a jamais été le but d'un comparatisme sérieux (cf. M.-F. Guyard, *La littérature comparée*, 1952. Introduction, et Avant-Propos de J.-M. Carré).

2° La seconde objection est double : d'une part le problème des influences, d'autre part celui des erreurs de jugement. Le premier problème se pose non seulement pour les comparatistes, mais pour tout historien des littératures. S'il y a eu des abus et s'il existe toujours des risques en ce domaine, le véritable historien sait faire la part de ce qu'un auteur subit et de ce qu'il assimile. Chez les plus grands écrivains, une influence n'est jamais subie sans réaction personnelle, elle est un choix actif, qui aide à les comprendre (cf. M.-F. Guyard, *o. c.*, ch. VI, début). Quant aux erreurs de jugement, particulièrement sensibles quand il s'agit de littératures étrangères, le critique peut les déplorer et doit les redresser, le comparatiste a le devoir de les étudier et de les comprendre, dans la mesure où elles contribuent à créer de fausses perspectives, des mythes plus ou moins mensongers, mais historiquement agissants.

3° Il est plus délicat pour des Français de répondre à la troisième difficulté. Le Certificat de Littérature Comparée n'est certes pas facile : aussi conseille-t-on aux candidats de le préparer en deux ans, *après* avoir acquis dans les diverses littératures nationales des connaissances suffisantes, sanctionnées par les certificats correspondants.

4° Le dernier problème est spécifiquement britannique. Vouloir le résoudre serait prétentieux et indiscret. L'exemple des universités écossaises prouve cependant que l'intégration de la littérature comparée à l'enseignement supérieur n'est pas une chimère : puisque les meilleurs étudiants établissent spontanément des rapprochements entre les littératures qu'ils découvrent, ne pourrait-on diriger et aider leur effort, sans attendre le jour où, privés des directives universitaires, ils se lanceront dans un comparatisme parfois naïf et souvent imprudent ?

Enfin les objections formulées contre l'enseignement de la litté-

rature comparée n'empêchent pas, heureusement, celle-ci d'attirer de nombreux et éminents chercheurs dans les Universités Anglaises. Ceux-ci ne font que suivre d'ailleurs une ancienne tradition comme l'a montré le professeur L. A. Willoughby, de l'Université de Londres, dans son exposé au Congrès de Tübingen (sept. 1951) : *Stand und Aufgaben der vergleichenden Literaturgeschichte in England* (*Beiträge*, éd., Kurt Wais, Tübingen 1951, p. 21). Est-il permis d'ajouter que ce problème préoccupe également les organisateurs du prochain congrès des Humanités européennes à l'Abbaye de Royaumont, dont le plan de travail a prévu 3 parties : 1° La synchronisation des trois cultures (Française, Anglaise et Allemande, dans l'enseignement secondaire. 2° Les Universités et la formation des professeurs d'humanités européennes. 3° Exemples d'interprétation européenne de l'histoire littéraire [1].

Une exposition du livre allemand à la Sorbonne (20 avril-5 mai). — Pendant quelques semaines printanières la Sorbonne ouvrit généreusement ses grands salons au livre allemand, confiante que l'intention des éditeurs d'outre-Rhin serait moins la propagande que la tentative de créer une ambiance favorable au rapprochement de deux civilisations. Ce but fut atteint. Les visiteurs français furent nombreux et feuilletèrent avec une sympathique curiosité les 3.000 volumes exposés avec ordre et goût, tous parus depuis 1945 et qui embrassaient toutes les sciences, de la théologie jusqu'à la gynécologie, les belles lettres, les beaux-arts.

Signalons d'abord l'ouvrage de Bohatta-Hodes, *Internationale Bibliographie der Bibliographien*, un gros in-quarto de 652 pages, qui sera d'une inestimable utilité. Un autre instrument de travail sont les *Vergleichende Zeittafel der Weltliteratur* de A. Spemann qui ne groupent pas moins de 11.000 titres. Les *Forschungsprobleme der Vergleichenden Literaturwissenschaft*, dont le rédacteur est le professeur Kurt Wais, contient les communications faites au Congrès de Tubingue (Cf. *R. L. C.*, janv. 1951, p. 128), P. Hankamer réinterprète le Baroque, H. Rose le classicisme, et le romantisme est aussi représenté. M. Bense nous donne une *Literaturmetaphysik*, Fr. Hirth étudie *Heinrich Heine und seine französichen Freunde*. L'enquête de R. Boehringer, *Mein Bild von Stefan George*, nous rappelle luxueusement que l'art photographique peut devenir une science auxiliaire de notre discipline.

1. Cf. *Rev. de litt. comp.* oct.-déc. 1951, pp. 484-485.

Parmi les revues, mentionnons les *Documents*, consacrés aux questions allemandes, *les Cahiers du Centre d'études Germaniques* de l'Université de Strasbourg et enfin *Das Buch, Zeitschrift für Literatur, Kultur und Wissenschaft aus Frankreich*, paraissant à Baden-Baden et qui, en 184 pages, énumère les traductions en allemand des ouvrages français faites depuis 1945.

Les chiffres peuvent tromper. Mais les preuves aussi s'offrent à nous : sur une table les *Briefe* de Descartes voisinent avec *Die Herrschaft der Vernunft* de Paul Hazard et le petit *Stendhal in Braunschweig* d'André François-Poncet.

S. Baumgarten.

L'association Internationale de la Poésie qui compte parmi ses membres Paul Claudel et T. S. Eliot, des poètes belges, hindous, brésiliens et appartenant à d'autres nationalités, a organisé, à Noël 1951, grâce à son active présidente Mme Edvige Pesce Gorini un « concours poétique à Syracuse. Le jury ayant à apprécier une riche moisson de poèmes en une douzaine de langues différentes, attribua les lauriers « ex aequo » à l'italien Calogero Bonavia et au français Jean Rousselot.

Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. — Le bulletin nº 10 du « Centre polonais de recherches scientifiques de Paris », édité en Avril 1952, reproduit un article inédit (interdit par la censure Tsariste) d'Askénazy sur *Victor Hugo et la Pologne* (1902) et fait place à une grande étude de M. Brahmer, professeur à l'Université de Varsovie : *Études polonaises de littérature comparée.* — M. Stanislas Wédkiewiez y a commencé la publication d'une fort intéressante suite de *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des relations franco-polonaise.*

Table de la Revue de Littérature comparée (1931-1950). — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la table de la *Revue de Littérature comparée* vient de paraître (Boivin, Éditeur). Elle continue la table décennale arrêtée en 1930 et couvre les années 1931-1950.

Elle est établie sur le même modèle que la précédente.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Bibliographie.

1036. Figueiredo (F. de). Rumos novos da Ciência da Literatura, *Bol. da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras*, Letras, nº 7, São Paulo, 1951.

*1037. *A critical Bibliography of French Literature*, vol. IV, the Eighteenth Century, edit. by George R. Havens, Donald F. Bond, Syracuse, Univ. Press, 1951.

1038. Mainwaring (M.). Notes toward a Matthew Arnold Bibliography, *MP*, février 1952.

*1039. Beachboard (R.). *Le théâtre de Maeterlinck aux États-Unis* [*bibliographie*], Société d'Éditions d'Enseignement supérieur, 1951.

Théorie.

1040. Brunner (K.). Chaucer's « House of Fame », *Riv. di Letterature Mod.* [Florence], juil.-sept. 1951.

1041. Russell (T. W.). Compte rendu de : *The Influence of Heinsius and Vossius upon French Dramatic Theory*, cf. 2 (1950), *RR*, oct. 1951.

1. Abréviations ;

BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
CL	Comparative Literature. Univ. of Oregon.
Hisp	Hispania. Washington.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
MLQ	Modern Language Quarterly. Washington.
MLR	Modern Language Review. Cambridge Univ. Press.
MP	Modern Philology. Chicago.
NRFH	Nueva Revista de Filologia Hispanica. Mexico.
RFE	Revista de Filologia Española. Madrid.
RP	Romance Philology. Berkeley.
R de P	Revue de Paris.
ASEER	American Slavic and East European Review.
M de F	Mercure de France.
MLN	Modern Languague Notes.
RHLF	Rev. d'Histoire Littéraire de la France.
RDM	Rev. des Deux Mondes.
YFS	Yale French Studies.
FR	French Review. Brooklyn College.
RR	Romanic Review. Columbia Univ.

1042. Zandvoort (R. W.). Fair Portia's Counterfeit, *Riv. di Letterature Mod.* [Florence], juil.-sept. 1951.

1043. Mazzeo (J. A.). A Seventeenth Century Theory of Metaphysical Poetry, *RR.* déc. 1951.

1044. Lednicki (W.). The Prose of Puskin, *ASEER*, nov. 1949-avril 1950.

1045. Closs (A.). The Influence of Art on Rilke's Poetic vision, *Riv. di Letterature Mod.* [Florence], juil.-sept. 1951.

1046. Kohlschmidt (W.). Rilke e Rodin, *Ibid.*

*1047. Guyard (M.-F.). *La Littérature Comparée*, Presses Univ. de France, 1951. Compte rendu : *Osserv. Romano*, 18 avril 1952.

1048. Živkovic (D.). Quelques problèmes de la terminologie dans la théorie littéraire, *Književne novine* [Belgrade], 6 février 1951. [En serbo-croate].

1049. Jefremov (S.). Historiography of Ukrainian Literature, *Annals of the Ukrainian Acad. of Arts and Sciences in the U. S.* vol. 1, 1951, n° 1.

1050. Lázaro (F.). La metáfora impresionista, *Riv. di Letterature Mod.* [Florence], juil.-sept. 1951.

Genres littéraires.

1051. Hoenerbach (W.). La teoria del « zéjel » segun Sofi al-Dîn al-Hilli, *Al An*, 1950, fasc. 2.

1052. Spitzer (L.). The Mozarabic Lyric and Theodor Fring's Theories, *CL*, 1952, n° 1.

1053. López Estrada (F.). Compte rendu de : *Cancioncillas « de amigo » mozárabes*, cf. 214 (1950). *CL*, 1951, n° 3.

*1054. Gerhardt (M. I.). *La pastorale. Essai d'analyse littéraire* [dans les littératures italienne, espagnole et française], Diss. Leyde, Assen, Van Gorcum, 1950.

*1055. Berkev (P. N.). *La comédie russe au XVIII^e siècle*, Moscou-Leningrad, 1950. [En russe].

1056. David (Cl.). Un grand roman allemand du XVIII^e siècle [à propos de : Grimmelshausen, *Les aventures de Simplicius Simplicissimus* trad. et introd. de M. Colleville, Sulliver [1951], *Critique*, février 1952.

Thèmes et Types.

1057. Kane (G.). Compte rendu de : *The other World according to Descriptions in Medieval Literature*, cf. 503 (1951), *MLR*, juil.-oct. 1951.

1058. Jones (R. O.). The Idea of Love in Garcilaso's second Eglogue, *Ibid.*

1059. Entwistle (W. J.). Honra y duelo, *Romanisches Jahrbuch* [Hambourg], Band III, 1950.

1060. Marçais (W.). La femme dans les « Mille et une nuits », *Rev. de la Méditerranée* [Alger], janv.-fév. 1951.

1061. Lednicki (W.). Pushkin, Tyutchev, Mickiewicz and the Decembrists : Legend and Facts [liberté], *ASEER*, juin 1951.

1062. Hunt (H. J.). Compte rendu de : *The Cult of Enthusiasm in French Romanticism*, cf. 394 (1951), *MLR*, juil.-oct. 1951.

1063. Marjanović (M.). La nationalité et le nationalisme dans la littérature, *Hrvatska Knjizevna Kritika*, vol. III [Zagreb, Matica hrvatska], 1950. [En serbo-croate].

1064 Wasilewski (A.). Themen der zeitgenössischen polnischen Literatur, *Kultur probleme des neuen Polen* [Berlin], I, 1949, nº 1.

1065. Hlobenko (M.). L'Ukraine dans les œuvres d'imagination russes, *Enciklopedia Ukraïnoznavstva*, [Munich-New-York], fasc. X, 1950. [En ukrainien].

1066. Gabrieli (F.). Sicilia e Spagna nella vita e nella poesia di Ibn Hamdis, *Miscellanea*, G. Galbiati, Milan, 1951.

1067. Hilton (R.). Emilia Pardo Bazan's Concept of Spain, *Hisp.* nov. 1951.

*1068. Littmann (E.). *Mohammed in Volksepos. Ein neu-arabisches Heiligenlied*, Copenhague, 1950.

1069. Coulon (L.). Khouan-es-Sefa : les Frères de la Pureté, *Cahiers d'Études Cathares* [Arques-Aude], automne 1950.

1070. De Echegaray (B.). La legenda de San Julián el Hospitalario en romances castellanos, *BHi*, 1951, nº 1.

1071. Schneider (M.). La leyenda de Don Juan, un mito de Carnaval, *Clavileño*, juil.-août, sept.-oct. 1951.

1072. Diaz-Plaja (F.). Sancho Saldaña y Don Juan, *NRFH*, avril-juin, 1951.

1073. Nozick (M.). The Ines de Castro Theme in European Literature, *CL*, 1951, nº 4.

1074. Sauter (H.). Faustliteratur in Frankreich, *Das Buch*, III, 7.

1075. Mohammed Zerrouki, Djeha, Figaro oriental, *Revue de la Méditerranée* [Alger], mai-juin 1951.

1076. Mehnert (K.). Der Sowjetautor und sein Held, Osteuropa, *Zeitschrift für Gegenwartsfragen des Ostens*, octobre 1951.

Relations générales.

1077. Schneider (H.). Weltliteratur und Nationalliteratur im Mittelalter, *Euphorion*, XLV, 2.

1078. Trovato (G.). Un millennio di rapporti tra mundo mussulmano e Sicilia, *Rassegna Mediterranea*, IV, 2.

1079. Hesse (E. W.). Calderón y Velázquez, *Clavileño*, juil.-août 1951.

1080. Jobert (A.). Les Polonais et le rayonnement de Rome au temps de la Renaissance et de la Contre-Réforme, *Mélanges André Mazon* [*Rev. des Études Slaves*, 27, 1951].

1081. Mongrédien (G.). L'humanisme international au XVIIe siècle, *L'Éducation Nationale*, 3 février 1952.

*1082. Deanovic (M.). *Anciens contacts entre la France et Raguse*, Bibliothèque de l'Institut Français de Zagreb, vol. 3, 1950.

1083. Bonnard (G. A.). Samuel Richardson and Guillaume Antoine De Luc, *MLR*, juil.-oct. 1951.

*1084. Brachin (P.). *Le cercle de Munster* (1799-1806) *et la pensée religieuse de F. L. Stolberg*, Lyon, I. A. C. — Paris, 1951.

1085. Charlier (G.). Dans la lignée de Swedenborg, [compte rendu de : *Aspects littéraires du mysticisme philosophique au début du romantisme : William Blake, Novalis, Ballanche*, cf. 702 (1951), *Le Soir* [Bruxelles], 16 février 1952.

*1086. Pujals (E.). *Espronceda y Lord Byron*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1951.

1087. Comptes rendus de : *Le Panorama littéraire de l'Europe* (1833-1834). *Une revue légitimiste sous la monarchie de juillet*, cf. 222 (1951).
J. M. Faux, *Lettres Romanes*, mai 1952,
J. A. Bédé, *RR*, déc. 1951.

1088. Barrère (J. J.). Les livres de Hauteville House [classiques grecs et latins. — Classiques étrangers — Philosophes — Sciences et voyages, etc...] *RHLF*, sept.-déc. 1951 — janv.-mars 1952.

1089. Lednicki (W.). Ex Oriente Lux [Mickiewicz and Pushkin], *Semitic and Oriental Studies* [Univ. of California], vol. XI, 1951.

*1090. Bresdorf (E.). *H. C. Andersen og Charles Dickens*, Copenhague, Rosenkilde-Bagger, 1951.
Compte rendu : H. R. *International P. E. N.*, mars 1952.

1091. Pomès (M.). P. Valery y España, *Rev. de la Universidad de Buenos-Aires*, juil.-sept. 1950.

1092. Schmid (H. F.). Les rapports polono-allemands et polono-tchèques à travers l'histoire, vus de Pologne, *Coup d'œil à l'est* [Graz], 2, janv.-juin 1949, fasc. 1-2.

1093. Lev (V.). Les rapports ukraïno-polonais dans les œuvres littéraires polonaises, *Enciklopedīa Ukraïnoznavstva*, fasc. X [Munich-New-York], 1950. [En Ukrainien].

1094. Pociecha (W.). Les relations culturelles entre la Pologne et l'Italie, *Studia dziejów Kultury* [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1095. Weidlé (W.). Quand la Russie était cosmopolite, *Preuves*, février 1952.

1096. Dvoichenko-Markov (E.). The American Philosophical Society and Early American-Russian Relations, *Bull. of the American Association of Teachers of Slavic and East European Languages*, 15 déc. 1951.

1097. Soria (R.). Compte rendu de : *The American Writer and the European Tradition*, cf. 65 (1951), *Riv. di Letterature Mod.*, juil.-sept. 1951.

1098. Morstin-Gorska (M.). Cinquante ans de littérature en Europe, *Tygodnik Powszechny* [Cracovie], 1er juil. 1951. [En polonais].

*1099. Zweig (S.). *Souvenirs et rencontres*, Paris, Grasset, 1952.

Compte rendu : Prudhommeaux : « Les dangers du cosmopolitisme », *Preuves*, janv. 1952.

*1100. Jones P. Mansell. *The Background to Modern French Poetry*, Cambridge, Univ. Press, 1951.

1101. [Ann.]. La situation de la littérature allemande en Angleterre, *Allemagne d'Aujourd'hui* [Mayence], nov.-déc. 1951.

1102. Nuñez (E.). Las traducciones literarias en el Perú, *Mar del Sur* [Lima], juil.-août 1951.

Intermédiaires.

1103. Jacquot (J.). Le voyage de Thomas Coryat et les amitiés anglo-suisses au début du XVII^e siècle, *Revue Suisse d'histoire*, 1951, t. I, fasc. 2.

1104. Ricard (R.). Ibero Africana. Un arabisant syro-portugais du XVIII^e siècle : Fr. Joâo de Sousa, *Hesperis* [Archives Berbères et Bull. de l'Institut des Hautes Études Marocaines], t. XXXVI (1949).

1105. Pulman (O.). Fonvizine, une contribution russe à la petite histoire des lettres françaises, *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juin 1950.

1106. Bednarski (S.). Stan Warszewicki à Wittenberg et à Padoue, *Studia dziejów Kultury* [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1107. « Viaje de Alfieri a España [extrait du Journal d'Alfieri publié par M. Cardenal], *Clavileño*, 1950, n° 4.

1108. Dédéyan (Ch.). Une lettre inédite de Volney au peintre Cassas [précédée d'une note sur l'artiste, ses activités, ses voyages], *RHLF*, oct.-déc. 1951.

1109. Brahmer (M.). Le voyage de Sainte-Beuve en Italie, *Studia dziejów Kultury* [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949 [analyse dans le *Bull. de l'Acad. polonaise des sciences et des lettres*, centre polonais de recherches scientifiques à Paris, juin 1951].

1110. *Diario de Viaje de Paris de Horacio Quiroga*, introd. and annotated by E. Rodriguez Monegal, Montevideo, 1950, Instit. nacional de Investigacione y Archivos Literarios. Compte rendu : I. S. *International P. E. N*, mars 1952.

*1111. Sobolevsky (S.). *Bibliofilia romántica española* (1850), [trad. y prologo de Joaquin del Val, notas de A. Rodriguez Moñino], Valence 1951.

1112. Hämel (A.). Un gran hispanista alemán que nunca estuvo en España : Ludwig Pfandl, 1881-1942, *Clavileño*, nov.-déc. 1951.

*1113. Millington-Drake (E.). *Poestas de las provincias que he conocido* [influences anglaises], Buenos-Aires, Kraft, 1949.

Compte rendu : J. A. Portuondo, *Books Abroad*, hiver 1952.

Époques et Mouvements.

*1114. Barthe (R.). *L'idée latine*, II, Institut d'Études Occitanes, Toulouse, 1951.

1115. Tate (R. B.). Italian Humanism and Spanish Historiography of the fifteenth Century. A Study of the Paralipomenon Hispaniae of John Margarit, Cardinal Bishop of Gerona, *Bull. of the John Rylands Library* [Manchester], sept. 1951.

1116. Orozco Diaz (E.). Elogio y censura del Gongorismo, *Clavileño*, sept.-oct. 1951.

1117. Feist Hirsch (E.). The Friendship of Erasmus and Damião de Goés, *Proceedings of the American Philosophical Society* [Philadelphie] oct. 1951.

1118. Simone (F.). Sur quelques rapports entre l'humanisme italien et l'humanisme français, *Pensée humaniste et tradition chrétienne*, 1951.

1119. Bédarida (H.). Pour l'étude de l'humanisme en France et en Italie. Sources nouvelles. Enquêtes à étendre, *Ibid.*

1120. Zarebski (I.). L'humanisme en Pologne, *Studia dziejów Kultury* [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1121. Kohler (P.). Le baroque et les lettres françaises, *Cahiers de l'Assoc. Intern. des Études françaises*, juil. 1951.

1122. Lebègue (R.). La poésie baroque en France. *Ibid.*

1123. Wadsworth (P. A.). New Views of French Classicism in relation to the Baroque, *FR*, janv. 1952.

1124. Chrzanowski (I.). Le « pseudoclassique » Stanislas Petocki, *Studia dziejów Kultury*, [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1125. Gomolicki (L.). Le positivisme polonais à la lumière de la critique russe, [dans l'ouvrage collectif *Pozytiwizm*] Wroclaw, Instytut Badan Literackich, 1950. [En polonais].

*1126. Gollwitzer (H.). *Europa Bild und Europa Gedanke. Beiträge zur deutschen Geistesgeschichte des 18. und 19. Jahrhunderts*, Munich, C. H. Beck Verlag, 1951.

1127. Alvarez Brun (F.). Vida y obra de José Eusebio Llano Zapata [le siècle des lumières au Pérou], *Mar del Sur* [Lima], juil.-août 1951.

1128. Maticorena Estrada (M.). La proscription de l' « Elogio » de Baquijano y Carillo, *Ibid.*

1129. Richthofen (E. von), Vigny als philosophisch-dichterischer Wegbereiter des Symbolismus, *Romanische Forschungen* [Francfort], Band 63, Heft 1-2.

*1130. Ahnebrink (L.). *The Beginning of Naturalism in American Fiction : A Study of the Works of Hamlin Garland, Stephen Crane and Frank Norris, with special Reference to some European Influence*, Cambridge, Mass. Harvard Univ. Press, 1950.

Compte rendu : M. Cunliffe, *MLR*, juil.-oct. 1951.

1131 à 1136. A Symposium on Realism : *CL.* 1951, nº 3. [Levin (H.). What is Realism. — Davis (R. G.). The Sense of the Real in English

Fiction — Salvan (A. J.). L'essence du réalisme français — Hatfield (H. C.). Realism in German Novel — Bowron (B. R. Jr.). Realism in America — Poggioli (R.). Realism in Russia].

1137. Markiewicz (H.). Le réalisme critique dans l'œuvre de B. Prus [dans l'ouvrage collectif *Pozytiwizm*,] Wroclaw, Instytut Badán Literackich, 1950. [En polonais].

1138. Erlich (V.). Russian Poets in Search of a Poetics, *CL*, 1952, n° 1.

1139. Anis al-Maqdisi, Tendances de la littérature moderne vers la nature, *Rev. de l'Acad. Arabe de Damas*, 1er janv. 1951.

*1140. Llambias de Azevedo (A.). *El Modernismo*, Montevideo, 1950.

Influences antiques.

1141. Palgen (R.). Eine bisher nicht beachtete Quelle des Paradiso : die Theologia Aristotelis, *Romanische Forschungen* [Francfort], 1951, Band 63, Heft 1-2.

1142. Kranz (W.). Dante und Boethius. *Ibid.*

1143. Lancaster (H. C.). Compte rendu de *Racine et la Grèce*, cf. 955 ; *CL*, 1952, n° 1.

1144. Knight (D. M.). Pope as a Student of Homer. *CL* 1952, n° 1.

1145. Scharrock (R.). Compte rendu de : *The Platonism of Shelley. A Study of Platonism and the Poetic Mind*, cf. 88, *MLR*, juil.-oct. 1951.

1146. Durić (M. N.). Liens de rapports entre la poésie d'Homère et notre poésie [serbo-croate] populaire et artistique. *Académie serbe des sciences. Recueil des Travaux*, t. X, *Institut d'Études littéraires*, n° 1, Beograd, 1950.

1147. Thomas (J. H.). Compte rendu de : *Anatole France and the Greek World*, cf. 580 (1951), *French stud.*, avril 1952.

Influences italiennes.

1148. Hatzfeld (H.). Modern Literary Scholarship as reflected, in Dante Criticism, *CL*, 1951, n° 4.

1149. H. H. Compte rendu de : Friederich (W. P.). *Dante's Fame abroad* (1350-1850), cf. 419 (1951). *Ibid.*

1150. Leśnodorski (B.). Krzysztof Warszewicki, le « Machiavel polonais », *Studia dziejów Kulury* [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1151. Lough (J.). Compte rendu de : *L'esprit de la commedia dell'Arte dans le théâtre français*, cf. 97 (1951), *MLR*, juil.-oct. 1951.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

1152. Comptes rendus de : *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du Moyen Age*, cf. 143 (1950) : Mc Pheeters (D. W.). *RR*, déc. 1951. — Entswistle (W. J.). *MLR*, juil.-août 1951.

1153. Malkiel (Y.). Cervantes in nineteenth Century Russia, *CL* 1951, n° 4.

1154. Olive (A.). Saint François de Sales et les influences espagnoles. Frère Diègue de Estella, 1524-1578 [d'après les travaux de Mgr. P. Jobit], *Annales Salésiennes*, avril-juin 1951.

1155. Ollero (M. C.). L'Espagne dans l'œuvre balzacienne, *Clavileño*, 1950, nº 4.

*1156. Meriro Brito (E. G.), *José Antonio Saco : su influencia en la cultura y en las ideas politicas de Cuba*, Habana, 1950.

Compte rendu : G. P. *International P.E.N.*, janv. 1952.

Influences françaises.

1157. Wright (H. C.). The Indebtedness of Painter's Translations from Boccacio in « The Palace of Pleasure » to the French Version of Le Masson, *MLR*, juil.-oct. 1951.

1158. Kot (S.). Le rayonnement de Strasbourg en Pologne à l'époque de l'humanisme, *Mélanges André Mazon* [*Revue des Études Slaves*], 27, 1951.

1159. Rees (J.). Samuel Daniel's « Cleopatra » and two French Plays [« Marc Antoine » de R. Garnier et « Cléopâtre » de Jodelle], *MLR*, janv. 1952.

1160. Duncan-Jones (E. E.). Carew and Guez de Balzac, *MLR*, juil.-oct. 1951.

1161. Armitage (A.). René Descartes and the early Royal Society, *Notes and Records of the Royal Society of London*, oct. 1950.

*1162. Tanns (J. A. G.). *Bossuet en Hollande*, Paris, Nizet, 1951.

1163. Birn (J.). La langue française en Pologne à l'époque saxonne *Studia dziejów Kultury* [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1164. Smiley (J. R.). A List of Diderot's Articles for Grimm « Correspondance littéraire », *RR*, oct. 1951.

1165. Moreau (P.). Compte rendu de : *J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIII^e siècle*, cf. 154 (1950), *RHLF*, janv.-mars 1952.

1166. Christophorov (P.). Une source d'Ivan Vazov : « Le médecin de campagne » de Balzac, *Mélanges André Mazon* [*Revue des Études Slaves*], 27, 1951.

1167. Blinoff (M.). Dostoïevski et Balzac, *CL*, 1951, nº 4.

1168. Roudomino (M.). Victor Hugo et les lecteurs soviétiques, *Études soviétiques* [Paris], fév. 1952.

1169. Amin H'assoûna (M.). L'influence intellectuelle de l'expédition française en Égypte, *Al-Kitab* [Le Caire], mars 1951.

1170. Dickmann (L.). Rainer Maria Rilke's French Poems, *MLQ*, sept. 1951.

1171. Milly (A. de). Le théâtre français aux États-Unis, *Age Nouveau*, nº 72.

1172. Karintsev (N.). Quatre cent douze écrivains français édités en U. R. S. S., *Études Soviétiques* [Paris], déc. 1951.

*1173. Hatzfeld (H. A.). *Literature through Art. A new Approach to French Literature*, New-York, Oxford Univ. Press, 1952.

Influences anglaises.

1174. Fridlender (G. M.). Bélinski et Shakespeare, dans le recueil : *Bélinski*, publié par l'Institut de philologie de Leningrad, 1949. [En russe].

1175. Trengutt (S.). Shakespeare au théâtre de Leningrad, *Nowa Kultura* [Varsovie], 1951.

1176. Roddier (H.). Compte rendu de : *La culture et la civilisation britannique devant l'opinion française, de la paix d'Utrecht aux « Lettres Philosophiques »*, cf. 48 (1949), *RHLF*, oct.-déc. 1951.

1177. De Beer (G. R.). Voltaire F. R. S. [Fellow of the Royal Society], *Notes and Records of the Royal Society of London*, oct. 1950.

1178. Hallowell (R. E.). Claude Joseph Dorat, Opponent of the « Drame bourgeois », and Critic of the English Theatre, *FR*, avril 1952.

*1179. Acomb (F.). *Anglophobia in France* (1763-1789), Durham, N. C. Duke Univ. Press, 1950.

1180. Hennig (J.). Goethe's Relations with Hüttner, *MLR*, juil.-oct. 1951.

1181. Grégoire (H.). Les sources rythmiques écossaises du « Borodino » de M. J. Lermontov, *Mélanges André Mazon*, [*Rev. des Études Slaves*], 27, 1951.

1182. Comptes rendus de *Charles Du Bos and English Literature*, cf. 162 (1949), H. Dieckmann, *Symposium*, mai 1951. — R. Picard, *CL*, 1951, n° 4.

1183. Šamić (B.). Thomas Mann sur G. B. Shaw, *Brazda* [Sarajevo], 4, 1951, n^{os} 4-5. [En serbo-croate].

*1184. Praz (M.). *Cronache Letterarie Anglosassoni*, Rome, 1951. Compte rendu G. Pe. *International P.E.N*, mars 1952.

Influences nord-américaines.

1185. Isopescu (Cl.). Un roman inconnu du xviii^{e} siècle à sujet canadien, *La Nouvelle Revue Canadienne*, fév.-mars 1952.

1186. Perzan (M.). Chez les Canadiens français, *Age Nouveau*, n° 73.

1187. Wood (F.). Three Poems on Whitman. *CL*, 1952, n° 1.

*1188. Arnavon (C.). *Les lettres américaines devant la critique française* (1887-1917), Paris, 1952.

1189. Pountintsev (V. A.). Hertzen sur l'Amérique. *Izvestia de l'Acad. des Sciences*, section de linguistique, t. IX, 1950, n° 3. [En russe].

Influences germaniques.

1190. Alexander (I. W.). Compte rendu de : *Diderot's Relations with Grimm*, cf. 453 (1951), *MLR*, juil.-oct. 1951.

1191. Remok (H. H.). Gœthe on Stendhal. Development and Significance of his Attitude [in] *Gœthe Bicentenial Studies*. Publ. de l'Univ. d'Indiana, 1950.

1192. Lednicki (W.). Gœthe and the Russian and Polish Romantics, *CL*, 1952, n° 2.

1193. A. H. Les poèmes de Gœthe en Slovène, *Mladinska revija* [Llubljana], 6, 1950-51, n° 4. [En slovène].

1194. Propper (M. von). Gœthe und Puschkin, *Gœthe, Neue Folge des Jahrbuches der Gœthegesellschaft* [Weimar], 12, 1951.

1195. Gavelle (R.). Gœthe et Mallarmé ou les secrets du Fauve, *Cahiers du Sud*, n° 308 (1951).

1196. Fromm (H.). Eine finische Gœthe-Bibliographie, *Vierteljahrszeitschrift für Literaturwissenschaft und Geitesgeschichte*, 24, 1950.

1197. Dresch (J.). Heine et Sainte-Beuve, *Langues Mod.*, janv. 1952.

1198. Labry (R.). Alexandre Blok et Nietzsche, *Mélanges André Mazon* [*Rev. des Études Slaves*], 27, 1951.

*1199. Thomas (J. W.). *Amerikanische Dichter und die deutsche Literatur*, Goslar, Volksbücherei-Verlag, 1950.

Compte rendu : W. P. F. *CL*, 1952, n° 1.

Influences helvétiques.

1200. Beer (R. de). Anglais au pays de Vaud, *Rev. historique vaudoise*, déc. 1951.

1201. Lombreaud (R. L.). Une lettre inédite de M^me^ de Staël pendant les cent jours, *Ibid.*

Influences néerlandaises.

1202. Van de Perre (Hugo A. J.). La littérature néerlandaise de Belgique, *International P. E. N.*, janv. 1952.

Influences scandinaves.

*1203. Allwood (M. S.). *America-Svensk Lyrik, genom 100 ar 1848-1948*, Mullsjö, Inst. for Somhällsforskning, 1949.

Influences slaves.

1204. Jakóbiec (M.). La littérature russe dans les milieux polonais à l'époque positiviste, [dans l'ouvrage collectif *Pozytiwism*] Wroclaw, Instytut Badan Literackich, 1950. [En polonais].

1205. Struve (G.). Who was Pushkin's « Polonophil » ? *ASEER*, juin 1951.

1206. Filchtinskala (Z. G.). La prose de Pouchkine dans la langue perse, *Vjesnik Narodnog Fronta Hrvats Ke* [Zagreb], X, 31, III, 1950. [En serbo-croate].

1207. Van het Reve (K.). Heine en Poesjkin, *De Nieuwe Stem*, juil.-août 1948.

1208. Mitropan (P.). Glischitch et Gogol, *Knizevnost* [Belgrade], 6, 1951. [En serbo-croate].

1209. Pierre (A.). A propos d'un centenaire : Gogol et Mérimée, *Le Monde*, 4 mars 1952.

1210. German (F.). Gogol et Mickiewicz, *Dzis i Jutro* [Varsovie], 30 mars 1952.

1211. Prijma (F. J.). Belinski et sa trace dans la littérature française dans le recueil *Bélinski*, publié par l'Institut de philologie de Leningrad 1949. [En russe].

1212. Badalić (J.). Belinski dans les littératures yougoslaves, *Hrvatsko Kolo* [Zagreb], 1, 1948, n° 2. [En serbo-croate].

1213. [Id.]. Belinski. Bibliographie des traductions et des travaux en serbo-croate, [in] : *V. G. Belinskij : Izabraniclanci*, [Zagreb], 1950.

1214. A. V. Les traductions serbo-croates des œuvres de Tolstoï, *Vjesnik Narodnog Fronta Hrvatske* [Zagreb], X, 31 mars 1950. [En serbo-croate].

1215. Matl (J.). T. G. Masaryk et le problème panslave, *Coup d'œil à l'Est* [Graz], 1er avril 1948.

1216. Mićek (E.). Early Russian Influences on Czech Language and Literature, *Bull. of the American Assoc. of Teachers of Slavic and East European Languages*, 15 mars 1951.

1217. Hainsworth (G.). Compte rendu de : *The Russian Novel in France* (1884-1914), cf. 365 (1951), *MLR*, juil.-oct. 1951.

1218. Musulin (S.). Les Polonais dans l' « Osman » de Gundulić, *Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetenosti* [Zagreb], 281, 1950. [En serbo-croate].

1219. Gomolicki (L.). La poésie de la colère et de l'action ; Rileiev et ses rapports avec la culture polonaise, *Zycie literackie* [Cracovie-Katowice], 14 nov. 1951.

1220. Wierczynski (S.). Les motifs polonais chez A. Jirasek, Przeglad Zachodni (Poznan], nos 3-4.

1221. Wolff (Z.). La Pologne du xviie siècle vue par les voyageurs italiens, *Studia dziejów Kultury*. [Varsovie, Gebethner et Wolff], 1949. [En polonais].

1222. Porśkyj (V.). The Decembrist Milieu in the Diary of Pelagja Rosciszewska, *Annals of the Ukrainian Acad. of Arts and Sciences in the U. S.* vol. I, 1951, n° 1.

1223. Borowy (W.). Joseph Conrad comme critique de la traduction polonaise de sa nouvelle « Il Conde », *Zeszyty Wroclawskie* [Wroclaw], 1950, nos 3-4.

1224. Vodnik (F.). « La Résignation » de Mickiewicz dans les traductions des poètes slovènes, *Nova obzorja* [Maribor], 3, 1950, n° 12. [En slovène].

1225. Szyjkowski (M.). Jules Zeyer et Jules Slowacki, *Przeglad Zachodni*, [Poznan], n° 3-4.

*1226. Mojašević (M.). *Das serbische Volksmärchen in deutscher Übersetzung* (1815-1819). Diss. Beograd, 1950. [En serbo-croate, résumé en allemand].

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Frances Vernor Guille. — **François-Victor Hugo et son œuvre,** Nizet, 1950, 366 pp. (Préface de Maurice Levaillant).

Miss Frances V. Guille, professeur aux États-Unis, nous a donné un excellent travail sur François-Victor Hugo. Préfacé par Maurice Levaillant, il repose sur une documentation en partie inédite communiqué par M. Jean Hugo, et fait revivre avec conscience et adresse la figure longtemps estompée du second fils de Hugo. L'auteur a tenu à faire deux séjours de quelques semaines à Guernesey, a situé François-Victor dans le cadre de Hauteville House dont les ressources l'ont beaucoup aidée, et a reconstitué l'atmosphère de l'exil grâce aux journaux guernesiais de l'époque, gardés par une branche de sa famille dans la bibliothèque Guille-Allès. Bref, elle n'a rien négligé pour faire un travail solide. Faire une place ici à l'étude biographique « avant l'exil » (1828-1852) et « après l'exil » (1870-1873) déborderait le cadre de la *Revue de littérature comparée*, mais je dois signaler avec quel soin diligent Miss Guille a étudié la période de Guernesey pendant laquelle François-Victor prépara sa traduction française de Shakespeare, alors que son père, de son côté, rédigeait son *William Shakespeare*. François-Victor tint à connaître les biographies anglaises du « grand Will », s'en fut consulter livres et papiers au British Museum et visiter Stratford, s'appliqua à refaire les lectures supposées de Shakespeare (Froissart, Plaute, Boccace, Spenser, Ovide, Bandello)[1] et, grâce au libraire Redstone, de Guernesey, put prendre connaissance d'un des rares exemplaires de l'in-folio de 1623. Malgré son père, il adopta et fit admettre l'orthographe Shakespeare (et non Shakespear), et, dans l'atmosphère des tables tournantes, dont nous parle ici même Maurice Levaillant, il est tout naturel que le père et le fils échangèrent souvent leurs impressions. On sait que François-Victor substitua à la classification

1. Cf. dans l'appendice du livre (p. 288) la liste d'auteurs consultés par François-Victor Hugo pour ses traductions et ses commentaires.

traditionnelle des pièces de Shakespeare, dont il avait sous la main l'édition Guizot (Comédies, Tragédies, Drames historiques, etc.), une répartition nouvelle sous des titres parlants et volontiers antithétiques qui peut lui avoir été inspirée par son père : les Féeries, les Tyrans, les Jaloux, les Comédies de l'amour, les Amants tragiques, les Amis, la Famille, la Société, la Patrie, les Forces, etc. Au lieu de la division habituelle en actes qui n'était pas primitivement shakespearienne, il adopta la succession libre des scènes, mais la distinction entre prose et vers apparut plus nettement dans sa traduction alternée. Ce fut un vrai travail de bénédictin. Commencée en 1853, l'édition comprenait en 1860 un total de 120.000 vers ou lignes répartis en 36 drames. Victor Hugo a raison d'appeler l'œuvre de son fils une œuvre « philologique, critique et historique »[1] et celui-ci fit connaître en France, pour la première fois, la bibliographie shakespearienne de l'époque, examina attentivement les sources latines et italiennes et se révéla comparatiste sans le savoir. Ne suivit-il pas les transformations de certains thèmes (*Cléopâtre* chez Plutarque, Shakespeare, Dryden, Corneille, *Roméo et Juliette* chez Bandello et Lope de Vega, etc). Il établit des rapprochements entre Shakespeare et de vieilles chroniques françaises ou des chroniques étrangères traduites en français. Sans qu'on puisse la mettre sur le même plan que la traduction allemande de Shakespeare par A. W. Schlegel, la traduction de François-Victor marque un très bel effort. Paul Hazard l'appelait « une des meilleures du XIX^e^ s. » et c'est à elle qu'eut recours André Gide, sauf en ce qui concerne 8 pièces sur 37, pour sa grande édition de la « Pléiade ». Quant à Victor Hugo, écrivant en 1863 son *William Shakespeare*, il laissait à son fils ses méthodes historiques (il détestait Taine et ses prétentions de reconstitution positiviste) et, seul, s'en allait crânement affronter sur les sommets les « quatorze génies » parmi lesquels il avait placé Shakespeare. Nous sommes loin, à l'époque, du Shakespeare dramaturge de 1827, libre inventeur de techniques théâtrales et libérateur de la scène. Nous touchons ici à un Shakespeare inactuel, « Vates », mage, héros qui, dans la grande lignée des « génies », relie Eschyle à Hugo lui-même.

1. Dans son inventaire des livres de Hauteville House, publié par la *Rev. d'Hist. litt. de la France*, (janv.-mars 1952), J.-B. Barrère a repéré la traduction Guizot-Amédée Pichot, en 13 volumes (1821), les trois volumes des *Chefs d'œuvre de Shakespeare*, avec essai biographique de Villemain, traduction française des drames par Nisard, Ph. Chasles, imitations en vers français de Casimir Delavigne, N. Lemercier, M^me^ Amable Tastu (1836), l'étude littéraire de Guizot, *Shakespeare et son temps* (1852), l'*Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français*, d'A. Lacroix (1856), les conférences de Schlegel sur la littérature dramatique, et les commentaires de Shakespeare, par G. Gervinus (ces deux derniers ouvrages dans leur traduction anglaise).

Il faut savoir gré à Miss Guille d'avoir, à côté de lui, fait revivre cette figure pathétique de François-Victor, mort à 45 ans, qui, selon la parole du père, « après douze ans de labeur, a fait don à la France de Shakespeare » [1].

Jean-Marie Carré.

Henri Peyre. **Les Générations Littéraires,** Paris, Boivin et Cie, 1948, 1 vol. in-12, 266 pages [2].

M. Henri Peyre, qui est un de nos meilleurs comparatistes et qui s'est penché avec maîtrise sur tant de problèmes, a considéré dans ce volume alerte et clair celui des générations littéraires ; il a voulu examiner la question sous quatre aspects : critique, historique, chronologique et pratique. Car partant de ce qui a été fait, il peut nous montrer ce qu'il y a à faire. Selon lui, la plupart des histoires de la littérature restent incomplètes sur ce point. Or, nous dit M. Peyre, « aucun génie ne s'est formé tout à fait en vase clos. A moins de renoncer à toute ambition de comprendre ce qu'un individu a dû à ses précédesseurs, à son milieu, à ses amis, il nous faut donc classer. »

Mais comment classer ? D'après le souverain ou le régime politique sous lequel l'écrivain a vécu ? A quoi correspondent des étiquettes comme « élisabéthain », « victorien », « premier Empire » ? Va-t-on attacher à jamais à Charles IX, à Louis XVI des écrivains qui blâmèrent la saint Barthélemy ou préparèrent la Révolution, à Napoléon Ier, Mme de Staël et Benjamin Constant ? et, plus tard, au Président Fallières le renouveau « littéraire de 1910, au Président Doumergue le surréalisme, au maréchal Pétain l'existentialisme ? Ce sont là, nous dit M. Peyre, des étiquettes périmées. Aussi la plupart des historiens des lettres et des arts ont préféré le classement par périodes : Renaissance, baroque, classique, rococo, âge des lumières, préromantisme, néo-classicisme, romantisme, réalisme, symbolisme. Mais on ne rend pas davantage compte ainsi d'un Taine, d'un Rimbaud, d'un Stendhal pour ne citer que ceux-là. En quoi Jane Austen pourrait-elle être rapprochée de Keats ou de Byron ? Le danger est grave d'ailleurs quand on embrasse l'ensemble de la littérature européenne : le classicisme français n'est pas le

1. Miss Guille a, en outre, découvert à la Bibliothèque du Congrès 9 numéros des *New York Sunday News* (sept.-nov. 1868), contenant des chroniques de Charles et François-Victor Hugo sur les événements politiques.

2. Cf. Chronique de M. Fernand Baldensperger. R. L. C. 35, 150 : L'Actualité : le problème des « générations spirituelles » en histoire littéraire.

classicisme anglais, le naturalisme américain n'est pas le vérisme italien. Et que penser encore de ces alternances baroque, classique, romantique, réaliste, que proposent des hommes comme Eugenio d'Ors ou Toynbee ? Cela aussi M. Peyre le rejette, comme la théorie oscillatoire de M. Louis Cazamian. Il ne serait guère plus sympathique, au contraire, à la notion de mouvements, d'écoles, de cénacles : elle présente bien des solutions de continuité. M. Peyre en arriverait à accepter, comme beaucoup, la classification par siècles, en vertu du principe « Was fruchtbar ist, allein ist wahr ». Mais quand commence et finit le « siècle de Louis XIV » ? celui des Médicis ou celui d'Alexandre n'est guère mieux déterminé.

Il nous faut donc chercher mieux, et dès sa seconde partie, historique, M. Peyre, prononce le nom de *génération*. La notion est en effet ancienne. Elle est dans la *Bible* et l'*Iliade*, nous rappelle notre auteur, qui la définit ainsi : « 1) Il y a une succession à peu près régulière de groupes humains, avec un renouvellement ininterrompu mais particulièrement sensible à certains intervalles...2) Les hommes nés et grandis approximativement ensemble partagent un certain nombre d'aspirations, de rêves, d'idées et de sentiments... 3) Enfin la différence d'âge, d'idéal, d'attitude d'esprit et de sensibilité entre une génération sur son déclin et la génération montante est une source de conflits qui ont marqué chaque époque de l'histoire humaine. » A ces trois remarques M. Peyre en ajoute une quatrième : « les diverses générations des hommes ont reçu des dons inégaux selon les pays et selon les temps. »

Comment cette notion s'est-elle développée ? Sainte-Beuve en a vu l'intérêt littéraire, quand « il s'est rendu compte de ce qu'a de trompeur la notion d'un siècle formant un tout unitaire. » Son histoire naturelle des esprits lui a permis de constituer des familles d'esprits. Mais il n'est pas allé au delà, se dérobant aux problèmes « qu'il était sur le point de poser » et finissant par revenir à la notion de groupe.

Jouffroy ne prononce guère que le mot. Musset l'applique aux enfants du siècle ; Balzac dans son *Histoire des Treize* retrace l'histoire d'une génération. Michelet découvre à son tour l'idée. Renan oppose les générations successives ; « Taine lui aussi arrêta parfois sa pensée sur le thème des générations. » Bourget enfin utilise dans ses *Essais de psychologie contemporaine* le concept de génération, avec d'autres écrivains et dans notre siècle Romain Rolland, Jules Romains, Thomas Mann ont utilisé l'idée d'une manière féconde.

C'est en Espagne et en Allemagne que la notion de génération

a été d'abord appliquée à l'histoire littéraire. M. Peyre nous rappelle l'ouvrage de José Ortega y Gasset, *El Tema de nuestro tiempo*, qui porte l'empreinte de l'Allemand Dilthey, mais il reproche au critique de poser le problème et de tourner court ensuite « au moment même où l'on souhaiterait voir arriver l'étreinte serrée avec le problème posé. » Par contre la génération est « définie avec force dans cet essai comme n'étant ni une simple poignée d'hommes, ni une masse indistincte, mais une entité dans le corps social, composée d'une minorité choisie et d'une multitude moins consciente : un moyen terme entre l'individu et la masse. » Les traits communs sont plus marqués que les différences dans les générations, dont chacune doit assimiler l'héritage de la génération précédente et se libérer d'elle « pour affirmer ses propres dons créateurs ». Ce qui pour M. Peyre constitue un double péril : « fétichisme conservateur ou turbulence vaine et agitation dans le vide. » Une grande génération serait donc à la fois réconciliatrice et innovatrice. C'est en somme ce que tenta la génération de 1898 en Espagne : Unamuno, Baroja, Azorin, Machado, Jimenez, Valle-Inclán, pour ne citer que ceux-là.

Plus valable paraît à M. Peyre la recherche des critiques et érudits allemands. Ils ont souligné les données de fait et celles de la chronologie, ils ont entrevu les rapports entre les faits, mais ils ont apporté trop de généralisation philosophique et parfois la dangereuse notion de racisme.

C'est à Frédéric Schlegel que M. Peyre fait remonter le thème allemand des générations et à son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*. Il distingue avec raison trois générations dans les lettres allemandes de la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle : « celle des Fondateurs, qui se manifestèrent vers 1750-60, celle de 1770 (Goethe, Stolberg, Voss, Buerger, Jacobi, Lavater, Herder, Johann Mueller), enfin celle de Kant et de Schiller et de l'ère révolutionnaire (1785-1800). »

Goethe malgré sa formule d' « homme de 1770 » a peu réfléchi sur la notion de génération, au contraire de l'historien Ranke. Et Dilthey dans son fameux essai sur Novalis de 1865 et un autre de 1875 définit « le concept en termes sociologiques ». La notion devait même fourvoyer, selon M. Peyre, le sociologue Karl Mannheim ; mais Julius Petersen l'applique avec intelligence et originalité dans *Die Wesenbestimmung der deutschen Romantik*, de 1926. Les livres fondés sur ce principe se multiplient : ceux d'E. Günther Gründel, de Wilhelm Pinder, de Kummer, de R. Alewyn, de Hans von Mueller, d'Eduard Wechssler, etc. Ils provoquent des discussions passionnées reprises par les

germano-américains Harold Stein Jantz et Detlev W. Schumann. Mais il faut bien dire que les « générationnistes » allemands ont surtout songé à leur propre littérature. Ils n'ont pas vérifié la notion sur les littératures plus anciennes de la France et de l'Angleterre.

L'Angleterre, elle, s'est montrée assez farouchement individualiste. T. S. Eliot a bien parlé de génération à propos de Baudelaire. Havelock Ellis a essayé d'expliquer les hommes de génie par leurs origines. Il souligne l'apport considérable de l'Irlande, du Suffolk et de l'Écosse. En France Rémy de Gourmont s'est intéressé dans ses *Promenades littéraires* au même genre de recherche. La Bretagne, la Normandie sont les plus importantes par leur apport.

Mais le premier classement par générations est dû à Cournot *(Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes)* et à son disciple François Mentré *(Les Générations sociales)*. Or l'un et l'autre restent décevants. Thibaudet organisa à son tour par générations une *Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours*, mais il mourut avant de parfaire son ouvrage, qui ne distingue que cinq générations de la Révolution à 1914. Sa tentative est donc pour M. Peyre un demi-échec. Demi-échec aussi que « *Les grands courants de la littérature française contemporaine* de M. Sénéchal, qui confond les groupes trop souvent. Plus sympathique est l'effort de M. Verdun L. Saulnier dans sa série de manuels d'histoire littéraire. Mais M. Peyre lui reproche ses étiquettes : « génération des Constituants, 1625 », « génération législative, 1640 », « génération du sourire, 1720 ». « En voulant placer une étiquette... il tend à nous faire croire que chacune eut son esprit à elle, commun à la plupart de ses membres et hétérogène à l'esprit de la génération antérieure. »

M. Jean Pommier retient tout particulièrement notre attention. Dans une conférence à l'École Normale sur l'*Idée de génération* il conclut que c'est une hypothèse de travail riche d'avenir. Et M. Peyre s'accorde avec lui lorsqu'il demande l'établissement de tables chronologiques précises, une mise au point de la notion, un bilan de ses avantages et de ses inconvénients.

En dernier lieu c'est à M. René Jasinski et à son *Histoire de la littérature française* que s'arrête M. Peyre. Il voit que le cadre général adopté est celui des générations. Mais ce cadre est mainte fois délaissé pour les divisions habituelles en siècles et en genres, « et peut-être une telle combinaison de plusieurs modes de classement est-elle la seule qui ne déroute point trop nos habitudes d'esprit ». Nous aurons à méditer cette phrase de M. Peyre en

abordant ses troisième et quatrième parties. On pourrait craindre en effet de se trouver mal à l'aise dans un classement trop rigide et trop exclusif.

Partant du principe que les créations originales ne s'expliquent par rien « dans les conditions sociales, économiques, encore moins politiques, et pas même dans les conditions intellectuelles ou d'éducation » des divers pays, M. Peyre veut nous montrer que « le concept d'un mouvement intellectuel réciproquement accéléré par de jeunes sensibilités ou des intelligences en fermentation émulatrice » peut « éclairer le mystère de l'apparition convergente de grands hommes ». Or, pense M. Peyre, pour circonscrire une génération, il s'agit de grouper les dates de naissance. « Que tel écrivain se soit révélé avant vingt ans, comme Théodore de Banville, ou à trente-cinq, comme Baudelaire, il n'en appartient pas moins à la génération de 1820 : car il a grandi dans la même atmosphère, a été soumis aux mêmes programmes d'études, a découvert Byron ou Hugo, les actrices ou les artistes de son temps au même moment, a traversé ou côtoyé les mêmes événements politiques. » La même remarque, selon M. Peyre, vaut pour La Fontaine. Voilà donc le principe de la conscription militaire appliqué aux écrivains rangés sous la bannière des générations ! L'âge même s'en rapproche : « C'est au départ, dans la période de découverte de la vie (entre seize et vingt-huit ans) que comptent le plus fortement les influences du milieu intellectuel et les amitiés. C'est donc à ces années, écrit notre auteur, vécues en commun ou côte à côte, déterminées par le moyen le plus objectif et le plus commode, la date de naissance, que nous nous attachons dans notre considération des générations. »

C'est ceci justement qui peut nous paraître contestable, si l'on songe aux groupes littéraires, aux affinités électives ; comme M. Peyre s'en rend compte lui-même en ajoutant que la littérature est formée de fragments dont nous devons nous contenter et sur lesquels « nous pouvons édifier nos frêles hypothèses ! » Combien il a raison de prendre ses précautions avant de nous donner ses tables chronologiques ! C'est bien ainsi que nous devons appeler la troisième partie, plus étendue pour les générations françaises que pour les étrangères.

En fait M. Peyre lui-même s'arrête, en faisant une première coupure de 1490 à 1660, car vers 1700 « c'est plus qu'une crise de conscience européenne qui survient..., c'est une révolution qu'effectueront progressivement les générations nées après l'apogée du règne de Louis XIV. » N'est-ce pas reconnaître en un sens l'importance d'autres facteurs. Et que dire de ces onze

générations qui vont de A à K (c'est leur lettre matricule !) [1]. Nous avouons voir mal l'intérêt de cette succession de dates, et de rapprochements de noms aussi différents que ceux de Noël du Fail et de Pernette du Guillet. Le *peut-être* dont M. Peyre accompagne le premier nom va-t-il à la date ou au groupement ?

Plus intéressante est la remarque constatant la fécondité de la France pendant la stérilité de l'Angleterre au XVI^e^ siècle, et la fécondité de l'Angleterre qui succède à la stérilité de la France au début du XVII^e^ siècle. Peut-on passer sous silence ici l'ordre de progression des influences étrangères, l'influence des guerres de Religion ?

C'est en vertu de la même méthode que de 1665 à 1900 M. Peyre distingue dix-huit générations (L à CC). Et c'est d'un œil amusé que nous voyons par exemple Dugald Stewart voisiner avec William Beckford, Xavier de Maistre avec Royer-Collard. Les rencontres de la conscription offrent la joie de l'imprévu. M. Peyre établit en quelque sorte des courbes ; des générations se précipitent comme la fièvre, se télescopent ou bien s'étirent et meurent dans l'étiolement. Les influences d'une génération à l'autre sont marquées rapidement dans cette chevauchée à travers le fichier des générations. Cinq littératures sont ainsi survolées : la française, l'anglaise, l'espagnole, l'italienne, l'allemande. M. Peyre nous donne à part un aperçu des générations littéraires en Russie et aux États-Unis. Il ne semble pas fatigué par cette longue énumération.

Et de tirer ses conclusions dans la quatrième partie, Pratique. Il voit lui-même les limites de son système quand il proclame la valeur non pas mystique, mais heuristique et pratique de la notion de génération, et il a raison d'ajouter : « Nous ne désirons pas davantage réduire l'originalité du talent ou de la personnalité créatrice en grossissant indûment les quelques éléments qui font qu'un homme ressemble à un autre né à la même époque ou élevé dans un milieu analogue. » La notion de génération doit « respecter la multiple complexité du réel ». La durée moyenne des générations ici distinguées est de huit à vingt ans ou plus. Comment voir celà ? N'y a-t-il pas d'autres facteurs qui les expliquent elles-mêmes, sociaux, politiques, historiques, économiques, contrairement à ce que semblait affirmer plus haut M. Peyre ? Que cette notion présente des avantages pour l'étude des mouvements littéraires, de la postérité des œuvres et de leur diffusion, nul n'en doute. Elle est un élément éclairant. Qu'il y ait un rythme alterné des générations, nous en serons d'accord

1. Sans doute est-ce une inadvertance de M. Peyre : nous n'en trouvons que dix.

et le chapitre de M. Peyre sur ce point nous semble excellent. Qu'il y ait enfin des générations favorisées, cela est l'évidence même. Mais nous aurions voulu une systématisation moins exclusive. Aussi bien M. Peyre a-t-il eu tort de critiquer la méthode de groupement que nous voyons par exemple dans l'*Histoire de la littérature* de M. Jasinski. C'est qu'elle correspond à la réalité vivante ; les règnes, les gouvernements, les groupes ont leur influence propre, comme les générations ; ils doivent aussi rendre compte du tissu complexe de l'histoire littéraire, et la troisième partie du livre de M. Peyre, si curieuse qu'elle soit, si imprévue dans sa présentation que complète la table récapitulative [1], nous laisse sur notre faim. Et que dire du problème des grands hommes, celui des héros de Carlyle, des *phares* d'Emerson, qui méritait d'être mieux aménagé dans celui des générations ? M. Peyre a bien compris ces difficultés, puisqu'il conclut dans sa dernière page : « Nous avons prétendu soulever des problèmes plutôt que les résoudre, convaincu que nous sommes qu'à chaque génération il appartient de formuler sa solution propre, et provisoire, comme il appartient à chacune d'elle de découvrir la philosophie et l'art qui seront les siens. » Ces lignes s'appliquent à l'histoire littéraire. Nous saurons gré de toute façon à M. Peyre d'avoir, dans un livre documenté et personnel, circonscrit un problème de l'histoire littéraire et suggéré la façon de le traiter — mais seulement un des problèmes, ce qui ne nous dispense pas d'envisager les autres.

Charles Dédéyan.

Teesing (Dr H.P. H.). **Das Problem der Perioden in der Literaturgeschichte,** J. B. Wolters, Groningen, 1949, 1 vol. in-8, 146 pp.

Ce problème des périodes en histoire littéraire fait l'objet d'une étude nourrie, documentée, conduite avec méthode. Il faut féliciter l'auteur de n'avoir pas de parti pris et d'idée préconçue dans l'examen d'une abondante production sur la question, où se détachent les noms de Benedetto Croce, de M. F. Baldensperger ou de M. Henri Peyre, à côté de ceux de M. Weisbach et de H. Wölfflin. Dans quelle mesure y a-t-il une période classique, une période baroque, une période rococo, une période romantique, c'est ce que le Dr Teesing essaie de dégager en s'atta-

1. Dans cette table des pp. 216-217, M. Peyre ne retrouve plus que vingt-huit générations, au lieu des vingt-neuf de la troisième partie.

chant surtout à la littérature allemande, mais en ouvrant aussi de nombreuses fenêtres sur la littérature européenne. Successivement dans cinq chapitres sont étudiés le sens et la possibilité des classements en périodes, la structure interne des périodes, l'évolution de l'esprit et du style, enfin la technique de la classification périodique.

L'abondante bibliographie qui clôt ce livre précis et objectif ne paraît rien omettre d'essentiel ; il est dommage que l'*Histoire de la langue française* de F. Brunot et Ch. Bruneau n'ait pas été utilisée.

Charles Dédéyan.

R. C. Knight. **Racine et la Grèce,** Paris, Boivin. (*Études de Littérature étrangère et comparée*), 1950, 467 pages in-8°.

M. Knight, Professeur à University College, Swansea, vient de nous donner, avec « Racine et la Grèce » un ouvrage fort important, que plusieurs études annonçaient, et dont les conclusions apportent, dans un domaine que l'on eût cru connu, bien des lumières nouvelles.

Pour donner à ces conclusions toute leur valeur, l'auteur n'a pas craint de procéder à un détour : des trois parties que comporte son livre, la troisième, « Racine poète », qui est évidemment la plus attendue, se situe en fonction de la seconde, « Racine helléniste », qui elle-même prend son sens par rapport à la première : « La Grèce et la littérature française au XVII^e^ siècle ».

Cette première partie est destinée à faire apparaître que le XVII^e^ siècle n'a eu que peu de contact avec la Grèce. C'est ce qui ressort d'un examen très poussé de tous les témoignages — parmi lesquels M. Knight a fort heureusement fait figurer tous ceux qui nous renseignent sur la nature même des études, publiques et privées. Même dans l'élite cultivée, même chez les grands classiques, on perçoit une limite vite atteinte, et, pour les partisans des anciens, l'imitation des Grecs correspond plus « à un parti pris d'école qu'à un jugement fondé sur des connaissances solides ». On lit et on adapte plutôt le latin : il y a « éclipse de la Grèce ».

Racine, au contraire, a eu avec les textes grecs un contact personnel et constant. M. Knight nous apporte plus que le catalogue, déjà si suggestif, de sa bibliothèque grecque : il analyse les commentaires laissés par Racine en marge de certains volumes, cherchant à dater par là les lectures de son auteur et à voir ce qui le retenait. A vrai dire, ces commentaires représentent surtout des notes scolaires dans le goût du temps — et peut-être de tous les

temps — et c'est tout juste si l'on peut y relever certaines marques d'intérêt pour la psychologie exacte et les situations bien amenées. Du moins y voit-on que depuis le temps des Petites Écoles, la culture grecque du « docte M. Racine » n'a jamais cessé de s'accroître.

Comment cette culture a-t-elle agi sur son œuvre littéraire ? Année après année, pièce après pièce, la dernière partie s'attache à le montrer ; et ici encore interviennent des réserves ; car le goût de Racine poète et celui de Racine humaniste ne concordent pas toujours, et Racine doit souvent plus à des œuvres récentes qu'aux modèles grecs dont il se réclame ; ou du moins cette influence ne devient réelle qu'à partir d'*Iphigénie* ; alors, « l'helléniste se déclare » ; puis Racine applique rétrospectivement le prestige de l'hellénisme à son œuvre passée, et il l'utilise désormais, — cela jusqu'aux dernières pièces, qui, avec leurs chœurs, sont « ce que le théâtre français a vu de plus rapproché du théâtre grec ».

Un tel résumé permet à peine de voir combien l'analyse de M. Knight est mesurée, nuancée, et par là suggestive. Son information jette un jour précieux sur l'art de Racine ; car, sans jamais céder aux attraits de l'amplification, elle tient un compte prudent de tous les rapprochements et de toutes les circonstances, faisant leur part, à côté des influences grecques, aux souvenirs latins et surtout français (plusieurs indications de détail, plusieurs parallèles avec Rotrou sont excellents). C'est même ce sens de la complexité qui dans l'ensemble a amené l'auteur aux réserves que nous avons vues.

Mais cette même complexité doit peut-être nous inviter à ne pas exagérer non plus la portée de ces réserves. Dans toute époque de culture classique, l'influence de la littérature grecque joue déjà à travers des intermédiaires, et s'exerce souvent par une familiarité incomplète ou à peine consciente. En outre un auteur classique, s'il lui arrive, comme à Racine, de remonter aux sources, n'y cherche évidemment pas « la Grèce », tout au contraire (à ce sujet, une mise au point de principe et l'étude d'un ou deux passages suivis eût pu, semble-t-il, éviter à M. Knight quelques malentendus ou quelques longueurs) ; ce que cherche l'auteur classique, c'est l'élément utilisable, humain, qui, pris à sa source première, y apparaît dans toute sa pureté et son dépouillement. Mais s'il en est ainsi, il devient difficile de saisir dans toute son étendue et dans sa teneur exacte, l'influence qui s'est exercée. On risque, à vouloir le faire, de tomber dans ces jugements subjectifs et souvent oiseux, dont M. Knight a cité quelques exemples. Certes, il ne faut point regretter qu'il ait choisi une autre voie : sa

sûreté et sa précision ont infiniment plus de prix ; mais il faut rappeler que ce tracé si sûr et si précis cerne une réalité dont certains traits malgré tout se dérobent nécessairement.

Jacqueline de ROMILLY.

Carlo PELLEGRINI. **La Contessa d'Albany e il salotto del Lungarno.** Edizioni Scientifiche Italiane. Napoli, 1951, XV-375 pp., 20 planches.

M. Carlo Pellegrini, biographe de Mme de Staël [1], nous donne aujourd'hui une étude d'ensemble sur une de ses amies, à peine moins illustre. La Comtesse d'Albany est faite pour intéresser un comparatiste : elle incarne à merveille le cosmopolitisme du XVIIIe siècle à son déclin. Allemande de naissance, Française d'éducation et de langue, mariée à un prince anglais, compagne et inspiratrice d'un grand poète italien ; centre d'une société internationale dans son salon de Florence ; liée à de nombreuses personnalités politiques et littéraires de tous pays : on ne peut parler d'elle sans toucher à tous les courants de pensée d'une des périodes les plus passionnantes de l'histoire : l'agonie de l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, les débuts de la Restauration.

On a beaucoup écrit sur la Comtesse d'Albany ; mais les études d'ensemble sont déjà anciennes, antérieures à la publication de nombreux documents. Il devenait nécessaire de les refondre. D'ailleurs, avions-nous jamais eu une étude impartiale ? Comme le dit notre auteur dans sa Préface, la comtesse a toujours été l'objet d'un préjugé, — favorable d'abord, puis défavorable. Ses premiers biographes versent dans l'hagiographie, et à l'exemple du poète, divinisent la femme aimée d'Alfieri ; ensuite prévaut une tendance à dépoétiser, à vulgariser cette figure : après la Muse, la commère... Il restait à être clairvoyant, compréhensif, humain : ce fut la tâche de M. Pellegrini [2].

Son étude est neuve en ce qu'elle apporte des documents inédits et importants (les *Lettres* de la Comtesse à Gustave III, au Baron Sparre, surtout à Sismondi, qui occupent 117 pages serrées de ce livre), et s'en sert pour mieux éclairer diverses faces du modèle. Mais si celui-ci apparaît dans une lumière nouvelle, d'une transparence encore inégalée, cela tient surtout à la qualité

1. Carlo PELLEGRINI, *Madame de Staël*, Firenze, 1938.

2. Après Sainte-Beuve qui, dans sa brève étude des *Nouveaux Lundis*, avait montré une divination d'autant plus admirable que beaucoup de documents restaient ignorés. C'est de lui que M. Pellegrini est le plus proche.

du regard qui l'enveloppe. Regard que ne trouble ni l'enthousiasme, ni la malignité ; regard lucide, mais bienveillant, sous lequel les lignes se dessinent avec une sûreté sans sécheresse, comme dans les meilleurs portraits d'Ingres. Nous admirons dans cette étude le flair psychologique, la pénétration ; le souci de mettre en balance le positif et le négatif, de juger conformément à l'éthique du milieu, sans dureté pour des faiblesses alors tolérées ; de réagir contre « ce mélange de puritanisme et de provincialisme » que notre auteur reproche à certains critiques italiens.

Réhabilitation mesurée, équitable, qui met l'héroïne, semble-t-il, à sa place définitive. Nous avons l'impression de la bien connaître sans jamais tomber dans l'indiscrétion. Car M. Pellegrini n'est aucunement préoccupé d'anecdote scandaleuse. Il ne pouvait ne pas poser certains problèmes, — comme celui de la fidélité de la Muse au Poète, — mais il les effleure d'un doigt délicat et les résout sans paraître y avoir touché. Comme il le dit lui-même : cela l'intéresse peu. Ce qui compte, c'est l'influence de la Comtesse sur la création poétique d'Alfieri, c'est le soin qu'elle a pris de son œuvre, ce sont ses échanges d'idées avec les grands esprits du temps : son rôle, en somme, dans l'histoire de la culture.

L'ouvrage comporte trois parties : *La femme du Prétendant. L'amie d'Alfieri. Le salon du Lungarno*, complétées par les Lettres inédites. On y voit se dérouler, — narrée sur le ton le plus sobre et comme à mi-voix, — la plus romanesque des existences : le mariage avec Charles-Édouard Stuart, — autrefois prince chevaleresque, aujourd'hui vieilli, déchu, — la rencontre du Poète ; l'histoire tourmentée de leurs amours traversées : évasion de la jeune femme, périodes heureuses, à Rome, en Alsace, à Paris ; fuite devant la Révolution ; vie et études communes à Florence, tranchées par la mort. Puis les vingt années où la compagne du poète sert et vénère sa mémoire, tout en faisant de sa maison florentine un foyer de vie européenne.

Le récit est fait par ordre chronologique, entremêlant les fils des diverses relations amicales et épistolaires ; d'une trame souple, aisée, variée, et conforme à la vie. On pourrait souhaiter parfois de voir grouper ce qui se rapporte, par exemple, à M^me^ de Staël, à Constant, à Foscolo ; mais la vérité y perdrait peut-être ce que la clarté y gagnerait. Aucune recherche de « couleur locale », dans un sujet qui offre si souvent la tentation du bariolage romantique. L'auteur effleure à peine des scènes à grand succès, comme l'évasion du Paris révolutionnaire ; et en général n'insiste pas sur ce qui est déjà bien connu. Il ne tente pas d'évoquer

plastiquement la société réunie dans le salon florentin. Sensible avant tout aux idées, il fait revivre des âmes, leurs échanges, leurs conflits.

Insistons un peu sur les trois points qui constituent pour nous le grand intérêt du livre : la figure de la Comtesse, ses relations avec Alfieri, ses amitiés internationales.

Le portrait de l'héroïne est, non présenté tout d'une pièce, mais retouché à plusieurs reprises, ce qui est conforme à la nature. La jeune femme du début, pleine de vie, liée à un vieillard brutal, qui lutte âprement pour sa liberté et son bonheur, n'est pas la philosophe apaisée des dernières années.

M. Pellegrini défend sa culture contre ceux qui en ont douté : il montre sa curiosité d'esprit, son goût précoce et durable des lectures sérieuses, ses affinités avec Montaigne : les commentaires retrouvés en marge de ses livres prouvent qu'elle réagissait activement aux idées. N'oublions pas qu'un esprit supérieur comme Sismondi trouvait à sa conversation une vertu stimulante, comme à celle de M^me^ de Staël. Au reste, aucune prétention à l'intelligence : rien de sensé comme son jugement sur les motifs de l'attachement d'Alfieri : « On ne cherche pas d'esprit dans ces sortes d'unions mais la bonté et la douceur de caractère. »

M. Pellegrini discerne très justement le dosage de la réalité et de l'illusion dans le culte qu'elle inspira à Alfieri. Belle, cultivée, malheureuse, reine sans royaume, elle doit une part de son prestige (note finement notre auteur), au nom même du vieil époux tant détesté, et elle le sait... Cette communion qui ravissait le poète résidait dans certains côtés de leur nature, qui n'étaient pas les plus sympathiques. Orgueilleux tous deux (l'orgueil est une vertu, affirme la comtesse), ils se retrouvent dans leurs haines (contre les tyrans, les Français, Bonaparte), ou leurs dédains. La « conversation » du soir fournit un aliment à leur ironie : une fois seuls, ils rient sans miséricorde des sots. Ils sont unis contre le prochain dans le sentiment de leur supériorité.

Mais « ce qui nous intéresse, — dit M. Pellegrini, — c'est l'œuvre du poète. » Et la comtesse fut bienfaisante, à cette œuvre. Il y a entre eux une véritable intimité intellectuelle : il traduit pour elle les auteurs latins, elle annote les manuscrits de ses tragédies. Les grandes périodes de fécondité poétique sont pour lui celles où il est heureux par elle : à Rome en 1781, en Alsace en 1784. Elle contribua « à le fixer dans son inquiétude, à lui créer cette atmosphère tranquille dont il avait besoin pour son œuvre... »

Si nous regrettons qu'elle ait brûlé (sur le propre vœu d'Alfieri)

ses lettres d'amour, nous lui devons de connaître des inédits qu'il eût laissés dans l'ombre ; et sur l'intérêt de ces ébauches, elle tient des propos qui font honneur à ses lumières.

Quant aux autres relations de la comtesse, que de noms mériteraient de nous arrêter ! Parmi les amis du premier séjour parisien figurent Beaumarchais, André Chénier... Nous ne commenterons pas son antipathie contre Schlegel, ses jugements sur Chateaubriand, sur Constant. (Fait intéressant : après avoir lu *Adolphe*, il ne lui vient pas un instant à la pensée qu'il puisse y avoir en Ellénore quelque chose de Mme de Staël, qu'elle connaissait si bien). Nous ne parlerons pas de son amitié pour Foscolo, chaude au début, puis de moins en moins compréhensive. Bornons-nous aux relations que M. Pellegrini éclaire le mieux : Mme de Staël et Sismondi.

Pour la première, nous voyons naître cette amitié, confiante et enthousiaste de la part de Mme de Staël, réservée d'abord de la part de la comtesse, qui ne ménage pas à Corinne médisances et critiques. Mais peu à peu la méfiance se change en solide estime et l'éloge sous une plume aussi sévère est précieux. Mme de Staël unit « une âme et un cœur excellent à un esprit supérieur ». Elle n'est pas insensible à la gloire ; mais elle est simple, sans prétention, patiente avec les ennuyeux ; elle sait soutenir son opinion « avec une extrême douceur et une grande mesure dans les expressions ». Telle Corinne paraissait à Florence, en mars 1816...

Pour Sismondi, déjà étudié par M. Pellegrini [1], il joue dans le présent ouvrage un rôle de premier plan, — et il le mérite. La troisième partie repose essentiellement sur la correspondance entre Mme d'Albany et l'historien des Républiques italiennes. Grâce à M. Pellegrini, nous voici en possession du dialogue complet, de 1808 à 1823.

Passionnant dialogue, à une telle époque, entre deux vrais Européens, si bien placés pour dominer leur temps, et d'ailleurs de réactions si diverses. Sismondi est très supérieur à son amie par l'érudition et l'ouverture d'esprit ; mais elle incarne tout un mode de sentir et de penser : rien de plus intéressant que le choc de ces deux mentalités, que M. Pellegrini définit et oppose avec tant de clairvoyance.

Orientée vers le passé, la Comtesse a le regret de l'ancienne douceur de vivre. Elle aspire à la paix, surtout pour sa tranquillité personnelle ; l'écroulement de l'Empire signifie pour elle : enfin, pouvoir se procurer des livres anglais ! Car son goût des

1. Il Sismondi e la Storia della Letteratura dell'Europa meridionale. Genève, 1926.

idées reste une espèce de gourmandise, égoïste et un peu aride. Elle ne montre aucun intérêt pour l'Europe nouvelle en gestation. Fille du XVIII^e siècle, étrangère aux enthousiasmes romantiques, elle l'est surtout au sentiment national qui dresse la France, l'Italie contre la domination étrangère : c'est la cosmopolite à l'état pur. Comment comprendrait-elle M^me de Staël, prête à se réconcilier avec Napoléon pour faire face à l'invasion ? Comment comprendrait-elle Sismondi, sa conception religieuse de l'histoire, son souci de l'avenir de l'humanité ? Chez elle la haine des despotes, héritée d'Alfieri, s'est détournée des rois pour se concentrer sur Bonaparte. Et quand tyrans et martyrs ont changé de camp, sa rancune reste égale : « Je suis bien aise de voir l'orgueil humilié. » A ses propos vindicatifs, s'opposent les pages si élevées, si humaines de Sismondi sur l'Empereur chancelant : les plus belles peut-être qu'on ait écrites. Avec une insistance monotone, la comtesse se glorifie de n'avoir jamais changé. Sismondi, qui voit les choses de plus haut, comprend que dans les périodes troublées il est d'autres façons d'être conséquent avec soi-même qu'une immuabilité granitique. « Quand les hommes ne marchent pas dans le même sens que les choses, on ne peut pas être fidèle aux uns sans être infidèle aux autres. » Tout cela, éclairé par M. Pellegrini, nous semble singulièrement actuel.

C'est une des grandes habiletés de ce livre, dont la charpente érudite est solide, de savoir si bien la dissimuler. Très peu de notes ; l'ouvrage reste de lecture courante et agréable, et la présentation mérite tous les éloges : beaux caractères, soin de l'impression (les documents français, surtout les lettres de la comtesse, reproduites avec leurs nombreuses fautes d'orthographe, représentaient une sérieuse difficulté), choix judicieux des illustrations qui sont un des grands charmes du livre. Ce travail fait honneur aux *Edizioni Scientifiche Italiane* de Naples.

Hélène TUZET.

Le gérant : HENRI LEDUC.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — *N° Édit. :* 188.

PASCAL ET LE PIÉTISTE ALLEMAND J. H. REITZ

L'histoire des débuts du mouvement piétiste en Allemagne se trouve dans la célèbre *Unparteiische Kirchen- und Ketzerhistorie* (1699-1700) de Gottfried Arnold et dans la compilation de Johann Heinrich Reitz : *Historie der Wiedergeborenen* [1] ; publié en 1717, cet ouvrage eut un grand succès et la sixième édition, que j'ai sous les yeux, est de 1740 [2].

Prédicateur et pédagogue réformé, un des acteurs plus ou moins obscurs de la « crise de la conscience européenne », Reitz explique dans la *Vorrede an den christlichen Leser* (1re partie) quel fut son but. « Les voies de Dieu qui agit

1. Le titre complet en est : *Historie der Wiedergeborenen oder Exempel gottseliger /so bekannt=und benannt=als unbekannt = und unbenannter Christen /männlichen und weiblichen Geschlechtes, in allerlei Ständen / wie dieselbe erst von GOTT gezogen und bekehret und nach vielen Kämpfen und Aengsten, durch Gottes Geist und Wort zum Glauben und Ruh ihres Gewissens gebracht sind.*

2. Cote B. U. Strasbourg E 135 854 ; sept parties reliées en deux volumes. Les quatre premières ont été imprimées à Berleburg, en 1740 ; la 5e ne porte pas d'indication de lieu d'édition, seulement la date : 1742 — la préface est signée de Reitz mais rien n'indique s'il s'agit d'une édition nouvelle ou d'une réédition si ce n'est un court passage (feuillet 3 de la Vorrede) : « Wie dann auch dieses Buch, so viel man vernimmt grossen Nutzen überall getan, und die dritte Auflage in einem halben Jahre se aufgekauft worden, dass kein einziges Exemplar mehr zu bekommen gewesen, und man sich also zur vierten Auflage, wobei wir diesen 5. Teil hinzutragen, entschliessen müssen » ; la 6e partie ne porte ni nom d'auteur ni lieu d'édition, seulement la mention « Gedruckt im Jahr-Christi 1753 ; — la Vorrede n'en a pas dû être écrite par Reitz, le ton, emphatique, est très différent du sien ; il semble qu'il s'agisse d'un continuateur anonyme et les matériaux biographiques paraissent de la main de Reitz ; la 7e partie est de 1750 chez Regelein à Francfort sur le Main — les caractères, mieux coulés, et en particulier les grands caractères de la préface ressemblent aux caractères des éditions francfortoises des Moser — il s'agit, d'après la page du titre, d'une édition basée sur les travaux de Reitz (« Nach der Ordnung des sel. Herrn Reitzens eingerichteter VII. Teil »), mais telle biographie (Tauler !) est d'un style emphatique qui rappelle l'anonyme de la 6e partie ; il est surprenant que ni Cuno ni Gœbel ne semblent avoir prêté attention à ces différences : dans quelle mesure la *Historie* est-elle une œuvre *une* ? Les deux volumes comptent plus de deux mille pages, format in-8o.

sur les âmes de ses enfants ne sont pas toutes pareilles, mais bien différentes les unes des autres. Aussi, de même que rien ne saurait être plus utile, plus salutaire, plus évangélique que la confession que le fidèle fait à son frère — non seulement de ses péchés mais aussi des grâces divines, de même c'est là la plus fertile des confessions et le Livre Symbolique [1] le plus salutaire quand beaucoup de ressuscités rassemblent leurs luttes, leur vie, leur foi, les angoisses de la mort et de la naissance, les pensées, les discours et les plans qu'ils eurent, et ce que la Grâce de Dieu et son Esprit ont provoqué en eux, et ce que Satan, le Monde et leur chair ont exigé d'eux, à quoi ils les ont poussé par la tentation — puis ils en font une histoire —, chacun peut y voir, comme dans un miroir vivant, sa propre image le plus clairement du monde... et peut se rendre compte de ce qui lui manque, savoir s'il est encore près ou loin du Royaume de Dieu ».

Reitz a donc rassemblé une quantité très importante — plus d'une centaine — de biographies et de confessions de personnages divers, nobles ou servantes, marchands ou prêtres. Parmi les Allemands (pas très nombreux) les Hollandais et les Anglais, entre les noms de Thomas a Kempis (VI, 70 sqq), de Tauler (VI, 1 sqq), de Bunyan (III, 146 sqq), de Gottfried Arnold (IV, 259 sqq), de Savonarole (VI, 23 sqq) et de Spener (V, 307 sqq) — nous trouvons, à la fin presque de la 2e partie, le nom de « M. Pascal, eines Intendanten Sohn aus Frankreich [2] ». Parmi les rares Français énumérés par Reitz, seul Lefèvre d'Étaples (V, 1-6) occupe à nos yeux une place comparable à celle de Pascal ; mais Reitz n'a-t-il pas choisi celui-ci, comme il a choisi le Marquis de Renty (V, 49 sqq) pour son titre : « eines Intendanten Sohn ? » Il veut en effet prouver, dès les premières pages de la compilation, qu'il est infiniment admirable de voir les grands de ce monde trouver le chemin de Damas.

Comment Reitz eut-il connaissance de l'histoire de l'âme de Pascal ? Dans quel sens l'a-t-il interprétée ?

La vie de Reitz et le texte même de son livre nous fourniront quelques données intéressantes, d'autant plus pré-

1. C'est-à-dire confession de foi, comme celles d'Augsburg, de Genève...
2. II, 181-188.

cieuses qu'en fait bien des éléments importants nous font défaut.

Que savons-nous de J. H. Reitz ? En réalité, très peu. Max Gœbel dans la *Geschichte des christlichen Lebens in der rheinisch-westfälischen Kirche* (1852) lui consacre (II, 751-753) une notice dont l'essentiel est une longue citation de la dédicace de la *Historie* à trois dames pieuses ; Karl von Hase (*Kirchengeschichte*, 1892) l'ignore. L'essentiel de nos informations doit être puisé dans la *Allgemeine Deutsche Biographie* (XXVIII, 170-172) ; cet article de Cuno assez détaillé a été résumé par le même dans le *Reallexikon für protestantische Theologie und Kirche* (XVI, 584-587). « Pietistischer Schriftsteller reformierten Bekenntnisses », Reitz est un Rhénan : né à Bacharach en 1655, il mourut à Wesel en 1720 ; il mena la vie errante et dangereuse des hétérodoxes persécutés par les Églises protestantes « officielles ». Il va en Hollande [1], à Brême, passe par le Palatinat, par les montagnes de Hesse (propices aux hors-la-loi de toute sorte). Écrivain prolixe, il ne sut pas résister à l'attrait des petits cercles piétistes [2] — mais se réconcilia avant de mourir avec l'Église [3] dont il fut un pasteur, d'esprit indépendant certes — mais ardent.

Comment connut-il les œuvres de Pascal ? Par les éditions hollandaises ou bien par la traduction parue en 1701 à Augsburg [4] ? Dans l'impossibilité de comparer le texte de Reitz avec cette traduction (parue en pays catholique — ou plutôt reconquis par le catholicisme), il faut nous borner à la comparaison entre le texte français et celui que Reitz insère dans sa notice. Cette question des sources ne saurait dissi-

1. Le séjour de Reitz à Leyde, puis en Gueldre est d'importance primordiale pour l'étude de l'influence de Pascal sur lui ; centre religieux extrêmement important, les Provinces Unies virent en particulier paraître toute une série d'éditions de Pascal (publiées par Abraham Wolfgang d'Amsterdam) : 1672. 1677, 1679, 1684, et 1688.

2. « Aber auch aus dieser Stellung holten ihn bald seine vorgenannten Freunde durch ihr leidiges Konventikelwesen, in welches sie ihn wieder hineinzogen » (*A. D. B.* XXVIII, 171).

3. « Den verkehrten Grundsätzen des Separatismus und Schwärmerei hatte er den Rücken gewandt und sich... mit der reformierten Kirche ausgesöhnt » (*Reallexikon* XVI, 585).

4. M. Orcibal a bien voulu me signaler le titre « *Herrn Blasii von* (sic !) *Pascals Gedanken über die Religion und über einige andere Dinge, welche man nach seinem Todte unter seinen Schriften gefunden* [*Nebst dem Leben des Authors (Aus dem französischen übersetzt)*, Augsburg, bei Paul Küntzen, in-8°, 367 p. — tel que l'indique A. Maire dans la *Bibliographie de Pascal* (IV, 191).

muler l'essentiel : Reitz vit en Pascal un esprit frère du sien, un réformé même : « Pascal, cet homme pieux, s'endormit au Seigneur en 1669 (*sic* !) et les Réformés en France lui rendent témoignage dans leurs livres qu'il fut un des enfants choisis de Dieu », écrit-il en guise de conclusion de la notice (II, 187). N'oublions pas que le mouvement piétiste naquit non pas chez les luthériens, mais chez les réformés ! Max Gœbel écrit (*o. c.* II, 189, chapitre consacré à Labadie) : « Le jansénisme, ce puritanisme ou augustinisme biblique de l'Église catholique, est un mélange curieux d'organisation ecclésiastique et monacale catholique et de christianisme réformé ; pour cette raison, il ne pouvait avoir une cohésion intérieure ni subsister par la suite, mais il fut cependant le fruit le plus délicieux de l'union de ces deux termes opposés et il appartient par là aux plus belles réalisations de la vie chrétienne de tous les temps » — cette louange vise clairement à faire du jansénisme le précurseur des piétistes allemands.

Pascal a certes suscité un grand intérêt dans l'Allemagne moderne. E. Lachenmann lui consacra dix pages dans le *Reallexikon* (XIV, 706-716) ; on l'a comparé à Nietzsche, à Schopenhauer ; on a parlé de lui à propos de la renaissance du catholicisme allemand ; mais, à ma connaissance du moins, on n'a guère été tenté de voir en lui un des chaînons qui eussent rattaché les mouvements religieux du XVII^e^ s. en France et du XVIII^e^ en Allemagne.

Dans les deux premières pages (pp. 181-183), Reitz présente la vie de Pascal et ses années d'ascétisme et semble suivre de très près les indications biographiques de M^me^ Périer. Puis, avant de passer à l'*autobiographie* (*Selbstbekenntnis* disent les Allemands) [1], il ménage une transition en ces termes : « Parmi ses pensées qu'il avait notées sur des fiches, — parce que, pendant les quatre dernières années de sa vie, sa maladie ne lui avait pas permis de rédiger le livre dont il fut question plus haut, on en trouve de vraiment divines et sublimes ». Après la citation partielle de ce que Pascal écrivit des sciences abstraites, (elle correspond assez exactement au texte français), vient la partie la plus

1. Cf. la riche série de *Deutsche Selbstbekenntnisse* dans la collection Reclam : *Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen* ».

importante de la notice : la « traduction » de la prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, présentée ainsi : « Sa prière, qu'il fit au cours de sa dernière maladie, montre combien il s'était abandonné à Dieu et combien son esprit était véritablement céleste. Nous allons en citer quelques passages pris ici ou là » (« ein und anderes daraus herbeiführen », p. 183).

Enfin, à la suite de la brève oraison funèbre citée plus haut, trois sizains, à la manière piétiste, sur la Grâce divine, qui ne se limite pas à certaines catégories humaines : « car IL ne considère pas du tout ni le peuple ni l'église, ni la secte ni l'individu. Qui craint Dieu et fait ce que la loi prescrit, il est pour ainsi dire circoncis, et, sur les genoux maternels, il est l'objet du grand amour de son Père » affirme la troisième strophe (p. 188).

Il n'est pas dans mon intention de comparer point par point le texte donné par Reitz et l'original français, mais le lecteur ne laisse pas d'être frappé d'un certain nombre d'omissions ou de modifications (qui semblent bien avoir été le fait de Reitz et non du traducteur catholique d'Augsburg). Tout ce qui souligne l'appartenance de Pascal à l'Église catholique est éliminé (tout comme nulle mention n'est faite de sa sœur Jacqueline, la nonne) : ainsi des mots tels que « à la face de l'Église » ou « qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour notre salut ». Mais nous ne comprenons guère pourquoi la fin « et qu'ainsi, ayant quelque petite part à vos souffrances... » est omise, ainsi que les phrases si émouvantes « Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter » et « une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort ».

La suppression d'autres passages s'explique bien par la contradiction qui existe entre les mots de Pascal et certains points essentiels du piétisme. Si nous admettons que les deux idées principales qui forment la base de la pensée piétiste à ses débuts (cf. Gœbel, *o. c.*) sont la croyance à la venue du Royaume de Mille Ans (autrement dit le chiliasme) et la foi en la puissance contraignante quasi magique des prières (dont les effets se font sentir aussi bien sur les objets matériels que sur les interventions divines), il nous faut bien

remarquer que Pascal ne semble pas particulièrement chiliaste et qu'il est trop humilié pour attribuer à sa prière quelque vertu miraculeuse.

Il est un point en revanche où le piétiste se prive sans raison de l'appui de Pascal : celui des dangers qui guettent le juste (« fautes qui se commettent tous les jours et qui même sont ordinaires aux plus justes, de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice ») ; Reitz tient à mettre son lecteur en garde : ainsi, à la fin de la IV^e^ partie, consacre-t-il *quatorze* pages à l'histoire de la chute d'un élu (*Historie von N. N., einer erleuchteten Person zu unserer Zeit, die aber wieder in die Welt zurückgefallen* ; IV, 287-301) et le développement final (pp. 298-300) est une vue prophétique des dangers que courront les piétistes (cf. les aventures d'Eva von Buttlar) et qui ne tarderont pas à provoquer les attaques d'une Gottschedin (1737 : *Die Pietisterei im Fischbeinrock*), d'un Nicolai (*Sebaldus Nothanker II. Band*) ou d'un Hermes (*Sophiens Reise*)[1]. Les phrases de Reitz — connaissant par sa propre expérience toutes les faiblesses des Schwärmer — paraissent n'être qu'une reprise de la pensée de Pascal qui, lui aussi, savait à quels extrêmes se portent ceux qui se croient les Justes.

Points de détails, sans doute, mais dont l'étude « philologique » pourrait peut-être permettre de saisir l'articulation entre le mouvement religieux en France et la renaissance en Allemagne du sentiment de la présence divine, avec les efforts parfois divergents, mais efficaces, des premiers piétistes. C'est tout de même de cette Allemagne Occidentale, en contact étroit avec les Pays-Bas et la France, que partit le mouvement pour s'épanouir dans les pays de la Couronne de Prusse ! Spener vint à Berlin en 1691, Francke s'installa à Halle en 1692, et, bien plus tard, Hegel se rendant vers l'Est ne refit-il pas un itinéraire piétiste[2] ?

Jean NEVEUX.

1. Cf. l'étonnante tartufferie racontée par Joh. Wilh. Petersen, *Lebens-beschreibung* (2^e^ édition 1719) p. 245 sqq).
2. Cf. R. Minder *Herrlichkeit chez Hegel ou le Monde des Pères Souabes* (*Et. Germ.* 1951. VI/3-4).

LA QUESTION DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

D'APRÈS UN OUVRAGE RÉCENT [1]

Voici une édition des cinq lettres authentiques, une vie romancée de la religieuse, reconstituée par intuition, et une étude critique de tous les textes cités au cours d'un long débat qui dure depuis trois siècles [1]. On se rappelle que les *Lettres portugaises* ont paru chez Barbin avec un permis d'imprimer du 4 janvier 1669. Elles ont été suivies, à quelques mois d'intervalle, d'une « seconde partie », rédigée par une « femme du monde », et de deux séries de « réponses ». Il importait de les distinguer nettement de ces éléments surajoutés qui figurent dans les éditions postérieures à partir de 1674. M. Claude Aveline a respecté l'ordre adopté par Barbin, en faisant remarquer que la quatrième lettre doit se placer, chronologiquement, après la première. Il fait alterner les impressions d'un voyage à Beja (on ne peut bien comprendre, dit-il, un sentiment que dans les lieux où il fut conçu) avec la discussion des problèmes soulevés, de telle sorte que l'enquête se poursuit, simultanément, sur deux plans ; d'un côté « l'amour sans commencement ni fin, l'amour total, l'amour-soi », de l'autre le fait réel ou controuvé qui lui sert de prétexte. L'information très vaste de M. Claude Aveline repose sur des recherches entreprises de 1941 à 1944 dans les bibliothèques de Lyon, complétées par une correspondance avec M. Warnier et avec M. Hourcade, successivement directeurs de l'Institut français de Lisbonne, et fondées sur une bibliographie générale établie

1. Claude Aveline. *Et tout le reste n'est rien. La religieuse portugaise avec le texte de ses lettres*, Paris, Mercure de France, 1951, 300 p.

par les soins de M. Jean Rousé. Elle permet de mesurer l'influence des *Portugaises* en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, notamment sur La Fontaine, Racine, M^me^ de La Fayette, Richardson, Rousseau, Diderot, Stendhal, Chateaubriand, Ugo Foscolo et Rainer Maria Rilke. Nous n'en retiendrons que les conclusions adoptées par l'auteur (p. 219), qui se résument en cinq points :

1° Les lettres sont d'une authenticité indiscutable ; elles ont été écrites par une femme, par une religieuse ; 2° elles ont été adressées à Chamilly ; 3° par conséquent il n'y a pas de raisons de douter qu'elles fussent l'œuvre d'une religieuse portugaise et les quelques détails d'époque et de lieu qu'elles contiennent sont exacts ; 4° cette religieuse ne peut être Mariana Alcoforado, son nom reste inconnu ; 5° le traducteur est Guilleragues.

La question d'authenticité avait été posée dès 1669, dans la *Promenade de Saint-Cloud*, par Guéret, qui envisage, comme hypothèse, « le jeu d'un libraire astucieux ». Rousseau, dans une note à la *Lettre à d'Alembert*, en 1758, s'est prononcé catégoriquement : « Je parierais tout au monde que les *Lettres portugaises* ont été écrites par un homme », thèse reprise par le professeur F. C. Green, de l'Université de Rochester dans *The Modern Language Review* (avril 1926) et réfutée par M. Luis Cardim dans le *Bulletin des études portugaises* (1931). Ce dernier n'écartait pas, toutefois, l'idée d'un « arrangement artistique ». M. Claude Aveline admet l'intervention du traducteur dans la cinquième lettre (généralités sur l'amour, tirade sur les religieuses, beaucoup de paragraphes et de parenthèses). Il ajoute cette remarque dont il convient de souligner l'importance : « Toutes les lettres évoquent par endroits des mots appris ». Nous y reconnaissons, en effet, comme un écho lointain de la littérature antérieure. Mariane, à vrai dire, ne pouvait remonter jusqu'au lyrisme des *Cantigas de amigo*, publiées de nos jours. Mais rien n'empêche de supposer qu'elle avait lu et qu'elle admirait les poètes de l'âge précédent. Lorsqu'elle écrit : « Je ne pourrais vivre sans un plaisir que je découvre et dont je jouis en vous aimant au milieu de mille doulours », elle transpose, consciemment ou non, certains vers de Camoëns dans les *Sonnets* :

Todos estes seus males são um bem
Que eu por todo outro bem não trocaria.
. . . . . .
Ditosa é logo a pena que padeço.

Lorsqu'elle déclare : « Je ne puis consentir à vous trouver coupable que pour jouir du sensible plaisir de vous justifier moi-même », elle nous rappelle involontairement ce passage de la *canção XIII*, qui était dans toutes les mémoires :

Que desculpa comigo só buscava
Quando o suave amor me não sofria
Culpa na cousa amada, e tão amada...

De même, on retrouve un thème exploité par Montemayor dans cette phrase : « Non, j'aime mieux souffrir davantage que vous oublier » :

El vivir para olvidar
Es vida tan afrentada
Que me está mejor amar
Hasta morir de olvidada.

Quelquefois la ressemblance porte sur les mots autant que sur l'idée : « Je ne mets plus mon *honneur* et ma *religion* qu'à vous aimer éperdument toute ma vie ».

A *fé* não me deixará
Por *honra* do coração.

Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure à un pastiche littéraire. On s'exprime toujours dans la langue de son temps et les réminiscences n'excluent pas la sincérité. C'est pourquoi il vaut mieux s'en tenir à ce jugement de Barbier, dans la *Bibliothèque d'un homme de goût* (éd. de 1810) : « Cependant telle est la vérité, la chaleur de sentiments dont elles sont remplies qu'il est impossible de douter qu'elles n'aient été écrites par une amante malheureuse et qu'en les lisant on ne suppose pas un seul instant que des choses si tendres, si délicates, dites avec tant de négligence et d'abandon aient pu sortir de l'imagination d'un auteur, quelque ingénieuse qu'on se la puisse figurer ». Le désordre, les contradictions, les répétitions nous prouvent qu'il s'agit d'un document humain plutôt que d'une création artistique.

On ne doit pas, toutefois, et M. Claude Aveline en convient, se représenter Mariane comme une « oie blanche ». La littérature avait pénétré dans les couvents. Elle devait même, au siècle suivant, y établir son siège, car ils s'ouvraient au profane pour les *outeiros*, concours poétiques comparables, comme le nom l'indique, à nos *puys* de Rouen. Les poètes amateurs, magistrats, courtisans, improvisaient sur des rimes ou des sujets imposés à l'occasion des *abadessados* [1]. La tradition s'est perpétuée jusqu'à l'aube du romantisme, chez Garrett, si l'on en juge par sa préface de la *Lírica de João Mínimo*. On sait d'ailleurs que les officiers libéraux, avant de débarquer sur la plage de Mindelo pour combattre Don Miguel, flirtaient avec les nonnes de l'île Terceira, tant il est vrai que l'histoire se répète [2].

Le nom de Chamilly figurait déjà sur une édition clandestine parue à Cologne, chez Pierre du Marteau, en 1669. Barbin, plus prudent, avait seulement parlé d'un « gentilhomme de qualité qui servait au Portugal ». Cette discrétion devait lui être imposée par le destinataire présumé qui ne pouvait, décemment, ni confirmer ni démentir un bruit qu'enregistre Saint-Simon : « Ce fut à lui que furent écrites les fameuses *Lettres portugaises* par une religieuse qu'il y avait connue et qui était devenue folle de lui ». Mieux que personne, il était renseigné sur les potins de la cour, bien qu'il se trompe en lui attribuant les « réponses ». Il a du reste fourni des arguments, sans le vouloir, à ceux qui contestent une attribution admise, nous dit-on, par les derniers représentants de cette famille historique : « A le voir et à l'entendre, on n'aurait jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré ». Certains estiment que ce « grand et gros homme, si bête et si lourd » n'avait pas l'étoffe d'un héros de roman. D'autres se refusent à croire que, réputé « le plus brave et le plus plein d'honneur », il ait commis une

1. Fêtes pour l'élection des abbesses.

2. Voir Oliveira Martins. *Portugal contemporaneo*, éd. de 1907, t. 1, p. 256 : « As freiras da ilha trocaram *liberalmente* os conventos pelas tendas dos soldados (Soriano, *Revel*). Os rapazes francezes e inglezes tinham appetites de provar o encanto d'esse requintado amor monastico, celebre, da Peninsula, e as suas aventuras enchiam os claustros (Shaw. *Mem.*).

Si l'on objecte que les mœurs étaient plus sévères au XVII^e^ siècle, nous rappellerons le décret du 3 novembre 1671 qui condamne « o trato e amizades illicitas com as religiosas ».

indélicatesse de nature à le disqualifier. Mais le même Saint-Simon nous affirme qu'il était « fort bien fait en sa jeunesse ». Il ne nous laisse pas ignorer que sa femme, une femme d'esprit, l'a très habilement soutenu dans sa carrière et ne s'est jamais consolée de sa mort : ils s'aimaient « comme on s'aimait autrefois, avec une estime et une confiance réciproques ». Le futur maréchal était donc aimable et rien ne nous autorise à penser qu'il a publiquement tiré vanité de son aventure portugaise. En 1668, il est au siège de Dôle, fait la guerre en Flandre et prépare à Marseille l'expédition du duc de La Feuillade contre Candie. On a pu lui arracher son consentement pour cette publication que, dans sa candeur, il ne juge pas compromettante, mais il a du moins pris toutes les précautions pour que le nom de son amante, pas plus que le sien, ne soit jamais prononcé.

Il n'a été révélé, tardivement, que par Boissonade en 1810, dans le *Journal de l'Empire*, sous la signature Oméga : « Sur mon exemplaire [de l'édition de 1669], il y a cette note d'une écriture qui m'est inconnue : La religieuse qui a écrit ces lettres se nommait Mariane Alcaforada, religieuse à Beja, entre l'Estramadoure et l'Andalousie (!). Le cavalier à qui ces lettres furent écrites était le Comte de Chamilly, dit alors le Comte de Saint-Léger ». On a beaucoup épilogué sur ce nom d'Alcoforado. Il est peu vraisemblable que l'auteur de la note manuscrite l'ait tiré de la *Relation historique de la découverte de l'île de Madère*, parue chez Barbin et faussement attribuée à un ancêtre de Mariane, quand l'ouvrage est de Francisco Manuel de Melo. Nous supposerons plutôt, et c'est bien l'avis de M. Claude Aveline, qu'une indiscrétion a été commise, dans une réunion intime entre officiers, par un compagnon de Chamilly revenu de Beja, où le chevalier Francisco da Costa Alcoforado, qui avait fait entrer trois de ses filles en religion, exerçait des fonctions officielles, ainsi que l'a surabondamment démontré Luciano Cordeiro, en 1888, dans son livre intitulé *Soror Mariana, a freira portuguesa*. A cette identification généralement acceptée au Portugal »[1] M. Claude Aveline oppose une série d'objections. Pour lui Mariane n'est pas Mariana.

1. Notamment par M. Fidelino de Figueiredo, *Historia da litteratura classica, 2ª epocha*, Lisbonne, 1922, p. 293.

Mariane se dit jeune et la religieuse du couvent de la Conception avait de 26 à 31 ans. Elle parle de sa mère et celle de Mariana était morte. Elle ne nomme pas sa petite sœur âgée de trois ans, dont on lui avait confié la garde et qui vivait avec elle. Beja n'est mentionnée nulle part dans les *Lettres* et du balcon de Beja on ne voit pas Mertola. Ces contradictions sont peut-être voulues. Elles auraient pour but de dérouter un lecteur trop curieux. Quant à la fin édifiante de Mariana, morte à 87 ans, après avoir été proposée comme abbesse, elle n'exclut pas une passion coupable dont elle aurait souffert et dont elle se serait repentie. Pourquoi lui prêter « une indifférence aussi complète à l'égard de ses vœux, de son habit, de sa foi », quand on lit dans sa dernière lettre : « Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre et je n'ai plus, hélas, la passion qui m'empêchait d'en connaître l'énormité » ? Cela ne contredit pas les trente ans de pénitence. Tout ce qu'on peut conclure, sans aller jusqu'à la négation formelle, c'est qu'il n'y a pas identité complète entre la biographie reconstituée par Luciano Cordeiro et le mystérieux roman d'amour qui paraît en être issu.

Mais nous admettrons volontiers, avec M. Claude Aveline, que le traducteur des lettres a pu être Guilleragues. En effet, l'attribution à Subligny nous semble suspecte, parce que trop tardive. Chez l'abbé Mercier de Saint-Léger, en 1796, elle s'accompagne d'erreurs manifestes. M. Green, chez Cailleau, la fait remonter seulement à 1778. Par contre, Guilleragues est cité dès 1669. L'orthographe d'un certain Cuilleraque, donné comme auteur des « Valentines, lettres portugaises, épigrammes et madrigaux » a été rectifiée dans le privilège du 20 octobre 1668. Il ne peut s'agir que de l'homme de lettres bien connu, majordome de Conti, président de la Cour des aides de Bordeaux, secrétaire ordinaire de la Chambre et du Cabinet du roi, directeur de la *Gazette de France*, protégé par M^me^ de Maintenon et qui devait terminer sa carrière comme ambassadeur en Turquie. L'hommage que lui rend Boileau expliquerait à la fois l'habileté de sa traduction, ou adaptation, et l'anonymat dans lequel il s'est retranché :

Esprit né pour la Cour et maître en l'art de plaire,
Guilleragues qui sais et parler et te taire...

La lettre exhumée par M. Claude Aveline, écrite de Péra, le 9 juin 1684, à Racine, témoigne d'une érudition sobre, d'un jugement sûr et d'une étroite intimité intellectuelle avec l'auteur de *Britannicus*, qui avait dû profiter de ses conseils ou de ses corrections « vous qui me donnez libéralement quelque part à vos tragédies ». C'est bien l'homme de talent qu'on cherchait. Mais ici deux questions se posent. Herculano, Paléologue et le comte de Sabugosa croient que les lettres ont été écrites en français. A quoi M. Claude Aveline répond très justement : « De là [de ce qu'elle pouvait s'entretenir avec Chamilly] à se sentir capable de laisser déborder son cœur, courir sa plume dans une langue qui n'était pas la sienne, elle eût été prodigieusement savante ». Mais rien ne prouve, comme il le laisse entendre, que Guilleragues avait appris le portugais. Mieux vaudrait envisager l'intervention d'un tiers, d'un officier revenu de Portugal, qui ne serait pas obligatoirement Chamilly.

On a voulu retrouver dans les *Lettres* des traces de portugalismes. A ce point de vue, les remarques de M. Jaime Cortesão et de M. Charles Oulmont ne paraissent pas concluantes. Si l'on s'est mis d'accord pour les qualifier de *Portugaises*, c'est parce qu'elles le sont par l'inspiration beaucoup plus que dans l'expression. Elles traduisent une nuance particulière de la sensibilité, la *saüdade*, autrement dit la fidélité au souvenir, le plaisir amer qui l'accompagne, le culte de l'amour impossible et un certain degré d'exaltation qui va jusqu'au paroxysme dans les romans de Camilo, comme on peut le voir en comparant avec Mariane les deux héroïnes d'*Amor de perdição*, dont l'une, la fille du *fidalgo*, meurt au couvent et dont l'autre, la fille du forgeron, ne vit que pour incarner cette pensée de la sœur de Beja : « Il y a des moments où il me semble que j'aurais assez de soumission pour servir celle que vous aimez. » C'était déjà le rôle de Paula Vicente dans un drame de Garrett. Une étude reste à faire sur l'influence des *Lettres* au Portugal. Elles ont séduit les contemporains de Racine, lecteurs de l'*Astrée*, par leur exotisme sentimental et l'on reconnaît jusque dans

le folklore cette même aspiration vers l'infini, vers l'absolu, vers l'éternel. Byron, avant Musset, l'avait bien compris [1].

Il y a, dans les *Portugaises*, des mots qui ne peuvent avoir été inventés par un auteur :

Je vous défie de m'oublier entièrement... Vous trouverez peut-être plus de beauté... mais vous ne trouverez jamais tant d'amour *et tout le reste n'est rien.*

C'est bien le vrai cri de révolte d'une femme abandonnée. Mais Mariane, en même temps qu'un être réel, est un symbole et l'une de ses phrases nous oriente vers l'au-delà du sentiment pur, idéalisé :

J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion.

Elle a vivement frappé Rilke : « Je montre que dans ses quelques lettres elle a su dépasser l'objet de son amour ». M. Claude Aveline ajoute : « La voici devenue un rêve, une pensée. » Il était donc permis de la présenter sous ce double aspect en nous renseignant sur sa gloire posthume. Et par là se justifie un dualisme qui, au premier abord nous déconcerte. On saura gré à l'auteur de nous avoir exposé, objectivement, toutes les données du problème historique. Mais il y a peut-

1. Byron avait retenu cette chanson des Açores :

Tu me chamas tua vida,
Eu tua alma quero ser ;
A vida é curta e acaba,
A alma não pode morrer.

Il en a donné successivement trois traductions (voir Félix Walter, *La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique*, Paris, 1927, p. 85).

Musset a mieux rendu la concision de l'original :

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme
Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark ? C'est une romance portugaise. Chanson de *Fantasio*, acte I, scène 2.

Les Espagnols se sentaient différents et, plus positifs, se moquaient de leurs voisins, comme on peut en juger par cette épigramme de Lope de Vega :

A un portugués que lloraba
Perguntaron la ocasion ;
Respondió que *el corazon*
Y que enamorado estaba.
Por mitigar su dolor
Le perguntaron de *quien* ;
Respondió que de *ninguem* :
Lloro de puro amor.

Cité par Ricardo Jorge, *Rodrigues Lobo*, Coimbre, 1920, p. 229.

être plus de vraisemblance dans sa reconstruction arbitraire de psychologue averti que dans l'interprétation des faits, qui prêtera toujours à la discussion et où tant de ses prédécesseurs ont échoué. Le mystère subsiste. Nous ne saurons jamais dans quelle mesure Mariane ressemble à Mariana et quelle part, dans les *Portugaises*, revient au traducteur.

G. Le Gentil.

LES INTERPRÉTATIONS ITALIENNES D'ALFRED DE VIGNY

Parmi les pays étrangers qui ont apporté leur contribution à une meilleure compréhension d'Alfred de Vigny, une place importante revient à l'Italie [1]. La critique littéraire italienne s'est notamment attachée à l'interprétation de sa poésie et en est arrivée jusqu'à le considérer comme le plus grand des poètes romantiques français. Nous nous proposons d'examiner brièvement les résultats auxquels sont parvenues les études les plus marquantes [2].

Notre revue de ces travaux sur Vigny, voudrait être une sorte de tableau critique, d'après le point de vue de l'historien, tout en nous gardant, cela va sans dire, de reprocher par exemple à Mazzini, qui est un homme du *Risorgimento* et du romantisme italien, d'être un moraliste et de suivre une doctrine moralisante de l'art.

Alfred de Vigny a été connu assez tôt en Italie. On trouve des indications sur ses œuvres à partir de 1829, mais ce furent les écrits de Mazzini qui donnèrent une certaine renommée à l'auteur de *Chatterton*. L'année même où la pièce fut jouée au Théâtre Français, Mazzini en publiait une

1. Nous ne sommes pas les seuls à exprimer cette opinion. On peut en effet voir M. C. Pellegrini, *Relazioni tra la letteratura italiana e la letteratura francese*, dans le vol. *Letterature Comparate* ; Milano, Marzorati, 1948, pp. 76 et 96. — Cf. aussi M. F. Baldensperger, dans sa « Préface » aux *Œuvres Complètes d'A. de V.*, Paris, N. R. F., 1948, I, passim.

2. Cf. R. de Cesare, *A. de V. e l'Italia* (Contributo bibliografico alla fortuna del V. in Italia) ; extrait de la revue *Studi Urbinati*, anno XXV, Nuova serie B, N. 2, 1951 ; pp. 45-128. — Notre article était déjà chez le typographe, quand l'essai de M. De Cesare a paru. Il nous a permis de réduire notre texte et d'éliminer plusieurs notes, jusqu'alors estimées utiles, en nous autorisant à nous en tenir essentiellement au problème de l'art, plutôt qu'à la fortune de Vigny en Italie. M. De Cesare montre avec beaucoup d'érudition le succès et l'influence de Vigny en Italie de 1829 à 1948 ; il donne ainsi une contribution précise à la connaissance des relations culturelles entre la France et l'Italie pendant cette période.

traduction, en collaboration avec les frères Ruffini [1]. Des traductions partielles des écrits en prose de Vigny avaient déjà paru en Italie ; mais les traductions de ses œuvres garderont souvent le caractère facile des ouvrages populaires et, même plus tard, elles resteront relativement peu nombreuses chez nous. Ceci est dû sans doute, dans une large mesure, à ce que l'on préfère les lire dans l'original, les poèmes notamment. Il y a néanmoins d'autres raisons, car, en France même, la poésie de Vigny ne touche pas un public aussi vaste que celui des autres grands romantiques.

La traduction de *Chatterton* était précédée d'une préface [2], qui mérite d'être analysée, parce qu'elle veut être « une critique raisonnée du drame » et contient « une série d'idées sur la façon de le faire » (lettre de Mazzini à sa mère, du 26 octobre 1835). Mazzini découvre une haute moralité dans la pièce de Vigny, sentie par lui comme une « œuvre d'apostolat et de sacerdoce moral ». Cette conception de la poésie vue comme une mission, comme propagatrice de moralité et de vérité, constitue le fond même de la pensée mazzinienne sur l'art. Pour l'écrivain italien, en effet, « la poésie est sainte », elle est le soleil qui éclaire le monde moral, elle est l'image du Vrai. « La Poesia è diffusa come elemento, per entro a tutte le cose ; è il pensiero del mondo ; è l'anima della Creazione... Il Bello è la faccia del Vero... la Poesia, che è l'anelito dell'anima al Bello, è scorta al Vero più che altri non pensa » (pp. 78 et 76). Tant que la mission du poète ne sera pas reconnue, il y aura toujours dissonance, ou plutôt guerre, entre le poète et la société qui ne lui laisse que le choix entre le suicide de l'âme et le suicide du corps. Chatterton devient ainsi pour Mazzini le symbole de la Poésie même,

1. *Chatterton, dramma di Alfredo di Vigny*, Genova, Tip. Arcivescovile, 1835. — La traduction de « La dernière nuit de travail » et du troisième acte est due à Mazzini ; celle des autres actes à Agostino et Giovanni Ruffini, qui furent parmi les collaborateurs les plus importants de Mazzini dans la *Giovine Italia*. Le nom des traducteurs n'y figurait pas, pour des raisons que l'on comprend aisément. Vigny croyait que l'auteur de cette traduction était Antonio Ghiglione, un ami de Mazzini (Cf. F. Baldensperger, *Une intervention d'A. de V. en faveur d'un auteur italien. Revue de Litt. Comparée*, oct.-déc. 1922, pp. 643-45). Mais L. F. Benedetto exclut cette possibilité, s'appuyant sur des documents concluants (*A. de V. e gli esuli della Giovine Italia.* « Il Marzocco », 19 nov. 1922).

2. G. Mazzini, *Articolo premesso alla versione italiana del Chatterton di Alfredo di Vigny* ; pp. 69-78 des *Scritti letterari editi ed inediti di G. M.*, vol. II (VIII de l'éd. Nationale). Imola, Galeati, 1910.

l'ange descendu du ciel pour se damner et pour pleurer avec nous, et que nous rejetons en le déguisant en histrion. Il s'ensuit que Vigny a bien reconnu la nature et les droits du Génie.

C'est pourquoi Mazzini désapprouve l'article par lequel Gustave Planche essaya de faire tomber *Chatterton*, en révélant la vérité historique sur la vie du jeune écrivain anglais. Chatterton, lui réplique-t-il justement, est une réalité, un type, une image ; et même si l'on efface le nom de Chatterton, il reste « l'idée vivante » que Vigny a recueillie. L'admiration de Mazzini ne faiblira jamais, même s'il s'intéresse très peu aux autres ouvrages de Vigny. Quelques années plus tard, dans un article sur la littérature française contemporaine, publié en Angleterre en 1839 [1], Mazzini parlera à nouveau de l'auteur de *Stello* comme de « l'un des plus purs talents littéraires de la France » qui ait plaidé la cause de la poésie, de l'enthousiasme et du Génie. Il ne s'agit donc pas d'un enthousiasme provisoire et occasionnel, mais de la rencontre d'un apôtre avec l'écrivain qui venait d'exprimer au théâtre des idées analogues, sur la mission du poète et de la poésie.

Les qualités et les capacités de Giuseppe Mazzini se manifestent ailleurs que dans la critique littéraire. Il est pourtant intéressant de noter qu'il fut l'un des premiers en Italie à reconnaître l'importance des œuvres de Vigny et que, certaines identités de vue aidant, il s'efforça de les propager parmi ses compatriotes. Ne conçut-il pas toujours la littérature comme un apostolat qui aurait pour but d'exprimer et de répandre une idée universelle ? Voilà peut-être la raison pour laquelle Mazzini ne faisait aucun grief à Vigny de son obscurité et de son style parfois peu élégant. Tous deux appartenaient à cette génération qui voulait que la littérature fût au service des sociétés, « pour tâcher de les

1. G. Mazzini, *The present State of French Literature (Condizioni presenti della letteratura in Francia)* ; pp. 251-90 des *Scritti letterari* etc. », vol. III (XVI de l'éd. Nationale) ; ib., 1913. Les deux rédactions de cet article, en anglais et en italien, sont l'œuvre de Mazzini, qui nomme plusieurs fois Vigny dans ses articles et dans sa correspondance (Cf. désormais M. De Cesare, *V. e l'Italia*, déjà cité). Pour les traductions moins importantes ou pour des références d'intérêt plus général, comme pour des publications de valeur limitée, nous renvoyons une fois pour toutes le lecteur à cet essai de M. De Cesare). — Cf. aussi G. Planche, *Chatterton de Mr. A. de V.* ; *Revue des Deux Mondes*, 1835, t. I, pp. 428-42.

moraliser, de les arracher aux intérêts matériels, de les spiritualiser, de les rendre susceptibles d'enthousiasme pour le beau, le bon et le vrai ». (*Journal d'un poète*, 16 janvier 1837). D'autre part il ne faut pas oublier que beaucoup de nos proscrits s'assimilèrent la culture française de 1830 [1], avec une sympathie généralisée et intéressée. Ce fut juste à cette époque-là que Vigny eut le plus de succès en Italie.

De 1840 environ jusqu'à la fin du XIX^e siècle, sa renommée devient très incertaine, presque nulle. Les imitations du théâtre de Vigny par Giovanni Prati ou par Ruggero Leoncavallo n'ont qu'un intérêt très limité ; l'indication de Vittorio Imbriani n'est qu'un rappel très rapide ; l'article de Giulio Salvadori exprime une opinion très personnelle et, partant, partiale. Nos meilleurs critiques, De Sanctis et Carducci, ne nomment pas Vigny. Gabriele D'Annunzio lui-même, dont on sait les liens très étroits avec la culture française, ne révèle aucune curiosité spéciale à son égard. Un indice de l'opinion générale italienne pendant cette période nous est offerte par la *Nuova Enciclopedia Italiana* [2], qui, comme toute encyclopédie, tend à expliquer les sentiments et les pensées communs à son temps. Vigny y est considéré comme une « personnalité de premier ordre », mais on oublie qu'il a écrit *Les Destinées* ! En d'autres termes, on connaît Vigny très superficiellement. On se contente de l'admirer, et pas toujours, mais sans apporter une contribution à l'interprétation critique de son œuvre.

C'est seulement au début de ce siècle, que l'on s'intéresse de nouveau à lui d'une façon particulière : en effet M. A. Galletti publie en 1903 un parallèle entre Giacomo Leopardi et Vigny [3]. Ce critique, qui veut étudier dans les deux œuvres la signification éthique et intellectuelle plutôt que le côté

1. Il nous semble utile à ce propos de rappeler l'excellent livre de A. Omodeo, *La cultura francese nell'età della Restaurazione* ; Milano, Mondadori, 1946 ; particulièrement les pp. 5, 15, 47, 135.

2. G. Boccardo, *Nuova Enciclopedia Italiana* ; Torino, Utet, 1888 ; 6^e éd., t. XXIII, pp. 160-61. Le supplément, publié par S. Pagliani (*ib.*, 1899) ne mentionne pas Vigny.

3. A. Galletti, *G. Leopardi ed A. de V.*, dans *Studi di letterature straniere*, pp. 69-166 ; Verona, Drucker, 1903 (réimprimé dans le vol. « Poeti, poesia e storia » ; Milano, 1926). M. Galletti conclut qu'il n'y a pas eu d'interdépendance entre Vigny et Leopardi. Nous pouvons observer que personne n'a jusqu'ici apporté des raisons probantes pour montrer la moindre influence directe entre les deux poètes ; même pas F. Flora, *Leopardi e la letteratura francese* ; Milano, Malfasi, 1949.

artistique, examine les deux poètes en faisant une comparaison continue entre les idées, et surtout entre le pessimisme de l'un et celui de l'autre. Il considère les points par où ils se rejoignent et ceux, au contraire, par où ils diffèrent, avec une préoccupation morale, de caractère chrétien, qui parfois l'empêche de comprendre à fond la poésie de Leopardi. Par contre, cette préoccupation ne l'empêche pas de nous fournir de bonnes observations de détail.

Les deux poètes — remarque M. Galletti — atteignent une forme commune de pessimisme viril et austère, qui est rationnel plus que sentimental. C'est l'affirmation consciente du schisme existant entre la raison et la nature. Néanmoins, par son origine et sa formation, le pessimisme du poète français diffère de celui du poète italien : « il s'est élaboré plus lentement et il est resté plus profondément imprégné du sentiment chrétien ». Si Leopardi en effet était déjà parvenu à vingt-deux ans à un raisonnement lucide et si sa sensibilité blessée ne lui permettait que de rares moments de rébellion, Vigny parvint à ses conclusions plus tard, après s'être dispersé dans la vie militaire et dans les polémiques littéraires. Le critique italien considère le pessimisme de Vigny comme plus élevé que celui de Leopardi par le fait qu'il reste toujours « plus chrétien, c'est-à-dire plus intellectuel et moral ». Même si Vigny, comme Leopardi, ne croit pas que la religion du Christ possède et résoud l'énigme de la vie, M. Galletti cependant trouve chez Vigny une conception sublime du monde et un espoir du rachat suprême, qui lui semblent bien supérieurs au naturalisme païen.

Il ne nous appartient pas d'apporter ici des précisions sur la pensée religieuse de Vigny [1]. La conclusion de M. Galletti signifie seulement, à notre avis, que le caractère chrétien de son pessimisme est encore à démontrer et que, au moment même où l'on reproche de nombreuses erreurs aux romantiques, il ne faut pas se laisser égarer par une sorte de romantisme critique (si l'on peut dire), par lequel le critique finit par rechercher son idéal dans l'écrivain qu'il examine. Le danger d'une telle méthode est évident. Heureusement

1. Nous en avons déjà parlé à propos de G. Bonnefoy, *La pensée religieuse, etc.*, dans la *Rivista di Letterature Moderne*, gennaio 1951, pp. 227-35.

le critique a su garder une mesure, qui lui permet de dégager des considérations fort appréciables.

Un compte rendu critique de P. Savi-Lopez sur *Daphné* [1], nous offre une des premières tentatives d'interprétation de cet ouvrage. Il veut aussi caractériser l'art de Vigny, qu'il admire, en le voyant se resserrer dans une « marmorea compostezza » (p. 266). Plus tard, de brèves « noterelle » sur Vigny, d'une importance relative, nous offrent l'occasion de revenir sur la méthode de la recherche des sources [2] ; méthode par laquelle G. Mazzoni a cherché à déterminer la source d'un *Tommaso Chatterton* italien, ainsi que l'origine des mots *commediante* et *tragediante*, prononcés par le Pape Pie VII lors de sa rencontre avec Napoléon, à Fontainebleau (ch. v, on le sait, dans *Servitude et Grandeur militaires*).

Il n'est pas question de renouveler à cette occasion une « querelle des sources », comme disait avec une certaine ironie Albert Thibaudet. Les remarques de Guido Mazzoni nous offrent tout simplement l'exemple de l'une des méthodes de la critique littéraire italienne, qui était à ce moment-là très discutée.

En Italie, l'œuvre de Vigny n'a pas été l'objet d'études approfondies au point de vue des sources. On doit cela au fait que, au moment même où l'on s'occupait particulièrement de Vigny, la critique italienne avait choisi, ou était en train de choisir, de nouvelles voies. Une recherche des sources est-elle utile ? Oui, certainement. Est-elle œuvre de critique littéraire, de critique créatrice ? Assurément non. En effet, s'il est indispensable de savoir où se trouve la chute d'eau, l'électricité n'en reste pas moins autre chose... On peut surtout parler d'une œuvre littéraire dans la mesure où celle-ci a une marque à elle, par ce qu'elle a d'original et de nouveau. Vouloir l'étudier séparément, c'est-à-dire dans chacun des éléments détachés qui la composent,

1. P. Savi-Lopez, *Dafne. Un'opera postuma di A. de V.* ; « Nuova Antologia », 16 nov. 1913, pp. 263-68.

2. G. Mazzoni, *Noterelle concernenti A. de V.* ; « Études Italiennes », 1919, pp. 18-24. Pour des recherches de sources cf. aussi, parmi d'autres, M. A. Cajumi et M. R. De Cesare lui-même. Il faut remarquer également que les études sur Vigny se sont multipliées depuis une trentaine d'années, débordant le cadre de la critique universitaire et créant un nouveau courant d'intérêt autour de l'œuvre du poète.

cela signifie chercher son originalité là où justement elle ne se trouve pas. Quand on dit qu'il faut étudier une œuvre littéraire dans ses sources, (et nous donnons au mot « étudier » le sens évident de jugement critique et non seulement celui de recherche), il est normal que l'on ait remarqué dans un tel énoncé un principe dont les termes se contredisent. Car une œuvre d'art ne se résoud pas dans ses sources ; et, inversement, si l'œuvre se réduit à ses sources, cela signifie qu'elle n'existe pas en tant qu'œuvre d'art.

L'utilité d'une telle recherche — nous nous rapportons à coup sûr aux affirmations de B. Croce — apparaît alors réelle seulement si on la considère en tant que commentaire de l'œuvre, c'est-à-dire dans les limites où elle explique la signification précise d'une expression. En d'autres termes, nous pourrions dire qu'une recherche des sources, ou même des imitations et des réminiscences, se justifie comme une recherche et un assemblage des matériaux qui peuvent servir à l'interprétation des œuvres d'art. En même temps donc qu'il ne faut pas s'exagérer la valeur de telles recherches en les changeant en jugements critiques, on en justifie ainsi, par cette limitation, la légitimité et l'utilité. Les sources littéraires, et toutes espèces de sources, ne peuvent produire aucun jugement critique ; elles ne sont qu'une préparation pour le critique, comme elles l'ont été pour le poète.

C'est précisément Benedetto Croce, le critique le plus qualifié pour soutenir ces propos, qui publie dans sa revue un article sur Alfred de Vigny [1]. Cet essai est fondamental pour la critique italienne : il y montre la même pénétration manifestée dans bien d'autres essais. Même si l'on peut lui objecter que les problèmes du poète et du soldat ne sont pas le centre exclusif de la vie de Vigny, et aussi qu'il ne fallait pas négliger ce caractère de lutte toujours présent dans son œuvre, il faut reconnaître qu'il a formulé des considérations très importantes au sujet du terme « philosophique », si souvent employé pour l'art de Vigny. Il en a surtout tiré des

1. B. Croce, *Alfredo de Vigny* ; « La Critica », 20 gennaio 1919 ; pp. 1 sqq. Paru de nouveau dans le volume *Poesia e non Poesia* (Bari, Laterza, 1923), pp. 120-32, d'où sont tirées nos citations. Dans ses ouvrages Croce cite plusieurs fois Vigny en tant que grand poète ; on peut voir surtout *La Poesia* (Bari, Laterza, 1943, 3e éd., p. 250) et *La letteratura italiana del Settecento* (Bari, Laterza, 1949, p. 13).

conséquences pour une interprétation sagace de son pessimisme.

Croce ne voit pas en Vigny un penseur, parce que les deux idées qui préoccupent cet écrivain — le rapport de droits et de devoirs entre l'artiste et la société, et d'autre part le fréquent conflit entre les devoirs du soldat et la conscience de l'homme — ne sont pas, dit-il, « des problèmes théoriques », mais bien plutôt des égarements et des tourments dus à sa délicate sensibilité. En ce qui concerne la première de ces idées, Croce ne voit pas pour quel motif la société doit avoir des obligations particulières envers les poètes (bien plus : il en arrive à dire qu'il vaudrait presque mieux que la société fît aux poètes ce qu'on fait aux pinsons, qu'elle les aveuglât afin qu'ils chantent mieux !...). Dans la deuxième, il ne voit qu'une des nombreuses difficultés et qu'une des luttes intérieures qui arrivent dans la vie ; si l'on en reste blessé pour toujours, cela signifie qu'on est peu apte à la vie militaire. Voilà donc des « problemi teoricamente insussistenti » (p. 121).

Mais si ces problèmes sont inexistants en tant que problèmes théoriques, ils causent par contre des souffrances, des morsures, des déceptions réelles. C'est pourquoi les œuvres de Vigny, qui s'en inspirent et qui embrassent peu de choses au point de vue théorique, sont pleines de fines observations et de moments émouvants. Toutefois Vigny lui-même, on s'en souvient bien, attribuait le terme de philosophique à sa poésie. Croce ne lui accorde point ce droit ; il estime utile de rappeler que l'expression *poésie philosophique* est l'une de ces formules dans lesquelles substantif et adjectif se contredisent, car une poésie ne peut jamais être philosophique : autrement dit, la poésie n'est jamais une dialectique. Il lui semblerait plus juste de l'appeler « poésie dramatique ou épique, du drame et de l'épopée moderne, en tant que ceux-ci n'ont plus comme protagonistes les Grecs et les Barbares ou les Francs et les Sarrasins, mais Dieu et la nature, mais le Bien et le Mal, mais la Joie ou la Douleur, et tous termes semblables de contraste et d'antinomies ».

On a, de plus, considéré comme pessimiste la poésie philosophique de Vigny : définition plus tolérable, écrit Croce,

« car le pessimisme introduit une disposition subjective et sentimentale dans la méditation des grands problèmes, disposition que l'on peut autrement appeler matière poétique ». Mais cette définition de poésie pessimiste ne le satisfait pas. « Le mot *pessimisme* n'est-il pas trop générique et grossier pour une disposition d'esprit aussi complexe et individuelle que celle de Vigny ? » Ayant donc éliminé ces définitions de philosophique et de pessimiste, Croce s'attache à montrer quels sont les sentiments exprimés par la poésie de Vigny : la disposition religieuse, le désir du bien et du dévouement, l'admiration pour l'héroïsme, le culte du génie, de la poésie, de l'amour. Et le critique italien affirme que Vigny est l'un des plus grands talents qui soient nés en France, qu'il est probablement aussi le plus grand parmi les poètes français du XIX^e^ siècle. Vigny « è probabilmente il più grande tra i poeti francesi del secolo decimonono » (p. 132).

Le volume de M. M. Fubini, publié en 1922, a sûrement trouvé une suggestion dans cet article de Croce ; il reste toujours l'essai le plus complet qu'on ait écrit en Italie sur Alfred de Vigny [1]. M. Fubini y révèle un talent scrupuleux et plein de finesse avisée.

Le désir de le voir un peu moins rigide, de trouver en lui ces nuances qui éclairent mieux une formule ou une définition, ne doit pas nous empêcher d'apprécier cet essai à sa juste valeur.

Nous ne pouvons donner qu'un résumé très schématique de cette étude de M. Fubini : une lecture directe en révélerait mieux l'intérêt. L'auteur consacre le premier chapitre de son livre à la *Correspondance* et au *Journal d'un poète* ; les principaux événements de la vie de Vigny et sa pensée même, le poussent à affirmer que déjà dans *Moïse* on rencontre dans sa totalité l'homme et le poète des *Destinées*. Successivement il examine les *Poèmes antiques et modernes* en eux-mêmes, et dans ce qui les relie à André Chénier, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, sans oublier le roman de *Cinq-Mars*. Le troisième chapitre essaie de découvrir le chemin qui, à travers les *Consultations du Docteur Noir* et *Servitude et Gran-*

1. M. Fubini, *Alfredo de Vigny. Saggio critico* ; Bari, Laterza, 1922. Cf. aussi son article dans l' « Enciclopedia Italiana », t. XXXV, 1937-. — C. De Lollis donna un compte rendu trop sévère de cet essai.

deur militaires, a conduit Vigny à l'expression lyrique d'une méditation intime et des contrastes de la vie morale. M. Fubini en vient finalement à examiner les *Destinées* et il voit en Vigny « le poète de la virilité, d'une virilité mûre et grave », qui développe ses idées « dans des images sobres et grandioses, dans des statues, comme disait le Poète, bien que ces statues nous apparaissent enfermées dans une pénombre et ne nous laissent apercevoir d'elles que quelques attitudes vivantes et intenses ».

Une intéressante réplique à l'interprétation du *Moïse* donnée par M. Fubini, fut publiée l'année suivante, par M. L.-F. Benedetto [1], qui préfère accepter l'interprétation du personnage donnée par Vigny lui-même. *Moïse*, observe M. Benedetto, est une composition de jeunesse avec les limitations que comportent normalement ces mots, c'est-à-dire quelque chose d'imparfait, de non mûr. Il n'y discerne d'ailleurs pas une tristesse désolée, mais plutôt une croyance totale en la chimère de son temps. Et plus tard, le même critique tend à préciser l'art de Vigny dans une synthèse rapide, qui correspond au caractère de son exposé : « In impeti alati ama conchiudersi, dopo i lenti tocchi descrittivi, gli apoftegmi austeri, le scultorie raffigurazioni, l'arte pensosa del Vigny » (p. 1010). Cette définition est le résultat de longues études et d'une opinion désormais affermie.

A peu près à la même époque Arturo Farinelli, dans son livre sur *Le romantisme dans le monde latin* [2], nous parle de Vigny d'une façon générale mais très pertinente. Sa méthode empreinte de liberté critique, de modestie, et en même temps de participation zélée et passionnée aux créations de ses auteurs, est bien connue en France ; elle nous invite à rappeler ici ses remarques, plus pertinentes que celles de M. F. Cazzamini-Mussi, moins influencées par les jugements de Croce que les considérations de M. A. Cajumi ou de M. G. Citanna.

Tout cela montre que Vigny, en Italie également, est

1. L. F. Benedetto, *Il Mosè di Alfredo de Vigny* ; dans le vol. « Da Dante al Manzoni » ; Pavia, Fusi, 1923, pp. 159-72. Cf. aussi son article sur la *Letteratura francese...* dal 1515 *al* 1931 ; « Enciclopedia Italiana », vol. XV, 1932.

2. A. Farinelli, *Il Romanticismo nel mondo latino* ; Torino, Bocca, 1927, 3 vol. ; II, pp. 293-94 notamment, et passim. La bibliographie de Vigny, recueillie aux pp. 64-66 du t. III, est sommaire mais intelligemment choisie.

depuis longtemps regardé comme un classique que l'on étudie. On ne se contente pas d'une admiration superficielle. L'école même suit cette tendance de la critique universitaire et de la critique tout court. Nous laissons de côté ici les commentaires à tendance spécifiquement scolaire, parce qu'ils présentent normalement de simples remarques sur la grammaire ou sur le vocabulaire. Ces commentaires, d'ailleurs, trouvent souvent leurs sources dans les histoires ou les anthologies de la littérature française de MM. L.-F. Benedetto, V. Lugli, C. Pellegrini, A. Pons-Bounous, L. Sorrento, D. Valeri, auxquelles nous renvoyons. Nous signalons cependant le livre de M. L. Sorrento [1], qui atteint l'ampleur d'une véritable étude. M. Sorrento éclaire les poèmes de la jeunesse et les poèmes de la maturité en deux parties, où il essaie d'expliquer la poésie de Vigny par un commentaire qui analyse, séparément, chaque poème. C'est la tâche même du professeur qui doit tout ordonner et présenter, et qui trouve dans ces intentions mêmes l'utilité et la limite naturelles de son ouvrage.

Pendant les dix dernières années, se produit en Italie une floraison de publications, où prédomine une tendance à caractère plus personnel, où la critique des professeurs et des essayistes se confond avec celle qu'on a coutume d'appeler critique militante, la critique faite pour le public. On pourrait même se demander si Vigny n'a pas été considéré en Italie comme l'auteur des après-guerre, ou mieux encore, comme l'écrivain aimé surtout aux moments de crise. Il suffirait, pour s'en rendre compte, de relier les dates des dernières publications à celles de l'autre après-guerre. Mais ceci apparaît surtout dans les préfaces faites aux éditions parues entre 1943 et 1946, et plus encore si l'on tient compte qu'une traduction de *Servitude et Grandeur militaires* a été imprimée trois fois en trois ans.

La préface de M. F. Neri [2] nous donne une fine interpré-

1. L. Sorrento, *Lettura e illustrazione critica della poesia di A. de V.*; Milano, Vita e Pensiero, 1945. Ce livre a été critiqué par M. G. Charlier (compte rendu dans la revue « Erasmus », 1 janv. 1947). Cf. la réplique de M. Sorrento (« Aevum », gennaio-giugno 1947, p. 199) et le compte rendu de M. R. De Cesare (*ib*). — Notons encore un livre de M. I. Siciliano (*Lirici francesi del primo ottocento*) né d'une série de cours universitaires.

2. *A. de V., Servitù e grandezza militare*; introd. di F. Neri, trad. di N. Neri; Torino, Utet, 1945 (1re éd. : 1943).

tation psychologique des trois contes, dont *La canne de jonc* lui paraît occuper la première place dans l'œuvre en prose de Vigny. Ici encore M. Neri manifeste son goût critique bien connu ; mais il appuie peut-être un peu trop sur le pessimisme de Vigny, « toujours l'homme, et le poète, déçu ». Son interprétation reste cependant la plus sobre et la plus sérieuse, dans son ensemble, parmi celles que nous offre ce groupe de publications, dont l'intérêt et le mérite consistent principalement dans leur désir de faire connaître l'auteur des *Destinées* à un plus vaste public.

Au même moment, M. C. Cordié a voulu satisfaire à l'actualité et à l'expérience du spécialiste, en nous donnant une édition soignée des *Poèmes* de Vigny [1]. Son introduction, publiée de nouveau la même année dans le journal *Il mondo*, nous présente l'auteur moins comme un poète que comme un exemple. C'est la raison pour laquelle M. A. Grande, écrivain et poète lui aussi, nous donne un choix et une traduction du *Journal d'un poète*, dont il s'approche avec la sympathie qu'un artiste, dit-il, peut éprouver pour un autre artiste [2]. Tandis que M. A. Pellegrini [3] tend à rapprocher la poésie de Vigny de celle de Baudelaire, M. F. Ampola fait un rapprochement entre Vigny et Leconte de Lisle [4], et il traduit élégamment un choix de poèmes, les plus connus parmi ceux qui appartiennent aux *Poèmes antiques et modernes* et aux *Destinées*. Le rapprochement des noms de Vigny et de Leconte de Lisle n'est pas une nouveauté (on se rappelle le livre de M. P. Flottes), mais c'est la première fois qu'on le fait en Italie, avec une telle insistance.

On a fini ainsi par regarder Vigny en dehors même de tout problème critique ; on jouit tout simplement de sa poésie avec désintéressement, ou l'on suit ses méditations avec sympathie. C'est, si l'on peut dire, une critique impressionniste qui s'est développée à côté de la critique profession-

1. *A. de V., Poèmes* ; introd. di C. Cordié ; Milano, Martello, 1946.
2. *A. de V., Giornale di un poeta* ; trad. e pref. di A. Grande ; Roma, Ed. della Bussola, 1944. Le volume se termine par des fragments d'*Héléna* et d'autres poèmes encore, et aussi par le *Discours de réception à l'Académie.*
3. *A. de V., Diario di un poeta* ; trad. e introd. di A. Pellegrini ; Milano, Bompiani, 1946. — Il est tout de même regrettable que les deux traducteurs aient suivi la vieille édition Ratisbonne, et non les éditions Baldensperger.
4. *A. de V. — Leconte de Lisle* ; introd., scelta e versioni metriche a c. di F. Ampola ; Milano, Garzanti, 1945.

nelle. Celle-ci cependant poursuit régulièrement son travail. Nous tenons à signaler un article sur *Quitte pour la peur* et un essai sur *Servitude et Grandeur militaires*, publiés par M. De Cesare [1]. Pour celui-ci la pièce manque d'unité et de cohérence : elle contient des éléments, dispersés entre la farce et les problèmes sérieux, qu'un art mécanique anime et ne vivifie point. M. De Cesare n'a pas ménagé ses réserves et ses critiques. Il est moins sévère quand il examine *Servitude et Grandeur militaires*, et, même si la séparation des trois contes du roman nous paraît chez lui trop rigoureuse, il nous donne un essai bien documenté.

Tout dernièrement M. V. Lugli [2] a confirmé que Giosuè Carducci n'avait pas une grande familiarité avec Vigny. Cet article est venu compléter les brèves, mais fines et pénétrantes analyses des œuvres de Vigny, que ce critique venait de publier dans le *Dizionario delle opere e dei personaggi.*

Après des périodes de faveur ou d'oubli, la renommée de Vigny est maintenant acquise en Italie. L'accueil fait à son œuvre a été plus souvent fait d'enthousiasme que de dénigrement ; et en général, Vigny a rencontré une sérénité de jugement que même en France il n'a pas toujours obtenue. C'est ce que nous avons essayé de faire ressortir à travers ce très rapide examen. Nous avons eu aussi l'occasion d'entrevoir, bien qu'indirectement, les tendances différentes de la critique italienne. Mais nous n'avons fait ressortir les diffé-

1. R. de Cesare, *Osservazioni su « Quitte pour la peur » di A. de V.* ; « Aevum », marzo-dicembre 1948, pp. 211-30. — Id., *Intorno a « Servitude et Grandeur militaires » di A. de V.* ; Arona, Paideia, 1949. — M. De Cesare nous signale une nouvelle traduction de ce roman chez Rizzoli (Milano, « Bibl. universale ») et un article de M. C. Giardini, *A. de V. e M. Dorval* ; « Il Corriere Lombardo », 30 giugno 1950. Nous l'en remercions vivement.

2. V. Lugli, *Carducci e V.* ; « Letterature Moderne », luglio-agosto 1951, pp. 438-43. — Cf. aussi *Dizionario letterario Bompiani delle Opere e dei Personaggi di tutti i tempi e di tutte le letterature* ; Milano, Bompiani, 1948-50. Avec M. Lugli ont collaboré, pour Vigny, Mme A. Bruzzi et M. Romanini ; nous renvoyons à l'index (t. IX).

Toujours dans « Letterature Moderne » on peut signaler un article de M. Y. Le Hir, *Evolution et unité des poèmes bibliques d'A. de V.* (gennaio-febbraio 1951, pp. 86-88) ; mais... il est français. Si l'on veut cependant ajouter encore quelques indications à la bibliographie de M. De Cesare, on peut citer : G. Prampolini, *Storia Universale della letteratura* ; Torino, Utet, 1950 (t. IV, pp. 778-79, et passim), qui offre des renseignements assez généraux. Cf. aussi deux nouvelles éditions populaires : *A. de V., Servitù e grandezza militari* ; trad. con note di M. Fortuna ; Firenze, L. E. F., 1951. *A. de V., Stello*, etc. ; trad. di F. Filippini ; Milano, Rizzoli, 1950.

Pour le théâtre de Vigny en particulier, nous signalons enfin le jugement équilibré de S. D'Amico, *Storia del teatro drammatico* ; Milano, Garzanti, 1950 ; t. III, pp. 140-143.

rentes théories critiques que pour mieux éclaircir les affirmations qui en étaient le résultat. Nos résumés et notre classement n'ont d'autre ambition que celle de faire connaître l'état présent des études italiennes sur Vigny : nous avons essayé d'en donner un aperçu suffisamment clair, d'où il résulte que la critique contemporaine montre une très nette tendance à dégager la vraie personnalité du poète, examiné dans son individualité. C'est dans ce sens-là qu'il faut rechercher son apport le plus important pour l'interprétation des œuvres d'Alfred de Vigny.

Liano Petroni.

NOTES ET DOCUMENTS

L'*AREOPAGITICA* DE MILTON

Histoire d'une traduction.

Il serait curieux de déterminer dans quels pays, par qui, comment, dans quelles circonstances, l'*Areopagitica* de Milton a été, depuis trois siècles, traduite, imitée et commentée. Une telle entreprise dépasse de beaucoup notre dessein. A l'occasion de la publication récente, sous les auspices de l'Unesco, d'un plaidoyer en faveur des bibliothèques sinistrées *(Bibliothèques en détresse)*, nous avons recherché la meilleure traduction du célèbre texte de Milton sur l'âme des livres, et nous avons dû constater qu'il n'avait pas été fait de traduction française de l'*Areopagitica* depuis 1823, abstraction faite des éditions classiques et des morceaux choisis qui ne sauraient entrer en ligne de compte dans l'appréciation des influences littéraires.

L'opuscule de Milton, signalé dans le *Répertoire chronologique* de Paul Van Tieghem comme le seul événement littéraire anglais pour l'année 1644, est de l'année de départ de la Révolution d'Angleterre. Œuvre de circonstance, intimement liée au destin du poète républicain, le plaidoyer de Milton en faveur de la liberté de la presse et de l'écrit, eut dès le premier instant et conserva jusqu'à nous une valeur universellement humaine qui le place très haut dans le patrimoine de l'esprit.

En août 1644, Milton avait été mandé devant la Chambre des Lords pour son apologie du divorce. On lui opposait une ordonnance du Parlement en date du 14 juin 1643 qui rétablissait la censure des livres, pamphlets et écrits imprimés. Milton prépare alors une adresse au Parlement anti-royaliste dont il est un des plus respectueux partisans, et il donne à son ouvrage la forme d'un discours (« A Speech ») à l'Aréopage de Westminster. Il l'intitule *Areopagitica*, et, ayant un jour à préciser ce titre, il écrit de sa main sur un exemplaire — aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Bodléienne — ce sous-titre : « *sive de Libertate*

Typographiae Oratio ». L'Aréopagitique paraît à Londres le 24 novembre 1644, sans nom d'imprimeur et sans avoir été enregistrée.

Dans sa *Defensio secunda*, Milton devait rappeler (1654) qu'il était « l'avocat d'une cause la plus noble en soi, comme aussi par son intérêt, universelle... » et qu'il se sentait « non pas aux Rostres ou au Forum, à Rome ou à Athènes, mais pour ainsi dire en présence de l'Europe presque entière ».

Le message de Milton devait franchir en effet les bornes du temps et de l'espace. Malgré la défaveur du public anglais pour les écrits en prose de Milton, un résumé de l'*Areopagitica* parut en 1693, et trois éditions virent le jour en 1738, 1772 et 1780, ou isolées ou accompagnées d'autres écrits. L'édition de 1738 (par James Thomson) a pour occasion une loi imposant la censure a toute pièce de théâtre. Celle de 1772 recommande l'*Areopagitica* aux Suédois, alors en crise révolutionnaire, afin qu'ils en deviennent plus « francs » (Memoirs of T. Hollis).

*
* *

C'est Mirabeau qui le premier répandit en France les passages les plus persuasifs du plaidoyer de Milton en faveur de la liberté de l'imprimé. Quelle édition avait-il eu sous les yeux ? Celle de Thomson, celle d'Hollison ou celle de Johnson, la dernière parue (1780) ? Peu nous importe ici, car seul compte à nos yeux l'usage qu'il en a fait et la forme française qu'il lui a donnée.

A la veille de la Révolution française, et dès l'annonce de la convocation des États-Généraux, des milliers de brochures agitaient le problème de la liberté de la presse (Hatin). Il pouvait sembler de bonne guerre de s'appuyer sur le célèbre plaidoyer de Milton en l'accommodant aux besoins de l'heure : le tribun français traduisit et adapta la prose du grand citoyen anglais.

On a souvent reproché à l'*Areopagitica* de Milton d'être diffuse. Cestre néanmoins la met à part comme « le moins prolixe des écrits en prose de Milton ». Mirabeau sélectionne les passages les plus frappants, ceux dont le mouvement oratoire est le plus puissant ; il supprime les souvenirs de l'antiquité classique qui embarrassent la marche du plaidoyer et qui hérissent le beau texte de leurs multiples citations. Il ne retient pas les attaques contre l'épiscopat. Il allège les développements se rapportant plus spécialement au peuple anglais. Il encadre sa traduction d'une introduction de circonstance, et d'une exhortation à ceux qui, quelques semaines plus tard, devaient représenter les Français auprès du Roi. Il fait paraître en 1788, sans nom d'imprimeur,

l'ouvrage dont la page de titre est libellée comme suit : *Sur la liberté de la Presse, Imité de l'Anglois, de Milton*[1]. *Par le Comte de Mirabeau.* Mirabeau a supprimé le titre original (*Areopagitica*). Il a remplacé l'épigraphe originale, que Milton avait tirée des *Suppliantes d'Euripide* (texte en grec, et traduction anglaise) par une phrase de l'*Areopagitica*, dans laquelle le mot *Raison* prend la place du mot *Dieu* (God). Mais il a soin d'indiquer au pied de la page de titre — ce que ne font pas toujours nos modernes adaptateurs — le titre original de son modèle. — « Who kills a man kills a reasonable creature... bru *(sic)*, he who destroys a good book, kills reason it self. TUER UN HOMME, C'EST DÉTRUIRE UNE CRÉATURE RAISONNABLE ; MAIS ÉTOUFFER UN BON LIVRE, C'EST TUER LA RAISON ELLE-MÊME. — A LONDRES. M.DCC.LXXXVIII. »

La position prise par Mirabeau dans son écrit sur la liberté de la presse ne devait pas rester celle d'un pur théoricien. Après la suppression du *Patriote français* de Brissot où l'autorité avait vu « le dernier degré de l'audace enhardie par l'impunité », Mirabeau lança le lendemain de l'ouverture de l'Assemblée, la feuille intitulée *États Généraux* dont le prospectus avait circulé les jours précédents. Le 6 mai 1789, un Arrêt du Conseil supprime tous prospectus, journaux, feuilles périodiques et souscriptions. Le 7 mai, la souscription ouverte par Mirabeau est supprimée ainsi que l'imprimé lui-même, comme « injurieux, et portant avec lui sous l'apparence de la liberté, tous les caractères de la licence ». Le 8 mai, l'Assemblée du Tiers-État proteste contre ce dernier acte du Conseil, lui reprochant de porter « atteinte à la liberté publique, au moment où elle est la plus précieuse à la nation, en ce qu'il a violé la liberté de la presse, réclamée par la France entière ». Mirabeau proteste de son côté, et transforme le titre de son journal en *Lettres du Comte de Mirabeau à ses commettants*, s'abritant ainsi derrière l'inviolabilité parlementaire. Hatin conclut : « La presse fut affranchie de fait avant de l'être de droit ». La liberté de la presse devait bientôt prendre place dans la Déclaration des Droits de l'Homme. Mirabeau avait proposé au Comité de rédaction de la Déclaration un texte qui ne fut pas retenu, mais où son action eût triomphé d'une manière plus éclatante encore : « Libre dans ses pensées et même dans leur manifestation, le citoyen a le droit de les répandre par la parole, par l'écriture, par l'impression, sous la réserve expresse de ne pas donner atteinte aux droits d'autrui ».

1. Le titre de ce morceau très singulier, où j'ai suivi de beaucoup plus près mon Auteur que ne voudront le croire ceux qui ne consulteront pas l'Original, et où j'ai plutôt retranché qu'ajouté ; ce titre est : *Areopagitica* : A « speech gor *(sic)* the liberty of unlicens'd printing, To the Parliament of England ».

En 1792, Mirabeau réédite sa brochure, cette fois-ci au grand jour. La page de titre en est modifiée : les lettres grises du titre et l'élégance de la présentation ont disparu — à part le fleuron. *Le Comte de Mirabeau* y est devenu *Mirabeau l'aîné*. L'épigraphe de la première édition est reporté à la suite du titre de départ (page 1). A la suite de l'ouvrage on trouve une liste des « ouvrages de M. de Mirabeau qui se trouvent chez le Citoyen Le Jay, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, nº 146, près celle de Richelieu » (2 pages non paginées). *Sur la liberté de la Presse, imité de l'Anglois de Milton*, y est annoncé au prix de 1 livre 10 sols.

Pour comparer entre eux l'original de l'*Areopagitica* et ses traductions, il a été nécessaire de compter et de numéroter de 1 à 24 les développements du discours de Milton. Dans presque tous les cas, les alinéas de Milton correspondent aux différents points de son discours. Il arrive que les paragraphes de Milton soient très compacts. Non seulement Mirabeau les a allégés, mais, quand il en a conservé le texte intégral, il les a morcelés. Les paragraphes sont donc plus nombreux dans les deux textes de Mirabeau.

Mirabeau remplace l'exorde de Milton (§ 1 : « They who to States and Governors of the Commonwealth direct their speech, High Court of Parliament », et § 1 *bis* : « If ye be thus resolved ») par un morceau de circonstance (« C'est au moment où le Roi invite tous les François à l'éclairer sur la manière la plus juste et la plus sage de convoquer la Nation... ») où l'on trouve de beaux accents d'éloquence, partiellement inspirés, comme il le dit en note, du Marquis de Cazaux (*Questions à examiner avant l'Assemblée des États-Généraux, 1788*). Mirabeau y présente Milton comme un « paisible argumenteur ».

Mirabeau traduit Milton à partir du § 2. « Je ne prétends pas, milords et messieurs, que l'église et le gouvernement n'aient intérêt à surveiller les livres aussi bien que les hommes... » Il conserve les §§ 3 et 4. Il raccourcit le 4 *bis* en le débarrassant de l'allusion au double imprimatur de Lambeth House et de l'image déplaisante sur Junon. Il en remplace la seconde partie par une belle période, qui semble brève, si on la compare à l'original : « Mais laissant là l'érudition, les autorités, les exemples, & remontant à la nature des choses, je dirai : lorsque Dieu permit à l'homme d'user modérément de toutes les productions de la nature, il voulut aussi que l'esprit jouît du même privilège ; & quoique la tempérance soit une des plus grandes vertus, Dieu la recommanda simplement aux hommes, sans rien prescrire de particulier à cet égard, afin que chaque individu pût la pratiquer à sa manière. »

Mirabeau conserve le § 5, allège le 5 *bis*, le plus long de tous ; et il utilise la comparaison de Milton « le livre de la vie » dans une rédaction personnelle : « Puisque tout ce que nous voyons, ou que nous entendons, soit assis, soit dans les promenades, soit dans les conversations ou dans les voyages, peut s'appeler proprement notre livre, & produit sur nous le même effet que les écrits ; il est évident que, si l'on ne peut supprimer que les livres, cette prohibition ne parviendra jamais aux fins qu'elle se propose ; si l'on n'envisage que l'intérêt des mœurs, qu'on jette les yeux sur l'Italie & sur l'Espagne, ces nations se sont-elles améliorées depuis que l'inquisition a pris à tâche d'y proscrire les livres ».

Mirabeau résume le § 6, passe au 7, transforme la phrase : « What is it but a servitude like that imposed by the Philistins, not to be allowed the sharpening of our awn axes and coulters, but we must repair from all quarters to twenty licensing forges ? » comme suit : « Quelle honteuse servitude s'il faut que vingt censeurs taillent toutes les plumes dont nous voudrons nous servir ! »

L'imitateur supprime le § 8 qu'il remplace par un résumé : « Si c'était un moyen sage, il faudrait l'appliquer à tout ; il n'y aurait pas de raison pour qu'on s'en servît pour les livres, plutôt que pour toute autre chose ; c'est là sans doute une invincible démonstration que ce moyen n'est bon à rien ». Il reprend la traduction quasi littérale avec le § 10, tout au moins au début. Le 11 disparaît (« Well knows he who uses to consider, that our Faith and Knowledge thrives by exercise »), ainsi que le 12 (« Another sort there be ») et le 13 (« Nor much better will be the consequence ev'n among the clergy themselves »).

Toute la fin du texte de Milton est remplacée par une péroraison originale, s'appliquant directement à la situation du moment en France. Il cite de Cazaux. Il introduit une hypothèse sur la Turquie transformée. Il exhorte les représentants des Français (« Que la première de vos Loix consacre à jamais la liberté de la presse, la liberté la plus inviolable, la plus illimitée »). Il insère dans cette partie le cri de Milton qu'il pousse en français avec la même éloquence que l'écrivain anglais : « Otez-moi toutes les autres libertés, mais laissez-moi celle de parler et d'écrire selon ma conscience » (« Give me the Liberty to know, to utter, and to argue freely according to Conscience, above all Liberties »).

Dans le *Post-scriptum* du 4 décembre 1788 qui fait suite à l'imitation de l'*Areopagitica*, on trouve une allusion à la cause occasionnelle de la publication, l'arrêt du 5 décembre 1788. Tout le morceau a une allure de tract, avec ses grandes capitales

et ses accents passionnés. « On imprimait cette feuille lorsque l'arrêté du Parlement de Paris du 5 de ce mois a paru... Liberté de la Presse, garant unique, garant sacré de ces beaux droits ; Liberté de la Presse, seule ressource prompte et certaine des gens de bien contre les méchans, Liberté de la Presse, énergiquement invoqués... Voilà, voilà sans doute un grand bienfait ; voilà le drapeau de ralliement pour la nation ; voilà le rameau de paix qui doit dissiper toutes les méfiances et réunir tous les vœux... Nous aurons une constitution, peut-être même sans de grands troubles civils qui, après tout, valent mieux qu'un mauvais ordre légal... »

Les notes que Mirabeau a ajoutées au bas des pages 29, 30 et 32 de l'édition de 1788 ne sont pas moins intéressantes que l'adaptation du texte de Milton. Qu'on en juge : page 29, note du paragraphe sur l'infaillibilité des censeurs, « En France, un censeur qui s'avise de faire la moindre brochure, est obligé de la faire approuver par un de ses confrères ; mais si le gouvernement se méfie d'un censeur au point de ne pas lui permettre de publier ses propres ouvrages sans approbation, comment peut-il lui confier le droit d'approuver ou de désapprouver ceux des autres ? ». Page 30, « Les peines et les prohibitions sont à la portée des esprits les plus bornés ; on peut les regarder comme *le pont aux ânes* des politiques. Ils les considèrent comme une manière expéditive de remédier à tout. Cependant une longue expérience devrait bien leur avoir appris qu'elles ne remédient à rien. » Page 32, à l'occasion des « *marrons* qui circuleront sous les yeux mêmes du censeur », « On sait que ce mot *marron* est le terme d'argot en librairie, pour exprimer un livre défendu ou publié en contravention aux réglemens, tant il est d'instinct universel, chez nous, que les livres et leurs auteurs sont les *nègres* des censeurs. Ces sobriquets populaires sont en général des indices assez sûrs de l'état de situation d'un peuple. En France, on appelle le peuple, c'est-à-dire la plus grande partie de la nation, *la canaille*. En Angleterre, on l'appelle *John Bull*, le taureau ».

*
* *

En 1823 paraît *L'Areopagitique*, la seule traduction à peu près intégrale que nous devions à un Français. Ce Français s'appelait Étienne Aignan (1773-1824 ?), de l'Académie Française, homme de convictions assez incertaines, auteur de tragédies sur la mort de Louis XVI, et sur le martyre de Marie-Antoinette d'Autriche, démagogue, puis bonapartiste, d'après Michaud, il

s'était néanmoins élevé contre l'assassinat du duc d'Enghien. Plus tard, il avait été en butte aux attaques du « Nain Jaune ». Sa traduction de l'*Iliade* avait été jugée sévèrement. La *Bibliothèque étrangère*, dont il était le directeur, et dans laquelle il glissa *L'Areopagitique*, avait pour but de montrer que les hommes sont plus méchants et plus malheureux à proportion de leur ignorance et de leurs préjugés. C'était à l'époque un geste très hardi que de répandre la traduction d'un texte très républicain [1]. Il est vrai que la portée n'en était pas celle d'un tract. L'ouvrage ne se présentait pas comme un pamphlet, mais comme un texte éducatif et littéraire. Encore s'accompagnait-il d'un avertissement dont on appréciera la prudence : « Ce n'était pas un pédant, celui qui... fut érudit avec choix, orateur avec grâce, dialecticien avec simplicité. Celui-là non plus n'eut de fanatisme d'aucune sorte, qui voulut que toutes les opinions pussent être exprimées sans contrainte... A la vérité, sa tolérance eut une restriction, elle excluait le catholicisme... L'asservissement de la presse n'était pas dirigé contre le parti du roi... le parti était trop faible dans l'opinion... les écrits les plus violents et les plus hardis en faveur de la royauté circulèrent assez librement sans que l'autorité la troublât ; c'était l'essor des idées de puritanisme et d'indépendance que le parlement avait l'intention de comprimer. Milton, dans son discours, s'attache à prouver que la censure

1. *Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature ancienne et moderne, ou Choix d'ouvrages remarquables et curieux traduits ou extraits de diverses langues, avec des notices et des remarques.* — A Paris, chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, nº 195, MDCCC.XXIII. Au tome II, on trouve *L'Areopagitique*, en compagnie de *L'Éducation* et du *Comus* du même Milton ; de l'histoire de Nella Raja, traduit du tamoul, des opuscules badins et poétiques de Machiavel, et de la Brata Yonda, tiré du javanais. — L'ouvrage fut annoncé dans la Bibliographie de la France (nº 3289) du 9 août 1823.

En tête de son texte, Aignan rétablit l'épigraphe d'Euripide en la traduisant en français : « Ceci est la vraie liberté, lorsqu'il est loisible à chacun de proposer ce qu'il veut pour le bien public, ou de se taire. Quoi de plus propre à assurer la prospérité d'un état ! » Euripide, *Suppliantes*, V, 148. Comme Mirabeau l'avait fait avant lui, il coupe les paragraphes trop longs. Il isole le passage célèbre sur l'immortalité de la pensée. Dans les Remarques, ou notes, qui sont au nombre de 16, et qui se trouvent aux pages 83-86, Aignan essaie de justifier la suppression qu'il a faite de deux traits de Milton, comme étant « de mauvais goût ». L'un est une citation de Suétone qui ne supporte pas d'être traduite du latin (remarque 5) ; l'autre (remarque 11) nous permet d'apercevoir l'un des visages du traducteur, et la remarque 12 nous éclaire sur son dessein. Remarque 11 : « Milton a ajouté ici « Ah ! si j'en avais le choix, une goutte de bien me paraîtrait préférable à des torrents de maux prévenus ; car certainement Dieu prend plus de plaisir à voir croître la vertu d'un seul homme, que d'étouffer les vices de dix autres ». J'ai cru devoir transporter dans les notes cette fausse proposition, qui gâte un morceau magnifique. » Remarque 12 : à propos de « E pur si muove ». « Le même mot, appliqué à la société, peut être dit à nos immobiles ».

La traduction d'Aignan est pour tout dire assez plate. Elle affadit bien des passages du texte original. Mais elle a le mérite d'exister. Car nous n'avons pas, à ma connaissance, d'autre traduction complète de l'*Areopagitica*.

des écrits naquit avec l'inquisition religieuse, dont elle fut constamment la sœur et l'auxiliaire, et que les gouvernements anciens ne connurent rien de semblable ; que par là on ne supprime aucun écrit dangereux ; mais qu'en revanche, on réussit merveilleusement à avilir et à décourager les lettres, et à étouffer tout progrès dans les sciences et toute vérité. Son ouvrage est une histoire et un traité complet de cette riche matière... Sa dialectique est vive et pressante, son érudition choisie, ses détails malins et ingénieux ; son style énergique, rapide, figuré, rarement déparé par le mauvais goût, et relevé souvent par une pointe d'étrangeté originale que j'ai tâché de lui conserver. »

Quelle était en effet la situation de la presse française en cette année 1823 ? La loi du 18 mars 1822, ou loi de tendance (Bonald) avait créé de nouveaux délits, et avait augmenté les pénalités, les jugements étant par ailleurs déférés en police correctionnelle. La création du Cabinet noir avait été suivie de nombreux procès en 1823, notamment celui du *Courrier français* coupable d'avoir protesté, dans une suite d'articles, contre la guerre d'Espagne. La situation devait encore s'aggraver avec l'ordonnance royale du 15 août 1824 rétablissant la censure pour la presse. Malgré la suppression de la censure par Charles X, la Congrégation devait obtenir peu de temps après deux procès de tendance contre le *Constitutionnel* et le *Courrier*, qui, cependant, furent acquittés.

C'est dans cette atmosphère de lutte, et à la veille de la célèbre loi « de justice et d'amour » (19 décembre 1827) ou « loi vandale », comme l'appelait Chateaubriand, qu'il faut replacer la dernière édition française de la traduction de l'*Areopagitica*. Nous voulons parler d'un petit in-32, fait pour circuler sous le manteau, paru en 1826, à Paris, « chez tous les libraires », sans nom d'éditeur et sans nom d'imprimeur. Il s'agit cette fois d'un véritable tract destiné à jouer son rôle dans la bataille pour la liberté de la presse sous la Restauration. La Bibliographie de la France signale toutefois ce petit pamphlet.

Le pamphlétaire anonyme suit pas à pas la traduction faite jadis par Mirabeau, sans le citer nulle part. Il respecte les alinéas de Mirabeau, ainsi que ses italiques. On peut dire qu'il a eu en main l'édition de 1788. Car il n'a pas fait écho à l'interprétation du texte de 1792 quant à une erreur typographique de la page 50 (1788). On lit en effet à la page 60 de l'édition de 1826 : « la matière » et non plus « la suture » (1792), à la place de « la flo',ière » (*sic* : lire « frontière ») de 1788.

Il place en tête de son démarquage une épigraphe : « Celui qui veut enchaîner la liberté de la presse a besoin d'étouffer

quelque vérité ou de propager quelque mensonge ». Cette phrase a été tirée du discours de Boissy d'Anglas, publié en 1814 conjointement au discours de Pastoret. Une note de l'éditeur du recueil de 1814 nous apprend qu'elle est de Fréron. Le seul nom cité dans le texte de 1826 est celui de « Pastoret, pair de France ». Et dans le court avant-propos, on trouve de larges extraits du *Discours sur la liberté de la presse* prononcé au Conseil des Cinq Cents, le 23 ventôse an IV.

Comme Mirabeau, il supprime l'exorde de Milton, et il suit le texte de 1792 pas à pas, sauf qu'à la fin du 11e paragraphe, il supprime ceux des exemples d'imprimatur que Mirabeau avait respectés ; il resserre le développement sur Platon (p. 29) ; et il raccourcit les notes de Mirabeau, faisant entre autres disparaître l'allusion à « la canaille » et à « John Bull » (p. 40).

Notons aussi que les majuscules de Mirabeau ont disparu (Milors, Presse, Inquisition, Gouvernement) ; les *&* sont remplacés par *et* ; la forme des verbes est modernisée *(viendroit)* ; *Galilé* (1792) redevient *Galilée* (1788 et 1826).

L'éditeur de l'in-32 de 1826 termine sur cette phrase de Mirabeau : « C'est une vertu qui répond à la grandeur de vos actions, et à laquelle seuls peuvent prétendre les mortels les plus dignes et les plus sages ». C'est dire qu'il ne maintient pas le développement final de Mirabeau, non plus que le P. S. (pp. 55-56 de l'édition de 1788 ; pp. 51-62 de l'édition de 1792). « Tels sont les raisonnements victorieux auxquels l'Angleterre doit peut-être les bienfaits de la liberté de la presse... »

*
* *

A la fin de notre étude, nous avons pensé qu'il convenait de présenter, en regard de l'original par Milton, les deux traductions du passage le plus célèbre de l'*Areopagitica*. Les différences essentielles ont été soulignées. Les suppressions dont Mirabeau ou Aignan sont responsables ont été signalées par des traits verticaux.

Milton 1644	Mirabeau 1788, 1792, 1826	Aignan 1823
I deny not, but that it is of greatest concernment in the Church and Commonwealth, to have a vigilant eye how Bookes demeane themselves as well as Men ; and	Je ne prétends pas, milords et messieurs, que l'église & le gouvernement n'aient intérêt à surveiller les livres aussi bien que les hommes afin, s'ils sont coupables,	« Je ne nie point que dans l'intérêt, soit de la cité, soit de l'Église, une grande surveillance ne doive être exercée sur les livres comme sur les hommes, et qu'il ne

therefore to confine, imprison, and do sharpest justice on them as malefactors : For Books are not absolutely dead things, but doe contain a potencie of Life in them to be as active as that Soule was whose progeny they are ; nay, they do preserve as in a violl the purest efficacie and extraction of that living intellect that brad them. I know they are as lively, and as vigorously productive, as those fabulous Dragoons teeth ; and being sown up and down, may chance to spring up armed men. And yet on the other hand unlesse wariness be us'd, as good almost kill a man as kill a good Book ; who kills a man kills a reasonable creature, *GOD's Image;* but hee who destroyes a good Booke, kills Reason itselfe, *kills the Image of God, as it were in the eye.* Many a man lives a burden to the Earth ; but a good Booke is the pretious life-blood of a master spirit, imbalm'd and treasur'd upon purpose to a Life beyond Life. 'Tis true, no age can restore a Life, whereof perhaps there is no great losse ; and revolutions of ages doe not oft recover the losse of a rejected Truth, for the want of which whole Nations fare the worse. We should be wary

d'exercer sur eux la même justice que sur des malfaiteurs ; car un livre n'est point une chose absolument inanimée. Il est doué d'une vie active comme l'âme qui le produit ; il conserve même cette prérogative de l'intelligence vivante qui lui a donné le jour. Je regarde donc les livres, comme des êtres aussi vivans et aussi féconds que les dents du serpent de la fable ; & j'avouerai que, semés dans le monde, le hasard peut faire qu'ils y produisent des hommes armés. Mais je soutiens que l'existence d'un bon livre ne doit pas plus être compromise que celle d'un bon citoyen ; l'une est aussi respectable que l'autre ; & l'on doit également craindre d'y attenter. Tuer un homme, c'est détruire une créature raisonnable ; mais étouffer un bon livre, c'est tuer la raison elle-même. Quantité d'hommes *n'ont qu'une vie purement végétative*, & pèsent inutilement sur la terre ; mais un livre est l'essence pure & précieuse d'un esprit supérieur ; c'est une sorte de préparation que le génie donne à son âme, afin qu'elle puisse lui survivre. La perte de la vie, quoiqu'irréparable, peut quelquefois n'être pas un grand mal, mais il est possible qu'une

faille emprisonner et punir les uns et les autres en qualité de malfaiteurs ; car les livres ne sont pas absolument des choses mortes, et il y a en eux une puissance de vie aussi active que l'âme dont ils émanent ; on peut même dire que, tels que des instruments de musique, ils rendent avec une expression fidèle tous les accords médités par la vivante intelligence qui les a produits. Je leur reconnais la même vertu qu'aux dents fabuleuses de dragon ; semés sur la terre, ils peuvent enfanter des hommes armés. Et toutefois, voyez combien il faut en ceci de circonspection *et de discernement* ! tuer un bon livre, c'est presque tuer un homme de bien ; ou plutôt celui qui tue un homme, tue une créature raisonnable faite à la ressemblance de Dieu ; mais celui qui tue un bon livre, anéantit la raison elle-même et la propre représentation de la divinité. Beaucoup d'hommes vivent, inutiles fardeaux de la terre ; mais un bon livre est la substance même d'un esprit supérieur, réduite et embaumée pour lui survivre. Peut-être n'est-il pas très fâcheux que les siècles soient inhabiles à ressusciter les hommes ; mais que

therefore what persecution we raise against the living labours of publick men, how we spill that season'd Life of Man preserv'd and stor'd in Books ; since we see a kinde of homicide may be thus committed, sometimes a martyrdome ; and if it extend to the whole impression a kinde of massacre, *whereof the execution ends not in the slaying of an elemental Life, but strikes at that etherall and fift essence the breath of Reason it selfe, slaies on Immortality rather than a Life.*

vérité qu'on aura rejetée, ne se représente plus dans la suite des temps, & que sa perte entraîne le malheur des nations.

Soyons donc circonspects dans nos persécutions contre les travaux des hommes publics. Examinons si nous avons le droit d'attenter à leur vie intellectuelle dans les livres qui en sont les dépositaires ; car c'est une espèce d'homicide, quelquefois un martyre, & toujours un vrai massacre, si la proscription s'étend sur la liberté de la presse en général.

souvent les révolutions des âges ne puissent ressusciter les vérités détruites, voilà ce qui est nuisible aux nations entières. Vous voyez donc que les attaques portées à cette vie exquise de l'homme, qui se répand et se consacre dans les livres, peuvent, selon leur violence, s'appeler proscription, homicide, martyre, massacre même en quelque sorte, lorsque la proscription ne tue pas seulement la vie élémentaire, mais frappe jusqu'à cette essence éthérée, jusqu'à ce souffle de la raison même qui est moins une vie qu'une immortalité. »

La traduction des grands textes classiques, surtout ceux dont le sens et la qualité conservent toute leur actualité, est remise en chantier au moins une fois par siècle, sous peine de ne pas parler le langage du grand public auquel ils sont, de par la volonté de leur auteur, destinés.

Si la liberté de la presse ne devait plus jamais être mise en question, s'il était évident que toute hache est pour toujours enterrée, les plaidoyers de Milton-Mirabeau perdraient la plus grande part de leur intérêt. Il eût été impossible, en 1944, de commémorer dans certains pays la première édition de l'*Areopagitica*. Actuellement encore, les textes que nous avons examinés feraient figure d'écrits séditieux aux yeux de plus d'un gouvernement. C'est pourquoi il faut souhaiter, à plus d'un siècle de distance de la traduction d'Aignan, que nous soit donnée une nouvelle et intégrale version du plaidoyer de Milton.

Suzanne Briet.

UNE SOURCE MÉCONNUE DU CHEVALIER D'OLIVEIRA, LE *DOCTEUR CHRYSOSTOME MATANASIUS.*

Dans la très patiente étude biographique et critique qu'il vient de publier sur le Chevalier d'Oliveira, M. Antonio Gonçalves Rodrigues a consacré des pages fort précieuses à l'inventaire du bagage littéraire de celui qu'il appelle, par antonomase, le *Protestant lusitanien* [1]. Les résultats de cette enquête sont impressionnants. Le « divin ou diabolique » Platon ouvre la marche en tête de la petite avant-garde de l'Antiquité grecque. Puis vient, avec Virgile, Horace, Ovide, Valère Maxime, Quinte Curce, Quintilien, Pline l'Ancien et une bonne quinzaine d'autres, le bataillon serré des Latins. Ronsard, Malherbe, La Fontaine, Chapelain, Boileau, Montaigne, La Bruyère, Molière, Descartes, Bayle, représentent les classiques français. Le groupe espagnol est constitué par Cervantès, Garcilaso, Calderon, Moreto et Gongora ; le groupe italien par Le Tasse, Vasari et Marini ; le groupe portugais — étrangement peu fourni — par Camoens et Dom Francisco Manuel de Mello. Les lettres anglaises se réduisent à Milton ; mais la science et la philosophie anglaises prennent leur revanche avec Childrey, Wallis, Woodward et la *Royal Society*. Et je suis loin d'énumérer tous les noms que rappelle mon très méticuleux auteur.

En lisant la lettre adressée de Vienne, le 8 novembre 1736, par Oliveira au Comte Claravino Basso, et que M. Aquilino Ribeiro a eu le bon esprit d'inclure dans sa sélection des *Cartas* du Chevalier [2], je me suis demandé s'il ne serait pas possible d'allonger cette liste déjà copieuse. Le Comte lui ayant écrit un jour que les Portugais étaient les seuls hommes assez furieusement fous pour mourir et même pour se donner la mort par amour, Oliveira répondit que cela avait été, toujours et partout, chose très courante dans le monde. Et de lui offrir de multiples preuves, tirées de la mythologie, de l'histoire, de la littérature, sans oublier les faits divers rapportés dans les gazettes.

Nous admettrons sans peine qu'il n'ait pas eu besoin de recourir à des sources antiques pour être informé du suicide de Macarée,

1. António Gonçalves Rodrigues, *O Protestante lusitano — Estudo biográfico e crítico sobre o Cavaleiro de Oliveira* (1702-1783), Coimbre, 1950, pp. 91-93 et *pass.* On sait que, après avoir mené une vie passablement agitée en Autriche et en Hollande, Francisco Xavier de Oliveira, chevalier de l'Ordre du Christ, se convertit au protestantisme en Angleterre. Voir la suggestive notice que lui a réservée Georges Le Gentil, *La Littérature portugaise*, Paris, 1935, pp. 109-111.

2. Cav. de Oliveira, *Cartas*, sélection de Aquilino Ribeiro, Lisbonne (1942), nº 15, pp. 91-96.

frère incestueux de Canacé, ou du fatal évanouissement de Léodamie à l'instant même ou son mari Protésilas était rappelé aux enfers. Nous concéderons également qu'il ait, comme nous tous, appris sur les bancs de l'école, la triste fin d'Antoine, amant désespéré de Cléopâtre, ou de Porcia, stoïque épouse de Brutus.

Mais lorsqu'il fait allusion à Lucrèce et à Euryale « dont Æneas Silvius raconta les amours », n'est-ce pas pour avoir lu, dans son texte original ou dans l'une de ses nombreuses traductions italiennes ou françaises, le licencieux petit roman *De Duobus Amantibus Euryalo et Lucretia*, composé par Æneas Silvio Piccolomini en 1445, c'est-à-dire à un âge où nul, bien entendu, et lui-même peut-être moins encore que personne, ne se doutait qu'il ceindrait un jour la tiare sous le nom de Pie II ? [1] Un peu plus loin, le Chevalier cite deux vers de Jodelle, qui ne sont autres que ceux par lesquels s'achève la tragédie de *Didon se sacrifiant*. Ailleurs, il invoque six vers « de la première scène de la troisième (ou plus exactement : de la seconde) entrée » de l'*Europe galante*, célèbre opéra-ballet d'André Campra, paroles de Houdart de La Motte, représenté sur la scène de l'Académie Royale de Musique le 24 octobre 1697 [2], et que l'on s'étonne que M. Aquilino Ribeiro n'ait pas réussi à identifier [3]. Mais auparavant, il avait encore cité cinq vers latins qu'il affirme extraits de la dédicace des *Discours* d'un certain Menkenius, recteur magnifique de l'Université de Leipzig. M. Aquilino Ribeiro, flairant d'autant plus volontiers une supercherie qu'il juge ces vers écrits en « latin-laiton », comme on dit au Portugal, pense que ce Dr. Menkenius est un Dr. Topsius — celui de *A Relíquia* d'Eça de Queiroz — avant la lettre [4]. Que M. Aquilino Ribeiro se rassure. Les vers ne sont pas si mauvais qu'il nous le veut faire croire, et ils figurent effectivement dans la courte pièce liminaire de l'édition de deux discours prononcés à l'Université de Leipzig par le très authentique Johann-Burckhard Mencken et publiés par ce dernier en 1715 sous le titre de *De Charlataneria Eruditorum Declama-*

1. Voir l'introduction d'Elise Richter à son édition de Æneas Sylvius, *Eurialus und Lukrezia, übersetzt von Octavien de Saint-Gelais*, Halle, 1914, pp. I-LXIII. Outre la traduction française de Saint-Gelais, Paris, 1493, on peut citer la traduction italienne d'Alessandro Braccio, Venise, 1554. Mais il y en eut beaucoup d'autres.

2. *L'Europe galante*, opéra-ballet en 4 entrées et un prologue, éd. Th. Michaelis, Paris, 1879, avec une introduction de Th. de Lajarte. Les vers cités par Oliveira se trouvent pp. 83-84. Sur André Campra, le plus remarquable des compositeurs français entre Lully et Rameau, créateur du genre opéra-ballet, et dont le nom mériterait d'être tiré d'un trop injuste oubli, cf. A. Pougin, *Musiciens français du XVIII^e siècle — André Campra*, Paris, 1861.

3. A. Ribeiro, sél. *Cartas*, p. 93 note : « Não sabemos do que se trata. »

4. A. Ribeiro, p. 92 note : « Suponhamos que o doutor Menkenius e o doutor Topsius *avant la lettre*. »

tiones duae [1]. Mencken y faisait l'éloge du « Prince des critiques de son temps », un nommé Chrysostome Matanasius [2], ou plutôt Docteur Chrysostome Matanasius, ainsi que le précise Oliveira, lequel confesse avoir bien, dans les jardins de Schœnbrunn, huit jours avant la rédaction de sa lettre, chuchoté à l'oreille d'une réticente Sylvie, des vers français qu'il dit avoir empruntés à ce mystérieux poète, au nom évocateur de Byzance. Là encore, le sens hypercritique de M. Aquilino Ribeiro se cabre devant l'imposture. « Chrysostome Matanasius, s'écrie-t-il, c'est le Chevalier lui-même ! Qui d'autre pourrait-il être ? [3] » Eh bien non ! Chrysostome Matanasius n'est pas le Chevalier. Il n'est d'ailleurs pas davantage Chrysostome Matanasius, puisque celui-ci n'eut jamais qu'une existence imaginaire... Mais l'histoire mérite d'en être racontée.

Le 24 septembre 1684, naissait à Orléans Hyacinthe Cordonnier, fils d'un « porte-manteau » de Monsieur, frère de Louis XIV. Son père, J.-J. Cordonnier, sieur de Belair, étant mort en 1701, sa mère, à peu près dénuée de ressources, se rendit à Troyes, où un chanoine de la cathédrale la prit sous sa protection. Il n'en fallut guère davantage pour que, après de brillantes études au Collège des Oratoriens, le jeune Hyacinthe, désormais connu sous le nom de Chevalier de Thémiseul de Saint-Hyacinthe, obtînt à dix-neuf ans un brevet d'officier de cavalerie. Fait prisonnier à Hochstaedt en 1704, puis bientôt libéré sur parole, il voulut s'engager ensuite dans l'armée de Charles XII, alors en guerre avec les Russes. Mais, Poltawa survenant sur ces entrefaites, il se réfugia en Hollande où, troquant l'épée contre la plume, il s'adjoignit à Sallengre, Gravesande et Marchand pour la rédaction du *Journal Littéraire*, ce qui ne l'empêcha pas de connaître assez vite le plus atroce dénuement. La duchesse d'Osuna, femme de l'Ambassadeur d'Espagne au Congrès d'Utrecht, le remarqua — on le surnommait « Bel-Air » dans l'intimité — et lui offrit le vivre, le couvert, et peut-être même encore quelque chose de plus. Expulsé de Hollande sur la plainte du Duc, il retourna à Troyes où il eut une scabreuse aventure avec la nièce d'une abbesse, ce qui lui valut un mandat de prise de corps auquel il n'échappa qu'en franchissant à nouveau la frontière des Pays-Bas dans le courant de 1713 [4].

1. J.-B. Menckenius, *De Charlataneria Eruditorum Declamationes duae*, Leipzig, 1715. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *De la Charlatanerie des Savans*, La Haye, 1721.

2. Mencken rappelle encore deux fois le nom de Matanasius dans le corps de ses discours, pp. 26, 78.

3. A. Ribeiro, p. 92 note : « Crisóstomo Matanásio é o próprio Cavaleiro, pois quem havia de ser ? ! »

4. Michaud, *Biographie Universelle*, XXXVII, pp. 332-335 ; Hoefer, *Nouvelle*

Or, on venait justement de réimprimer à La Haye, en 1712, un petit poème latin anonyme du genre Catulle, publié pour la première fois en 1577 par Pierre Pithou, le *Pervigilium Veneris*, en le faisant accompagner des savants commentaires que lui avaient successivement consacrés Pierre Pithou lui-même, Jan van der Does Jr, Johann Weitz, Juste Lipse, Claude Saumaise, Pieter Schrijver, Andreas Bachmann, fort graves auteurs pour la plupart, et que l'on était accoutumé de voir se pencher sur d'apparemment moins maigres sujets [1]. Rappelons tout de suite que ce « joyau de la poésie mineure », qui constitue en outre un très remarquable « document de synthèse religieuse pour la Rome impériale », méritait bien de retenir l'attention de tous ces érudits [2]. Mais la présentation même de l'édition de La Haye, où le texte se trouve submergé sous une avalanche de remarques, références, corrections et conjectures, pouvait à bon droit exciter l'ironie de Saint-Hyacinthe qui résolut — après boire, selon certains — de parodier ce qu'il considérait comme une insupportable pédanterie. Saint-Hyacinthe n'eût d'ailleurs pas été embarrassé pour verser le ridicule sur une foule d'autres commentateurs qui pullulaient alors un peu partout, notamment en Hollande, et l'on regrette seulement que sa verve se soit acharnée sur une œuvre qui, de nos jours encore, inspire un très juste respect.

Quoi qu'il en soit, feignant d'avoir appris, de la bouche mélodieuse d'une dame « Judith Beseraige, veuve de Maître Jean d'Aussonne » [3], qui l'aurait elle-même tenue d'un M. Brignolles

Biographie générale, XLIII, col. 35-38. Voir la notice, quelque peu apologétique, pour ne pas dire hagiographique, de Leschevin, en tête de la 9e éd tion du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* dont il sera question plus loin.

1. *Pervigilium Veneris, ex editione Petri Pithoei cum ejus et Justi Lipsii notis itemque ex alio codice antiquo cum notis Cl. Salmasii et Petri Scriverii ; accessit ad haec Andr. Rivini commentarius*, La Haye, 1712.

2. R. Schilling, *La Veillée de Vénus — Pervigilium Veneris*, Paris, 1944, p.v. Dans son introduction, pp. vii-lxii, Schilling étudie longuement ce texte, sur la route duquel « on trouve Érasme et Chateaubriand », ce qui, après tout, incline bien à le prendre au sérieux. La bibliographie rassemblée par Sir Cecil Clementi, *Pervigilium Veneris — The Vigil of Venus*, Oxford, 1936, ne signale pas moins de 318 travaux tant anciens que modernes !

3. Tel est le libellé du portrait de la soi-disant inspiratrice de Saint-Hyacinthe qui figure dans quelques éditions du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. Dans sa préface, Saint-Hyacinthe se borne à parler d'une « Madame d'Aussonne ». Hoefer, col. 37, n'hésite pas à l'identifier avec la « Duchesse d'Ossone », c'est-à-dire d'Osuna. En ce cas, Saint-Hyacinthe se serait rendu coupable d'une allusion d'un goût des plus douteux. Selon Leschevin, qui affirme que Saint-Hyacinthe manifesta toujours un profond respect pour sa protectrice, cette dame d'Aussone serait tout simplement une serveuse du café où Saint-Hyacinthe retrouvait quelques amis. De fait, le portrait de Judith Beseraige représente une soubrette tenant à la main une tasse de café. Je ne sais comment interpréter les armes, évidemment parlantes, qui ornent le bas du portrait : « d'or à trois chapeaux de sable ». Peut-être y a-t-il là-dessous une énorme plaisanterie.

de Toulouse, une chanson de 40 vers en forme d'aubade sur les amours de Catin et de Colin, Saint-Hyacinthe en donna un commentaire avec force citations d'auteurs anciens et modernes, entremêlées des lapalissades les plus désarmantes et des sous-entendus les plus grivois. Le livre, qui parut en 1714 à La Haye sous le titre de *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, Poème heureusement découvert et mis au jour avec des remarques savantes et recherchées par M. le Docteur Chrysostome Matanasius*, eut un succès foudroyant. On en fit, paraît-il, deux éditions clandestines en France, bientôt suivies à La Haye, de 1716 à 1745, des 4e, 5e, 6e, 7e et 8e éditions, « revues, corrigées, augmentées et diminuées » par notre facétieux auteur. En 1807, il n'avait encore rien perdu de son actualité — ou tout au moins de son agrément — puisque Leschevin en procurait à Paris la 9e édition, synthèse de toutes les précédentes.

Et c'est précisément au commentaire des mots *Pensant mourir* que servent les cinq vers que s'appropria le Chevalier pour les susurrer, dans les jardins de Schoenbrunn, à l'oreille encore rétive de la séduisante Sylvie :

Ma destinée est de mourir
En vous aimant, belle Sylvie.
Vos rigueurs m'ôteront la vie,
Ou je la finirai par l'excès du plaisir
Si d'un parfait amour ma tendresse est suivie.

La récolte, semble-t-il, est fructueuse. Le *De Duobus Amantibus* d'Æneas Silvius Piccolomini, la *Didon se sacrifiant* de Jodelle, l'*Europe-galante* de Campra-La Motte, le *De Charlataneria Eruditorum* de Johann-Burckhard Mencken, le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* du Docteur Chrysostome Matanasius, tels seraient donc les ouvrages d'époques, d'auteurs et de genres bien divers qu'aurait lus, ou tout au moins attentivement feuilletés Oliveira. Et j'allais encore oublier le *Spectator* d'Addison, auquel il semble emprunter le fait divers du suicidé du Pont de Londres [1], ainsi que l'*Histoire critique de la République des Lettres*, recueil périodique publié par Samuel Masson de 1712 à 1718 d'abord à Utrecht, puis à Amsterdam, et qui lui donne matière à une fugitive allusion [2].

1. *The Spectator*, II, p. 24. Le premier numéro de cette feuille périodique célèbre, publiée à Londres sous la direction d'Addison, parut le 1er mars 1711, et le dernier le 20 décembre 1714.

2. *Histoire critique de la République des Lettres, tant ancienne que moderne*, Utrecht, 1712-1713, Amsterdam, 1713-1718, 15 vol. Ce recueil, trimestriel en principe, fut publié par Samuel Masson avec la collaboration de son frère Jean, de son cousin Philippe et de plusieurs autres. Camusat, *Histoire critique des Jour-*

Il nous faut — hélas ! — en rabattre. Si les vers de la *Didon se sacrifiant* et ceux de l'*Europe galante* ne se trouvent pas dans la 1re édition du *Chef-d'œuvre*, ils apparaissent, par contre, ceux-ci dès la 4e, et ceux-là à partir de la 6e. Et justement dans le commentaire du *Pensant mourir* [1]. Rayons donc de nos papiers et l'*Europe galante* et la *Didon se sacrifiant*.

Immédiatement après les vers de l'*Europe galante*

> Il faudra toujours expirer
> De mon plaisir ou de ma peine,

le Chevalier écrit : « Os espanhois, os italianos, os ingleses, os alemães e os flamengos se servem desta phrase, e se eu soubesse à lingua dos chinos como a sabia o ilustre autor da defunta *Historia critica da República das Letras*, creio que tambem nela encontraria algum exemplo de semelhante uso [2] ». Mais on lit dans les 1re, 4e et 5e éditions du *Chef-d'œuvre* : « Les Espagnols, les Italiens, les Anglois, les Allemands, les Flamands se servent de la même phrase et je ne doute pas que je n'en trouvasse des exemples dans la langue des Chinois si je la savais assez bien pour y en chercher [3]. » Voilà donc Oliveira convaincu, au moins en partie, de plagiat manifeste. Rien n'indique toutefois, jusqu'à présent, qu'il n'ait pas eu une connaissance directe de l'*Histoire critique*, qui contient en effet plusieurs dissertations de Philippe Masson, cousin de Samuel, sur la langue chinoise [4]. Ouvrons néanmoins le *Chef-d'œuvre*. L'épitre dédicatoire est adressée à « Monsieur **** », éditeur de l'*Histoire critique*, et Matanasius l'y félicite ironiquement de savoir toutes les langues, et surtout le chinois, à tel point qu'il feint de redouter que quelque souve-

naux, Amsterdam, 1734, II, pp. 159-165, stigmatise « l'érudition fastueuse et pédantesque » qui s'y étalait, et il blâme Samuel Masson d'en avoir fait « une espèce de retranchement d'où il adressait ses coups à ceux qui avaient le malheur de lui déplaire ». La faillite de l'entreprise fut saluée par un débordement de joie dans tous les milieux littéraires de Hollande.

1. *Chef-d'œuvre*, 4e éd., p. 22 ; 6e éd., I, pp. 29, 33.
2. Sél. A. Ribeiro, p. 94.
3. *Chef-d'œuvre*, 1re éd., p. 22 ; 4e éd., p. 22 ; 5e éd., pp. 21-22.
4. *Histoire critique de la République des Lettres*, II, pp. 96-153 : *Dissertation critique où l'on tâche de faire voir l'utilité qu'on peut retirer de la langue chinoise pour l'intelligence de divers mots et passages difficiles de l'Ancien Testament* ; III, pp. 29-106 : *Dissertation critique sur la langue chinoise où l'on fait voir les divers rapports de cette langue avec l'hébraïque* ; IV, pp. 29-69 : *Nouvelle dissertation critique où l'on fait voir l'usage de la langue chinoise pour l'intelligence de quelques endroits du texte hébreu de l'Ancien Testament.* On notera sans étonnement que Philippe Masson empruntait ses transcriptions des mots chinois aux ouvrages des missionnaires portugais, qui ne traduisaient pas toujours très exactement les sons de la phonétique chinoise. L'abbé Bignon lui en fit la remarque dans une *Lettre* insérée au tome V, pp. 140-147. Je laisse par ailleurs à de plus compétents que moi le soin de juger des rapports que Philippe Masson prétendait établir entre le chinois et l'hébreu.

rain ne le choisisse « pour être son ambassadeur à la Chine [1] ». Tenons-nous l'explication de la remarque du Chevalier ? La chose est bien plus simple encore. Car, dans la 6e édition, Matanasius, complétant son texte primitif, dit en propres termes : « ... je ne doute pas que je n'en trouvasse des exemples dans la langue des Chinois si je la savais aussi bien que l'illustre auteur de la feu *Histoire critique de la République des Lettres* [2]. » Phrase qu'Oliveira transposa encore sans la moindre vergogne.

Et ce ne sont pas les uniques emprunts du Chevalier au « Docteur », ainsi qu'on s'en rendra compte facilement par la juxtaposition des textes suivants :

Oliveira, sél. A. Ribeiro. pp. 95-96.

Um homem moço e de grandes esperanças se achou debaixo da Ponte de Londres com as algibeiras cheias de chumbo que expressamente meteu nelas para se afogar. A razão que teve para executar esta loucura foi porque uma mulher a quem ele amava e que vendia café, intentou lavar a taça por onde tinha bebido o thé, não querendo consentir ao amante que bebesse por ela antes de estar limpa.

Matanasius, 6e éd., p. 29.

Un jeune homme de grande espérance fut trouvé au bas d'un pont avec du plomb dans ses poches, et cela dans le dessein de se noyer, parce qu'une Femme qu'il aimoit (c'étoit la Maîtresse d'un caffé) avoit voulu rincer la tasse avant que d'en laisser boire à ce jeune homme dans cette même Tasse.

Tout ce que l'on peut dire pour excuser ce plagiat, c'est que le Chevalier traduit le français de Matanasius avec moins de lourdeur que Saint-Hyacinthe n'avait traduit l'anglais du *Spectator* d'Addison [3]. Mais poursuivons :

Oliveira, sél. A. Ribeiro, pp. 94-95.

Veja V. S. as historias antigas e achará que Macário se matou com sua irmã Canace, da qual era amante e igual-

Matanasius, 6e éd., pp. 30-31.

Et ne voyons-nous pas dans les anciennes histoires que Macarius se tua avec sa sœur Canace dont il étoit passionné-

1. *Chef-d'œuvre*, 4e éd., pp. **1-**3 v.
2. *Chef-d'œuvre*, 6e éd., I, p. 29.
3. Voici le texte d'Addison, tel qu'il est transcrit par Saint-Hyacinthe lui-même, 4e éd., p. 23 : « Certain it is that a very hopeful young man was taken with leads in his pokets below Bridge, where he intended to drown himself, because his Idol would wash the dish in which she had just before drank Tea, before she would let him use it. » Ne disposant pas d'une édition complète du *Spectator*, il m'a été impossible de retrouver ce passage.

mente amado. O mesmo sucedeu a Papírio com sua irmã Canúlia. Marco Antonio matou-se por amor de Cleopatra. Não podendo haver Pórcia uma faca para tirar a si própria a vida depois da morte de Bruto, teve o valor de engolir brasas, píldoras que certamente devem ser mui difíceis de tomar. Leodâmia caíu por terra como morta quando Protésilas partiu em campanha e morreu efectivamente logo que lhe constou que êle tinha perecido. Lucrécia Camilia, da qual escreveu os amores Æneas Sylvius, morreu da dor que lhe causou a separação do seu amado Eurialo, o qual cometeu a baixeza de se consolar desta perda casando-se com uma dama alemã, imitando ao pérfido Eneias que se casou com a filha do rei dos Latinos depois que a amável Dido afogou o seu amor no próprio sangue.

ment amoureux et aimé, de même qu'il arriva à Papyrius avec sa sœur Canulie. L'amour porta Marc-Antoine à s'ôter la vie lorsqu'il crut que Cléopâtre l'avoit perdue... Porcia, privée du secours du fer pour se priver du jour après la mort de Brutus, ne craignit pas d'avaler des charbons ardens, pillules assurément qui doivent être bien difficiles à prendre... Léodamie ne tomba-t-elle pas comme morte au départ de Protésilas pour l'armée et ne mourut-elle pas effectivement dès qu'elle apprit qu'il n'étoit plus ? Lucrèce Camille, dont Æneas Sylvius a écrit les amours, ne mourut-elle pas de douleur après le départ de son cher Euryale qui eut la bassesse de s'en consoler et d'épouser une Dame allemande ? De même que le perfide Enée qui épousa la fille du roi des Latins après que l'aimable Didon eût noyé son amour dans son propre sang.

Faisons-en donc notre deuil : le *De Duobus Amantibus* du trop profane Æneas Silvio Piccolomini n'était pas un des livres de chevet d'Oliveira !

Pas plus d'ailleurs que le *De Charlataneria Eruditorum* du docte — et laborieusement jovial — Johann-Burckhard Mencken, car c'est dans la liste des « Témoignages des Savans » recueillis aux 4e et 6e éditions du *Chef-d'œuvre* que sont consignés les vers latins dédiés au « Docteur Chrysostome Matanasius » par le Recteur magnifique de l'Université de Leipzig, lequel avait découvert en lui un allié particulièrement efficace dans sa campagne contre le bluff insolent d'un trop grand nombre de ψευδοσόφοι, ainsi qu'il les appelait.

Conclusion : le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, 6e édition, est et demeure la seule et unique source de la lettre au Comte Claravino Basso.

Il convient donc de n'avancer qu'avec la plus extrême prudence sur le terrain, hérissé de chausse-trapes, de l'érudition

du Chevalier d'Oliveira. Et j'aimerais bien savoir, en particulier, si, dans sa lettre du 29 mars 1736 à M. de M*** sur l'amour et la jalousie, il n'a pas également tiré d'une seule et unique source toutes les citations, qu'il étale avec tant de complaisance, de Sénèque, de Pétrone, de Celsus, de Tertullien, de Saint Jérôme et de Léon l'Africain, et toutes les allusions, qu'il multiplie comme à plaisir, aux histoires de Vulcain et de Vénus, de Jason et de Médée, d'Hérode et de Marianne, d'Octave et de Postumia, et de ce bouc qui tua le berger Cratis parce que celui-ci prodiguait de lascives caresses à sa chèvre [1].

Dans une note sur *Le Chevalier d'Oliveira et Léon l'Africain* [2], M. Robert Ricard a fait état de cette lettre, ainsi que d'une autre adressée le 28 octobre 1736 au même M. de M***, et dans laquelle le Chevalier se réfère encore à l'anecdote rapportée par Léon l'Africain [3]. On sait qu'il s'agit de la mort du dernier sultan almoravide Tasfin qui, fuyant devant l'armée almohade, se tua en tombant d'une falaise avec son cheval et sa femme qu'il avait prise en croupe. Dans les deux cas, Oliveira parle de jalousie posthume, alors que, comme le remarque fort bien M. Ricard, il n'est nullement question d'un sentiment de cette nature dans le récit de Léon l'Africain. M. Ricard explique cette anomalie en rappelant que « Léon mentionne fréquemment la jalousie des habitants de l'Afrique du Nord à l'égard de leurs femmes » et en supposant que le Chevalier, « citant de mémoire, a pu mêler l'histoire de la mort de Tasfin avec les nombreux passages qu'il avait lus là-dessus ». Ne serait-ce pas plutôt qu'Oliveira utilisait une source intermédiaire qui avait déjà interprété le témoignage primitif ? Je ne formule évidemment qu'une simple hypothèse de recherche. Mais, après ce que je viens de révéler sur les procédés de ce diable d'homme, on ne sait vraiment plus à quoi s'en tenir.

Léon Bourdon.

PESTE A URANA ET PESTE A ORAN

La querelle des *Pestes* n'aura pas lieu. Ceux qui la souhaitaient — comme *Ausonia* que dirige à Sienne Luigi Fiorentino, — s'y prirent mal. On ne peut user, à ce propos, des mots mal-

1. Sél. A. Ribeiro, n° 5, pp. 34-45.
2. R. Ricard, *Le Chevalier d'Oliveira et Léon l'Africain*, *Mélanges William Marçais*, Paris, 1950, pp. 301-303.
3. Sél. A. Ribeiro, n° 14, p. 89.

sonnants de dette ou de plagiat. Malsonnants, et si aisément réfutables : un de nos académiciens, biographe et romancier mondains, était, avant-guerre, passé maître dans l'art de rejeter, d'un haussement d'épaules, des allégations en apparence fondées, et de prouver que ses ouvrages lui appartenaient en propre : hasard, rencontres, sujets « dans l'air ».

La « peste » en est un, comme le deuil qui « plaît à Electre ». Sujet éternel : tout agrégatif vous citera les « sources » des *Animaux malades de la peste*, — d'Homère à Boccace, par Thucydide, Lucrèce, Virgile et d'autres. Albert Camus, que l'on ne prend pas sans vert, a lu Daniel de Foe ; il connaît le comportement des chrétiens d'Abyssinie, des moines du Caire et des 81 religieux du couvent de la Mercy pendant la grande peste de Marseille ; il égrène vingt allusions à l'histoire, de Saint-Louis à l'évêque Belzunce ; le docteur Rieux voit passer sur l'écran de ses songes, avec quelques alexandrins blancs pour sous-titres :

Athènes empestée et désertée par les oiseaux, les villes chinoises remplies d'agonisants silencieux, les bagnards de Marseille empilant dans des trous les corps dégoulinants, Jaffa et ses hideux mendiants, le carnaval des médecins masqués pendant la Peste noire, les accouplements des vivants dans les cimetières de Milan, les charrettes des morts dans Londres épouvanté, etc...

C'est prendre les devants et proclamer qu'un tel sujet est à tout le monde ; *La Peste* eût été pareille, même si *La Peste a Urana* ne l'avait pas devancée [1]. Certes, né au sud de Bône, d'une mère Espagnole, Camus, à qui l'Italie est familière, — voir *L'Envers et l'Endroit* — a des affinités avec les littératures méditerranéennes ; certes, une intention satirique est commune aux deux romans, et l'italien pourrait porter en exergue telle phrase de *Le meurtre et l'absurde* — essai paru dans *Empédocle*, ou celle qui résume une pièce de Camus sur la révolte des mineurs d'Oviedo en 1934 :

Il suffit que l'action conduise à la mort pour qu'elle touche à une certaine forme de grandeur qui est particulière aux hommes : l'absurdité.

Dans *Peste a Urana*, l'absurdité est d'autant plus patente que le fléau est vu par les yeux de Giovanni, un enfant « à la balustrade », porteur de germes sans le savoir, qui s'éveille à

1. Terminé le 8-2-42, achevé d'imprimer en juillet 43 (Mondadori, Milan, — I narratori dello « Specchio », 305 pp.).

la vie et à l'amour. « Nauseato » comme un du Café de Flore, il remâche sa solitude avec, si l'on veut, une sorte de « sisyphisme » :

Ora sa che la città è deserta, piú grande, troppo grande : le donne all'ospedale, il teatro chiuso, la bottega del falegname allagata d'all'acido fenico, le sorelle Ansani morte, Angelica e Mauro come in un altro regno, in un paese remoto, e lui perseguitato dagli odori infetti, dai ricordi infetti, e da una solitudine infinita [1].

Mais gardons-nous d'annexer R.-M. De' Angelis à l'existentialisme, comme on fait, non sans abus, d'un Moravia ou d'un Piovene, sous prétexte que les problèmes qu'ils abordent, — mauvaise foi, engagement, sexualité — et leur pessimisme, semblent les rendre complices de Sartre. De' Angelis a eu l'idée de représenter un fléau, — la luxure —, par un autre fléau, aux effets plus concrets, plus discernables, plus frappants, plus dramatiques. Camus lui a probablement emprunté cette idée de roman allégorique, bien qu'il l'attribue à Daniel de Foe, dans la phrase mise en exergue à toutes fins utiles :

Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement, par quelque chose qui n'existe pas.

De' Angelis, analysant les rêveries de Giovanni, éprouve le besoin de souligner la question essentielle. Giovanni, affolé, constate que

la sua propria natura era invischiata in un imbroglio dei sensi, imbroglio inasprito dal ricordo della malattia, quasi dall' ombra della morte, e da un inganno necessario che appariva premeditato o addirittura fatale... e che lui portasse con sé il morbo cancrenoso, non sul volto o sul corpo, ma dentro il cuore... *e la segreta malattia del sangue non era paragonabile alla peste ? non era la peste ?* [2]

Mais, ceci dit, et avec les mêmes relents de charogne, de sanie et de fosse commune, les deux romans sont aussi dissemblables que possible. Si l'on passe sur certains points de contact quasi obligés : description des symptômes ; soleil, d'Italie ou d'Oran, rayonnant sur l'épidémie ; rôle symbolique de la gare, de la mer, issues possibles dont l'interdiction décuple la nostalgie

1. P. 87. Pour plus de clarté dans la confrontation des textes, les seules citations *en français* seront celles de *La Peste* de Camus.
2. P. 117.

des enfermés ; refus des malades de laisser entrer le personnel sanitaire (« Maintenant, Rieux se présentait avec des soldats et il fallait des coups de crosse pour que la famille se décidât à ouvrir », p. 213) ; disques intempestifs : ici, *Saint James Infirmary* (p. 182), là, « l'ultimo tango que furoreggia a Parigi : *Non c'è un altro amore come il nostro* » (p. 34) ; la superstitieuse hésitation à nommer le fléau :

« Com'è ? » chiese il piú ardito. « È vero che sul viso nascono pustolette nere ? »
« Ma quella è la peste » protestò Giovanni, « i miei hanno una febbre viscerale, una sciocchezza che guarirà in tre giorni [1] ».

Si l'on passe donc sur ces similitudes inévitables, rien dans les dissertations philosophiques de Camus ne rappelle la narration vivante, grouillante de personnages et d'épisodes, du romancier italien, dont *Inverno in palude*, et *Oroverde* avaient déjà révélé les dons entraînants de conteur. Les ambitions vraiment excessives de Camus : en une synthèse exhaustive, conter les malheurs, dresser le bilan, brosser le tableau des trois Frances : celle de l'occupation, celle des camps, celle de l'exil, — (« ils éprouvaient ainsi la souffrance profonde de tous les prisonniers et de tous les exilés, qui est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien » [2]), — ces ambitions démesurées étaient mal servies par le subterfuge de la peste, dont il renonce d'ailleurs très vite, exactement après la page 81, à exploiter les possibilités. « Représenter quelque chose qui existe réellement par *quelque chose qui n'existe pas* » n'est admissible que si l'auteur est assez romancier pour croire, et nous faire croire, à ce quelque chose qui n'existe pas. Camus ne croit pas à sa peste. R.-M. De' Angelis y croit. Et il atteint en se jouant à la crédibilité. Ses objectifs, beaucoup plus limités, sont enlevés brillamment par une narration rapide, martiale, dont le mouvement ne se ralentit, fâcheusement, que vers la fin. Du reste, entre la peste, maladie du sang, et la luxure, maladie du sang, il n'y a que différence de degré ; entre la peste et l'occupation, la similitude n'a rien de concret ; le lecteur oublie à chaque instant, comme Camus, la peste-maladie pour ne plus penser qu'à la peste « allemande » ; de là, un inévitable et irritant décalage ; et un livre boiteux, qui va clopinant entre l'essai et le roman. On distingue ici combien l'excès de l'analyse est mortel au roman en France. R. M. De' Angelis accumule des faits ; l'auteur des *Remarques sur la révolte* et de

1. P. 44.
2. P. 87.

L'Homme révolté noie son récit, qui partait bien, dans la Mer Morte de l'abstraction. L'imagerie, haute en couleurs, de la peste, qui ne s'est jamais imposée à lui, il y renonce pour nous entretenir de fichiers, de bureaucratie, de comptabilité, pour nous suggérer (il n'y réussit que trop !) la torpeur, l'ennui, la monotonie, et mener sa narration « à l'allure même de la peste, méticuleusement et sans éclat ». Qui ne voit que ce statisme convient à l'occupation, mais nullement à une épidémie ? Et quel lecteur ne fait sienne la remarque d'un personnage : « Les bubons, et qu'on en finisse ! » Auprès du Delacroix qu'est le récit italien, Camus a brossé le plus terne, le plus boueux des Carrière.

Et l'on est bien obligé de constater que, partout où Camus ne commente pas, mais conte, son texte présente avec celui de De'Angelis de troublantes similitudes.

*
* *

D'un côté, les taupes, de l'autre, les rats ; Mme Claire-Sainte-Soline avait naguère obtenu de crapauds, au début d'un de ses romans, les mêmes pathétiques effets. Un des prestiges de *La Peste* tient dans la première phrase du récit :

Le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier.

Prestige renforcé par l'apparition, quelques lignes plus loin, d'un second rat, « à la démarche incertaine et au pelage mouillé ».

La bête s'arrêta, sembla chercher un équilibre, prit sa course vers le docteur, s'arrêta encore, tourna sur elle-même avec un petit cri et tomba enfin en rejetant du sang par les babines entr'ouvertes [1].

Habilement, Camus exploite, jusqu'à la nausée, ce riche leitmotiv :

Le lendemain 17 avril, à huit heures, le concierge arrêta le docteur au passage et accusa de mauvais plaisants d'avoir déposé trois rats morts au milieu du couloir. On avait dû les prendre avec de gros pièges car ils étaient pleins de sang.

Dans une rue qu'il longeait ainsi, le docteur compta une douzaine de rats jetés sur les débris de légumes et de chiffons sales.

Rieux n'eut pas de peine à constater ensuite que tout le quartier parlait des rats.

1. P. 19.

... le passage d'un homme d'équipe qui portait sous le bras une caisse pleine de rats morts.

Jean Tarrou fumait une cigarette avec application en contemplant les dernières convulsions d'un rat qui crevait sur une marche, à ses pieds [1].

Et ainsi de suite, jusque p. 33, puis de la page 38 à 41 ; on retrouve par-ci, par-là ces sympathiques rongeurs, p. 290, et, bien entendu, à la dernière page du roman.

Les taupes n'apparaissent qu'au tiers de *La Peste a Urana*, p. 103, à la fin de la *parte prima* :

Nel magazzino delle arance un soldato trovò un topo morto : un fetore insopportabile emanava da quella carogna in decomposizione, come se la morte datasse da chissà quanto tempo, mentre il soldato era certo che la sera prima il topo non c'era, se non vivo et ben nascosto. (Cf. : « *La position* (du concierge) *était catégorique : il n'y avait pas de rats dans la maison* »). Altri topi furono trovati tra le feritoie delle cloache, nelle cunette : gli spazzini riempirono una sporta di quegli animaletti e la scaricarono nel vallone, oltre l'estrema linea periferica, dietro la torre del carcere.

Le thème n'est utilisé que pendant six pages, avant la reprise de la page 186. En voici le résumé : la ville entière commence à sentir la taupe crevée ; l'air, surchauffé par le soleil, est saturé d'acide phénique. Des chats, amenés en renfort, fuient les taupes avec des miaulements de terreur. « Né i topi inerti li tentavano »

Dans l'*Oran*, d'Albert Camus,

il n'y a plus de chats. Ils ont en effet disparu, excités par les rats morts que l'on découvre en grand nombre dans les rues. A mon avis, il n'est pas question que les chats mangent les rats morts. Je me souviens que les miens détestaient ça. Il n'empêche qu'ils doivent courir dans les caves... [2].

Personne ne soupçonnait que les taupes apportaient la peste ; un inspecteur venu de la capitale révèle le mystère. La population suspecte tout ce dont se nourrissent les taupes, du fromage aux pommes de terre. On donne la chasse aux taupes dans les égouts. Les gamins organisent des battues avec des bâtons ferrés. Aux orifices des cloaques, les soldats construisent des ratières gigantesques où les taupes sont enduites de pétrole et brûlées vives. Les femmes, ou bien s'évanouissent, ou bien assistent au spectacle, « eccitatissime » ; cf. Camus :

1. *La Peste*, pp. 19 à 23.
2. P. 38.

Dans la ville, on a arrêté un tram aujourd'hui parce qu'on y avait découvert un rat mort, parvenu là on ne sait comment. Deux ou trois femmes sont descendues [1].

Personne n'est mordu par les taupes, mais une vieille rosse, inexplicablement emballée, est trouvée morte avec une taupe attachée à son flanc. Des quintaux et des quintaux de chaux vive consument les taupes par centaines [2]. Les murs sont souillés des traces blanches laissées par les maçons qui désinfectent. La chasse dure deux semaines. Le soir, les gens restent aux balcons et, oublieux des morts, ne parlent que des taupes [3]. Les galopins réservent pour cette heure nocturne la mise à mort des taupes par le feu. Les femmes enceintes redoutent de mettre au monde des bébés à museau de taupe. Finalement les taupes émigrent vers la campagne où l'alarme est donnée. Même disparition soudaine des rats, dans *La Peste*.

Le lendemain, l'agence annonça que le phénomène avait cessé brutalement et que le service de dératisation n'avait collecté qu'une quantité négligeable de rats morts. La ville respira [4].

La réapparition des taupes, p. 186 de *La Peste a Urana*, prend des proportions fantastiques, par leur formation d'assaut, et par ses conséquences : l'incendie bouté volontairement à la campagne environnante, par les femmes épouvantées :

E apparvero i topi nel collettore che separava il terreno coltivato dalla zona boschiva e dalla macchia.
I topi sembravano marciare all'assalto, e i loro occhietti rossastri scintillavano diabolicamente : sulla muffa secca del collettore vuoto di acque la loro avanzata silenziosa aveva un tumulto interno da metamorfosi imminente.

Les taupes franchissent le fossé, certaines retombant dans l'eau trouble avec des cris hideux qui déchirent le clair de lune. Puis, au pas de charge, l'armée gagne les broussailles :

Chi si ricordò che i topi portano la peste ? Certo erano i topi scampati da Urana — che ora continuavano la metodica invasione del contado.

1. P. 38.
2. « Au fond de chacune (des fosses), une grosse épaisseur de chaux vive fumait et bouillonnait. Sur les bords du trou, un monticule de la même chaux laissait ses bulles éclater à l'air libre » (p. 196).
3. « La presse, si bavarde dans l'affaire des rats, ne parlait plus de rien. C'est que les rats meurent dans la rue et les hommes dans leur chambre. Et les journaux ne s'occupent que de la rue » (p. 47).
4. P. 27.

Una paura superstiziosa assalí le donne, e insieme una smania di vendetta : accesero gli stoppini delle lanterne e li scagliarono bene avvivati contro i roveti secchi et la sterpaglia nana delle macchie : l'incendio si propagò come un'alba artificiale... [1].

On ne voit pas, dans *La Peste*, les rats évoluer en rangs serrés, mais on retrouve la flamme des incendies volontaires :

A peu près à cette époque, il y eut aussi une recrudescence d'incendies, surtout dans les quartiers de plaisance, aux portes ouest de la ville. Renseignements pris, il s'agissait de personnes revenues de quarantaine, et qui, affolées par le deuil et le malheur mettaient le feu à leur maison dans l'illusion qu'elles y faisaient mourir la peste... Il fallut édicter des peines très sévères contre ces incendiaires innocents [2].

La même « paura superstiziosa » s'empare des habitants d'Oran, à la vue de la vapeur épaisse et nauséabonde venue du four où l'on brûle les cadavres :

Les habitants de ces quartiers menacèrent aussitôt de les déserter, persuadés que la peste s'abattait ainsi sur eux du haut du ciel, si bien qu'on fut obligé de détourner les fumées par un système de canalisations compliquées et les habitants se calmèrent. Les jours de grand vent seulement, une vague odeur venue de l'est leur rappelait qu'ils étaient installés dans un nouvel ordre, et que les flammes de la peste dévoraient leur tribut chaque soir [3].

Il fallait montrer le clergé aux prises avec la peste. Le Père Paneloux, jésuite, connu pour ses recherches épigraphiques sur saint Augustin et l'Église Africaine, assure à « ses frères », qu'ils ont mérité ce malheur, pour avoir composé avec le mal, s'être reposés sur la miséricorde divine. Son sermon tient huit pages. Chez R. M. De' Angelis, le sermon se situe p. 195 :

Con la predica della domenica seguente, il parroco Ambrogio Colla ottenne il trionfo tante volte sospirato : la gente indugiò in Chiesa, le donne e i vecchi piangevano, e gli stessi uomini rigiravano i cappelli tra le mani, toccati sul viso da certe allusioni che, se minacciavano fieri castighi, pur lasciavano balenare la dolce speranza del perdono cristiano.

Mais le sermon d'Ambrogio, qui constate que le feu et la peste, ces deux fléaux divins, annonciateurs de la fin du monde, se

1. P. 187.
2. P. 189.
3. P. 199.

sont, cette fois, mutuellement détruits, est résumé en quelques lignes par un auteur qui sait que les faits importent davantage, dans un roman, que les discours. Les effets du sermon sont commentés ici et là en termes identiques :

La predica del parroco li convinse a una meditazione opportuna, protagonisti e spettatori, con quelle parole ardenti che suscitavano infiammate visioni da apocalisse persino nelle coscienze piú nette e tranquille : quanto era accaduto finí col riguardare tutti insieme — gente del paese di Lupigna provata dai fulmini di Dio e dalla sua infinita misericordia.

Quando il cantiniere di Adelina Bolasco scoprí un grosso topo morto tra due botti gigantesche di malvasia [1].

Le prêche rendit plus sensible à certains l'idée, vague jusque-là, qu'ils étaient condamnés, pour un crime inconnu, à un emprisonnement inimaginable [1].

Alors que tel épisode, concis chez De' Angelis, se retrouve dilué chez Camus, il arrive à celui-ci de n'évoquer qu'en quatre lignes ce qui nous vaut des pages émouvantes de l'Italien.

Il y eut des échanges de coups de feu, des blessés et quelques évasions... On fusilla deux voleurs, mais il est douteux que cela fît impression sur les autres, car au milieu de tant de morts ces deux exécutions passèrent inaperçues [2].

De' Angelis consacre son chapitre III à l'évasion de cinq détenus. Réfugiés près de son jeune héros, ils sont repris malgré ses conseils ; Giovanni assiste ensuite à leur exécution :

Erano cinque poveri diavoli, tutto per la paura della peste, e forse sarebbero stati fucilati, erano dentro per piccoli furti ricettazione, roba da niente, e invece ora... [3]

Les gardes les recherchent sans excès de zèle, en évitant les maisons marquées du signe de la peste : « il panno rosso al balcone : *Casa appestata*, col timbro della polizia e la data ». Giovanni découvre les fugitifs, leur apprend la mort des gardiens qu'ils ont blessés pour s'enfuir, leur conseille de feindre la peste et de se coucher parmi les moribonds :

La peste, hanno paura della peste... Dalla peste si puo scampare, ma se ci prendono ci inchiodano al muro.

Mais la police les cueille. Le sobre récit de l'exécution (p. 100) est remarquable :

1. *La Peste a Urana*, p. 197. — *La Peste*, p. 117.
2. P. 192.
3. P. 67.

Invece, i condannati furono messi in fila, bendati ancora una volta con fazzoletti neri, un prete poco discosto pregava muovendo le labbra in fretta, quasi temesse di non poter finire in tempo, si udí un ordine e un leggero crepitío, i detenuti gridarono, i soldati circondarono i cadaveri per significare che erano ormai sacri, e che giustizia era stata fatta.

Dans *La Peste*, Tarrou a gardé d'un même spectacle des impressions identiques à celles de Giovanni :

... J'ai vu une exécution (c'était en Hongrie) et le même vertige qui avait saisi l'enfant que j'étais a obscurci mes yeux d'homme.

Vous n'avez jamais vu fusiller un homme ? Non, cela se fait généralement sur invitation et le public est choisi d'avance (— etc...). Moi, je n'ai pas bien dormi depuis ce temps-là. Le mauvais goût m'est resté dans la bouche, et je n'ai pas cessé d'insister, c'est-à-dire d'y penser [1].

La Peste a Urana contient de « frequenti pennellate e notazioni grottesche e orgiastiche ». Albert Camus reste fidèle à la séparation des genres ; il n'est de burlesque dans son livre que certaine partie de football et cette représentation d'*Orphée*, pendant laquelle, soudain, l'acteur s'écroule « au milieu des bergeries du décor [2] ». On en trouve un équivalent dans quatre lignes ironiques de De'Angelis :

In piazza, un ciarlatano aveva sciorinato panni e stoffe che odoravano di acido fenico, ma, colpito dal male, si era accucciato dietro il palchetto improvvisato, e si nascondeva la faccia tra le mani e il petto, ringhiando [3].

qui, jointes à la visite de Giovanni au « circo equestre, un barraccone de legno, il teatro dei burattini », ou à la salle de lutte, traduisent bien l'absurdité de certains aspects de la vie quotidienne ordinaire, lorsqu'on les confronte avec la mort environnante et partout présente !

« Hanno allagato il teatro di acido fenico, don Carmelo sembra un fantasma e deperisce a vista d'occhio. »

« Ora la peste s'attacca ai burattini ? »

« E per via di noi spettatori, intendi, i microbi volano, e in quel pigia pigia... »

« Tanto non ci verrebbe piú nessuno. »

« Io, sí, e gli altri anche. Anzi, cosí la tristezza sparirebbe. [4] »

1. P. 275.
2. P. 220.
3. P. 66.
4. P. 83.

*
* *

Il est certain pourtant que *La Peste a Urana* ne contient rien pour Heidegger ou Jaspers. Dans la conclusion du livre, et ce qu'il faut bien appeler son message, l'optimisme, — très lucide, aussi peu dupe que possible, — de R. M. De' Angelis, contraste avec les menaces que Camus laisse peser sur sa dernière page. L'un et l'autre accueillent la pureté du gel, l'air filtré des hivers, comme un symbole de libération et de salubrité : une belle lumière fine de février descend sur Oran ; les cloches remplissent « de leurs vibrations un ciel bleu et doré ». A Urana aussi :

Il morso acuto del gelo, dopo la prima neve, li aveva, uomini e donne, stretti a un nuovo patto di vita... [1]

Trains et navires reparaissent, dont l'absence, nous l'avons vu, signifiait la peste, ici et là :

Les trains commencèrent à fumer en gare pendant que, venus des mers lointaines, des navires mettaient déjà le cap sur notre port [2].

Mais, dans *La Peste a Urana*, ce dernier train, dont il est si souvent question dans les conversations des jeunes gens, est chargé d'une signification tout autre : Mauro et Angelica, par ce dernier train, espèrent atteindre la vie, leur délivrance :

« Verrò ad accompagnarvi alla stazione » promise Giovanni.
« Cosí vedrai partire l'ultimo treno. »
Angelica si riuní ai due.
« Quale treno » ? interrogò con voce intenerita.
« Il nostro », disse Mauro solennemente. « E questa volta non sarà piú un gioco da ragazzi [3]. »

Giovanni n'a pu prendre le dernier train ; mais il prend le premier qui suit la peste, et le roman finit dans un chant de triomphe, qui ne laisse pas de place au désespoir morbide et systématique :

Allora comprese ch'era questo il viaggio che aveva sognato tante volte di compiere verso il porto di una città che aveva sempre un altro nome.
Il treno rispose a quel richiamo con un fischio collerico come il canto del gallo.

1. P. 277.
2. P. 320.
3. P. 103.

Anche il cuore di Giovanni rispose.
Era l'alba [1].

Optimisme lucide, avons-nous dit : une réflexion de Giovanni nous en donne l'exacte mesure :

« Ti comprendo, Giovanni, ma a che ci servirà aver tanto sofferto ? »
« A vivere, soltanto a vivere. »

Il est permis de préférer cette leçon d'énergie aux débats peu concluants qui opposent, dans *La Peste* de Camus, Rieux, Tarrou et Paneloux, tous intellectuels qui oublient qu'avant de discuter sur la vie, il y a le devoir simple et terrible de l'accepter, avec ses maux, avec ses tares, avec sa peste.

André Lebois.

1. P. 305.

CHRONIQUE

George Moore et la France. A propos d'un centenaire (1852-1952). — C'est George Moore qui, au soir de sa vie, disait à un interlocuteur français, après lui avoir laissé entendre qu'il se sentait souvent hostile à ses propres concitoyens :

Avec des Français, j'ai conscience d'une sensation de proximité, je partage leurs idées, leurs aspirations, et, quand je suis avec eux, je me sens animé par un sentiment pénétrant d'intimité.

Ce « sentiment pénétrant d'intimité » qui n'a cessé d'animer George Moore dans ses rapports avec la France, ses écrivains et ses peintres nous semble définir admirablement le caractère particulier de son œuvre à la fois considérable et d'une rare diversité. Les lettrés de langue française connaissent-ils d'autres livres de Moore que les *Confessions d'un jeune Anglais* et les *Mémoires de ma Vie Morte*, ouvrages dont les titres à eux seuls attirèrent bien des lecteurs ? Nous n'osons le penser, et pourtant, G. Moore a beaucoup écrit. Ses livres sont, certes, de valeur inégale, mais une bonne vingtaine en tout cas constituent un témoignage profondément original, et suffisent à assurer une place à part à cet écrivain dans l'histoire des relations littéraires franco-anglaises de 1880 à 1925.

Né le 24 février 1852, on sait que l'Irlandais G. Moore a été un des premiers à présenter aux lecteurs anglais Rimbaud et Laforgue dans *Impressions et Opinions* et les peintres impressionnistes dans *Peinture Moderne* (1893).

Il a connu l'aventure parisienne pendant sept années (1873-1880). C'est dire qu'il a eu le temps d'assimiler notre culture et notre langue. A tel point qu'il a failli devenir un écrivain français.

Après deux ou trois ans de travail acharné dans divers ateliers, dont celui de Jullian, il dut convenir de son échec. Il se tourna alors du côté de la littérature. C'est ainsi qu'il quitta la France, non peintre comme il l'avait escompté, mais écrivain. Il avait la

ferme intention de révolutionner le roman anglais en y introduisant les théories de Zola. Il réussira dans cette entreprise, notamment avec la publication de *La Femme d'un Cabotin.*

Si les années françaises comptent tellement dans sa formation d'écrivain, c'est que Moore fit son éducation tant artistique que littéraire dans les cafés de Paris, en premier lieu au « Rat Mort » et à la « Nouvelle Athènes ». Il y rencontra la plupart des peintres et écrivains dont l'influence sur son œuvre, bien que considérable, n'a pas encore fait l'objet d'une étude détaillée. Villiers de l'Isle-Adam qu'il voyait au « Rat Mort » l'introduisit auprès de Mallarmé, qui le présenta à Manet. Ce dernier s'intéressa à Moore, l'invita dans son atelier pour faire son portrait. Et voilà notre homme, que rien encore ne destinait à pareil honneur, admis presque d'un coup à la table des Impressionnistes. Nous sommes en 1877. Désormais, Moore a ses entrées dans le Paris littéraire et artistique d'alors, au grand étonnement de ses compatriotes qui, aujourd'hui encore, éprouvent quelque peine à comprendre cette conquête si rapide. Il semble que les Parisiens aient été séduits par le charme celtique de Moore dont, par ailleurs, le français cocasse les divertissait. Aussi en 1880, alors que des affaires de famille l'obligèrent à regagner promptement son pays, ne dit-il qu'au revoir à ses amis de France ; il leur devait trop pour accepter l'idée d'une rupture. Dès lors, il fit chaque année le voyage de Paris ou de Dieppe, nouant ses grandes amitiés françaises, d'abord durant l'hiver 1886-87 avec Édouard Dujardin, directeur de la *Revue Wagnérienne*, puis de la *Revue Indépendante*, ensuite avec le peintre et mémorialiste Jacques-Émile Blanche [1] qui fréquentait le cercle de Dujardin. Plus tard, il connut D. Halévy, Ed. Jaloux, A. Gide, P. Valéry, A. Billy, avec qui Moore, brillant causeur quand le sujet de la conversation l'intéressait, eut d'interminables et passionnées discussions.

La conversation est le souffle de mes narines, — écrit-il dans ses *Confessions.* — J'épie le mouvement de la vie, et mes idées jaillissent sans que je les appelle, comme les bourgeons des branches. Chez moi, le contact du monde est la force génératrice... conversation, oh ! la magie que ce mot renferme ! (p. 103).

Cependant, G. Moore serait demeuré à peu près inconnu des lecteurs français s'il n'avait rencontré, vers 1920, G. Jean-Aubry et Louis Gillet, dont les amicales relations avec l'auteur d'*Esther Waters* mériteraient un ample développement. Ce sont eux qui

1. Cf. l'article de Jean Simon sur *J.-E. Blanche et l'Angleterre*, dans la *Rev. de litt. comp.* avril-juin 1952.

ont fait connaître Moore en France, en le traduisant et le commentant.

Ces amitiés françaises que nous venons d'énumérer ne suffiraient pas à légitimer l'intérêt que nous portons à G. Moore. Il y a plus, son œuvre entier porte des traces multiples et diverses de la pensée française ; il rayonne d'une tendresse émouvante pour le pays qui a si bien su l'accueillir. Il y aurait une belle anthologie à faire, (une de plus !), qui grouperait les textes les plus significatifs que Moore a consacrés à la France, à ses paysages comme à ses peintres et écrivains.

Hélas ! Quelques-uns seulement de ses livres ont été traduits en notre langue, dix exactement, dont la plupart sont épuisés depuis longtemps. Il reste, croyons-nous, quelques exemplaires des excellentes traductions de G. Jean-Aubry (*Mémoires de ma Vie Morte*, Grasset, 1928) de Mme W. Laparra (*Le Lac*, Stock, 1923) et de D. Halévy (*Esther Waters*, Paris, Éditions du Siècle, 1933). Ajoutons à cette liste *Les Confessions d'un jeune Anglais* (Stock, 1935), dont la première édition, simultanément en français à la *Revue Indépendante* et en anglais à Londres, remonte à 1888.

Dans un émouvant chapitre des *Mémoires*, intitulé : « La Butte », nous trouvons ces lignes que nous ne pouvons nous empêcher de citer :

Je ne puis contempler cette ville sans émotion. Elle a été toute ma vie ; n'y suis-je pas venu, en effet, dans ma jeunesse, comme un amoureux, me donnant tout entier à Paris, sans que mes aventures s'étendissent jamais au delà du Bas-Meudon, de Ville-d'Avray, de Fontainebleau, y trouvant une patrie plus idéale que celle que la naissance m'avait, avec arrogance, imposée, parce que celle-ci je l'ai délibérément choisie. Ah ! le délicat plaisir que de posséder un pays ami, un pays où l'on peut aller quand on est las de la routine de l'existence, sûr d'y trouver toutes les sensations d'un foyer auxquelles s'ajoutent celles d'un irresponsable caprice. Le plaisir d'une littérature qui est mienne, sans être tout à fait mienne, une littérature qui est comme une exquise maîtresse en qui l'on trouve la consolation de tous les lieux communs de la vie (p. 60).

Quel plus bel hommage un écrivain étranger pourrait-il rendre à la France ?

G.-P. Collet.

Soutenances de thèses en Sorbonne :

Wassef (Amin). *L'information et la presse officielle en Égypte jusqu'à la fin de l'occupation française* (D. U., 17 mai 1952).

Abdel-Nour (Jabour). *La contribution des Libanais à la Renaissance littéraire arabe au XIX^e siècle.* (D. E., 23 mai 1952).

Escarpit (Robert G.). *L'Angleterre dans l'œuvre de M^me de Staël.* (Thèse complémentaire) ; *Lord Byron : un tempérament littéraire.* (Thèse principale). (D. E., 14 juin 1952).

Bongie (Laurence). *Hume en France au XVIII^e siècle.* (D. U., 30 juin 1952).

Reboul (Pierre). *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration.* (Thèse principale). (D. E., 1^er juillet 1952).

Balse (Mohan). *Romain Rolland et Tagore.* (D. U., 2 juillet 1952).

Dans les Universités. — Le professeur Harry Levin a été remplacé comme « chairman » du « département » de littérature comparée de l'Université Harvard, après cinq ans d'exercice, par le professeur Renato Poggioli, et il vient à la Sorbonne, comme professeur d'échange, pour l'année scolaire 1952-53. Il est invité par l'Institut d'anglais à y enseigner la littérature américaine. Nous lui souhaitons la bienvenue.

M^lle Y. Batard, Docteur ès Lettres, et M. Jacques Voisine ont été nommés respectivement maîtres de conférences de littérature comparée aux Universités de Rennes et de Lille.

Mémoires de Diplôme d'études supérieures soutenus en Sorbonne (juin 1952) :

M. J. Body. *Le personnage d'Arlequin dans le théâtre de Marivaux. Les origines. Son développement.*

M^lle M. Grignon. *Heine et Nerval.*

M^lle M. Godefroy. *Henry Beyle en Allemagne.*

M^lle J. C. Vadet. *La description de l'Égypte de Benoit de Maillet.*

Léonard de Vinci et les Historiens de la Renaissance. — A l'occasion du Cinquième Centenaire de la naissance de Léonard de Vinci s'est tenu à Tours et dans les châteaux de la Loire, du 8 au 13 juillet 1952, le premier Congrès International organisé par l'Association Internationale des Historiens de la Renaissance. Ce congrès avait été précédé, à Paris, d'un Colloque International d'Histoire des Sciences, également consacré à la

mémoire de Léonard, et organisé par le Centre National de la Recherche Scientifique.

Parmi les contributions d'historiens de la Renaissance qui intéressent la littérature générale, la littérature comparée ou la doctrine de la création artistique, signalons, avec le discours de H. Bédarida à la séance inaugurale (Léonard et la France), les communications de MM. Salmi (Les enseignements de L.), Burill (Le credo de L.), Dezarrois (Les années françaises de L.), Ch. de Tolnay (Les conceptions artistiques de L. et leur origine), Gombrich (Les préceptes de L. sur la composition des Histoires), L. Rudrauf (L'invention plastique selon les vues théoriques de L. de V.), Marinoni (Une nouvelle édition des œuvres de L.), A. Chastel (La culture de L.), P. Guignard (Les débuts de l'humanisme en Touraine : Francesco Florio), R. Lebègue (Les artistes italiens de la Renaissance et les écrivains français du temps), Miss F. A. Yates (Les idées de Bruno et de Campanella sur la monarchie française).

Le Congrès a émis le vœu que le Prof. Marinoni, de Milan, soit chargé d'étudier le plan et l'organisation pratique d'une édition critique et complète des écrits de Léonard, entreprise qui, réalisée en collaboration par les savants les plus compétents de tous les pays, marquerait une nouvelle étape des études vinciennes.

Études françaises. — L'Association Internationale des Études françaises a tenu à Paris, du 1er au 3 septembre, son 4e Congrès. Questions étudiées : *La réforme de l'orthographe.* Rapport de E. Faral. *L'euphémisme.* Communications de MM. Ch. Bruneau, H. Godin (L'euphémisme littéraire : fonctions et limites), John Orr (Quelques répercussions linguistiques de l'euphémisme), P. Zumthor (L'euphémisme dans la rhétorique médiévale), B. Munteano (Les implications esthétiques de l'euphémisme en France au XVIIIe siècle). *Alexis de Tocqueville.* Communications de MM. Dehove, Jardin et Luc Monnier. *La genèse de l'œuvre.* Sur ce dernier problème on a entendu MM. Spink (Le 1er Livre de l' « Émile »), Christophorov (Genèse du « Génie du Christianisme »), Mme B. d'Andlau (La genèse des « Martyrs » ; naissance d'une épopée), MM. Jean Pommier (Comment Balzac nomme ses personnages), Adhémar (Importance de l'imagerie populaire dans la genèse de quelques œuvres littéraires), Guy Michaud (Deux exemples de genèse littéraire : Mallarmé et Gide), Austin (Genèse du « Cimetière Marin »), Maurice Genevoix (Expériences d'écrivain).

Le centenaire de Paul Bourget (septembre 1952). — Le romancier de *Cosmopolis* n'aimait pas qu'on parlât de lui. Il a détruit sa correspondance et la plupart des papiers inédits qu'il a laissés ont été légués par lui à son beau-frère, notre collègue A. Feuillerat, avec mission de les utiliser dans la seule étude biographique qu'il a autorisée [1]. Ses œuvres suffisaient, disait-il, pour le faire connaître et juger. Mais nous n'oublions pas qu'il fut un pionnier du cosmopolitisme littéraire, familier d'Oxford, des Arnold et des Ward, observateur de l'Amérique dans son *Outre-Mer*, qui lui attira les ripostes de Mark Twain, ami de Henry James et d'Edith Warton, sa voisine d'Hyères. S'il reste pour beaucoup l'auteur des *Sensations d'Italie* (il avait connu d'Annunzio à Venise, le comte Primoli à Rome, Mathilde Serao à Naples), c'est à l'Angleterre qu'il accorda sa plus constante attention, comme l'a démontré avec pénétration notre jeune collègue de Cambridge, Ian D. McFarlane, dans sa thèse de l'Université de Paris : *Bourget et l'Angleterre* (non encore publiée).

Avis aux comparatistes. — Pour contribuer au resserrement des relations scientifiques dans le monde, nous nous proposons de publier chaque année, dans notre fascicule d'avril-juin, une *Note* sur *La Littérature comparée dans l'enseignement universitaire*, et nous serions obligés aux spécialistes de vouloir bien nous communiquer, avant le 1er mars, les titres de leurs cours, accompagnés si possible, d'une brève analyse.

B. M.

Avis à nos collaborateurs. — M. B. Munteano assumera dorénavant la charge de Secrétaire général de la *R. L. C.*, et c'est à lui directement (15, rue du Dr Jacquemaire-Clemenceau, Paris XVe) que devront être adressés les articles, *dactylographiés*, destinés à la Revue, ainsi que toute correspondance et communication concernant la Rédaction.

M. Marcel Bataillon, Membre de l'Institut. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons l'élection de M. Marcel Bataillon à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. La *Revue de Littérature Comparée* se sent honorée de cette élection et félicite chaleureusement le nouvel élu.

1. A. Feuillerat : *Paul Bourget, histoire d'un esprit sous la troisième République*, Paris, 1937.

BIBLIOGRAPHIE[1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Bibliographie.

*1227. Ritzer (V.). *Rainer Maria Rilke Bibliographie*, Vienne, O. Kerry, 1951.

1228. Seris (H.). Guía para nuevas investigaciones de literatura española, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.], 1952.

Théorie.

1229. Wais (K.). Vergleichende Literaturbetrachtung [in] *Forschungsprobleme der Vergleichenden Literaturgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1951.

1230. Teesing (H. P. H.). Die Bedeutung der vergleichenden Literaturgeschichte für die literarhistorische Periodisierung, *Ibid.*

1231. Lange (V.). Stand und Aufgaben der vergleichenden Literaturgeschichte in den U. S. A., *Ibid.*

1232. Willoughby (L. A.). Stand und Aufgaben der vergleichenden Literaturgeschichte in England, *Ibid.*

1233. Wilkinson (E.). Neuere Strömungen der angelsächsichen Aesthetic in ihrer Beziehung zur vergleichenden Literaturwissenschaft, *Ibid.*

1234. Roos (C.). Die dänische Folkewise in der Weltliteratur, *Ibid.*

1235. Soreil (A.). Les lieux communs de la réflexion esthétique, *Droit et Liberté* [Revue de l'U. C. E. O. Bruxelles], 1er avril 1952.

1. Abréviations.

ASEER American Slavic and East European Review.
BHi Bulletin Hispanique, Bordeaux.
FR French Review, New-York.
HispB Hispania. Baltimore.
HR Hispanic Review. Philadelphie.
MLN Modern Language Notes. Baltimore.
MLR Modern Language Review. Cambridge Univ. Press.
NRFH Nueva Revista de Filologia Hispanica. Mexico.
RP Romance Philology. Berkeley.
RR Romanic Review. Columbia Univ. Press. New-York.

1236. Hatzfeld (H.). The situation in the Field of Hispanic Style Studies, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass], 1952.

1237. Torres-Ríoseco (A.). Categorías literarias, *Ibid.*

1238. Renouard (Y.). La théorie des générations de J. Ortega y Gasset, *BHi*, 1951, n° 4.

*1239. Porta (A.). *La letteratura Comparata nella Storia e nella critica*, Milan, Marzorati, 1951.

1240. Schanzer (G. O.). Rodo's notes on Tolstoy's « What is Art ? » *Symposium* [Syracuse], nov. 1951.

Genres littéraires.

*1241. Leach (M.) et Fried (J.). *The Standard Dictionary of Folklore, Mythology and Legend*, New-York, Funk and Wagnalls, 1951.

1242. Sears (H. L.). The « Rimado de Palacio » and the « De Regimine Principum », Tradition of the Middle Ages, *HR*, janv. 1952.

1243. Tiemann (H.). Zur Geschichte des altfranzösischen Prosaromans, *Romanische Forschungen* [Francfort], Band 63, 1951.

1244. Peckham (P. G.). La « Chanson de Roland » dans les littératures française et espagnole au Moyen Age, *RR*, février 1952.

1245. Hämel (A.). Die Rolandlegende des Pseudo Turpin, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.], 1952.

1246. Gilman (S.). Realism and the Epic in Galdós « Zaragoza », *Ibid.*

1247. Figueiredo (F. de). Ainda a epica portuguesa nótulas de autocritica, *Ibid.*

1248. Adler (A.). Compte rendu de : *A epica portuguesa no século XVI*, cf. 484, *Symposium* [Syracuse], nov. 1951.

1249. Asensio (M. J.). El tiempo en « La Celestina », *HR*, janvier 1952.

1250. Budd (L. J.). William Dean Howell's Defense of the Romance, *PMLA*, mars 1952.

1251. Booth (W. C.). The Self-Conscious Narrator in Comic Fiction before Tristam Shandy, *Ibid.*

1252. Maldonado de Guevara (F.). La teoria de los géneros literarios y la constitución de la novela moderna, *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1952.

1253. Llerena (M.). Funcion del personaje en la Novela moderna, *Revista Hisp. Moderna* [Columbia Univ., New-York], janv.-déc. 1950.

1254. Godin (H.). Compte rendu de : *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, cf. 177, *French Stud.*, juin 1952.

1255. Cysarz (H.). Unsere Weltwende in Roman der deutschen Literaturen, [in] *Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1951.

1256. Lebègue (R.). Le théâtre de démesure et d'horreur en Europe Occidentale aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, *Ibid.*

1257. [Id.]. Les évolutions du théâtre religieux français des origines à Claudel, [influences espagnoles]. *Droit et Liberté* [Revue de l'U. C. E. O.] 1er avril 1952.

1258. McClelland (I. L.). The eighteenth Century Conception of the Stage and Histrionic Technique, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.], 1952.

1259. Salinas (P.). El romancismo y el siglo XX, *Ibid.*

Thèmes et Types.

1260. Bruerton (C.). La Ninfa del Cielo, la Serrana de la Vera, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.], 1952.

1261. Entwistle (W. J.). A Meditation on the Primera Soledad, *Ibid.*

1262. Gillet (J. E.). So la luna : Notes on the Life and Death of a Spanish Idiom, *Ibid.*

1263. Lida de Malkiel (M. R.). La métrica de la Biblia : Un motivo de Josefo y san Jerónimo en la literatura española, *Ibid.*

1264. Nichols (M. W.). A Study in the Golden Age [la vie espagnole dans la novela cortesana], *Ibid.*

1265. Kennedy (R. L.). The Madrid of 1617-1625 : Certains Aspects of Social, Moral and Educational Reform, *Ibid.*

1266. Trend (J. B.). Rusticatio Mexicana [le Mexique d'un poète latin du XVIIIe siècle], *Ibid.*

1267. Sarrailh (J.). Sur quelques histoires espagnoles de Balzac, *Ibid.*

1268. Roos (J.). Victor Hugo und sein Gedanken der vereinigten Staaten Europas, [in] *Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1951.

1269. Ulrich (L.). Petrarca, Ariost und die Unsterblichkeit, *Romanische Forschungen* [Francfort]. Band 63, 1951.

1270. Green (O. H.). Courtly love in Quevedo, *Univ. of Colorado Stud.* Series in Lang. and Literature, fév. 1952.

1271. Morby (E. S.). Levinus Lemnius and Leo Suabius in « la Dorotea », *HR*, avril 1952.

1272. Castro (A.). La « Novedad » y las « Nuevas », *Ibid.*

1273. Cross (T. P.). Compte rendu de : *The other World according to Description in medieval Literature*, cf. 503, *MLN*, mai 1952.

1274. Carreres de Calatayud (F. de A.). El color en la poesía de Gaspar Aguilar, *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo Superior de investigaciones científicas, 1952.

1275. Parker (A. A.). La « agudeza » en algunos sonetos de Quevedo, *Ibid.*

1276. Espinosa, Hijo (A. M.). El estudiante picaro en el cuento tradicional, *Ibid.*

1277. Vilanova (A.). El peregrino de amor en las « Soledades » de Gongora, *Ibid.*

1278. Meyer (H.). Das Bild des Holländers in der deutschen Literatur [in] *Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte*. Tübingen, Niemeyer, 1951.

Relations générales.

*1279. Halbach (K. H.). *Vergleichende Zeittafel zur deutschen Literaturgeschichte*, Stuttgart, J. M. Metzler, 1952.

1280. Lida de Malkiel (M. R.). Perduración de la literatura antigua en Occidente [a propósito de : *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*], cf. 8 (1950) *RP* nov. 1951.

1281. Hatzfeld (H.). Artistic Parallels in Cervantes and Velasquez. *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1952.

1282. Gonçalves Rodrigues (A.). A novelistica estrangeira em versão portuguesa no periodo pré-romantico, *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra*, vol. XX, 1951.

1283. Schalk (E.). Montesquieu und die Europäischen Traditionen. [in] *Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1951.

1284. Schirmer (W. F.). Gœthe und Byron, *Ibid.*

1285. Leonard (I. A.). La temporada teatral de 1792 en el nuevo Coliseo de Mexico, *NRFH*, oct.-déc. 1951.

1286. Messières (R. de). Victor Hugo et les États-Unis d'Europe, *FR*, mai 1952.

*1287. *Rainer Maria Rilke* (*1875-1926*). Études, notes, inédits de : Gide, Hoffmannsthal, Romain Rolland, Supervielle, Paris, Librairie Les Lettres, 1952.

1288. Alba (V.). Les Indiens et la naissance de la littérature latino-américaine, *Preuves*, mars 1952.

1289. Leroy (J.). Por una nueva República de las Letras, *Revista Nacional de Cultura* [Caracas], juil.-oct. 1951.

Intermédiaires.

1290. Menéndez Pidal (G.). Cómo trabajaron las escuelas alfonsíes [Séville, centre international de traductions au XIII^e siècle. La traduction espagnole de « Calila y Dimna »] *NRFH*, oct.-déc. 1951.

1291. Dam (C. F. A. Van). Dos sonetos españoles desconocidos de un poeta portugués [le portugais Luis Franco et le hollandais Van Der Noot], *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo superior de investigaciones cientificas, 1952.

1292. Moore (E. R.). José Maria Hérédia in New-York, 1824-1825, *Symposium* [Syracuse], nov. 1951.

1293. Vallese (T.). Wordsworth in Italy, *Ibid.*

1294. Filipovic (R.). Le slaviste anglais John Bowring et Kopitar.

Slavisticna revija [Liubliana], 4, 1951, fasc. 1-2. [en croate, résumé en anglais].

1295. Parra-Pérez (C.). Ludwig y su Biografía de Bolivar, *Revista nacional de Cultura* [Caracas], juil.-oct. 1951.

Époques et Mouvements.

*1296. López Estrada (F.). *Introducción a la literatura medieval española*, Madrid, Biblioteca Romanica Hispanica, 1952.

1297. Bataillon (M.). Melancolía renacentista o melancolía judía ? *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.]. 1952.

1298. Maura (Duque de). Cuatro novios de la novia Europa [Rodolphe et Ernest de Habsbourg, François et Henri de Valois, princes de la Renaissance], *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1952.

1299. Cognet (L.). Le chapelet secret du Saint-Sacrement, *Bulletin de la Société des Amis de Port-Royal*, Paris, 1951.

1300. Mesnard (J.). Les séjours de Pascal à Port-Royal des Champs, *Ibid.*

1301. Orcibal (J.). Vers le Pascal de l'histoire, *Ibid.*

1302. Dédéyan (Ch.). Position littéraire du baroque [in] *Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1951.

1303. Carvalho (J. de). Joâo Locke. Ensaio philosóphico sobre o entendimento humano, *Boletim da Universidade de Coimbra*, XX, 1951.

1304 à 1309. « Fénelon et le Quiétisme », dans : *Bulletin de la Société d'Étude du XVII^e siècle* : [Joppin (G.). Le problème théologique. — Orcibal (J.). Le procès des « Maximes des Saints » à Rome — La soumission de Fénelon et son cardinalat manqué. — L'influence spirituelle de Fénelon dans les pays anglo-saxons au XVIII^e siècle. — Goré (J. L.). Un aspect de l'éthique fénelonienne : l'anéantissement du moi. — Cognet (L.). La spiritualité de Madame Guyon].

1310 à 1314. L' « Encyclopédie », dans : *Cursos y Conferencias* [Buenos-Ayres], juil.-août 1951 : [Romero (F.). Antecedentes e incitaciones para la « Enciclopedia ». El espiritu enciclopédico a partir del Renacimiento. — Oria (J. A.). Preliminares intelectuales de la Revolución Francesa : la « Enciclopedia ». — Babini (J.). El « Discurso Preliminar » de la Enciclopedia. — Giusti (R. F.). Diderot. — Reissig (L.). Valor educativo y social de la Encyclopedia. Del « Discurso Preliminar »].

1315. Pascal (R.). The « Sturm und Drang » Movement, *MLR*, avril 1952.

1316. Alonso Cortés (N.). El lastre clasicista en la poésia española del siglo XIX, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.], 1952.

1317. Walcutt (C. C.). Compte rendu de : *The Beginnings of Naturalism in American Fiction. A Study of the Works of Hamlin Garland*,

Stephen Crane and Frank Norris, with special Reference to some European Influences, cf. 1130, *MLN*, avril 1952.

Influences antiques.

*1318. Saunal (D.). *Textes inédits d'Almeida Garrett. Fragments d'œuvres dramatiques* : « *Iphigenia em Tauride* », « *Edipo em Colona* », Lisbonne, 1952.

Influences italiennes.

1319. Fucilla (J. G.). Sobre la fuentes de « Del Rey abajo ninguno », *NRFH*, oct.-déc. 1951.

1320. Croce (B.). Trajano Boccalini « il nemico degli spanuoli », *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo superior de investigaciones cientîficas, 1952.

1321. Gianturco (E.). Compte rendu de : *Genio e mestiere* : *Shakespeare e la Commedia del Arte*, cf. 217, *Symposium*, [Syracuse], nov. 1951.

*1322. Prouty (C. T.). *The Sources of* « *Much Ado about nothing* », New Haven, Yale Univ. Press, Londres, G. Cumberlege, 1950.

Compte rendu : K. Muir, *MLR*, avril 1952.

1323. Clavería (C.). Notas italianas en la estética de Unamuno, *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*, Wellesley Coll. [Mass.]. 1952.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

1324. Entwistle (W. J.). Compte rendu de : *Cervantes in Russia*, cf. 269 (1950), *MLR*, avril, 1952.

1325. Alvar (M.). Romances de Lope de Vega vivos en la tradición oral Marroquí, *Romanische Forschungen*, [Francfort], Band 63, 1951.

Influences françaises.

1326. Bell (M.). Melville and Hawthorne at the Grave of St John [A Debt to Pierre Bayle], *MLN*, fév. 1952.

1327. Roddier (H.). Compte rendu de : *Conservative England and the Case against Voltaire*, cf. 433, *MLR*, avril 1952.

1328. Beck (L. N.). Rousseau in Russian : Addition to Sénelier, *MLN*, avril 1952.

*1329. Greer (D.). *The Incidence of the Emigration during the French Revolution*, Harvard Univ. Press — Londres, G. Cumberlege, 1951.

Compte rendu : J. Dechamps, *French Stud.*, juin 1952.

1330. Cabrini (G.). Un Français célèbre et oublié : Régis de Trobriand, *Rapports France-États-Unis*, janv. 1952.

1331. Dechamps (J.). Compte rendu de : *Paris en 1830*, Journal de Juste Olivier, Préface de F. Baldensperger, cf. 777, *French Stud.*, juin 1952.

1332. Nuñez (E.). Victor Hugo en el Perú, *Mar del Sur* [Lima], mars-avril 1952.

1333. Morrissette (B. A.). Vance Thompson's Plagiarism of Teodor de Wyzewa's articles on Mallarmé, *MLN*, mars 1952.

1334. Cohen (H.). An early American Example of French Poetry, *Ibid.*

1335. Samuels (E.). Compte rendu de : *The French Education of Henry Adams*, cf. 784, *MLN*, mai 1952.

*1336. Greene (E. J. H.). *T. S. Eliot et la France*, Paris, Boivin, 1951.

Influences anglaises.

1337. Fabre (F.). The English College at Eu (1582-1592), *Catholic Hist. Rev.*, oct. 1951.

1338. Gianturco (E.). Compte rendu de : *Le traduzioni di Shakespeare in Italia nel Settecento*, cf. 140, *Symposium*, [Syracuse], nov. 1951.

1339. Vogelbach (A. L.). Shakespeare and Melville's « Benito Cereno », *MLN*, fév. 1952.

*1340. Sann (A.). *Bunyan in Deutschland. Studies zur Literarischen Wechselbeziehung zwischen England und dem deutschen Pietismus*, [Giessener Beiträge zur deutschen Philologie, Band 96], Giessen, W. Schmitz, 1951.

1341. Anstett (J. J.). Compte rendu de : *Der junge Gœthe und England*, cf. 445, *Études Germ.*, janv.-mars 1952.

*1342. Graf (E.). *Die Aufnahme der englischen und amerikanischen Literatur in der deutschen Schweiz von 1800-1830*, Zürich, Juris Verlag, 1951.

Influences nord-américaines.

*1343. Gautier (J.-M.). *L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Manchester, Univ. Press, 1951.

1344. Hibler (L. von). Compte rendu de : *Die Bedeutung von E. A. Poe für die englische Literatur*, cf. 147, *MLR*, avril 1952.

*1345. [Le centenaire de « Moby Dick » (1851-1951). Translations of « Moby Dick »], *Princeton Univ. Library-Chronicle*, vol. XIV, 2, 1952.

1346. Prezzolini (G.). Hemingway é l'Italia, *Idea*, 24 sept. 1950.

1347. Isopescu (Cl.). Letteratura americana in Romania, *Osserv. Romano*, 15 fév. 1952.

1348. Arban (D.). Romans américains, lecteurs français, *Preuves*, mars 1952.

Influences germaniques.

1349. Santoli (V.). Deutsche Einflüsse in der italienischen Literatur des 19. Jahrhunderts, [in] *Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1951.

1350. Schmitt (C.). Panorama des lettres allemandes contemporaines, *Droit et Liberté* [Revue de l'U. C. E. O., Bruxelles], 1er avril 1952.

Influences néerlandaises.

1351. Feldman (A. B.). Gnaphaeus in England, *MLN*, mai 1952.

Influences slaves.

1352. Wood (J. S.). Compte rendu de : *Le Mirage russe en France au XVIIIe siècle*, cf. 460, *MLR*, avril 1952.

1353. Dolansky (J.). Bélinski et la littérature tchèque, *Slavia* [Prague], 19, 1949, fasc. 1-2. [En tchèque].

1354. Dietrich. Puschkins Weltgeltung, *Neue Welt* [Berlin], 4, 1949, nº 10.

*1355. *Pouchkine dans les lettres étrangères* [bibliographie 1886-1899] dans le recueil « Bibliographie de Pouchkine » publié par P. N. Berkov et V. M. Lavrvov, Moscou-Léningrad, 1949 [En russe].

1356. Kaiser (B.). Puschkin und Deutschland, *Neue Gesellschaft* [Berlin], 3, 1949, nº 6.

1357. [Anon]. Puschkins Werke in deutscher Sprache, *Boersenblatt für den Deutschen Buchhandel* [Leipzig], 116, 1949, nº 3.

1358. Van d. Veen (H. R. S.). Pôesjkin in Nederland, *Levende Taben*, nº 150, juin 1949.

*1359. Toporowski (M.). *Pouchkine en Pologne*, Varsovie, 1850 [En polonais].

1360. Zakrzewski (B.). Pouchkine dans la poésie polonaise, *Przeglad Zachodni* [Poznan], 5, 1949, fasc. II, cf. 461.

*1361 à 1366. *Pouchkine chez nous* [En Tchécoslovaquie] 1799-1949. Essais, notes et documents publiés sous la direction de J. Dolansky : [Prochazkova (H.). Pouchkine en Bohême jusqu'à 1860. — Burian (V.). Pouchkine et la prose tchèque. — Zavada (J.). Pouchkine et le vers tchèque. — Grund (A.). Pouchkine et Fr. Taborsky. — Prazak (A.). L'influence de Pouchkine sur le poète tchèque Joseph Hora. — Krejci (J.). Les illustrateurs tchèques de Pouchkine], Prague, Orbis, 1949. [En tchèque].

Compte rendu : Z. Smejkal, *Listy filologicke* [Prague], mars 1950.

1367. Brtan (R.). Pouchkine et les Slovaques. *Slovansky prehled* [Prague], juin 1949.

*1368. [Id.]. Pouchkine dans la littérature slovaque, [in] *A.S. Pouchkine*, Bratislava, 1949. [En slovaque].

1369. Badalic (J.). Pouchkine dans la littérature croate, *Republika* [Zagreb], 5, 1949, n° 6. [En croate].

1370. Barac (A.). Le poète croate Mazuranitch et Pouchkine, *Slavisticna revija* [Liubliana], 3, 1950, fasc. 1-2. [En croate, résumé en français].

1371. Banjac (D.). Deux traductions serbes de « Boris Godounov » de Pouchkine, *Knjizevnost* [Belgrade], 5, 1950, n° 9. [En serbe].

*1372. *Pouchkine et la littérature d'Azerbeidjan*, Bakou, 1949.

1373. Turecek (O.). Tchechische Literatur und Dostojevskij, *Wiener slavistisches Jahrbuch*, 1950.

1374. Hoentzsch (A.). Dostojewski in Deutschland, *Hochland, Monatsschrift für alle Gebiete des Wissens* [Munich], 41, 1948-49.

1375. Mraz (A.). Léon Tolstoï et les Slovaques, *Slovenské pohlady* [Turciansky Sväty Martin], 66, 1950, n° 10. [En slovaque].

1376. Budd (L. J.). William Dean Howell's Debt to Tolstoy, *ASEER*, 9 déc. 1950.

1377. Folejewski (Z.). Turgenev and Prus, *Slavonic and East European Rev.*, 29 déc. 1950.

1378. Dunbar (V. R.). The Problem in « Roderick Hudson », [influence de Tourguéniev], *MLN*, fév. 1952.

1379. Neumann (S.). L'influence de Maïakovski sur la poésie tchèque, *Slovansky prehled* [Prague], 36, 1950, n° 4. [En tchèque].

*1380. Czerniatowicz (J.). *Maïakowski en Pologne*, Varsovie, 1950. [En polonais].

1381. Chamberlain (J. L.). Notes on Russian Influences on the Nineteenth Century French Novel, *Mod Lang. Journal*, 33, mai 1949.

*1382. Bogdanovic (M.). *L'influence russe dans la littérature serbe*, Belgrade, 1949. [En serbe].

1383. Prochazkova (H.). Les motifs russes dans la pièce « Dimitri Ivanovitch » de F. B. Mikovec, *Slovesna veda* [Prague], 2, 1949.

*1384. Gleason (J. H.). *Genesis of Russophobia in Great Britain*, Cambridge, [Mass.], Harvard Univ. 1950.

1385. Rousselot (J.). Permanences de la poésie russe, *Age Nouveau*, n° 71.

1386. Astafiew-Alter (M.). Notes sur les récentes productions de la littérature russe, *Ibid.*

1387. Schumskij (A.). Wie sehen fortschrittliche deutsche Schriftsteller Maxim Gorki ? *Neue Welt* [Berlin], 3, 1949, n° 12.

1388. Oliva (R.). La littérature polonaise dans les traductions tchèques [bibliographie], *Przeglad Zachodni* [Poznan], 7, 1951, fasc. 3-4.

1389. Chiavazza (B.). La fortune de Mickiewicz en Italie, *Sprawozdania Akademii Umiejetnosci* [Cracovie], 50, 1949, n° 2. [En polonais].

1390. Mikusinski (L.). Les opinions allemandes sur Mickiewicz, *Przeglad Zachodni* [Poznan], 5, 1949, n° 11. [En polonais].

1391. Francic (V.). Mickiewicz dans les traductions croates et serbes, *Pamietnik Slowianski* [Cracovie], 1, 1949. [En polonais].

1392. Zzyjkowski (M.). Nouvelles traductions de Mickiewicz en tchèque, *Slovesna Veda* [Prague], 2, 1949. [En tchèque].

1393. Francic (V.). J. Stowacki dans les traductions croates et serbes, *Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejetnosci* [Cracovie], 51, 1950, n° 3. [En polonais].

1394. Magnuszewski (J.). Slowacki dans les traductions du poète tchèque F. Hallas, *Przeglad Zachodni* [Poznan], 7, 1951, fasc. 3. 4. [En polonais].

1395. Zaleski (Z. L.). Les opinions de Balzac sur les Polonais et la Russie [résumé de la communication présentée au IX^e Congrès international des Sciences historiques à Paris, 1950]. *Teki historyczne* [Londres], 4, 1950.

1396. Szyjkowski (M.). Krasinski dans la littérature tchèque, *Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejetnosci* [Cracovie], 50, 1949, n° 4. [En polonais].

1397. [Id.]. Jaroslav Kuapil et le théâtre polonais, *Przeglad Zachodni* [Poznan], 6, 1950, fasc. 3-4. [En polonais].

*1398. Kujew (K. M.). *Constantin Kostenecki dans les littératures bulgare et serbe*, Cracovie, 1950. [En polonais].

Influences roumaines.

1399. Isopescu (Cl.). Il Professore Edson L. Clark scopre la Romania agli Americani, *Osserv. Romano*, 13 avril 1952.

Influences orientales.

1400. Castro (A.). Un aspecto del pensar Hispano-Judío, *Hisp B*, mai 1952.

*1401. Venne (P.). *China und die Chinesen in der neueren englischen und amerikanischen Literatur*, Zurich, Juris-Verlag, 1951.

Influences arabes.

*1402. Garcia Gómez (E.). *El Collar de la Paloma.* Tratado sobre el Amor y los Amantes de Ibn Hazm de Córdoba traducido del Arabe por... [con un prologo de J. Ortega y Gasset]. Madrid, Sociedad de Estudios y Publicaciones, 1952.

1403. Nykl (A. R.). Dante « Inferno » XXXVI, 67. [Le vers « arabe » de Dante]. *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. III, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1952.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

W. O. Sypherd. **Jephthah and his Daughter.** A Study in Comparative Literature. University of Delaware, Newark, Delaware, 1948. In-8° de xiii-277 p. avec 4 pl.

Cette étude fort consciencieuse échappe de justesse à la défaveur dont, avec Benedetto Croce, la logique « comparatiste » frappe des enquêtes où, le sujet n'étant invariable qu'en apparence, ses applications ne peuvent avoir la rigueur démonstrative supposée. Ici, il est entendu que le récit biblique (*Juges*, chap. xi) a fourni à une multitude impressionnante de mises en œuvre un thème identique et quasi sacré, propice surtout à la doléance de la jeune victime, et par conséquent à un douloureux lyrisme de complainte. Ce qui empêche le dépouillement d'être une simple nomenclature analytique, et les *Index* terminaux (plus de 40 pages) de vaines chronologies, c'est que l'auteur, si scrupuleusement attaché qu'il soit à une répartition par « siècles », assez mécanique, s'efforce de déterminer le degré de conformité des divers « traitements » avec des règles ou des traditions, néo-latines chez Buchanan, médiévales chez Hans Sachs, plus hellénisantes chez d'autres, etc. Des jugements critiques fort acceptables dès lors — par exemple sur le *Jephta* de Vondel — permettent de suivre, sinon une évolution marquée, du moins des vicissitudes plus ou moins caractérisées dans l'utilisation universelle d'une légende que son analogie avec le thème d'*Iphigénie* prédisposait à une vogue indéniable dans certains milieux.

On regrettera sans doute que l'auteur, concentrant une louable vigilance sur tout ce qui porte livrée de l'imprudent général et de sa fille, ait dû différer, semble-t-il, des lectures plus variées que celles qui nourrissaient *ipso facto* ses cours sur *la Bible comme littérature*. Les réactions de l'esprit israélite ou chrétien, de la critique ou du fidéisme, de la littéralité ou du symbolisme, offraient en la matière un fil conducteur qui, même à côté des évaluations esthétiques, eût permis des sondages appropriés. J'avoue que bien des oratorios redondants me paraissent moins importants

que l'allusion — ignorée de notre auteur — que fait de Jephté le *Paradis* de Dante (V, 64) :

> Non prendan li mortali il voto a ciancia :
> siate fedeli, ed a ciò far non bieci ;
> come Jeptè alla sua prima mancia,
> cui più si convenia dicer : *Mal feci*,
> che, servando, far peggio...

Et si Byron, puis Vigny s'en prennent à l'exigence même d'un Dieu jaloux, la crise du XVIII^e^ siècle ne devait-elle pas être évoquée de quelque façon, avec ses retentissements ultérieurs sur les lettres ? Dès le 8 mars 1732, à propos de l'opéra de Pellegrin, Voltaire écrit : « Jephté et l'arche du Seigneur [sont] mal reçus à l'Opéra », et c'est peut-être la première amorce d'une opposition qui suscitera mainte riposte (Abbé Du Clot. *La Sainte Bible vengée* ; Abbé J. B. Bullet. *Réponses critiques à plusieurs difficultés...*, etc.), qui se verra confrontée par la théorie maistrienne des sacrifices, et qui, à l'aube de la Restauration, trouvera Lamartine prêt à écrire un livret sur ce sujet (lettre à Virieu, 8 avril 1819) et Balzac vers 1820, non sans une confusion dans les noms, faisant allusion à Jephté dans son roman de *Sténie*. L'extraordinaire recours à cette histoire biblique dans une pièce comme la *Jephté* de Boetticher (1919), opportunément interprétée par M. Sypherd, témoigne d'une persistance allégorique dont le simple alignement des œuvres ne donne pas la clef.

« Tout ce qu'il faudrait, amour, fatalité, pathétique, lyrique et merveilleux » s'y trouvait selon Lamartine : ajoutons même quelque sentimentalité langoureuse, et nous saurons gré à l'érudit américain d'avoir fait un sort à une survivance aussi indéniable [1].

Fernand Baldensperger.

1. La Bibliothèque Nationale ne semble point posséder un livre de même sujet, dont la date est significative : E. M. Mane. *Le Sacrifice de Jephté, ou les crimes de la superstition*. Paris, 1808 (?) Il va de soi que, citant dans leur texte un grand nombre de passages étrangers, le présent ouvrage est d'une correction typographique variable. Les citations allemandes (pp. 87, 121, 209) et françaises (p. 88) réclament en particulier le crayon du correcteur. Une *Fille de Jephté*, toile de Lehmann, le protégé de M^me^ d'Agoult, fut exposé au Salon de 1836 et critiquée par Musset. Les *Femmes antiques* de Jean Bertheroy (= M^me^ Roy de Clotte) parurent en première édition en 1889. Si le texte de la « scène dramatique » mise en musique par Alberto Raimo est vraiment de Chateaubriand, la gloire du noble vicomte a peu à gagner à cette révélation, admissible d'ailleurs. Il est d'ailleurs important de noter que le thème en lui-même, dès qu'il devait être traité sur la scène, a toujours attiré une addition d'artifices, un amoureux, une confidente, une mère vindicative ou déférente, indiquant la qualité plutôt *lyrique* du sujet, dès que l'orthodoxie monothéiste n'en était plus l'essentiel. Il ne serait pas indifférent d'indiquer que la *Jephté* de Claude Boyer était destinée au pensionnat de Saint-Cyr.

Edmund Spenser. **The Shepheardes Calender,** Versione col testo a fronte, introduzione e note di Anna Maria Crinò. Firenze, Sansoni, 1950.

Il faut louer la signora Anna Maria Crinò d'avoir rendu accessible à ses compatriotes ce recueil d'églogues, première œuvre originale, mais déjà très représentative, d'un poète qui doit beaucoup à l'Italie. Elle avait à sa disposition un admirable instrument de travail, la *Variorum Edition* des œuvres de Spenser (Baltimore, 1943-1945). Et si les nombreuses études consacrées à Spenser lui laissaient peu de choses à découvrir, elle en a tiré le meilleur parti dans son Introduction qui situe comme il convient le *Calendrier du Berger* dans l'histoire littéraire de la Renaissance. Dans son esquisse biographique elle insiste avec raison sur les années qui précèdent la publication de l'œuvre (1579), études à Cambridge, relations avec Gabriel Harvey et Sir Philip Sidney. Ceux-ci défendent avec ardeur l'idée, qui préoccupe alors tant d'esprits en Italie et en France, d'une réforme de la versification inspirée des mètres antiques. Spenser, un moment séduit, se rallie bientôt à la tradition de Chaucer et, dans ses églogues, il manie la rime, en des strophes variées, avec beaucoup d'habileté. La signora A. M. Crinò montre aussi que, dans son souci d'enrichir la langue, il se rapproche de du Bellay et de Ronsard (son premier essai poétique est une traduction de quelques sonnets des *Visions*, le fait est significatif). Il remet en honneur de vieux vocables qui n'ont rien perdu de leur vigueur expressive, et sur leur modèle en crée de nouveaux. Et l'on comprend que les romantiques, puis les pré-raphaélites, lorsqu'ils ont cherché à évoquer le Moyen Age, aient étudié de très près la langue et le style de Spenser. Dans son désir d'ennoblir les lettres de son pays il se tourne, comme les hommes de la Pléiade, vers la poésie classique et italienne, non pour l'imiter servilement mais pour en assimiler la substance. La traductrice indique comment il s'est inspiré de Théocrite, de Virgile et de Sannazar, et comment son livre a contribué à la vogue du genre pastoral qu'ont cultivé Sidney, Greene, Lodge et Shakespeare. Les accents personnels abondent dans ces églogues, qui nous révèlent une nature éprise de beauté sensuelle, mais encline à la mélancolie et exigeante en matière de morale. Les sympathies de Spenser, comme celles de Sidney, vont aux partisans de Cartwright, ennemis de la hiérarchie ecclésiastique. Ainsi s'explique la part, dans cette œuvre, de la satire et de la polémique. Cette Introduction tient un grand compte des courants d'influence entre le Continent et l'Angleterre et fait bien ressortir les traits d'un poète qui va donner, après cette première réussite, sa pleine

mesure dans la *Reine des Fées*. La traduction, en vers endécasyllabes, me paraît fidèle et consciencieuse, mais c'est aux critiques transalpins qu'il appartient d'en juger. La collection bilingue dont ce volume fait partie se recommande par sa présentation élégante et claire.

Jean Jacquot.

Raymond Lebègue. **Les Correspondants de Peiresc dans les Anciens Pays-Bas,** Collection nationale, Office de Publicité, Bruxelles, 1943, 1 vol. in-8, 80 pp.

Ce petit volume, dont diverses circonstances, et surtout la guerre, ont retardé le compte rendu dans la *Revue de littérature comparée*, est de la même plume que *La Tragédie française au XVI*e *siècle*, publiée dans la même collection. Il apporte un très utile complément au livre de Pierre Humbert, publié en 1933 chez Desclée De Brouwer, *Un amateur, Peiresc* (1580-1637) et annonce celui que vient de publier M. Caen-Salvador. M. Lebègue, qui prépare une édition de la correspondance de Peiresc, dont il a publié déjà des lettres inédites, était mieux qualifié que personne pour nous montrer le savant ami de Malherbe dans les fonctions de l'humaniste, de l'encyclopédiste avant la lettre, du cosmopolite enfin ; car Peiresc mérite ce dernier titre non seulement par ses voyages, mais aussi par ses sources vivantes d'information, par ses pourvoyeurs intellectuels. Ils sont ici de qualité. M. Lebègue nous montre comment ces relations sont dues au séjour de Peiresc en Italie, où il rencontra des savants belges et hollandais. Plus tard c'est le voyage aux Pays-Bas, où il se montre curieux des livres et manuscrits de Scaliger, qu'il rencontre ; il en rapporte quantité d'objets et de documents.

Ses contacts avec les artistes sont aussi fructueux. Rubens est son correspondant et son ami. Il le voit à Paris, et il lui garde une particulière gratitude pour un cadeau qu'il lui fait : « Nous avons ici, écrit-il à Salette, le 27 janvier 1622, M. Rubens, peintre excellent des Pays-Bas, lequel pour l'amour de moi a apporté quant à lui de très rares pièces de son cabinet tant en empreintes qu'en dessins qu'il a faits exprès le plus exactement du monde, et plusieurs originaux de camaïeux et gravures antiques de grand prix... » Parmi les Hollandais, son ami le plus remarquable est Grotius, dont il espère une abjuration en faveur de l'Église romaine et dont il communique les œuvres manuscrites à ses amis de Provence ou d'Italie. C'est grâce à lui, nous dit M. Lebègue, que le cardinal Barberini lit le *De veritate religionis*

christianae, mis cependant à l'Index. Que dire encore de ses rapports avec les Elzévir, avec Golius ? Dans ses quatre-vingts pages, où les correspondants de Peiresc sont groupés dans l'ordre géographique, ce petit livre évoque toute une époque, toute une société, dont Peiresc a été l'obligeant intermédiaire et le merveilleux animateur, puisqu'elle était dispersée aux quatre coins de l'Europe. L'Index qui le clôt témoigne à lui seul de la science mise par l'auteur dans cet ouvrage précis et nourri de faits. M. Lebègue a réussi un petit tour de force, dont nous lui saurons gré, et nous l'approuvons pleinement quand il conclut de son héros : « Ces pages, qui ne concernent que ses relations avec les seuls Pays-Bas, montrent que, partout, il a fait progresser les sciences les plus diverses. » Nous aimons ces « fils qu'on lui voit tisser sur l'Europe civilisée ».

Charles Dédéyan.

Jean Fabre. **Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des lumières. Étude de cosmopolitisme littéraire.** 1 vol. in-8°, 750 p. (*Annales de l'Université de Strasbourg*, 1952).

Cette monumentale étude embrasse l'Europe politique, religieuse, artistique, philosophique, telle que l'a vue un roi instable et voyageur, aux mille curiosités, aux mille velléités aussi. La Pologne du XVIII^e^ siècle, aux prises avec *toute* la civilisation occidentale, et non pas avec la seule littérature, et non pas avec les seules « Lumières », voilà le grand sujet. M. Jean Fabre avait en face de lui tout un monde, une comédie, ou plutôt une tragi-comédie humaine, avec de pathétiques catastrophes, d'innombrables incidents, plus d'un millier de personnages. Il lui a fallu bien du talent pour maîtriser le chaos de l'histoire. Ce grand livre est plein de science et de vie, et c'est avec un intérêt croissant qu'on suit le jeune Stanislas, d'abord dans ses années de voyage, puis dans son apprentissage royal. Trois mois d'Angleterre, cinq mois de Paris, pas de séjour en Italie (et il le regrettera toute sa vie), mais l'art italien viendra à lui, et puis la Prusse, l'Autriche, la Hollande, mais il n'en garde aucune empreinte, car les petites cours germaniques étaient françaises de ton, de goût et de culture. N'importe, l'Europe française est prodigieusement stimulante. Que de chapitres riches et vivants : le salon de M^me^ Geoffrin, la correspondance de Grimm, les relations avec Voltaire, les aventuriers (Bernardin de Saint-Pierre, Casanova, Cagliostro, etc.) épars sur les routes des marches de l'Est !

Sans doute, dans cet immense kaleïdoscope, beaucoup de petits-maîtres, de petits abbés, de petits seigneurs, d'artistes italiens, de voyageurs anglais, de politiciens intrigants, de diplomates étrangers qui gravitent autour du roi. Mais tout ce monde nous aide a le bien situer et a le bien comprendre, avec son dilettantisme, son agitation et cette éternelle dispersion, où sa fièvre d'activité cherche à se donner le change. C'eût été un peu le trahir que de trop élaguer, de l'isoler, de l'arracher à cette foule, à la cohue des incidents et des personnages dont il a besoin pour vivre. Et si M. Jean Fabre a parfois un peu complaisamment cédé à son goût des portraits et des analyses psychologiques, il faut le féliciter de ses réussites. Comme il sait bien nous faire voir l'autre Stanislas — celui de Lunéville et de Nancy, — la tsarine Elisabeth et cette grande-duchesse d'Anhalt qui devint Catherine II, et notre Madame Geoffrin, cette sorte de reine-mère de Pologne, si désenchantée par le royaume de son « enfant », et Grimm, « cette espèce de Barnum des philosophes » qui fut aussi « le chien couchant de l'impératrice ».

Et le roi ? un grand portrait en pied sans doute, mais que d'heureuses esquisses, de pittoresques variantes appuyées sur son « self-portrait » au moment du couronnement ! Cet apprenti des lumières est déjà un romantique de tempérament, et c'est ce qui le rend si vivant. Mais est-il vraiment littéraire ? Non, il ne trouve de véritable plaisir qu'à la philosophie, aux sciences appliquées, aux Mémoires, comme bien des gens de son temps. Je ne suis pas très sûr de son goût. Pour lui, la littérature est toujours didactique. Il enrôle à son service précepteurs, abbés et régents, surtout des écrivains de second ordre, parasites et flatteurs. Il a beau collectionner 8.000 médailles, 15.000 volumes choisis, 2.200 tableaux, 30.000 gravures. On ne voit se dégager de tout cela que des goûts incertains et contradictoires. Ce souverain élégant, si bien campé, n'a pas de colonne vertébrale. S'il n'a pu s'attacher ni un Voltaire, ni un Diderot, c'est qu'il manque de vraie personnalité. C'est un velléitaire à qui Catherine escroquera la Pologne.

Mais il est le type même du bel esprit, et M. Jean Fabre l'a bien mis en pleine lumière. S'il est imperméable à la poésie et à la musique, s'il est plus sensible aux ballets qu'au théâtre (bien qu'il découvre Shakespeare, en Angleterre, vingt-cinq ans avant Letourneur), il est un infatigable épistolier, un éblouissant causeur, un bon mémorialiste, même un pénétrant analyste. Par là, il rentre dans le cosmopolitisme *littéraire*, et je me demande si M. Jean Fabre n'aurait pu, dans son tableau, développer certains points, quitte à passer un peu plus vite sur toutes les histoires

d'agriculture, de canalisation, d'organisation postale, de prospection minière, etc.

J'arrive ici à un point qui me paraît essentiel. M. Jean Fabre a fait un tour de force. Il a reconstruit toute une époque et toute une Europe sur un homme qui n'avait pas d'épine dorsale. D'où le caractère un peu hybride de cette très belle thèse, une étude de littérature comparée sans vrai littérateur, une grande esquisse politique, sans une figure centrale d'homme d'État, un panorama européen dans une Europe déchirée et croulante. Nous aurions mauvaise grâce à le lui reprocher, car nous y gagnons tous, historiens, slavisants, philosophes, comparatistes. Mais il n'est pas étonnant que le tableau, de temps en temps, s'échappe du cadre.

Qu'il y ait, çà et là, quelques flottements, des répétitions, des longueurs, dans une aussi vaste et minutieuse synthèse, c'est forcé. Je trouve, pour ma part, après les chapitres sur *le métier de roi, l'esprit et le goût, la littérature et ses fonctions*, des développements un peu méticuleux, mais qui plairont aux historiens, surtout dans la 5e partie : *De la Constitution du 3 mai au Second Partage*. En lisant la pathétique histoire des écrivains polonais, nous comprenons, mieux qu'avant, combien le « directoire intellectuel » du roi était peu fait, au moment où les Russes envahissaient la Pologne, pour diriger quoi que ce soit. Nous comprenons qu'ils n'avaient plus leur raison d'être, qu'ils avaient vieilli et fait leur temps, qu'ils rejoignaient encore esthétiquement une « Europe française » sans doute, mais nous pressentons que la Pologne, en disparaissant politiquement, ne pourra plus inspirer, avec le romantisme, qu'une littérature revendicatrice, nostalgique et nationale. Quand Stanislas achète par exemple à Varsovie les tableaux de Sénac de Meilhan, rencontre Madame Vigée-Lebrun à St-Pétersbourg, assiste à Moscou au couronnement de Paul Ier, il ne nous inspire plus, à défaut d'espoirs ruinés, qu'une émouvante pitié...

M. Jean Fabre a su trouver le ton qu'il convenait d'adopter pour en parler. Son jugement reste sévère, mais son sentiment est indulgent. Stanislas essaya de créer une civilisation polonaise d'après le modèle des « Lumières ». Il tenta sa chance et perdit. Il fut la victime de ses grands voisins rapaces qui, parés de tous les prestiges des « Lumières », armés de leur réalisme implacable, s'entendirent pour lui dépecer son royaume. Mais il fallait ce cosmopolitisme utopique et généreux, pour retrouver plus tard, après le désastre, les bases d'un romantisme revendicateur et national. Conclusion excellente. Stanislas ne fut pas, certes, un héros, mais un homme de bonne volonté au service d'un idéa-

lisme qui s'accommoda trop des humaines faiblesses. Il était bon, il était juste de le faire revivre dans sa complexité.

La thèse de M. Jean Fabre atteste une connaissance étendue et profonde de cette Pologne où il a vécu et travaillé si longtemps. En dehors de la littérature, rien ne lui échappe de son passé : institutions, structure sociale et économique, querelles intérieures, affaires diplomatiques. Il exprime modestement le regret de n'avoir pu consulter les archives de Dresde, de Stockholm, de Rome et de La Haye. Mais il faut lui savoir gré des recherches qu'il a menées à bien à Varsovie, à Cracovie, à Londres, à Berlin. Le premier, grâce à cette immense documentation inédite, il apporte à l'histoire des « Lumières » en Pologne et en Europe une contribution d'un intérêt exceptionnel. La plus grande partie de ses sources sont de première main [1], et leur présentation est de premier ordre. Elle allie la plus grande séduction à la plus grande solidité.

Au total, un très beau livre, un monument d'une architecture claire et agréable, avec peut-être beaucoup de dépendances, de communs, de jardins français, de galeries de tableaux, mais où l'on rencontre tant de personnages vivants, tant d'idées nouvelles, tant de formules heureuses et pittoresques ! On ne saurait trop remercier M. Jean Fabre de son travail, le féliciter de son talent. Grâce à lui se sont notablement enrichies la littérature comparée et l'histoire de la civilisation européenne, et je souhaite qu'il trouve bientôt une nouvelle occasion de donner toute sa mesure.

Jean-Marie Carré.

J. R. Smiley. **Diderot's Relations with Grimm,** Illinois Studies in Language and Literature, vol. XXIV, n° 4, Urbana, 1950. 127 p.

Le dessein principal de J. R. Smiley était d'essayer de trouver dans les écrits de Grimm la trace d'idées de Diderot et vice versa. Tâche peut-être impossible, si l'on tient compte — comme le fait l'auteur — que ces deux hommes sont pendant vingt-cinq ans amis intimes, échangeant presque quotidiennement leurs idées dans la conversation familière ou la correspondance. Le caractère très limité des résultats obtenus tient donc moins aux méthodes

1. Par exemple, les pièces relatives aux rapports de Stanislas avec Madame Geoffrin, Voltaire et Grimm n'avaient pas été encore exploitées.

consciencieuses de l'investigateur qu'au caractère même de son enquête.

L'étude porte successivement sur les relations personnelles entre les deux écrivains, sur leurs théories musicales et dramatiques, sur la collaboration de Diderot à la *Correspondance littéraire* et leur attitude respective en tant que critiques d'art. Il est regrettable que l'auteur, sans se départir de son examen persévérant du détail, n'ait pas su davantage dominer son sujet : le lecteur avance péniblement d'un point à un autre à travers une mosaïque de citations (La même appréciation d'un tableau de Boucher se retrouve à deux pages d'intervalle, pp. 99 et 101).

Si les contributions anonymes de Diderot à la *Correspondance* n'ont pu être identifiées (pp. 82-86), si l'influence d'un des deux écrivains sur l'autre en matière de critique d'art n'a pu être établie (p. 113), quelques détails de la biographie de Grimm ont été rectifiés (p. 117) ; ses encouragements paraissent à l'auteur avoir été décisifs dans l'élaboration des théories dramatiques et des drames de Diderot (p. 81) ; quant aux observations de l'auteur sur leurs idées en musique, elles perdent beaucoup de leur portée depuis que, dans une récente édition du *Neveu de Rameau*, M. Jean Fabre a montré que ces idées étaient surtout riches en lieux communs.

Quelques points, qui vaudraient d'être développés, intéressent le comparatiste : Gottsched a-t-il, comme semble le croire l'auteur, exercé une influence sur les idées de Grimm (pp. 56, 57, 62) ? Que Grimm, grâce à la *Correspondance littéraire* surtout, ait été un grand agent de diffusion de la culture française à l'étranger (pp. 116-7), nous le croyons sans peine, mais il ne semble pas que ce rôle ait été jusqu'ici étudié de façon précise [1].

Jacques Voisine

Gleb Struve. **Russkij evropeec** (Un Européen russe), **Matériaux pour une biographie et une étude sur la figure du prince P. B. Kozlovski,** San Francisco, éditions Dêlo, 1950, 164 p.

P. B. Kozlovski est à compter au nombre de ces hommes de grand mérite qui ne réussissent pas à marquer leur génération de leur empreinte et laissent finalement peu de traces dans l'histoire. Ce ne furent pourtant ni les contacts ni les relations qui lui firent défaut : il connut Joseph de Maistre, Chateaubriand, M^me^ de

1. Sur l'état présent de la question voir l'article de H. Dieckmann, *Les Contributions de Diderot à la Correspondance littéraire..., R. H. L. F.*, oct.-déc. 1951.

Staël, et peut-être Balzac qui, en tout cas, fut en rapports amicaux avec sa fille et lui dédia même un de ses récits (*La bourse*). Encore n'avons-nous voulu faire allusion qu'à ses amitiés françaises. Kozlovski n'en a pas moins été oublié par la postérité. Outre son intelligence et sa culture, il n'avait qu'un talent éminent : un don extraordinaire de la parole. Mais ce trait qui, sous les régimes républicains, fait les Cicérons et les Mirabeaux, ne pouvait suffire à lui assurer une carrière hors de pair sous Alexandre et Nicolas. Causeur éblouissant, Kozlovski ne fut qu'un poète médiocre, un prosateur banal et un sec épistolier. Au reste, sa paresse légendaire l'eût empêché en tout état de cause de se hausser au rang des écrivains de classe.

M. Gleb Struve, bien connu chez nous par son *Histoire de la littérature soviétique*, a tenté de faire revivre cette figure. Mais il en est des grands causeurs comme des grands acteurs : la postérité ne retrouve leur personnalité évanouie que dans les témoignages de leurs contemporains. Malheureusement les témoignages sur Kozlovski ne paraissent ni des plus abondants ni des plus riches ; c'est pourquoi, en dehors d'une biographie par l'Allemand Wilhelm Dorow (1856) à laquelle il faut se garder de faire aveuglément confiance, Kozlovski n'a encore donné lieu à aucun travail d'ensemble.

L'entreprise de M. Gleb Struve était donc particulièrement difficile. Il a dû se résigner à travailler sur de rares documents officiels (Kozlovski était diplomate au service du tsar et les archives du ministère des Affaires étrangères à Moscou renferment peut-être des matériaux importants sur sa biographie et sur son rôle), sur des jugements de contemporains et sur quelques lettres qui surnagent. En lisant le petit essai de M. Gleb Struve, on songe à Cuvier reconstituant des animaux paléontologiques à l'aide de rares ossements fossiles. Mais la tâche était plus aisée pour Cuvier : l'anatomie peut se guider sur des lois que l'histoire et la psychologie ignorent.

La présentation du livre s'explique par les lacunes de la documentation. Dans une première partie, M. Gleb Struve risque une biographie de son personnage et plusieurs essais de synthèse concernant divers aspects de sa personnalité ; puis il nous offre un peu en vrac le reste des résultats de sa quête, le tout appuyé sur une bibliographie excellente (en particulier touchant l'ouvrage retentissant du marquis de Custine). Nous ne songerons pas à reprocher à M. Gleb Struve l'aspect en définitive un peu incohérent de son livre ; il nous a donné tout ce qu'il avait sur Kozlovski, et nous devons lui savoir gré de ce qu'il nous offre. Il n'a pas dépendu de lui de faire mieux ni davantage. Sa tentative ne pourra être

poussée vers un plus haut degré d'achèvement que le jour où quelqu'un nous apportera du nouveau sur Kozlovski, hypothèse des plus plausibles.

Mais, puisqu'on en est encore à la phase du rassemblement des débris, nous nous faisons un plaisir de signaler à M. Gleb Struve deux petits fragments qui semblent lui avoir échappé et qui pourront peut-être l'aider un jour à compléter sa mosaïque. Il s'agit de deux mots de Kozlovski qui figurent dans les *Lettres sur la Russie* de Xavier Marmier (2e édition, 1851). D'abord, une note de la page 277 : « Le prince Kozlovski, l'un des hommes les plus spirituels qui aient existé en Russie, disait que la noblesse russe avait quatre privilèges : celui de ne pas recevoir de coups de bâton et celui d'en donner, celui d'être opprimée par l'empereur et celui d'étrangler l'empereur quand l'oppression devenait trop lourde. » Ensuite, un trait rapporté au voyageur français par le prince Viazemski : « La preuve que toutes les innovations de Karamzin étaient justes et nécessaires, c'est qu'elles ont été adoptées et sanctionnées par le temps, et, pour me servir de la spirituelle expression du prince Kozlovski : Autrefois nous parlions russe, à présent nous parlons la langue de Karamzin. »

En attendant qu'une élaboration plus poussée du sujet devienne possible, le livre de M. Gleb Struve, tel qu'il se présente, offre aux travailleurs et aux chercheurs un compendium commode de ce que l'on sait sur Kozlovski, personnalité savoureuse et trop oubliée [1].

Charles Corbet.

Klaus Dockhorn. **Der deutsche Historismus in England. Ein Beitrag zur englischen Geistesgeschichte des 19. Jahrhunderts.** 1 vol. in-8 de 230 p. (Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1950).

Ce livre s'ouvre sur une préface de G. P. Gooch, l'auteur de *History and Historians in the Nineteenth Century*. G. P. Gooch reconnaît combien les historiens anglais sont redevables à l'Allemagne pendant le courant du XIXe siècle, depuis Niebuhr jusqu'à Gierke.

C'est ce que Klaus Dockhorn démontre avec précision. Il donne à l'historisme un sens très large. C'est pour lui une façon d'approfondir le passé qui se manifeste dans la philologie, l'esthétique,

1. La *Revue de littérature comparée* avait publié, dans son numéro d'octobre-décembre 1950, une étude préliminaire de M. Gleb Struve sur Kozlovski, avec des lettres à Mme de Staël et à Chateaubriand (pp. 521-546) N. D. L. R.

la théologie avant d'apparaître dans l'histoire scientifique moderne. En ce sens, Lessing, Winckelmann, Herder, Goethe, Schiller, Kant, Hegel, Dielthey, Harnack, Troeltsch sont aussi représentants de l'historisme que Savigny, Grimm ou Ranke, car tous ils marquent un intense mouvement de recherche, que ce soit dans l'Aufklärung, le classicisme ou le romantisme. Et c'est cet historisme dans son ensemble qui a puissamment agi sur l'Angleterre.

Klaus Dockhorn considère donc ce mouvement dans la philologie, la théologie, la jurisprudence de l'Angleterre au XIX^e^ siècle. Alors que le dix-huitième siècle anglais rayonnait sur l'Allemagne, c'est l'inverse qui a lieu scientifiquement au dix-neuvième. Niebuhr est révélateur ; Schleiermacher est un guide ; l'action de Savigny et de Gierke n'est pas moindre. Hegel pénètre en Angleterre sous le couvert de l'historisme. Ensuite, on l'étudie directement et en lui-même. Son influence alors efface et supplante celle de l'historisme.

Car vers 1900, s'arrête, suivant Dockhorn, l'influence de l'historisme. L'Allemand ne s'en aperçoit pas. L'Angleterre, unissant Hegel à Spencer et à Darwin, reprend son influence sur l'Allemagne ; mais Hegel l'avait aidée à se préserver d'un matérialisme fondé sur la seule observation de la nature.

Exposer ainsi brièvement le contenu d'un livre fortement documenté, c'est risquer d'en fausser la pensée. Il peut donner matière à discussion, mais il est par cela même d'un grand intérêt, car il est très solidement construit.

Joseph Dresch.

Ida M. Frandon. **L'Orient de Maurice Barrès. Étude de Genèse.** 1 vol. in-8°. Genève, Droz, 1952.

On revient à Barrès — témoins les récents livres de René Lalou et de Pierre de Boisdeffre. Voici maintenant l'ouvrage le plus considérable que la critique littéraire nous ait donné sur lui ces dernières années. Et cet Orient, ce n'est pas tant l'Orient de ses voyages en Espagne, en Grèce, en Syrie, en Égypte, que l'Orient imaginé par lui, rêvé par lui, construit par lui, celui qui a traversé sentimentalement et philosophiquement toute sa vie spirituelle. En suivant l'ordre chronologique, M^lle^ Frandon a pratiqué dans son œuvre, depuis ses débuts jusqu'à sa mort, survenue un an après *Le Jardin sur l'Oronte*, une coupe très adroitement révélatrice, qui permet d'en éclairer d'un jour nouveau, et pour certains inattendu, ses aspects essentiels. C'est

l'écrivain et l'homme tout entiers qu'elle examine ainsi d'un certain point de vue, et ce point de vue lui paraît capital.

Ce travail repose avant tout sur une analyse minutieuse des œuvres et des *Cahiers* [1]. Elle a relevé partout les plus petits indices de ses préoccupations et de ses nostalgies de l'Orient, et comme cet Orient, rêvé ou vécu, s'est nourri, pendant plus de quarante ans de ses lectures et de ses expériences, c'est surtout à une étude de genèse et à une exploration de sources que nous convie l'auteur. Barrès dédaigne l'orientalisme pittoresque : seule existe pour lui l'évasion spirituelle qui le conduira jusqu'au « bout du rêve », le « voyage intérieur ». Je n'insiste pas sur les années d'initiation — la pension Chodsko, les té'aziés, Schopenhauer, Leconte de Lisle, Louis Ménard, Garabed Bey, Gœthe et les poètes persans. Mais, dès 1903, Mlle Frandon nous fait percevoir une note nouvelle. Après les mélancolies fatalistes, voici le « Chant de confiance dans la vie », bien surprenant dans le débat des *Amitiés françaises* : c'est l'entrée en scène de Madame de Noailles. « Nous continuerons d'écrire que vous êtes une jeune Grecque, mais je sais bien que vous êtes la Persane dans son jardin. » Dès à présent, l'Orient de Barrès, ce sera surtout la projection d'un rêve et l'extériorisation d'un amour. Le rêve se vivifiera, se colorera de lectures et d'expérience, l'amour entretiendra le rêve.

Aussi, dans une série de chapitres extrêmement soigneux et soignés, Mlle Frandon s'attache à montrer l'invasion d'un Orient vivant dans une conception littéraire qui n'est pas elle-même arrêtée. D'où la difficulté et la fluidité du sujet. Elle ne se dissimule pas le caractère délicat de cette recherche de correspondances entre le monde du cœur et le monde de l'Islam et elle est obligée de prendre l'Orient dans son sens le plus large et souvent le plus subtil. C'est l'Espagne, c'est la Syrie, c'est l'Égypte, c'est la Perse, mais c'est aussi l'Asie et l'Inde. Déjà, dans le *Voyage de Sparte*, Barrès, pressé d'aborder l'Asie, écrit : « Le Parthénon n'éveille pas en moi une musique indéfinie ». Quand il rédige le voyage en 1905-1906, il se bourre de lectures. Que de sources ! Quinet, Philarète Chasles, Buchon, même Walter Scott... Et que de thèmes — les Croisés, les Gasmules, Iphigénie, Hélène, etc. Le chapitre sur « les Princesses d'Orient » examine les deux esquisses que nous connaissions : *La nouvelle espagnole* (4 pages) et *La Musulmane courageuse* (40 pages), et Mlle Frandon établit leurs sources avec la même minutie que s'il s'agissait d'une grande

1. La thèse de Mlle Frandon était imprimée quand elle a eu connaissance de la *Bibliographie Barrésienne* d'Alphonse Zarach, Paris, Presses Universitaires 1951. Celui-ci n'y a pas inclus les traductions de Barrès publiées à l'étranger.

création littéraire ou du *Dernier des Abencérages* (Dozy, Renan). Elle n'a pas hésité d'ailleurs à consacrer un chapitre spécial, et très nouveau, au livre sur Chassériau de Valbert Chévillard. Par contre, le bref voyage en Égypte, — « ce cimetière de dieux » — n'apporte aucun aliment ni à la littérature, ni au mysticisme. Barrès cherche en vain à « s'y augmenter l'âme », et c'est avec plaisir qu'il revient en Espagne avec son *Greco* : il retrouve à Tolède, le haut lieu du passé arabe et du passé juif.

Mais la vie avance. Entre l'Alhambra et la Colline inspirée, il y a forcément, dans une période de vingt ans, qui nous conduit de 1904 à 1923, des zônes creuses, des nappes de silence, des solutions de continuité, la politique, la guerre, etc. Mlle Frandon les a explorées avec une inlassable constance. Sur ces espaces un peu déserts, elle a jeté parfois des passerelles un peu fragiles, établi des rapprochements un peu minces, quelques-uns même discutables. Elle s'est attardée avec une aimable complaisance sur certains développements qui n'apparaissent pas essentiels, et peut-être aurait-elle pu arriver plus vite à l'article de Barrès sur Mme de Noailles, dans les *Annales* de 1913, qui est précieux pour sa démonstration. Elle a publié dans *Le Pays lorrain*, en 1951, un très important et persuasif exposé de sa thèse [1], et ceci me dispense d'analyser les chapitres consacrés par Barrès à son expérience et à son interprétation de « l'Orient vécu » dans le *Jardin sur l'Oronte*, l'*Enquête au Pays du Levant*, ainsi qu'aux notes des *Cahiers* de juin 1920 à décembre 1921 [2]. Ce que je veux seulement dire, c'est que, derrière le pointillisme des citations, elle a réussi à nous faire entrevoir la continuité de la vie intérieure et des préoccupations profondes de Barrès. Cette biographie psychologique vue à travers le prisme de l'Orient, éclaire avec science et talent une de ses inspirations fondamentales. M. Henri Massé, condisciple de Charles Demange à Nancy, cousin et compagnon de Barrès pendant son voyage au Levant, a d'ailleurs confirmé par son témoignage, au cours de la soutenance de thèse, la validité de l'interprétation. Selon le grand orientaliste, Mlle Frandon a montré définitivement l'importance littéraire du dialogue Occident-Orient et du dialogue Barrès-Anna de Noailles, si souvent accordés et alternés. Le second, comme un langage intérieur, apparaît sous la trame de l'autre, et Mlle Frandon a réussi à les déchiffrer simultanément. Elle a mis en lumière l'immensité et souvent l'aridité des lectures de Barrès, qu'on disait dilettante et paresseux, mais elle a su montrer, avec péné-

1. *Le Pays lorrain*, juillet-sept. 1951, pp. 49-76.
2. Cf. t. XIII (avant-dernier volume paru avant la thèse de Mlle Frandon).

tration, élégance et finesse, que son Orient n'était pas « substance d'emprunts », « mais aliment de vie ».

Jean-Marie Carré.

Romain Rolland. **Inde. Journal 1915-1943.** Paris-Lausanne-Bâle, Éditions Vineta. 458 p. in-8.

Ç'a été une heureuse idée d'extraire du volumineux *Journal* laissé par Romain Rolland toutes les portions relatives à l'Inde. Sans doute ce découpage isole les préoccupations « indiennes » de Romain Rolland de l'ensemble de son activité ; les fluctuations de ses opinions sur telle personnalité, tels événements, s'éclairent à la lumière des passions qui l'ont animé. Mais cet inconvénient est largement compensé par l'intérêt puissant qu'on trouvera à voir rassemblé tout ce qui concerne l'Inde, dans ce recueil clairement présenté, grossi de lettres personnelles et de manifestes, et dont un index des noms cités facilitera l'utilisation.

Le livre est fort attachant : l'auteur fait revivre les individus de manière souvent émouvante, il restaure dans leur authenticité des entretiens riches de substance. Sans doute les partis pris ne manquent pas : on regrettera notamment les appréciations injustes et blessantes sur Sylvain Lévi et l'orientalisme « officiel ».

La majeure partie de l'ouvrage est traversée de pensées politiques ou sociales, échappe donc au domaine de la présente Revue (signalons pourtant ce qu'il est dit des interprétations tendancieuses d'auteurs européens, de Shakespeare notamment, par les Indiens ; ou bien le rapprochement plus ou moins factice entre Tolstoï et Gandhi). Les comparatistes seront intéressés par les pages qui se rapportent à Tagore. Toutefois, ici encore, la littérature occupe peu de place (voir ce qu'il est dit çà et là des essais de traduction des œuvres de Tagore) ; Romain Rolland n'a jamais pardonné à Tagore son indulgence pour le fascisme, la manière dont le poète indien s'est prêté aux avances de Mussolini lors de son voyage en Italie de 1926. Tout prêt à adorer l'Inde, avide comme il était de spiritualité indienne, il est sensible que ce *Journal* est en partie l'histoire de ses déceptions.

Au total, l'ouvrage est précieux, surtout pour la connaissance même de Romain Rolland ; ensuite, pour permettre de suivre ce mouvement curieux qui, depuis quelque trente ans, attire tout un public vers l'Inde politique ou spirituelle, mouvement dont on sait que, précisément, Romain Rolland a été dans une large mesure l'initiateur.

Louis Renou.

TABLE DES MATIÈRES

de la vingt-sixième année.

ARTICLES DE FOND

Avéroff (G.). Victor Hugo et l'Indépendance de la Grèce. 328
Baldensperger (F.). Un roman exotique de Mme Le Prince de Beaumont 45
Carré (J.-M.) et Bataillon (M.). Après vingt-cinq ans d'activité 5
Charlier (G.). Message 12
Dédéyan (Ch.). Stendhal et le Risorgimento dans *La Chartreuse de Parme* 168
Girard (M.). et Ullrichová (M.). Madame de Staël et le prince de Ligne 24
Govaert (M.). Le *Tableau des Differens de la Religion* et le *Biëncorf* de Marnix de Sainte-Aldegonde 15
Green (F. C.). Message 10
Harvitt (H.). Message 9
Jacquot (J.). Les idées de Francesco Patrizzi sur l'histoire et le rôle d'Acontius dans leur diffusion en Angleterre 333
Le Gentil (G.). La question de la Religieuse portugaise.. 423
Levaillant (M.). Quand Shakespeare à Jersey parle à Victor Hugo 296
Markovitch (M.). Victor Hugo en Serbie 318
Moreau (P.). Horizons internationaux de Victor Hugo... 289
Munteano (B.). Victor Hugo en Roumanie 313
Neveux (J.). Pascal et le piétiste allemand J. H. Reitz... 417
Noth (E. E.). Message 7
Orcibal (J.). Le cosmopolitisme d'Angelus Silesius..... 161
Pellegrini (C.). Message 11
Petroni (L.). Les interprétations italiennes d'Alfred de Vigny 432
Pyritz (H.). Message 13

Simon (J.). Jacques-Émile Blanche et l'Angleterre..... 183
Ullrichova (M.) et Girard (M.). Madame de Staël et le Prince de Ligne..... 24
Zaleski (Z.-L.). Victor Hugo et la cause de la Pologne.... 323

NOTES ET DOCUMENTS

Boschère : T. S. Eliot, les imagistes et J. de Boschère (A. Lebois)..... 365
Custine : « La Russie en 1839 » jugée par un Allemand, d'après une lettre inédite de Varnhagen von Ense à Custine (Cl. Pichois)..... 212
Eliot (T. S.), les imagistes et Jean de Boschère (A. Lebois)..... 365
Giraudoux : A early Danish Model for J. Giraudoux : J.-P Jacobsen (L. Lesage)..... 94
Gobineau : *Lettres persanes* du Comte de Gobineau publié par A. B. Duff..... 61
Gobineau : *Lettres persanes* du Comte de Gobineau publiées par A. B. Duff (*suite*)..... 217
Heine : Alfred Meissners Beziehungen zu Paris und Heinrich Heine (F. Tramer)..... 355
Jacobsen : An early Danish Model for J. Giraudoux : J.-P. Jacobsen (L. Lesage)..... 94
Mallarmé : Une lettre inédite de Mallarmé en anglais (R. Lhombreaud)..... 249
Meissners Beziehungen zu Paris und Heinrich Heine (F. Tramer)..... 355
Milton : L'*Areopagitica* de Milton (S. Briet)..... 446
Nievo : Quatre lettres de Ippolito Nievo (Gl. Natoli).... 88
Oliveira : Une source méconnue du chevalier d'Oliveira, le *Docteur Chrysostome Matanasius* (L. Bourdon).. 457
Pardo-Bazán : A Spanish Francophile : Emilia Pardo-Bazán (R. Hilton)..... 241
Persecuciones policiacas de *La Lira Argentina* (M. Núñez de Arenas)..... 54
Peste a Urana et Peste à Oran (A. Lebois)..... 465
Rousseau : Les frères Verri et J.-J. Rousseau. En marge d'une correspondance (1766-1780). (P. J. L. Van Bever)..... 202
Segalen : *Les Immémoriaux* de Victor Segalen et leurs sources anglaises (J.-M. Gautier)..... 106
Taine and American Realism (E. Carter)..... 357

Un écho de la polonophiltie allemande en Croatie (T. Matić) 84
Varnhagen von Ense : « La Russie en 1839 » jugée par un allemand, d'après une lettre inédite de Varnhagen von Ense à Custine (Cl. Pichois) 212
Verri (Les frères) et Jean-Jacques Rousseau. En marge d'une correspondance (1766-1780) (P. J. L. van Bever) 202

CHRONIQUE

L'exposition du livre anglais à la Bibliothèque Nationale (J. V.), 116. Exposition Rainer Maria Rilke (J.-M. C.), 117. Une collection internationale de tirages à part de Littératures Romanes, 123. Congrès de la « Modern Language Association », 123. Coordination des Revues, 127. Dans le monde hispano-americain (M. B.), 126. Possibilités de séjour à l'étranger, 128. Nouvelles polémiques sur le comparatisme en Union Soviétique (J. P.), 255. Le 25e anniversaire de *Books Abroad*, 258. Société Japonaise de Littérature comparée, 259. La Littérature comparée à Bordeaux, 261. Réapparition des *Études anglaises*, 261. Une exposition Victor Hugo à New-York, 380. Les expositions Victor Hugo à Paris, 380. Le Centenaire de la mort de Gogol (J. P.), 381. Le XXVe anniversaire de la *Revue de Littérature Comparée*, 383. La Littérature comparée et l'enseignement supérieur britannique, 385. Une exposition du livre allemand à la Sorbonne (S. Baumgarten), 388. L'Association internationale de la Poésie, 389. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, 389. George Moore et la France. A propos d'un centenaire (G.-P. Collet) 477. Léonard de Vinci et les historiens de la Renaissance, 480. Études françaises, 481. Le centenaire de Paul Bourget, 482. La Table de la *Revue de Littérature Comparée* (1931-1950), 122, 389. Avis à nos collaborateurs, 482. Avis aux comparatistes, 482.
Dans les Universités 118, 257, 384, 480
Travaux en Cours 119, 258
Fédération internationale des langues et littératures modernes 120, 260
L'enseignement de la Littérature Comparée dans les Universités de Province 121, 385

Note de la Rédaction 123
Au Collège de France 257
Soutenances de Thèses à Paris 258, 480
Soutenances de thèses 384
Mémoires de Diplômes d'Études Supérieures soutenus en Sorbonne 480

BIBLIOGRAPHIE

Livres et périodiques 129, 262, 390, 483

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Baldensperger (F.) et Friederich (W. P.). Bibliography of Comparative Literature (B. Munteano) 273
Castex (P.-G.). Honoré de Balzac, « Falthurne », Manuscrit de l'abbé Savonati, traduit de l'italien par M. Matricante, instituteur primaire (J. Voisine) ... 153
Castex (P.-G.). Le conte fantastique en France, de Nodier à Maupassant (J. Voisine) 153
Dechamps (J.). Entre la guerre et la paix ; les Iles Britanniques et la Révolution française (1789-1803) (J. V.) 147
Dockhorn (K.). Der deutsche Historismus in England. Ein Beitrag zur englischen Geistesgeschichte des 19. Jahrhunderts (J. Dresch) 503
Fabre (J.). Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des lumières. Étude de cosmopolitisme littéraire (J.-M. Carré) 497
Frandon (I. M.). L'Orient de Maurice Barrès. Étude de Genèse (J.-M. Carré) 504
Friederich (W. P.) et Baldensperger (F.). Bibliography of Comparative Literature (B. Munteano) 273
Ghisalberti (F.). Critica manzoniana d'un decennio (L. Portier) 149
Greene (E. J. H.). T. S. Eliot et la France (J.-M. Carré). 157
Guille (F. V.). François-Victor Hugo et son œuvre (J.-M. Carré) 401
Guyard (M.-F.). La Littérature Comparée (J. Voisine) .. 287
Heine (H.). Briefe (J. Dresch) 150
Hirth (F.). Heinrich Heine, Bausteine zu einer Biographie (J. Dresch) 152

KNIGHT (R. C.). Racine et la Grèce (J. de ROMILLY)..... 410
LEBÈGUE (R.). Les correspondants de Peiresc dans les Anciens Pays-Bas (Ch. DÉDÉYAN)..... 496
MUNTER (F.). Journal et Correspondance (1780-1838) (H. TUZET) 141
PEYRE (H.). Les Générations Littéraires (Ch. DÉDÉYAN).. 403
PELLEGRINI (C.). La Contessa d'Albany e il salotto del Lungarno (H. TUZET)..... 412
ROLLAND (R.). Inde. Journal 1915-1943 (L. RENOU)..... 507
ROOS (J.). Aspects littéraires du mysticisme philosophique et l'influence de Boehme et de Swedenborg au début du Romantisme : William Blake, Novalis, Ballanche (J.-M. CARRÉ) 144
SCHYBERG (F.). Walt Whitman (R. ASSELINEAU)..... 155
SMILEY (J. R.). Diderot's Relations with Grimm (J. VOISINE) 500
SPENSER (E.). The Shepheardes Calender (J. JACQUOT)... 495
STRUVE (G.). Russkij evropeec. Matériaux pour une biographie et une étude sur la figure du prince P. B. Kozlovski (Ch. CORBET)..... 501
SYPHERD (W. O.). Jephtah and his Daughter (F. BALDENSPERGER) 493
TEESING (H. P. H.). Das Problem der Perioden in der Literaturgeschichte (Ch. DÉDÉYAN)..... 409
WALTON (L. B.). Anatole France and the Greek World (J. de ROMILLY)..... 156

ANALYSES D'OUVRAGES

PEYRE (H.). Connaissance de Baudelaire (J. BRUNEAU)... 160
Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XV^e^ et XVI^e^ siècles (M. B.)..... 159

Le gérant : HENRI LEDUC.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — *N° Édit. :* 190.

Vingt-sixième Année. — N° 1 Janvier-Mars 1952

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR

F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, ET, POUR LA BIBLIOGRAPHIE, DE L'U.N.E.S.C.O.

SOMMAIRE

Les Directeurs..... *Après vingt-cinq ans d'activité.* . . 5

MESSAGES

Ernst E. Noth. — Helen Harvitt. — F. C. Green. — Carlo Pellegrini. — Gustave Charlier. — Hans Pyritz. 7

Marcel Govaert..... *Le* Tableau des Differens de la Religion *et le* Biëncorf *de Marnix de Sainte-Aldegonde.* 15

M. Girard et M. Ullrichová. *Madame de Staël et le prince de Ligne.* 24

Fernand Baldensperger..... *Un roman exotique de M^me^ Le Prince de Beaumont.* 45

Notes et Documents : Persecuciones policiacas de *La Lira Argen ina* (M. Núñez de Arenas). — *Lettres persanes* du Comte de Gobineau, publiées par A. B. Duff. — Un écho de la polonophilie allemande en Croatie (T. Matić). — Quatre lettres de Ippolito Nievo (Gl. Natoli). — An early danish model for Jean Giraudoux : J.-P. Jacobsen (L. Lesage). — « *Les Immémoriaux* » de Victor Segalen et leur sources anglaises (J. M. Gautier). 54

Chronique *avec un communiqué du C.N.R.S* 116

Bibliographie. 129

Comptes Rendus Critique : Journal et Correspondance de Frédéric Münter (1780-1838) (H. Tuzet). — Jacques Roos : Aspects littéraires du mysticisme philosophique et l'influence de Boehme et de Swedenborg au début du Romantisme : William Blake, Novalis, Ballanche (J.-M. Carré). — Jules Dechamps : Entre la guerre et la paix : Les Iles britanniques et la Révolution française (1789-1803) (J. V.). — Fausto Ghisalberti : Critica manzoniana d'un decennio (L. Portier). — Heinrich Heine : Briefe (J. Dresch). — Friedrich Hirth : Heinrich Heine, Bausteine zu einer Biographie (J. Dresch). — P.-G. Castex : Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant. — Honoré de Balzac, « Falthurne », Manuscrit de l'Abbé Savonati, traduit de l'italien par M. Matricante, instituteur primaire (J. Voisine). — Fredrich Schyberg : Walt Whitman (R. Asselineau). — L. B. Walton : Anatole France and the Greek World (J. de Romilly). — E. J. H. Greene : T. S. Eliot et la France (J.-M. Carré). 141

Analyses d'ouvrages. 159

PARIS

BOIVIN ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VI^e^)

Paraît chaque trimestre.

Tous droits réservés.

BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS, 5, Rue PALATINE, PARIS

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE *VINGT-SIXIÈME ANNÉE*

DIRIGÉE PAR

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

MARCEL BATAILLON
Professeur au Collège de France

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche scientifique, et, pour la Bibliographie, de l'U.N.E.S.C.O.

ABONNEMENT (Un an) 1952 { France et Colonies.... 1.200 fr. / Etranger..... 1.750 fr.

Le numéro trimestriel : France 360 fr. — Etranger 500 fr.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et Cie, 5, rue Palatine, Paris. (C. C. P. Paris 1604).

Avis important. — Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance, réclamation* ou demande de *changement d'adresse.* Pour tout *changement d'adresse* prière de joindre à la demande 50 francs en timbres.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE

Souscriptions pour 1950 :

Henri Peyre, Professeur à Yale University (U. S. A.)	Fr. 25.000
Fernand Baldensperger, Professeur honoraire à la Sorbonne	50.000
Marcel Bataillon, Professeur au Collège de France	20.000
Jean-Marie Carré, Professeur à la Sorbonne	20.000
Gabriel Germain, de Rabat	1.000
Eileen Souffrin-Le Breton	2.000
Herbert James Hunt, Professeur à l'Université de Londres	1.000

Souscriptions pour 1951 :

Henri Peyre, Professeur à Yale University (U. S. A.)	20.000
Miss Alice Killen, de Paris	3.000
Ernst Erich Noth, Professeur à l'université d'Oklahoma (U.S.A.)	3.500
Henri Latil, Avocat à Grasse	1.000
Docteur Louis Vassal, de Charleville	500
Mademoiselle Rachel Albert, d'Olonne-sur-Mer	1.000
Werner Friederich, Professeur à l'Université de la Caroline du Nord (U. S. A)	1.750
Carl P. Barbier, Professeur à l'Université de Glasgow.	1.000
Fernand Baldensperger, Professeur honoraire à la Sorbonne.	25.000
Mademoiselle Hélène Tuzet.	5.000

Souscriptions pour 1952 :

Henri Latil, Avocat à Grasse	1.000
Henri Roddier, Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.	3.800
Mademoiselle Rachel Albert, d'Olonne-sur-Mer.	3.000
Werner Friederich, Professeur à l'Université de la Caroline du Nord (U. S. A.).	1.750

BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE

INTERNATIONALE ET LITTÉRAIRE

Fondée en 1927

par

ROY TEMPLE HOUSE

*

Dirigée par

ERNST ERICH NOTH

AU SERVICE D'UNE LITTÉRATURE UNIVERSELLE :

Comptes rendus et analyses des livres les plus importants parus en toutes langues, par d'éminents spécialistes américains et étrangers. Panorama de toutes les revues littéraire du monde entier.

AU SERVICE DES IDÉES :

Articles et études d'ensemble par des écrivains de réputation mondiale qui donnent des vues sur l'évolution intellectuelle de notre temps.

AU SERVICE D'UNE CAUSE :

Books Abroad s'est donné pour but de contribuer à l'amélioration des relations internationales en aidant à une connaissance de toutes les littératures contemporaines.

ABONNEMENTS :

UN AN : $ 4.00 — DEUX ANS : $ 7.00 — LE N° : $ 1.00

S'adresser au Circulation Manager, **BOOKS ABROAD**
University of Oklahoma Press, Norman, Okla., États-Unis.

CONNAISSANCE DES LETTRES

Ancienne Collection " LE LIVRE DE L'ÉTUDIANT "

1. D. Mornet : **Comment préparer et rédiger une dissertation pour la licence ès lettres.**
2. J. Plattard : **La vie et l'œuvre de Rabelais.**
4. P. Moreau : **Montaigne, l'homme et l'œuvre.**
6. H. Guillemin : **Lamartine, l'homme et l'œuvre.**
7. D. Mornet : **Diderot, l'homme et l'œuvre.**
8. J. Calvet : **Bossuet, l'homme et l'œuvre.**
9. R. Bray : **Boileau, l'homme et l'œuvre**
10. R. Naves : **Voltaire, l'homme et l'œuvre.**
11. D. Mornet : **Molière.**
12. J. Dedieu : **Montesquieu, l'homme et l'œuvre.**
13. P. Moreau : **Racine, l'homme et l'œuvre.**
14. L. Lemonnier : **Les poètes romantiques anglais.**
16. P. Martino : **L'époque romantique en France.**
17. Ph. van Tieghem : **Musset, l'homme et l'œuvre.**
18. E. Carcassonne : **Fénelon, l'homme et l'œuvre.**
19. Ph. Bertault : **Balzac, l'homme et l'œuvre.**
20. L. Lemonnier : **Les poètes anglais du XVIII^e siècle.**
21. P. Clarac : **La Fontaine, l'homme et l'œuvre.**
22. A. Digeon : **Les études anglaises.**
23. G. Bianquis : **Heine, l'homme et l'œuvre.**
24. G. Mathieu : **Démosthène, l'homme et l'œuvre.**
25. P. Wuilleumier : **Tacite, l'homme et l'œuvre.**
26. P. Jourda : **Marot, l'homme et l'œuvre.**
27. J. Simon : **Le roman américain du XX^e siècle.**
28. D. Mornet : **Rousseau, l'homme et l'œuvre.**
29. R. Lebègue : **Ronsard, l'homme et l'œuvre.**
30. J. Mesnard : **Pascal, l'homme et l'œuvre.**
31. A. Caraccio : **Stendhal, l'homme et l'œuvre.**
32. V.-L. Saulnier : **Du Bellay, l'homme et l'œuvre.**

Chaque volume (11 × 16,5). . . . . **300** fr.

Prochains à paraître :

33. J. Perret : **Virgile, l'homme et l'œuvre.**
34. P.-G. Castex : **Vigny, l'homme et l'œuvre.**

BOIVIN & Cie, ÉDITEURS, PARIS

UNIVERSITY OF
10 SEP 1952
LIBRARY

1956 I
1982 – 1
85 – 1